Digitized by Google

V.BAN
B.29.
3.255
/1-2
003814110
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

348365

VIE ET OPINIONS

DE

M. FRÉDÉRIC-THOMAS

GRAINDORGE

Digitized by Google

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

Google

NOTES SUR PARIS

VIE ET OPINIONS

DE

M. FRÉDÉRIC-THOMAS

GRAINDORGE

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ D'IÉNA,
PRINCIPAL ASSOCIÉ COMMANDITAIRE DE LA MAISON GRAINDORGE AND C°
(HUILES ET PORC SALÉ, A CINCINNATI,
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE)

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR

H. TAINE

SON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867

Droits de propriété et de traduction réservés

12.12.1968

~~Gen. A06. 6681~~
B. 29. 3. 255/1

Digitized by Google

PRÉFACE

Les devoirs d'exécuteur testamentaire sont fort délicats à remplir, et ce n'est pas sans peine que j'ai pu enfin, conformément aux intentions de M. Graindorge, revoir, compléter et publier ses notes. La famille faisait des difficultés, et les manuscrits originaux sont presque illisibles; M. Graindorge avait une longue écriture anglaise, confuse, compliquée d'abréviations commerciales, et en outre étriquée par l'usage des

Digitized by Google

caractères allemands. J'en suis venu à bout à force de temps, mais je regrette de n'avoir pu faire davantage. M. Marcelin, qu'il honorait comme moi de son amitié, avait voulu aussi élever un monument à sa mémoire; il avait fait exécuter par un photographe en renom plusieurs vues des appartements du défunt; grâce à divers portraits, il avait recueilli les principaux aspects de la personne et des costumes de M. Graindorge; il y avait ajouté ceux de son secrétaire, de son neveu, et d'autres personnes dont il est parlé dans le volume; sa sollicitude intelligente n'avait reculé devant aucun objet singulier, pas même devant la grande carapace de crocodile empaillé qui ornait le boudoir, pas même devant le visage de Sam, le valet nègre qui, dans l'antichambre, montrait ses éternelles dents blanches. En outre, recueillant ses souvenirs, il avait songé à illustrer de dessins les petits événements de salon, de théâtre et de voyage racontés par M. Graindorge. D'autres occupations le retiennent; j'espère qu'un jour il sera

plus libre; en attendant, le lecteur regrettera que, dans ce dernier office, son crayon n'ait pas suppléé à l'insuffisance de ma main.

J'ai passé souvent la soirée avec M. Graindorge, et je me suis toujours plu à sa conversation. Son érudition était ordinaire, mais il avait voyagé et son esprit était bien approvisionné de faits. D'ailleurs, il n'était ni pédant ni prude, et le café qu'on buvait chez lui était exquis. Ce que j'aimais surtout en lui, c'était son goût pour les idées générales; il y arrivait naturellement, et peut-être le lecteur parisien jugera qu'il y inclinait trop. Je ne sais s'il était goûté dans le monde, le flegme américain l'avait trop cuirassé, et l'habitude des affaires l'avait rendu trop tranchant. C'était un homme grand, maigre, qui parlait sans gestes et d'un visage tout uni, non par manque d'imagination ou d'émotions, mais par habitude de se contenir et horreur de s'étaler. Sa conversation n'avait rien de littéraire, sauf l'ironie froide. Cependant, comme il aimait

la lecture et qu'il avait eu une éducation classique, il pouvait et savait écrire à peu près comme tout le monde. D'ordinaire, il se tenait debout, le dos contre sa cheminée, et laissait tomber ses phrases une à une, sans la moindre inflexion de voix; ces phrases elles-mêmes n'étaient que des *statements of facts*, fort ternes et fort précis; au premier moment, elles ne faisaient point d'effet, mais une heure après, on avait oublié leur nudité et leur monotonie pour ne sentir que leur plénitude et leur justesse. Visiblement il ne parlait que pour remplir un devoir de société; son plus grand plaisir était d'entendre causer les autres. Nous n'avions que très-peu d'idées communes, mais notre méthode de raisonnement était la même; cela suffit pour rendre la discussion agréable. D'ailleurs il souffrait la contradiction et se livrait volontiers à la critique, jusqu'à la pratiquer de ses propres mains sur lui-même, démontant les rouages intérieurs de son esprit et de son caractère pour expliquer ses actions, ses opinions,

et notamment son pessimisme. A mon sens, il avait trop pâti dans sa jeunesse et il s'était trop replié sur lui-même dans son âge mûr; de plus, il avait commis la faute de se faire amateur, j'entends de se détacher de tout pour se promener partout. On ne vit qu'en s'incorporant à quelque être plus grand que soi-même; il faut appartenir à une famille, à une société, à une science, à un art; quand on considère une de ces choses comme plus importante que soi, on participe à sa solidité et à sa force; sinon on vacille, on se lasse et on défaille; qui goûte de tout se dégoûte de tout. M. Graindorge sentait son mal, mais il se trouvait trop vieux pour y porter remède. A ce sujet, je raconterai une anecdote qui montre sa façon de voir, et, en outre, sa lucidité d'esprit. Un jour, au bout d'une longue conversation philosophique, il me dit en manière de résumé : « Louis XI, à la fin de sa vie, avait « une collection de jeunes porcs, qu'il faisait habiller « en gentilshommes, en bourgeois, en chanoines; on

« les instruisait à coups de bâton, et ils dansaient en « cet équipage devant lui. La dame inconnue que « vous appelez la Nature fait de même; probablement « elle est humoriste; seulement quand, à grand ren- « fort d'étrivières, nous avons bien rempli nos rôles et « qu'elle a ri largement de nos grimaces, elle nous « envoie à la charcuterie et au saloir. » Cette façon d'expliquer la vie me parut outrée et, de plus, personnelle. Je repris l'idée que j'énonçais tout à l'heure, et je tâchai de l'insinuer, mais en termes fort généraux, sans la moindre application, avec tous les ménagements dont j'étais capable, et tout le respect dont un homme plus jeune se plaît à entourer un homme plus âgé. Il ôta son cigare, réfléchit un instant, et me dit de sa voix lente : « La conclusion que vous ne tirez « pas, c'est que je ferais mieux d'être mort; c'est aussi « mon opinion. » — Et, comme je protestais avec beaucoup de scandale et un peu d'émotion, il sourit, ce qui ne lui arrivait pas deux fois par mois, et ajouta

du même ton : « Quand vous aurez cinquante-cinq « ans et une maladie de foie, vous verrez que cette « opinion-là est le plus confortable oreiller du monde. » Il m'a légué ses ustensiles de café turc et sa provision de cigares ; je suis donc son héritier et pourtant j'ose me croire sincère en regrettant tout haut qu'il soit mort.

H. Taine.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES SUR PARIS

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES NOTES

7 décembre.

Hier, aux Italiens, *Cosi fan tutte* avec Frezzolini. J'étais au balcon; sur sept femmes autour de moi, il y avait six lorettes.

Deux de vingt-huit ans à peu près. L'une, un vrai type de Boucher, un peu usée; l'autre, un type du Titien, molle, blanche, petite oreille grasse, les cheveux ébouriffés en nuage au-dessus du front, blonds, tombant sur la nuque et retroussés par un peigne d'or. La peau est d'une blancheur mate étonnante. Du temps du Titien, elle aurait été simplement énergique et stupide; aujourd'hui salie, avilie, effrontée, habituée aux affronts et à l'insolence, elle a dix ans de

bains, de poudre de riz, de veilles, de pâtés de foies gras. Ce qu'elle a appris, c'est à bien manger et finement, à boire fin et sec ; c'est une femme à soupers. Elle est déjà empâtée, elle tourne à l'oie grasse. Elle contait à son amie un dîner récent, un joli gueuleton, les vins, le café, le service, en tournant les yeux avec une béatitude gastronomique.

Dans la loge qui est derrière moi, le vieux prince de N... avec une danseuse de l'Opéra et une actrice des Variétés. Il les étale ainsi tous les samedis. La danseuse a la voix rauque des filles, et un ton de marchande de pommes ; cela fait contraste avec ses gants blancs à trois boutons. Elle parle haut, elle a des mots de titi. Quand Fleur-de-lys et Doralice éclatent en sanglots au départ de leurs fiancés, elle a dit à haute voix au milieu du silence : « Tout ça pour Carrau ! » Carrau est l'acteur qui fait le second amant, un pauvret sans voix et gentil. Cinq ou six hommes se sont retournés et ont ri ; elle était contente, elle avait du succès. Le reste de ses remarques est du même goût. « Alboni est si serrée que son jupon relève. Tiens, le noir la dégrossit. Mais qu'est-ce que c'est que ça, que cet opéra-là ? D'abord je n'y comprends rien, moi. Qu'est-ce qu'ils ont à faire des yeux en boule de loto ? J'aime mieux les Funambules ! »

Au-dessous de nous est une femme honnête. Cela se voit, parce qu'elle est moins décolletée ; la tenue, la mine sont autres. La grande lorette a toujours l'air de songer au plaisir. L'autre souhaite qu'on lui fasse la cour. Petite différence.

Il est clair que celle-ci, si jolie, si soignée, ne songe pas à autre chose. Elle se fait centre, elle veut qu'on la regarde, qu'on ne pense qu'à elle. Une femme belle, ou simplement jolie, a les exigences, les vanités, les susceptibilités, tous les besoins de jouissance et de flatterie d'un prince, d'un comédien et d'un auteur.

A ne voir que les dehors et la toilette, elles sont divines. Il y a des promesses infinies de plaisir, des raffinements de goût et d'élégance dans les dentelles et les nœuds dont elles s'encadrent la poitrine, dans ces soies blanches à fleurs dont elles s'enveloppent. Mais il ne faut ni les entendre causer, ni regarder ce qu'elles sentent et si elles sentent.

---

15 décembre.

Soirée de mariage dans un restaurant : ce sont des employés, le futur est sous-chef et grappille quelque chose avec une autre petite place, en tout quatre mille francs. La jeune fille a cinquante mille francs de dot, son père est inspecteur des eaux et forêts en province.

Cette élégance de café est ignoble. Les chaises sont fanées, les tapis de l'escalier gluants, on aurait envie d'écrire sur la porte : *Nopces et festins.* Les garçons apportent des verres d'eau sucrée, groseillée maigrement. Ils osent parler aux invités, ils font des observations, et quelles observations ! « Vous aurez des

glaces, toutes sortes de bonnes choses! » Cette insolence est admirable, toute parisienne.

Ce monde n'est pas beau. Les toilettes, les prétentions pour être du vrai monde, sont rabattues à l'instant même par les airs rétrécis, par l'étrangeté des nez, par les façons empesées, par l'aspect des têtes que la monotonie du métier a fini par abrutir. Quelques-unes, affinées bassement, sont plus déplaisantes encore.

Rien n'est bien porté que ce qui est habituellement porté. Le luxe jure quand on l'a une fois par an.

Il n'y a qu'un salut pour les gens au-dessous de vingt mille livres de rente : vivre chez soi à la génevoise ou à l'anglaise, ne jamais recevoir, éviter toute parade, ne voir que deux ou trois vieux amis, dépenser en bien-être, en bons dîners provinciaux, en bon linge, l'argent des bals et des soirées; sinon on est gêné et ridicule. Se marier à huis clos, sans autres assistants que les témoins, le père et la mère. Les grandes mangeailles, les danses aux quinquets sont bonnes pour les paysans, qui ne mangent leur soûl qu'une fois dans leur vie, ou pour les ouvriers qui ont besoin de se dégourdir les jambes.

Le pianiste, un homme de trente-six-ans, abruti, était plaisant dans son habit de cérémonie, avec sa moustache et son air de menuisier endimanché. Sous cette enveloppe, on voyait l'habitude des petits verres. Il tapotait durement et machinalement à quinze sous l'heure. Je pensais à ces croque-morts toujours râpés, tout noirs, avec un chapeau noir rougi aux bords.

La jeune fille est une bonne grosse petite mère, toute ronde, qui voudrait bien se mettre dans un trou. Vers onze heures du soir, elle prend de l'assurance, fait la dame, parle déjà des arrangements d'intérieur et dit: « Nous ferons, nous irons. » Lui, agile et déluré, salue, sourit, papillonne, se démène des bras, des jambes, des yeux, de la tête, avec une pétulance de méridional; les basques de son habit battent comme des ailes. Ils se sont vus pour la première fois il y a six semaines; ils se sont acceptés après trois entrevues. Aujourd'hui, piano, tapage, et verres d'eau sucrée à la groseille; et voilà deux corps et deux âmes accouplés pour toute la vie.

---

17 décembre.

Soirée intime, gens du vrai monde. Et pourtant quelles disparates!

Une jeune fille a chanté je ne sais plus quel air moderne, en tout cas un air d'amour, aussi passionné qu'on peut le souhaiter; la musique surtout a des élans extraordinaires, comme ceux de la *Sérénade* de Schubert. Notez que vous seriez le plus grossier, le plus indécent des hommes si, devant la mère, le père, la tante, la grand'mère, tout l'escadron des duègnes et des grands parents de la famille, vous osiez faire la plus légère, la plus lointaine allusion à la chose qu'elle vient d'expliquer tout au long.

Défilé de musiciennes, entre autres Mme de V..., une

jeune mariée de vingt-trois ans, les yeux levés au ciel, j'entends au plafond, et qui attendent. Elle a chanté le *Désir du printemps*, avec des mines languissantes, pour commenter la musique. Le mari est rayonnant, il apporte les cahiers, il fait l'impresario. Moi, j'aimerais autant que ma femme ôtât sa robe en public.

Toujours paraît l'actrice et la modiste. — Je regardais tous ces visages par-dessus les riches robes décolletées à dentelles. Les robes sont belles, poétiques même, mais les têtes!

Mme de V... et son mari sont rentrés avant-hier à sept heures du matin. Le même jour, ils sont allés à deux autres soirées. Les jeunes femmes sont insatiables ; tous les soirs en voiture pour le bal, le théâtre, les dîners; celle-ci y va six fois par semaine, et dans deux ou trois maisons chaque soir, le temps de prendre un fauteuil, d'échanger une phrase convenue contre une phrase convenue, de faire signe au mari, qui attend dans l'embrasure d'une porte, et d'enfiler le burnous dans l'antichambre.

Toujours la même physionomie souriante; c'est un pli pris, elle retombe sur un sourire comme une danseuse sur ses pointes. Elle a beau être jolie, ce n'est qu'une poupée; après dix minutes de conversation, on a envie de s'en aller. Le mari est un nabot trapu, passionné pour les truffes. Après tout, elle a raison de le faire trotter, il mange trop, il prendrait du ventre.

21 décembre.

A présent, quand les hommes parlent aux femmes du monde, c'est avec une nuance de persifflage; ils ont pris ce ton à force de voir les filles, avec qui on est toujours sur le pied militant. Le ton chevaleresque, le vrai respect a disparu. Les façons empressées et complimenteuses, ou simplement les airs de déférence ne se rencontrent plus que chez les hommes de cinquante ans. Mme André M... me disait hier que c'est fort désagréable, et qu'on ne sait où cela ira. J'ai vu ce ton chez son mari comme chez les autres.

---

23 décembre.

Les femmes s'ennuient extraordinairement d'être délaissées dans les salons; elles aiment encore mieux être persifflées. En tas et sur plusieurs rangs, elles bâillent décemment sous l'éventail, emprisonnées par une muraille de robes qu'il faudrait franchir. Impossible de bouger de toute la soirée et point de conversation; elles ne causent pas volontiers entre elles; elles se défient les unes des autres, parce qu'elles sont rivales de toilette et de beauté; elles ne savent que se sourire et pester intérieurement.

Les hommes regardent, penchés contre les montants des portes; ils lorgnent comme devant un bazar. En effet, c'est une exhibition de volants, de diamants et d'épaules.

L'aigreur perce vite. Elles ont une rancune ancienne contre le mariage, n'y ayant trouvé que des

déceptions. « Les hommes ont eu leur jeunesse, leurs illusions, ils ont vécu, et nous? » Elles sont furieuses de succéder à cinq ou six drôlesses. Une d'elles revenait toujours sur ces mots : *connaître la vie;* entendez par là l'enivrement, la sensation intense, la palpitation du cœur, des nerfs, le tourbillon qui emporte tout, les sens et la tête. Leur parole est modérée, mais leur pensée! Nul ne mesure les trous, les creux sans fond qu'on rencontrerait sous la croûte uniforme de glace mondaine.

Mme André M... a pour lecture préférée les romans d'Henri Mürger; c'est là pour elle le vrai sentiment. J'ai vu des Allemandes lire et relire *Fanny*, *Madame Bovary*. Ennui du pot-au-feu, désirs des soupers. On les mènerait loin sur cette pente.

On leur commande des sentiments d'écureuil en cage, une vie régulière, mesurée, tirée au cordeau, exempte de passions, comme celle d'un Hollandais philosophe; et en même temps on leur enseigne l'art de contenter, de réveiller, d'irriter les plus véhémentes des imaginations et les plus raffinés des désirs. — Ma chère, vous ferez autour de vous le plus grand feu que vous pourrez, mais vous resterez toujours froide.

3 janvier.

A l'Opéra, deux jeunes femmes et leurs maris dans ma loge.

J'entends ronfler les mots de moire antique, velours épinglé, tarlatane, popeline, guipure, volants et autres.

Dans ce monde qui flotte entre quarante et quatre-vingt mille livres de rente, impossible de songer à autre chose. Mme M... et Mme de B... ont été élevées fort simplement, sont très-simples, et pourtant ne trouvent de temps pour rien. Il faut aller choisir une étoffe, assortir des rubans, faire garnir un chapeau, comparer des dentelles, redresser la modiste. Les après-midi sont employées dans les magasins; le mari ne peut se servir de la voiture.

Elles ont raison, elles donnent au Français la denrée qui lui plaît entre toutes, l'agrément. Il n'aurait que faire d'un sentiment durable et fort; cela l'embarrasserait, l'agiterait, le rendrait soucieux; il lui faut un chatouillement passager de l'imagination, une jolie promesse de plaisir jetée au passage.

Mes deux jeunes femmes sont faites exprès pour cela. Toujours le même état continu d'amabilité riante et gracieuse. Elles sourient devant cet horrible et terrible drame du *Trouvère*, elles sont à leur aise.

Figurez-vous une personne qui prend une glace ou laisse fondre une meringue dans sa bouche. Tel est leur état, un état de petit plaisir tranquille, et sans arrière-pensée.

Chacun a ainsi son degré et son espèce de bien-être, qui est comme sa température morale et naturelle. Il oscille à l'entour et tâche de s'en rapprocher. Cette température, pour Voltaire par exemple, se rencontre dans le pétillement d'un souper fin et brillant, dans la sensation qu'on éprouve lorsqu'on a un remue-ménage de vingt idées vives et comme une bouteille de

vin de champagne dans la tête. La température de Verdi est celle d'un combattant, d'un révolté, d'un homme indigné, qui a longtemps concentré son indignation, et qui, souffrant, tendu, éclate tout d'un coup comme un orage. Les singuliers auditeurs que ceux-ci pour se trouver au niveau de Verdi !

Ce sont des critiques, gens de goût, moqueurs, tout à fait incapables de s'oublier, d'être émus jusqu'au fond. Ils se sont d'abord occupés de la figure d'Azucena. — « Elle est passable, sa jupe de bohémienne a du caractère. » Vient le récit si poignant, tout tragique, presque déchirant, toute l'horreur des atroces passions espagnoles, toute la grandeur sanglante du moyen âge. Les dames se demandaient la lorgnette, la rendaient ; il s'agissait de découvrir la nuance exacte du teint d'Azucena. « Bon Dieu ! elle s'est enfumée comme un jambon. » Et de rire avec un certain dégoût. Cela me rappelait la scène de don Juan, au dernier acte ; quand les petits diables arrivent en cabriolant, tous les gens de loges faisaient des plaisanteries. Ils ne voyaient pas le sérieux tragique de l'air.

---

4 janvier. — *Alceste* à l'Opéra.

Le public était très-froid et ne s'est trouvé émoustillé que par le ballet. Ce public se compose pour les trois quarts de gens qui veulent s'amuser, qui viennent écouter un grand poëme dramatique, comme on va au café, ou au Vaudeville. Scribe, Alexandre Du-

mas père, Adolphe Adam donnent la mesure du Français. Pourtant, à cause du terreau parisien, il y a une petite élite de vrais juges, et à la rigueur, les autres peuvent être soulevés jusqu'à eux. Mais la sympathie native, l'intelligence innée du beau, la capacité d'illusion sont en Italie et en Allemagne. A Berlin, on écoute la musique en silence, aussi attentivement qu'à l'église. Ici on raille.

Par suite, les bévues abondent. Les ronds des arrosoirs sur le plancher sont vus des meilleures loges et salissent l'imagination. L'expression ennuyée, effrontée des figurants fait contraste avec la musique; ils se poussent du coude, se gouaillent dans les coulisses. Le ballet est ignoble. C'est une exposition de filles à vendre. Elles ont les gestes et les basses petites minauderies de l'emploi, la fadeur voluptueuse et voulue. Il n'y a pas dix pour cent dans un ballet de beauté vraie. Tout est provocation comme sur un trottoir; les jambes en maillot rose se montrent jusqu'aux hanches : l'attitude est celle des danseuses de corde; avec leurs vilaines pattes de grenouille moderne, avec leurs bras filamenteux d'araignée, avec leurs ronds de jambe qui sentent l'école du saltimbanque, elles s'imaginent représenter les nobles processions de la Grèce antique.

Des gens du monde qui vivent pour le plaisir et l'attrapent une fois sur dix, des bourgeois qui courent après sans l'atteindre, des filles et une populace interlope qui le vendent ou le filoutent : voilà Paris.

Un seul but : jouir et paraître.

CHAPITRE II

M. GRAINDORGE AU LECTEUR

A monsieur Marcellin, directeur de *la Vie parisienne.*

Monsieur,

Puisque vous jugez convenable de faire connaître à votre public l'auteur des notes assez bizarres que vous avez bien voulu imprimer, je m'en vais faire moi-même au lecteur les honneurs de ma personne. On est un peu embarrassé de se présenter soi-même. N'importe. Il est à propos que vos lecteurs aient une idée de l'homme qui viendra une fois ou deux chaque mois faire avec eux la conversation pendant leur déjeûner.

J'ai cinquante-deux ans, j'ai gagné quatre-vingt mille livres de rente dans le commerce du porc salé et des huiles, et je n'ai point d'imagination. De plus,

j'ai quitté Paris il y a quarante ans, et j'y suis revenu depuis cinq ou six ans à peine. Voilà d'assez mauvaises dispositions pour décrire la vie parisienne. Probablement on m'appellera barbare, et peut-être est-ce déjà fait.

Si cela est, Monsieur, la faute en est à mon éducation première. Mon père prétendait qu'un collége français est une caserne, et qu'on n'y apprend rien, sinon à fumer dans les couloirs et à souhaiter la connaissance des jolies demoiselles qui dansent si agilement rue Cadet, entre onze heures et minuit. Il m'envoya à Eton, en Angleterre, où je fabriquai beaucoup de vers grecs, surtout des iambiques; en outre, je cirais les bottes des grands, et je recevais ou donnais plusieurs douzaines de coups de poing par semaine. Je n'ai pas tiré grand profit des vers grecs, même iambiques; mais l'art de cirer les bottes et l'habitude des coups de poing m'ont été utiles : je prends la liberté de vous les recommander pour monsieur votre fils, si par hasard vous en avez un.

Quand j'eus dix-huit ans, mon père jugea qu'à ce régime de vers grecs et de bonnes bourrades, j'avais dû me faire une cervelle patiente et des côtes solides, et m'envoya en Allemagne, à l'Université d'Heidelberg. J'achetai une casquette rouge, avec un liseré d'or, et je me promenai dans les jardins du vieux château, tendant mon torse, ce qui donne un air mâle; de plus, quoique ayant de très-bons yeux, je portais des lunettes pour avoir un air savant. Pendant cinq ans, je fumai une multitude innombrable

de pipes, je donnai et reçus quelques coups de sabre, une fois à propos d'une servante envers laquelle un de mes camarades ne s'était pas montré respectueux, une autre fois pour défendre contre un sceptique l'autorité du sens intérieur, une autre fois à propos de l'objectivité et de la personnalité de l'infini. J'admirais de tout mon cœur les divisions et subdivisions dans lesquelles nos professeurs faisaient tenir toutes les choses divines et humaines; je grattais du pied toutes les fois que le privat-docent parlait trop vite; je ne voulais pas perdre un seul mot : il me semblait que toute la science numérotée et étiquetée entrait dans ma tête comme dans un casier; je commençais même à avoir une idée de l'absolu, et je songeais à faire des découvertes immortelles, lorsque mon père mourut, me laissant sans un sou.

En Allemagne, Monsieur, on rencontre souvent dans les journaux l'annonce suivante : « Un jeune homme, ayant reçu une éducation classique complète, parlant et écrivant plusieurs langues vivantes, versé dans le droit, la chimie et les mathématiques, fils d'un père connu dans les lettres, muni des recommandations les plus honorables, demande une place de commis à huit cents francs. » Je n'avais pas tant de titres, et je fus très-heureux d'entrer au service de MM. Schwartz et Cie, à Hambourg, négociants en huiles, qui me firent voyager pour surveiller leurs livraisons et leurs chargements. J'avais de grands cheveux plats, un air absorbé, et je ne pensais pas assez aux huiles; mais je fus vite forcé de me débrouiller. Un

jour, un matelot, gros et grand gaillard, à qui j'ordonnais de descendre une barrique, haussa les épaules en m'appelant « Euer Gnaden, monseigneur. » Je sautai sur lui, et en six coups de poing je lui démolis la figure ; il obéit à l'instant même; tout l'équipage commença à me traiter avec bienveillance, et j'acquis ainsi mes premières idées sur la façon de conduire les hommes. Trois semaines après, comme nous relâchions à Cuba, j'allai prendre l'air à deux cents pas du port, appuyé sur le bras d'un camarade; j'étais encore faible, j'avais eu la fièvre, à cause de la mauvaise eau et du biscuit que je ne digérais pas. Je vis quelques-uns de ces Chinois qui se vendent pour dix ans, moyennant une mesure de riz par jour, deux piastres au bout de l'an, une chemise et un chapeau de paille tous les deux ans, et des coups de rotin à la discrétion de l'acheteur. Un d'eux me suivit, j'eus pitié de lui et je lui fis l'aumône. Cinq minutes après, au détour d'un chemin, un coup de bâton bien asséné par la main du même Chinois me jetait par terre. Mon camarade riposte, voilà le Chinois à bas; je me relève et je retourne clopin-clopant au navire. « Et le Chinois? » dis-je en rentrant. — « Oh ! ne vous in-« quiétez pas ; ses amis vont venir l'achever et l'en-« terrer, d'abord pour lui prendre sa chemise, ensuite « pour n'être pas compromis si nous faisons une « plainte. » Je bandai ma tête qui était un peu fendue, et je réfléchis beaucoup. Il me sembla que les hommes n'étaient pas si enclins à la fraternité que je l'avais cru. Huit jours après, à Bâton-Rouge, dans une table

d'hôte, je prie mon voisin de me passer un plat; il le prend, le flaire, le juge bon, le pose devant lui, et le mange fort gravement sans plus s'occuper de moi. C'était mon voisin de gauche. Au même instant, mon voisin de droite demande une fois, puis une seconde fois, une tranche de jambon au *waiter*, qui ne l'entend pas. Sans dire un mot, il lance au *waiter* son assiette à la tête; celui-ci, qui a l'oreille fendue, empoigne une chaise et abat le gentleman; il est renversé lui-même par un autre gentleman, qui tire son *bowie-knife*. Cependant, trois ou quatre Américains, qui avaient fini de déjeûner, restaient tranquillement assis au coin de la cheminée, les pieds à la hauteur de l'œil, taillant chacun un petit morceau de bois avec le petit couteau qu'ils ont toujours dans leur poche; c'est leur divertissement. Ils tournèrent seulement la tête, en sifflotant avec l'espèce de curiosité qu'on apporte à une représentation de boxe. Cela me suffit; j'étais formé. Avec mes premières économies, je payai un professeur de canne, j'achetai un fusil, je m'exerçai au tir sur les crocodiles de la rivière, je me débarrassai de ma métaphysique et de ma politesse, et je commençai à marcher droit devant moi, du bon côté, qui est celui de l'argent.

Je ne vous raconterai point mes commencements; cela serait trop long, peut-être trop cru; vous n'aimez pas en France la vérité vraie. Sachez seulement que j'ai mangé de la vache enragée, comme vous dites ici, et pas toujours à mon soûl; n'a pas de la vache enragée qui veut; d'ailleurs, en Amérique, on juge que

de vingt à trente ans, c'est la vraie nourriture de l'homme. Vers trente ans, j'avais une plantation, dix-neuf esclaves et cinq cents cochons. Esclaves et cochons, je les traitais bien, mais j'en tirais profit. Ici, j'imagine, vous allez vous récrier et m'appeler scélérat, exploiteur d'hommes. Sans doute, Monsieur, il y a de mauvais maîtres; quand mon voisin, M. Wright, trouvait un cheval écorché, il faisait appliquer au conducteur un vésicatoire large comme l'écorchure du cheval, et le forçait de garder cet avertissement tant que le cheval n'était pas guéri. Pour moi, si un nègre était mauvais, je le vendais; c'était là ma grande punition; je n'ai pas donné vingt coups de fouet dans ma vie. Je puis vous assurer que le dimanche mes drôles dormaient le plus voluptueusement du monde, en tas, sentant leur peau onctueuse se dilater et suinter au soleil. Pour les cochons, il ont le même goût que les nègres, mais plus d'esprit. Ce sont des animaux fort distingués, qui ont des instincts de grands seigneurs et des finesses de politiques. Ils vont en bandes à la glandée, je veux dire à la promenade, et passent ainsi la journée sous les grands chênes, capricieusement, poussant fort loin, quelquefois à une lieue de l'habitation, en gourmets et en aventuriers, tous friands et habiles à quêter, à déterrer avec leur gros museau les bonnes racines. Ils sont sociables, mais avec calcul, comme nous autres; quand un ours se montre, ils se forment en rond, montrant leurs défenses. Si parfois un d'entre eux s'écarte et se fait prendre, ils crient tous ensemble, du haut de leur

tête; puis, quand l'ours est repu et s'en va, ils viennent manger le demeurant de leur camarade; vous voyez qu'ils ont l'esprit positiviste. Au soleil couchant, on sonne de la trompe; ils arrivent au galop des quatre coins de l'horizon, et, comme des gentlemen, trouvent la table mise; les petits s'entassent aussi roses et aussi frais que des amours de Rubens, entrent tout entiers dans des citrouilles gigantesques, mangent à plein ventre, lèchent leurs babines et sortent triomphalement tout jaunes. Pardonnez ces souvenirs trop vifs : c'est parmi ces animaux, Monsieur, que j'ai vécu dix ans; mainte fois à votre Opéra, j'ai regretté leur musique. J'en vendais deux cents par an d'abord, puis mille, puis deux mille. Mon nom était connu à Cincinnati, et j'aurais pu, tout comme un autre, me bâtir une maison grecque à clochetons gothiques, devenir capitaine des pompiers, trésorier d'une société pour l'éducation anatomique et clinique des jeunes dames chirurgiennes. Mais je songeais à Paris, et je savais qu'il n'y faut revenir que riche. On venait de découvrir les puits d'huile dans la Pensylvanie. Je me jetai à corps perdu dans les huiles. J'entrai pour trois mois dans un magasin, je fis l'éducation de mon odorat, je maniai les barriques, les savons, les poix, les goudrons; je goûtai les échantillons, mon imagination se peupla de brocs, de pintes, de futailles, de robinets, de liqueurs, les unes jaunes, les autres verdâtres, les autres pailletées ou ardoisées, toutes collantes, filantes et suintantes, chacune avec son prix, sa saveur, son odeur et sa marque. Ainsi muni,

j'établis un entrepôt, j'achetai un terrain, je perçai un puits, j'avais rencontré la bonne veine; je tirais en vingt-quatre heures cinq mille litres d'huile, et je gagnais quatre cents dollars par jour. Le seul inconvénient de ces admirables puits, c'est que parfois ils prennent feu; mon successeur y a été grillé vif avec la moitié de ses ouvriers. Rassurez-vous, Monsieur, j'étais payé.

Malgré tant de satisfactions, ni les huiles, ni le porc salé ne me remplissaient l'âme; les Américains aiment les affaires pour les affaires, et moi non. Je n'étais pas marié, je n'avais pas comme eux douze ou quinze enfants à pourvoir; je ne trouvais point de plaisir, comme mes voisins les planteurs, à bâtir une église. Quand le dimanche ils faisaient trois lieues à cheval pour écouter un sermon méthodiste, je ne me sentais aucune envie de les imiter. Deux fois par an, ils avaient un *shouting*, en français *hurlement;* c'est une assemblée d'édification. On dresse une espèce d'estrade; une demi-douzaine de prédicateurs viennent tour à tour prêcher sur la prédestination, la pénitence, la damnation et autres sujets aussi agréables. Dans les intervalles on chante des psaumes. Les auditeurs sont venus de vingt milles à la ronde; ils campent alentour, attachant leurs chevaux aux arbres. Au bout de quarante-huit heures, les têtes s'échauffent; un des assistants monte sur l'estrade et confesse tout haut ses péchés, puis un autre, puis deux ou trois ensemble; les sanglots et les pleurs commencent; c'est un débouché pour les imaginations solitaires et tristes.

Je restais froid et cela me faisait du tort. Je m'enfermais le dimanche dans une chambre haute d'où je voyais le soleil se coucher tout rouge entre les dômes des grands arbres; j'y avais ma pipe d'Heidelberg et quelques bouquins grecs annotés à Eton. Je lisais vos revues, vos livres, les livres d'Allemagne et d'Angleterre. L'ancien homme se réveillait en moi; je me trouvais plus jeune; à voir vos idées, vos vivacités, vos témérités d'esprit, vos campagnes aventureuses à travers la philosophie et les lettres, il me semblait que j'étais au bal. Un matin, au lieu de retomber dans les jambons et les barriques, je vendis mes terres et mon usine, je plaçai ma fortune en consolidés anglais, et je m'embarquai sur *la Persia* pour l'Europe.

J'ai beaucoup voyagé, mais nulle part, Monsieur, je n'ai trouvé si bon accueil qu'à Paris. Vous excellez dans l'art de rendre la vie agréable; peut-être est-ce là votre seule excellence; en tout cas, pour qui veut simplement causer et s'amuser, cette ville-ci est le paradis. J'y ai bien été un peu tracassé dans les premiers temps; un homme riche, même quand il est mal conservé, est fort poursuivi. Il m'a fallu renvoyer coup sur coup trois valets de chambre; mes jolies voisines les payaient pour avoir l'honneur d'être entretenues par moi. Encore aujourd'hui, je passe pour un ours dans plusieurs maisons dont je n'ai point épousé la fille. Tout cela a fini par se calmer. J'ai donné quelques dîners passables, et on a pris de la considération pour mes vins et pour mes truffes. J'ai prêté de l'argent à plusieurs musiciens et gens de lettres, et j'ai

toujours oublié de le leur redemander, ce qui m'a valu leur tendresse. Je n'ai point de bagues en diamants, et je ne parle jamais du cours de la Bourse, en sorte qu'on ne m'a pas trouvé plus impertinent, ni plus ennuyeux qu'un autre. La guerre d'Amérique est venue fort à propos pour me donner un rôle décent; je fournis des renseignements sur le Nord et le Sud, je raisonne autant qu'on veut sur les cotons, sur le président Davis, et la maîtresse de la maison se sait bon gré de m'avoir envoyé une carte. Pour moi, je vais dans le monde comme au théâtre, plus volontiers qu'au théâtre; les acteurs sont meilleurs à la ville qu'à la scène, surtout ils sont plus fins ; après tant d'années passées en Amérique, c'est de finesse que j'ai besoin. J'ai une bonne voiture chaude qui me mène et me ramène, un valet de chambre alerte qui m'habille. Mon tailleur n'est point un sot, et je suis trop vieux pour être timide. Je n'ai point de place à solliciter, ni de prétentions à soutenir. Je ne souhaite rien qu'écouter et regarder; j'écoute et regarde; aucune femme n'est mécontente d'être regardée, ni aucun homme d'être écouté. Quelquefois, en boutonnant mon paletot, une idée me vient, je l'écris en rentrant; de là mes notes. Vous voyez bien, Monsieur, que ce ne sont point là des choses littéraires. Ce n'est pas en Amérique que j'ai pu apprendre le joli français ; je l'admire, mais je suis tout à fait incapable de l'imiter. A mes yeux, aux yeux d'un étranger, le style de vos gens d'esprit ressemble à ces *articles-Paris* qu'un vrai Parisien seul peut fabriquer, si brillants, si légers, faits avec rien.

Je ne sais que noter mon idée quand elle vient, et comme elle vient, décrire un ameublement à la façon d'un commissaire-priseur, en phrases décousues, avec toutes sortes d'observations saugrenues. J'écrivais pour moi, non pour le public ; souvenez-vous que j'ai vécu parmi des têtes bibliques et dans les huiles, après une éducation allemande, et jetez de mes griffonnages ce qu'il vous plaira ; je ne sais pas si vos lecteurs excuseront le reste.

CHAPITRE III

UN SALON

---

25 décembre.

Mme de L... était debout contre la cheminée, demi-penchée, avec ce geste nerveux qui lui sied si bien, les yeux animés, et quel sourire! Sa taille élancée, souple, était serrée dans une robe de velours noir. L'épaule ronde et divinement blanche sortait lumineuse de cette noirceur profonde, et la nuque ondulait jusqu'aux tresses tordues sous le peigne d'or. Cette ligne sinueuse de chair nue vivante était délicieuse au sortir de l'opulente bordure sombre.

Point de vraies soirées sans femmes en grande toilette; et on n'a le droit de s'habiller et de se décolleter que lorsqu'on a soixante mille livres de rente. Il y a là un extrême atteint, comme dans le génie; une vraie toilette vaut un poëme. Il y a un goût, un choix dans la pose et le reflet de chaque ruban satiné, dans les

soies roses, dans le doux satin argenté, dans la mauve pâle, dans la douceur des couleurs tendres, attendries encore par des enveloppes de guipure, par des bouillons de tulle, par des ruches qui frissonnent; les épaules, les joues ont une teinte charmante dans ce nid moelleux de blondes et de dentelles. C'est toute la poésie qui nous reste, et comme elles l'entendent! Quel art, quel appel aux yeux, dans ces corsages blancs qui prennent les tailles, dans la fraîcheur immaculée des soies chatoyantes. Elles n'ont plus d'âge aux lumières; la splendeur des épaules efface l'altération du visage. Elles le savent bien.

Deux amies aux deux coins de la cheminée (sont-elles amies parce qu'elles se font repoussoir?) l'une grasse, décolletée extraordinairement, et pourtant sans indécence, avec un diadème de diamants et une sorte de saint-esprit au corsage, s'étale blonde et charnue comme une déesse de Rubens, dans une jupe jaune de soie claire, enveloppée de dentelles qui bouillonnent. Tout cela palpite et frémit quand elle marche; la lumière s'enfonce dans l'ampleur satinée des épaules et semble y habiter; le col tourne et les grands yeux tranquilles posent leur regard d'aplomb comme ceux d'une femme de la Renaissance.

L'autre, en robe de velours ouverte en carré sur le devant, comme au temps de Henri IV, avec une bordure de magnifiques dentelles qui l'encadre ainsi qu'un camée, lève une tête de Juive ardente sous un diadème de cheveux plus noirs que des plumes de corbeau. Autour du cou, des colliers noirs; au sommet et sur le

devant des cheveux, une coiffure noire. La riche et lourde chevelure tombe par masses lustrées sur la nuque, et les yeux noirs flambent comme ceux d'une Espagnole de Calderon.

Il faut jouir de tout cela en artiste, pour une minute, comme d'une illusion qui passe, comme d'un éblouissant fantôme qui va s'évaporer; sans quoi le trouble serait trop fort, on concevrait l'amour comme au XVIe siècle.

Un instant après, je me représentais le dessous des cartes, que je connais. La première, l'admirable musicienne, excède son mari de piano, de concerts, de gammes; j'ai le fruit, il a le noyau. La seconde est brouillée avec le sien, ils se voient une fois par jour à table. La toilette a mis la discorde dans le ménage; je parierais, à l'air du mari, qu'ils se sont querellés hier. Soixante mille francs de rente, et, l'an dernier, le mémoire de la couturière était de dix-huit mille. Il a fallu employer le confesseur pour réduire la femme. Prenez ces gens pour ce qu'ils sont, pour des acteurs ou des actrices; ce qu'il y a de comique, c'est qu'ils paient pour vous plaire.

Mais ce point de vue est difficile à garder. L'illusion vous prend; vous imaginez le sublime, le bonheur; en descendant l'escalier vous avez un opéra dans la tête. « Il tressaille en vous des phrases de roman. » Comme ce mot du pauvre Musset est juste! Puis la sensation est singulière quand, par la portière de votre voiture, à minuit, vous regardez les gens qui pataugent, et les trottoirs luisants de boue.

Le ciel noir, taché par le gaz de flammes tremblantes, pesait sur la rivière comme un couvercle de tombeau. Une longue file de lumières s'allongeait à intervalles égaux, dans le silence et l'immobilité, comme les flambeaux d'un catafalque. La rivière remuait indistinctement, horrible et lugubre. Il y avait encore des lanternes allumées dans un bateau de blanchisseuses. Les pauvres femmes, pour gagner quatre sous, battent le linge jusqu'à minuit.

J'y suis retourné, j'aime cette maison, il n'y a pas trop de monde, on n'y est pas raide, on s'y amuse; mais aussi que de choses réunies!

D'abord cent mille livres de rente; il faut cela pour mener la vie élégante. — Un luxe ancien; il y a six générations que la fortune est dans la famille; rien qui sente le parvenu. — Point de coterie ni d'ambition; je fuis comme la peste ces maisons où l'on va faire sa cour et répéter un catéchisme; M. de L... n'a pas d'emploi, n'en souhaite pas, n'a pas d'enfants à placer. C'est un épicurien, finement moqueur, et point méchant, à qui tout a réussi. Rien de tel que le bonheur pour rendre un homme aimable. Avec cela, et par-dessus le marché, lettré, presque artiste, amateur de tout ce qui est beau et joli, poli et gracieux par excellence, le plus délicatement complimenteur de tous les hommes que j'ai connus. Point de passions ni d'idées profondes, mais des goûts vifs, un tact toujours

éveillé, des ménagements infinis, une façon de parler correcte, exquise; on écrirait ce qu'il dit. Il est né grand seigneur et homme de cour.

Il a d'abord été officier de marine, ce qui l'a muni de faits sans gâter les façons mondaines. Personne n'a le ton meilleur, les manières plus douces que les officiers de marine. Il le faut bien, ils vivent l'un contre l'autre; tout frottement dur deviendrait intolérable. C'est en ce temps-là, à la Nouvelle-Orléans, que je l'ai connu.

Il veut s'amuser, c'est là son fort, mais s'amuser finement, jouir de toutes les choses fines, par l'esprit, l'imagination, les yeux, par tous les sens. — Son cuisinier est un artiste. Quatre plats à peu près, des plats savants, mais pas davantage. La chère surabondante indique des provinciaux ou des enrichis. Il ne faut pas que les convives, à neuf heures du soir, soient lourds, silencieux, empâtés comme des volailles grasses. — Dix ou douze personnes, tout au plus, qui se connaissent, ou qui ont un nom et un talent. Dès qu'il y a cohue, ou dès que les convives ignorent par quel bout ils peuvent se prendre, il n'y a plus de conversation, et la conversation vive, abandonnée, variée, est le meilleur dessert. — Des femmes parées, qui font plaisir aux yeux comme un bouquet; ni embarrassées, ni provocantes; qui discrètement et justement, peuvent juger en musique et littérature, qui savent le monde, qui ont voyagé, qui ne sont point prudes, et qui toute la vie se sont épanouies parmi des empressements, des attentions, au sein du bien-être assuré et

délicat. — Par-dessus tout, la conversation agile et voyageuse, promenée en un instant sur vingt sujets, composée de portraits, d'anecdotes, sur les hommes publics, sur les coulisses de la politique et du monde, toujours exempte de pédanterie et d'intolérance. — Enfin la fine louange, échangée, perpétuelle, si agréable qu'elle plaît même quand on la sent fausse, et, mieux encore, une façon de glisser son approbation à demi-mot, par une tournure piquante, une image neuve. — Bref, le goût en toutes choses, qui est l'art des plaisirs fins.

Ceci est Français et Parisien, une nation ne change guère; quand nous retombons sur notre fonds, nous revenons au XVIIIe siècle.

Il y a ici une aristocratie, non pas de titres ou de pouvoir, ni peut-être de cœur, mais au moins d'éducation, de goût et d'esprit. Le soir, André Zschokke a joué avec son entrain, sa richesse de style ordinaire; après lui, une jeune dame, toute frêle et gracieuse, encore timide et mignonne dans sa robe de soie pâle. Elle a joué une valse et un nocturne de Chopin. Je pensais, en écoutant, à l'accumulation de terreau et de jardinage qu'il a fallu pour produire une telle fleur, quelle culture précoce a pu mettre dans une tête de vingt-deux ans l'intelligence d'une musique si délicatement douloureuse, si aérienne, si étrangement nuancée, d'un parfum si suave et si sauvage. Elle est riche, honnête, elle a été élevée comme toutes les jeunes filles, sous l'aile de sa mère, dans une demi-ignorance. Comment de prime-saut a-t-elle pu compren-

dre tant de choses? La finesse de leurs nerfs leur tien lieu d'éducation et d'expérience ; elles devinent ce que nous apprenons.

Je compte encore le logis ; il faut cet accompagnement pour soutenir la mélodie.

Un vieil hôtel tranquille dans une rue d'hôtels ; point de boutiques à portée, ni d'étalages en plein vent, ni de pauvres diables crottés ; cela fait tache ; les jolis rêves de luxe et de bien-être ont besoin de ne pas être dérangés.

Cette rue Barbet-de-Jouy est vraiment un paradis d'aristocratie ; par derrière s'allongent de grands jardins pleins de vieux arbres : c'est presque l'air de la campagne. Hier, 28 décembre, une brise moite et douce remuait le bout des branches, le délicat réseau brun, la chevelure pendante des bouleaux ; le soleil, dans un ruissellement de pourpre, disparaissait au fond du ciel, et des treillis d'or venaient obliquement se poser sur les tentures à travers les portes entr'ouvertes.

Ils ont gardé l'énorme et vieil escalier du XVIIIe siècle, à rampe de fer ouvragé, où l'on peut monter trois de front, où les robes modernes, comme autrefois les paniers, peuvent se déployer à l'aise. Dans l'antichambre sont des trophées d'armes, des chinoiseries, toutes sortes d'étranges curiosités que le maître de la maison a rapportées de ses voyages ; l'acier poli

des yatagans et des carabines a de beaux reflets sévères, et les laquais, fourrés, chamarrés, graves, se tiennent debout avec un air décoratif comme une troupe d'heiduques.

Le grand salon a vingt pieds de haut ; ici au moins, ce qui est rare à Paris, on respire, et ce qui est mieux, on n'a pas mal aux yeux. On ne l'a point plaqué d'or, historié de statues, enluminé de peintures, comme chez un millionnaire d'hier, qui court après la beauté et n'atteint que l'éblouissement. Quelques tableaux anciens, qui ne sont ni des saintetés ni des tragédies ; deux ou trois portraits de grands hommes ou de femmes célèbres ; çà et là un paysage tranquille ; rien pour l'étalage, tout pour la jouissance ; entre deux bouts de conversation, les yeux s'arrêtent sur quelque ample beauté vénitienne, qui, tournant le col, essaie un collier de perles et fait ondoyer la soie pâle de sa jupe, ou sur quelque cadre sculpté, bruni, où courent en relief des figurines et des feuillages ; la tenture rouge à fleurs de soie enveloppe et relie tous ces chefs-d'œuvre de sa teinte éclatante et grave.

Mais par derrière est un petit salon arrangé par sa femme pour les jeunes filles et pour les femmes, d'une fraîcheur virginale, tout blanc, sous de minces filets d'or qui partent en fusées, qui fleurônnent et sinueusement, dans les corniches, entrelacent les plus délicates arabesques ; des rideaux d'un rose tendre tombent emmaillottés de dentelles ; des fauteuils de soie jaune, brodés de fleurs lustrées, posent leurs pieds tordus sur un tapis profond, soyeux, qui semble fait

pour accueillir les petits souliers de satin et sentir le frissonnement des robes traînantes. Çà et là, dans les angles, des fleurs vertes, échevelées, montent toutes vivantes entre les dorures qui chatoient, au cœur même des lumières. Des arums, sur les dressoirs, penchent leurs vases satinés, et les orchys étranges, dont la pulpe est rosée comme une chair de femme, ouvrent leur poitrine nacrée qui palpite au moindre frôlement.

Tout est de niveau ici; presque chaque homme, presque chaque femme est au sommet de cette civilisation et de ce monde, les unes par leur toilette et leur goût, les autres par leur rang ou leur culture. Ce sont comme autant de plantes de serre qu'on respire en passant, et qui vous donnent le meilleur d'elles-mêmes au passage, sans qu'il vous en coûte d'autre peine que de laisser monter jusqu'à vous la fine odeur.

J'ai fini ma soirée dans un bal bourgeois. Le contraste est étrange.

Au quatrième étage, rue de Greffulhe, chez un chef de bureau, quinze mille francs à dépenser par an; l'étage est haut comme un entresol.

Dans ce monde-là, les femmes ne sont pas des femmes; elles n'ont pas de mains, mais des pattes, un air grognon, vulgaire, une demi-toilette, des rubans qui jurent. On ne sait pas pourquoi, mais on a les yeux choqués et comme salis. Les gestes sont anguleux, la grâce manque. On sent des machines de travail, rien de plus.

La société ne peut se composer que des gens qui, par leur fortune, sont au-dessus d'un métier, ou qui, par leur génie, dépassent la spécialité. Ceux-là seuls ont des idées générales; les autres sont des manœuvres.

Les demi-fortunes n'ont qu'une ressource : se réfugier dans la vie de ménage et dans la vertu.

Le métier déforme. Il y avait à côté de moi une espèce de richard retiré des affaires; il y a pris la physionomie maligne et grossière d'un porc; ses petits yeux luisent derrière ses lunettes; il est mal rasé, il a de vilaines soies blanchâtres qui font touffes autour de ses oreilles. Il est balourd, mâche et tortille les mots, et ne trouve pas ses phrases. Il a composé une brochure sur les cotons d'Amérique, c'est sa façon d'entrer dans la littérature. Mais il s'est tenu trente ans de suite à la porte de son magasin de nouveautés, courbant l'échine devant les gens qui entraient, et disant :

— « Qu'y a-t-il pour le service de Madame? Si Madame voulait de la popeline, nous en avons une forte partie qu'on a déballée hier, affaire tout à fait avantageuse, et qui ne peut manquer de convenir à Madame. »

On garde jusqu'au bout une pareille empreinte.

Toutes ces têtes seraient passables dans des intérieurs de Teniers. Mais parmi des dorures et sous un lustre!

Deux chefs de bureau : ils ont vieilli derrière un grillage, à tailler des plumes, rongeant leurs ongles, talonnés au retour par leur femme, obligés, pour doter leur fille, de rogner sur le beurre, sur la bougie, sur le bois ; humbles devant leurs chefs, et l'esprit rempli par la pensée d'une augmentation de cent francs.

Un juge : il s'est desséché dans une salle trop chaude, sous le bavardage des avocats, parmi les physionomies basses et inquiètes, dans les mauvaises exhalaisons, parmi les odeurs douteuses ; les petites contraventions sentent mauvais.

A ce régime, les traits se tirent, l'expression devient grimace, l'homme a l'air d'avoir à demeure la colique ou la migraine ; le teint est terreux, blafard comme une eau trouble, les épaules se voûtent ; ils ne savent plus marcher, s'asseoir ; ils ont contracté des tics, ils sont raides ou tordus. De même pour l'esprit, ils n'ont plus les idées promptes et libres. Ils sont étranglés par la crainte de se compromettre, et par l'envie de gagner ; ils ne voient plus les choses en elles-mêmes, mais à travers l'intérêt de leur bureau ou de leur boutique. Quand la soie, les dentelles ou l'habit noir viennent envelopper et parer ces tristes échines, on les regarde avec une sorte de malaise. Ce sont des difformités qui marchent.

Toujours le vice de la vie parisienne : le goût de l'apparence et le manque de bon sens. Ils seraient heureux, et de plus, presque agréables à voir chez eux, sous leur lampe, dans de grands fauteuils commodes,

avec un tapis chaud et des tentures douces, le mari en robe de chambre, fumant sa pipe, la femme en bonnet blanc avec un ruban simple, occupée à coudre. C'est la vie allemande, si saine et si sensée ; c'était la vie flamande. Ils aiment mieux jeter leur argent par la fenêtre, et se faire grotesques.

CHAPITRE IV

LES BALS PUBLICS

Onze heures du soir; j'aurai une soirée agréable. On ne peut s'amuser qu'à Paris; il n'y a de gai que les bals de Paris; du moins on me l'a dit en Amérique.

Au Casino, rue Cadet.

Six cents personnes à peu près, puanteur du gaz, odeur du tabac, chaleur et vapeur des corps entassés. Il y a de petits recoins où l'on peut boire, une espèce de foyer où l'on se coudoie, une grande salle de danse, avec un plancher blanchâtre, arrosé; çà et là, des banquettes de vieux velours usé, un mobilier d'hôtel garni.

Plusieurs femmes sont jolies, de figure régulière, mais toutes usées, salies par le fard. Elles ont soupé, veillé; le lendemain matin, beaucoup de pommade et de cold-cream; cela leur fait un teint unique. Les voix sont rauques, éraillées ou grêles. Mariette la

Toulousaine a cette voix tendue, durcie, que font les petits verres. Demi-toilettes qui tiennent le milieu entre celle de la grisette et celle de la dame ; je parie que vingt de ces mantelets sont loués à la nuit, ou seront demain en gage.

La plus remarquée est cette Mariette. On monte sur les banquettes, les deux files se rapprochent, les hommes s'étouffent pour la voir danser. Teint bistré, une grosse taille, maigre pourtant, mais tout muscles. Elle lève la jambe au-dessus de la tête, elle a des caleçons.

Elle sue, elle s'éponge, elle fait des efforts comme un sauteur de corde ; on trouve cela joli. Mon voisin prétend qu'elle mange vingt mille francs par an.

Elle parle et ne manque pas de verve, mais les choses qu'elle dit ne peuvent pas s'écrire.

Elle danse en relevant ses jupons à pleine poignée. (j'ai dit qu'elle avait des caleçons, mais j'ai besoin de le redire). Quand le pied arrive à la hauteur de l'œil, elle le touche de la main. Grands applaudissements et brouhaha.

Les saltimbanques font mieux, mais celle-ci *allume* son public.

Elle a des envieuses. Une femme à côté de moi dit : « Mariette danse bien, mais elle est un peu canaille. »

Je n'ai vu que trois ou quatre hommes qui pour la mise et la tenue fussent du monde ; encore ne les ai-je pas entendus parler. Quelques croix d'honneur, mais la croix d'honneur ne va pas toujours trouver des hommes de goût. Le reste se compose d'étudiants et

de commis. Beaucoup semblent des garçons contrôleurs d'omnibus, des garçons coiffeurs, des marchands de vin. Il y a des habits et des chapeaux comme en vendent les revendeurs ambulants. Ils dansent et gigottent comme les filles.

Cela n'est explicable que par l'extrême platitude et l'ennui du métier. De même les matelots, à peine débarqués, se ruent dans les faubourgs. Le commis qui a auné toute la journée, le contrôleur d'omnibus qui a une soirée libre, est bien aise de voir remuer des jambes.

Les filles s'amusent comme les ouvriers boivent. Elles font du tapage, de grands bras, elles disent des mots crus, par besoin d'excitation; joignez le plaisir d'être regardées. On n'imagine pas les cent mille vanités furieuses et rampantes qui voudraient redresser la tête. Toutes les femmes de ce monde, et beaucoup de femmes du monde, envient les actrices.

Le besoin d'excitation, ceci est le grand mot; atteindre à la lumière, au grand jour, avoir les nerfs remués, sentir le tressaillement intense de la jouissance, avoir du vin de champagne dans la tête, rien de plus Français; il y a un peu de madame Bovary dans chaque Française. Mais ici l'ivresse est celle du vin bleu.

---

25 août.

A Mabille.

Que de fois j'en avais entendu parler! Les jeunes

gens en rêvent, les étrangers y amènent leurs femmes. Les historiens un jour en feront mention.

Les Champs-Élysées, que j'ai traversés, m'ont paru lugubres ; une obscurité palpable, pleine de poussière et d'émanations épaisses : cigares, lampions, vapeur humaine ; dans cette noirceur vague, de misérables arbres poudreux, jaunis, malades ; çà et là les taches vacillantes du gaz et les rares lanternes des voitures, qui avancent d'un train monotone, comme de pauvres vers luisants. Partout des ombres affairées, entassées, qui se croisent et qui, traversées au passage par un jet de lumière, ont un air de spectres.

Dans l'énorme nuit, flamboient deux ou trois oasis de lumière : ce sont des cafés-concerts. Des femmes décolletées comme au bal paradent entre des montants de carton doré, sous une clarté blanche et crue. Elles sont peintes, blanchies au fard, elles ont l'air impudent et gêné, elles sont à la montre à tant l'heure ; elles sentent que le public veut du décolleté, que tout au plus on les écoute d'une oreille, que les gens bâillent, fument, causent, s'étirent pendant leur musique.

L'une d'elles, souriante, minaudait la main sur son cœur pour mieux marquer une ritournelle. Quinze ou vingt applaudissements d'une claque payée ; on crie bis, elle recommence avec un salut reconnaissant. Mon voisin grommelle :

— « As-tu fini, vieille savate ? »

Tout à l'entour de l'enceinte extérieure, une bande de bourgeoises, d'ouvriers, tend le cou pour apercevoir les chanteuses et profiter sans payer. Ils ont l'air

d'envier ce misérable plaisir frelaté : un éclat brutal, un luxe de deux sous, une jouissance salie et surchargée, voilà le bonheur pour tout ce monde.

A dix heures du soir j'entre à Mabille. Grand bal : cinq francs pour les hommes, un franc pour les femmes ; beaucoup de sergents de ville ; il y a foule pour voir l'entrée.

Une grande allée d'abord, diaprée de verres de couleur ; puis des bosquets, des ronds de verdure illuminée. Les becs de gaz allongent leur petit jet bleuâtre à rase-terre entre les fleurs. Les lampions, les vases transparents, font cercle autour des gazons. On sent vaguement la graisse et l'huile. Les arbres, blafards sous la clarté oblique, prennent un air cadavéreux, étrange. Ces prétendus vases corinthiens, ces paravents peints en trompe-l'œil pour allonger les allées, font lever les épaules. Au-dessus de cet entassement champêtre, les coins aigus, les moellons d'une énorme maison surplombent ; les petits graviers font mal aux pieds. — Décidément je manque d'enthousiasme.

Un kiosque au centre avec des musiciens ; ils sont passables. Pourtant le chef d'orchestre fait du bruit pour imposer la mesure.

A l'entour est un pourtour dallé où l'on danse. Véritablement on danse, sous une chaleur horrible, en s'épongeant. Les hommes sont payés, dit-on ; les femmes se démènent gratis pour être regardées, et sentent que ce regard est du mépris. Singulier plaisir que de voir danser ces pauvres filles, la plupart fanées, toutes l'air avili ou effarouché, en chapeau, en mantelet, en

bottines noires! On a envie de leur donner vingt francs, de les envoyer à la cuisine pour manger un bifteck et boire un verre de bière.

Les hommes sont pires; ils gambadent en canailles, en gamins vieux, en suppôts d'estaminet, crasseux, l'air ennuyé, le chapeau sur la tête.

Un grand cercle mouvant ondoie à l'entour : ce sont des femmes accompagnées ou seules, en gaze blanche, en petit chapeau, avec des mouches visibles, la plupart trop grasses ou maigres. Toilettes douteuses, presque toujours exagérées ou fripées, avec des disparates, comme d'une ouvrière qui s'attiffe, ou d'une marchande à la toilette qui met sur elle le fond de son magasin.

Il y a des conversations curieuses; une grande femme, pimpante, ballonnée, à cheveux crêpés, poudrés, heurte un monsieur qui lui dit :

— Tiens, c'est vous, Théodora?

— Oui, et vous aussi; vous êtes revenu?

— Oui.

— Vous êtes à Paris?

— Oui.

— Vous viendrez me voir?

— Où çà?

— Rue des Martyrs, 68.

— Toujours le même nom?

— Toujours!

— Quelle heure?

— Toute l'après-midi.

— Eh bien! un de ces jours.

— Lequel ?
— Nous verrons.
— Bientôt?
— Nous verrons.
— Cette semaine?
— Nous verrons.
— Eh bien ! bonsoir. Fichu cancre ! Ils vous remettent tous comme ça ! »

Beaucoup d'étrangers allemands, italiens, anglais surtout, qui leur prennent le menton. On échange des adresses, on discute les valeurs comme à la Bourse. Çà et là des cris vrais, des cris du cœur : une belle fille, fraîche, bien gantée, charmante dans sa robe de soie bleu tendre, presque une dame, en plein café, crie tout d'un coup tout haut à son monsieur : « Je ne veux pas qu'on m'embête comme ça, fiche-moi la paix ! »

Enfin, je trouve un coin tranquille, près du grand salon désert ; là sont des gens du monde ; cela est bien visible : ils ont des habits convenables, dont toutes les parties vont ensemble ; ils se traitent avec égards ; ils ont l'air d'être à l'aise, chez eux ; ils rient et raillent de cette façon légère qui est propre aux Français, sans presque y toucher, du moins sans appuyer, en un instant. L'un d'eux disait des gens du pourtour : « Ils tournent comme des bêtes en cage, c'est la barrière du Combat. » Cela n'a pas de sel ici, mais là-bas, jeté négligemment avec un joli geste, le coup allait à fond.

Ils ont une femme parmi eux et la tutoient ; entre

eux façons parfaites; avec elle c'est le contraire. Un d'eux, très-grand, à barbe immense, avec une tournure d'officier, lui dit à haute voix des choses salées, plus que salées. On rit ; elle sourit avec un peu d'embarras. Il continue et finit par du Rabelais; nouveaux rires. Elle n'est pas mal habillée, ni prétentieusement; elle n'a pas de mauvaises manières ; mais avec ces femmes le ton est tout à fait grossier. Je suppose qu'ils ont du plaisir à oser, à risquer ; on marche sur une convenance comme on casse les assiettes après souper, par verve, et pour faire du bruit. Le tort de celle-ci est de rougir un peu, de n'être pas franchement fille ou dame. Elles sont toutes ainsi, excepté deux ou trois qui ont du génie, demi-timides, demi-impudentes ; elles ne savent pas *s'asseoir* dans leur état.

Une pourtant, toute en blanc, enveloppée dans de longues mousselines et des broderies flottantes, causait penchée sur une chaise, sans être trop penchée, sans trop songer à être vue ; elle causait en bons termes, même finement. A la fin, elle s'est levée, a tendu la main à ses deux voisins, a traversé seule le grand salon ; trente-deux ans, figure fatiguée, mais intelligente; elle marchait bien, elle n'avait point l'air embarrassé, ni insolent.

Je l'ai écoutée dix minutes ; elle ne parlait point trop haut ; évidemment, aux yeux de tous ces gens, elle avait fait ses preuves, on la traitait en camarade ; elle avait acquis la valeur d'un homme, d'un homme adroit, ayant du monde, capable de rendre des services, de se tenir à sa place, et de garder sa place. Elle

Digitized by Google

disait d'Adrien de Beaugency, son ancien amant : « Il « me regarde encore, quoique marié. Avant-hier, au « Gymnase, il a pris la lorgnette de sa femme pour me « regarder. Il me salue au Bois. C'est drôle, n'est-ce « pas? »

Ceci a été très-bien dit, sans amertume, sans les grands airs de victime, en personne qui sait la vie.

Le voisin demande si Mme de Beaugency n'est pas jalouse : « Oh! elle sait bien que c'est passé. Si une femme était jalouse du passé de son mari, elle aurait trop à faire. Après tout, c'est moi qui l'ai marié. J'ai connu son frère après lui, et j'ai aussi marié son frère. » — « Aussi, ils ne parlent de vous qu'avec toutes sortes de respects et d'égards. »

Elle a brisé là ; elle n'a pas expliqué son grand cœur, elle n'est pas vulgaire. Elle a tourné tout de suite sur un autre sujet, et s'est mise à parler d'un de ses amis, gros, court, toujours drôle. Elle sait jouer avec la conversation, ne pas ennuyer son monde. Rien de plus rare. La plus célèbre, descendant hier en peignoir de dentelle dans son billard, trouve deux hommes qui jouent : « Combien jouez-vous? D'abord, le gain est pour moi. » Elle a quarante mille livres de rente. Habitude d'accrocher cent sous.

Vers minuit, cohue; cela devient un marché; on m'a reconnu à mes boutons de manche pour un étranger riche; l'on m'a pris le bras et l'on m'a serré la main; j'ai été obligé d'envoyer promener deux personnes trop charmantes.

J'ai voulu tout voir, et je suis allé au bal Perron, à

la barrière du Trône. Sept sous d'entrée, et on a droit gratis à vingt-cinq centimes de consommation; c'est une guinguette.

Le joli mot que celui de guinguette, et comme il sonne bien à l'oreille! On a vu des guinguettes à l'Opéra-Comique, ou dans les estampes du XVIIIe siècle, ou chez Béranger. On s'imagine sur ce mot des minois futés, de petits bonnets bien ajustés, des tailles sveltes et pliantes. Toute la gaieté, toute la vivacité française et parisienne est là, n'est-il pas vrai? Eh bien, voici cette guinguette :

Une centaine de basses grisettes et cinquante drôlesses, qui sentent à une lieue Saint-Lazare et la préfecture de police, au teint luisant, plombé, avec des cheveux plaqués, et des mufles impudents ou tristes. Mon voisin dit à une maritorne qui danse : « Est-ce que la Salpétrière est descendue aujourd'hui au bal du Trône? » — « Non, mais c'est Mazas qui s'est vidé aujourd'hui au bal du Trône. » On les sépare.

Le trait marquant c'est que tous, sauf un ou deux, sont grêles et petits. Plusieurs ont l'air d'enfants : il y a des femmes hautes de quatre pieds. Tout cela est rabougri, nabot, chétif, mal bâti. De père en fils ils ont bu du vin bleu, mangé des côtelettes de chien, respiré l'air infect de Bobino, et travaillé trop pour s'amuser trop. Les figures sont tordues, ratatinées, les yeux ardents. Cette vie parisienne, dans les bas-fonds, a passé l'homme à l'alambic, l'a concentré, brûlé, gâté. Avec du vin elle a fait du trois-six.

On voit bien là le type de l'ouvrier parisien. En blouse

bleue, l'air entreprenant, la tête rejetée en arrière, il gigotte avec une vélocité incroyable. La vanité transpire et aussi le plaisir de faire le brave contre la règle, avec un fonds de sensualité polissonne. Tête ronde, alerte et vive, avec volonté de paraître. Cela peut faire un héros à Sébastopol ou un furieux sur une barricade

Il y a une rixe à la porte, et les municipaux, un instant, ont cessé de surveiller le bal pour s'y porter. A l'instant tintamarre dans la salle, jambes en l'air, cancan infernal; les municipaux rentrent, et tout retombe. On dirait des écoliers en goguette qui, soudainement, ont aperçu le maître d'étude. Nous sommes des gamins : il nous faut une férule.

On en donne ici aux gens pour leur argent. Les musiciens soufflent infatigablement. A peine un quadrille est-il fini qu'un autre entre en branle; l'huissier traverse, poussant, appareillant les couples avec une activité et une vélocité extraordinaires. Pas une minute d'intervalle entre deux figures. Quelle différence entre cette fièvre de fourmis enragées et le calme contentement, la douce jouissance des *jardins de plaisir* en Allemagne!

Il y a deux ou trois soldats à l'orchestre : l'un pour le tambour, l'autre pour les cymbales, celui-ci à lunettes, sérieux, attentif, comme s'il s'agissait de mettre le feu à une mine. Le cornet à pistons a ôté son habit et souffle, renversé, le front ruisselant, les joues rouges. La petite flûte est un bossu, un chafouin desséché, avec une figure charbonneuse tout en pointe, et des yeux qui luisent comme des flammes. Un bon vieux grison,

patient, râcle de la contrebasse. Ils font tout le bruit qu'ils peuvent.

Les assistants sirotent leur café, fument, avalent de grandes lampées de bière, emplissent leurs oreilles et leurs yeux de tumulte. C'est pour se reposer du tire-pied ou de la varlope. Ce qui est triste, c'est la présence de sept ou huit petites ouvrières qui ont l'air honnête, et de plusieurs familles, père, femme, enfants, qui viennent voir. Ils apprennent là que le plaisir c'est la criaillerie et la crapule.

Digitized by Google

CHAPITRE V

CONSEILS A MON NEVEU ANATOLE DURAND SUR LA MANIÈRE DONT IL DOIT SE CONDUIRE DANS LE MONDE.

Mon neveu, j'ai quatre-vingt mille francs de rente, un commencement de maladie de foie, et point d'enfants. C'est pourquoi je ne doute point que vous ne lisiez ces conseils avec une attention profonde.

Il est même probable que vous m'en ferez compliment, et que vous me donnerez à entendre que j'ai beaucoup d'esprit. Je reçois les compliments de dix à onze heures du matin; mais prenez garde aux phrases.

Je vous engage à ne point imiter les façons modernes, qui consistent à traiter les grands parents en camarades. Si, par exemple, pour me féliciter, vous veniez me taper sur le ventre et me dire : « Bravo,

mon bonhomme, hurrah pour l'oncle littéraire! » Il y aurait à cela plusieurs inconvénients. Sam, mon domestique, vous conduirait à la porte, ou moi je vous jetterais par la fenêtre.

Vous pouvez mettre sur vos cartes Anatole en toutes lettres. Anatole ennoblit Durand; cela sera surtout nécessaire si vous vous mariez : *Madame Anatole Durand*. Ces prénoms en toutes lettres sont aujourd'hui des savonnettes à vilains. Mais si jamais je trouvais sur une de vos cartes Anatole du Rand, ou d'Urand, faites votre deuil des dollars que j'ai ramassés dans le porc salé et dans les huiles.

Vous dînez trop; à vingt-quatre ans vous avez la carrure d'un homme de trente-six. Néanmoins, ces sortes de torses font bien aujourd'hui dans le monde. Depuis dix ans, une nuance de brutalité complète l'élégance. A présent que les femmes copient les Madeleines, les hommes peuvent se rapprocher des portefaix.

Le jour d'une représentation, ayez des bottes vernies de vingt-huit francs au moins, de quarante francs si vous pouvez. Vers quarante francs, vous êtes un gentleman; le bottier assouplit le cuir, fait rentrer la

semelle, établit une pente du cou-de-pied à l'orteil, répand sur le tout un luisant délicieux, et l'on conclut des pieds au reste.

Un front dégarni est bien porté; il annonce qu'on a vécu. Cependant il est bon d'y ajouter une barbe ample, des joues saines, de fortes dents, un air de gaillard hardi, bref, la preuve qu'on vit encore. Vers 1830, on aimait le poitrinaire exalté; à présent le luron positiviste. Après le règne des nerfs, le règne des muscles.

Ne vous y fiez pourtant qu'à demi. Sur trente femmes dans un salon, il y a vingt-cinq bécasses, qui font frou-frou avec leur plumage, et dont le ramage consiste à répéter la phrase qui court; mais il y a cinq personnes fines, et elles vous jugent. Avant-hier, étalé sur un pouf rose, entre deux jolies femmes, vous faisiez la roue; vous passiez dans vos cheveux votre large main molle chargée de bagues; vous aviez rejeté des deux côtés les basques de votre habit, et vous arrondissiez votre poitrine si belle; vous penchiez la tête en arrière, complaisamment, et vous leur faisiez des contes, satisfait d'être écouté et de si bien parler. Lorsqu'après leur avoir dispensé vos faveurs, vous vous êtes levé pour porter à d'autres votre air épanoui et votre charmant sourire, elles se sont regardées un instant sans parler, et j'ai vu les coins de ces bouches

si fines se baisser imperceptiblement, pendant que les épaules, remontant un peu, faisaient frissonner les dentelles du corsage.

De tous les hommes que j'ai connus, celui qui réussit le mieux auprès d'elles, a soixante ans. (N'allez pas prendre votre air entendu, et croire que je désigne à mots couverts M. Frédéric-Thomas Graindorge; M. Frédéric-Thomas Graindorge a trop longtemps vécu en Amérique pour être autre chose qu'un animal taciturne et américain.)

L'heureux sexagénaire que je vous propose pour modèle use en cela d'une politiqne bien simple, celle du grand monde qui a fini en 89 : il les admire, et les aime; au bout d'un instant elles le voient. Sitôt qu'il approche d'une jupe, il se sent auprès d'un être délicat, précieux, fragile, qu'il faut à peine effleurer du bout du doigt. Il entre dans leurs idées, il fait sortir d'elles des jugements fins, capricieux, singuliers, de jolis mots qui seraient restés pelotonnés intérieurement, et comme effarouchés de prendre leur vol devant un autre; il suit l'essor et les sinuosités de leur imagination voyageuse; il suffit qu'elles parlent, que les grappes de leur coiffure ondulent, que la lèvre rieuse ou boudeuse fasse un pli, pour qu'il soit charmé. Il a l'air de leur dire : « Brillez et souriez, c'est du bonheur que vous nous donnez, et trop de grâce que vous nous faites. »

Cet exemple n'est pas contagieux, c'est pour cela que je vous l'offre.

Se tenir bien, et correctement, quand on s'ennuie. Ne pas froncer le sourcil, cela serait impoli. Ne pas se sourire à soi-même, cela aurait l'air fat. Ne pas remuer les muscles de son visage, on croirait que vous vous entretenez avec vous-même. Ne pas se coucher dans son fauteuil, ce sont des façons d'estaminet. Ne pas trop se pencher en avant, on a l'air de contempler ses bottes. Que le corps fasse un angle de quarante-cinq degrés avec les jambes. Ayez l'expression vide et décente d'un prince dans une cérémonie. Vous pouvez aussi feuilleter l'album aux photographies.

L'honnête homme à Paris ment dix fois par jour, l'honnête femme vingt fois par jour, l'homme du monde cent fois par jour. On n'a jamais pu compter combien de fois par jour ment une femme du monde.

Il y a dans tout ménage une plaie, comme un ver dans une pomme.

On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans, et les enfants recommencent.

Une femme se marie pour entrer dans le monde, un homme pour en sortir.

Quand une femme juge un homme, elle se le représente à genoux et tendre, jamais en soi et dans sa valeur propre. Si dans cette attitude elle l'imagine ridicule, tout est fini; fût-il le premier des hommes, pour elle c'est un grotesque. Elle l'évite à table, elle ne veut pas danser avec lui, elle se demande pourquoi on ne le renvoie pas à l'antichambre.

Quand une femme vient dans le monde et que ce n'est pas pour y pêcher un mari ou un amant, c'est afin d'y pêcher l'idée d'un mari ou d'un amant pour elle ou pour une autre. Toutes leurs idées coulent dans celle-là, comme les fleuves dans la mer.

Peu importe à une femme l'esprit, la beauté, le vrai mérite; elle les reconnaît, mais des lèvres. *Il me plaît*, ce mot dit tout, emporte tout. C'est comme le choix d'un chapeau, d'un ruban; *il me plaît*, cela signifie qu'il y a là une convenance secrète, un agrément piquant, le contentement de quelque étrange désir personnel, raffiné, excentrique même. Ainsi une tournure dégagée, des gants frais, une jolie phrase vive, un ton

de voix vibrant, font leur effet : bref la cuisine appropriée à son palais. En somme, j'aime les cerises, je prends des cerises.

Le propre d'un esprit de femme, c'est que, sauf les moments vifs, toutes les idées y sont vagues et en train de se fondre l'une dans l'autre. Vous y poignez, comme une lueur dans un brouillard mouvant et rose.

A son premier bal, une jeune fille dit : « Marché-je bien ? Tomberai-je en dansant ? »

— Au second : « M'a-t-on trouvée jolie ? Ai-je eu du succès ? »

— Au troisième : « Les lumières étaient splendides, la musique délicieuse, j'ai dansé toutes les fois, mes pieds allaient, j'étais comme grise. »

— Au quatrième : « Suis-je au goût de M. Anatole d'Urand, qui a un oncle dans le porc salé et dans les huiles ?

Les bals sont utiles. Paroles vides ; mais les deux étranges animaux, le mâle et la femelle, mystérieux, infinis l'un pour l'autre, font connaissance.

Digitized by Google

Beaucoup de maladies par l'effet des crinolines et du corset. Corps grêles, épaules trop étroites. Sur quatre, deux sont des os qui promettent, une un os qui ne promet pas. Un quart ira poitrinaire à Nice. Un quart à vingt-six ans traînera six jours sur sept, dans une chaise longue.

D'autre part, quand vous voyez à votre future des joues roses et des yeux candides, ne concluez pas qu'elle est un ange, mais qu'on la couche à neuf heures, et qu'elle a mangé beaucoup de côtelettes.

Vous avez les ongles roses ; ce n'est pas une raison pour vous gratter publiquement le bout du nez.

Vous regardiez beaucoup l'autre jour Mlle Marguerite S... : elle sort du couvent ; elle ne lève pas les yeux, sauf pour consulter ceux de sa mère ; elle est pieuse, on l'a confite dans la dévotion comme un bonbon dans du sucre. Je vous avertis que c'est un bonbon à surprise. Il y a quinze jours, elle a remercié une de ses amies qui lui présentait un catholique pratiquant : — « Mais pourquoi ? — Je ne sais pas. — Enfin, il faut dire une raison. — Eh bien !... — Eh bien ! quoi ? — Eh bien ! il me semble qu'un homme comme cela doit être un peu borné, ou avoir des manies. »

Où diable a-t-elle pêché cette idée-là ? Est-ce dans son couvent ? Impossible. Est-ce dans un journal ? Elle n'en lit pas. Est-ce dans un livre? On les lui choisit, et on coupe avec des ciseaux les passages suspects. Est-ce dans la conversation ? Elle n'a jamais dit ni entendu un mot hors de la présence de sa mère, de sa tante ou de sa grand'mère, trois argus inattaquables. Peut-être a-t-elle un jour, au bal, en pareil sujet, remarqué au vol un sourire. Cela suffit; la moindre flammèche, en volant, tombe sur ces têtes-là comme sur un paquet de poudre. — Quand elles ne savent rien, elles soupçonnent tout.

Trois procédés quand une femme sort du piano :

Si l'on est loin, levez vos mains visiblement pour applaudir : c'est un moyen de montrer vos boutons de manche et la jolie façon dont vous êtes ganté.

Si l'on est près, faire défiler à mi-voix la liste des adjectifs : « Admirable, goût parfait, jeu brillant, sentiment vrai. » — Si la musicienne est bête, lâcher les grandes épithètes : « Ravissant, foudroyant. » — Si l'on veut s'insinuer, apprendre quelques termes techniques : « Reprise savante, changement de ton, passage en mineur, ces trilles sont perlés, etc. » — Le degré supérieur consiste à savoir les noms des principales œuvres des maîtres et à les citer à voix basse avec une sorte d'intimité, comme un initié qui entre dans le temple des mystères. Là-dessus, on vous

parle; les confidences admiratives roulent, la charmante pianiste se trouve aussi contente de son esprit que de ses doigts, et prend de l'estime pour M. Anatole Durand, ou d'Urand.

Dernier procédé. — C'est le plus beau, mais il est d'exécution difficile. — Étudier dans Berlioz, Fétis, etc., la biographie des maîtres; savoir la différence des styles, avoir des anecdotes à l'appui; partir de là pour improviser une appréciation du génie de Mozart ou Weber; insister sur la délicatesse, la distinction, le charme poétique inaccessible au vulgaire, et donner à entendre, sans jamais le dire, que l'interprète a l'âme du compositeur. La voilà comprise. — Cela mène à tout.

Quatre sortes de personnes dans le monde: les amoureux, les ambitieux, les observateurs et les imbéciles.

Les plus heureux sont les imbéciles.

J'y ai vu des grands hommes; d'ordinaire ils n'y réussissent guère; j'entends les vrais grands hommes.

Ils sont préoccupés; et, s'ils se jettent dans la conversation, ils choquent et sont choqués.

Une idée dans un homme ressemble à ce pieu de fer que les sculpteurs mettent dans leurs statues : elle l'empale et le soutient.

Un grand homme est absorbant, parce qu'il est absor .

Ne partez pas de là pour engloutir, comme vous l'avez fait hier, deux tasses de thé, trois tasses de chocolat, deux gâteaux et des sandwiches.

Impossible de subsister dans le monde sans une spécialité. Il y a quatre-vingts ans, il suffisait d'être bien mis et aimable ; aujourd'hui, un pareil homme ressemblerait trop à un garçon de café. Les élégants ordinaires parlent maintenant chevaux, courses, élevage. Je vous conseille l'économie politique : cela donne du relief auprès des hommes ; outre cela, les vers de circonstance : cela fait bien à la campagne.

Quand vous mettez votre cravate blanche, ne jurez pas contre la stupidité de l'usage. Un salon est une exposition permanente ; vous êtes une denrée, et on ne place une denrée qu'en l'exposant.

Le seul mal, à cet endroit, c'est l'hypocrisie. Vous êtes des chiens qui courez chacun après son os ; il faut dîner, je vous approuve ; mais, pour Dieu ! ne dites pas que vous dédaignez les os, et, s'il se peut, ne vous donnez pas tant de coups de gueule.

CHAPITRE VI

LA PARISIENNE

I

4 octobre.

Deux mois en Allemagne; au retour, à Paris, on est tout surpris. C'est une autre espèce de femmes.

Hier, j'ai acheté des gants dont je n'avais que faire, du thé que je n'aime pas; thé ou chiendent, peu importe; j'ai presque envie d'aller en acheter encore; la façon dont elles le vendent vaut l'argent qu'on donne.

Deux jeunes filles se sont avancées pour me recevoir; elles marchaient aussi bien que de vraies dames; le corps coulait en avant sans qu'on sentît le mouvement des pieds, les robes de soie faisaient le frou-frou le plus discret. Je me suis égaré parmi les noms chinois des thés; j'ai demandé des explications, on m'a apporté une chaise: je voulais voir leurs petits gestes,

prolonger leur ramage. Point d'embarras ni d'effronterie; la voix la plus douce, la mieux modulée, un sourire fin, complaisant, une promptitude étonnante à comprendre, des mouvements menus, gracieux, le manége de la plus habile maîtresse de maison. Ce n'est pas seulement par spéculation et pour vendre; elles sont ainsi tout de suite et naturellement; elles ont du plaisir à plaire, comme à s'habiller coquettement, à lisser leurs cheveux, à encadrer leur corsage dans une bordure moirée, à serrer leurs poignets dans des manchettes blanches. — Un peu pâles; elles veillent trop tard, dans une chambre échauffée, sous une lumière vive, et alors la poudre de riz fait son office : autre ressemblance avec les dames de salon. En bonne foi, elles les valent : même portée et mêmes limites. — Elles le savent. En France, une femme de chambre, au fond du cœur, se croit l'égale de sa maîtresse. « J'ai autant d'esprit, je suis aussi jolie; si j'avais des robes, on verrait bien. » En effet, en six mois, un amant convenable les décrotte; elles apprennent tout, même l'orthographe; pour la réplique vive, elles l'ont de naissance, et en fait de sentiments, elles sont de niveau.

Ceci n'est pas une phrase satirique; elles ont beaucoup de bon; la netteté et la décision d'esprit, le talent d'administrer, au besoin la persévérance et le courage. Je suis passé une heure après rue des Lombards. Jusqu'à minuit la jeune femme demeure assise dans la cage de verre, tenant les écritures; elle a une chaufferette, et quinze heures durant, elle ne bouge pas. La

mélasse, les cuirs, les porcelaines, les vendeurs, les chalands, les commis, la servante, les enfants, du lundi matin au samedi soir, elle a l'œil sur tout; ses ordres sont nets, ses livres exacts; on lui obéit; c'est un bon lieutenant, souvent meilleur que son capitaine. L'homme parfois se laisse endoctriner; quand il a tempêté, son attention s'émousse; si l'adversaire s'insinue, offre un bon dîner, se donne pour un brave garçon, rond et sans malice, il va céder, conclure un mauvais marché; mais la femme fait signe du doigt, il comprend, s'arrête : « C'est-à-dire non, à demain, j'en causerai avec ma femme. » La nuit, il est catéchisé, et le lendemain le voilà cuirassé de défiance et d'arguments neufs. Je suppose qu'on ne la consulte pas; elle sort de sa vitrine, intervient : « Mais, mon ami, tu sais bien que... » Et là-dessus elle reprend la discussion pour son compte; le terrain est reconquis par une charge. Elle fera ferme une heure durant et sa voix perçante, son esprit affilé comme un couteau, finiront par clouer le bec de l'adversaire. Il s'agit d'intérêts, les phrases n'ont pas de prise sur elle; ses idées sont fichées dans sa cervelle comme des épingles dans une pelote; elles n'en sortiront plus; il faudrait pour les extraire décrocher toute la machine; un esprit d'homme est accessible au raisonnement, un esprit de femme ne l'est pas. J'en connais qui ont fait de leur mari un commis, le tout au grand profit de la maison; lui, en manches de chemise, cloue les caisses, fait les courses et boit le petit verre avec les grosses pratiques; elle, sèche, noire, commandante, donne les instruc-

tions, fait fabriquer, prend les grands partis, décide que tel modèle est hors de cours et qu'on vendra à perte. Il s'agit de boutons ; elle a juste le degré de cervelle qu'il faut pour imaginer le bouton à la mode et à bon marché.

Je crois que leur triomphe, le triomphe d'une Française, est d'être dame de café, un beau café, s'entend : jolie femme, bien habillée, occupée à sourire et à vendre, en parade et en fonctions, demi-décente et demi-provoquante, agréable pendant cinq minutes, et à tout le monde, dans une salle qui est à la fois une boutique et un salon ; elle est là comme une chèvre dans son pré.

Comme cela se sent par contraste! comme un café parisien peint le Parisien, ses instincts, ses habitudes, le vrai Français, mâle et femelle! J'étais à Nuremberg il y a quinze jours; au départ, mes amis m'ont conduit dans une brasserie; les gens bien élevés y vont comme les autres. Singulier lieu de divertissement! Un entassement d'hommes de toute condition, en habits, en blouses, sous la blancheur crue des becs de gaz, dans un nuage de fumée, au ron-ron d'une conversation assourdissante, avec une vapeur des corps pressés qui se tiennent chaud les uns aux autres, tous s'accoudant, buvant, pipant et crachant. Ils se trouvent bien là-dedans ; leurs sens sont obtus ; cet air lourd et sale leur fait l'effet d'une grosse redingote bien chaude et bien grasse. Leur jouissance, c'est leur quiétude. Ils fument pacifiquement, ou parlent tour à tour sans s'interrompre. Beaucoup ont l'air figés ; avant de ré-

pondre ils restent en suspens un quart de minute; on voit l'horloge intérieure se mettre lentement en branle, une roue pousser l'autre, tant qu'enfin et avec des accrocs, l'heure sonne; de plus, aux mots un peu vifs, ce sont des ours doublés de graisse, insensibles à cause de ce matelas naturel. Les reines de l'endroit sont à l'avenant; combien différentes de nos Françaises! Deux femmes, les deux femmes de la maison, la fille, bonne petite boulote fraîche; elle vous regardait en face avec une interrogation franche et ne pensait qu'à sa bière; la mère, grande, paisible, fortement bâtie, avec l'air d'une honnête génisse qui rumine; de plus, enceinte de huit mois, elle circulait autour des tables, s'étalait sans honte. Vous entendez d'ici les commentaires d'un restaurant parisien! Mais en revanche, dans la chambre du haut, une quinzaine de jeunes gens, commis, clercs, étudiants, assis autour d'une table longue, ont ôté leur pipe de leur bouche, chacun d'eux a tiré de sa poche un papier de musique. Celui du centre a fait un signal, et ils se sont mis à chanter un choral, le plus grave, le plus noble, une composition du vieux Bach. *Les deux femmes s'essuyaient les yeux avec leur tablier.* Une jolie toilette ou un pareil sentiment, lequel vaut mieux?

Cela dépend; il y a des jours où j'aime mieux le homard, et d'autres où j'aime mieux les huîtres.

II

Boutiquière, femme du monde ou lorette, voilà les trois emplois d'une Française; elles excellent en cela, et seulement en cela.

Affaire de tempérament. Supprimez les coiffures, les toilettes, le rang, tout l'attirail visible, et voyez l'être intérieur. L'être intérieur ici c'est un petit hussard déluré, un gamin avisé et hardi que rien ne démonte, à qui le sentiment du respect manque, et qui se croit l'égal de tous. Les jupes n'y font rien, il faut voir l'âme. Nous croyons leur enseigner la timidité à domicile, elles n'en prennent que la grimace; encore cette apparence craque après trois mois de mariage et de monde; les idées leur viennent trop vives, trop nettes; à l'instant la volonté est faite et l'action jaillit. Il faut qu'elles commandent, du moins qu'elles soient indépendantes. La subordination les étouffe; elles se choquent contre la règle, comme un oiseau contre ses barreaux.

Par exemple, le mari marche dans la chambre, se demandant ce qu'il fera de sa soirée; voilà la femme agacée, elle se lève comme par un ressort, et de sa voix brève, vibrante : « Qu'est-ce que tu fais à tourner comme en cage? Auras-tu fini aujourd'hui? Voilà bien les hommes, des tatillons qui ne se décident jamais. » Elle est décidée, elle; elle ne comprend pas qu'on ballotte ainsi les raisonnements.

Le père, à table, dit qu'il aime je ne sais plus quoi; la fille l'interrompt : « Papa, *tu tiens de moi.* » A

seize ans elle se fait centre involontairement, elle rapporte tout à soi, son père avec le reste.

Le dernier enfant, un bébé de trois ans, joue à la poupée dans son coin, et l'oncle qui arrive lui demande ce qu'elle fait là : « Mon oncle, *ouvre les yeux; tu verras bien.* » A trois ans elle fait déjà sentir à l'oncle que l'oncle est un imbécile.

Par contre, j'en ai vu le jour d'une grande faillite, quand les hommes consternés restaient dans leurs fauteuils, les bras pendants et inertes, se dresser et dire : « Il ne s'agit pas de pleurer, il faut du pain pour les enfants, je serai dame de comptoir; Charles, va chercher les livres et faisons les comptes. »

Voyez encore dans Raffet cette pauvre vivandière dont le fils vient d'être tué par une balle; elle ne pleure pas, elle ramasse le fusil, elle mâche la cartouche, ses dents sont serrées, elle ajuste : « Oh, les gueux! »

Une Anglaise, une Allemande aurait pleuré, pensé à Dieu, à l'autre vie, etc. : celle-ci agit en homme.

En effet, la femme, en France, est un homme, mais passé à l'alambic, raffiné et concentré. Elles ont notre initiative, notre vivacité militaire, notre goût pour la société, notre besoin de paraître, notre passion pour l'amusement, mais plus nerveusement et avec un élan plus fort.

Donc, il leur faut les mêmes emplois qu'à nous, mais plus fins, ceux où l'on manie les passions, où l'on observe les caractères, où l'on combat et où l'on domine, non pas brutalement et par force, mais par manége et habilement : — l'ambassadrice, la mar-

chande et la courtisane. — Dites-moi s'il y a un endroit au monde où les salons, les boutiques et les alcôves soient plus courus qu'à Paris?

Le Péruvien, le Valaque, l'Anglais morose, l'homme enrichi viennent s'établir ici. C'est que la Parisienne les réveille. Pour cela elle a deux talents :

Premier talent : l'art de dire, de laisser dire, et de faire dire des gravelures. Tout homme y est enclin, parce que, dans les compagnies honnêtes, elles sont interdites. La décence le gêne comme un habit noir et un faux-col raide; il a besoin de se mettre non pas à nu, mais en manches de chemise. Les innombrables petites répressions qu'il s'est imposées ou qu'il a subies ont provoqué une sourde rébellion intérieure. Plus l'homme est sérieux par état, plus il a chance de contenir un gamin. C'est ce gamin que la courtisane tire de sa prison; il gambade sur les tapis, vous jugez avec quel plaisir; d'autant plus que ce tapis est luxueux, que les meubles sont élégants, que la maîtresse de la maison est souvent belle, toujours parée, du moins habillée comme une femme du monde. Les mots vifs font disparate dans sa bouche. Dire des gueulées en robe de bal, quelle franche lippée! Ce gamin grave en habit noir dont je parlais tout à l'heure y court, comme jadis, en jaquette et collerette, il courait manger les pommes vertes du voisin.

Second talent : la Parisienne est une personne, non une chose; elle sait parler, vouloir, mener son homme; elle a des réparties, des insistances, des caprices; tout avilie qu'elle soit, elle se tient debout. Je ne sais plus

quelle petite actrice, au siècle dernier, ôtait à son amant, un duc, son cordon du Saint-Esprit, en lui disant : « Mets-toi à genoux là-dessus et baise ma pantoufle, vieille ducaille ! » Une de ses pareilles, ces jours-ci, demande à son protecteur de lui acheter une maison : trois jours après, il lui donne un portefeuille. Elle l'ouvre, n'y voit que des billets, les lui jette au nez : « Vieil égoïste, ce n'est pas de l'argent que je te demandais, c'est une maison; tu n'as pas voulu te donner la peine de l'acheter toi-même. » Il a trouvé cela charmant ; il n'est pas habitué à l'indépendance. Il n'y a qu'une Française capable de ces éclats. A l'étranger, à Londres, les femmes de Cremorn-Gardens sont des folles qui bavardent et boivent, ou des commerçantes correctes qui font des livraisons. Dans les petites maisons de la banlieue, vous trouvez de jolies personnes décentes qui sont presque des ladies, et ne souhaitent que la vie réglée, les contentements du ménage ; le reste, morne et désespéré, s'abandonne. A Paris, elles songent à l'avenir : ce sont elles qui exploitent les hommes. Elles ont des salons, elles occupent les femmes honnêtes ; on se les montre au doigt, elles font la mode. Au-dessous des illustres, les médiocres se placent, établissent une boutique de gants, se marient : ce sont des Figaros malhonnêtes, mais ce sont des Figaros.

III

Mme de B... est certainement une des maîtresses de maison des plus accomplies de Paris. A-t-elle un autre

talent et emploie-t-elle un autre manége? Vers dix heures, on la trouve au coin de son feu dans une sorte de chaise longue, mince, fluette, en robe gris de perle, avec toutes sortes de mousselines et de dentelles qui bruissent autour de ses bras mignons, de son cou de cygne; une sorte de Jeanne de Naples, pareille au portrait de Raphaël, mais plus blonde. Elle n'est pas ministre, elle n'est pas maréchal de France, elle ne donne pas de places, elle demeure plus loin que l'arc de l'Étoile, et pourtant on vient chez elle des quatre coins de Paris. Elle a deux procédés : la flatterie et la cuisine.

La cuisine. Vers cinquante ans, souvent vers quarante, un homme est revenu de beaucoup de choses : sa fortune est faite ; coqueter l'ennuie. Pour le gros plaisir, il l'achète ; sa grande affaire est de maintenir son rang et sa considération; mais c'est une affaire, donc un ennui. Les tracas de la vanité ne l'intéressent plus qu'à demi ; il devient positif; et, s'il a un bon estomac, c'est de ce côté qu'il se rejette : être huit ou dix devant une chère fine, sous des lumières adoucies, parmi des femmes parées, avec des convives gais qui ne songent qu'au moment présent ; déguster un vin exquis, authentique, longuement soigné, précieusement charrié dans son petit traîneau d'osier ; tortiller l'aile de quelque caille bien grasse, sentir couler dans son arrière-bouche la pulpe juteuse et fondante d'un pâté au poisson relevé de truffes : beaucoup de gens se disent tout bas que les chérubins et les séraphins sont moins heureux, et ne changeraient pas

l'état de leurs papilles nerveuses contre toute la musique des Dominations et des Trônes. — La veille d'un dîner, elle prend sa voiture, va chez les fournisseurs, choisit elle-même le dessert ; elle écrit de sa main à Isigny, à Nérac, tire chaque mets de l'endroit spécial, sans intermédiaire, etc. Mais c'est toute une science; je n'en finirais pas.

La flatterie. Tout le monde flatte, mais les imbéciles ne savent que vous dire avec variantes : « Ah ! monsieur, quel talent vous avez ! ah ! Madame, que vous êtes jolie ! » Quand le patient n'est pas trop stupide, il baisse la tête, laisse couler les phrases, remercie en faisant la bouche en cœur, et gronde tout bas : « Tais-toi, serinette. » — Celle-ci n'étale pas son approbation, elle la dissimule. Quand la louange lui vient sur les lèvres, elle la retient, et on voit qu'elle la retient ; ce sont ses actions qui vous admirent et non ses paroles. Elle entre dans vos idées, les achève, vous aide à les développer, vous fait bien parler, vous rend content de vous-même. Elle discute avec vous, elle vous donne le plaisir de la convaincre; elle ne se rend pas tout de suite, elle vous prouve que vous êtes supérieur. Quand je sors de chez elle, je suis persuadé que j'ai de l'esprit, que mes voyages sont la chose la plus intéressante du monde, que rien n'est plus curieux que l'Amérique, que j'ai eu parfaitement raison de me faire fabricant et marchand, que le porc salé et l'huile sont des sujets de conversation délectables, et qu'un alligator empaillé ferait très-bien dans son boudoir.

Elle prend les gens par leurs faibles. Aux étages inférieurs, la lorette et la marchande font de même : un seul esprit en trois personnes ; même talent, même besoin, le talent et le besoin de la Française : profiter des hommes en leur plaisant.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LES JEUNES FILLES

I

3 juin.

Les Tuileries sont un salon, un salon en plein air, où les petites filles apprennent les manéges, les gentillesses et les précautions du monde, l'art de coqueter, de minauder et de ne pas se compromettre.

Je viens d'en écouter deux (sept ans, dix ans, qui faisaient la résolution d'aller inviter une nouvelle venue. Elles l'ont bien regardée d'abord ; elles ont vérifié si elle était de leur monde ; puis, tout d'un coup, relevant la tête d'un air sémillant, elles ont marché jusqu'à la bonne avec le mélange convenable d'assurance et de modestie, exactement comme une dame qui traverse un salon pour en saluer une autre.

Vous connaissez l'attitude ; on se cambre joliment.

Digitized by Google

on efface les épaules, on arrondit sa jupe, on prend un sourire de circonstance, et on avance délicatement sur la pointe du pied, échangeant de petits coups d'œil fins avec les gens de connaissance, jusqu'au moment où les deux jupes vont se frôler ; à cet instant, on plonge dans sa robe avec une révérence savante, la bouche s'entr'ouvre comme une rose épanouie, un sourire angélique et inquiétant erre sur le coin des lèvres flatteuses et moqueuses, et, tout d'un coup, comme une cascade de perles, les compliments coulent et roulent à la rencontre d'autres compliments.

Celle qui a décidé la démarche avait l'air évaporé, volontairement évaporé des coquettes qui ont dix ans de salon. Rien de sincère ; elle *se sert* de ses impressions, elle les exagère, elle les mime. Elle joue au rôle : tendresse ou colère, elle est toujours en scène; tout d'un coup elle se jette sur la bonne et la câline ; c'est qu'il est joli, bienséant d'être aimante. Une autre a le petit geste hasardé, provoquant d'une écuyère. La troisième tourne déjà les yeux, rêveusement, comme une valseuse. Elles babillent, gazouillent, étalent leur robe, plient leur taille, remettent leurs boucles, comme elles feront dans vingt ans. Elles n'ont plus rien à apprendre ; elles savent déjà leur métier ; la grande affaire de leur mère sera maintenant de les comprimer jusqu'au mariage.

Est-ce leur faute? Les mères leur enseignent la coquetterie dès qu'elles peuvent marcher. Qui a jamais vu ici de vrais enfants en cotte ou en jaquette, avec des souliers solides, franchement joyeux, rouges, un

peu roussis par le soleil, les cheveux défaits, occupés à courir et à faire du bruit? Cela choquerait la mère tout de suite; ce sont là des façons brutales, bonnes pour des enfants du peuple; sa plus sérieuse leçon a toujours été : « Tenez-vous bien! » Elle a souhaité que sa fille lui fît honneur et se montrât bien élevée; elle l'a blâmée de se salir, de se mêler aux enfants mal habillés; elle a encouragé ses petites réponses sentimentales ou malignes. Pour sa fille comme pour elle-même, elle a mis la perfection dans la grâce, dans la gentillesse, dans la toilette. Elle n'a pas craint de la rendre trop précoce, artificielle. Ses mièvreries lui ont plu; elle lui a fait répéter ses révérences, elle lui a fait réciter des fables avec inflexions et gestes, quelquefois en public, et surtout elle l'a parée commme une poupée.

Mes trois petites filles ont des nattes lustrées dont pas un cheveu ne dépasse l'autre, un petit casaquin serré à la taille, élégamment bombé en dessous, un fin bas de soie collé à la jambe, de jolis gants frais pour jouer au cerceau. Essayez de dire à la mère qu'il vaudrait mieux leur mettre une blouse et leur laisser les main s nues. Le modèle idéal gouverne ceci comme le reste : à l'instant, en toute situation, le Français retombe sur ses instincts mondains, comme un polichinelle sur son bout de plomb.

Mais, en revanche, les jolies mines riantes et futées, les fins petits pieds agiles et bondissants comme des pattes d'oiseau! Il y a là des chefs-d'œuvre de grâce, de vivacité pétulante et nerveuse, de toilette bien portée, de bavardage pétillant comme des ramages de

volière. Après tout, elles suivent leur nature et m'ont donné du plaisir pendant une heure. Elles ne souhaitent point autre chose, ni moi non plus.

4 juin.

Je copie dans un roman de M. About cette lettre d'une jeune fille de seize ans à une jeune fille de seize ans ; elle est parfaite. M. About est un vrai Français, fort ami du XVIIIe siècle, un peu parent de Voltaire, cousin-germain de Beaumarchais et de Marivaux : c'est pour cela qu'il peint si bien les Françaises.

Cher petit *Désir de plaire*,

(Comme elles se connaissent ! Il n'y a que Paris où une jeune fille, tout fraîchement éclose de sa classe de géographie et de français, perce aussi vite à jour le caractère de sa meilleure amie.)

« Me voilà revenue de la campagne, Henriette aussi, « Julie et Caroline aussi. La grave Madeleine m'a « fait *assavoir* qu'elle arriverait demain. Avec toi, « sans qui rien n'est bon, le sextuor sera complet. » (Un compliment bien tourné, puis une moquerie, trois tons différents en trois phrases : une pétulance, une habileté de style naturelle et perpétuelle ; trouvez-moi cela ailleurs en Europe !)

« Maman a décidé que la première réunion des in- « séparables aurait lieu chez nous ! » (Dans un an elle dira : « chez moi ! »

« Quelle bonne journée! J'en saute de joie. N'attri-
« bue pas à une autre cause le pâté qui vient de tom-
« ber au beau milieu de ma lettre. Prie le papa-loup
« de te faire mener rue Saint-Arnaud, n° 4, avant
« l'aurore; on te rapportera dans ta tanière après
« dîner. » (Un père est un domestique imposé par la nature; on le dépose au vestiaire avec les parapluies, quand il est grognon et laid.)

« Nous danserons peut-être, mais à coup sûr nous
« bavarderons beaucoup, nous rirons comme des folles,
« et c'est le solide. » (De la philosophie, déjà! Elle a raison, c'est la philosophie de son tempérament, celle du XVIIIe siècle.)

« Il s'agit d'organiser les plaisirs de l'hiver sur une
« grande échelle, comme disait notre respectable pro-
« fesseur de littérature. » (Des coups de patte en passant à qui de droit.) « J'espère bien que l'on se verra
« tous les jours jusqu'au mariage, et encore après. »
(Elle y pense, elle en parle; à seize ans, c'est sa grande idée, comme à huit ans l'idée d'une tarte.)

« C'est tout un plan de campagne à dresser; mon
« frère le soldat, qui vient d'arriver en semestre, nous
« aidera. Il ne veut pas croire que tu es cent fois plus
« jolie que moi (un compliment). Ces lieutenants du
« génie sont d'une incrédulité choquante. (Peut-on mieux affriander une coquetterie?) « A lundi! à lundi!
« à lundi! Encore un pâté! La pâtissière t'embrasse à
« tour de bras! » (De petits cris d'hirondelle, un flot ruisselant, entraînant des paroles impétueuses, étourdies, des gestes caressants et mignons, et au-dessus de

tout cela, un besoin irrésistible de plaisir, d'excitation, d'action, des nerfs tendus comme des cordes de harpe, une volonté qui ne saura jamais se contenir, ni se subordonner, ni se régler. Vous la voyez d'ici, trois ans après, mariée, femme du monde, disant à son mari qui a des affaires :

— Mon bon chéri, nous allons ce soir à *Don Juan*, j'aif ait prendre la loge; je t'en prie, ne dis pas que tu n'as pas le temps; si, tu as le temps, il faut que tu aies le temps; Mario chante trop bien, il y a si longtemps que je ne l'ai entendu; je mourrais de chagrin si je ne l'entends pas ce soir; si, si, ce soir, pas un autre soir! Tu laisseras ton ami, il est bête, il vient de province, il a un nez rouge; est-ce qu'on donne des rendez-vous, est-ce qu'on prend les soirées des gens quand on a le nez rouge? Voilà qui est convenu! Dieu, j'en saute de joie! Et toi aussi, il faut que tu sautes! Je t'assure que je te ferai honneur; regarde ma jolie robe mauve. Nous avons une première loge. Là, monsieur, soyez gentil; vous êtes gentil! je vous défends de parler, je vous ferme la bouche comme cela; n'est-ce pas une jolie manière de fermer la bouche? Jean, allez chercher la voiture!

(Dix ans après, elle a vingt-huit ans. Même scène, avec la variante que voici :)

— Un rendez-vous? Je suis édifiée sur vos rendez-vous. Un beau prétexte, et bien neuf, pour me laisser en tête-à-tête avec ma lampe. Mais c'est toujours comme cela : à l'homme, tous les profits du mariage, à la femme, tous les ennuis. Que madame brode

comme autrefois quand elle était petite fille, monsieur court comme autrefois quand il était jeune homme! Est-ce que je ne sais pas que votre rendez-vous du cercle est aux Bouffes-Parisiens, ou ailleurs? Au reste, vous avez raison, on est mieux là qu'ailleurs pour expédier les affaires et fixer les livraisons! Belles livraisons, et bien propres! Croyez-vous que je ne vous observe pas à l'Opéra? Vous dormez pendant la musique, il n'y a que le ballet qui vous réveille. Eh bien! j'y serai mieux seule qu'avec un bloc commercial, une bûche philosophique, pour qui l'idéal est dans un maillot rose. Ah! pauvres abusées, pauvres délaissées que nous sommes! Bonsoir, monsieur! Jean, dites qu'on attelle!

3 juin.

J'ai achevé ce petit roman, qui est extrêmement spirituel et tout à fait réussi. J'avais déjà entendu parler de M. About à l'étranger; on me disait de lui :

— « Dans la génération nouvelle, c'est l'homme qui est le plus en vue; non-seulement il fait de jolies choses, mais ces jolies choses sont d'un genre unique. Nous les importons comme les bijoux et les modes de Paris; rien de semblable, ni d'approchant en Allemagne ou en Angleterre. Depuis *Marianne* et *le Paysan parvenu*, on n'a rien fait chez vous de plus national. »

Son capitaine Bitterlin, père de la charmante jeune fille à qui la lettre ci-dessus est adressée, lui dit un jour, la voyant rêveuse à table :

— « Attention! tu fais de l'œil à la carafe. »

Ceci est brutal, mais vrai; dans l'âme, elle est grisette.

La même charmante personne ayant choisi un amoureux, vient dire à monsieur son père :

— « Mon cher père, je suis amoureuse d'un jeune homme que vous aimerez quand vous l'aurez vu, et, que je vous montrerai si vous me promettez de ne pas lui faire de mal. Si je n'étais pas une enfant soumise et respectueuse, j'attendrais ma majorité pour l'épouser malgré vous, sans autre dot que les vingt-quatre mille francs de ma mère. »

Ceci est un peu fort, mais n'est pas impossible. Elles sont naturellement décidées : avec un fond de grisette elles ont un fond de hussard. La vraie pudeur, la candeur virginale et profonde, la timidité rougissante, la délicatesse effarouchée leur manque tout à fait ou les quitte vite. Ce sont des fleurs si vous voulez, mais au premier coup de soleil elles s'ouvrent; au second rayon, elles sont trop ouvertes; la jeune fille disparaît, la femme reste, et souvent cette femme est presque un homme, quelquefois plus qu'un homme. Dès quatorze ans elles s'exercent sur leur famille, sur leur père.

Mon ami B.., médecin, s'entend un soir déclarer par sa fille qu'elle veut aller à la soirée de mariage d'une de ses amies.

— Mais tu as eu la fièvre ce matin.

— Cela ne fait rien.

— Mais tu es encore au lit et tu frissonnes!

— Je me couvrirai bien.

— Louise, la fièvre te reprendra !

— Papa, si je n'y vais pas, j'aurai la fièvre de rage !

— Ma chère enfant, je ne connais pas la fièvre de rage, ce sera une espèce nouvelle à constater ; je ferai un beau mémoire, et je serai élu à l'Académie.

— Papa, il le faut absolument !

Le père a cédé ; quelle est la volonté de cinquante ans qui peut résister à une volonté de vingt ans ? Elle est rentrée épuisée à une heure du matin, et la fièvre est revenue. Le pauvre homme, toute la nuit, s'est relevé d'heure en heure pour la soigner, la faire boire ; il avait monté cinquante-sept étages dans la journée, et le lendemain matin, quand je l'ai revu, il avait la mine d'un déterré.

Elles sont trop intelligentes, trop vite éveillées et déniaisées, trop promptes à saisir les faibles et les ridicules. D'autre part, elles ont trop de volonté, des désirs trop vifs et trop nombreux, surtout un trop âpre et trop puissant besoin de flatteries, d'adorations, de sensations agréables et fortes. Le profond sentiment sublime et la niaiserie native, qui font la subordination volontaire, sont absents. Elles sont au-dessus et au-dessous de l'obéissance, incapables de subir un commandement et d'éprouver du respect.

Voilà pourquoi tout l'effort de l'éducation est de les arrêter, de les retenir, de les empêcher d'ouvrir leurs ailes. Je sais des familles où l'on n'admet pas de jeunes gens, cela pourrait suggérer des idées ; rien que le futur, une fois accepté par les parents. Mme de M... disait avec orgueil :

— « Jamais ma fille (elle a vingt ans) n'est sortie seule, n'a passé une heure seule, nuit ou jour, hors de mes yeux, ou des yeux de sa gouvernante. »

Tout cela revient à dire que nous sommes voisins de l'Italie ; le climat les fait précoces et d'imagination débridée. Donc il faut le couvent, le couvent véritable, comme dans les pays du midi, ou la maison domestique arrangée en couvent. Quand la répression de soi par soi fait défaut, il faut une autre répression ; au lieu du contrôle personnel, la clôture forcée : même règle qu'en politique; le gendarme extérieur est d'autant plus désagréable, que le gendarme intérieur est moins vigilant.

Mon pauvre B... prétend qu'en certaines pensions on a supprimé les professeurs, même vieux et laids. On trouvait sur les cahiers des petites filles : « Je t'aime, je t'adore, » à l'adresse de ces pauvres potiches. Aussi bien, une pension de jeunes filles est une école de coquetterie. L'émulation, qui est bonne pour les hommes, est pernicieuse pour les femmes; elles rivalisent dans leurs compositions comme dans leurs toilettes ; la vanité et la curiosité deviennent énormes, et patatra sur le mari.

Regardez-les deux ans après le mariage, vous saurez ce qui couvait sous cette attitude décente. Mme B... avait trois filles, elle les a élevées catholiquement, elle les a matées ; elle les tenait toutes trois dans un petit dortoir sans feu, courbées sur une géographie ou collées sur une tapisserie. Je voyais des contenances modestes, des yeux baissés, des personnes amorties.

En un an, le petit serpent s'est dégourdi, s'est dressé sur sa queue, a sifflé. L'aînée, qui était muette, babille maintenant sans cesse, mord et jappe sous l'aile de son mari, personne n'a le compliment plus venimeux ; ses répliques sentent d'une lieue Figaro et Dorine. La cadette, qui a épousé un politique humanitaire, chante à table, d'après lui, des motets philosophiques et religieux, raisonne sur les sciences, lance des idées générales ; cela lui va comme un pantalon ; on sent le perroquet sifflé ; c'est l'idée du mari, mais gâtée, répétée à tort et à travers : il a laissé tomber son trop plein, elle le recueille et le déverse. En ce moment elle complète une brochure sur le perfectionnement et l'avenir de la femme. La troisième, un ange, s'est promenée huit jours à Brighton avec un officier. — Moi qui l'ai connue candide, encore chrysalide!

Au bal.

J'ai bien examiné les têtes; sauf les deux petites G..., le moral est déplaisant; une sorte d'impétuosité physique, un accent net, volontaire, quelque chose de remuant, de sec et de borné; des passions promptes et impérieuses, des nerfs irritables, qui amèneront des accès de larmes à la moindre contradiction; l'esprit tout en dehors, et toujours des phrases de convention. Moitié actrices et moitié princesses.

Elles s'habillent bien, elles ont de l'esprit, mais la noblesse leur manque et elles mentent trop.

CHAPITRE VIII

LES JEUNES FILLES

II

15 juin.

Visite à Ville-d'Avray, chez mon ami S..., chef de division dans un ministère; trente mille francs de dépense par an. Une villa peinte à neuf, avec une prairie suisse de vingt-deux mètres et sept arbres. Deux filles, quinze, seize ans, qui prennent le bon air de la campagne en gants frais, pèlerine de tulle, bottines serrées, corsets irréprochables, dès huit heures du matin. Elles m'aiment beaucoup; j'ai toujours des bonbons et des brimborions dans mes poches.

— « Eh! c'est M. Graindorge, dit Mme S... Bonjour, mon cher monsieur, que vous êtes aimable de venir sitôt! Nous allons vous montrer notre chaumière. Oh! une vraie chaumière! Mais il y a peu de verdure. Nous ne pouvions nous passer de verdure.

Ces pauvres enfants ont si grand besoin de l'air des champs! Aussi elles en profitent! Toujours sur le gazon à remuer les bras, les jambes. Et pas de gêne : des robes simples, de vraies jaquettes, comme à sept ans. Elles sont si enfants, vous n'imaginez pas combien elles sont encore enfants! Croiriez-vous bien qu'hier Jeanne, en me répétant l'histoire de Louis XIV, m'a dit : « Mais maman, comment pouvait-il « aimer cette La Vallière, puisqu'il était déjà marié? « Il était donc bigame ? » Cela m'a fait venir les larmes aux yeux ; n'est-ce pas que c'est joli ? C'est elle qui me disait à trois ans, quand je lui parlais du bon Dieu qui est dans le ciel : « C'est donc comme les oiseaux ; est-ce qu'il a un bec ? » Elle avait déjà du raisonnement. Ah ! monsieur Graindorge, c'est un bien grand bonheur que d'être mère! les hommes qui sont restés garçons comme vous ne savent pas ce qu'ils ont perdu. Mon mari me le disait ce matin encore; c'est qu'il est galant. Mais vous aussi vous êtes galant, et nous sommes toujours charmés de vous voir. Comme il fait chaud, n'est-ce pas, aujourd'hui ! Prenez donc la peine de vous asseoir. »

J'ai salué. Je suis en France depuis sept ans, mais je ne sais pas encore recevoir convenablement ces douches d'amabilité parisienne.

Une fusée de gammes et de trilles est partie du petit salon-boudoir.

— « C'est Jeanne! Elles sont dans leur nid, elles viennent de le faire arranger; entrons, vous nous direz votre goût; elles ont du goût! »

Cela est vrai. Il n'y a pas de nid plus coquet, plus élégant. Toute la chambre est tendue de perse blanche et bleue, d'un bleu léger, d'une fraîcheur exquise; un mince filet d'or monte et serpente, encadrant les glaces. De grandes porcelaines blanches évasent leurs calices de neige, pleins de chèvrefeuilles échevelés, de roses moussues, d'azaléas encore humides de rosée. La lumière adoucie entre sous les stores à travers les majoliques des fenêtres, et s'étale sur ce tapis comme une nappe de brume soleillée. Sur la table, deux ou trois albums jetés avec une négligence savante; aux deux coins de la cheminée, des esquisses signées de leurs initiales; un seul tableau, un grand portrait de Marie-Antoinette. Et que de jolies bagatelles féminines sur les étagères!

Jeanne est au piano, Marthe debout, à côté d'elle. Deux noms modernes; c'est la dernière mode. Marthe mince, le col penché, a l'air d'une fine mésange délicate. L'autre promène languissamment ses doigts le long des touches d'ivoire, avec un demi-sourire sur sa lèvre boudeuse. Toutes deux en robes blanches rayées de rose, d'une fraîcheur immaculée, avec des bouillons ponceau autour du cou et aux manches, à peine décolletées, et pourtant assez décolletées. Il fait chaud, on est à la campagne. Pourtant elles sont modestes, timides encore avec les étrangers; elles s'arrêtent avant de parler; elles rougissent un peu d'un éclat de voix qui leur est échappé; elles hasardent un petit mouvement abandonné, puis tout d'un coup hésitantes, inquiètes, elles le suspendent. On sent en elles un feu

intérieur, une sensibilité frémissante, toujours occupée à se contenir, une délicatesse et une vivacité d'oiseau. La jolie créature est si frêle, qu'on craint toujours de l'écraser; si vive, qu'elle semble toujours au moment de prendre son vol. Tout cela tressaille et palpite sous les ondoiements légers de la jupe, avec le balancement des boucles enroulées le long des tempes, avec les mignons tremblements de la voix qui s'essaie.

— (Vous aurez cinquante-trois ans le vingt-et-un juillet prochain, Graindorge, mon bon ami.

— Cela est vrai, monsieur, mais raison de plus pour me rajeunir les yeux en regardant les fleurs de serre.)

Véritablement on se sent ici comme devant deux fleurs de serre. On comprend que le charme est dans l'imprévu, dans l'apparence, dans la subite nouveauté, dans l'imagination qui tout de suite bâtit à travers l'inconnu, qu'il faut rester immobile, qu'au moindre contact du bout du doigt, tout s'effeuillerait. Voilà ce que c'est que d'avoir vu en chemin de fer des visages plats, des bourgeois aigres. Cette grâce, cette suavité étrange touchent comme un air de Mozart qu'on entend tout d'un coup au milieu d'une longue rue vulgaire, comme une belle aubépine fleurie, qui apparaît seule dans une haie sèche. Si l'aubépine était dans un pot sur votre fenêtre, si vous aviez entendu les roulades et les vocalises préparatoires de la chanteuse, votre émotion se réduirait à presque rien.

Goëthe nous disait : Traitez votre âme comme un insecte; il est amusant de compter ses instincts, de

prévoir ses soubresauts et ses démarches. — J'aime mieux dire : Traitez votre âme comme un violon, et donnez-lui des motifs sur lesquels elle trouvera des airs.

Peu à peu, je suis devenu un confident, et Marthe m'a dit :

— Voulez-vous venir mercredi au cours? Il y a grande séance. Rue d'Astorg, 27, M. d'Héristal. Oh! c'est un monsieur très-bien, il est décoré; et puis maman dit qu'il est paternel. Tout le monde y va maintenant; j'y ai toutes mes amies. Il fait de petits discours sur le bonheur des mères, cela fait pleurer. Et un homme si convenable, si aimable! Jamais de gronderies; quand un devoir n'est pas bien, il ne se moque pas, il vous console, il dit que le suivant sera mieux. Toujours bien habillé, n'est-ce pas, Jeanne? Un habit bleu à boutons d'or, et du linge si blanc! Nous rions bien un peu, parce qu'il regarde trop souvent ses ongles, et qu'il tire joliment son mouchoir; Mlle Volant, qui est tout à côté de lui, dit qu'il y met du benjoin. Enfin il est soigné comme une dame. Nous sommes bien contentes d'aller chez lui, notre institutrice nous ennuyait tant! Vous la rappelez-vous, mademoiselle Eudoxie? Elle avait le nez rouge, et des pattes! N'est-ce pas, Jeanne, quel air miel et vinaigre? Mesdemoiselles, vous recommencerez votre analyse. Mesdemoiselles, tenez-vous mieux. Mesdemoiselles, on ne marche pas comme cela quand on est une personne bien élevée. Mesdemoiselles, on ne parle pas à table. Une vraie grille de prison. Quand

on mangeait, défense d'ouvrir la bouche. Et cette manière de nous encourager quand nous devions jouer du piano devant quelqu'un! Et les principes! Elle en avait plein la bouche. Louise Volant dit que c'est cela qui lui a gâté les dents. Toujours les principes. Elle en vend, c'est son état. Enfin, Mme Volant a dit à maman que le cours était charmant, bien composé, et nous y allons depuis six mois.

— Et qu'est-ce que vous y faites?

— Toutes sortes de choses. Des compositions. Nous avons eu la mort de Jeanne d'Arc. Conversation de deux anges émus par les misères de la terre. Une mère à genoux devant un lion qui veut dévorer son enfant. Joseph vendu par ses frères. Hymne au soleil. Par exemple, il faut se donner de la peine. Vous comprenez, un hymne au soleil! D'abord je ne trouvais rien à dire, Jeanne non plus. Nous avons pleuré, nous nous croyions stupides. M. d'Héristal nous a dit qu'il fallait s'exalter, exalter son imagination. Alors, nous nous sommes promenées en faisant de grands pas dans la chambre, nous nous sommes embrassées bien fort, nous nous sommes serré les poignets, nous avons fait les yeux blancs comme au théâtre, et tout est venu. Nous ne trouvions qu'une demi-page en commençant; à présent, nous en faisons six. Nous allons composer demain matin notre hymne avant le second déjeuner.

— Et qu'est-ce que vous direz?

— Oh! nous ne savons pas encore; il faut que nous soyons seules, et alors nous faisons la grosse voix,

n'est-ce pas, Jeanne? — Et puis, cela dépend : Jeanne parle toujours des petits agneaux, des prairies émaillées de fleurs, des enfants qui se mettent à genoux le soir sur leur lit rose pour demander la bénédiction du bon Dieu; moi, je parle du char du tonnerre, de l'éclair qui est un messager ailé, de la foudre qui est la voix du Tout-Puissant. Cela fait très-bien. M. d'Héristal est toujours content, il dit que nous avons du style, il va nous mettre sur le tableau d'honneur.

— Est-ce que vous lisez cela tout haut et vous-mêmes?

— Ah! vous avez raison, c'est bien difficile. Figurez-vous que, la première fois, Jeanne n'a pas pu, et s'est mise à pleurer. Moi, j'ai cru que la voix me resterait dans le gosier, j'étais rouge, rouge! mais maman m'a fait des yeux, et alors, j'ai lu sans savoir ce que je disais; j'étais comme dans un rêve. M. d'Héristal m'a fait un compliment; alors, il m'est revenu un peu de courage, j'ai bu une gorgée d'eau sucrée et je me suis senti une voix, une force! C'est tout à fait comme au bal, quand les lumières vous rentrent dans les yeux, et la musique dans la tête, et qu'on tourne sans savoir comment; mais on tournerait toujours, jusqu'à cinq heures du matin. La dernière fois, il a dit à une nouvelle que ses phrases étaient lourdes; là-dessus, elle a sangloté, sa mère l'a prise à bras le corps, on lui a fait respirer des sels, elle avait des attaques de nerfs; il a lu le reste du devoir lui-même; heureusement c'était très-bien, et alors elle s'est remise. C'est qu'aussi, c'est terrible : tous les yeux sont braqués sur vous, les

mères, les tantes sont là, quelquefois les papas avec leurs lorgnons à l'œil et leurs breloques. On se mettrait dans un trou de souris. Par exemple, il y a des choses bien amusantes, des figures comiques ; l'avant-dernière fois, il nous est venu une Anglaise, miss Flamborough, rouge comme un coquelicot, avec un châle rouge à effaroucher les bœufs, une espèce de casaquin et pas de taille; elle n'a pas osé lever les yeux, elle n'a rien regardé, excepté ses pieds et son cahier, ce sera une piocheuse. Ce jour-là, maman a été scandalisée : croiriez-vous que Mlle d'Estang avait un cachemire? On n'a jamais rien vu de pareil, on ne porte de cachemire que lorsqu'on est dame ; mais elle est créole et ne sait pas encore les choses. Je vous assure que c'est un joli coup d'œil, presque comme dans une soirée; il y a des fleurs dans les jardinières, des domestiques en livrée pour ouvrir les portes; des robes fraîches, et quelles coiffures! On en apprend plus là que dans les journaux de mode. Mlle d'Estang avait des boucles d'oreilles comme celles du musée Campana, avec des émeraudes. Mlle Hérié a un frère artiste qui lui a dessiné ses toilettes d'hiver, tout en velours noir, avec une bordure de cygne. Mlle d'Argelès a le visage et le cou trop longs, mais elle natte ses cheveux en diadème pour élargir sa tête, et, comme elle a un teint brun d'Espagnole, elle se met tout en bleu sombre avec des passementeries hérissées, avec des broderies qui font repoussoir et des franges sur tout son corsage. Oh ! c'est bientôt mercredi! Encore cinq jours : vendredi, samedi, dimanche, lundi, mardi,

douze heures tous les jours ; non, vingt-quatre heures, car j'en rêve. Jeanne, ma chérie, tu vas m'embrasser. »

Là dessus, elle se sont jetées dans les bras l'une de l'autre, et ont sauté comme des chèvres sur le gazon ; expansion nerveuse. Dans deux ans, elles s'embrasseront par contenance ; cela sied bien, et cela est piquant ; elles entreverront qu'il y a là une coquetterie ; ce sera comme un bouquet de cerises bon à passer sous le nez des hommes pour leur faire imaginer combien il serait délicieux d'y goûter. Dans quatre ans, si elles ne sont pas mariées, elles prendront les petits enfants sur leurs genoux en plein salon, les baiseront, les pomponneront avec toutes sortes de petits noms caressants et mignons, pour montrer qu'elles seront bonnes mères. — Les nerfs, la coquetterie, la maternité ; rien d'autre dans la femme.

La manivelle tournait, il fallait profiter du mouvement ; et j'ai hasardé cette remarque fort simple que le cours Héristal est plus amusant que le catéchisme.

— « A cause des robes grises ou noires, qui étaient d'uniforme au catéchisme ? non, le catéchisme était gentil ; Jeanne avec ses yeux baissés avait l'air d'une madone. Mais nous avons bien travaillé, n'est-ce pas, ma petite Jeanne ? Figurez-vous qu'elle y a été sept fois de suite première. Elle a eu la grande médaille au bout de l'année. Papa l'appelait sa petite théologienne. Moi j'étais tout au plus dans les dix premières. Tout le monde y allait, Mlle Eudoxie, maman ; même quelquefois nous demandions conseil à papa, qui nous indiquait les livres. Il le fallait bien, il n'y aurait pas eu

moyen de s'en tirer. Madame Volant et les autres mamans étaient là à côté de leurs filles, avec un crayon et des cahiers pour prendre des notes; et vite, vite, vite, les doigts trottaient comme des chevaux de course. Elles écrivaient tout. Louise Volant a apporté une fois une rédaction de dix-sept pages sur l'amour de Dieu; une autre fois une rédaction de vingt-quatre pages sur la dignité de l'Église, avec des citations de saint Augustin. Chez nous, maman notait la fin, Mlle Eudoxie le commencement, moi et Jeanne le milieu, et nous avons fait une fois une rédaction de trente-deux pages; le soir papa nous lisait du Bossuet; Jeanne a une si bonne mémoire, qu'elle disait de suite toutes les hérésies, tous les conciles. Là-dessus on nous a dénoncées. Ces demoiselles sont si jalouses! mais M. l'abbé a répondu qu'il était édifiant de voir les parents s'instruire ainsi dans la religion. Et le jour où Jeanne est allée recevoir sa médaille, les mamans enrageaient, je ne tenais pas de joie dans ma robe; je pétillais, je répétais tout bas vingt fois par minute: « La médaille n'est pas pour vous, Mesdemoiselles, la médaille n'est pas pour vos filles, Mesdames, c'est pour ma Jeanne. » Jeanne, tu étais belle comme un ange. »

Un déluge de baisers. Il y a du trop plein dans cette jeune fille; elle devrait monter à cheval, faire de grandes promenades à pied, aller au gymnase, apprendre la géographie. Mais ce n'est pas mon affaire. Encore un petit coup de fouet, pour achever.

— « Et ce cher piano? »

Elles éclatent de rire.

— « Ceci est très-mal, vous êtes sceptiques. Vous savez bien que j'ai été élevé en Allemagne. J'adore la musique.

— L'ophicléide ou le trombone?

— Abominable. Vous ne respectez rien. Le piano, le piano.

— Voilà, Monsieur. — Et de courir comme une biche; elle ouvre la porte, elle ouvre le piano, et des deux mains commence un roulement de gammes : quel roulement! Elle y va de toute sa force, en faisant frou-frou de tout son gosier. — « Jeanne, fais donc frou-frou; en avant les gammes; il faut contenter Monsieur. »

Le vent a tourné, plus de confidences; je n'obtiendrai qu'un charivari.

— « Mesdemoiselles, rien d'affreux comme la calomnie pour un cœur sensible. Je me noierai ce soir en rentrant, s'il y a de l'eau dans la Seine. J'étais de bonne foi pourtant; je vous avais apporté un petit cahier de Schumann. Que vais-je devenir? mon Dieu, mon Dieu!

— Un cahier, un cahier, où est le cahier? un cahier gris-saumon; quel est ce baragouin qu'ils ont mis dessus? de l'allemand? Qu'est-ce qu'il a imprimé là votre Allemand?

— Des préceptes, une sorte de catéchisme à l'usage du musicien qui commence.

— Un catéchisme? cela doit être charmant. Ah!

M. Graindorge, M. Graindorge, vous serez gentil, vous allez nous traduire cela. »

Voici ces préceptes. Pendant que je les lisais, leur mine était à peindre : elles ouvraient de grands yeux ; c'est qu'on sent dans ces vingt phrases la gravité, toute la conviction profonde, toute l'émotion intime qui en Allemagne gouvernent l'éducation musicale. Imaginez deux jeunes chattes de salon en présence d'un crabe.

« L'éducation de l'oreille est le principal. Efforce-toi de bonne heure de reconnaître le majeur, le mineur, les différents tons. La cloche, la vitre des fenêtres heurtées, le coucou, tâche de noter quels sons ils rendent.

« Il y a des gens qui s'imaginent qu'on arrive à tout par l'agilité des doigts, et qui jusqu'à un âge avancé emploient plusieurs heures par jour aux exercices mécaniques. C'est comme si un homme s'appliquait chaque jour à prononcer A B C le plus vite possible, et toujours plus vite. Emploie mieux ton temps.

« Pour la mesure, le jeu de beaucoup de virtuoses est comme la marche d'un homme ivre. Ne prends point de telles gens pour modèles.

« Quand tu joues, ne t'inquiète point de savoir qui t'entend.

« Joue toujours comme si un maître t'entendait.

« Tu ne dois pas seulement savoir tes morceaux avec les doigts ; il faut encore que tu puisses les fredonner sans clavier. Aiguise ton imagination de telle

sorte que dans un morceau tu puisses retenir, non-seulement la mélodie, mais encore l'harmonie.

« Tu dois arriver à comprendre la musique à la lecture.

« Ne joue jamais un morceau sans l'avoir lu d'avance.

« Quand tu seras plus âgé, ne joue aucun morceau de mode. Le temps est précieux; il faudrait cent vies d'hommes, à qui voudrait connaître seulement ce qui est bon.

« Ne répands pas la mauvaise musique; au contraire, aide de toute ta force à l'écraser.

« Tu ne dois point jouer de mauvaise musique. Tu ne dois point même en entendre, à moins d'y être forcé.

« Regarde comme une chose horrible de changer, d'omettre quelque chose dans la musique des bons compositeurs, ou d'y introduire des ornements nouveaux et à la mode. C'est le plus grand outrage que tu puisses faire à l'art.

« Cherche parmi tes camarades ceux qui en savent plus que toi.

« Les règles de la morale sont aussi les règles de l'art.

« Maintiens-toi, enquiers-toi sérieusement dans la vie, comme aussi dans les autres arts et dans les sciences.

« On peut apprendre toujours. »

Ici elles ont bâillé de tout leur cœur. « Mais, mon bon monsieur Graindorge, ceci est gai comme un

enterrement. C'est un trappiste, n'est-ce pas, qui a écrit cela? Il aurait dû ajouter à ses règles : « Frère, il faut mourir! » On voit bien que les Allemands mangent de la choucroute. Nous n'y faisons pas tant de façons, nous autres. Nous apprenons à lever et à baisser tour à tour les cinq doigts, ut, ré, mi, fa, sol; après cela, des gammes; après les exercices : Cramer, Czerny, Doelher, et le reste. J'en suis à Czerny, Louise Volant n'en est qu'à Cramer. Alors les doigts roulent, tenez, comme ceci. (Et les doigts blancs commencèrent à galoper avec les plus jolies roulades.) On s'assied bien, on prend un air grave, tenez, comme ceci. (Et elle fit la mine la plus moqueusement sentimentale du monde.) On relève la tête un petit instant, vers le plafond, tenez, comme ceci. (Elle arrangea gracieusement une boucle qui n'avait pas besoin d'être arrangée.) Puis, pouf, une grosse note, et ron, ron, ron; écoutez bien, c'est le *Mouvement perpétuel.* »

En effet, c'est le titre du morceau, un vrai train express. La galopade a duré dix minutes; ses joues s'empourpraient, son œil brillait; un vrai cheval de course. Sa sœur a battu des mains, j'ai battu des mains, le père et la mère qui sont arrivés ont battu des mains. Nous lui avons juré qu'elle serait la première à la prochaine réunion musicale, chez Mme d'Héristal, et ma foi, elle le mérite. A dîner, nous avons délibéré sur la robe, nous nous sommes décidés pour les cheveux crépés, bouffants, avec une torsade; nous sommes sûrs d'un grand succès. Elle était en verve, et en me reconduisant jusqu'au perron, comme je baisais (à l'ancienne

mode) la main de sa mère, elle m'a dit, avec une révérence : « Frère, il faut mourir ! »

Je pensais à son futur mari, en rêvassant au retour dans ma voiture. Heureux homme ! S'il y a une éducation capable d'exciter les nerfs et la vanité, c'est celle-là.

CHAPITRE IX

LES JEUNES GENS

I

J'ai vu ces jours-ci cinq ou six jeunes gens du monde et je voulais les décrire ; mais mon esprit s'en va, je ne sais pourquoi, vagabonder ailleurs, en Amérique. Probablement, c'est par la force du contraste ; la seule chose que je puisse écrire aujourd'hui, c'est l'histoire du premier jeune Américain que j'aie bien connu.

J'étais à la Nouvelle-Orléans, et nous avions plus d'une fois chassé ensemble. Au coucher du soleil, on descend le long du canal jusqu'au grand *bayou*, qui mène au lac Pontchartrain ; les crocodiles font la sieste sur la vase ; on les tire aux yeux, parce que la balle glisserait sur leur cuirasse, ou bien au ventre, quand ils ont la bonté de montrer cet organe, ce qui arrive souvent ; car ce sont des gentlemen pour les allures,

Digitized by Google

et volontiers ils s'étendent sur le sable comme sur un sopha, dans des attitudes commodes. Par contre, une fois touchés, ils deviennent comiques, et pirouettent dans l'eau avec des entrechats, des battements et des voltiges, absolument comme les danseurs de l'Opéra. Avant-hier encore, en voyant M. Mérante faire la toupie, j'ai été frappé de la ressemblance. Cependant le crocodile est supérieur; dans les soubresauts de l'arrière-train, il met une fantaisie extraordinaire. En somme, cet exercice est excellent après dîner, et, à mon avis, préférable au billard.

Mon ami, Jonathan Butler, tirait fort bien, et dans ces occasions, s'épanouissait la rate; du reste il ne riait point et ne parlait guère hors de ces occasions-là. Mais une fois sur le bord du *bayou*, il frottait ses solides mains et entrait en joie. « Tom, me disait-il, voyez-vous ce gentleman qui bâille là-bas sous la touffe de jonc, avec une si belle mâchoire? Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il ressemble au révérend Booby, du Kentucki, qui est venu hier psalmodier chez ma mère? Absolument la même mâchoire, et un gilet blanc, comme l'autre. Au gilet blanc du révérend!... Paf! patatra!... Le révérend manque de tenue; voyez-vous comme il se démène? Ah! ah! le ventre en l'air! Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai taché votre gilet blanc. A un autre! » Dans ces moments-là, ses yeux n'étaient pas bons; ses narines se gonflaient, et ses joues devenaient rouges.

Il était Yankee de race et Anglais de tempérament, en cela fort différent des jeunes gens de la Nouvelle-

Orléans, qui sont ordinairement d'origine française, pâles, fins, nerveux, à la façon des créoles. Il avait six pieds de haut, et il était gros à proportion, quoiqu'il n'eût que vingt-huit ans, large d'épaules, avec les chairs épaisses et immobiles d'un taureau. Le plus souvent, il se tenait au repos, et, dans la conversation, ne prodiguait pas ses gestes. Mais, quand il avait bu ou qu'il était de mauvaise humeur, ses lèvres commençaient à trembler, son souffle devenait bruyant, et on se taisait volontiers, parce qu'on sentait qu'une fois lancé, il foncerait en avant tout entier et les yeux clos. Je l'avais vu, par une nuit de tempête, quand le ciel descendait comme un déluge, sortir du cercle à une heure du matin, en criant qu'il n'était point un chien pour rentrer au logis et dormir sur une paillasse. En cinq minutes, il avait enjambé le port, décroché sa barque, et s'était lancé sur le fleuve, où roulaient des troncs d'arbres charriés par les eaux violentes. La grande eau bourbeuse tourbillonnait sous les bourrasques, le mât craquait. Nous le rappelions de toutes nos forces; il n'écoutait pas et manœuvrait, la tête nue, avec des bras d'Hercule. Nous le tenions pour mort: le lendemain matin, il rentrait trempé comme s'il eût passé la nuit sous l'eau, mais rafraîchi et de bonne humeur, comme un homme sanguin qui a été saigné, et qui, ne sentant plus ses veines engorgées, se trouve à l'aise. — Un an avant mon arrivée, il y avait des coups de fusil du côté du Mexique. Tout d'un coup il quitta sa maison, si bien montée, son confortable anglais rehaussé de luxe créole, et partit à che-

val, avec sa meute de chiens, deux carabines, une boussole, une couverture, à travers les forêts, seul, vivant de sa chasse, attachant le soir son hamac à un arbre, et dormant sous la garde de ses chiens. Il revint au bout de trois mois, ayant fait sept ou huit cents milles, et tué un nombre raisonnable d'Indiens et de Mexicains, bien portant, mais avec un coup de couteau dans la joue. Les chiens, nourris de chair, étaient devenus si féroces, qu'il fut obligé de les envoyer hors de la ville. — Ces sortes d'expéditions l'avaient rendu populaire parmi les jeunes gens riches, d'autant plus qu'il était serviable et n'avait point de prétentions. Surtout il était parfaitement exempt de la raideur et de la pruderie puritaines. En ce point, les idées créoles avaient recouvert chez lui le fond anglais; sa mère, une fière Française, apparentée aux anciennes familles, l'avait élevé dans les mœurs de la vieille noblesse et dans la haine du *cant*. Il faut dire que, dans ce monde élégant, les Yankees passent pour des épiciers rogues. En effet, chez eux, à Cincinnati par exemple, la loi interdit les billards; il y a cinquante dollars d'amende pour qui vend un paquet de cartes; vous y trouvez, en pleine forêt, des *revivals* qui durent trois jours. Les prédicateurs se relayent, décrivant l'agonie du pécheur, sa mort, les progrès de la pourriture, le feu de l'enfer, toutes les circonstances de la grillade, minutieusement, avec des cris et des éjaculations, jusqu'à tomber épuisés, pendant qu'autour d'eux les auditeurs crient Hosanna! du haut de leur gosier, quelquefois trois ou quatre heures durant, et que les jeunes femmes

sanglotent la face contre terre, dans les convulsions. D'autre part, les gentlemen de Cincinnati vont eux-mêmes faire leur marché, mangent avec leurs couteaux, crachent incessamment, même à table, et sur les robes des dames. Vous verrez ces belles mœurs dans un roman de Cooper : il s'agit de deux amoureux ; la jeune fille n'épouse pas le jeune homme parce qu'il a des doutes théologiques ; après beaucoup de discussions, il s'en va pêcher le veau marin dans les mers polaires ; il a le nez gelé, ce qui le convertit. Elle, cependant, continue à faire la cuisine et va au-devant du vaisseau, une casserole à la main. Du plus loin qu'elle l'aperçoit, elle lui crie : « Croyez-vous maintenant à la médiation directe, ou seulement à la médiation symbolique ? — A la médiation directe. » Éperdue de joie, elle laisse tomber la casserole, et les voilà mariés. — Naturellement ces cordonniers prédicants ne plaisent guère à des gens du monde. C'est pourquoi notre ami Jonathan Butler, quoique protestant, ne prêchait pas, même d'exemple. Selon la mode, il avait pour maîtresse une jolie quarteronne, et ne lui était pas trop fidèle. Sa voiture était neuve et ses chevaux admirables : ses nègres, un peu trop battus, obéissaient sur un coup d'œil. Sans doute les gens du peuple le trouvaient orgueilleux parce qu'il ne leur parlait jamais, et quand il passait, les épicières dévotes l'appelaient tout bas Moloch et Satan. Mais on ne l'abordait que la tête découverte, et s'il avait besoin d'une vingtaine de carabines, il n'avait pas besoin de frapper à vingt-et-une portes pour les trouver.

On était en juillet, et la chaleur était si grande, que ce jour-là deux hommes et cinq ou six chevaux étaient morts dans la rue d'apoplexie. Les moustiques s'élevaient de la rivière par nuages. Vers le soir, un vent lourd et malsain qui agaçait les nerfs commença à fouetter la poussière. Butler et moi nous entrâmes dans un de ces cafés américains, où l'on avale, debout, le long d'un comptoir, des sandwiches, des tranches de homard et des verres de vhiskey. Il était morose depuis le matin, et il venait d'être piqué par deux ou trois moustiques. J'essayai de plaisanter, il ne répondit pas; il se fit servir un grand verre de rhum et le but, le sourcil froncé, sans mot dire. Je l'appelai pour sortir, il ne parut pas entendre. Cinq ou six gentlemen du Kentucki, qui tournaient leur chique dans leur bouche et se curaient les dents avec leurs couteaux, le regardaient avec une familiarité égalitaire, et, visiblement, étaient choqués par la coupe trop élégante de son pantalon blanc. Il les regardait aussi, en revanche, et certainement ce n'était pas d'un bon œil. A ce moment, il demanda au garçon une allumette. « Tout de suite, monsieur. » — Une demi-minute après, il demanda une seconde fois l'allumette, et sa voix devint rauque, le garçon servait les Kentuckiens. — Il demanda une troisième fois, et son visage était pourpre : ce garçon avait l'habitude de le servir; il lui semblait qu'on lui volait son domestique. A la quatrième fois, le pauvre diable, harcelé, crut qu'il aurait le temps de pousser aux Kentuckiens leur dernier sandwiche, et passa courant. Butler, levant le bras de toute sa hau-

teur, lui planta dans le dos son bowie-knife. Le coup fut si fort, qu'on entendit craquer l'omoplate, ébréchée par la garde du couteau. L'homme tomba le ventre à terre, suffoquant; il fit un effort pour se relever sur les coudes, tendit le gosier en avant pour avaler de l'air, puis, avec un hoquet, lança un flot de sang par la bouche, et mourut, sur-le-champ, sans crier. La plaie avait retenu le couteau, et Butler, qui était resté debout, absorbé comme un somnambule, se laissa prendre et emmener.

Le lendemain, dans la ville, tous, jusqu'aux nègres, raisonnaient sur cet événement. Les nègres trouvaient bien le jeune massa un peu vif : « Mais, disaient-ils, puisqu'il a appelé le garçon quatre fois, c'est la faute du garçon. » Cependant leur imagination trottait, et ils se demandaient si M. Butler serait pendu avec son pantalon blanc et en cravate rose; là-dessus, il secouaient la tête mystérieusement, et montraient leurs dents. Les jeunes gens du monde regrettaient que Butler se fût servi d'un couteau et non d'une canne. « Avec une canne, ce n'est pas un coup qu'il fallait donner, mais une douzaine. A cause du couteau, il sera forcé d'aller passer quatre ou cinq ans en Europe. » Mais les boutiquiers et tous les gens qui travaillent de leurs mains étaient furieux. Ils firent des meetings où l'on parla plusieurs heures durant contre les aristocrates engraissés de la substance du peuple, où l'on cita Jefferson, et où l'on déclara que si les libres enfants de l'Amérique n'obtenaient pas de leurs magistrats protection et justice, ils rentreraient dans la possession

de leurs droits naturels (allusion à la loi de Lynch). L'affaire prit mauvaise tournure, surtout quand on vit de quelle façon le juge la conduisait. C'était un Français, ancien armateur, brave et d'honneur rigide, qui n'aimait pas le peuple, mais qui avait été élevé dans les principes absolus, dans la logique serrée des philosophes du dernier siècle. Il déclara tout haut qu'il ne ferait point acception de personnes, et que la potence était faite pour tous les assassins. On s'alarma, et on lui fit parler. Il répondit que le verdict appartenait aux jurés, mais que, le verdict prononcé, il appliquerait la loi. Comme il était assez pauvre, un ami de la famille monta chez lui un matin avec cent mille dollars en banks-notes; il prit la liasse et la jeta avec l'homme en bas de son escalier. On s'adressa au geôlier, personnage moins sévère; le juge le renvoya et mit à sa place un grand gaillard osseux, flegmatique, sorte de puritain, chanteur de psaumes, qui ne bougea ni jour ni nuit de sa loge, et sur qui les menaces et les promesses glissaient comme l'eau sur une tôle vernie. On se retourna vers le juge, et comme l'exaspération croissait, on lui fit entendre qu'il jouait sa propre vie; il ne sortit plus qu'armé, et avec cinq ou six noirs d'aussi bonne volonté que lui. Un soir on lui tira deux coups de pistolet, et il fut légèrement atteint à l'épaule. Dès lors il eut dans toute boutique deux bras et une carabine chargée, à son service. Quand il passait, on le suivait des yeux pour surveiller sa vie et le défendre; tout homme du peuple était son garde du corps. La colère publique devint si grande qu'on n'osa plus s'en

prendre à lui. Le procès se fit à l'ordinaire; il y avait vingt témoins et l'accusé ne niait pas. On essaya de prouver qu'il était ivre; mais il n'avait bu qu'un verre de rhum. Lui-même empira son affaire par son silence farouche et la hauteur de ses réponses. « C'est un mauvais dogue enragé, disait-on dans l'auditoire, il faut l'abattre. » Le jury, composé de commerçants et d'industriels, se souvint qu'il y avait eu plusieurs meurtres le mois précédent, et que cela nuisait aux affaires; et le juge prononçant seul, après s'être couvert la tête selon l'usage, condamna Jonathan Butler à être pendu.

Tous les jeunes gens bien élevés s'agitèrent; on fit des conciliabules; ils étaient persuadés que l'arrêt ne serait pas exécuté sur un tel homme; la pendaison surtout leur semblait infâme, bonne pour un Yankee ou un nègre; leur honneur était en jeu s'ils ne l'empêchaient. Mme Butler, la mère du condamné, vit les principaux, et le premier lundi d'août, on offrit au geôlier deux cent mille dollars; c'était toute la fortune de la famille; de plus, on se chargeait de l'embarquer, lui, les siens et Butler sur un navire dont on était sûr, et qui, le soir même, partait pour l'Europe. Il ferma les yeux et pâlit, ébloui par le chiffre, puis il alla dans son buffet chercher sa grande Bible, montra un texte qu'il avait souligné, et que tous les matins il regardait depuis un mois : « Tu ne prévariqueras pas. » Après quoi il sortit et refusa de parler à personne. — Deux jours après, les amis de Butler surent qu'on faisait le trou pour planter la potence. Le lendemain, bien armés, au nombre de cent cinquante environ, à quatre

heures du matin, ils attaquèrent la prison. Il n'y avait qu'une vingtaine de soldats, qui ne firent pas grande résistance, et rentrèrent volontiers dans leur logis. Un autre poste plus nombreux était à la pointe du port; mais le colonel et les principaux officiers, gens du monde, avaient eu soin de partir une heure auparavant, l'un pour inspecter le bas du lac, les autres pour une chasse dans la forêt; ils avaient consigné les soldats dans la caserne. Les amis de Butler s'étaient munis de leviers, de tarières et de limes, et commencèrent à travailler dans la grosse porte; puis, comme elle était très-épaisse, solidement verrouillée, ils l'attaquèrent avec une poutre, à coups de bélier. Elle résista. Alors ils empilèrent des bûches contre elle, et y mirent le feu; cela réussit; les madriers encastrés dans le fer s'émiettaient en charbon, et toute la lourde machine se disjoignait. Mais ils avaient employé plus d'une demi-heure, et le retentissement des coups de bélier, joint à la lumière de la flamme, avait jeté l'alarme. Cependant les boutiquiers n'osaient bouger. On en voyait bien quelques-uns sur le pas de leur porte, la carabine à la main; mais ils ne faisaient point corps et trouvaient la mine des assaillants trop déterminée. Tout d'un coup, par une rue qui mène au port, on vit arriver une marée d'hommes débraillés, déguenillés, qui hurlaient comme des sauvages, munis de barres de fer, de pioches et de couteaux : c'étaient les paveurs irlandais employés sur le port, et qui voulaient avoir la satisfaction de voir pendre un Anglais riche. Les jeunes gens firent une décharge, et bon nombre de blouses sales tombè-

rent; mais Paddy est le premier homme du monde, quand il s'agit de se faire casser les os et de casser les os d'autrui. D'ailleurs ils avaient bu leur vhiskey du matin; ils travaillèrent si bien de leurs barres de fer et de leurs bovie-knifes, qu'en un quart d'heure l'affaire était finie. Les amis de Butler, dispersés, se retirèrent emportant leurs blessés, et les paveurs, pleins d'enthousiasme, se répandirent dans les tavernes, laissant une centaine d'entre eux autour de la prison ; des boutiquiers vinrent les y rejoindre, et désormais, nuit et jour, la prison fut gardée par des volontaires, de telle sorte qu'il aurait fallu combattre la moitié de la ville pour la forcer.

La nécessité était venue et l'homme était acculé dans ce dernier coin sans issue où il faut mourir. Un curieux, qui, du haut d'une fenêtre bien placée, observait Butler avec une longue-vue, le vit, ce soir-là, regarder le soleil couchant, la bouche béante et les yeux tout grands ouverts, fixe et raide comme devant quelque spectacle horrible ou sublime; puis s'abattre à genoux et serrer son crâne avec ses deux mains. La nuit, au lieu de dormir tranquillement comme il en avait l'habitude, il tourna en rond dans sa chambre, et le geôlier, qui écoutait ses pas, entendit vers minuit un orage de sanglots ; il était robuste, n'avait jamais pleuré, et cet ébranlement de sa poitrine ressemblait à l'agonie d'un taureau. Vers le matin, on le trouva dormant, très-pâle, et comme épuisé par un grand excès. Il avait écrit beaucoup, puis froissé et jeté les papiers dans tous les coins de la chambre. Un d'entre eux pa-

rut singulier et renfermait les paroles suivantes : « Le « soleil couchant était le cœur du Christ, et ses rayons « entraient dans mes yeux. — Je me suis jeté vers lui, « j'ai serré ses pieds avec mes bras, puis je me suis re- « levé et j'ai voulu, à genoux, embrasser son corps, « comme je faisais à ma mère. — Alors, j'ai regardé « sa face, elle était pâle comme les feuilles grises d'hi- « ver, lavées par les pluies, lorsqu'elles meurent aux « branches des arbres. — J'ai défailli, et rouvrant les « yeux, j'ai revu le soleil éternel au-dessus de ces mul- « titudes de têtes rondes toutes compatissantes, heu- « reuses, et dans une gloire de pourpre. — Il me « semble que j'ai un coup de couteau dans l'estomac. » Là-dessus, le geôlier prit confiance et espéra qu'il ferait une bonne fin.

Il ne restait plus qu'un jour et sa mère obtint la permission de lui dire adieu. Elle arriva vêtue de noir ; quand on la vit descendre de voiture, les yeux secs et ardents, le visage calme, tous les assistants, jusqu'aux Irlandais, ôtèrent leurs chapeaux. On ne la fouilla pas à l'entrée ; en Amérique on respecte les femmes plus qu'en France ; d'ailleurs, quand elle aurait apporté une lime, le prisonnier n'aurait pu s'en servir ; il y avait six gardes auprès de sa porte et cinquante sous sa fenêtre : mais ce n'était pas une lime qu'elle apportait. Ils restèrent ensemble environ une heure, sans qu'on entendît de sanglots ni d'éclats ; après quoi elle sortit aussi froide qu'auparavant ; elle ne s'évanouit que dans sa voiture. La nuit, le geôlier entendit un cri étouffé, puis un quart d'heure après,

un ou deux gémissements ; il pensa que la conversion s'achevait et prépara, pour le lendemain matin, ses consolations spirituelles. Au matin, entrant dans la chambre, il trouva Butler la face contre terre, mort, avec trois coups de couteau dans la poitrine. Il y avait une éclaboussure de sang contre le mur, puis une mare de sang auprès de la chaise; le couteau était resté dans la troisième plaie. Il s'était frappé trois fois, et dans les intervalles, il avait eu l'idée d'écrire. — La première fois il n'avait fait que déboutonner son habit ; la lame avait glissé sur une côte, et fendu seulement la chair en travers. Alors, il avait ôté sa chemise, et tâtant avec ses doigts la bonne place, il s'était donné un quart d'heure pour recommencer. — La seconde fois, le couteau avait bien pénétré, quoique trop bas et un peu trop à droite ; le sang avait largement coulé, et il s'était assis, ouvrant les lèvres de la plaie, persuadé que tout allait finir. Après un autre quart d'heure d'attente, il s'était trouvé très-faible et fiévreux, mais l'esprit assez lucide pour comprendre qu'il s'était manqué. A ce moment, et pendant cinq minutes, il ne s'était plus trouvé de courage. Ses deux blessures le brûlaient ; il s'excitait inutilement. Là-dessus, il avait bu une demi-carafe d'eau, lavé ses mains et sa tête ; cela fait, il était redevenu tout à fait maître de sa pensée, et s'était décidé à ne pas mourir par la corde, comme un nègre. Il était resté tranquille une demi-heure, évitant tout mouvement, et tamponnant la plaie avec un mouchoir : « car, écrivait-il, si le sang recommence à couler largement, je m'évanoui-

rai ou je n'aurai plus la force de me frapper juste, et, demain, je serai pendu. » Il annonçait que, cette fois, il poserait la pointe du couteau à l'endroit où l'on sent le cœur battre, et qu'il enfoncerait en appuyant par degrés et des deux mains, mais en s'agenouillant contre son lit, de façon à ne pas faire de bruit et à n'éveiller personne par sa chute. La dernière ligne indiquait l'heure : onze heures vingt-trois minutes, et il avait eu la précaution de remonter sa montre.

Ce jeune homme manquait de réflexion et n'avait pas profité de son expérience; le cœur est malaisé à atteindre; il vaut mieux se frapper au cou. Deux pouces au-dessous de l'angle du menton passe la carotide, qui n'est recouverte, à cet endroit, que par la peau et un muscle assez mince. En enfonçant et en appuyant vers le dedans, on peut la trancher aisément du premier coup; le cerveau est paralysé à l'instant, et l'on meurt sans avoir rien senti. Le tout est d'exécuter les deux mouvements de suite, en poussant, puis en obliquant, à peu près comme lorsqu'on coupe une tranche de pain dans une miche.

CHAPITRE X

LES JEUNES GENS

II

J'ai rendu visite, samedi dernier, à M. Anatole Durand ou du Rand, mon neveu. Ce jeune drôle abuse de la pension que je veux bien lui faire; le domestique, qui m'a ouvert la porte, a la mine d'un majordome. Monsieur mon neveu était enfoncé dans une bergère, les pieds à la hauteur de l'œil, et fumait des cigares aussi bons que les miens. Je l'ai regardé, il avait l'air d'une dinde truffée étalée dans son plat. Je l'ai salué gravement, il a sursauté et n'a trouvé rien à me dire. Je lui ai fait compliment sur ses fauteuils capitonnés, sur ses superbes divans en cuir brun; après quoi, ayant des inquiétudes dans les jambes, j'ai inspecté l'appartement. Il y a des étagères fort jolies dans la salle à manger; mon neveu donne dans le

vieux Sèvres. La chambre à coucher renferme deux Baudouin et plusieurs statuettes peu vêtues; c'est d'un homme de goût. Cela fait, j'ai allumé un cigare et je lui ai dit :

— « Anatole, y a-t-il rien de plus beau que la vertu ?

— « Plaît-il, mon oncle ?

— « Je dis, mon ami, qu'il n'y a rien de plus beau que la vertu. Par exemple, voici M. de Montyon, ou bien M. Bordier, ancien notaire; lis le journal, tu verras quel bruit ils font tous les ans dans le monde. Ils ont légué des sommes pour encourager les belles actions, ou récompenser les beaux livres; et, à cause de cela, chacun connaît leur nom et parle d'eux. Cela aiguillonne, vois-tu; il est agréable d'arriver à la gloire. Il y a un baron, je ne sais plus lequel, qui excite, par testament, les chirurgiens à perfectionner la taille de la pierre. Eh bien! depuis ce testament, on a inventé des appareils charmants, on en remplirait une boutique; les gens se laissent tailler sans grimace; on va si vite et si délicatement aujourd'hui, que c'est un plaisir. Est-ce que cela n'est point fait pour piquer d'émulation une âme généreuse? Voyons, mon ami, tu es jeune, c'est l'âge où l'on a des sentiments nobles, donne-moi ton avis en conscience. Il y a une maladie dont je voudrais délivrer le genre humain, le rhumatisme, je sais ce que c'est, j'en ai deux. Y a-t-il un plus bel emploi d'une fortune, que d'offrir, après sa mort, quelques centaines de mille francs au savant laborieux qui trouvera le spécifique? Ah! jeune

homme, jeune homme, tes yeux brillent! Comme c'est bien, mon ami, de s'intéresser au genre humain! »

Mon neveu n'avait point du tout l'air de s'intéresser au genre humain; même, il paraissait penaud, et oubliait de fumer son cigare. Sur quoi, j'ai repris pour le consoler :

— « Mon pauvre Anatole, j'ai des ennuis. Notre manufacture de porc salé à Cincinnati est en danger. Mon correspondant m'écrit que le professeur Thickscull, de l'Académie des *Hog-and-swine-for-the-world*, vient d'inventer une machine capable de jeter toute concurrence à bas. Tout se fait à la vapeur, c'est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de précision. — Les porcs sont poussés à la file dans un conduit noir, au bout duquel un va-et-vient de grands couteaux les égorge un à un : deux minutes. — Un petit traîneau roule l'animal dans la chambre à laver : une minute. — Là, des brosses mécaniques le râclent et le polissent comme une paire de bottes : sept minutes. — Un autre traîneau le mène à la chambre à découper, où des tailloirs mécaniques le vident et le mettent en quartiers : six minutes. — Deux poulies l'enlèvent et vont le déposer, membre à membre, sur des couches de sel dans un baril : trois minutes. — Le baril est fermé et part sur un petit chemin de fer : deux minutes. — En tout, vingt-et-une minutes pour préparer un porc jusque dans le dernier détail, et l'expédier au camp. — Cela est admirable; viens demain, je te montrerai les coupes et dessins dans mon cabinet. Thick-

scull va gagner trois millions de dollars, il aura la fourniture de l'armée fédérale. Cela me vexe, d'abord pour l'honneur, j'étais le premier fabricant de porcs de l'Union américaine; ensuite pour l'argent, les jambons me rapportaient trente mille livres de rente. Je pourrais bien donner des instructions à mon agent, c'est un honnête homme : il n'a fait que sept fois faillite. Mais enfin, Thickscull peut lui graisser la patte, et j'aurais besoin, là-bas, d'un homme à moi. Vingt-cinq heures pour aller d'ici à Liverpool, douze jours de Liverpool à New-York. Anatole, qu'en dis-tu? J'ai pensé à toi. »

La figure de mon neveu était devenue fort remarquable. Les deux coins de la bouche s'étaient abaissés comme ceux d'un brochet. Les yeux ronds, largement ouverts, ressemblaient à des boules de loto, et au bord de ses cheveux si bien frisés et lustrés, deux gouttes de sueur perlaient sur sa peau rose.

— « Calme-toi, mon ami; j'approuve cette noble ardeur; mais tu es trop bouillant, il ne faut rien précipiter dans les affaires. Nous reparlerons de cela. En attendant, dis-moi qui tu attends aujourd'hui; voici un salon dont on a fait la toilette, j'ai vu un grand bol à punch dans la salle à manger, et ton domestique tout à l'heure décrochait toutes sortes de plateaux et de choses culinaires. Je ne suis pas de trop?

— « Mais non, mon oncle, je vous jure que je suis le garçon le plus rangé; je n'attends que des amis, tous très-bien, c'est mon jour. »

En effet, monsieur mon neveu a un jour, tout comme une jolie femme. Je le regardais pendant qu'il tournait dans la chambre et donnait des ordres. En vérité, en quoi diffère-t-il d'une jolie femme? Il est moins joli, voilà tout; pour le reste, il est au niveau. Ses préoccupations sont à peu près les mêmes; quand il a réfléchi à sa toilette, à son ameublement, à sa petite représentation de jeune homme, il est au bout de ses idées. Il a une armoire entière pleine de bottes et de bottines; pendant deux ans, il a oscillé de Renard à Dusautoy, pour se fixer à Renard, sauf à revenir à Dusautoy; quant aux gilets, on dit qu'il a du génie; le premier coupeur de Renard le respecte, et le bel homme essayeur, qui, dans le magasin, sert d'affiche, n'est pas plus fier de son torse qu'il ne l'est du sien. Je considérais son négligé de garçon, pantalon à pied, charmante veste d'été, gilet pareil, et autour de son col montant, cassé exprès, la plus exquise cravate mauve. Le menton est rasé, mais les favoris abondants sont rejoints par la moustache, et l'air blasé alterne sur son visage avec l'air content de soi. Les mains sont soignées, les doigts roses étalent une grosse bague, de temps en temps il les relève pour en faire descendre le sang. Parfois un geste machinal les porte à son oreille qui est petite, ou à son faux-col, chef-d'œuvre de goût et de hardiesse, ou bien à ses cheveux gracieusement ondulés au-dessus des tempes. Il connaît son sourire, le tempère, ou le soutient à une égale distance du laisser-aller et de l'ennui. Il sait pencher son cou, croiser les jambes, poser son menton sur sa main,

s'étaler sur un fauteuil, et écouter ou dire sans bâiller des fadaises. Mon neveu, que vous êtes aimable! Et que vous auriez peu à apprendre, si tout d'un coup devenu femme et dame de salon, vous étiez obligé de vous coiffer en chien, de porter de fausses nattes, d'arrondir une jupe bouffante, et de vous tortiller, avec le mélange voulu d'agrément et de décence, parmi les minauderies et les bavardages d'une réception!

A quoi passe-t-il sa journée? Il se lève à neuf heures, endosse une robe de chambre, et son domestique lui apporte son chocolat. Il lit les journaux, fume des cigarettes, se détire jusqu'à onze heures, et s'habille. Ceci est tout une opération. Il a fait établir dans son cabinet de toilette une grande table longue de sept pieds, large à proportion, avec trois cuvettes, et je ne sais combien de boîtes, de fioles et de miroirs. Il a trois brosses pour la tête, une pour la barbe, une pour la moustache, des pinces pour épiler, des enduits pour coller les brins récalcitrants, des pommades, des essences, des savons; j'y suis entré, on dirait un arsenal. Après quoi il déjeune, fume encore, feuillette un roman, et fait quelques visites. L'an dernier il achevait son droit, cela lui prenait deux heures par jour, il traînait le boulet d'un air ennuyé, c'était le dernier morceau de la chaîne universitaire. Maintenant, il est libre, et se trouve bien de ne rien faire et de ne plus lire. Je crois qu'il a parcouru *la Vie de Jésus*, encore était-ce pour en pouvoir parler, être à la mode. Sa grande invention cette année, c'est une pomme de canne; il a porté chez Verdier une douzaine de joncs

qu'on m'avait envoyés du Brésil, et en échange, il a commandé cette tête de canne qui lui a valu dans son monde une réputation. Une fois, aux premiers jours de la belle saison, il a fait pari avec une vingtaine de jeunes gens de son cercle, pour sortir tous ensemble en gilets blancs, vestes blanches, chapeaux blancs à forme haute; cette expédition a fait la mode, il n'est pas médiocrement fier de son audace et de son succès.

Vers quatre heures, il fait un tour au Bois; son cheval est passable; il est bon cavalier et ne fait pas mauvaise figure. D'ordinaire il dîne au Cercle. Le plus souvent il est chez lui à minuit. Deux fois par semaine, il va au théâtre, c'est le Palais-Royal qu'il préfère; deux autres fois à peu près, il donne le bras à une figurante du Théâtre-Lyrique. Je lui ai su un attachement de six mois, pour une modiste. C'est là tout; il est rangé, comme il le disait tout à l'heure : il n'a pas de passions violentes, pas même de fougue; presque tous les jeunes gens sont ainsi aujourd'hui, modérés en tout, même dans leurs sottises. L'excès leur fait peur, ils canalisent leurs vices; ce sont des bourgeois qui évitent de s'ennuyer, et encore plus de s'exposer. La vanité, qui est le dernier ressort, les pousse encore, mais pas trop loin. Mon neveu donne des bouquets à mademoiselle X... mais il n'ira pas à Clichy pour elle. A ses yeux une femme vaut une femme; l'amour est agréable comme la cuisine; à côté d'un restaurant il y a d'autres restaurants. Quand il y aura soupé jusqu'à trente ans, il songera au pot-au-feu, c'est-à-dire au mariage. Une fois marié, il en-

graissera sept mois sur douze à la campagne. On aurait pu le marier presque au sortir du collége; il est né mûr.

A quoi est-il propre? Du diable s'il a jamais eu l'idée d'apprendre quelque chose, d'agir par lui-même, et d'après son propre sens. Qu'on lui parle d'un grand voyage, même de plaisir, par exemple d'un tour à Jérusalem ou au Caire, il fera la grimace; dans son for intérieur, il aime mieux voir un décor de Séchan à l'Opéra. Je l'ai envoyé à Londres, il a été excédé par le brouillard et par les visites; il a trouvé que les théâtres et les casinos de l'endroit étaient bons pour des commis marchands, et il est revenu au plus vite. — Il aime assez les parties de campagne, la vie de château; il y réussit, parce qu'il a des gants frais et qu'il danse passablement; ce qu'il y préfère, ce sont les dîners qui sont exquis et amples, et ces grandes chaises renversées où l'on digère si commodément en prenant le frais et en fumant son cigare. A son âge, en fait de politique et de littérature nous étions fous; j'ai fait partie d'une société pour la régénération du genre humain, et à propos des *Orientales* de Victor Hugo, nous nous bourrions de coups de poing au collége. Pour lui, il traite la littérature comme l'amour, cela fait passer une soirée, quand on a une soirée vide; il lui faut des romans amusants, point tristes ni difficiles à comprendre; il a lu *Madame Bovary*, mais se gardera bien de la relire; s'il paraissait un Paul de Kock, à la mode du jour, un peu plus propre que l'autre, ce sont ces romans-là qu'il aurait sur sa table.

Quant aux théories politiques, elles sont tombées dans l'eau en 1848; à ses yeux les phrases qu'on fait sur les affaires publiques ne sont qu'un moyen d'accrocher une place. Je lui ai parlé quelquefois d'une carrière; il s'y résignera, s'il le faut, comme à une corvée, quelle qu'elle soit, peu importe; seulement il ne la voudrait point hors de Paris, ni trop assujettissante; il souhaite avoir ses soirées, ses matinées, son dimanche, un jour de congé par semaine, deux mois de vacances, et il fait remarquer qu'il digère mal, lorsqu'il est obligé de travailler entre les heures de repas, de onze heures à cinq heures.

Cela est-il bien étonnant? Son éducation tout entière a été employée à le rétrécir et à le discipliner. Il a fait des thèmes, des vers latins au collége, jusqu'à vingt ans; bref, un métier d'écureuil en cage; avec ses camarades, il regardait à travers les barreaux. D'un pareil endroit, la vie semble un jour de congé, une promenade sur le boulevard avec des gants et des bottes neuves, parmi beaucoup de jolies femmes, qu'on peut lorgner, sans que le sous-maître ait à redire. Dans tout ce qu'on lui enseignait, rien d'applicable; il s'agissait d'apprendre un manuel afin d'être libre; la porte ouverte, il a jeté bas la souquenille grecque et latine comme une vieille défroque. — Une fois chez lui, sa mère l'a mis dans du coton; il s'y est accoutumé. De peines et d'efforts, on ne lui en demandait aucun, il suffisait qu'il eût une bonne tenue et ne fît pas de sottises coûteuses. « Ne rentre pas trop tard, mets bien ta cravate : » voilà, je crois, tous les

principes dont on l'a muni. — En fait d'exemple, il a vu son père et les amis de son père se ménager le plus possible, songer à leur fortune, raffiner leur bien-être, calculer le prix et l'agrément d'une maison de campagne, d'un ameublement, d'un dîner; il fait comme eux, c'est un animal de basse-cour, peut-on être autre, quand on est né dans une basse-cour; Il fait convenablement la roue, c'est l'unique devoir d'un dindon; est-il juste de lui demander mieux ou davantage? — Je comparais tout à l'heure ses goûts, ses occupations, ses idées, à ceux d'une jolie bourgeoise; en effet, il a l'éducation d'une jeune fille bourgeoise. Il a appris le latin, comme elle le piano; cela se vaut, l'un est aussi mécanique que l'autre. Il a été au collége, comme elle au couvent; il a regardé, comme elle, à travers les fentes de la porte, et tous deux se sont représenté le monde comme un jour de sortie, où l'on met des gants clairs, et où on mange des tartes aux fraises. Il a été instruit par ses parents, tout comme elle, à respecter les convenances, à fuir l'éclat, à craindre l'effort, à estimer les bons morceaux, et il songe à une place, comme elle songe à un mari; la place et le mari sont des moyens de faire figure et de s'amuser, le tout sans peine. Ils s'en tiennent là, l'un et l'autre; si quelque chose passe dans leurs rêves, c'est une voiture, un château commode et joli. Tous les deux imaginent comme suprême bonheur le plaisir d'aller au Bois avec un équipage neuf. Peut-être la femme a-t-elle au fond de la cervelle quelque exigence de plus; car, à titre de femme, elle a des nerfs, et comme jeune

fille, elle a été cloîtrée jusqu'au mariage. Mais, en somme, je les mets de niveau ; ce sont les jeunes ménages modernes : une paire de volailles sur un perchoir.

Trois coups de sonnette. Ce sont les amis de mon neveu qui arrivent du Cercle. Présentations : comme je n'ai pas l'air pédant, nous nous mettons vite à causer librement. Le punch y aide, et mon neveu se couche à deux heures du matin ; c'est moi qui le dérange.

Le premier est un vicomte de vingt-huit ans, d'une bonne famille de Franche-Comté. Mais quelle famille ! Un père, deux filles, une tante, une gouvernante. Ils ne viennent jamais à Paris ni même à Besançon. Le père passe sa vie à se promener, à inspecter ses biens, à dîner, à se chauffer au coin du feu. Il est si paresseux d'esprit, qu'il ne lit pas même le journal ; il faut que la gouvernante lui en fasse la lecture ; c'est elle qui est la tête forte de la famille. Ni dessin, ni musique ; de l'orthographe, du calcul, et le reste d'une instruction primaire. Pour divertissement, les jeunes filles font de la tapisserie devant la fenêtre ; la gouvernante dresse les patrons. Jamais de livres. A ce métier, elles ont pris la campagne en grippe, et veulent se marier, y mettant seulement deux conditions : le futur sera bon catholique et habitera une ville. Le père demande, en outre, qu'il soit noble, et qu'il accepte pour dot sept mille francs de rente ; on n'a pas

trouvé. Pour se distraire, elles font des layettes aux enfants pauvres, ou se confectionnent des douzaines de serre-tête parfaits. — Les picoteries sont venues ; il faut que la gouvernante serve de tampon entre la tante et le père, entre les filles et la tante, entre le père et les filles. — Ajoutez la dévotion et les pratiques. Comme les idées manquaient absolument, les scrupules ont poussé à la façon des chardons sur une terre en friche. Elles ont trouvé leur curé trop indulgent, et posent par lettres aux théologiens de Besançon des cas de conscience. Par exemple, elles ont voulu savoir s'il était permis au curé de leur permettre le poisson à la collation du carême ; on leur a répondu que saint Liguori autorisait les petits poissons frits. — Mon jeune homme s'amuse pour elles ; jamais il ne rentre au bercail qu'en septembre, au temps de la chasse. Il a été attaché d'ambassade et il a fait des ravages, dans les petites cours d'Allemagne, parmi les chanoinesses ; ensuite, il a couru l'Europe et fait un cours de galanterie comparée ; à la fin, ennuyé, il s'est rabattu plus bas. A cet égard son érudition est universelle ; il s'en fait gloire, et donne des détails précis. Tout cela avec un laisser-aller aimable et le plus joli flux de paroles ; sa vanité n'a rien de rogue ; en ce point il est supérieur aux bourgeois, qui, lorsqu'ils se piquent d'un talent, y portent une attention et des prétentions d'auteur. Il dit que maintenant il est fixé à Paris, que ce n'est pas la peine d'aller si loin, qu'on y importe les primeurs étrangères, et que, pour la sauce, on ne la trouve qu'ici.

Un fils de banquier. Cette année, pendant deux mois, les reports ont été de quatorze pour cent : voilà les nouvelles que depuis l'âge de huit ans il entend commenter au dîner et au déjeuner. Il y a six mois, son père, informé qu'un pauvre diable d'inventeur était poursuivi pour dettes, achète les titres, devient créancier unique, s'empare du brevet pour un morceau de pain : il s'agissait d'un moyen de prévenir les fuites de gaz. Cela fait, il monte en cabriolet, court les bureaux, parle aux gens puissants, donne des pots-de-vin aux subalternes utiles, obtient l'application de son procédé dans toutes les administrations. Il gagnera cent mille écus. — « Et l'inventeur? » — « Oh! il fera une autre invention ; ces gens-là sont comme les taupes : bouchez leur trou, ils en creusent un autre ; même c'est vous qui avez le mérite du second trou. » Du fond du cœur, il admirait la sagacité paternelle. Mais c'est à condition d'en profiter. Je lui disais qu'en Amérique, un père a le droit de déshériter son fils jusqu'au dernier sou. Cela lui a semblé monstrueux. « Mais ces gens-là sont des sauvages! Comment j'aurais eu des chevaux, des bottes vernies, et mon père pourrait à volonté faire de moi un gratte-papier, un meurt-de-faim? Pourquoi pas tout de suite un porteur d'eau, un commissionnaire? » — Je l'ai poussé, et j'ai vu qu'à ses yeux, les enfants sont propriétaires des parents, et leur font grâce de les laisser vivre. — Il est lourd de chair et de sang, non pas de race fine comme l'autre. Il traite les femmes comme des chevaux, et les chevaux comme des femmes. C'est pour

se relever; la grosse main de son grand-père, le marchand de bœufs, perce encore sous son gant jaune.

Un jeune substitut, nommé depuis un an à Bourganeuf. Deux mille francs de rente, et douze cents francs d'appointements. Il est venu se dérouiller huit jours à Paris, mais sans enthousiasme. C'est un garçon rassis. Il siége trois heures au Palais, quatre fois par semaine, le reste du temps il se promène, lit un roman, s'occupe de photographie. Il est là-bas dans sa famille, c'est pour cette raison qu'il a tant attendu avant d'être nommé; il voulait retourner à Bourganeuf, ou aux environs, rentrer dans la coquille. Point d'ambition, il avancera lentement; il sera juge vers quarante ans, président du tribunal à cinquante. Il se mariera bien, la magistrature donne droit à des dots convenables; il sera considéré, il dînera souvent et délicatement, il n'aspire point à mieux, il aime le calme; c'est un homme empaillé. Empaillé ou gâté, lequel vaut mieux pour Anatole?

Empaillé. Après huit jours de réflexion, c'est ma réponse : avec cette étoffe moderne, il n'y a pas même de quoi faire des viveurs. Mon neveu entrera le mois prochain comme surnuméraire au ministère des finances; il taillera des plumes cinq heures par jour, pensera à devenir sous-chef, rêvera d'un jour de congé, et sera à la hauteur de son siècle.

CHAPITRE XI

A L'AMBASSADE

C'est aujourd'hui jour de grande réception, l'ambassadeur a changé d'hôtel et donne une fête.

Grande cour sablée qui s'ouvre sur deux rues, les voitures entrent par l'une et sortent par l'autre, il n'y a pas d'encombrement. On l'a remplie de caisses d'orangers et de lauriers. Des cuirassiers superbes, à pied et à cheval, se tiennent par groupes à l'entrée et dans les angles. La lumière rejaillit sur l'acier poli des cuirasses et se perd dans le vert des feuilles ; au-dessus, le ciel sans lune étend sa tente noire, brodée d'étoiles.

A gauche, au milieu de la demi-obscurité traversée d'éclairs, s'ouvre le grand escalier, évasant sa double spirale, ses rampes de fer ouvragées, ses ciselures mignonnes et grandioses, dans le goût du XVIIIe siècle. Des fleurs de serre, des arums de satin, des cactus de pourpre sillonnés d'étamines tremblantes, montent

en s'échafaudant le long des marches, et les orchys étranges, les plantes échevelées entrelacent capricieusement les torsades sinueuses de leurs fibrilles et de leurs grappes. Les lustres multipliés flamboient de toutes leurs girandoles; des laquais chamarrés se tiennent sur trois rangs à l'entrée, portant des torches de cire. Des femmes parées montent, et l'on voit se déployer au hasard sur les degrés le magnifique étalage de la moire lustrée dont les cassures resplendissent, de la soie opulente qui chatoie, des dentelles qui battent comme des ailes de libellule, des diamants qui font un pétillement d'étincelles, des épaules blanches où la vie frémit, des nuques délicates qui se tournent sous une profusion de cheveux bouclés, parmi les éclairs du peigne d'or. Au sortir des rues froides et noires des vieux quartiers, on croit entrer dans une fournaise de lumière.

Il a eu l'esprit de ne pas gâter son hôtel par les mains d'un tapissier moderne. Point de colifichets dans cette galerie qui sert d'entrée, dans ces hauts salons qui s'allongent en enfilade : les murs tapissés de soie rouge ou jaune ont toute leur ampleur, et leur grand air n'est point déparé par les tableaux modernes, si tourmentés, si minutieux, d'une sentimentalité ou d'un pittoresque si cherché et attrapé avec tant de peine. Il a même exclu de chez lui les jolies peintures maniérées du XVIIIe siècle. C'est en Italie, à Florence qu'il s'est fait une galerie, et toute sa galerie est ici, non pas entassée comme un musée; elle est disposée en vue des appartements; les appartements ne

sont pas disposés pour elle. De grandes nudités, un torse vaillamment cambré, un genou, une épaule opulente sortent des teintes noyées, ou des noirceurs profondes ; à droite et à gauche on sent un peuple de personnages virils qui vivent sourdement, prolongés au-delà du tombeau par le souffle de leur grand siècle. Une Érigone du Carrache s'avance sur un char traîné par des tigres ; les rondeurs de sa gorge et de son flanc ployé nagent dans une ombre transparente ; sa joue empourprée, son beau sourire, rayonnent parmi les rougeurs sombres des draperies, sous les bras nus et sous les petits corps folâtres des Amours qui volent dans l'air avec des couronnes d'or. De larges cheminées de marbre blanc flamboient de distance en distance parmi des rangées de laquais, de suisses rouges, de chasseurs verts et galonnés, d'huissiers graves qui portent leur chaîne d'argent sur leur frac noir. Les groupes défilent dans la galerie, généraux, habits de cour, officiers hongrois, diplomates couturés de broderies, marins galonnés d'or, uniformes de toute nation et constellés de plaques ; les robes traînent et bruissent sur les tapis ; la galerie est si grande qu'elles s'y espacent sans se froisser ; elles peuvent étaler leurs rondeurs et développer leurs plis ; leur fraîcheur est encore intacte, les visages ont tous leurs sourires ; on peut suivre l'ondulation d'une taille qui se penche, la forme svelte d'un buste et d'un bras profilés à distance contre la tenture, le mouvement aisé d'un groupe qui se fait ou se défait. Les heureux laquais qui ne vont pas plus loin ! moi, malheureux, il faut que j'entre !

Une étuve, un entassement de têtes, serrées, pêle-mêle, qui essaient de remuer et grimacent patiemment le même sourire. Où sont les corps? Et surtout, bon Dieu! que va devenir l'arrière-train chargé de robes? C'est trop de souci, on ne s'inquiète que de la tête; quand elle passe, le reste suit, un bras d'abord, puis un autre, puis le buste; le reste est compressible.

Avez-vous jamais vu une logette de jardinier? Les oignons, les carottes, les panais sont sur des planches percées de trous; par les trous passent les queues végétales; cela fait au-dessous de la planche un enchevêtrement inextricable et grotesque; l'important est qu'au-dessus de la planche les têtes ne se rencontrent pas. Telle est l'image fidèle d'une grande soirée d'ambassade.

Étuve et bouillie. Tous les quarts d'heure la bouillie s'épaissit; la double porte ouverte verse un nouveau liquide humain, qui se mélange au reste, parmi des tournoiements et des remous. On le voit avancer lentement comme une huile, et chaque flot avance plus lentement que le précédent.

Onze heures. La colle est faite, rien ne coule plus; les deux premiers salons sont arrivés à cet état des pâtes visqueuses où une cuiller qu'on enfonce reste debout; impossible d'avancer ni de reculer. Poliment, discrètement, comme un coin qu'on enfonce entre deux morceaux de bois, on essaie de jouer des coudes. Les visages naturels s'altèrent, et les visages peints se défont.

Seigneur, mon Dieu! vous qui avez tiré les jeunes

Hébreux de la fournaise ardente, vous qui délivrez vos élus de l'aspic et du basilic, je vous rends grâces! Vous ne m'avez point fait femme, et je n'ai aucune queue à protéger que celle de mon habit, qui est courte. Par un don particulier de votre miséricorde je suis maigre, et aucun coude ne peut entrer commodément en moi comme dans un coussin. Vous m'avez conduit en Amérique où j'ai élevé des porcs, ce qui m'a consolidé les muscles, et mes épaules peuvent sans trop souffrir supporter la pression de mes voisins. Par une dispensation spéciale de votre providence, je n'ai ni durillon, ni cor; on ne m'a marché encore que trois fois sur les pieds, et grâce à vous ce n'est pas sur le petit doigt, mais sur l'orteil qui est résistant. Je n'ai point trop dîné et je ne crains pas l'apoplexie. Grâces vous soient rendues, Seigneur, pour tant de faveurs gratuites! J'aurai une courbature, mais je n'aurai pas le sort lamentable de ce gros général qui devient rouge et va crever.

Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour m'occuper en attendant que cette glu commence à fondre? j'ai encore assez d'espace pour tirer ma montre et voir l'heure : comptons les saluts de l'ambassadeur. Un salut par seconde, c'est-à-dire soixante par minute, trois mille six cents par heure, quatorze mille pour une soirée de quatre heures. Il a deux cent cinquante mille francs par an, je trouve qu'il les gagne.

Tout à l'heure j'ai pu arriver jusqu'à lui, et je lui ai dit en lui serrant la main : « Monsieur l'ambassadeur, je vous offre mes hommages. » — « Offrez-moi tout

ce que vous voudrez, mon cher ami, j'aimerais bien mieux une chaise. » — J'ai posé ma main sur mon cœur avec un regard de compassion respectueuse, puis j'ai regardé ses pieds ; il a des bottes bien neuves. Mon Dieu, ordonnez que son bottier ait l'habitude de faire les bottes larges !

Plongeon à droite, plongeon à gauche, l'ambassadrice et sa fille à l'entrée du second salon font comme lui. Si jamais je deviens ambassadeur, mon secrétaire général et plusieurs de mes attachés devront avoir cinq pieds six pouces, être bien membrés, épouser des femmes vigoureuses, les nourrir amplement et leur imposer de larges envergures de jupes. Trois d'entre eux seront toujours autour de moi dans les réceptions, et leurs femmes autour de ma femme ; cela fera rempart. Le matin je prendrai un bain froid, et je me ferai masser ; à dîner je ne mangerai que des côtelettes et il y aura pour moi, au sortir de mes salons, un lit bassiné, une bouteille de vin de Bordeaux et plusieurs beefsteaks bien tendres.

Le vase trop plein déborde insensiblement du côté du troisième salon, et on avance, tâtant ses membres ; j'ai tous les miens, Dieu soit loué ! J'ai fait tous mes saluts, j'aperçois le port, une antichambre de dégagement, une sortie de cabinet en retour donnant sur la galerie d'entrée, avec une embrasure de fenêtre, et un bon fauteuil caché derrière les rideaux. Toute la procession passera là ; je le connais bien cet excellent fauteuil, et, par un miracle du ciel, il est libre.

Celui qui a inventé les fauteuils mérite des autels,

je n'ai pas d'autre idée pendant un quart d'heure. Ma seconde idée, c'est qu'en ce moment je suis sans difficulté le plus heureux homme des cinq salons; princes, maréchaux, jolies femmes, ne me vont pas à la cheville. Ma troisième idée est que j'ai sauvé mon lorgnon; voyons un peu ces pauvres diables.

Trois jeunes officiers anglais, en pantalon blanc et en habit rouge. Deux ont le plus grand air et sont parfaitement dignes et calmes. Le troisième, godiche, est une mécanique de tôle vernissée à pattes articulées qui traînent.

Lady Bracebridge (je change les noms), quarante-cinq ans, large et décolletée à faire frémir, robe de soie ponceau, la figure couleur de sa robe, majestueuse, c'est un monument; défense, etc. Sa fille, fagotée, efflanquée, ballonnée, semble enceinte par devant et par derrière.

Un général prussien, couturé de croix, court, gros, pourpre; ses yeux blancs de homard cuit font saillie dans le rouge universel de sa face apoplectique ; il tire sa femme, et jusque dans le second salon, ils parlent aussi haut qu'à l'auberge.

Le marquis Ricciardi, avare connu ; avec un million de revenu, il prête sur gages, à la semaine; long, jaunâtre, les lèvres pincées, travaillé du dedans comme par une colique continue.

M. Harris Braggs, citoyen des États-Unis : « Ah!

« vous avez vécu aux États-Unis! Eh bien, vous « pourrez nous rendre le témoignage que nous sommes « au monde la seule nation jeune et qui ait l'avenir; « en trois ans, nous venons de nous tuer cinq cent « mille hommes! »

Le comte Borodunoff, rude homme, carré, barbu, fait au froid, ayant mangé de l'agneau cuit dans sa laine, et dormi dans son manteau sous le givre des montagnes de la Perse; il y a de l'uroch et de l'ours dans ces tempéraments russes; pour conversation, des polissonneries du XVIIIe siècle et des demi-fadeurs aux dames. Sa fille, blanche, froide, immobile, une solide statue de neige, n'a dans la tête que les chiffons; contraste étrange; sur cette sauvagerie primitive, aucune culture ne prend, hors la frivolité parisienne.

B... académicien arrivé par les dîners; l'estomac est la route du cœur. Jambes de cerf, œil et crâne de vautour chauve; personne ne monte plus assidûment les escaliers et ne devine plus vite, à la mine des domestiques, s'il faut insister, si le maître est vraiment visible. Enfin, il a son habit vert, il est content, il peut prêcher à autrui, officiellement, la morale. A présent, il n'a plus qu'une épine, sa femme, un hibou plumé qui marche à côté de lui, le nez au vent, décolletée, étalant sa clavicule.

Madame d'Arbès. J'ai causé avec elle cinq ou six fois, je ne la regarde jamais sans plaisir; c'est le type le plus réussi de femme, de Française et de femme du monde. Nulle galanterie; elle n'a pas le temps d'avoir

des vices, toute la séve est dépensée par le pétillement de la cervelle. Vous êtes-vous jamais arrêté devant une volière à la campagne pour observer les idées d'un chardonneret qui saute, qui gazouille, qui mange, qui n'est jamais las, qui vit en l'air, qui a cent-vingt envies et fait soixante actions par minute? « Oh! qu'on « serait bien sur le barreau d'en-haut! Non, on était « mieux sur le barreau d'en-bas. Mes plumes du ven- « tre ne sont pas bien lissées. J'ai faim, mangeons un « grain de mil. Non, une miette de pain est meilleure. « Non, une becquée d'eau me rafraîchirait. Un petit « coup d'aile pour détendre mes muscles. Hop, hop, « hop. Une roulade pour dérouiller mon gosier. Cuic, « cuic, cuic. Voilà une mouche qui vole, si je l'attra- « pais! Voilà un rayon de soleil qui passe, si je cou- « rais après! Piot, piot, piot. Ah! les jolis petits pieds « que j'ai là! Traderidera, je suis content de vivre. « Qu'est-ce que le soleil fait là-haut? Il doit s'ennuyer « de ne pas aller plus vite. Certainement, il n'y a pas « au monde de plus beau chardonneret que moi. » Changez les mots, mettez toilette, dîners, concerts, aux endroits convenables, vous avez le remue-ménage d'idées qui se fait dans cette jolie tête. La cervelle darde incessamment des volontés dans tous les nerfs, petites volontés courtes qui passent au moment même à l'exécution, et sont aussitôt relancées ou traversées par d'autres. Les yeux brillent, les fleurs de la coiffure dansent, le corsage palpite, les mains ont cent petits mouvements, la voix vibre; jamais d'arrêt. Elle va dans quatre soirées le même soir, et quand elle ren-

tre les bals du lendemain bourdonnent comme un essaim lâché dans sa tête. Toujours des sourires et point artificiels; elle est heureuse; elle le sera toujours, à condition qu'on fera voltiger devant elle cinq cents colifichets par heure, des salons parés, des lustres, des robes de soie, des hommes à plaques, des chanteurs, des ritournelles, des équipages de chasse, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que tout brille et soit nouveau. Elle est née dans un état d'*excitation* et mourrait si elle était tranquille.

Faut-il s'en fâcher? La machine, construite et équilibrée d'une certaine façon, n'agit que conformément à sa construction et à son équilibre. Quelquefois c'est un joli ouvrage de filigrane où des aiguilles électriques montées sur un fin pivot branlent à la moindre variation de la chaleur ou de l'air; qu'est-ce qui peut en sortir, sinon un pétillement d'étincelles? Au contraire, une mécanique d'os solides et de chairs bilieuses, charpentée à gros coups, n'agit que par de lentes et fortes pressions persistantes.

L'évêque de Carthage. Il a passé pour trop intelligent et il est resté trop longtemps grand vicaire. On surveillait ses moindres paroles : nous n'avons pas d'idée des tracasseries et des misères ecclésiastiques. Résigné, replié, amorti, effacé, attristé, affaissé et pourtant contenu, il passe avec un sourire prudent et morne.

Plusieurs artistes et gens de lettres. Trop de travail et trop de plaisirs; Paris est une serre surchauffée, aromatique et empestée, au terreau âcre et concentré,

qui brûle ou durcit l'homme. Combien de leurs compagnons sont morts en route! La plupart de ceux qui subsistent sont malades ou agités, voisins de l'impuissance, ou réduits, pour garder la force de produire, à se séquestrer, à se sévrer des affections et des préoccupations naturelles. Quelques-uns ont recours aux excitants, d'autres ont tourné à l'exagération mécanique; ils se copient, ils se font une manière, ils outrent chaque année davantage la saillie de leur talent, ils en font une sorte de grimace. Le public est blasé, il faut crier trop haut pour qu'il écoute. Chaque artiste est comme un charlatan que la concurrence trop âpre oblige à forcer sa voix. Comptez encore la nécessité d'aller dans le monde, de se ménager des amis et des protecteurs, de lancer la réclame, de vendre et de pousser son œuvre, de gagner toujours davantage pour suffire aux exigences des enfants, des femmes et des maîtresses, des besoins qui croissent. Une robe coûte sept cents francs et on la porte quatre fois. Ma fille prend ses vingt ans, comment lui faire une dot et trouver un gendre? — Deux ou trois tempéraments se sont bronzés comme ceux des généraux de Napoléon, et il y a des têtes franchement dessinées, d'une couleur solide, dont on ferait des médailles.

En revanche, dans ce pêle-mêle énorme, chaque talent peut trouver la nourriture qui lui convient. Balzac avait bien raison d'aimer ce grand fumier où, à côté de toutes les excroissances, poussent tous les types. Un mystique y rencontre une douzaine de mystiques et va jusqu'au bout de son mysticisme. Un coloriste

vit avec des coloristes et mène la phrase descriptive aussi loin qu'elle peut aller. Un amateur de lignes peut entendre sept fois par semaine des conversations étrusques. Un spéculatif, un païen pratiquant n'est pas retenu comme à Genève, à Oxford. à Florence, par l'obligation de porter un costume religieux ou politique. Chacun choisit les livres, les amitiés, les opinions, la conduite qui sont conformes à son instinct, et l'instinct ainsi soutenu prend toute sa taille. C'est ici seulement qu'on trouve des courtisans, des intrigants, des maniaques, des politiques, des héros, des travailleurs, chacun complet et achevé dans son genre. Dans une couche de terre grasse et pourrie, infiniment complexe, incessamment renouvelée et remuée, où cent mille laboratoires et vingt égoûts auraient versé leurs détritus et leurs résidus, on ferait pousser pareillement des choux monstrueux, des potirons bosselés d'excroissances gigantesques, des ananas divins, des roses enivrantes, des asperges au mois de janvier, des dahlias bleus, que sais-je? et il n'y aurait pas de plus curieux jardin pour un botaniste.

Mais les infatuations sont aussi grandes que les énergies. Ils acquièrent l'extérieur de politesse et de modestie convenable; mais en somme, au fond du cœur et par l'effet des coteries, chaque amour-propre devient colossal. L'homme est solidement clos dans l'illusion qu'il s'est bâtie et il n'en sortira jamais, car il emploie tout son effort à l'épaissir. Toujours après une discussion sur le beau, sur les arts, un artiste laisse entrevoir plus ou moins à son ami qui est du

même avis que lui : « Vois-tu, en fait d'art, il n'y a que toi et moi, — et encore toi ? »

— La duchesse de Krasnoe, russe, la Diane de Tauride, belle et grande comme une fille de Jupiter, pâle et blanche d'une blancheur de neige, les yeux d'un bleu pâle, sous des cheveux de soie pâle ; une robe bleue bordée de cygne laisse deviner le plus admirable sein et les bras de marbre se déploient des deux côtés d'une taille aussi svelte qu'ils sont forts. Elle marche sans avoir l'air de voir, avec un sérieux de reine, les yeux ouverts et calmes comme ceux d'une statue. On a presque envie de plier le genou.

Un flot de personnages graves, conseillers d'État, directeurs généraux, préfets, académiciens, grands fonctionnaires à vingt ou vingt-cinq mille francs. Il leur a fallu trente ans de travail et de visites pour arriver là. Dernièrement j'en ai vu chez eux une demi-douzaine : partout le même intérieur : un troisième étage rue des Mathurins ou rue Montaigne, deux bonnes, un petit domestique, le même salon avec des housses brodées, le même buffet doré dans l'entre-fenêtre, le même étalage obligé d'un demi-luxe froid, vulgaire et décent, la même vie étriquée et prétentieuse. Le traitement est trop petit, on le mange tout entier, et l'on est obligé, pour arriver à la pension de retraite, de s'user jusqu'à la corde. Nul repos, sauf le monde qui fatigue, et de temps en temps un voyage aux eaux qui coûte trop cher. Toujours des tiraillements entre la représentation nécessaire et l'économie nécessaire; laquelle choisir? Le budget si gros est trop

petit ; à cause de la multitude des fonctionnaires, on l'émiette ; chacun est à la ration ; il faut que chacun vive mesquinement pour que tout le monde vive. Les figures s'en ressentent, jaunes, creuses, tirées ou bouffies d'une mauvaise graisse; l'air des bureaux est malsain ; celui des salons encore davantage. Ici, ils rient, saluent, tâchent d'avoir l'air brillant ou aimable ; mais l'effet général est celui d'une cohue de singes, de vieux singes habillés, fatigués, flétris, qui ont trop pâti. L'usure est faite encore par un autre côté. Sitôt qu'on les connaît un peu et qu'ils n'ont plus peur de se compromettre, ils tournent sans difficulté à la gaudriole, écoutent et content des histoires de jeune homme; on voit qu'ils ont jeté un harnais; l'étudiant s'est réveillé sous le bourgeois. « C'était le bon temps alors! » — « Est-ce qu'il est tout à fait passé? » — Ils répondent par un sourire égrillard. La morale française est claire : « Je garde les convenances, « je reste homme d'honneur, bon avec ceux qui m'en- « tourent, je travaille; en voilà bien assez. Paris est « discret, commode, et je ne veux pas être dupe. » — « Un d'eux allait encore plus loin : Je suis amoureux « cinq minutes. » — « Oh! répond le voisin, c'est « trop peu, il faut avoir un plat de fondation, com- « parer, revenir ; un homme du monde dîne chez soi « et dîne en ville. »

Qu'est-ce qu'ils viennent chercher ici? Car on n'y cause guère, il y fait trop chaud, on est noyé dans la foule, la toilette de la femme est perdue. Je trouve à ces cohues et à ces exibitions les raisons suivantes :

— Il y a des filles à marier, on les étale.

— Quelques hommes jeunes songent aussi à un bon mariage.

— Il y a des femmes à qui on ne peut faire la cour que là.

— On vient marquer sa place et prouver à autrui qu'on est du monde.

— A la rigueur, c'est un club; dans une embrasure de porte, on cause d'affaires.

— Les jeunes femmes, même les vieilles, s'ennuient horriblement le soir en tête-à-tête avec leurs maris. La foule est peuple, même chez les grands et les riches. Il leur faut du changement, de la diversion, du mouvement, comme aux garçons coiffeurs et aux modistes qui vont le soir au bal du quartier Latin.

Moi-même qui les critique, pourquoi suis-je avec eux ? J'ai agi mécaniquement, j'ai suivi la foule, je n'ai pas eu le bon esprit de me suffire, ce soir, seul dans ma chambre. Ai-je eu du plaisir? Après un éblouissement de cinq minutes, qu'ai-je aperçu, sinon une procession de coudes pointus et de contenances voulues? En vérité, j'avais un plus beau spectacle quand le soir, en Amérique, au son de la trompe, je voyais entre les arbres fourmiller les échines rondes de mes porcs, quand les rayons obliques, illuminant les profondeurs de la verdure, montraient sur la mousse et parmi les glands le tapage des joyeux coquins repus par une journée pleine, quand leurs cris, comme cinq cents cornemuses, montaient au milieu des glapissements des perroquets, et que ma vieille forêt tout en-

tière s'agitait et luisait avec des myriades d'éclairs et l'ondulation de son éternel murmure.

Il ne faut pas trop vérifier ses plaisirs. Voici le bilan de ma dernière soirée à l'Opéra ; j'ai compté dans une colonne mes sensations agréables, et dans une autre colonne mes sensations désagréables :

	DOIT	AVOIR
	fr. c.	fr. c.
Joli rondo pastoral.		1 »
Duo de passion du second acte		1 50
Tintamarre du finale.	0 75	
Harmonie savante du sextuor.	0 25	
Vue de Messine au troisième acte.		3 »
Ténor gras, dindon emphatique.	1 25	
La prima donna est trop haut montée sur pattes et glapit.	0 50	
Incomparable bêtise des figurants habillés en seigneurs.	1 »	
Les figurantes sont pires.	1 50	
Bon orchestre mais trop bruyant		2 25
Pattes trop maigres des danseuses.	1 50	
Bras décharnés; on voudrait leur offrir des beefsteacks.	1 »	
Sourires de poupées mécaniques et tristes. .	2 »	
Premier sujet, les jambes et la tête vues de face		3 »
Le même premier sujet, de profil.	2 »	
Le premier danseur, angora fourré, fade à lever le cœur.	2 »	
Entr'actes	3 »	
Voisins grognons.	1 »	
Jolies jeunes filles fraîches dans la baignoire de droite.		5 »
	17 75	15 75

Balance à mon débit, 2 francs, plus 10 francs pour mon fauteuil d'orchestre. Total, 12 fr. de perte sèche.

CHAPITRE XII

LE MONDE

Aux Italiens, mardi et samedi, chaque semaine, depuis deux mois; et j'y retourne ce soir; cela vaut tous les salons les plus décriés et les plus choisis.

I

L'éclat est trop grand. De l'orchestre, la quadruple guirlande de loges illuminées et de femmes parées monte en s'étageant sous le rayonnement d'un lustre à cinq cents flammes. Un air trop chaud, chargé de parfums, traversé d'émanations humaines, oscille et fait ondoyer les lumières vacillantes. Le sol noir et mouvant de l'orchestre s'agite aux entr'actes avec un fourmillement étrange. Les figures usées ou actives se crispent sous les reflets croisés et sous les paillettes innombrables de la clarté brûlante. Le bruissement

sec des conversations s'enfle et s'élève. A les voir ainsi se retourner, saluer, gesticuler, tordre leur corps emprisonnés dans la stalle étroite, on pense à l'entassement d'un peuple d'insectes, comprimé dans un entonnoir.

Ceci indique l'espèce de plaisir qu'on vient chercher ici : *le besoin d'excitation;* ce mot à Paris revient toujours aux lèvres. Balzac disait qu'il mourait de cinquante mille tasses de café. Il eût dû ajouter qu'il avait vécu de cinquante mille tasses de café. La société parisienne fait comme lui : c'est pour cela qu'il l'a si bien peinte.

Combien de fois, aux loges de pourtour, n'ai-je pas regardé les têtes? On demeure là un quart d'heure immobile, absorbé, devant une figure affinée, ardente, qui se détache toute seule, comme en un cadre, dans le cercle de la lorgnette. Insensiblement on se trouve soulevé hors de sa stalle, attiré; on s'approche pour regarder de plus près, pour tâcher de deviner l'âme étrange qui brûle et luit sous cette enveloppe de soie, de satin et de gaze.

Des Cléopâtres; la pourriture et la culture égyptiennes faisaient pousser, il y a dix-huit siècles, des fleurs aussi enivrantes et aussi splendides, aussi maladives et aussi dangereuses que ce terreau parisien où nous puisons notre séve et nos maux. Au premier coup d'œil, ce sont des sphinx. On les regarde en face; à deux pas, elles ne bronchent point. Sous trois lorgnons braqués, la plus jeune demeure immobile. Elle ne veut pas s'apercevoir que vous êtes là; pas une

rougeur ne lui monte au front, pas un pli ne vient remuer ses lèvres; elle continue à causer, à lorgner; elle vous traite comme un pieu de bois sur lequel on a pendu trois morceaux de drap noir; elle est comme un soldat en uniforme, sous le feu, les nerfs tendus, et pourtant le front serein, la tête haute. Mais la coiffure, la robe, un bout de ruban, une boucle tordue, le plus indifférent et le plus léger des mouvements de l'éventail, tout parle en elle, et tout cela crie : « Je veux; j'aurai davantage; je veux et j'aurai sans limite et toujours. »

Une d'elles, en face de moi, aux narines dilatées, aux lèvres mobiles, semble une lampe de porcelaine éclairée par une flamme intérieure; ses joues maigrissent; ses prunelles avivées par le blanc intense, ses yeux imperceptiblement caves distillent le désir et la volonté. Elle est pâle et ses yeux sont pâles. Ses admirables cheveux noirs crêpelés lui font le plus orgueilleux et le plus audacieux diadème, et des nœuds blancs posés d'un seul côté jettent par-dessus cette magnificence l'éclair et l'attrait de l'invention fantasque. Si elle cause ou écoute, c'est par contenance; sa main tortille négligemment un bout de son mouchoir de dentelles; elle est au repos, du moins elle a l'air d'y être. Mais comme ce repos est inquiétant! La plus délicate et la plus charmante petite panthère n'a rien de plus coquet et de plus nerveux. Surtout, le sourire est alarmant. Elle a tout goûté, elle a sucé toutes les délices épicées de notre âpre littérature moderne; elle a traversé Balzac, George Sand et Flaubert, non pas

comme nous autres, en passant, ou avec des préoccupations d'observateur. Elle a vécu par imagination toute la vie de leurs héroïnes, Mme Bovary, Indiana, Mme Graslin, Mme Marneffe ; elle les a suivies de l'œil intérieur, en émule, avec l'intensité de la curiosité oisive, sur son sopha, dans les longs après-dîners de la campagne ; elle a multiplié et exaspéré ses sensations, par le spectacle du monde, par l'habitude du théâtre, par les rivalités de la toilette; elle s'est nourrie d'imaginations et de convoitises. L'ironie parisienne a passé le tout à l'alambic. Le tact s'est éveillé à propos de chaque objet et de chaque plaisir; le goût exigeant, l'esprit incisif, toujours prêt et prompt, ont écarté toute jouissance ordinaire, tout raisonnement un peu lourd : « Je me moque de vous et de tout ; je veux me divertir, non pas vulgairement, mais dans la splendeur et dans la recherche des plaisirs fins et forts. Trouvez-les-moi, il me les faut, vous me les devez, c'est mon droit de les avoir, comme à l'oiseau de voler, et au cheval de courir. »

II

Voulez-vous des preuves ? Sachez l'histoire d'une toilette : Mme S..., à trois pas de moi, a une robe de six cents francs. Le mari qui est romancier gagne juste six cents francs par édition pour un volume. Il a cinquante mille francs de capital aujourd'hui, il en avait cent mille il y a six ans; chaque année il l'écorne. Mais la robe est d'un rose charmant, à petits volants

découpés, qui chatoient comme des écailles, et la superbe épaule lève sa rondeur satinée au-dessus d'un nœud mince qui laisse voir dans toute son ampleur le beau bras blanc arrondi sur le velours de la loge.

Que ne font-elles pas pour une robe? Il y a dans Paris un ancien photographe fort couru il y a cinq ans. Cet homme entendait la réclame et l'étalage, il s'était fait un atelier à la mode, avec des vases de Sèvres bien disposés, et de vieux livres pittoresques reliés en cuir. Par degré la manie le prit, il devint collectionneur, acheta du vieux Sèvres, des livres rares; il avait voiture, allait au Bois, venait en équipage à son atelier, jetait l'argent royalement. Protêts, déconfiture, faillite, sept pour cent aux créanciers. Sa femme, autrefois modiste, remonte un petit magasin de modes; il donne des conseils, la vogue vient, on loue un premier étage sur le boulevard. Aujourd'hui il a de nouveau voiture, et les femmes font des bassesses pour être habillées par lui. Ce petit être sec, noir, nerveux, qui a l'air d'un avorton roussi au feu, les reçoit en vareuse de velours, superbement étalé sur un divan, le cigare aux lèvres. Il leur dit : « Marchez, tournez-vous; bien; revenez dans huit jours, je vous composerai la toilette qui vous convient. » Ce n'est pas elles qui choisissent, c'est lui; elles sont trop heureuses. — Encore faut-il une introduction pour être servi de sa main. Mme Francisque B..., une personne du vrai monde, élégante, vient le mois dernier commander une robe. « Madame, par qui m'êtes-vous présentée? —

Que voulez-vous dire? — C'est qu'il faut m'être présentée pour être habillée par moi. » Elle s'en est allée, suffoquée. D'autres restent en disant : « Qu'il me rudoie, mais qu'il m'habille. Après tout, les plus huppées y vont. » — Plusieurs d'entre elles, les favorites, viennent se faire inspecter par lui, avant d'aller au bal; il donne de petits thés à dix heures. Aux gens qui s'étonnent il répond : « Je suis un grand artiste, j'ai la couleur de Delacroix, et *je compose*. Une toilette vaut un tableau. » Si l'on s'irrite de ses exigences : « Mon-
« sieur, dans tout artiste il y a du Napoléon. Quand
« M. Ingres peignait la duchesse d'A..., il lui écrivait
« le matin : Madame, j'ai besoin de vous ce soir au
« théâtre, en robe blanche, avec une rose au milieu de
« la coiffure. La duchesse décommandait ses invita-
« tions, mettait la robe, envoyait chercher la coiffure,
« allait au théâtre. L'art est Dieu, les bourgeois sont
« faits pour prendre nos ordres. »

III

Les petits jeunes gens quittent leurs stalles, errent dans les couloirs, se lèvent sur la pointe des pieds, tendent le cou pour glisser un regard à travers la vitre ronde jusque dans l'intérieur des loges. C'est le regard des pauvres diables qui devant la boutique de Chevet contemplent longuement un panier de pêches, une succulente terrine ouverte.

Conversation dans les loges. On passe en revue les

femmes du monde et du demi-monde qui sont dans la salle. Les hommes font des bons mots, et lorgnent à outrance. En somme la musique les ennuie, ils sont là pour accompagner leurs femmes. J'en sais un qui apporte son journal d'économie politique. La plupart aiment mieux l'Opéra, ne goûtent que les danseuses, le ballet les réveille. Les femmes là-dessus ont un petit air de mécontentement, leur regard semble dire : « Grossiers, sensuels, voilà bien les hommes. »

Le ton courant est la raillerie positiviste. On traite les acteurs en mannequins payés. Quel métier que celui d'acteur! Quels regards indifférents, ennuyés, moqueurs dans les loges! En pleine pièce, les gens causent, lorgnent pendant que la cantatrice piaule et se démène.

On la palpe, on la pèse, on calcule sa toilette et sa voix, tout haut dans les loges demi-honnêtes, tout bas dans les loges honnêtes. Le rêve idéal n'apparaît pas une minute. « C'est bravement crié : » voilà l'abrégé de leurs louanges. — Quelques pédants apprécient la méthode en termes techniques. — On jouait *Othello*, et il y avait une débutante; au moment tragique, quelqu'un dans l'arrière-loge dit : « Elle a du nerf, quels sont ses appointements? — Rien, elle s'exhibe, c'est elle qui paye de son argent ou de sa personne, elle est assez grasse pour cela. »

Au pourtour, en pleine lumière, trois ou quatre loges de lorettes s'étalent. Les jupes bouffent jusqu'au rebord de la loge; leurs cheveux crêpelés, frisés, étagés attirent l'œil comme la laine d'un animal exotique. Le

pendants d'oreilles romains bruissent au-dessus des épaules trop blanches. Elles se penchent exprès; elles veulent être folâtres ou majestueuses, elles font des mines, elles sourient à l'excès. Telles que les voilà, avec leurs gants à sept francs, leur voiture neuve, leurs deux laquais, leur loge de cent francs, leur ton de garçon, elles se croient des dames; et dans les moments de misanthropie, on se demande si elles n'ont pas raison.

Petite sonnerie grêle et lointaine. Le quatrième acte commence, et le flot des habits noirs engorge tout d'un coup les couloirs.

IV

Je ne sais pas pourquoi, quand je les vois défiler, l'idée de la vieille Rome et de la vieille Alexandrie se représente toujours à mon esprit. Une à une, quand je ferme les yeux, ces têtes modernes m'apparaissent comme des bustes et il me semble que je revois vivants ceux du IVe siècle au musée Campana.

En ce temps-là comme aujourd'hui, l'homme avait été raffiné et étriqué par la culture, par l'étalage des jouissances et par la concentration de l'effort; les grandes capitales avaient exaspéré les désirs; l'âme infiniment compliquée avait cessé de sentir le vrai beau qui est simple, et l'art réaliste, pareil à celui de Henri Monnier, de Champfleury, de Daumier, de Biard, copiait les déformations et les bassesses dont nous aussi nous regorgeons.

J'ai pris des notes aujourd'hui devant quelques-uns de ces bustes; allez les voir, et dites si ce ne sont pas là les têtes et les corps que nous rencontrons aujourd'hui sous le chapeau noir :

« Dioclétien, un grigou effaré, vieux, qui rognonne entre ses gencives édentées;

« Commode, jeune pâlot, maladif et étrange, avec des yeux à fleur de tête, comme un avorton, une sorte de bâtard, issu de quelque croisement monstrueux, inquiétant et trouble. »

« Tout le fond de la galerie, empereurs, impératrices, consuls, grands personnages. — L'employé hébété, ratatiné, à douze cents francs. — Le monsieur frêle qui a eu longtemps la colique. — La vieille aigrie, desséchée par les maux d'estomac. — La petite vache bouffie aux joues débordantes. — La tête de linotte ahurie. — Bref les tics de l'individu, les froissements du métier, les petitesses de la nature humaine, tout ce qui nous rapproche du malade, du bourgeois, de l'idiot, du cadavre, tout ce qui montre l'homme à table, en robe de chambre, à la garde-robe, grondant sa bonne, en gagnant deux sous. »

Quel contraste si on regarde les moulages grecs, les héroïques statues qui sont à côté ! La vie corporelle en plein air, saine, hardie et fière, la jeunesse qui durera, l'agilité, la force, la sérénité, la joie unie et simple d'une âme encore vierge, la noblesse innée, l'aptitude à tout comprendre! Que nous en sommes loin ! Presque aussi loin que ces tristes Romains de la décadence. Regardez un juge jauni par le mauvais air,

grimé par l'impatience, roidi par le décorum, un avocat avec sa tête de fouine éveillée et ses lunettes qui luisent, un employé séché dans son bureau trop chaud, le corps ankylosé à demi, le teint blafard comme l'eau d'une rivière sale. Une sorte de pal intérieur s'est enfoncé en eux année par année, décomposant leurs traits, tordant leur attitude. Ils vivent pourtant, et tout cela fait ensemble une civilisation brillante. Nous ressemblons à ces figurants, à ces actrices, à ces ouvreuses ; cela respire l'odeur du gaz, s'éclaire avec la rampe, fait de la nuit le jour, et l'ensemble est le plus beau de nos vingt théâtres.

Non pas pourtant tout à fait. Ces gens du IVe siècle étaient usés ; quoique consumés, nous vivons encore ; même nous vivons trop. Notre Paris nous brûle, mais il nous allume ; quelques-uns survivent et n'en sont que plus beaux. On m'a montré une loge d'hommes à la mode, lettrés, voyageurs ou viveurs. Trois d'entre eux avaient un teint mat, immobile, que ni soleil, ni soupers, ni travail n'entament, et des têtes comme celles de Vespasien et de Tibère. Quantité sont restés en route, mais ceux qui subsistent sont deux fois trempés, et vivent dans la flamme comme dans leur élément.

Même les moindres, les gens de métier ordinaire, avec leur figure passée ou couperosée, ont de la volonté, de l'élan, ou du moins de l'opiniâtreté et de l'énergie. Ils courent sous le fouet de la concurrence, et courront jusqu'au dernier souffle. Ils gagneront de l'argent, ils monteront en grade, ils lutteront contre

leur femme, ils auront des maîtresses, ils pousseront leurs enfants, ils trouveront encore de la gaîté et des mots dans un souper. En vain notre lampe avec ses flammes concentrées crache bruyamment et salement ses étincelles corrodantes ; elle a beau sentir mauvais, elle éclaire ; et par moments elle a des renouvellements et des splendeurs que nulle machine bien montée et sagement modérée n'égalera.

Vous avez vu ce jet subit et superbe en juin 1848 dans ces voyous de la rue dont on avait fait des soldats.

V

Fraschini crie trop fort ; comme Tamberlick, il tient et tend la note avec un excès qui l'usera ; Verdi fait de même : vulgaire, puissant, vivant, violent, les nerfs et les muscles tendus, en homme qui n'épargne rien de lui ni d'autrui, il veut pressurer et absorber d'un trait toute la substance de la passion et du plaisir, sauf à tomber un instant après sur le carreau. Il ressemble à son public, et voilà pourquoi son public le comprend.

CHAPITRE XIII

AUX ITALIENS

Il me semble que j'ai été injuste la dernière fois pour le public des Italiens. Il faisait trop chaud, probablement j'avais des nerfs, quand au retour j'ai griffonné mes notes.

Charmante jeune fille de seize ans dans la troisième loge de face. La loge est louée à l'année. Le père, la mère, accompagnent; quelquefois aussi le frère, un élégant, un membre du Jockey-Club, à cravates irréprochables, avec une petite tête volontaire, avec un air sec et de défi hautain, avec le regard dur d'un homme habitué à manier et mener les chevaux et les filles, les filles plus rudement que les chevaux; assez régulièrement aussi un grand long gaillard, un gentil-

Digitized by Google

homme de campagne, barbu et velu, avec la mine d'un orang-outang distingué, probablement un futur en expectative. Belle famille, bien posée. La mère a des restes fort convenables. Excellents chevaux, et laquais superbement fourrés, au péristyle.

Elle s'appelle Marguerite, elle est rieuse, mais sans excès, point évaporée ni précoce : c'est l'enfant heureuse, riche, née dans le luxe, pour qui la grande toilette, les bals, un château sont choses aussi naturelles que l'air, et qui dirait volontiers des gens sans pain : « Eh bien, alors, qu'ils achètent de la brioche ! » — Une telle personne est une créature rare dans ce monde de plébéiens enrichis, travailleurs ambitieux, piqués incessamment d'inquiétudes et rongés de convoitises. Je la regarde depuis cinq ou six jours, elle me rafraîchit et me délasse. Cela fait contraste. Quand j'observe les Parisiens, sur le boulevard, à la Bourse, au café, au théâtre, il me semble toujours voir un pêle-mêle de fourmis affairées et enragées sur lesquelles on a versé du poivre.

Bien jolie toilette avant-hier soir : un corsage de soie bleue qui serre et marque la taille et remonte un peu entre les deux seins; au-dessus le plus moelleux nid de dentelles. Très-chaste, et très-jeune fille encore; elle n'est que peu décolletée, et coiffée d'une simple rose. Mais cette fine taille si visiblement prise, et cette douce blancheur virginale pour cacher et indiquer la

poitrine, sont d'une invention savante; l'invention n'est pas d'elle, elle suit la mode, c'est sa mère qui l'habille; elle est bien trop jeune pour soupçonner l'effet exact de sa toilette; ses pensées sont trop vagues et trop neuves; c'est moi en ce moment qui explique cet effet, en sculpteur, en homme du monde; elle rougirait si elle entendait mon explication. Et pourtant dans le demi-jour de ses pensées, elle en soupçonne quelque chose; elle sait que cela lui va bien, qu'un autre corsage lui siérait moins bien, qu'elle plaît, que les yeux s'attachent à sa taille. Elle ne va pas plus loin, elle entrevoit dans un brouillard diaphane et doré comme une aurore des choses. Une vraie rose endormie : pendant que les vapeurs du matin s'évanouissent et que des blancheurs lumineuses s'étalent sur le ciel nacré, elle écoute, immobile et comme en songe, des battements d'ailes lointaines, le bruissement indistinct du peuple d'insectes qui viendra tout à l'heure bourdonner autour de son cœur.

(Au diable les métaphores; on ne dit rien de précis, et quand je relirai ces notes, je ne verrai plus son visage et son air.)

Le teint est parfaitement pur; la bouche toute petite sourit, demi-entr'ouverte : un doux sourire, gracieux, posé; une voix timbrée, mélodieuse; rien de pressé, d'effaré; elle dit des choses ordinaires sans faire effort, sans vouloir les dire autrement; elle ne songe pas à avoir de l'esprit, elle se laisse vivre. La vie parisienne ne l'a pas encore emportée dans son courant; elle y nage comme un cygne dans un beau lac.

(Décidément, je ne sortirai pas aujourd'hui des métaphores. — Après tout, puisqu'elles viennent, il faut croire qu'elles sont le meilleur moyen de dire ce que j'ai senti.)

On voit qu'elle est à son aise, qu'elle ne songe pas aux rivalités, à l'intrigue, à la coquetterie, qu'elle n'a jamais pensé à l'argent, que nos soucis ne l'ont pas effleurée, que la beauté, la parure, les respects, l'admiration ne lui ont jamais manqué. Elle n'imagine pas qu'ils puissent jamais manquer; vous figurez-vous qu'un jour l'eau et la lumière puissent vous faire défaut? Elle étend la main le matin à côté de son lit et trouve une toilette fraîche; est-ce que, lorsqu'on tire les rideaux, la lumière peut tomber ailleurs que sur une toilette fraîche? Il y a une sonnette à sa portée; est-ce qu'une sonnette ne se termine pas toujours par une femme de chambre? La grande cour s'étale sur le devant; est-ce qu'une grande cour peut se passer d'un équipage? Sur cet équipage poussent un cocher, des laquais, comme sur un cerisier des cerises. Pour le portier grave qui respectueusement ouvre la porte à deux battants, la porte le produit naturellement avec sa livrée neuve et sa figure rouge. C'est ici la définition parisienne des olives : petites boules vertes qui se rencontrent ordinairement autour des canards.

Elle n'écoute pas la *Cenerentola;* elle continue à causer aux plus beaux endroits, au sextuor. Elle n'écoutait pas davantage deux jours auparavant, au *Trovatore*. De temps en temps, elle avance son cou blanc, avec un mouvement d'oiseau, sourit un peu, accorde

une minute d'attention. Pour les habitudes, elle est princesse ; les musiciens sont pour elle, comme autrefois à la cour, des ouvriers payés, qu'on écoute, ou qu'on n'écoute pas, à volonté, qu'on renvoie d'un geste ; c'est dans notre siècle seulement qu'on a traité les artistes à peu près en égaux. Autrefois un peintre était un maître tapissier, entrepreneur de décorations ; un poëte, un musicien, servaient pour les fêtes de cour ; on les protégeait, on les faisait dîner à l'office ; si on les admettait à la vraie table, on s'amusait d'eux. Santeuil est mort parce que le prince de Condé lui avait vidé une tabatière dans son verre à boire. Mozart a reçu des coups de pied du prince-évêque de Salzbourg.

Elle est ici parce que c'est un endroit où l'on vient, parce qu'elle est oisive, parce que, de la loge, on peut faire la revue du monde, parce que sa voiture, ses gens, sa femme de chambre sont là pour la servir, l'amener, la ramener, sans qu'elle y pense. Pour les cent vingt francs de la loge, elle n'y a pas songé une minute. Si un jour par hasard elle y songe, elle voit six petits ronds jaunes qui passent d'une main dans une poche ; on l'étonnerait fort en lui disant que c'est le loyer d'une ouvrière. Quant aux passions exprimées, aux tristesses, aux grandeurs de la musique, à tout ce que nous sentons dans un opéra, nous autres qui avons goûté et senti la vie, elle n'en soupçonne

rien ; tout cela est hors de son âge et de son expérience.

Il n'y a là pour elle que des histrions assez mal habillés; le manteau à fleurs de lis de Don Magnifico est râpé; les actrices lui semblent fagotées ; à ses yeux, ce sont des êtres d'une autre espèce, des femmes de chambre qui veulent singer les vraies dames. Quand le Trovatore chantait, elle regardait sa barbe trop large, et sa bouche trop ouverte ; je parie qu'elle aurait le même sentiment devant un bateleur qui porterait des poids : « Pauvre homme, se dit-elle, il va se faire du mal ! » Au fond les scènes de passion lui semblent grotesques. Elle ne comprend pas qu'on puisse se démener de la sorte. La grande lamentation de l'orchestre, les longs sanglots douloureux, les sons enflés qui montent comme une furieuse acclamation de voix stridentes, lui font le même effet que la vilaine foule crottée qui s'entasse et se heurte sur les boulevards un jour de pluie. Elle jette un regard sur le manche des violons où les archets grincent et où les doigts se tracassent ; elle pense alors à ces petites soufis alertes qui font tourner infatigablement leur cage. L'an dernier, quand l'Enfer de Doré était à la mode, j'ai vu, dans un salon, des jeunes filles pareilles, feuilleter avec de petits cris de plaisir les belles pages satinées : « Oh ! comme c'est joli. Oh ! les singulières têtes. Oh! des serpents. Oh ! mon Dieu, il a une fourche. » Cette année-là, je crois, à l'Opéra on jouait *Alceste*, et les jeunes femmes, pendant l'air terrible du sacrifice, chuchotaient avec des rires étouf-

fés : « Mais c'est de la viande qu'ils apportent sur l'autel ; ouvrez vite la lorgnette. Ah ! Seigneur, de vraies côtelettes ! » Je mettrais ma main au feu que pour elles la plus agréable musique est celle des *Rendez-vous bourgeois.*

(C'est moi qui suis le bourgeois, l'imbécile. Quelle sotte habitude que de laisser ses yeux se tourner comme je fais vers le vilain côté des choses ! J'étais bien plus heureux tout à l'heure quand je pensais à la robe bleue, et que j'imaginais la mignonne fossette qui se creuse à la nuque sous les cheveux d'or. Et bien soit, il n'y a pas de créature parfaite. La belle découverte, et comme j'en suis plus avancé de m'être cassé le nez contre une vérité solide ! Il n'y a rien de *vrai* que la forme et le rêve qu'elle suggère ; c'est avec la musique, non avec le raisonnement qu'il faut la commenter.)

A minuit, en rentrant, auprès d'un feu gai, dans une chambre chaude, quand tous les domestiques se sont retirés, quand le silence se fait, quand on ne distingue plus dans le lointain que le roulement indistinct d'une voiture attardée, comme on est bien dans un fauteuil ! Le théâtre et toute représentation sont choses grossières ; même toutes les choses réelles sont grossières. Il n'y a de parfaitement beau et de parfaitement doux que les demi-songes. On s'oublie, on regarde machinalement les aiguilles lentes de la pen-

dule ; on laisse venir, s'arranger, s'en aller les images intérieures. Des fragments de mélodie s'élèvent ; on les comprend si bien ! on se trouve si vite face à face avec l'âme charmante et passionnée du maître! on est si heureux d'être délivré des acteurs, de la rampe, de la friperie théâtrale, de tous les voiles qui se mettaient entre notre sentiment et son sentiment! Ce n'est pas Verdi qui chante au dedans de moi à pareille heure, ni Rossini, ni aucun Italien, c'est Mozart. Je suis venu écouter dix fois *Cosi fan tutte*, l'année dernière, et c'est sur ces airs-là que je pense au frais et gracieux visage que j'ai regardé ce soir.

Je revois la scène et la tiède contrée lumineuse. La terrasse s'élève au bord de la mer, parmi les buissons de cactus, avec un berceau enguirlandé de roses, au bord duquel un figuier pose ses lourdes feuilles dentelées. La félicité, la tendresse, l'amour comblé, abandonné, tranquille, sont là dans leur patrie. L'air est si doux qu'il suffit de le respirer pour être content. La campagne lointaine est si veloutée que les yeux ne sont jamais las de la contempler. La large mer s'étend en face, rayonnante et paisible, et sa couleur lustrée a la délicatesse d'une pervenche épanouie. Une montagne rayée tourne sa croupe bleuïe et dorée au bord du ciel ; la lumière habite dans ses creux ; elle y dort emprisonnée par l'air et la distance, elle lui fait comme un vêtement, et plus loin encore les dernières chaînes enveloppées d'un violet pâle nagent et vont s'effaçant dans l'immuable azur. Les plus riches ornements d'une fleur de serre, les veines nacrées d'un orchis, le

velours tendre qui borde les ailes d'un papillon ne sont pas plus suaves et à la fois plus splendides. On pense involontairement aux plus beaux objets du luxe et de la nature, aux jupes de soie ruisselantes de lumière, aux broderies qui rayent une moire, à la chair rosée, vivante, qui palpite sous un voile. Est-ce qu'on peut songer ici à autre chose qu'à être heureux et amoureux?

Mozart n'a pas songé à autre chose. La pièce n'a pas le sens commun, et c'est tant mieux. Est-ce qu'un rêve doit être vraisemblable? Est-ce que la vraie fantaisie, le sentiment pur et complet ne peut pas planer au-dessus des lois de la vie? Est-ce que dans la contrée idéale, comme la forêt d'*As you like it*, les amants ne sont pas affranchis des nécessités qui nous contraignent et des chaînes sous lesquelles nous rampons? Ceux-ci se déguisent en Turcs pour éprouver leurs maîtresses, ils feignent de s'empoisonner, la suivante se fait tour à tour médecin, notaire; et leurs maîtresses croient tout cela. Moi aussi je veux croire ces folies, un instant, si peu d'instants qu'il vous plaira; et c'est justement pour cela que mon émotion est charmante. Je ferai comme le musicien, j'oublierai l'intrigue; la pièce est satirique et bouffonne; je veux avec lui la voir sentimentale et tendre; sur le théâtre il y a deux coquettes Italiennes qui rient et mentent; mais *dans la musique* personne ne ment et personne ne rit; on sourit tout au plus; même les larmes sont voisines du sourire. Quand Mozart est gai, il ne cesse jamais d'être noble; ce n'est pas un bon vivant, un simple

épicurien brillant, comme Rossini; il ne se moque point de ses sentiments; il ne se contente point de l'allégresse vulgaire; il y a une finesse suprême dans sa gaîté; s'il y arrive, c'est par intervalles, parce que son âme est flexible, et que, dans un grand artiste comme dans un instrument complet, aucune corde ne manque. Mais son fonds est l'amour absolu de la beauté accomplie et heureuse; il ne se divertira pas avec sa maîtresse, il l'adorera, il demeurera longuement le regard attaché sur ses yeux comme sur ceux d'une créature divine; il sentira devant elle son cœur se fondre, et le sourire qui viendra entr'ouvrir ses lèvres sera un soupir de bonheur.

Bien mieux, il a mis la bonté dans l'amour. Il ne songe point comme Rossini à prendre du plaisir; il n'est pas transporté comme Beethoven par un sentiment sublime, par le violent contraste du ciel subitement ouvert au milieu d'un désespoir continu. Il songe à rendre heureuse la personne qu'il aime. Quel air divin que la cavatine du second acte! Comme il est suavement mélancolique et tendre! Comme l'accompagnement si fondu, si doux, s'enroule autour de la mélodie! Et comme un instant auparavant les accents tristes des adieux s'enflaient et s'abaissaient en modulations affectueuses et caressantes! Mozart est bon autant qu'il est noble, et il me semble que si j'étais femme, je ne pourrais m'empêcher de l'aimer.

Les flûtes et les voix s'accordent parmi les fins traits des violons qui, capricieusement, y entrelacent leurs broderies. La voluptueuse harmonie arrive comme un

nuage de parfums qu'une brise lente vient de recueillir en passant sur un jardin en fleurs. De fraîches joues, des yeux riants apparaissent par éclairs, et le corsage bleu, la taille penchée, l'épaule ronde et blanche, se détachent distinctement sur le bord de la terrasse. Au delà, le grand ciel ouvert, la mer azurée, luisent toujours avec la sérénité de leur joie et de leur jeunesse immortelles.

Une, deux, trois heures du matin. Mon feu s'est éteint, j'ai pris froid et j'aurai demain la grippe. Mais j'ai tiré de ma jeune fille tout ce qu'elle valait.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

PROPOSITION NOUVELLE ET CONFORME AUX TENDANCES DE LA CIVILISATION MODERNE, AYANT POUR BUT D'ASSURER LE BONHEUR DES MÉNAGES ET DE RÉGULARISER UNE INSTITUTION DE PREMIER ORDRE ABANDONNÉE JUSQU'ICI A L'ARBITRAIRE ET AU HASARD.

Utile dulci.

A monsieur le Directeur de *la Vie Parisienne*.

Monsieur,

C'est avec un profond sentiment de commisération et de regret qu'un observateur impartial contemple aujourd'hui les soucis croissants des familles françaises à propos de la plus grande affaire de la vie, j'entends le mariage. Dans les autres pays, en Allemagne, en Amérique, les jeunes gens choisissent par eux-mêmes ; on les laisse se promener ensemble et se connaître;

Digitized by Google

chacun est l'arbitre et l'ouvrier de sa propre vie ; ici les parents ont tout le fardeau. Vers cinquante-cinq ans, beaucoup de personnes tranquilles qui jusque-là employaient leur soirée à prendre du thé et à jouer au whist, éprouvent tout d'un coup le besoin de donner des bals ; c'est qu'il y a une fille mûre à la maison. Il est triste de voir la mère qui a grossi, travailler à se donner une taille, et, après une longue éclipse, étaler à la clarté des lustres des épaules quinquagénaires, qui feraient mieux de ne pas se montrer. Il est triste de voir le père accoster sur le boulevard ses moindres connaissances, et, au moyen d'une demi-douzaine de transitions préparées, solliciter leurs bons offices. Il est plus triste encore de le voir, quatre fois par semaine, endosser le harnais, je veux dire l'habit noir rehaussé par la cravate blanche, se frayer un chemin jusqu'à deux fauteuils dans un salon comblé, installer sa femme et sa fille, repartir et se mettre en quête de danseurs et autres jeunes gens présentables. Cependant la jeune fille parée comme une châsse, ballonnée, enrubanée, demeure immobile, les yeux demi-baissés, sous le feu des quarante lorgnons qui l'explorent, tandis que la mère, entre deux dames inconnues, ne pouvant ni causer, ni remuer, rougit de chaleur et de fatigue, ouvre des yeux fixes comme ceux d'un crabe, regarde l'heure, et fait des efforts héroïques pour ne pas dormir. Mais là où le spectacle est véritablement douloureux, c'est à la campagne ; les tribulations des parents deviennent infinies ; la consommation de gants frais, de résilles, de toquets, de bottines, devient tout

d'un coup monstrueuse; les locations de voitures, les parties de campagne se multiplient; un nombre infini de volailles périssent sacrifiées à l'intérêt public, et, comme l'estomac est la route du cœur, des bouteilles vénérables tirées de leurs toiles d'araignée viennent allécher chaque samedi une foule inusitée de convives. Si l'on calcule qu'une famille en ces circonstances donne en deux ans huit ou dix bals, autant de dîners, et conduit sa fille dans une centaine de bals et de dîners; si à ce budget extraordinaire on ajoute les suppléments forcés de la toilette quotidienne; si on joint à tout cela les fiacres, cabriolets, remises, ports de lettres du père, et le nombre infini de phrases diplomatiques (*Time is money*) qu'il a dû composer et prononcer, on évaluera, je pense, le total de la dépense à une année de revenu, environ vingt mille francs, dans la classe moyenne.

N'est-ce pas là pour les pauvres parents une charge bien grosse, et n'est-il pas affligeant de voir une pareille disproportion entre la réclame et les produits? Combien de partis ce système recrute-t-il pour une fille? Cinquante ou soixante vaguement possibles, cinq ou six qu'on examinera sérieusement et entre lesquels on est forcé de faire un choix. Tel est le chiffre qui m'est donné par plusieurs dames singulièrement expertes en statistique matrimoniale, et je pense qu'on peut y avoir une entière confiance. Maintenant je demande si c'est assez de cinq ou six partis pour vingt mille francs d'annonces? Cela les met l'un dans l'autre à quatre mille francs pièce, et certainement

c'est trop cher : surtout si l'on considère que deux au moins, vus de près, ont présenté des cas rédhibitoires; que deux autres, amenés dans l'enceinte, ont laissé percer des allures inacceptables, et qu'enfin le dernier, l'heureux préféré, n'a été admis à traîner la jolie calèche que parce que la jolie calèche ne pouvait pas rester indéfiniment sous le hangar.

Une bonne preuve que ces choix sont trop bornés, c'est la part énorme que le hasard a dans l'issue. Faute d'un marché assez garni, on prend à la volée, selon la rencontre. Mon jeune propriétaire signait il y a deux mois une procuration chez son notaire; une idée vint au notaire : il le toise, vérifie qu'il n'est pas encore chauve, suppute intérieurement le total de ses biens-fonds et lui crie : « Parbleu! mon cher, vous arrivez à propos : vingt ans, jolie, blonde, bon caractère, famille solide, fortune en immeubles, deux cent mille francs comptant, peut-être davantage, trois cent mille francs d'espérances, la ferme est dans le tracé d'un chemin de fer. » Le mariage s'est fait. — Mon vieil ami B... faisait un jour visite dans une maison où débarquait une cousine provinciale, arrivée à Paris pour renouveler son râtelier osanore. Il est fort poli, elle le trouve aimable, s'enquiert de lui, apprend qu'il a une fille, pense à un charmant procureur du roi de son pays, sujet hors ligne, qui, l'an dernier, sur douze affaires, a obtenu douze condamnations, dont trois capitales et sera porté l'an prochain pour la croix d'honneur. Le mariage s'est fait aussi. — C'est par ces raccrocs qu'on s'engrène. Moi-même, monsieur, quelque

temps après mon retour, lorsque les dollars gagnés dans le porc salé et dans les huiles m'entouraient d'une auréole lumineuse, et que la future madame Frédéric-Thomas Graindorge flottait parfois devant mes yeux trop attendris, j'ai vu le mariage me sauter au cou sous ces formes saugrenues; par exemple, sur le boulevard, lorsqu'un ami me frappait sur l'épaule, ou bien quand la digestion commencée rendait la conversation plus intime, une fois en quittant le pédicure, une autre fois au moment où, après avoir plongé chez Deligny, je revenais sur l'eau en soufflant comme un marsouin. Certainement un système de publicité si insuffisant qu'il est obligé de s'adjoindre ces sortes de hasards est un engin de pêche médiocre, et l'on peut à bon droit s'étonner que, dans le perfectionnement général des machines, les malheureux parents n'aient encore aux mains qu'un si mauvais filet.

Plusieurs honorables industriels ont essayé de remédier au mal, en instituant des agences matrimoniales, qui enregistrent des deux parts l'offre et la demande, et mettent en communication par toute la France le chaland et le fournisseur. En vérité, et la main sur le cœur, on se demande pourquoi ces sortes de marchés, si réguliers, si commodes, si bien tenus, si semblables aux Bourses de Paris et de Londres, n'ont point obtenu une approbation plus marquée. Je crois, moi, que si on les décrie, c'est hypocrisie pure. Car quoi de plus utile et de mieux justifié que l'établissement d'une Bourse pour les affaires? Est-ce que le mariage n'est pas une affaire? Est-ce qu'on y pèse

autre chose que les convenances? Est-ce que les convenances ne sont pas des valeurs, capables de hausse et de baisse, d'évaluation et de tarif? Est-ce qu'on ne dit pas : une fille de cent mille francs, de deux cent mille francs? Est-ce qu'une place inamovible, une belle tournure, une chance d'avancement ne sont pas des marchandises cotées cinq, dix, vingt, cinquante mille francs, livrables seulement contre valeurs égales? Est-ce que mon neveu M. Anatole Durand ne vaut pas cent pour cent de plus depuis qu'on le dit couché sur mon testament? Est-ce que si par bonheur il s'appelait d'Urand ou du Ranz (noblesse suisse, vaches sur azur), il ne vaudrait pas encore cent mille francs de plus? Qu'y a-t-il de plus désirable et de plus conforme aux grands principes de l'économie politique, que d'offrir à chaque valeur le plus large marché possible? Connaissez-vous un autre moyen de la faire monter à son véritable prix? Que doit souhaiter le législateur en matière de commerce, sinon la concurrence de tous les acheteurs entre eux et de toutes les marchandises entre elles, afin que nul n'achète ou ne vende au-dessus ou au-dessous du cours? — On déclame contre les courtiers de mariage. Qu'est-ce donc, je vous prie, que les bonnes amies, cousines, tantes, grands parents, notaires, médecins, confesseurs, qu'on met en campagne, sinon des courtiers officieux, parfois officiels? — On répond qu'on ne paie pas ceux-là. Si fait, et souvent en nature, par un cadeau après le mariage, et à tout le moins en dîners, en politesses, en considérations, en petits ou grands services. J'a-

joute enfin qu'en pratique on n'écoute guère ces susceptibilités, que les industriels en question gagnent du terrain, que tous les ans leurs affaires s'étendent, que plusieurs personnes de la meilleure compagnie ont été mariées par eux sans que le monde s'en doute, que tel salon musical, fort couru et d'entrée difficile, leur fournit, moyennant finance, des endroits de présentation et d'entrevues, que tel personnage bien mis, considéré, qui dépense vingt mille francs par an et n'a que six mille francs de rente, reçoit d'eux l'argent dont il a besoin pour payer ses bottes vernies et habiller son groom. Mais l'amour-propre retient les parents, et on constate avec regret que les familles délicates et bien posées dans le monde refusent, à leur grand dommage, d'avoir recours aux établissements salutaires qui pourraient seuls les tirer de leurs déplorables embarras.

Bien des fois j'ai songé à cette situation si triste. Quoique ancien négociant, et Américain plus qu'à demi, j'ai un cœur pour ceux qui souffrent; je ne vois pas un père trotter en fiacre, une mère faire tapisserie sans me mettre à leur place; je souhaite relever mon pays; je crois que si le mariage y est malheureux et difficile, c'est que nous n'avons pas étudié les moyens de le faciliter et de l'améliorer. Je suis convaincu que le remède comme le mal se trouve dans nos institutions et notre caractère. J'ai réfléchi, j'ai consulté le génie de mon siècle et de mon pays; j'ai tenu compte de l'esprit administratif et centralisateur de la France, des préjugés régnants, des besoins nouveaux; j'ai mis

à profit des institutions qui fonctionnent déjà, des inventions qui se répandent partout; je me suis appuyé sur des exemples récents; bref, je n'ai épargné ni mon temps ni ma peine; enfin je suis arrivé à une conception neuve, dont il ne m'appartient pas de faire l'éloge, mais dont l'utilité, la beauté sont si éclatantes, que le plus simple exposé ne peut manquer de lui rallier toutes les approbations.

II

Je propose d'établir une agence matrimoniale universelle, ayant son siége à Paris, et des succursales dans chaque département et à l'étranger. Il serait nécessaire que cette agence fût sous le contrôle et même sous la direction du gouvernement. Elle formerait une administration distincte, comme tous les grands services publics; et les hommes les plus éminents par la finesse de leur tact, comme par la pureté de leur réputation, seraient mis à sa tête. Les agences actuelles se fondraient dans celle-là, comme il est arrivé dans l'affaire des remplacements militaires, et dans le second cas comme dans le premier, ce serait pour le plus grand bien du public.

Toute personne qui voudrait avoir recours à l'agence serait tenue de fournir des renseignements complets et authentiques sur sa santé, sa personne et sa famille, certificats de médecin, purges d'hypothèques, titres de rente et de propriété, attestations légales de

bonne vie et mœurs, etc. On peut imaginer quelle sécurité et loyauté cette mesure mettrait dans les contrats.

Comme les deux classes les plus considérées et les mieux informées en France sont les ecclésiastiques et les magistrats, et que, de plus, les uns et les autres sont fonctionnaires, ils seraient tenus, chacun dans son ressort, et pour les candidats de son ressort, de fournir à l'administration un portrait moral qui prendrait place au dossier, avec les notes des proviseurs, chefs d'administrations et autres fonctionnaires, sous lesquels le candidat aurait pu travailler. L'admirable centralisation de la France trouverait ainsi un emploi ingénieux, nouveau, tout à fait rassurant pour les familles, et singulièrement propre à encourager les bonnes mœurs.

Un grand établissement de photographie serait attaché à l'agence centrale, avec une succursale pour chaque succursale des départements. Vers cinquante mille francs de dot, une famille aurait droit à deux portraits : l'un assis, l'autre debout, le premier de dos et le second de face. — Vers cent mille francs, le portrait serait un sixième de nature. — Vers deux cent mille francs, un quart de nature, et, en outre, un portrait équestre. — Vers deux cent cinquante, le dossier comprendrait la photographie spéciale du crâne (pour attester la conservation des cheveux), de la bouche ouverte (pour montrer l'état des incisives et des canines), des pieds et des mains (pour démontrer la petitesse aristocratique). — Vers les chiffres élevés, on pourrait réclamer le portrait

du futur en habit, en redingote, en robe de chambre, même en bonnet de nuit, ou occupé à se faire la barbe. (Cela est essentiel pour prévenir les désillusions.) — Ces portraits et pièces de conviction pourraient être consultés par toute personne qui justifierait d'une fille à marier et d'une dot suffisante. On voit quelle extension prendrait aussitôt la photographie : elle se trouverait érigée en institution sociale; les frais de voyage et les déceptions qu'elle épargnerait aux candidats et aux familles sont infinis.

Chaque offre inscrite à l'agence devrait être accompagnée d'une demande spécifiant par approximation le chiffre de la fortune et le genre de la position demandés en échange. Ces offres seraient classées dans les bureaux d'après l'élévation du chiffre et l'espèce de la profession. Toutes les semaines, un tableau affiché à la Bourse, et divisé en catégories, publierait le nombre et l'espèce des inscriptions tant mâles que femelles. On verrait, par exemple, que, d'après le relevé de la semaine, il y a eu tant de professeurs de lycée, tant de capitaines de première classe, tant de magistrats à trois mille francs, tant de dots de soixante mille francs à l'offre et tant à la demande. A l'instant un cours s'établirait comme pour les autres valeurs. Si, par exemple, les magistrats étaient fort demandés, aussitôt leur valeur monterait; j'entends qu'ils pourraient prétendre à des dots plus grosses. Les fluctuations des évènements commerciaux et politiques auraient leur effet sur ce marché comme sur les autres. Une menace de guerre ferait baisser le taux des officiers. La nouvelle de la paix en Amérique

élèverait le taux des négociants. Chacun, le matin, en ouvrant son journal, aurait le plaisir d'y trouver sa valeur inscrite et chiffrée; d'après la prévision des hausses et des baisses, il pourrait choisir le moment où sa cote matrimoniale atteindrait le plus haut chiffre, et il se marierait en conséquence. — Il faut abréger; mais le lecteur intelligent voit d'un seul regard que ma proposition transporterait dans les mariages la précision, la facilité, le bon sens, la bonne logique qui se rencontrent dans les affaires de bourse, et qui, par une bévue inexplicable, n'ont pas encore été introduits dans les affaires de cœur.

Je m'arrête, monsieur, car j'aurais besoin de trop de place pour développer les heureuses conséquences d'un projet si raisonnable : un seul mot encore pour mettre en lumière la vérité philosophique qui m'autorise et me soutient. J'ose croire qu'ici je suis dans le grand courant de mon siècle et de ma nation. S'il est un trait marquant qui distingue ce siècle entre tous les autres, c'est que les sciences positives ont pris l'empire, et que leurs applications s'étendent partout et sans cesse; c'est qu'avec elle la statistique, l'économie politique, la publicité, les habitudes industrielles, commerciales et pratiques entrent dans toutes les têtes. D'autre part, s'il est un trait marquant qui distingue notre nation entre toutes les autres, c'est qu'elle est capable et avide d'organisation, c'est que les entreprises privées y prospèrent moins que les institutions publiques, c'est qu'elle a besoin en toutes choses de centralisation et de gouvernement. Maintenant, je le demande, est-il

possible de concevoir un projet qui soit plus conforme à ces deux tendances ; qui donne plus de satisfaction aux intérêts, plus de publicité au commerce, plus de régularité aux opérations, plus d'étendue aux affaires ; qui crée d'un seul coup plus de commerçants et plus de fonctionnaires ; qui rende la vie à la fois plus commode et plus mécanique ; qui rapproche l'homme plus complétement de ces valeurs timbrées et chiffrées, enregistrées et circulantes, auxquelles il travaille à s'assimiler? Je ne sais quel accueil l'opinion garde à cette conception féconde ; mais, quoi qu'il arrive, j'ai pour moi ma conscience ; je sais, *je sens*, la main sur le cœur, que si ce germe lève, je n'aurai pas été inutile à mon espèce. Ma conviction est si forte, que je suis prêt à déposer les premiers capitaux, persuadé qu'ils me rapporteront dix pour cent de plus que dans le porc salé et dans les huiles.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

UN DINER

« Madame est servie. »

— La maîtresse de la maison se lève avec une certaine lenteur et va prendre le bras du plus qualifié des convives. Celui-ci arrondit le bras, courbe gracieusement le dos, cherche une phrase, et trouve un sourire. Cependant un petit désordre se fait; les hommes cherchent des yeux une console pour y placer lestement leurs chapeaux; la politesse et la modestie les tiraillent. Offrirais-je le bras? Ma cravate est-elle bien mise? Passerai-je le second? Passerai-je le troisième? L'urgence se déclare; trois habits noirs à la fois se précipitent autour d'une jupe; la jupe choisit au hasard, et la file commence. A la queue, l'excédant mâle avance, d'un air demi-content, demi-réservé, devant les beaux laquais raides. Ah! qu'ils ont l'air dignes! qu'ils sont bien poudrés! quelle tenue d'ambassadeurs

ou de ministres! J'ai vu des ambassadeurs et des ministres; les laquais sont mieux; la belle prestance est une portion de leur état; leur gravité n'a pas d'égale. Mais surtout, ils ont l'organe essentiel, aristocratique, le mollet; des mollets complets valent en plus cent francs de gages : ce mollet blanc au-dessus d'un soulier à boucle reporte l'esprit aux plus beaux jours de Marly et de Versailles. Hélas! si nous relevions notre pantalon, combien d'entre nous, bourgeois desséchés, enflés, déformés, seraient dignes d'être des laquais!

Les dames s'asseyent, arrangeant et étalant leurs jupes. Les hommes, discrètement, le lorgnon à l'œil, cherchent à lire leur nom sur le petit papier blanc qui leur indique leur place; ils la prennent en saluant et toussent pour éclaircir leur voix, à demi-ensevelis sous deux robes. Sur toute la ligne l'armée des verres et des bouteilles scintille; chaque assiette a son petit bataillon; les candelabres jettent par milliers leurs clartés blanches sur cet arsenal luisant; les corsages de soie, les rubans, les diamants chatoient; un large vase d'azaléas et d'arums lève, au milieu de la table, ses panaches satinés et la délicate frange de ses fleurs épanouies, le petit bruissement des cuillers et des plats s'élève semblable au givre qui grésille contre des vitres. Qu'est-ce que je vais dire à ma voisine?

Mon neveu Anatole Durand qui dîne ici pour la première fois a l'air empêtré; il va trop dîner; dans

un quart d'heure, ses yeux seront allumés et ses joues rouges ; il se battra les flancs pour trouver une idée et il accouchera d'une sottise. Mon neveu Anatole, à votre dernier bal, après six minutes de silence, vous avez dit à votre danseuse, une fine et charmante fille qu'en imagination je vous destinais pour femme : « Mademoiselle, vous habitez Chatou ? » — « Oui, monsieur. » — « C'est un bien vilain endroit. » Et la conversation en est restée là. Mon neveu, quand on parle si peu, on doit trouver autre chose.

Moi, je me sens au large ; j'ai le porc salé et les huiles. D'un plat ou d'une lampe, je passe aux viandes et au pétrole, et je lâche une ou deux histoires ; ma phrase, une fois attelée, va toute seule comme un cheval d'omnibus qui sait son chemin. Vers le champagne, je décris l'Américaine osseuse et puritaine, versée dans la Bible, l'économie politique et l'anatomie ; j'établis un parallèle entre cette prêcheuse et qui de droit ; on daigne me sourire, et la conscience satisfaite, je me lève pour aller au fumoir. Infailliblement, comme j'ai cinquante-trois ans sonnés, ma voisine dira tout haut en rentrant au salon : « Ce monsieur Graindorge est un peu singulier, mais il est fort aimable. »

Au centre de la table est un ancien ambassadeur, sénateur aujourd'hui ; c'est le principal personnage. Figure de bois, pas un muscle ne bouge. J'ai

remarqué souvent cette expression chez les hommes politiques, surtout chez les hommes officiels; à force de représenter, ils ont acquis l'immobilité d'une figure décorative. Celui-ci ne s'amuse pas, ne s'ennuie pas; il est là, passif, fixe, vide de sensations, comme un factionnaire dans sa guérite. Ce qui est encore plus beau, c'est qu'il n'a pas d'*absences;* sa pensée ne vagabonde pas ailleurs, elle s'est figée, elle ne s'occupe qu'à maintenir la physionomie à l'état majestueux, et le corps à l'état rectiligne; même elle ne s'occupe point à cela; l'état rectiligne et l'état majestueux sont désormais des habitudes; il n'a plus besoin de se contraindre et de s'observer pour y atteindre. La bête prend toute seule l'attitude grave, sans que l'âme ait besoin de s'en mêler; délivrée de tout souci, l'âme se dispense d'être. Un demi-sourire terne habite uniformément sur les lèvres magistrales; des rides imposantes descendent le long du nez; le long visage nettement coupé semble celui d'un buste. Spectacle auguste! Véritablement avec son cordon rouge et sa plaque, il est admirable à voir, surtout à table et au whist, mieux encore quand il salue; en ces moments-là, on se demande pourquoi il ne salue pas toujours; certainement, il ne peut se fatiguer, ses courbures et ses redressements sont trop parfaits; on n'imagine pas des tendons et une échine si disciplinés, si sûrs d'eux-mêmes; c'est la correction et l'élasticité d'un automate. Ce soir il a de la conversation; en belles phrases bien écrites, il cause avec un banquier, son voisin, des queues de mouton, plat remarquable, fort étudié en

Autriche et en Angleterre, mal compris en France, et qui, pourtant, après diverses tentatives, a rencontré un interprète convenable dans le cuisinier de M. de Rothschild.

Première dame à gauche, une vraie Parisienne ; ennuyée d'être à côté d'une bûche diplomatique, elle s'est retournée vers son voisin qui est jeune. Vingt-quatre ans, trois rangs de grosses perles dans la coiffure, deux larges boucles de cheveux retroussés sur les tempes, qui lui donnent l'air le plus fantasque et le plus piquant; une taille fine, des épaules toujours en mouvement, et la plus légère, la plus mignonne, la plus bruissante robe lamée et satinée qu'on puisse imaginer; le nez est un peu long, mais les dents sont parfaites, et ses yeux noirs ont un feu, une verve, une allégresse continue qui illumine toutes ses idées et tous ses mouvements. Sa supériorité consiste dans sa franchise. Elle veut s'amuser, vivre parmi des choses brillantes, et elle l'avoue. Pour elle, la vie ne commence qu'aux lumières, à onze heures du soir, au milieu des conversations, parmi les parures et l'ondoiement des jupes lustrées, argentées, brodées, qui se froissent et s'étalent sur les poufs roses. Deux, trois soirées chaque soir, cinq ou six dîners par semaine, les Italiens, l'Opéra, et, pour surcroît, le Bois chaque après-dînée ou les visites reçues et rendues, ce n'est point trop pour elle. Jamais de lassitude ni d'affaisse-

ment ; elle est dans le monde comme un navire en pleine mer, en beau temps, à pleines voiles. L'envahissement est si fort que toutes les parties de sa pensée ont reçu l'empreinte de sa passion. Les autres jeunes femmes sont hypocrites à l'endroit de la musique, celle-ci point. Elle joue du piano et se moque de son jeu ; au lieu de se pâmer devant Beethoven ou Mozart, elle écoute Verdi ou Rossini et seulement pendant dix minutes, rien de plus ; un morceau lui plaît comme un sorbet glacé qui occupe agréablement un quart d'heure ; elle n'aspire pas au sentiment, à la profondeur d'une âme incomprise. Toutes les importations allemandes ont glissé sur elle sans la pénétrer. Elle est parfaitement Française, et du XVIIIe siècle, semblable à cette marquise qui, avant de recevoir un grand général, demandait : « Est-il aimable ? » Bien loin de s'incliner gravement, avec componction, devant les choses respectées, elle les touche du bout de son ombrelle, regarde une demi-minute, fait une petite moue et passe à côté. En politique, il n'y a pour elle que deux partis, celui des mains gantées et celui des mains sales. La religion est une chose admirable, mais le vicaire a de si mauvaises façons ! Rien de plus beau que les vertus domestiques, mais qu'est-ce qu'une femme qui fait des comptes de cuisine ? La peinture est un grand art, mais pourquoi les peintres ont-ils le plus souvent les yeux clignotants et des lunettes ? M. de... est le premier politique du siècle, mais il a une tête de casse-noisettes et l'encolure d'un tonneau. Cela va si loin qu'elle n'est pas même vaniteuse ; elle

ne perd pas son temps à se comparer à ses voisines ; leurs jolies toilettes ne l'irritent pas, au contraire, elle en jouit ; ces toilettes font partie de l'éclat qu'elle aime ; la jalousie et les rivalités sont de vilains intrus grimés et grognons qui ne trouvent point d'accès chez elle ; son esprit est trop gai, trop semblable à une salle de bal, toujours rempli par les idées bourdonnantes, par les alertes et changeantes images du divertissement. Il faut la voir et l'entendre conter une histoire la plus mince, un simple détail, de la vie ordinaire ; il y a un tel entrain dans toute sa personne, un accent si vif et si net dans chaque parole, un tel élan dans chaque idée, qu'on ressent, par contre-coup, le plaisir de vivre.

Mariée depuis quatre ans. Le mari l'a promenée d'abord sur le Rhin, puis en Italie ; ensuite il a fallu arranger l'hôtel, les voitures, la maison de campagne ; cela a suffi deux ans. Maintenant elle joue avec lui comme avec une balle ; non qu'elle soit méchante, mais elle s'amuse de tout, même de lui quand elle l'a sous la main. Il devient gros et s'essouffle vite ; elle le persiffle après dîner, quand il s'endort ; elle lui fait faire ses courses. Le pauvre homme, sanguin et replet, n'y peut mais, et depuis un an devient amoureux d'elle ; il la regarde à table, il est inquiet, elle est trop aimable avec tout le monde. Achetez un joli couteau bien damasquiné et de trempe fine ; plus il sera affilé et bien emmanché, mieux il s'enfoncera dans votre poitrine.

Ce soir, elle tourmente un grand homme de fraîche

date, un compositeur. Ce malheureux musicien vient de publier trois nocturnes; il n'en dort plus; il est oppressé par son œuvre; il ne sent plus le goût du chevreuil ni des truffes; il se verse des verres de vin dans le gosier, croyant boire de l'eau; il a besoin qu'on lui parle de ses nocturnes. Elle lui cause de musique depuis le potage, mais sans arriver jusqu'aux nocturnes; elle s'arrête juste sur le bord et regarde sa mine alléchée, puis, d'un saut, rentre dans les phrases générales. A chaque quart d'heure elle devient plus brillante et lui plus morne. Vers le champagne, il est tout à fait désespéré : « Mes pauvres nocturnes! » A ce moment, elle entame l'éloge de Gounod. Il s'essuie le front avec la main et, en manière de consolation, demande du champagne.

Le premier service est fini. Petite pause. Un vague sentiment de béatitude se répand comme un parfum autour de l'âme. On n'a plus faim, mais on peut manger encore. On digère bien, et on sent qu'on digérera mieux. L'estomac est la conscience du corps, et, quand il est heureux, tout le reste le devient par contre-coup. On voit, avec une tranquillité voluptueuse, arriver le second service. On ne réfléchit pas, on ne fait pas de remarques expresses, mais on sent vaguement le luisant des porcelaines, la gaieté des parures, le moelleux des étoffes, l'arrangement fin et ingénieux de tout le luxe environnant. On s'oublie à regarder une jolie tête

penchée, à suivre le scintillement d'un diamant au bout d'une oreille, à contempler longuement quelque riche rose épanouie et posée parmi des cheveux blonds. Tout ce monde cause vivement, sourit, semble dans la joie. C'est ici la vraie fête, l'assemblée solennelle, la plus vénérée entre toutes les cérémonies mondaines, et la vapeur odorante des plats monte en spirales délicates comme l'auguste fumée d'un sacrifice.

Quatrième convive à gauche; un gros propriétaire, ancien financier, maintenant député de province, échoué sur un banc de la Chambre comme un phoque. Passionné pour le pâté de poisson, gourmet supérieur; il a des serres et fournit des ananas à ses amis. Son voisin, jeune référendaire encore neuf, essaye de l'amadouer, de l'amuser, de l'entraîner dans la politique et la littérature. Il répond peu, et son sourcil froncé semble dire : « Cet animal-là, avec ses phrases, m'empêche de sentir la qualité du sauterne. »

Une femme de quarante ans, mélancolique. Pas d'emploi et son nez devient rouge.

Qu'est-ce que ce menton rosé et ces favoris noirs au bout de la table? Ce courtisan de D...! il est partout.

Professeur suppléant à l'École de droit, long, mince, l'échine courbée, toujours saluant, présenté à tout le monde, faufilé partout, assidu partout, le parfait intrigant. Pas une idée, pas une apparence de talent ni

de conversation, ni de plume, ni de parole, et il arrivera. Il vient ici, comme dans dix maisons, deux fois par semaine, il s'étale devant la cheminée, il va s'incliner devant toutes les femmes, il échange trois phrases vides avec tous les hommes; il se montre, on le voit; l'idée de sa tête blafarde et de sa forme oblongue se grave à force de répétitions dans tous les esprits. Impossible de l'oublier, on l'a trop vu; il habite dans l'imagination de chacun comme la Revalescière Dubarry, ou le siccatif de Raphanel. On a beau le juger à son taux, le déclarer nul, on ne peut s'empêcher de l'avoir dans la tête. La maîtresse de la maison le trouve sous sa plume quand, dans sa liste d'invités, elle a besoin de boucher un trou. Le ministre embarrassé entre deux candidats le rencontrera dans son souvenir comme un en-cas; c'est un homme commode, il ne fera pas parler de lui, on peut le nommer sans se compromettre. Il est patient, il sourit bien et longtemps, il peut rester collé au mur, avec bienséance, toute une soirée; il regardera les tableaux, il fera danser les délaissées; ses habits sont corrects, il fait nombre, honorablement, comme une potiche sur une étagère. Prenez exemple, mon neveu Anatole, voilà une graine d'académicien.

Une des dix plus jolies femmes de Paris, la figure la plus régulière, toilette toujours nouvelle; mais c'est une simple poupée; son mari est un titi élégant. Pas

un souci ; ils semblent faits l'un pour l'autre, pour aller au Bois, pour danser, pour entrer et sortir, saluer, être en visite. Ils envoient sept cents cartes au jour de l'an. Elle a tant souri, qu'à vingt-huit ans elle a des commencements de petites rides imperceptibles autour des yeux et des lèvres.

Quand je m'approche d'elle, je prévois intérieurement le geste, l'air de tête, la réponse que ma phrase va produire. Tirez la ficelle d'une serinette, vous savez d'avance l'air qui va sortir. Joli serin pimpant, coquet, qui trottinez sur vos barreaux polis, dans votre cage dorée, près d'une mangeoire bien pleine, votre plumage est lissé, vos mignonnes petites pattes dansent tout le jour et sans fatigue, votre bec attrape d'un air mutin les grains de mil choisi qu'on vous prodigue, votre gosier a son répertoire de petits cris gentils et aigres, et je vous achèterais bien cent francs avec la cage ; mais je vous aimerais mieux empaillé que vivant !

Il me semble qu'on rit un peu, quoique décemment, à l'autre bout de la table. Un attaché d'ambassade, placé auprès d'une authoress anglaise, personne morale, essaye de défendre le roman français, qui est accusé de corrompre les mœurs. Après plusieurs passes et ripostes, il lui dit, avec un air d'honnête homme : « Miss Mathews, vous nous jugez sévèrement, c'est « faute de nous avoir assez lus ; permettez-moi de

« vous envoyer demain un roman français, récent, « célèbre, le plus profond et le plus utile entre tous les « écrits moraux de notre temps. Il a été composé par « une espèce de moine, un vrai bénédictin, qui est « allé dans la Terre-Sainte, et qui même y a reçu des « coups de fusil des infidèles. Ce moine vit dans un « ermitage près de Rouen, enfermé jour et nuit, et « travaillant sans relâche. Il est fort savant, et il a pu- « blié un ouvrage d'archéologie sur Carthage. Il de- « vrait être déjà de l'Académie ; on espère qu'il succé- « dera à Mgr Dupanloup. Non-seulement il a du « génie, mais il a de la conscience. Il a disséqué long- « temps sous son père, qui était médecin, et connaît « le moral par le physique. S'il a un défaut, c'est d'ê- « tre trop exact, trop laborieux, de ne point chercher « à plaire. Son but est de mettre en garde les jeunes « femmes contre l'oisiveté, la veine curiosité, le dan- « ger des mauvaises lectures. Il s'appelle Gustave « Flaubert, et son livre a pour titre : *Madame Bo- « vary ou les suites de l'inconduite.* »

Miss Mathews s'est rassérénée : — « Dites-moi le « nom du libraire ; je traduirai le livre tout de suite « en revenant à Londres, et nous le ferons distribuer « par la Société Wesleyenne pour la propagation des « bonnes doctrines. »

On verse du champagne pour la seconde fois ; l'abandon commence ; les chaises se sont un peu dépla-

cées; plusieurs convives s'appuient à demi sur la table; les conversations se sont engagées, plus familières, plus vives, par deux, par trois, au hasard, en petits groupes. Les valets, inoccupés, la serviette sous le bras, songent à la desserte, et, dans le bruit confus de voix qui se croisent et montent, on entend des résumés comme ceux-ci : « Gounod n'est qu'un « demi-talent, un grain d'Allemand délayé dans une « sauce française. — Achetez des Graissessac, ils vont « baisser. — La vraie queue de mouton ne se mange « qu'avec du poivre. — Il n'y a qu'un poète contem- « porain, Lecomte de Lisle. — On n'a pas voulu « d'Henriette B... aux Français, il y aurait eu trop « de claqueurs à l'orchestre. — Ne me parlez jamais « de Meyerber, c'est du génie, soit, mais cuisiné dans « de la patience. — Ces rubans vous vont si bien ! Il « n'y a qu'une taille si fine pour porter des rubans si « larges ! — J'ai eu tort d'accepter une glace, j'aurai « mal à l'estomac. — M. Thiers est le premier ora- « teur du siècle. — Comme M. Scribe est le premier « comique du siècle. — Comme M. Auber est le pre- « mier musicien du siècle. — Comme Horace Vernet « est le premier peintre du siècle. — Mon dîner me « pèse, allons au fumoir. »

CHAPITRE XVI

UN MARIAGE

I

Il est dix heures; la fiancée est habillée, elle a pris son poste avec sa mère à la porte du grand salon; deux ou trois proches parents sont déjà là; les laquais ont mis leurs gants et se tiennent prêts à annoncer.

Je connais la maison, on l'a mise sens dessus dessous : il fallait lui faire sa toilette; deux journées de tapissiers, achats de tentures, location de meubles; on a fourré les vieilleries dans les alcôves et dans les armoires. Le petit salon a été rafraîchi, le cabinet du père transformé en troisième salon; deux chambres à coucher sont livrées à la circulation; les lits recouverts de soie tendre font un bon effet dans leur robe de dentelles. Les fauteuils sont moelleux, il y en a dans les coins obscurs, je pourrai y bâiller à mon aise.

L'étalage est correct et complet. Du reste, gentil mariage, vingt-huit mille livres de rente pour commencer, autant dans l'avenir; bonne maison, bonnes relations, c'est de la bourgeoisie riche : le fiancé monte bien à cheval, possède une grande barbe, a des terres dans le Perche, est déjà du Conseil général et songe à la députation; ses saluts sont parfaits; avec le beau-père, il fait l'arrière-garde et reçoit les hommes; impossible d'être plus convenable; toutes les dix minutes il va dire un mot à la jeune fille; ni trop empressé ni trop raide. Son bras est prêt, son échine arrondie, sa bouche souriante; il va conduire les dames dans le petit salon où le notaire rose et majestueux, avec son clerc raide comme un patron de mode, offrent la plume pour la signature du contrat.

On entend les voitures rouler, puis tout d'un coup s'arrêter net. Roulements sur roulements, faibles d'abord, puis croissant, puis traversés et redoublés par d'autres, puis tout un tintamarre. Les vitres frémissent, les cochers crient; les pavés luisants jettent d'étranges reflets, et, dans la grande noirceur de la rue, les becs de gaz allongent comme des panaches leurs clartés vacillantes. Les femmes encapuchonnées entrent et montent, rétablissant la rondeur de leurs jupes; arrivées dans l'antichambre, elles s'inspectent à la glace, puis tout d'un coup, comme sur un ordre, prennent l'air de parade. Chacun a le sien. Madame S... cherche le sourire simple. Madame de B... s'avance bouffante et resplendissante, avec des ondulations mesurées, comme sur un air de marche. La petite Louise D... se coule mince et

inquiète à l'abri du solide rempart, du bastion mouvant qu'elle trouve dans sa mère. Quelques-unes ont l'air d'aller à l'assaut, d'autres semblent des soldats qui font leur entrée après la victoire. Avec de bons yeux on démêlerait dans cette attitude tout leur caractère.

Compliments et embrassades à l'infini. La fiancée et la mère font à chaque minute et demie le grand plongeon dans leurs jupes. Les salons s'emplissent; les épaules satinées se serrent sur les velours des sophas; les fleurs des coiffures s'agitent aux mouvements des têtes; un petit bruit continu, une sorte de chuchotement universel, court, accompagné par les frôlements de robe; les hommes graves, à cordons et à plaques, commencent à circuler, avec la mine de sévérité et de résignation qui convient à leur rang et à leur âge. Le futur et son beau-père disent pour la quatre-vingt-dixième fois : « Comme c'est aimable à vous d'être venu ! » Le futur s'entend dire pour la quatre-vingt-dixième fois : « Je vous félicite, mon cher, vous êtes un heureux mortel. » Poignées de main, accents du cœur. On entend craquer dans la salle voisine la plume du notaire. Les bonnes amies se glissent dans la seconde chambre à coucher, celle qui est tendue de rose, et contemplent l'écrin étalé sur un velours blanc. La chaleur monte et je pense aux glaces.

Le père chante intérieurement ce monolgoue : « C'est quinze cents francs pour la soirée et le dîner; « mes bottes sont trop étroites et je passerais plus « agréablement ma soirée au cercle. Mais ceci est un « jour de revue. Il en faut pour ma représentation. Je

« montre mes amis; il y a ici trois grands-croix, dix « commandeurs, un maréchal de France, deux pre- « miers présidents, une douzaine de comtes et de mar- « quis authentiques. Tout cela va dans l'apport de ma « fille; je suis un homme posé, j'en fournis la preuve; « quand mon gendre aura besoin d'une place, quand « j'aurai envie d'avoir mon nom au *Moniteur,* si je « souhaite devenir administrateur d'une compagnie, « les bonnes choses couleront naturellement de mon « côté; l'eau va toujours à la rivière. »

Petits solos intermittents de la mère : « Jeanne est « trop serrée. — Mon Dieu! elle oublie d'être affec- « tueuse avec la présidente, elle lui trouve l'air d'une « chipie aigre; Jeanne, mon petit cœur, il s'agit de « l'élection de ton mari. — Les glaces ne viennent « pas. — Jeanne, tu as déchiré ton gant. — Voilà une « lampe qui va filer. — Jeanne, tu n'as pas l'air assez « contente. — Jeanne, tu as l'air trop contente. — Ma « robe va crever dans le dos. »

Chœur général des jeunes filles, *sotto voce.* « J'ai- « merais mieux un blond. — Moi d'abord, je n'oserais « jamais causer comme cela à mon futur. — Son ru- « ban rouge fait bien. — Il n'en a qu'un, mon frère « en a trois, rouge, jaune et mélangé. — Signera-t-elle « la première? Cela porte bonheur, on dit qu'alors on « est maîtresse chez soi. — Ah! mon Dieu, de vrais « diamants, quelle belle petite croix, les jolis pendants « d'oreille antiques! — Sa taille est bien, pourtant « j'aime mieux la nuance de mes cheveux. — Gris de « perle est joli, mais il fallait des bouillons aux man-

« ches. — Est-ce le jeudi qu'elle recevra? — Jeanne, « ma chérie, que je t'embrasse comme je t'aime. »

II

Je suis un vieil ami, Jeanne m'a présenté son mari, je la regardais faire, on ne peut être plus parisienne et femme du monde.

Cela lui est inné, et l'éducation l'a achevée en la comprimant et en l'excitant tout à la fois. La plus jolie attitude d'un cheval de prix est celle où il piaffe et se cabre doucement sous la bride.

Un mélange exquis de modestie et d'assurance. On ne peut pas dire qu'elle ait de l'esprit; son esprit est dans l'arrangement de sa robe, dans ses attitudes, dans le choix de ses bruyères pâles qui entrelacent leurs grappes dans ses cheveux. D'ailleurs le véritable esprit serait inconvenant; une femme dans ce monde n'en peut avoir que mariée et vers trente ans. Mais elle a de la conversation, elle tiendra suffisamment son salon, elle jettera joliment ces petites phrases qui relancent les idées et qui donnent à l'entretien un nouveau branle. Il ne faut pas demander d'esprit à la conversation du monde; la perfection est qu'elle soit non pas vide, mais presque vide; les saillies, le mordant, l'originalité, la profondeur y détonneraient; tout s'y atténue. Je suis sûr que les deux cents personnes ici présentes n'ont pas produit en trois heures une idée ou un mot qui vaille la peine d'être écrit. Le charme

consiste dans le débit, dans la voix modérément timbrée, dans les changements de ton amenés sans effort ni éclat, dans un parfum universel de compliments aisés, et d'éloquence fine. Jeanne m'a dit « Bonsoir, » cela n'exige pas grand frais d'invention; mais le son de sa voix est presque aussi doux que celui d'une flûte, et la petite révérence dans la jupe qui chatoie et bruit laisse dans le souvenir la plus gracieuse peinture. Cela suffit, personne ne lui demande d'idées; qui s'inquiète des idées dans un ballet?

Tout cela lui vient de son passé; nous autres hommes, nous nous bourrons de raisonnements, nous nous mettons au régime du latin et des mathématiques, nous rangeons dans notre tête, entre toutes sortes de compartiments, de grosses idées rectangulaires; partant, nous sommes lourds, vigoureux, et nos actions, nos jugements partent avec la roideur et le poids d'une machine. Pour elles, elles laissent la géographie et le catéchisme couler sur leur esprit; rien n'entre; les formules sèches et disproportionnées glissent comme une averse sur une ombrelle de soie; au-dessous de cette pluie officielle, se forme leur être véritable, composé de pures sensations, de répugnances, de sympathies, d'images et de désirs vagues, qui ondulent et vibrent. Cela fait un accord imprévu, d'une délicatesse, d'une justesse étrange. Nous restons stupéfaits, la bouche ouverte; comment un instrument si mal exercé a-t-il pu produire un son si harmonieux et si pur?

D'autre part, dans ce monde du moins, le son est

bien faible, et la gamme bien bornée. Nulle émotion sérieuse ou profonde. Elle cause aisément, d'un air calme, avec ce jeune homme qui demain sera son mari ; elle fait les honneurs, ils ont l'air mariés depuis deux ans. Elle n'a pas besoin de se contraindre pour arriver à cette demi-gaieté souriante; elle entre dans le mariage comme on monte en voiture pour une jolie partie de plaisir. Son sentiment n'est que la satisfaction de s'établir selon toutes les convenances, avec tous les agréments, c'est-à-dire un mari bien mis, de bonne famille, empressé, agréable à cheval, quatre mois à Paris, huit mois dans un petit château, beaucoup de bals et de toilettes, une corbeille de vingt mille francs. Les bouillonnements intenses, le silence résolu ou plein d'angoisses, l'idée d'une vie risquée ou d'un idéal atteint sont à cent lieues ; elle me parle de sa coiffure, me demande des renseignements sur les hôtels de Nice, etc. — Une gracieuse poupée, agréable à conduire, qui vous fait honneur dans le monde, avenante, qui pique et réveille le goût par la perfection et les renouvellements de sa toilette, voilà ce que le fiancé va trouver, et, ma foi, je crois qu'il eût été embarrassé s'il eût trouvé quelque chose de plus.

III

Le gros suisse marche faisant sonner sa canne. Tous les cierges sont allumés, l'ostensoir et le tabernacle reluisent entre les colonnes ; les chapes et les

étoles jettent des paillettes de feu à mesure que les génuflexions de l'officiant font miroiter les broderies damasquinées d'or; les deux fresques de Flandrin développent des deux côtés de l'autel leurs processions de figures nobles et savantes. Sur le devant, dans des fauteuils de velours cramoisi, aux regards de tous, trônent les grands parents, la mariée comme une blanche apparition, la mère en dentelles dignes d'une reine. Tout scintille et rayonne. Les plis opulents des tentures emprisonnent voluptueusement la pourpre de clartés qui tremblent. L'orgue roule, perdu en modulations amollissantes, tour à tour tendre et grave, parfois avec de légers arpéges qui voltigent comme un essaim d'abeilles lumineuses éparpillées dans l'éther serein.

Très-bel opéra, analogue au cinquième acte de *Robert-le-Diable;* mais *Robert-le-Diable* est plus religieux. — Sitôt qu'on vit dans un pays latin, en France, à Paris, tout prend un air de parade.

Le sermon est de M. Belamy, prédicateur célèbre; discours académique, phrases parfaites et rondes, compliments à tout le monde. — Compliments à la mère « en qui toutes les distinctions de l'esprit s'unissent à toutes les délicatesses du cœur. » (Elle a écrit une brochure sur l'association de la Sainte-Enfance.) — Compliments au beau-père, « qui, après avoir porté le drapeau de la France dans les contrées lointaines où il avait cessé de flotter pendant six siècles, montre, comme les anciens preux, à notre siècle relâché, la rare et parfaite alliance du guerrier exemplaire et du

fidèle chrétien. (Ancien colonel en Afrique; il est aujourd'hui marguillier de sa paroisse.) — Compliments à un académicien qui se trouvait là, « et dont le style exquis, puisé aux sources pures du grand XVIIe siècle, rappelle, etc. » Compliments à un député, « dont la parole éloquente soulève et apaise à son gré, etc. » Compliments aux jeunes époux. Tout cela débité fort bien, en périodes symétriques de rhétorique choisie, lentement, avec le ton approprié. Il avait l'air de jouir de ses cadences. Excellent ténor : mon voisin racontant la chose à un retardataire disait : « Il a eu beaucoup de succès. »

IV

Un petit garçon et une petite fille coquets, fins, dans leur justaucorps de velours, vont quêtant; on sourit en leur donnant. C'est un joli intermède.

V

Conversations dans l'église : « Jeanne est jolie, mais le marié est terne. — Solennel comme un pieu, cela donne l'air bête. — C'est l'air de circonstance, je voudrais bien vous y voir. — Avez-vous des pièces de dix sous? Donnez-m'en une. Je ne suis pas parent et je n'ai que de l'or pour la quête. — Bonjour, bonjour!

Tiens, vous venez ici. Pour qui, pour le marié ou la mariée? — Pour le marié, la petite est gentille.

« — Moi, je reste dans les contre-allées, au moins on se promène. — Aimez-vous Flandrin? — Oui, la grande machine de droite. Mais le reste est un salmis étrusque avec des prétentions bibliques. — Idéaliste étriqué; cet homme-là s'est creusé la cervelle pour être froid. — Arrivez donc, Bernard, c'est indécent; voilà votre heure militaire? — Ne m'en parlez pas; pour les permissions, mon colonel est un dogue. — La mariée lit dans ses Heures, c'est une contenance. Tiens! de la musique vocale, c'est un mariage à douze cents francs. — Quinze cents, à cause des grandes tentures et du tapis sur les marches de l'église. — Avez-vous entendu Mme de Lagrange? — Bonne chanteuse, du style et de la tenue, mais elle est faite en étain battu. — Le sage et méditatif Varillon, il arrive à la fin, en cravate blanche, un gros livre sous le bras. — C'est pour mon cours qui est à une heure; je vais à la sacristie, je ne fais que traverser l'église; la poignée de main au père est l'essentiel. — Suivons, boum, boum, bouf! c'est une queue comme au théâtre. — Avez-vous parlé de moi à votre chef? — Pas encore, l'animal était absent. — Serrez les coudes en avant. Où est le père? — Là-bas, dans cette presse, du côté des poignées de mains. — Mille félicitations, mon cher monsieur. — Enchanté de vous avoir vu; mille fois merci. — Avez-vous fini, Bernard? Moi, je m'en vais. — (Le suisse.) Par ici, messieurs, le couloir à gauche (pif, paf!). Avancez, mesdames, s'il vous plaît : faites le

tour, Messieurs (pif, paf, boum!). — De l'air frais! merci, mon Dieu! nous en sommes quittes. — La pauvre petite a fait cent cinquante fois le plongeon et essuyé quarante vieux museaux. — Attendez, que je boutonne mon paletot. — Des mendiants, des domestiques, des badauds en haie; c'est la sortie des Italiens. »

CHAPITRE XVII

LA JEUNE PREMIÈRE

Le foie m'a fait mal cet hiver, voilà ce que c'est d'avoir voyagé dans l'Inde. Je suis resté dans ma chambre, et, faute de mieux, j'ai voulu voir le monde en peinture ; j'avais sur ma table *les Comédies* d'Émile Augier et d'Alexandre Dumas fils. Il peignents juste, c'est leur métier.

Deux rôles sont frappants chez eux comme partout, l'amoureux et l'amoureuse. En effet, par état, ces deux personnages sont dignes d'amour, c'est-à-dire aussi parfaits que possible. Voyons un peu ce qu'on appelle la perfection en France, en 1865, et d'abord en matière de femmes.

Autrefois la chose était simple. On mettait la fille dans une boîte que l'on fermait à clef, jusqu'à ce que l'enfant eût quinze ans. Vers cette époque, elle sortait, mais sous la jupe demi-féodale de sa mère : le père, grave comme un suisse de cathédrale, montait

la garde à côté. Elle baissait les yeux, se tenait droite ; c'étaient là ses deux premiers devoirs. Retarder l'éveil des idées et des sentiments, maintenir l'âme dans la candeur et l'ignorance primitives, enseigner l'obéissance et le silence : à cela se réduisait l'éducation, toute répressive. Je vois de temps en temps deux vieilles dames qui m'ont conté leur enfance. Elles ont été élevées à Paris, mais derrière des grilles, et ces grilles étaient munies de persiennes closes; ni théâtre, ni monde, ni sorties. De loin en loin, à dix heures du matin, la gouvernante, flanquée d'un laquais sûr, leur montrait le Jardin des Plantes. Quand elles allaient à la campagne, une voiture venait les chercher dans la cour de l'hôtel; une fois arrivées, défense de courir dans le parc : elles devaient rester dans le parterre de la façade, ne jamais dépasser les deux grands vases du second perron. Au salon, dans l'embrâsure d'une fenêtre, leur métier à broder marquait leur place; si quelqu'un les saluait, ordre de faire la révérence et de s'en aller. A huit heures moins un quart, elles souhaitaient le bonsoir, respectueusement, d'abord aux grands parents, puis à leur mère, à leur oncle, à leurs deux tantes; huit heures, le défilé était fini. A huit heures un quart, elles étaient au lit. Dans le jour, elles brodaient, cousaient pour les pauvres, chantonnaient des cantiques, visitaient leur volière, lisaient Berquin, s'épanchaient avec une chatte blanche qu'elles appelaient *petite madame chérie*, et tous les mois attendaient la visite d'une amie, bourgeoise, mais de vieille bourgeoisie, qui, ayant du génie et profitant du

relâchement général, avait obtenu la permission de copier de sa main les *Essais de morale* de Nicole.

Figurez-vous de pareils personnages au théâtre; donnez-leur un peu d'esprit naturel, ajoutez-y cette générosité native qu'on a toujours quand on n'a pas encore vécu ; c'est Agnès ayant pris des leçons de maintien, les meilleures, puisque celles-ci ne viennent pas d'un maître, mais de l'exemple journalier de la famille. Une vierge cloîtrée qui sait saluer et sourire; y a-t-il un attrait plus vif? Les timidités, les rougeurs, les mouvements involontaires comprimés par la bienséance exquise et continue, l'imperceptible affleurement de la pensée et de la passion, qui pour la première fois vont s'échapper, la transformation de l'enfant qui, en un jour, sur un mot, devient femme; le regard furtif, coulé discrètement, les yeux étonnés, prêts à pleurer; le délicieux désordre intérieur; le pétillement sourd de l'être nerveux, ardent, délicat, que les idées traversent comme des volées d'étincelles : voyez tout cela dans les écrivains et les petits peintres intimes du dernier siècle, dans la *Marianne* de Marivaux, dans les estampes de Moreau. Maintiens modestes, minois piquants, petits bras mignons nichés dans des sabots de dentelles, jolies chevilles perchées comme des pattes d'oiseau sur des souliers à talons, corps de jupe qu'on prendrait avec les deux mains, adorables et correctes révérences, mutineries et espièglerie enfouies sous la décence de l'attitude irréprochable, curiosités et volontés qui s'alarment d'être et bientôt ne s'alarmeront plus même de paraître. C'est du vin de Champagne en bouteille; le bouchon a

été enfoncé solidement à coup de maillet ecclésiastique. Mais comme la sémillante liqueur frémit déjà et rit sous le verre ! Voilà le vrai breuvage du Français, et chaque spectateur au parterre, voyant le cachet intact, présente son verre, avance les lèvres, et sent déjà la fumée monter de son palais à son cerveau.

Le bouchon est parti ; il a sauté en 89 avec beaucoup d'autres choses, et il a fallu chercher des types différents. L'embarras n'est pas petit ; un de mes amis, auteur dramatique, m'a confessé qu'il y perd son latin. On trouve au théâtre de beaux yeux, des joues fraîches, de jolies tailles ; on plaque dessus un échafaudage de cheveux et de robes de six mètres. Mais que faire dire à cette poupée ? Des mièvreries d'enfant gâté, des affectations de petite fille, des agaceries de grisette, par-ci, par-là, une gentillesse de bon petit cœur ou une sentimentalité d'album. Au delà, rien. L'ancienne éducation a disparu, la nouvelle n'a pas commencé ; elles flottent entre les restes du passé et les ébauches de l'avenir, demi-provocantes et demi-timides, ni vierges ni épouses, demi-hommes et demi-femmes, avec des réminiscences de pensionnaires et des velléités d'actrices. Le malheureux auteur dramatique se dit en se frappant la tête : « Il faut que je marie un cotillon à la fin de ma pièce ; que vais-je mettre dans ce cotillon ? »

Un petit hussard, et il a eu cent raisons pour une.

Première raison : le tempérament. Neuf fois sur dix le fond de la Française est la vivacité volontaire ; elles sont, par instinct, remuantes et sèches, actives

et décidées, promptes à juger, confiantes en leur jugement propre, incapables de se subordonner. Dans les pays germaniques, la femme semble d'une autre espèce que l'homme et lui sert de complément ; ici, rien de semblable : elle est un homme d'essence raffinée et sublimée, munie de nerfs plus excitables que ceux de l'autre, son camarade au besoin, son égal toujours, et son maître si elle peut. — Maintenant regardez combien l'éducation moderne fortifie cet esprit impérieux et personnel. Le père et la mère ont fait un mariage de convenance, c'est-à-dire froid, et les aspérités des deux caractères se sont heurtées comme des glaçons sans se fondre, avec un frottement douloureux et continu ; ils se sont tracassés, ensuite tolérés, par résignation, puis par habitude. Viennent les enfants, une petite fille, et l'infini besoin d'adoration, longtemps refoulé, se déverse tout entier dans le lit nouveau qui lui est ouvert. Elle est rose et blonde; tous les rêves de grâce et de beauté idéale, toute la poésie âprement et vainement embrassée par le jeune homme, se réveillent dans le père, et cette fois rien ne souille ses songes ou ne les détruit. Elle n'a qu'à être heureuse pour ne pas être ingrate; que pourrait-elle refuser, et en quoi pourrait-elle déplaire? On ne lui demande rien, et on lui donne tout. C'est un jeune poulain lâché dans l'herbe : « Mange, mon enfant; que tu es bonne de si bien manger! » Ses folies sont des gaietés, ses méchancetés sont des gentillesses; qu'y a-t-il de plus joli qu'une pouliche lorsqu'elle rue? Devenue grande, elle saute les haies, broute les

moissons, tire en gambadant son vieil efflanqué de père : « Mon père et moi, dit une de ces fringantes échappées, nous faisons tout ce que je veux (1). »

La voilà dans le monde : du premier jour, si elle n'est pas trop sotte, elle est au pinacle ; un homme de mérite, après quinze ans de travail, n'atteint point un si haut rang. Elle n'a eu qu'à se montrer, on la salue reine; les jeunes gens s'empressent, les femmes de trente ans sont inquiètes; les compliments bourdonnent par essaims. Une de mes amies m'a conté qu'au sortir de son premier bal, de bonne foi, elle se considérait comme une merveille. Tant de courtisans et tant d'empressements! On en voit l'effet sur les princes ; ils admettent sans difficulté que le genre humain est destiné à épousseter leurs meubles, et que le soleil est une lampe qui a l'obligeance de se remonter elle-même pour les éclairer. — Notez que ma petite fille a des raisons solides pour se diviniser, argent comptant; elle sait sa dot, et avec son agilité d'esprit, elle a jugé le mariage et ses poursuivants. « Les Turcs achètent leurs femmes, nous achetons nos maris... Que le mien ne soit pas gênant chez lui et pas ridicule dehors, je le tiens quitte du reste (2). » — En somme, si elle se marie, « c'est qu'il n'y a pas d'autre carrière pour une fille. » Il lui faut un homme pour sortir, voyager; c'est un serviteur indispensable, un chambellan, un ordonnateur, un porte-respect. Sans doute, « l'état d'homme

(1) *L'Ami des femmes.*
(2) *Un beau mariage.*

serait le plus agréable. » Ne pouvant acquérir l'état, on acquiert l'homme. Pour qu'il soit convenable, garanti, capable de représenter, on le paie son prix, il s'engage à donner le bras; on coud la robe et le frac ensemble : la jupe, par ce contact, reçoit toutes les libertés de l'habit.

De petites bottes, un dolman ou une casaque agrémentée de passementeries, pantalon, chapeau, canne, ceinture et gants d'homme, qu'est-ce qui lui manque à présent pour être un hussard? Sont-ce les façons cavalières? Elle les étale, elle entend la défensive et parfois l'offensive, tient tête aux vrais hommes, s'escrime en répliques, et coup sur coup, fer contre fer, s'aventure dans les passes scabreuses, d'où sa vanité revient en triomphe et sa délicatesse en lambeaux. — Est-ce la connaissance du monde? Elle est allée au Bois, aux courses, au théâtre; le sans-gêne de la conversation lui a montré les Madeleines; sauf les romans physiologiques, elle connaît notre littérature; sauf un détail physiologique, elle connaît notre vie. — Est-ce l'habitude de commander et de conduire? Trois fois par semaine, son père met des bottes étroites, et sa mère va dormir, les yeux ouverts, sur une banquette, afin qu'elle puisse danser. Du haut de sa dot elle voit défiler les prétendants, et se moque de leurs courbettes. « L'amour est une flatterie dont je ne prends jamais que la moitié pour moi; je sais que ma personne et la dot qu'on me suppose forment un joli total (1). »

(1) *Un beau mariage.*

— En somme, elle a vu les hommes dans une vilaine position, à genoux et devant un sac d'écus; c'est pourquoi volontiers elle les cravache. Agressive, ferrailleuse, instruite, commandante et sceptique, vous voyez qu'il ne lui manque rien pour entrer dans un régiment.

Dans ce régiment, il y a plusieurs compagnies. Ici procédons par ordre :

Mlle Hermine Sternay (1). Celle-ci est fille d'un général, et pourrait, au besoin, remplacer son père; elle a le sang-froid et la décision d'un chef de corps. On veut l'effrayer pour la séparer de l'homme qu'elle aime : « Je ne m'effraie jamais, ma tante, vous le savez bien. » Quand sa fière et impérieuse grand'mère l'interroge, elle répond en personne sûre de son fait, avec une nuance de moquerie calme. — Quand pour pénitence on la met au couvent, « elle mange, boit, dort, cause et rit avec ses camarades comme auparavant. » — Quand, devant ses parents incertains ou irrités, elle rencontre, après dix mois, cet homme qu'elle aime, elle lui tend la main, l'appelle Jacques tout court, et ne se déferre nullement devant les exclamations de sa grand'mère : « Nous nous tendons franchement la main devant tout le monde et en toute confiance, ce qui me paraît plus convenable que d'attendre une occasion de nous parler tout bas dans un coin. » — Peut-on savoir quels sont vos projets? — Oui, bonne maman; si vous me les aviez deman-

(2) *Le fils naturel.*

dés plus tôt, je vous les aurais dits plus tôt. Mes projets sont d'épouser M. Jacques Vignot, puisque je l'aime toujours... Jusque-là, bonne maman, vous me remettrez, je pense, au couvent, où j'étais encore ce matin, et vous aurez bien raison; car, outre qu'il vous serait sans doute désagréable d'avoir sans cesse auprès de vous une petite-fille aussi désobéissante que moi, de mon côté, c'est l'endroit où je désire le plus rester, *jusqu'à vingt et un ans*, ayant le grand désir d'apprendre toutes les choses utiles que je ne sais pas encore. » Vous voyez qu'elle a bonne tête, et sait son code. Dans son couvent, elle a calculé les besoins de Jacques; elle a découvert qu'il lui fallait une femme solide, allant sur l'eau, bonne pour l'exportation et les consulats, et, tout pesé, elle lui dit : « J'ai bien réfléchi, Jacques, je vous le répète, et je crois être la femme qu'il vous faut. » — Je l'ai mise dans les hussards, mais je crois qu'elle pourrait entrer dans les cuirassiers.

Mlle Mathilde Durieu (1), quinze ans, mais précoce, d'un bon sens positif, avec le coup d'œil d'un homme d'affaires et la maturité d'un chef de famille. Elle aime son cousin, le lui dit en face, et le cousin s'esquive avec des phrases. « De la poésie!... Décidément, tu ne m'aimes pas, n'en parlons plus. Je ne te menace pas de me tuer, ni d'entrer dans un couvent, ni même de ne me marier jamais ; je ferai au contraire tout mon possible pour t'oublier : mais je veux

(1) *La question d'argent.*

que notre conversation, qui aura une si grande influence sur ma vie, en ait une sur la tienne. » Et, là-dessus, elle lui trace un plan de conduite, lui conseille de prendre un état, de faire fortune, afin d'épouser, riche ou pauvre, celle qu'il aimera. Il va en Sologne. Pour rester au fait, elle lit de gros livres d'agriculture, avec tant de profit, qu'elle devient capable d'expliquer « les meilleurs résultats de fertilisation obtenus jusqu'à ce jour, la différence des terres siliceuses qui contiennent des pierres en grande quantité, et des terres calcaires qui renferment beaucoup de chaux et quelquefois même de la magnésie, etc. » A ce moment, par un revirement brusque, elle obtient la permission d'épouser son cousin ; mais, découvrant tout d'un coup que ce cousin en aime une autre, elle le cède à cette autre, et, tout joliment, avec une dextérité et une résolution incomparables, elle pratique d'un seul coup sur elle-même l'opération délicate qui consiste à s'arracher le cœur. Charmante enfant! Comme elle manie le bistouri à son âge! Je l'ai enrôlée dans les hussards, mais c'est pour être le chirurgien-major du régiment.

Il nous manque des musiciens. Heureusement j'ai sous la main un des plus jolis romans de ce temps-ci, *Rénée Mauperin*. Mlle Rénée Mauperin est une artiste, non-seulement des doigts, en musique et en peinture, mais de l'esprit, du cœur, de la langue; bref, comme dit l'auteur, « une mélancolique tintamaresque, » c'est-à-dire un naturel capable de sensations vives, d'impressions originales et de fantaisies

folles. Elle parle argot, elle nage dans la Seine (en costume de bain) avec un prétendant qu'elle voit pour la première fois, elle le met en fuite à coups d'inconvenances, elle fait le rapin et le gamin, elle tire les pétards les plus saugrenus au milieu des conversations graves, se lâche et se livre, et son père, qui la gronde tout haut, l'applaudit tout bas. Cher petit fifre, quelles perçantes sonneries, quelles marches endiablées, quelles coquettes et pétillantes contre-danses vous allez siffler sur votre turlutaine ! Comme vous irez au feu d'un air pimpant, la première ! Et comme tous nos petits hussards vous appellent pour être le *loustic* de leur régiment !

Je cherche le hussard complet, et je crois que je l'ai découvert dans Mlle Antoinette des *Vieux Garçons*. Cette jeune personne vient de réussir avec éclat ; apparemment le public l'a trouvée de son goût : impétuosité, pétulance, désir de tout voir, de tout toucher, questions brûlantes, hardiesse nerveuse, entrain du conscrit qui n'a jamais connu les blessures, remue-ménage intérieur de sensations subites et véhémentes, pétillement d'idées que le contact du monde nouveau fait sauter comme une poudrière ; elle se démène et caracole chez elle et chez autrui comme un cavalier sur son premier cheval. Ce qui fait tant de plaisir aux spectateurs, c'est qu'au milieu de toutes ses gambades, elle garde sa robe de novice : bottines, épée, plumet, le reste est du hussard ; un seul détail d'habillement manque au costume ; ce contraste poussé à l'extrême a paru charmant. L'innocence de l'igno-

rance parmi les vivacités et l'indomptable emportement du reste ; quelle nouveauté piquante ! Attendez un peu ; laissez à la recrue le temps de s'instruire, et, au bout d'un an le mari vous dira si, dans son équipement composite, c'est la jupe ou la cravache qu'elle entend garder.

Il ne faut pas m'appeler sceptique, je leur reconnais toutes les vertus de leur état. Est-ce qu'un hussard n'est pas fier et brave ? C'est justement son métier de se faire casser les os. Je voudrais bien voir une créature humaine de vingt ans qui ne soit pas généreuse ; elle l'est provisoirement parce qu'elle a vingt ans. Mon hussard féminin est capable d'enthousiasme : voyons-le dans ses beaux moments. Mlle Francine Desroncerets (1), à vingt et un ans, s'aperçoit que la fortune de son père est compromise. Elle se fait donner une procuration générale, liquide les dettes, place son propre bien en viager sur la tête de son père, lui conserve ainsi ses habitudes d'aisance, le soigne comme un enfant, le surveille pour l'empêcher de retomber dans les inventions hasardeuses qui l'ont ruiné. Voilà une belle action, courageuse et bien faite. Pareillement un jeune officier s'offre pour porter une dépêche à travers les canons sans s'inquiéter des amputations ni de l'hôpital. Remarquez comme les deux caractères sont semblables. C'est « une maîtresse femme, » elle garde le gouvernement des affaires, elle refuse de les communiquer à son père, elle lui tient tête ; elle le

(1) *Maître Guérin*

conduit, le retient comme un enfant prodigue; elle a l'accent vibrant de la volonté tendue; elle combat contre sa rivale et contre les indiscrets avec l'âpre stoïcisme et la douloureuse ironie de la résolution roidie; elle demeure debout devant les injures : elle exagère son rôle de procureur et d'avare à la façon du soldat qui provoque les blessures, et quand, à la fin, le notaire Guérin jette un doute sur sa délicatesse, elle le fait rentrer sous terre avec une hauteur de dédain et une explosion d'orgueil qu'un officier sommé de se rendre lui envierait. S'il y eut jamais une créature armée pour la résistance, le gouvernement et la guerre, c'est celle-là. — Notez qu'ayant toujours été malheureuse, elle est de toutes la plus pure. Les générosités des autres sont différentes. Mlle Clémentine Brenier (1) « se marie avec qui on voudra et quand on voudra, pourvu que ce soit à Noël, pour passer l'hiver à Rome. » Le mari trouvé, comme il est charmant et fort amoureux, elle le traite en domestique; comme là-dessus il s'en va et que de plus il devient un grand homme, elle va le retrouver, et, dans un élan de bravoure nerveuse, assiste à ses dangers. Cet héroïsme-là ne me paraît pas bien étonnant. — Mme Gabrielle Chabrière (2) ayant un mari intelligent, spirituel, gai, laborieux, dévoué et très-tendre, veut partir avec un amant, parce que son amant lui parle de passion et son mari d'affaires; mais, tout d'un coup, son mari

(1) *Un beau mariage.*
(2) *Gabrielle.*

ayant été plus éloquent que son amant, elle remarque que l'amant « n'est qu'un enfant, » et que « le mari est un homme. » Sur quoi, elle reste au logis, et dit : « O père de famille, ô poëte, je t'aime ! » Avis aux avoués, notaires, banquiers, employés, magistrats, tous gens d'affaires comme le mari ; ils sont tenus d'être poëtes deux fois par mois pour garder leurs femmes. En effet, ce qu'on aime dans le régiment que je décris, c'est l'éclat, non le service, et l'on est disposé à suivre le colonel qui a le plus beau plumet. — Mlles Fernande Maréchal et Clémence Charrier (1) se trouvent mal dans la maison paternelle, ou n'espèrent plus épouser l'homme qu'elles aiment ; là-dessus, avec une promptitude merveilleuse, elles prennent le premier venu du premier coup. « Autant lui qu'un autre, après-tout ! » L'une a parlé trois fois à son monsieur, l'autre ne lui a pas parlé du tout; peu importe, elles épousent dans le tas. A l'instant les bans se publient, et dans huit jours, après une messe et une toilette !... Le diable m'emporte si je n'allais pas dire une sottise ! mais, devant des pudeurs pareilles, il me semble toujours que je suis dans un escadron.

Ce sont là les pudiques. D'autres passent pour l'être ; d'abord Mlle Calixte Roussel (2), très-habile personne, qui pêche à la ligne un prétendant réfractaire. Très-habile personne : elle pratique les manéges, entr'ouvre les confidences, insinue les réticences, arrête

(1) *Le fils de Giboyer, les Effrontés.*
(2) *Ceinture dorée.*

les départs, provoque les aveux avec une dextérité de main et une franchise d'initiative que Célimène ne surpasserait pas. Après tout, faute d'autrui, on fait son bonheur soi-même; quand le mari se dérobe, on est bien obligé de l'aller chercher. — Au besoin, on ira soi-même, haut la main, le demander en mariage, comme Mlle Hackendorf (1), ou même on viendra chez lui, dans sa chambre, lui faire une déclaration d'amour, comme Mlle Marcelle de Sancenaux. « Vous accepteriez d'être ma femme? — J'en serais enchantée. — Et pourquoi voudriez-vous être ma femme? — Parce que vous ne ressemblez pas aux autres... Cette fille que vous voyez est une honnête fille et ne demande qu'à être une honnête femme, si elle trouve un mari intelligent qui la comprenne et qui la domine... Sacrifiez-vous, épousez-moi. » — Laquelle des deux a le plus beau style? Ma parole d'honneur, cela rappelle le mot de la vieille Jeanne d'Albret sous Charles IX : « Encore que je crusse cette cour bien étrange, elle l'est plus que je ne croyais; ce ne sont pas les hommes ici qui prient les femmes, mais les femmes qui prient les hommes. » — A cet égard, le chef-d'œuvre est *Madame de Simerose*. « C'est une honnête femme, et même pis que cela. » L'admirable éducation dont nous jouissons a maintenu toutes ses ignorances en excitant toutes ses énergies; elle ne sait rien et elle veut tout. Elle a renvoyé son mari parce qu'il était homme, et la voilà mademoiselle comme auparavant;

(1) *L'Ami des Femmes, le Demi-Monde.*

mais en même temps, de par la loi, elle est madame et n'en est pas fâchée ; car elle est maîtresse d'elle-même, de sa conduite et de son bien : « Je garde la position qu'on m'a faite malgré moi, et, entre nous, je la trouve bonne ; je n'ai pas d'enfants, je suis riche, je suis libre; je crois ne devoir compte de mes actions qu'à moi-même. » Elle reçoit, donne à dîner, fait les honneurs de chez elle en maître de maison, traite en homme avec les hommes, rebute les conseils, fait taire les insinuations et marche la tête haute, cuirassée, son droit à la main, à travers les curiosités du monde, les galanteries des soupirants et les sollicitations de son mari. L'orgueil est à son comble, et d'autant plus fort que la conscience est intacte ; si elle accepte un amour, c'est à condition qu'il sera platonique. Eh bien! quand cet amour lui manque, tout d'un coup, invinciblement, par une irruption de dépit et de passion accumulée, elle se jette à la tête du premier venu. Heureusement il est en humeur chevaleresque : sans quoi dans six mois elle serait tarée : et, si elle est sauvée, c'est par miracle. Qu'en dites-vous ? Et que dites-vous de cet élan par lequel elles se lancent vers l'indépendance, l'audace et l'initiative ? Elles ont la véhémence de la virilité, sans avoir le frein de l'expérience, et, puisque nous sommes dans la cavalerie, je puis bien les comparer à des hussards qui font une charge sur des chevaux sans mors.

Aussi bien, cet entrain militant a son effet, et le personnage éminent dans notre temps et dans ce théâtre, c'est le volontaire hors cadre, Albertine de La-

borde, Suzanne d'Ange, Séraphine Pommeau, Olympe Taverny, et le reste des marchandes de camélias. Celles-ci sont tout à fait hommes et font profession de l'être; pourvoir soi-même à sa subsistance, attaquer, conquérir, exploiter, soutenir les duretés et renvoyer les insolences, maintenir sa tête froide au milieu du danger incessant, acquérir et ruser, s'étaler et jouir, considérer le monde comme un ennemi et comme une proie; à tous ces traits, on reconnaît la femme, qui, se sentant virile, s'est faite guérilla, coureuse de routes, et n'a gardé son sexe que comme une arme et un appât. Les autres, honnêtes ou demi-honnêtes, s'arrêtent à mi-chemin de leur tempérament et de leur caractère; celle-ci seule va jusqu'au bout, et voilà pourquoi, aujourd'hui, elle donne le ton, impose ses toilettes, communique ses allures, occupe la conversation. On la sent supérieure et reine; à travers leurs mépris officiels, les dames l'admirent vaguement, s'enquièrent d'elle, envient tout bas sa liberté et ses hardiesses, la pressentent pour rivale, retrouvent ses traces dans les façons de leur mari et, pour la combattre à armes égales, s'exhibent en toilettes friandes, en charades lestes, en tableaux vivants. Bien loin d'enrayer, le mari pousse à la roue; il a vécu au club et chez les demoiselles, et garde chez lui ses habitudes de conversation libre. Mon ami Maximilien de S. :, marié depuis deux ans, conte à sa femme son passé, la renseigne sur toutes les Madeleines. Elle s'est instruite vite; il y a huit jours, voyant au Bois une petite dame qui conduisait elle-même son panier à salade :

« Qui est-ce? dit-elle, elle n'est pas à la mode, celle-là; mon mari ne la connaît pas. » — Et cent autres traits semblables; on veut vivre sans gêne; on traite sa femme en camarade, en bon garçon, devant qui on peut tout dire. On lui dit tout, même les choses énormes, en termes convenables; elle-même fait gloire de n'être pas bégueule; elle lit tout, on la mène partout. Vers trente-cinq ans, elle nous ressemble; elle a, comme nous, dépensé son trop-plein; souvent même, elle est sage; une intrigue, surtout une intrigue suivie, a trop de risques; le coût lui en ôte le goût. La voilà politique comme un homme, amateur de conversation, mentor tolérant pour les fredaines de ses fils; elle est montée en grade; c'est un vieil officier indulgent qui sait la manœuvre, elle mène bien sa compagnie; elle vit côte à côte, en égale, auprès de son mari, dans un divorce décent, dans une alliance d'affaires, dans une camaraderie d'habitude. Voyez M. et Mme Leverdet (1).

Très-belle issue; c'est là qu'aboutit l'émancipation de la femme. J'ai vu des commencements de mœurs pareilles en Amérique et en Angleterre. En Amérique, nous avons le *flirtage,* les femmes à diplômes et membres de sociétés philanthropiques. En Angleterre, il y a les *fast girls*, écuyères intrépides et raisonneuses précoces; M. Stuart Mill, un grand esprit, propose presque d'y accorder le suffrage politique aux femmes. C'est dommage que je n'aie pas trente ans à vivre; si cela continue, en 1900, le spectacle sera joli.

(1) *L'Ami des femmes.*

CHAPITRE XVIII

LE JEUNE PREMIER

Je crois que le changement est encore plus grand pour le jeune homme que pour la jeune fille.

Autrefois son emploi était simple : auprès d'une femme, quelle qu'elle fût, il devait avoir la bouche en cœur, être prêt à se mettre à genoux. J'ai sous les yeux *la Nouvelle Héloïse* avec les gravures (qu'est-ce qu'on ne lit pas quand on a mal au foie?). C'est ce sauvage de Rousseau qui le premier osa dire que la galanterie était ridicule, et faire de son amoureux un plébéien violent, un déclamateur mal appris, un précurseur de Didier, de l'ouvrier Gilbert, et autres jeunes premiers de Victor Hugo. Mais comme son graveur a compris autrement les choses! Quel joli jeune homme que le Saint-Preux des estampes! L'agréable jambe que la sienne! La fine et riante physionomie! Qu'il est bien peigné et qu'il est bien mis! Le bas soigneusement tiré étale un mollet irréprochable ; les

couleurs les plus gaies papillotent sur la culotte et sur l'habit; une dentelle chiffonnée se tortille gracieusement au bout des manches roses; un gilet gorge de pigeon bombe ses plis lustrés autour du jabot coquet. Il est empressé et il est tendre; lorsqu'il met un genou en terre pour baiser la mignonne main de Julie malade, on voit tout de suite qu'il a pris les leçons des meilleurs maîtres de danse. Quand, sous le bosquet de roses, il reçoit « le premier baiser de l'amour, » il n'est pas rude, il ne délire pas comme le veut le livre, il ne froisse pas la jupe, il arrondit avec précaution les deux bras, il savoure délicieusement et mignardement le joli fruit qui vient se poser sur ses lèvres. Il est de ce temps où l'on disait d'un grand général ce mot que j'ai cité : « Est-il aimable? » En effet, celui-ci eût-il gagné dix batailles, rien ne le dispensait de plaire aux dames, de savoir offrir un bouquet, tourner des petits vers, glisser une fadeur. C'était le reste de l'ancien temps : la dame était toujours châtelaine féodale; on était tenu de la servir; si le sentiment avait disparu, les bienséances restaient entières; au lieu de pages et de chevaliers, elle avait des attentifs. Un jeune homme entrant dans le monde n'avait d'autre souci que de trouver deux belles mains disposées à le conduire; les deux belles mains le formaient, le menaient, le poussaient, et, en échange, daignaient accepter chaque jour huit heures de compliments, de soins et de petits services. Aujourd'hui un homme de vingt ans aimerait mieux se faire scieur de bois; une femme prendrait le complimenteur pour un nigaud

de province, et je trouve, en ouvrant une comédie d'Augier, qu'à ces empressements surannés on répond avec un calme ironique : « Merci, Lindor. »

Il est arrivé de là que le rôle du jeune premier s'est beaucoup amoindri. C'est pourquoi, quand, à onze heures du soir, vous entrez dans un salon, vous voyez deux tas séparés : l'un blanc, rose, pomponné, fleuri, immobile : ce sont les femmes, emprisonnées dans l'énormité de leurs jupes et dans le velours de leurs fauteuils; l'autre noir, étriqué, terminé par des crânes chauves ou demi-chauves, mais remuant : ce sont les hommes qui circulent sur les confins et regardent, le lorgnon à l'œil, appuyés contre le montant des portes. Chaque survenant salue la maîtresse de la maison, échange avec elle trois phrases de vingt mots, fait un demi-tour prudent et s'esquive hors de l'enceinte féminine; tout au plus, çà et là, à l'extrême frontière, un habit noir cause pendant dix minutes avec une robe. Trois fois sur quatre il ne s'amuse pas et elle s'ennuie; les deux sexes sont des étrangers l'un pour l'autre. Vers minuit, le désert se fait; il reste cinq ou six hommes et femmes qui se connaissent bien. Les femmes se plaignent alors de la négligence des hommes, et les hommes s'excusent comme ils peuvent. Cela fait un commerce de jolies hypocrisies, de petites flatteries déguisées, de petites provocations transparentes. Moi qui, par âge et par état, sais la valeur de cette monnaie, je résume ainsi le budget de la question : quatre faits ont amené cette baisse générale de la galanterie :

1° Trop de travail pour l'homme. Il va à la Bourse,

calcule et s'inquiète pour de grandes affaires, est obligé de gagner beaucoup, parce que la dépense de la maison et du monde devient énorme. Un médecin, un avocat, un banquier, un artiste, un politique est excédé le soir, et ne peut plus faire des frais pour amuser les femmes. Nous sommes des plébéiens, notre temps est de l'argent; nous n'avons plus le loisir et l'insouciance d'esprit du dernier siècle; les bras nous tombent devant l'escrime obligée de la politesse complimenteuse. Laissez-nous nous étendre dans un fauteuil et chauffer nos pieds à l'anglaise à côté d'une femme tranquille qui tapisse et fait le thé, ou bien à la française, fumer avec un ami qui déboutonne ses paradoxes, et faire le gamin avec une maîtresse qui dit des drôleries.

2° L'habitude de chiffrer les valeurs. Jeunes et vieux, nous sommes positivistes, et les jeunes encore plus que les vieux. A cette opération, la femme perd beaucoup; pour spectateurs, il lui faut, non des analystes, mais des poètes. L'amour vit d'illusions, de rêves vagues et charmants épandus comme un brouillard lumineux sur toutes les choses, d'espérances déraisonnables sans cesse élancées à la poursuite d'un bonheur inconnu et délicieux; dans quelle tête moderne cette féerie matinale subsiste-t-elle encore? Celui qui la retrouve en soi la déchire avec soin pour se délivrer d'un piége; celui qui en conserve un lambeau sait que l'illusion est en lui, non dans les objets. Le dernier et le plus amoureux des poètes disait déjà : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse! »

Il n'y a plus d'ivresse, mais il y a encore des flacons. Aujourd'hui, dans mademoiselle ou madame une telle, on voit mademoiselle ou madame une telle, c'est-à-dire une jupe et son contenu, le contenant et le contenu plus ou moins agréables et convenables, traînant après soi un attirail déterminé de commodités et de tracasseries, de servitudes et d'utilités. A ce taux, une cour un peu prolongée semble une duperie; les bénéfices ne couvrent pas les frais. D'ailleurs, quand on n'adore pas, on répugne à se mettre à genoux; l'attitude est trop gênante, humiliante même; on l'accepte pour une heure, on ne la tolèrerait pas huit jours. Tout balancé, s'il faut un établissement, on l'aime mieux franchement légitime ou franchement illégitime; les deux se concluent pareillement, argent comptant, sans notaire ou avec notaire, mais l'un et l'autre sans embarras ni enthousiasme. Mariages de convenance et visites chez les Madeleines : l'esprit calculateur vise partout aux échéances certaines, au plaisir garanti, aux commerces aisés. Amusons-nous, mais ne soyons pas dupes. Mon ami B..., la fleur des agents de change, disait avant-hier devant moi à son fils : « Voilà que tu vas faire ton droit, tu auras quinze « cents francs par trimestre, souviens-toi de ces trois « maximes : Ne loge jamais ta maîtresse chez toi. Ne « garde jamais la même plus de trois mois. Si tu sens « que tu en deviens amoureux, prends-en une se- « conde. — Surtout gare aux habitudes; réserve-toi; « quand tu sentiras tressaillir en toi les grandes phra- « ses, songe, pour couper court aux sottises, que je

« tiens en garde pour tes trente-cinq ans un lot de « jolies filles bien élevées, bien habillées, beaucoup « plus agréables que tes maîtresses, et qui t'apporte- « ront de l'argent au lieu de t'en demander. » Veuillez me dire quelle place, sous cette morale, il y a pour les passions.

3° Un petit fonds nouveau d'honnêteté. Il y a des femmes visiblement sages, surtout dans la bourgeoisie, et l'on sent qu'on leur ferait insulte si on leur laissait entendre qu'elles sont jolies. De plus, les jeunes filles sont respectées. Rien de plus rare qu'un séducteur d'innocence, comme M. de Mortemer (1). Un homme, même médiocrement délicat, ne s'attaque point à elles ; il attend qu'elles soient mariées.

4° Une disproportion énorme entre l'éducation de l'homme et celle de la femme. Par suite, les sujets de conversation manquent ; la femme ne sait plus parler religion comme au XVIIe siècle, ni philosophie comme au XVIIIe. On a exclu de son éducation le raisonnement sérieux ; elle a été réduite au piano, elle ne sait que la routine de la musique, le commérage du monde et les formules du catéchisme. D'autre part, chaque art, science ou profession s'étant prodigieusement compliqué, l'homme enfoncé et enfermé dans sa spécialité devient incapable d'en parler, sauf aux personnes dont l'éducation est forte. Dans les pays germaniques, les jeunes filles savent quatre langues, ont pratiqué le raisonnement ennuyeux, écouté avec

(1) *Les vieux Garçons.*

intelligence les discussions politiques et théologiques de leurs parents et de leurs hôtes. Chez nous, plus de terrain commun; après des efforts surhumains, les deux causeurs restent à distance, empêtrés dans des phrases officielles, avec des bâillements intérieurs et une gaieté de commande. L'homme qu'on amène devant une femme se dit, au moment même où, respectueusement, gracieusement, avec un sourire ravi, il courbe l'échine : « Si je hasarde des choses vraies, elle « va me trouver choquant ou pédant; si je répète des « choses convenues, elle va me trouver commun et « bête. Chère madame, le diable m'emporte et vous « emporte; mais que je serais content de vous parler, si « j'avais quelque chose à vous dire! »

Savez-vous que, parmi de telles mœurs, il n'est pas aisé de fabriquer des amoureux pour le théâtre? Voici ce qu'on a trouvé en cherchant partout :

L'ancien jeune premier, Stéphane, dans *Gabrielle;* Paul, dans *Diane de lys;* M. de Montègre, dans *l'Ami des Femmes*, tous successeurs d'Antony, cousins des amoureux emportés et sombres de Victor Hugo. — Dans un de mes retours en France, j'ai vu leurs gilets en 1830; ces gilets étaient fort poétiques, et la mèche de leurs cheveux, violemment rejetée au-dessus du front bombé, annonçait les grandes passions. « Les « cheveux abondants, le teint ambré, la voix sonore et « métallique, frappant les mots comme des médailles, « les yeux bien encaissés sous le sourcil et tenant bien « au cerveau, des muscles d'acier, un corps de fer tou- « jours au service de l'âme, enthousiasmes rapides,

« découragements immenses, contenus dans une mi-
« nute, et où l'âme se renouvelle tout à coup... Ils
« appartiennent à cette race d'hommes qui ont la faculté
« d'arpenter les routes, de passer les nuits sous les
« fenêtres, de vivre sans manger, d'être toujours prêts
« à se faire sauter la cervelle et à tuer tout le monde.
« Tempéraments bilieux, le foie trop gros; il faut les
« envoyer à Vichy (1). » Vous voyez de quel ton on les décrit; ce sont des phénomènes. Partant, ils sont rares, souvent comiques, toujours surannés. M. de Montègre vient du Jura, M. de Nanjac revient d'Afrique; tous deux ont été conservés dans la vie provinciale ou militaire comme un saumon dans la saumure ou comme une épée dans son étui. Pour Stéphane et Paul, ce sont, chez Augier et Dumas, des enfants de jeunesse couvés sous un pan de l'habit du vieux Dumas et du vieil Hugo. — Et regardez le joli rôle qu'on leur donne : de Nanjac est un enfant colérique et volontaire, qui tempête, crie, pleure, veut à toute force couper la gorge aux gens et se jeter dans un mariage taré; si on le sauve, ce n'est pas sa faute. — Stéphane est mis à la porte par la femme, comme inférieur, vérification faite, au mari, un avoué qui fait des plaisanteries et des comptes de budget domestique. — Paul est tué par le mari, avec approbation générale des spectateurs. — De Montègre, un innocent qui accepte l'amour pur, a la bonté de servir de dupe et de restituer la femme à son propriétaire. — Dupé, tué, congédié, sauvé : voilà

(1) *L'Ami des Femmes.*

les quatre issues pour l'amant enthousiaste. Qu'il s'en retourne dans les bibliothèques et aille dormir auprès d'Hernani, d'Othello, et des autres. Aujourd'hui il est démodé, au même titre qu'un turban ou une fraise : c'est un pétard qu'un pareil homme; mettez-le bien vite dehors, au frais, dans la cave. Parmi nos crinolines, nos poufs roses, nos dîners fins, nos conversations moqueuses, ses explosions sont aussi incommodes que ridicules, et on n'est pas à l'aise tant qu'il n'est pas là.

Arrivons aux personnages vraiment contemporains. La jeune fille émancipée, sceptique et défiante, étant assise sur sa dot comme sur un trône, il s'agit d'arriver à elle : grand embarras pour l'amoureux pauvre. Le moyen d'être aimable avec une femme qui, en vous écoutant, se fait tout bas les petites réflexions suivantes : « Nous sommes tout un joli clan de filles « riches qui savons très-bien qu'on ne nous recherche « que pour notre argent et qui ne nous en indignons « même plus. A qui la faute? à nous ou à ces mes- « sieurs? Nous ne demanderions qu'à être leurs dupes, « ils ne se donnent même pas la peine de nous trom- « per! Les meilleurs sont encore ceux qui s'informent « seulement de notre dot... Il y en a un qui a demandé « l'âge de ma mère (1)! » De son côté, pour n'être pas vil, l'amoureux reprend : « Les jeunes filles riches... « brr! Le frôlement de leur robe ressemble à un frois- « sement de billets de banque, et je ne lis qu'une chose « dans leurs beaux yeux : La loi punit le contrefac-

(1) *Un beau mariage.*

« teur (1). » Ceci change la façon de faire la cour; ils sont en guerre. Elle l'insulte; il la rudoie. Elle l'envoie promener, il y va. La voilà obligée de lui courir après; elle lui demande pardon, tombe à ses genoux, ou bien l'embrasse en public, mais seulement au cinquième acte. Explications générales, attendrissements, mariage. Mais vous avouerez que c'est un singulier emploi pour un jeune premier que de passer son temps, sauf les dix dernières minutes, à recevoir et à rendre des soufflets.

Ce bel état d'hostilité ouverte ou couverte est maintenant de règle entre les deux sexes. J'ai remarqué vingt fois dans les salons qu'on dit aux femmes des duretés ou des indélicatesses en riant. Comme elles ont pris des façons et des hardiesses d'homme, on les traite en homme, c'est-à-dire en adversaire ou en camarade. On ferraille avec elles, et, ma foi, comme elles manient très-bien leur arme, on n'a pas trop de remords, quand, du bout de la lame, on les égratigne un peu. Affaire d'habitude : il n'y a pas d'autre attitude possible avec les drôlesses ; du mauvais monde, celle-ci a passé dans le bon. Comptons ces types militants. — Il y a d'abord le simple imbécile, M. de Naton ou M. de Troënes (2) (mon neveu, M. Anatole Durand ou d'Urand, est de cette espèce), jeune viveur balourd qui bâille auprès des femmes et dit de sa grosse voix traînante : « Avec cela qu'elles sont

(1) *Le Fils de Giboyer.*
(2) *Le Père prodigue, les Vieux Garcons.*

drôles, les femmes du monde! » Quand il les a saluées, et remarqué tout haut que le temps est vilain, il est à bout de ressources; il voudrait bien s'en aller; il cherche un cigare dans sa poche, pense au boudoir de Titine, où l'on fume, les pieds à la hauteur de l'œil, aux soupers de Loulou qui chante si bien la chanson du *Petit Ébéniste.* — Il y a ensuite l'homme expert et gouailleur, Frédéric Bordognon (1), « fils cadet « d'un marchand d'huile, rue de la Verrerie, à l'en- « seigne des Trois Olives, qui a rudoyé des femmes, « dont les laquais n'auraient pas salué son père. » Avec ses quarante mille livres de rentes, il a endossé l'habit de gentleman, mais conservé le scepticisme calculateur du négociant. « Je vais donner congé à la « propriétaire de mon cœur, elle veut m'augmenter et « je résilie... » — Son expérience est complète; l'allusion aux chiffres revient dans toutes ses plaisanteries, comme une note métallique dans un air grivois. « Tant « que la lionne pauvre est honnête, le mari paie dix « centimes les petits pains d'un sou; du jour où elle « ne l'est plus, il paie un sou les petits pains de dix « centimes. Elle a débuté par voler la communauté, « elle l'achève en l'enrichissant. » Ayant gagné dix mille francs au jeu, il les porte avec sa première déclaration à une jolie femme. Le reste de sa conduite et de sa conversation est semblable. Un épicurien positiviste : Les femmes n'ont qu'à bien se tenir devant ces griffes-là. — J'en passe, et des meilleurs. Voulez-vous

(1) *Les Lionnes pauvres.*

regarder un caractère plus avenant, un vrai Français, joli, léger et gai, comme ceux du siècle dernier, toujours en verve, amusant, accommodant, galant même, et qui, somme toute, n'est exempt ni de probité ni même de délicatesse (1)? Lui aussi, il porte la marque de son siècle, et ses galanteries ne sont que du bout des lèvres. Il est brillamment étourdi et plaisamment bavard, ce qui ne l'empêche pas d'être avisé, retors, alerte, en défense et en garde contre la femme adorée qui veut lui souffler ses écus. En effet, il sait le prix de l'argent, la valeur des choses et des gens, la sienne, celle de son esprit et de ses sentiments. Il n'est rien qu'il ne raille et pèse. « Brave colonel! « La droiture et la loyauté même! Je ne le recevrai « pas chez moi... Cette idée me sourit, de faire asseoir « à mon foyer une douce jeune fille qui serait l'ange « gardien de ma caisse! » — Son esprit est l'agréable et pétillant esprit français, mais décomposé par l'expérience comme un vin délicat par un soleil trop vif : à la surface, une ébullition mousseuse de bouffonneries ; au fond, un aigre filet d'ironie ; au milieu, une provision de bon sens commercial et plat. Aucune de ces trois liqueurs n'enivre, et quand il fera la cour à Mme Lecoutellier, je suis bien sûr que ce sera le code en main.

Il restait à faire sortir du second plan ce roué calculateur, et à lui donner le premier rôle, un rôle sympathique. Rendre sympathique un homme qui

(1) *Maître Guérin*, Arthur Lecoutellier.

maltraite ou combat des femmes, quelle difficulté ! On y est arrivé, et M. de Jalin, M. de Ryons, sont deux des personnages les mieux réussis et les plus instructifs du théâtre moderne (1). Pour les rendre supportables, l'auteur a mis le premier dans le demi-monde, parmi les femmes tachées, ce qui lui donne le droit de les renvoyer à leur chenil, et le second dans le monde, parmi les vertus douteuses ou des innocences agresssives, ce qui excuse ses impertinences; un jour, d'ailleurs, rencontrant une vierge dans une femme, il est pris tout d'un coup d'un accès de chevalerie, ce qui le relève au rang des sauveurs. Mais comme tous les deux jouent froidement et savamment de la mécanique féminine ! Comme ils la mettent en expérience pour leur plaisir ou pour l'instruction d'autrui ! Comme ils touchent juste, avec des prévisions sûres, le ressort qui fera sortir à l'improviste de la jeune fille la lorette précoce, et de la jeune femme la lorette experte ! « Ma déclaration de tout à l'heure? « C'était une politesse; il y a des femmes qui tiennent « à cela dans la conversation. — Et ce procédé vous a « réussi quelquefois? — Plus souvent que je ne vou- « lais. » Ce sont des physiologistes et des chirurgiens; ils donnent des consultations gratuites et font des opérations à domicile, ordinairement pour l'amour de l'art, parfois par un retour d'humanité. « Votre mai- « son est originale, et je suis fâché de n'y être pas venu « plus tôt. Il y a à faire ici pour un collectionneur

(1) *Le Demi-Monde, l'Ami des Femmes.*

« comme moi, et voilà, je crois, un sujet que je n'ai pas « encore catalogué! » En attendant, ils ont dans les mains la théorie complète, et on peut leur dire avec vérité qu'ils n'épargnent personne : « Vous ne faites « pas grâce aux enfants. — Les femmes ne sont jamais « enfants. — Les enfants, ça console de tout. — Ex- « cepté d'en avoir... — Taisez-vous, malheureux; c'est « la femme qui inspire toutes les grandes choses. — Et « qui empêche de les accomplir... Je me suis promis « de ne jamais donner ni mon cœur, ni mon honneur, « ni ma vie à dévorer à ces charmants et terribles pe- « tits êtres, pour lesquels on se ruine, on se déshonore « et on se tue, et dont l'unique préoccupation, au mi- « lieu de ce carnage universel, est de s'habiller tantôt « comme des parapluies, tantôt comme des sonnettes. » Notez que ce théoricien n'est pas « un mouton désin- « téressé, mais un bélier qui continue à paître sur le « pré communal (1); » si son cœur a soixante ans, ses sens en ont trente. Notez que cet épicurien n'est pas un Lovelace dominateur et brutal comme l'autre qui se croit en règle « lorsqu'il a porté huit jours le deuil « des chères créatures mortes en couches par son fait; » il est plutôt bienveillant, et rend volontiers service aux femmes. Tout cela fait un caractère complet, parfaitement moderne, point haïssable, agréable même et supérieur. Étant donnée la femme, c'est-à-dire un être « illogique, subalterne, malfaisant, » mais charmant, comme un parfum délicieux et pernicieux dans un

(1) Mot d'Edmond About.

vase de cristal fragile, il s'agit de la respirer prudemment, délicatement, quelquefois, non pas chez soi, mais chez autrui, surtout de ne pas casser le cristal, et, autant qu'on peut, d'arrêter les mains grossières ou maladroites qui sont prêtes à briser le vase. D'Antony à l'amant de la dame aux camélias, au peintre Paul, à Olivier de Jalin, à M. de Ryons, la transformation est visible. Entre l'enthousiasme de 1820 et le positivisme de 1860, l'expérience interposée a mis l'homme en défiance et en défense; d'amant il est devenu parfois ennemi, souvent adversaire, plus souvent spectateur et tout au plus ami.

Ami après escarmouche et sous toutes réserves. A cause de cela, j'aime mieux mon rôle, et mon éducation me sert. Mon pauvre neveu Anatole Durand ou d'Urand me fait quelquefois de la peine; il est embarrassé là où je suis à l'aise : c'est que je n'ai plus de prétentions et qu'il en a. A cinquante-cinq ans, quand on a perdu ses cheveux et qu'on revient d'Amérique, on n'est plus dangereux; on a le droit d'être poli et quelque chose de plus. C'est un droit d'autrefois, et je le ressuscite à mon profit. La conversation cesse alors d'être un duel, et quel métier qu'un duel continu, surtout avec une femme! Il est si déplaisant de leur dire des choses dures, même des choses froides! Il est si agréable de leur agréer! On n'est pas obligé pour cela de chercher dans sa mémoire les fadeurs du dernier siècle : du premier regard, sans qu'on ait dit un mot, elles savent si elles plaisent; à quel degré, avec quelle nuance; si c'est le cœur, la tête ou les sens

qu'elles ont touchés; si c'est par leur toilette, leur esprit ou leur grâce. Il n'y a pas besoin de feindre, on n'a qu'à sentir, et se laisser aller. Au bout d'un quart d'heure, elles se détendent; ne craignant plus le persifflage, elles sont devant votre esprit comme devant leur glace; elles s'y mirent et s'y trouvant aimables, elles continuent à s'y regarder, complaisamment, sans gêne, changeant d'attitude et de sourire. Trouvez, si vous pouvez, un plus agréable rôle que celui de miroir; pour moi, je m'y tiens. Après tout, au bout de six mois l'opéra est assourdissant; avec son mauvais air et ses élégances de pacotille, le théâtre écœure; et qu'est-ce qu'une grande lorette, sinon une comédienne en chambre? De tous les spectacles de Paris, le plus charmant est une vraie femme du monde; c'est un spectacle dans un fauteuil; depuis ses dentelles jusqu'à son esprit, il n'y a rien en elle qui ne soit un chef-d'œuvre de la culture moderne; pour la faire telle qu'elle est, il fallut quatre ou cinq générations de fortunes assises, de mœurs élégantes et d'éducations raffinées; tout ce que le goût a inventé de délicat s'est rassemblé dans sa toilette et dans sa personne. La voilà devant vous, dans son fauteuil de soie pâle, demi-penchée, avec de menus mouvements d'oiseau, négligente et rieuse; les éclairs de son collier se dardent comme des yeux vivants au-dessus des courbures de ses épaules satinées; son peigne d'or s'enfonce entre des grappes de fleurs au-dessus des ondes de sa chevelure; sa robe épanouie développe au-dessous du fin corsage la fraîcheur de ses plis lustrés. Elle cause, elle est contente,

elle fait les honneurs d'elle-même, et se trouve payée si vous avez du plaisir. Ma parole d'honneur, je finis par croire que les tableaux, les livres, la musique, ont été inventés par des malheureux pour des malades, et que tous ces gens-là, spectateurs, et auteurs avaient les yeux bouchés sur la nature. En fait d'œuvres d'art, il y a les mortes qu'on fourre dans les bibliothèques ou qu'on accroche dans les galeries; moi, je suis pour celles qui ne sont pas reliées en veau ou collées sur toile.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

LES ARTISTES

I

14 septembre.

J'ai passé un mois cet automne à Fontainebleau et dans les villages voisins. C'est là qu'on les voit au naturel. Mais je n'ai guère songé d'abord à les regarder.

Est-il possible qu'il y ait auprès de Paris une forêt pareille? Tous mes souvenirs d'Amérique se sont réveillés. Il y a neuf ans, mes comptes faits, vers quatre heures, j'errais à cheval parmi des futaies semblables; les idées de commerce et d'argent tombaient comme un vêtement sale; je retrouvais les générosités de la jeunesse; il me semblait que je redevenais homme. Certainement, ce que j'aime le mieux au monde, ce sont les arbres.

Ai-je vécu dans ce Paris que j'ai tant désiré? Ici il

me semble que non. Mon salon, ma voiture, tout mon appareil est un habit de soirée gênant. J'ai occupé mes yeux, j'ai vu une ménagerie curieuse. Ai-je joui véritablement? Ces neuf années, vues à distance, m'apparaissent comme un trottoir bruyant et monotone; le trottoir de quelque immense rue de Rivoli, sentant le gaz et l'asphalte. Ce que j'y retrouve de meilleur, c'est huit jours d'absence, une longue partie de chasse dans les Vosges. Nous avions un mulet, un paysan, une tente; nous vivions de notre chasse et nous bivouaquions en plein bois; le soir venu, l'homme épluchait le gibier; je rôtissais la viande sur des charbons avec une broche posée entre deux perches; les branches se tortillaient dans la braise, les petits coups de vent lançaient sur le côté des jets de flamme; les étincelles pétillaient follement, la fumée bleue montait entre les troncs; nous nous endormions dans nos manteaux, les pieds au feu, et le matin, en partant, nous sentions sur notre front les gouttes de rosée des grands chênes.

Cette forêt-ci est moins naturelle, mais qu'elle est belle encore! Sur le bord de la route, les hêtres arrondis, dorés, glorieusement épanouis, s'étalent, étendant leur feuillage de dentelle. Ils s'allongent en file à perte de vue, jouissant de l'air libre. La lumière s'épanche à flots sur leurs dômes, rejaillit sur les feuilles, ruisselle en nappes, d'étage en étage, jusque sur le gazon. Une vapeur dorée, une poussière de scintillements et de miroitements flotte autour d'eux comme une gaze. Leurs troncs blancs ont une écorce toujours lisse et

jeune. La profonde terre qui les nourrit leur conserve jusque dans la virilité l'air de l'adolescence, et le ciel tend au-dessus d'eux sa longue arche d'un bleu tendre.

Aucun passant sur cette route; la croix du Grand Veneur pointe à l'horizon. Le palais de la Belle au Bois dormant ne devait pas être plus paisible. Est-ce que vraiment quelqu'un a passé ici depuis un siècle? L'autre côté, une futaie énorme est dans l'ombre. Les troncs monstrueux, noirâtres, plongent d'un élan dans le sol, et leur tête se perd parmi d'autres têtes. Quelques-uns se penchent comme des boas qui vont s'accrocher. De loin en loin, par des trouées, le ciel perce. Mais la verdure emplit tout l'horizon, tantôt sombre, tantôt resplendissante. La clarté qui s'abat d'en haut pose çà et là des traînées d'émeraudes mobiles. Les feuillages tremblent et luisent. Un bruissement infini, un chuchotement de cent mille voix, un bourdonnement qui s'enfle ou baisse, court à travers les profondeurs, et sur un escarpement sablonneux, une troupe de pins, dans leur robe de verdure bleuâtre, chantent à voix plus haute, comme une colonie mélodieuse et étrangère.

Parfois un corbeau croasse; les rouges-gorges jettent leur note claire. Dans le silence on entend les cigales bruire, et les colonnes d'insectes tourbillonnent dans l'air épais chargé de senteurs. Un gland tombe sur les feuilles sèches; un scarabée frôle un brin de bois avec ses ailes. De petites voix gaies, de fins gazouillements d'oiseaux descendent des hauteurs. Tout un peuple vit sous ces voûtes et dans ces mousses,

un peuple enfantin qui s'agite, et son bégaiement arrive à l'oreille, à demi recouvert par la respiration profonde de la grand'mère endormie.

Hier, à onze heures du soir, sur les hauteurs de Franchart, la lune toute pleine semblait un morceau d'argent poli sortant de la forge. Des nuages légers, aériens, pareils à des plumes blanches, flottaient entraînés des deux côtés du ciel. Au milieu, l'azur semblait noir, tant la clarté était vive. Au-dessous, le cirque des dunes et des profondeurs apparaissait vaguement tout noir dans l'ombre. Les sables blancs luisaient. Un bouleau frêle levait en face de moi sa tête échevelée et charmante; ses feuilles ne remuaient pas, tant l'air était calme. On écoute pour saisir un bruit, et dans un murmure imperceptible, à une lieue de là, on devine un cerf qui brame.

II

15 septembre.

Les chambres et le régime sont primitifs ici, assez semblables à celui d'un log-house dans l'Arkansas ou l'Illinois. Un lit, deux chaises boiteuses, parfois un fauteuil qui ressemble à un invalide de l'Empire; les murs sont blanchis à la chaux et barbouillés de pochades, fort jolies, ma foi, et meilleures, à mon gré,

que leurs tableaux d'exposition, tant elles sont naturelles, pleines de gaieté, d'invention, d'insouciance, jetées à l'improviste et à la débandade comme la conversation d'un homme d'esprit. Voilà les images intérieures non élaborées et tourmentées, mais faciles, brillantes, exagérées ou bouffonnes, telles qu'elles ont traversé leur cervelle : deux chasseurs gaillards, en habit rouge, au milieu des taillis verts; des chiens tachetés, et bien portants, qui aboient de tout leur gosier; un torse nu de jeune fille qui se cambre et rit; M. Prudhomme sortant d'un coquetier; trois caricatures; un pin parasol au bord de la mer, sur une plage de sable.

Cependant l'escalier tremble sous les gros souliers qui descendent; il se fait un remue-ménage dans la cuisine; on boucle les sacs et les guêtres. Chacun mange au hasard, dans l'attitude qui lui a plu, assis, debout, sur l'escalier, sur le buffet, sur la table. Les petites dames descendent en jupon blanc, l'œil à demi fermé et bâillant encore; on les accueille par des lazzis qu'elles supportent sans broncher. Quelques gaillards bien découplés lancent la pipe sur le chemin; d'autres, plus pacifiques, regardent le fumier et les poules qui picorent. On caresse le chat, on tourmente le chien. L'hôte, un ivrogne, entonne son cinquième petit verre; il pousse à la consommation et s'y noie. Je l'ai trouvé un jour à quatre pattes, incapable de se relever; il marchait ainsi et pourtant comprenait encore. La petite servante, accroupie sur ses talons, souffle le feu en songeant aux jupons brodés du premier étage;

pour sauvegarde morale, elle a les soufflets de sa patronne et un petit livre de dévotion mystique. Tout le faix de la besogne tombe sur la grosse hôtesse qui, du matin au soir, sans se lasser ni se presser, cuisine, épluche, balaie, paie, reçoit, répond, sert le public. Les paysans qui viennent ici comprennent fort bien ce qui s'y passe; ils ne s'en scandalisent pas, ils en rient plutôt malignement et avec un air de convoitise; ce sont toujours les villageois des contes de La Fontaine.

Chacun part de son côté, et, une fois dans la forêt, travaille ou dort; je suis disposé à croire que la seconde occupation est la principale. A la tombée de la nuit, on les voit revenir, un à un, portant sur leur dos leur parasol, leur pique, leurs toiles, leurs boîtes de peinture; ils s'asseyent à l'entrée de l'auberge sur un banc de pierre, et devisent, regardant les charrettes qui passent et les commères qui jasent, détirant leurs bras, allongeant leurs jambes; ils flânent, la conscience calme; sur cet article, les villageois en savent autant qu'eux; tout se fait lentement à la campagne; une paysanne reste fort bien une heure debout auprès d'une voiture à lait, échangeant toutes les cinq minutes une parole avec le conducteur. La nuit venue, on soupe sur une table sans nappe, entre quatre chandelles; pour siéges, des bancs de bois; parfois, en manière de supplément, deux ou trois chaises. La lumière jaunâtre vacille sur les solives enfumées du plafond, sur les murs chargés de grotesques; à la fin, le café arrive, et les petits verres de rhum font leur

tournée. C'est alors qu'on voit se déchaîner les discussions littéraires et qu'on entend ronfler le tintamarre de la philosophie de l'art. Les grands hommes sont assommés ou portés aux nues; on s'égosille. Cependant les femmes, qui ne comprennent mot, bâillent à se démancher la mâchoire; une d'elles s'est endormie de tout son long sur le vieux piano carré; une autre, étendue, tortille des cigarettes. Quand les combattants n'ont plus de voix, ils vont regarder la forêt au clair de la lune. Un d'eux a pris son cor, un autre imite la voix du cerf qui brame; les histoires pantagruéliques trottent, et les auditeurs écoutent, couchés sur le sable, en fumant leur douzième ou leur quinzième pipe. La journée est finie, et l'on va se coucher.

Le métier est dur. Des hommes de cinquante ans qui ont un nom célèbre, ne gagnent pas dix mille francs.

Vers trente ans, après dix ans d'études, on commence à produire; à ce moment il faut vendre, et pour vendre, il faut que sous l'artiste se rencontre un commerçant. Plusieurs jeûnent, accrochent une leçon de trois francs; encore est-ce une chance. Quelques-uns peignent des fonds pour les photographes, ou de grandes enseignes. A quarante ans, si l'on a un vrai talent et des amis dans les journaux, on peut percer à force d'expositions et de réclames. Vers cinquante ans, on gagne quelque argent, et on a des rhumatismes.

Chaque année, le nombre des vrais amateurs diminue. Le goût baisse depuis que la division des héritages émiette les fortunes et que les gros gains de la Bourse salissent la société de richards mal-appris. Les amateurs songent à revendre leur galerie, s'adressent au marchand de tableaux, font des affaires. Pour réussir, il faut trois chances : — La première, c'est qu'à l'Exposition quelque riche bourgeois dise : « Voilà un retour de chasse qui est gai, il ferait bien dans le panneau gauche de ma salle à manger! » — La seconde chance c'est qu'il soit d'humeur dépensière, qu'il croie à son goût, que sa femme ne dise pas non ; bref, qu'il achète. — La troisième, c'est que ses amis, ayant déjeûné devant le tableau, en commandent de pareils.

Mais les cinq mille tableaux de l'Exposition accablent l'attention, effacent toute beauté. Une femme est jolie, seule près de son feu, sur sa causeuse ; mettez-la parmi quatre-vingts toilettes au bal, on ne la verra plus. Comment se vendent les dix ou douze kilomètres de peinture qui se confectionnent à Paris chaque année? Impossible de répondre. L'encombrement est plus grand encore ici que dans les autres voies. Depuis trente ans, les romans qui autrefois prenaient pour héros le jeune gentilhomme, choisissent pour jeune premier l'artiste, surtout le peintre. Là-dessus les imaginations se sont montées; quantité de jeunes gens, qui auraient été d'excellents commis, ont acheté des guêtres et laissé pousser leur barbe. Comment feront-ils pour dîner?

Plusieurs sont usés. Tel emploie l'été entier à finir

une étude ; il gratte, repeint, regratte, finit par perdre la sensation vraie, devient tendu, agacé, parle fiévreusement, par saccades, comme un homme qui sort d'une attaque de nerfs.

Beaucoup ont contrarié leur nature, et, après quinze ans d'efforts, se trouvent impuissants. Au lieu d'avoir l'imagination surabondante et le besoin de décharger sur la toile le trop-plein de leur cervelle, ils sont comme une source tarie qui, de loin en loin, laisse suinter une pauvre goutte d'eau. Un ami survient, ils l'arrêtent au milieu d'un geste : « Reste comme cela, allonge le bras, j'ai peut-être trouvé ma pose. » A la fin, au hasard, après cent tâtonnements, ils accrochent quelque chose, et la créature, ainsi arrachée par miracle, est un avorton prétentieux.

Quelques-uns se résignent à faire du commerce; ils barbouillent des tableaux à quarante francs. Au bout d'un temps, le fin ressort artistique s'est usé, ils restent manœuvres toute leur vie. — D'autres retournent dans leur province, font agir leurs parents, obtiennent des portraits. Quelquefois le conseil départemental, qui veut avoir la gloire de protéger les arts, accorde une pension de six cents francs. Les petites villes commencent à établir des expositions, et il se forme ainsi des renommées municipales.

Deux ou trois, les habiles, quittent leurs gros souliers dès que les salons s'ouvrent, reviennent à Paris, vont dans le monde, et font une grande consommation de gants frais. Ils connaissent les critiques, flairent la mode, s'arrangent un atelier. Quand les amateurs ont

rencontré le peintre dans un certain monde et que son habit a une tournure convenable, ils ne peuvent plus lui offrir moins de cinq cents francs pour un tableau.

La plupart sont nerveux à l'endroit de leur talent, comme une femme à propos de sa beauté. J'en ai vu un, qui est entre les trois ou quatre plus illustres de ce temps-ci, laisser tomber ses bras, pleurer presque, en lisant le feuilleton d'un homme qui n'a jamais touché un pinceau. « Mais je suis donc un crétin, je n'ai « plus qu'à jeter mes toiles par la fenêtre! » — Un autre à qui nous reprochions de s'inquiéter trop des critiques : « Il faut du bruit, de la gloire ; il n'y a que « cela pour me prouver que je ne suis pas fou. Mes- « sieurs tels et tels qui sont des ânes, ont de leurs « tableaux la même opinion que moi des miens. »

Il faut joindre à cela bien des misères, surtout celles qui viennent des femmes ; c'est là leur plaie. Mariés ou non, ils vivent avec d'anciennes actrices, avec des modèles, des grisettes qui ont levé la jambe dans les bals publics. Elles gardent le ton de leur premier métier. Alphonse Karr disait que d'une petite fille on peut faire une duchesse passable ; rien de plus faux. L'air de femme du monde, et surtout de femme honnête, est ce qui peut le moins s'attraper. Celles-ci ont toujours l'air de vouloir pêcher un homme ou de se raidir contre une plaisanterie dure. Rien de plus naturel, elles n'ont jamais fait que cela.

J'en viens de voir une fort belle, bien habillée, et qui ne manque pas d'argent. Elle retrousse sa jupe à

pleine poignée quand elle va se mettre à table ; pour passer sur une allée mouillée, elle enlève tout son dessus et fait ballonner son peignoir blanc. Elle retrousse ses manches, prend des poses penchées, fait une voix roucoulante ; c'est une actrice en scène.

Elle conte ses affaires, dit qu'elle aime la peinture, fait des confidences à tort et à travers. Habitude d'étalage. D'ailleurs le gros monsieur a besoin de ce jabotage qui occupe les heures vides.

Elle a été à cheval la veille, et dit qu'elle a aux jambes deux places noires grandes comme la main. Un des assistants veut faire préciser l'endroit, et, comme il a de l'esprit, il enveloppe son insinuation dans une politesse. Elle veut se fâcher, mais elle rit. Elle s'excuse de rire, en disant que c'est nerveux, qu'au fond elle est très-choquée. Elle l'appelle sot. Une tempête s'élève, rires énormes, chansons mêlées de glapissements, chocs de verres, cris de madame ! madame ! proférés de la voix la plus retentissante. Elle lui offre un louis s'il veut se tenir tranquille, et ouvre sa bourse pour prouver l'existence du louis. Applaudissements et brouhaha. Elle se bouche les oreilles, et n'en rit pas moins ; elle veut se défendre, on sent qu'elle n'y est pas habituée. — Le lendemain matin, par sa porte entre-bâillée, elle le reçoit pieds nus dans ses pantoufles. — Ce sont là des façons de cabaret, la finesse manque.

Quelques-unes se fixent au perchoir et demeurent ici l'hiver ; cela fait des ménages. Une grande blonde fadasse fait le bonheur d'un peintre d'animaux, petit,

noir, et qui a une voix de basse-taille : les contrastes se cherchent et ne s'accordent pas. Il a des poules, des lapins, des pigeons, un fumier dans sa cour, trois moutons dans un enclos, et vient d'acheter une petite vache; tout cela bêle, beugle et piotte sous les fenêtres, dans les corridors, jusque sur l'escalier qui n'est pas propre. Elle, au-dessus de cette ménagerie, étendue langoureusement sur un divan sale, se dépite et fume des cigarettes; je l'ai fait causer, la croyant d'humeur douce; point du tout, elle est exaspérée et crie ses douleurs tout haut : « Les huit premiers jours, c'est « charmant; le premier mois, cela va encore bien; au « bout d'un an, on s'ennuie à mourir; au bout de deux « ans, on devient enragée; impossible de mettre un « jupon blanc! » L'homme ici a son état, la belle forêt qu'il comprend, la camaraderie, les discussions d'esthétique. La femme n'a rien que son ménage et les fumiers. Elle ne peut être femme, je veux dire élégante et coquette, il lui faudrait l'abnégation vraie d'une Allemande, le courage d'aller tous les jours planter le piquet, attraper une fluxion à côté de l'homme. — Celles-ci se dédommagent avec les cancans, tournent et tracassent comme des écureuils en cage. « Il ne faut jamais de femme chez un artiste, « me disait le plus spirituel d'entre eux; s'il en a une, « qu'elle soit cuisinière. »

A les voir tirées de si bas, on les croirait reconnaissantes et soumises. C'est le contraire qui arrive. La Française a dans le sang un besoin d'égalité et d'excitation : sitôt qu'elle porte une robe suffisamment am-

ple et neuve, elle se croit au niveau de la plus grande dame; son esprit est trop sec, son ambition trop prompte pour qu'elle puisse sentir ou reconnaître une supériorité; par nature, elle se fait centre et commande; invariablement elle mène l'homme, quel qu'il soit, amant ou mari, esprit supérieur ou simple imbécile, l'artiste plus que tout autre. Celui-ci, absorbé par son art, y dépense toute sa force; le soir, il rentre las, affamé de paix; elle, reposée par la journée vide, arrive avec sa force entière, et le combat n'est pas égal. Je voyais ces jours derniers, à Paris, un homme dont l'énergie et la fierté sont connues, honoré de tous, célèbre, à qui les étrangers ne parlent qu'avec une sorte de déférence, devant qui l'on se défie de soi; sa maîtresse, une grisette de trente ans, déjà fripée, moins qu'ordinaire, raisonnait devant lui avec une sécurité d'âme admirable, contredisant, opinant sur des questions de littérature et de morale. Elle nous régentait.

En revanche, ils ont le don de se faire illusion. Le peintre d'animaux a pendu dans son atelier le portrait de sa blonde dégingandée; il en a fait une Ophélie. — Un autre a tiré d'une sorte de souillon une bohémienne inspirée et poétique. — La mère de l'Ophélie est arrivée, c'est une horrible tonne campagnarde en bonnet blanc, à museau pointu. Le malheureux propriétaire de l'Ophélie est en train d'en dégager une matrone hollandaise, honnête et naïve.

En somme, je ne les trouve pas trop à plaindre. Ils peuvent s'oublier; ils pensent au beau soleil couchant qu'ils viennent de voir; le soir, ils voient flotter sur

leurs chenets les jolis rendez-vous de chasse qu'ils peindront, les amazones aux longues jupes, aux plumes rouges, les levriers qui hument l'air, les cors de chasse suspendus au cou des piqueurs. Ils se disent que cette fois le tableau sera charmant, qu'ils auront du génie. En attendant, ils dissertent sur l'art et font de la critique. Cinq ou six heures par jour ils cessent de penser à la vie réelle.

Enfin ils prennent du loisîr, ils ne sont point à l'attache, ils ont des gaietés et des passe-temps d'enfants.

Tous les soirs il y en a deux qui vont à l'entrée de la forêt donner du cor, pour avoir le plaisir de s'entendre, de faire du bruit, d'enfler vigoureusement les muscles de la poitrine. Un de ceux-là a sept chiens; on leur parle, on les fouaille, on les caresse. De temps en temps, ils arrangent des parties et ont l'esprit de laisser les femmes à la maison. Nous sommes allés à Moret, une jolie petite ville à tournure gothique. Nous étions six, dont un cheval, que l'on montait tour à tour. On dîne à l'auberge sur une terrasse, au bord d'une eau coulante; vers le dessert, l'expansion est complète. Toutes les politesses, tout l'attirail compliqué des façons mondaines a disparu; on revient à la vie naturelle, exempte de précautions, d'affectations et de calcul; et, comme ici la plupart des natures sont fines, cet épanchement n'a rien de brutal; le goût du beau surnage; on voit qu'il est sincère, qu'il fait le fonds et la substance de l'homme. — Une autre nuit nous sommes allés avec des flambeaux dans la forêt jusqu'à une grotte; les traînées de lumière ondoyante

se perdaient magnifiquement dans la grande ombre; les chevelures de flammes ruisselaient parmi les roches, et les sables subitement éclairés déroulaient leurs blancheurs sinueuses. — Presque tous les soirs ils vont les uns chez les autres, boivent un verre de rhum; quelqu'un se met au piano, et les autres chantent avec des voies telles quelles, non pour chanter et briller; ils rient de leurs fausses notes; mais à travers leur musique ils devinent la pensée du maître, et ils la sentent, chose impossible dans les concerts du monde.

A beaucoup d'égards, ils sont supérieurs aux ambitieux ordinaires et certainement ils sont plus heureux. Ils vivent dans des idées plus hautes, ils sont à demi gentilshommes, ils n'ont pas l'esprit tendu vers l'épargne ou le gain, vers les finasseries basses du commerce, vers les violents et douloureux soucis de la grande ambition et des affaires. Les moins distingués savent encore orner joliment un atelier, disposer des plâtres, des fleurs, faire de rien quelque chose. Il y a ici vingt chaumières arrangées en maisons qui sont charmantes. Leurs intérieurs sont *inventés*, ils ne sont pas l'œuvre banale du tapissier. L'un d'eux habite une grange qui est demeurée grange à l'extérieur; mais le dedans peint en gris vert, est le plus curieux fouillis d'esquisses, de pipes, d'armes, de bustes, de cors de chasse, d'éperons, de bottes, avec deux ou trois vieux meubles, des bergères du dernier siècle, et une balançoire gymnastique. Le cheval est à côté, séparé par une cloison, et les chiens nichent à la porte; le maître est chasseur autant que peintre; partout chez

eux, on voit que le corps vit autant que l'esprit. Un autre a des poteries. Un troisième a collectionné pendant dix ans les belles choses de la Renaissance, des meubles de chêne bruni à pieds tordus, de vieux livres reliés en peau de truie et bosselés de figurines, des plats de bronze sculptés, des estampes choisies; le grand crucifiement d'Anvers étale en face de la cheminée ses groupes athlétiques, ses opulentes chairs nues, ses monceaux de florissantes femmes agenouillées dans leurs robes de soie, sous leurs torsades de cheveux pâles. La plupart des ateliers sont entourés de verdure; au lieu d'arbres à fruits, on aperçoit dans le jardin des bouleaux délicats, un vaillant jeune chêne, des vignes sauvages, des glycines qui tordent leurs sarments le long des murailles; le vitrage de l'atelier a des échappées sur la large plaine et au bout de l'horizon on voit s'allonger la ligne immobile de la forêt.

Très-peu sont grossiers et insociables; même parmi ceux dont l'enveloppe est rude et la culture nulle, on trouve une finesse native, une aptitude à comprendre l'originalité, la grâce et le comique; la sensibilité de leurs organes est intacte, ils saisissent l'idée et la beauté au vol; le talent imitatif, l'esprit de caricature leur est inné. Ils disent parfaitement une scène marseillaise, une chanson picarde, une anecdote parisienne; tout y est, l'accent, le geste et le reste; avec leur gosier, leur nez et leur langue, leurs mains, ils imitent les formes et les sons, un grincement de porte, le hoquet d'un cerf qui brame; ils sont mimes, et cela

naturellement : « Le cerf reniflait, grun, le voilà qui « se coule, il arrive, il nous voit. Patatra, patatra, sur « le pavé! » C'est le langage primitif, tel que le suggèrent les images vives; chez nous il manque parce que nous sommes desséchés. Je pense toujours en les écoutant à Mercutio et à Bénédict; chez eux comme chez les jeunes gens de Shakespeare, les impressions sont neuves, non apprises, et les expressions suivent, saugrenues, éclatantes. La bouffonnerie fait irruption au milieu du sérieux, et la polissonnerie aussi, non pas délicate ou ingénieuse à la façon du dernier siècle, mais étalée, énorme, mélangée de poésie et de folies comme chez Aristophane, parfois sentimentale; c'est une source engorgée qui lâche d'un coup son eau et sa bourbe. Mais nulle part ils ne réussissent si bien que dans leurs esquisses. Un jour de pluie, deux peintres de passage ont barbouillé chacun un panneau de la salle à manger. De près, c'est un paquet de couleurs étendues avec un balai; à dix pas, ce sont deux scènes gaies, hardies, portées et vivifiées par un souffle de jeunesse. La première est une fête de buveurs allemands, tous couchés sur le dos, tous fumant, tous en grandes bottes, tous ayant aligné leurs pieds à la hauteur de l'œil et méthodiquement, au-dessus de la table; cette collection de bottes monumentales qui s'étalent dans la lumière au-dessus de figures paternes fait rire une heure durant; voilà la vraie attitude allemande, calculée pour donner à la méditation toute sa force; c'est ainsi qu'on philosophe sur l'absolu. — L'autre a peint une bande de nymphes et de satires

nus qui dansent sur le sable poli de la côte, dans la demi-obscurité violette, dans les fumées vagues du crépuscule, sous les rougeurs d'un ciel méridional qui s'éteint. — Le tableau fini, il a pris à partie un peintre hollandais qui se trouvait là, jeune homme décent et qui se montrait un peu scandalisé par les mœurs du lieu. Il lui a dit que la Hollande était bien loin de Paris, qu'on y était certainement arriéré, qu'il ferait bien d'étudier le français et la morale dans le dictionnaire de Napoléon l'Hollandais, qu'il y trouverait exposée la grande découverte moderne, un code de conduite approuvé par le gouvernement, où il est décidé que tous les Français sont tenus d'être athées, que le vrai mariage c'est l'adultère, et que le premier devoir de l'homme est d'assassiner son prochain. « Avez-vous « des pistolets sur vous? Moi je ne viens jamais à Mar- « lotte sans un couteau de chasse, et la nuit je mets les « verrous à ma porte. »

III

28 septembre.

Il n'y a rien dans cette forêt qui ne fasse plaisir : une large plaine de genévriers épineux, rabougris, repliés par le vent, rabattus sur le tapis roux des bruyères; au milieu, un bouquet de jolis bouleaux blancs, effeuillés, qui laissent apercevoir entre leurs cheveux la neige mouvante des nuages; à droite, une phalange de pins qui serrent leurs troncs, et poussent en avant

leur bataillon noir sur la campagne lumineuse ; au fond, les grandes lignes cassées des collines, tachées par la blancheur unie des sables, où luisent des têtes de roc parmi les panaches des hêtres. Le vent d'automne siffle et s'enfle, il ronfle à travers les files immobiles des pins, et grésille dans les feuillages des bouleaux demi-dépouillés, pauvres enfants qui tremblent. Les feuilles dorées s'envolent une à une, comme l'aile d'un papillon mort, et tournoient en tombant dans la lumière.

On regarde ces entassements de rocs gris jetés pêle-mêle, qui crénellent les hauteurs et bossellent les pentes ; et l'on pense aux furieux courants, à la bataille des eaux qui ont raviné, décharné, disloqué les crêtes. Ce pays-ci était le fonds d'une mer, et il y paraît encore ; du sable partout, des écueils dévastés, des falaises rongées, des rocs minés par la base ; aux issues dégorgeantes, des traînées de blocs qui marquent le lit des courants ; l'eau retirée, il est resté un désert blanc, aride. Par degrés le soleil a bruni les rochers ; les mousses sont venues et se sont incrustées sur les parois du grès raboteux ; après elles, les fougères, les tiges opiniâtres du genévrier, puis les colonies envahissantes des arbres, et dans les fonds humides les chênes, qui de siècle en siècle aspirant l'air des solitudes, ont enfoncé leurs troncs et élevé leurs coupoles.

Les bruyères et les mousses d'automne collent au dos des collines leur pelage fauve, et le soleil les lustre. Mais, par cent mille percées, les os du roc primitif crèvent cette peau végétale. De loin en loin, sur le

cirque de pierre qui forme l'horizon, une maigre ceinture de pins errants serpente entre les dentelures, et les bouleaux dispersés laissent pendre leur chevelure pâle.

On resterait ici toute une matinée sans penser, content de regarder. On n'a envie de rien, on est heureux, comme les anciens dieux, les dieux d'Homère.

Il y a des touffes de graminées, hautes de quatre pieds, qui montent en fusées verdoyantes. Il y a des chênes que trois hommes n'embrasseraient pas.

Le bleu du ciel est si lumineux et si intense que les yeux s'y reportent incessamment et d'eux-mêmes. L'air peuplé de rayons et de reflets est en fête, et les branches noires, tortues, font saillie avec une force extraordinaire dans la clarté épanchée ou sur l'azur profond.

Une vieille route défoncée tournoie encombrée de bruyères, et ses sables rayés de terre noirâtre, tâchés par des myriades de glands, disparaissent à demi sous la végétation pullulante. Aucun mot ne donne l'idée de ces hautes herbes dont la culture n'a pas déformé la vigueur native. La séve les a soulevées en l'air d'un élan, par familles; entre les bruyères ternes, elles luisent joyeusement, et parfois un coup de soleil qui les prend en travers, éparpille au milieu de l'ombre une gerbe d'émeraudes.

Toujours le ciel au milieu des feuillages dorés, le ciel bienfaisant, pacifique, le plus magnifique des dieux, la plus divine des choses.

A quoi servent la peinture et la poésie? Quel ta-

bleau, quel livre vaut un pareil spectacle? Ce sont des contrefaçons mesquines, tout au plus des consolations à l'usage des gens enfermés.

Ces grands arbres vous rendent grand ; ce sont des héros heureux et calmes ; on le devient par contagion à leur aspect ; on a envie de leur crier : « Tu es un beau et puissant chêne, tu es fort, tu jouis de ta force et du luxe de ton feuillage. » Les bouleaux, les frênes et les autres créatures délicates semblent des femmes pensives dont personne n'a entendu la pensée, une pensée timide et gracieuse qui arrive à demi effacée, avec le chuchotement et l'agitation de leurs fins rameaux. Il y a des douceurs et des coquetteries dans les creux ombragés, sur les lits de bruyères roses, dans les sentiers tortueux qui laissent voir un morceau de leur ruban, au bord d'une petite source qui noircit le sol entre les pierres et tout d'un coup descend avec une pluie d'éclairs; c'est un regard soudain, une mutinerie et une mièvrerie d'enfant, d'un dieu enfantin qui rit en liberté. Toutes ces charmantes âmes osent parler dans le silence. Au-dessus, quelle sérénité et quels rayonnemements dans cet inextricable réseau de clartés entre-croisées qui habitent les dômes des chênes! Tout souci s'en va auprès d'eux, on fait comme eux, on se laisse vivre.

Les années passent, j'ai eu le mois dernier cinquante-quatre ans, et combien y a-t-il maintenant de jours par an où comme aujourd'hui je me sente jeune?

CHAPITRE XX

LA MORALE

20 décembre.

Il est parfois désagréable d'être oncle, non pas seulement parce que tout neveu voudrait traiter son oncle en simple banquier, j'ai mis ordre à cela, mais parce qu'il faut lui faire de la morale. Cela donne l'air pédant, et de là il n'y a pas loin à l'air bête. Le neveu regarde le bout de ses bottes, tournant son chapeau entre ses mains, en homme qui laisse couler l'eau. Toute l'attitude est respectueuse, mais, au fond du cœur, il se dit : « Est-ce que mon oncle n'en a pas fait autant que moi quand il était jeune? Il me gronde de louer un coupé au mois, et il a deux voitures à lui. J'ai donné une bague de cent francs, est-ce qu'il ne donne pas des boucles d'oreille de cent louis? Il trouve que mon tailleur est trop cher; proposez-lui donc un peu de mettre un habit râpé. Allons, allons, la douche

va finir, et j'aurai le temps d'aller voir Georgette. »

En fait de morale, les paroles ne servent de rien ; par elles-mêmes elles ne sont qu'un son plus ou moins désagréable. C'est l'éducation antérieure qui leur donne une force et un sens ; si elle a mis dans la jeune tête deux ou trois bouts d'idées saines, parlez raison ; sinon, autant frapper sur une bûche pour en tirer des étincelles. Il faut s'adresser à des sentiments déjà nés, et ce ne sont pas des phrases qui les feront pousser en un quart d'heure. Qu'y a-t-il dans cette cervelle? Voilà ce que je me demande, quand je le vois dans son fauteuil pimpant et frais, la taille prise dans une redingote correcte, les cheveux divisés au milieu du front par une raie, et les doigts moulés par ses gants couleur de chair. Il a traversé trois ou quatre éducations et autant de morales. Si je tire quelque chose de lui, ce ne sera point par la force de mon éloquence, mais par la vertu de ces éducations et de ces morales. En voici la liste et le bilan :

Premièrement, l'éducation du catéchisme : je n'en parle que pour mémoire. Il était en jaquette et récitait des définitions théologiques, cela lui a passé aussitôt qu'il a mis des bottes. Il a fait l'homme, et n'a plus songé qu'à la gloire de se bien cambrer dans l'uniforme de collégien.

Secondement, l'éducation de la famille. Il a appris à ne point mettre ses doigts dans son nez, précepte excellent qu'il a oublié plus tard au collége. On lui a enseigné aussi à ne point porter la main au plat, à ne point faire trop de bruit avec ses mâchoires en man-

geant, à ne point se traîner sur les genoux à terre, à ne point prendre pour lui seul toute la conversation à table. De tout cela, il a gardé quelque chose.

Troisièmement, l'éducation du collége. C'est la principale. Ici il faut diviser : il y a celle qu'il a reçue de ses maîtres et celle qu'il doit à ses camarades.

La première est assez maigre; sitôt qu'il a pu mettre deux idées ensemble, il s'est moqué d'eux; nos jeunes gens français ne sont pas respectueux ; ce n'est jamais l'admiration qui les étouffe. Il a remarqué que l'un se grattait toujours le nez, que l'autre finissait ses phrases avec une ritournelle de clarinette ; on lui a dit qu'un autre était malheureux en ménage ; qu'un quatrième avait fait un vilain article pour avoir la croix. En principe, il a établi dans sa tête que toute administration et tout gouvernement se composent de cuistres désagréables. Aux distributions de prix, et lorsque son père rendait avec lui visite au proviseur, il a entendu des amplifications convenables sur l'éducation, qui est un sacerdoce. Il a bâillé, et s'est dit que ces gens-là pratiquaient la réclame comme des confiseurs. Néanmoins, il a pris là quelque idée de la justice ; au collége, quand on est premier, on le mérite. En outre, il a conçu quelque estime pour la littérature; tous les grands hommes dont on lui a parlé étaient lettrés; il est disposé à croire qu'il est bon de savoir l'orthographe, qu'il ne faut pas prendre Horace et Virgile pour des moines du moyen âge, et qu'en somme Voltaire a joui d'une certaine considération dans le monde.

Tout cela n'est pas grand'chose; ses camarades l'ont mieux servi. Il était mignon, propret, douillet; on l'a appelé petite fille, on lui a donné des taloches et il a été forcé de jouer aux barres; à ce régime, il est devenu un peu plus résistant et plus homme. — Il a pris aussi parmi eux le sentiment de l'honneur. Les écoliers admettent en principe qu'ils sont naturellement en ligue contre le maître, qu'en aucun cas il ne faut dénoncer un camarade; ce serait *caponner;* si la punition tombe à côté du coupable, c'est à lui de se dénoncer lui-même. Cela forme un certain nombre de petites vertus romaines et militaires. D'autres acquisitions sont moins bonnes. Il s'est cru obligé de devenir polisson avant l'âge: il a fait entendre à ses camarades, afin de garder leur estime, que le dimanche en rentrant il suivait les femmes, que telle semaine il avait pris du punch avec une piqueuse de bottines; tout cela en termes médiocrement décents et avec détails : il faut avoir l'air crâne. En somme, la vanité a fait son office; elle ressemble à ces coups de soleil qui brûlent un peu les fruits, mais qui les mûrissent. C'est là notre culture, nous ne pouvons pas en avoir d'autre. Le collége est une sorte de régiment, où l'esprit de raillerie, l'esprit d'imitation, la précocité, la galanterie, le libertinage, la bravoure, toutes les qualités françaises se développent d'un élan et comme une seule gerbe; il est devenu un peu soldat et un peu chenapan.

C'est alors qu'il a commencé à voir le monde; sa mère prenait son bras et l'obligeait à faire des visites;

à la campagne, en vacances, il rencontrait des femmes bien élevées, des jeunes filles. Il avait seize ans, et n'était pas médiocrement comique. Les deux éducations se contrariaient. Il voulait être aimable, et pourtant garder l'air viril. Il tournait autour des demoiselles et ne trouvait rien à dire. Il essayait quantité de cravates, et se regardait dans la glace pour voir s'il savait sourire; mais à la plus lointaine approche d'un camarade, il fronçait les sourcils et prenait une mine rogue pour ne pas rapporter au collége une réputation d'efféminé. Parmi les hommes, il tâchait de maintenir sa dignité, d'avoir une contenance, et tout d'un coup il avait des vivacités de jeune chien, ou des empressements de chien couchant. Il buvait du rhum qu'il trouvait mauvais et fumait des cigares qui lui faisaient mal au cœur. Il n'avait à raconter que des anecdotes de collége, et croyait qu'on se moquait de lui lorsqu'on lui parlait du collége. Le soir, au salon, dans son gilet blanc, il tendait complaisamment son torse, et rougissait sitôt qu'on le regardait, craignant d'avoir fait quelque faute de toilette. Il était toujours inquiet et s'asseyait sur les convenances comme sur un fauteuil rembourré d'épingles. En même temps il commençait à lire les journaux et les romans d'Alexandre Dumas; là-dessus, il se faisait dans sa tête le plus plaisant remue-ménage. Il voulait être héroïque et positif, ou plutôt il ne voulait rien du tout; il avait des velléités. Il songeait aux cavaliers vêtus d'un justaucorps de buffle qui emportent de belles dames sur la croupe de leur cheval, et aussi aux couturières de

Paris, qui acceptent un petit verre de Malaga après une contredanse. Il pensait à d'Artagnan, qui donnait de si beaux coups d'épée, et à son cousin Jules, qui, dans les bals de grisettes, levait si gaillardement la jambe. Autour de lui on prêchait le désintéressement et on pratiquait l'égoïsme. Les journaux exigeaient impérieusement l'amour de la patrie, et tous les hommes graves de la société, quand ils achetaient quelques terres, déclaraient de faux prix de vente afin de frauder l'enregistrement. Une quantité de maximes morales pêchées dans les auteurs voltigeaient devant ses yeux, mais pour s'arranger à la fin d'une période ou pour s'enchâsser dans un vers latin, simples ornements d'esprit, très-bien placés dans le discours ou dans l'écriture, comme des vases sur une cheminée ou des potiches sur une vitrine ; du moins tel est l'usage qu'on en faisait autour de lui. En pratique, les hommes et les femmes songeaient à s'amuser, non pas grandement ou violemment, mais chacun avec sa petite manie et dans son petit monde, avec la chasse, le jardinage, la toilette, la médisance, la table, sans trop blesser le voisin, parce qu'il est dangereux de trop blesser le voisin ; on se contente de l'égratigner, surtout en cachette et par derrière : cela réveille un peu, et n'altère point visiblement la douceur générale du bien-être dans lequel on veut se maintenir. Les grands blâmes sont réservés pour les grandes folies ou les grandes sottises. D'un consentement commun, quiconque donne de la tête contre un usage reçu est un fou, quiconque ne sait pas faire ou conserver sa

fortune est un sot. Hors de là, tout est arbitraire ; choisissez votre plaisir, cela ne regarde personne; il suffit de ne pas se casser le nez et surtout de ne pas casser les vitres.

Vers le même temps, on a commencé à lui parler d'une carrière, et d'un ton assez sérieux. « Un homme doit avoir un état, il faut faire son chemin dans le monde; qu'est-ce qu'un homme qui ne travaille pas? etc. » — Mais le diable veut qu'il y ait toujours deux discours sur le même sujet, celui qu'on prononce et celui qu'on ne prononce pas; naturellement c'est le dernier que le jeune homme écoute. Un jour il entend deux dames parler mariage. « Ma chère, exigez que votre gendre ait une profession; il n'y a que cela pour maintenir un homme, c'est une chaîne au cou, sans cela ils courent. » — Un autre jour, à trois heures de l'après-midi, le notaire arrive en habit noir, le cou serré dans une cravate blanche. Une Parisienne qui est là sourit et se penche vers l'oreille de sa voisine. « Je croyais qu'il n'y avait plus de pareils notaires qu'à l'Opéra-Comique; c'est la profession. » — Le proviseur est invité : il entre, tenant à la main un chapeau à larges bords, écartant la poitrine, à la fois noble et paterne; quelqu'un demande quel est ce gros homme qui parle toujours et ne dit jamais rien. « Ce n'est pas un homme, répond le voisin, c'est un discours de distribution de prix. » — Un capitaine se rend utile au bal et danse jusqu'à trois heures du matin. On explique ce dévoûment en remarquant qu'à force de se tenir debout dans les parades, il a acquis

une raideur de jarrets et une largeur de pieds inusitées. — Un soir, au théâtre, le personnage brillant de la pièce dit, en parlant de je ne sais quel richard : « Il est mort à Marseille dans les huiles. » Et mon collégien voit passer un rire moqueur sur les lèvres de tous ceux qui ne sont pas dans les huiles. — Le même soir, en rentrant, après une conversation sur les bureaux et les chefs de bureau en France, un mauvais plaisant propose l'établissement d'une administration mécanique composée de fonctionnaires en cuir bouilli et en bois vernis, chacun avec son rond de cuir vert et ses lunettes vertes, manœuvrés par une machine à vapeur centrale dont le ministre serait le chauffeur. Les fonctionnaires usés seraient mis à la retraite, pendus par un crochet dans une salle basse. Ils ne se plaindraient jamais et ne barbouilleraient pas les tables. Le service serait mieux fait et plus économique. Ils auraient autant d'esprit que les anciens : c'est une réforme, et on y arrivera. — Outre tout cela, mon jeune homme a fouillé les albums de Daumier, qui traînent sur les tables; certainement il n'a pas emporté de là une grande admiration pour les conditions et les professions bourgeoises. Les gens du monde louent les travailleurs, comme les chevaux de luxe louent les chevaux de fiacre : « Bonne bête, bien patiente, il en faut comme cela; mais tâchons de n'être pas une de ces bêtes. »

Pendant tout ce temps, il contractait *une habitude*, c'est là le grand ressort. A mon avis il y a trois ressorts qui soulèvent un homme : les discours officiels qu'il

entend, ils effleurent la superficie de la peau; les phrases sincères qu'il surprend, elles lui font lever un bras ou une jambe; les habitudes qu'il a prises, elles l'ébranlent et le poussent tout entier. L'habitude dont je parle ici consistait à mettre sa main dans sa poche. Comme il y trouvait toujours de l'argent, il a fini par se convaincre, sans y prendre garde, que l'argent et les poches de pantalon ont une affinité naturelle. Tout ce qu'il voyait autour de lui le confirmait dans ce beau principe. Le porte-monnaie de la mère était toujours plein et les tiroirs de son père encore plus pleins. Quel mouvement plus facile pour un écu que de glisser de là jusque dans sa poche! Rien qu'un petit fermoir à pousser, ou un bouton à tirer, voilà toute l'affaire. Quant à supposer le vide dans le porte-monnaie ou dans le tiroir, c'était chose absurde et impossible. Quelqu'un imagine-t-il que demain l'air ne sera plus respirable ou que le soleil ne se lèvera pas? De même pour le reste. Au lycée, à la maison, la table se trouvait tous les jours naturellement dressée et servie à dix heures. Le concierge, tous les six mois, venait, chapeau bas, apporter une quittance de loyer. Quatre ou cinq fois par an le tailleur arrivait avec des habits, et la chose était si naturelle que, si un pantalon faisait un pli, ce même tailleur s'en allait honteux, et se hâtait d'en envoyer un autre. Tout cela allait d'un cours aussi régulier que les étoiles du ciel. C'est le contraire qui eût paru monstrueux. En sorte qu'à vingt ans, lorsqu'il est entré dans le monde, il y avait en lui, sans qu'il le sût, au-dessous de toutes ses opinions et de

toutes ses croyances, cette persuasion fixe que le monde et la société lui devaient de bons dîners, du bordeaux à l'ordinaire, souvent du champagne, un logement convenable, un ameublement frais, des habits bien coupés, quatre paires de gants par semaine et cinq cents francs par mois pour sa poche. Là-dessus il a fait graver ses premières cartes et commencé son droit ; excellent moyen de ne rien faire. De plus, il est venu me demander mes conseils; je lui ai donné des boîtes de cigares et j'ai vérifié l'état de sa cravate et de ses bottes; à quoi bon les phrases? c'est la vie qui l'instruira. Ma seule affaire est de le mettre dans des circonstances *instructives*. Qu'il sente la vérité et la nécessité sur sa chair vive; alors seulement il comprendra les descriptions de la brûlure. Si j'écris mon idée de la vie, ce n'est pas pour lui, c'est pour moi; je puis me décharger ici à mon aise, il ne lira ceci que dans dix ans.

II

Mon enfant, tu as les joues roses, et tu entres dans la vie, comme dans une salle à manger, pour te mettre à table. Tu te trompes; les places sont prises. Ce qui est naturel, ce n'est pas le dîner, c'est le jeûne. Ce n'est pas le malheur, c'est le bonheur qui est contre nature. La condition naturelle d'un homme, comme d'un animal, c'est d'être assommé ou de mourir de faim.

Si cela te semble étrange, c'est que tu n'as pas vécu comme moi dans un pays où la vérité et l'hypocrisie s'étalent au premier regard et tout entières à nu. Rappelle-toi la promenade que tu as faite l'autre jour avec moi dans la forêt. Nous écrasions les fourmis qui se rencontraient sous nos bottes. Les jolis oiseaux voltigeaient pour avaler les mouches; les gros insectes dévoraient les petits. Nous avons vu dans une ornière, entre deux touffes d'herbes, un petit levreau le ventre en l'air; un épervier l'avait saisi à sa première sortie, mangé à moitié, et le ventre était vide; des fourmis, des scarabées, une quantité d'affamés travaillaient dans la peau. De dix nouveaux-nés il reste un adulte, et celui-là a vingt chances pour une de ne pas vieillir; l'hiver, la pluie, les animaux chasseurs, les accidents, l'abrégent. Une patte ou une aile cassée le matin font de lui une proie pour le soir. Si, par un miracle, il échappe, dès la première atteinte de la maladie ou de l'âge, il va s'enfermer dans son trou, et la disette l'achève. Il ne se révolte point, il subit tranquillement la force des choses. Regarde un cheval, un chat, un oiseau malades. Ils se couchent patiemment; ils ne gémissent point, ils laissent faire la destinée. Les choses se passent dans le monde comme dans cette forêt si magnifique et si parfumée. On y souffre et cela est raisonnable; veux-tu demander aux grandes puissances de la nature de se transformer pour épargner la délicatesse de tes nerfs et de ton cœur? On s'y tue et on s'y mange, et cela n'a rien d'étrange; il n'y a pas assez de pâture pour tant d'estomacs.

Si tu veux comprendre la vie, que ceci soit le commencement et comme l'assiette de tous tes jugements et de tous tes désirs : tu n'as droit à rien, et personne ne te doit quelque chose, ni la société ni la nature. Si tu leur demandes le bonheur, tu es un sot ; si tu te crois injustement traité, parce qu'elles ne te le donnent pas, tu es plus sot. Tu voudrais être honoré, ce n'est pas une raison pour qu'on t'honore. Tu as froid, ce n'est pas une raison pour qu'un habit chaud et commode vienne de lui-même se poser sur ton dos. Tu es amoureux, ce n'est pas une raison pour que l'on t'aime. Il y a des lois immuables qui gouvernent la possession de la gloire, comme la rencontre de l'amour, comme l'acquisition du bien-être. Elles t'enveloppent et te maîtrisent, comme l'air méphitique ou sain dans lequel tu es plongé, comme les saisons qui, sans s'inquiéter de tes cris, tour à tour te gèlent ou te brûlent. Tu es parmi elles, pauvre être débile, comme un mulot parmi des éléphants; aie l'œil vigilant, prends garde où ils vont poser le pied, ne te hasarde pas sur leurs sentiers accoutumés ; grignotte avec précaution quelques petites portions des provisions qu'ils accumulent ; mais surtout ne sois pas à ce point ridicule que de t'étonner s'ils ne sont pas à ton service, et si leurs redoutables masses se meuvent sans songer à toi. Ce que tu auras de vie est un don gratuit ; mille qui valaient mieux que toi ont été écrasés dès leur naissance. Si tu trouves dans ton trou quelques grains amassés d'avance, remercie ton père qui est allé les chercher au péril de ses membres. Quand tu attrape-

ras une minute de jouissance, regarde-la comme un accident heureux ; c'est le besoin, l'inquiétude et l'ennui, qui, avec la douleur et le danger, accompagneront tes gambades de rat ou te suivront dans ta taupinière. Tu t'y complais, elle te paraît solide ; cela est vrai, jusqu'au premier flot d'eau lancé par une de ces grosses trompes, jusqu'à l'approche de ces lourdes pattes. Après tout, au vingtième jour, au cinquantième ou un peu plus tard, l'effet sera pareil. Le monstrueux galop rencontrera ton petit corps, un soir que tu mettras le nez dehors au soleil couchant, un matin que tu sortiras pour aller à la pâture. Plaise à la chance que du premier coup la patte s'appuie sur toute ta triste carcasse ! A peine si tu la sentirais ; c'est ce que je puis souhaiter de mieux à mes amis, à toi, à moi-même. Mais il est probable que la mort te prendra par parcelles, et que cette fois tu rentreras au logis avec un membre écrasé, laissant une traînée de sang sur le sable. Ainsi éclopé et boiteux, le premier galop aplatira ta tête et ta poitrine, et le lendemain ce sera le tour des autres. Contre ces sortes de maux l'expérience et le raisonnement de tous les rats et de toutes les taupinières n'ont point trouvé de remède ; tout au plus, après tant de siècles, la race trottinante a su découvrir quelques habitudes des éléphants, marquer leur sentier, prévoir d'après leur cri leur rentrée ou leur sortie ; elle est un peu moins écrasée qu'il y a cinquante siècles ; mais elle l'est encore, elle le sera toujours. Augmente ton adresse, si tu veux, pauvre rat ; tu n'augmenteras pas beaucoup ton bonheur ;

essaie plutôt, si tu peux, d'endurcir ta patience et ton courage. Habitue-toi à subir convenablement ce qui est nécessaire. Évite les contorsions et les agitations grotesques; quel besoin as-tu de faire rire tes voisins? Garde le droit de t'estimer puisque tu ne peux te soustraire à la nécessité de souffrir. A la longue, les gros pieds des éléphants et les incommodités qui s'ensuivent te paraîtront dans la règle. Le meilleur fruit de notre science est la résignation froide, qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps.

Encore si les chétifs vivaient en paix les uns avec les autres! On te l'a dit; on t'a répété que dans chaque peuplade rongeante tous étaient alliés, tous travaillaient au bien commun, tous, sauf quelques maraudeurs dûment punis, observaient fidèlement les conventions primitives. Cela est faux, et il faut que tu saches que cela est faux. Autrement, dès ta première expérience, tu prendrais les préceptes de ton éducation pour des mensonges, et l'intérêt personnel ferait de toi un hypocrite ou un révolté. Ne sois ni l'un ni l'autre, et regarde bravement la vérité telle qu'elle est. L'homme est un animal par nature et par structure, et jamais la nature ni la structure ne laissent effacer le premier pli. Il a des canines comme le chien et le renard, et, comme le chien et le renard, il les a enfoncées dès l'origine dans la chair d'autrui. Ses descendants se sont égorgés avec des couteaux de pierre pour un morceau de poisson cru. A présent encore, il n'est point transformé, il n'est qu'adouci. La

guerre règne comme autrefois, seulement elle est limitée et partielle ; chacun combat encore pour son morceau de poisson cru, mais c'est sous l'œil du gendarme, et ce n'est pas avec un couteau de pierre. Il n'y a qu'une provision bornée de bonnes choses, et de toutes parts les convoitises déchaînées s'élancent à l'envi pour s'en emparer. Regarde une grande ville et la fourmilière de gens affairés qui s'y heurtent. Chaque homme part en chasse le matin avec sa famille et ses serviteurs, ses amis et ses protecteurs, les uns autour de lui, les autres à sa portée ; sitôt qu'un gibier paraît à l'horizon, famille et serviteurs, amis et protecteurs, tous se préparent et s'échelonnent ; engins, appeaux, filets, armes permises et parfois armes défendues, chiens courants et chiens d'arrêt, toute la maison et tout l'arsenal de la maison travaillent, le chef en tête ; c'est qu'il faut dîner. Songe à dîner et sache que tu ne dîneras que de ta chasse. Le gibier est rare et les chasseurs sont nombreux. Lève-toi plus matin que les autres, couche-toi plus tard, marche plus vite, aie plus de flair, assemble plus de chiens, de filets, d'amis et d'armes, ferme soigneusement ta carnassière au retour, garde ton arme chargée de peur qu'au coin d'un bois quelque chasseur au carnier vide ne t'allége de ton butin ; qu'on te sache brave et capable de te défendre ; même à la première attaque, défends-toi trop fort ; qu'on te respecte ; à ce prix et à ce prix seulement tu dîneras. Ceci est un conseil pour tout le monde. En voici un second qui n'est fait que pour quelques-uns. Ne demande rien ; un mendiant

est un voleur timide. Accepte rarement ; un obligé est un demi-serf. Es-tu si mou de corps et de cœur qu'il te faille vivre du labeur d'autrui? Estime-toi beaucoup, et, à cause de cela, ne sois pas un simple goinfre. Quant tu auras fait ton coup de fusil et gagné ton repas du soir, laisse les mercenaires battre la plaine ; qu'ils se chargent et qu'au retour ils se gorgent. Quel besoin as-tu d'encombrer ton carnier et d'alourdir ta marche? Pourquoi amasserais-tu plus que tu ne peux manger? Te convient-il d'accaparer, sans profit pour toi, du gibier dont tu priveras un pauvre diable ? Qui t'oblige à suer entre les guérets toute la longue journée comme un homme de louage, quand, à dix heures du matin, tu as déjà tué ta provision du jour? Regarde autour de toi, voici une occupation moins animale : la contemplation. Cette large plaine fume et luit sous le généreux soleil qui l'échauffe ; ces dentelures des bois reposent avec un bien-être délicieux sur l'azur lumineux qui les borde; ces pins odorants montent comme des encensoirs sur le tapis des bruyères rousses. Tu as passé une heure, et pendant cette heure, chose étrange, tu n'as pas été une brute ; je t'en félicite, tu peux presque te vanter d'avoir vécu.

CHAPITRE XXI

LA CONVERSATION

Jeudi dernier, au cercle, B... dit à trois ou quatre d'entre nous : « Je vais me marier : jolie personne, honnête, bien élevée, bonne famille, cela nous fait à nous deux quarante mille livres de rentes pour entrer en ménage. » Nous le félicitons.

Il sort, et rencontre un ancien camarade, Maxime A..., fort pressé, qui monte en voiture et lui crie au passage : « Bonjour, cher, bonjour ; je me marie, tu sais ? Quatre millions, cher, quatre millions ! »

Il revient à nous et nous conte l'affaire d'un visage morne : « Ma position vaut celle de Maxime. Morbleu ! je me suis trop pressé ! »

N... vient d'offrir le plus joli collier de perles à Mlle Léontine, de l'Opéra, et nous le complimentons sur les mignonnes épaules qu'il a si bien décorées. — « Peuh ! autant celles-là que d'autres. — Alors ce sont les épaules en général que vous aimez ? — Non, je

suis bon père de famille; que voulez-vous? j'ai déjà trois enfants; un quatrième rognerait leur part d'un tiers; les sottises au dehors empêchent les sottises à domicile. »

Émile S..., avocat, nous a fait aujourd'hui le résumé de sa profession. La loi est une statue majestueuse que l'on salue, et à côté de laquelle on passe; la jurisprudence varie tous les vingt ans. Comme il y a toujours dix précédents dans un sens et dix dans un autre, le juge choisit à volonté, et, qu'il le sache ou non, son choix est toujours réglé par des raisons domestiques et personnelles. Ne plaidez jamais en pur esprit, comme si vous étiez devant la justice juste; au contraire, faites saillir le motif ou l'argument spécial à l'homme qui va faire l'arrêt. Tel, ancien avoué, est sensible à des raisons de procédure; tel, auteur de livres, se rend aux considérations générales; tel autre est clérical ou libéral, bon vivant ou mari trompé. Touchez cette corde. Le procédé le plus universel est de fatiguer le juge, de le noyer sous un flot de raisonnements contraires, de lui faire pied, de l'entraîner dans le déluge des interprétations, des citations, des autorités; puis, à la fin, dans la dernière réplique, de lui tendre la perche, c'est-à-dire un gros argument bien clair, définitif, auquel il se raccroche.

Sur dix juges, neuf sont grimés, ratatinés, enflés; le visage est terreux ou enflammé. Aucune classe

d'hommes n'a le masque si déformé, si plissé, si creusé, si usé, si empreint d'angoisse; c'est qu'ils restent assis tout le jour, mâchonnant des plumes, silencieux, immobiles, sous la tarière de l'avocat qui, pendant deux heures, trois heures de suite, les perfore, de par la loi. Voilà le pal intérieur qui tord leur lèvre et pèle leur crâne. En revanche, ils font taire l'avocat comme un domestique.

Conversation sur les tours de passe-passe, de bourse, et sur les friponneries des lorettes. Je laisse de côté ces manéges; ils sont trop connus. Par exemple, dans un restaurant célèbre, les cabinets particuliers commencent au numéro 20. On additionne ce numéro 20 avec la carte. Le dîneur est ordinairement ému; il a bu du champagne; il regarde madame qui remet son chapeau; il oublie de vérifier ou vérifie mal; bref, il paie. S'il voit la fraude, le garçon s'exclame : « Ah! monsieur, c'est ce maudit numéro 20; une erreur de la caisse. » Le propriétaire gagne 25,000 francs par an à ces erreurs d'additions. — D'autres fois, la dîneuse s'arrange pour monter derrière le monsieur et fait signe au garçon qu'elle veut dix francs. Le garçon crie! « Soignez le numéro tant. » On enfle les chiffres; ce qui ajoute dix francs à la carte, etc.

Tout ceci est vulgaire; voici qui est plus neuf. En Normandie, quand deux paysans se sont mis d'accord sur leurs limites, ils font un trou de six pieds, y dé-

posent une *marque*, par exemple, des bouteilles, recouvrent le tout avec de la terre et plantent une borne visible au dessus. Tous les deux sont voleurs, et voudraient bien reculer la borne; en ce cas, la *marque* sert de témoin. Mais souvent dès la première nuit le plus rusé se relève, déterre les bouteilles, va les enfouir dix mètres plus avant dans le champ du voisin; laisse soigneusement la borne en place. Un an après, il se plaint qu'on a déplacé la borne. Enquête, vérification; la marque fait foi, et c'est le volé qui passe pour le voleur. — Il paraît que le *Sabot rouge*, d'Henri Murger, et les *Paysans* de Balzac, sont des peintures vraies.

Les trois quarts des conversations à Paris ont ce tour sceptique : Quelles sont les diverses façons de gagner cinquante mille livres de rente en exploitant la bêtise humaine? Comment s'y prennent le financier, la lorette, le politique? Comment dois-je m'y prendre moi-même? Si je suis homme du monde, ma seule règle est de ne pas manquer à l'honneur du monde. Si je suis homme d'affaires, mon seul souci est de ne pas tomber sous la griffe de la loi. Si je suis homme politique, ma grande affaire est de retomber assis, en cas d'accidents, dans une bonne place. Il y en a de plusieurs espèces, notamment dans les finances : celles de receveur, percepteur, etc. Je suis allé dernièrement aux bureaux du percepteur de mon arrondissement : « Il n'y est pas, monsieur. — J'aurais pourtant bien besoin de lui parler. — Cela est impossible, monsieur. — A quelle heure vient-il ici? — Il n'y vient jamais,

monsieur. — Alors donnez-moi son adresse. — Nous ne la savons pas, monsieur. — C'est un vieux commis qui fait la besogne; la place est de ving-cinq mille francs. J'ai appris depuis que mon percepteur est un homme du monde, et qu'il a du succès à Bade. Il tourne bien les vers; ses bottes sont fines, et il a plusieurs gilets remarquables.

La conversation déprave. D'homme à homme, elle rend cynique, parce qu'il faut paraître expert, capable d'aller au fond des choses, exempt d'illusion. De femme à homme, elle rend sceptique, parce qu'il faut s'amuser de tout, même des choses sérieuses. Le monde fait la femme du monde et l'homme du monde, deux enfants gâtés qui se gâtent l'un l'autre. La première joue avec les objets comme avec un colifichet; le second les casse pour voir ce qu'il y a dedans.

Cela vaut mieux que l'étiquette; tout vaut mieux que l'étiquette. Marchez sur les mains si vous voulez, ôtez votre habit, vos bottes et tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne récitiez pas des phrases toutes faites. J'ai donné l'an dernier une soirée qui a réussi; l'appartement était garni de fleurs des tropiques et il y avait un vin du Cap peu connu. Huit jours après, j'avais envie de quitter Paris; je ne pouvais pas entrer dans un salon sans recevoir un compliment, toujours le même, et je me sentais devenir furieux. Quand un homme ou une femme approchait, je prévoyais la

phrase, sa grimace particulière, l'espèce et le degré du sourire, le clignotement des yeux, la profondeur des plis autour de la bouche, la grandeur du déhanchement et du tortillement des reins, l'acuité et les *crescendo* de la voix. Je ne voyais plus une tête d'homme pensante, mais un museau de singe faisant des grâces, ou une momerie de pantin tiré par sa ficelle. J'avais fini par devenir aussi mécanique qu'eux ; j'avais fabriqué une phrase à variations qui partait en riposte à l'approche des phrases complimenteuses ; je la récitais en écoutant ma propre voix ou en comptant les breloques de l'interlocuteur. Un homme devrait avoir un secrétaire chargé de faire et recevoir les compliments à sa place de dix heures à minuit, tous les soirs, dans le monde.

Faisons, s'il vous plaît, une petite statistique : des cinquante personnes qui sont ici devant vous dans un salon, combien y en a-t-il dont la conversation soit amusante et intéressante?

Vingt-cinq sont des gens convenables, simples serinettes à phrases. Rien de plus rare dans la nature que l'originalité, et l'éducation la diminue ; les bienséances emprisonnent l'esprit et l'âme ; on n'ose remuer, on a peur de se livrer et de se compromettre. On répète, quinze jours durant, l'idée à la mode, puis, encore quinze jours, l'idée qui suit. Il y a deux phrases possibles sur *l'Africaine*, deux sur le discours de

M. Thiers, deux sur le Mexique, deux sur l'Académie, deux sur toute chose humaine : selon le personnage, vous aurez l'une ou l'autre, parfois une anecdote; mais un jugement sincère et personnel, jamais. L'impression propre manque; les yeux ont vu, les oreilles ont entendu, la mémoire a retenu, les convenances dictent, la bouche prononce; rien au delà.

Cela est encore plus notable chez les femmes que chez les hommes. Vous êtes entré par un vestibule paré d'arbustes et de fleurs, où, parmi les blancheurs des marbres et les rosaces mates des tapis, des femmes montraient les épaules nues, les cheveux constellés de diamants, traînant leur ample jupe de moire lustrée, parfumées, orgueilleuses, étalées de marche en marche comme des paons multicolores ou des oiseaux flambloyants des tropiques. Vous en avez remarqué deux ou trois qui, après s'être un peu promenées, ont fini par s'assembler en un bouquet. L'une, épanouie, en jupe blanche ouvragée, avec un corsage plissé, semblait une Vénitienne de la Renaissance; au-dessus de cette divine douceur du satin, on voyait une nuque courbée, nacrée, et sur les torsades blondes des opulents cheveux, pour tout ornement, une bandelette flottante de dentelles. La seconde, grande, élancée comme une Diane, arrivait dans les longs plis de sa robe mauve; son corsage, agrémenté de broderies d'argent, laissait entrevoir la vague idée d'un hussard héroïque; elle marchait vite, et sa jupe traînée frissonnait comme une stole de déesse, pendant que les pierreries blanches en bouquet dans ses cheveux dardaient des scintillements

d'épée. La dernière, frêle, maigre, le visage tout en avant, le nez effilé, les lèvres frémissantes, les yeux pâles et les cheveux pâles ébouriffés sous ses diamants, semble souffler par toute sa personne des pétillements d'étincelles et d'éclairs; assise ou debout, elle ne touche pas la terre; la fougue intérieure, les indomptables élancements et redressements de la vie nerveuse font à chaque instant tressaillir sa forme grêle. Autour de ce col mince, ruisselle un collier de diamants, comme un cercle d'yeux vivants, comme les pâles yeux flamboyants d'un cercle de serpents magiques. Elles causent et semblent ravies de leur entretien; que ne donnerait-on pas pour l'entendre? On approche et l'on découvre qu'elles discutent sur les manches d'ombrelle; l'une les aime mieux en ébène, l'autre en nacre de perle.

Trente personnes sont des gens officiels qui ont des ménagements à garder. — Ces trente personnes et une douzaine d'autres sont des ambitieux qui viennent ici pour garder leur place ou monter en grade. — Une dizaine d'hommes et autant de femmes veulent marier leurs filles. — Tous ces gens récitent une leçon; impossible d'en tirer une parole vraie; sur tous les sujets intéressants, ils sont comme un ecclésiastique à qui on a la maladresse de parler religion; ils ont une consigne; ils tâchent de plaire au maître et à la maîtresse de la maison, se font présenter aux gens importants, évitent les affirmations tranchées, glissent sur les points scabreux, atteignent à la correction parfaite. Nullité ou hypocrisie : comment voulez-vous qu'ils parlent avec

netteté ou abandon quand leur marmite est en jeu? Du reste, après quelques années, ils n'ont plus besoin de se contraindre; sous la pression de la nécessité, leur initiative et leur invention ont péri; ils n'ont point d'opinion à cacher ou à exprimer; chez eux le dedans peu à peu s'est modelé sur le dehors; ce n'est plus l'homme qui parle, c'est sa place ou sa profession. Un journaliste vous répète sérieusement les premiers Paris de son journal; un enrichi se trouve clérical et surveille la littérature qui est dangereuse; un père de famille qui a des filles à marier déclare les jeunes gens immoraux. Je parie que, sur cent jugements énoncés en une demi-heure par ces cinquante personnes qui causent, il n'y en a pas six désintéressés; les quatre-vingt-quatorze autres fois, elles récitent sans rire la scène de M. Josse. Touchez le ressort de la mécanique, elle va chanter un air prévu. Prenez un peintre, même distingué, et mettez-le sur la peinture : il louera les autres peintres à proportion de leur ressemblance avec lui-même. Pareillement un musicien, un écrivain; au moment où ils jugent autrui, ils font par ricochet leur propre éloge. Cela va plus loin qu'on ne peut dire. Causez d'art dans un cercle de savants ou de politiques; à leurs yeux, c'est un amusement d'oisifs. Parlez de science dans un atelier d'artistes et dans une réunion de politiques; à leurs yeux, c'est un grattage de paperassiers ou une cuisine de culs-de-jatte. Raisonnez politique dans un dîner de savants ou d'artistes; à leurs yeux, c'est un bavardage d'intrigants graves. Chacun d'eux déprécie autrui par instinct : c'est pour se relever

d'autant. Quand la conversation en vient là, j'éprouve le besoin de prendre l'air, et je tourne sur mes talons. Dites ce que vous voudrez, pourvu que ce soit sans retour sur vous-même; mais pour l'amour de Dieu! laissez là vos réclames. Autrement le salon n'est plus qu'une boutique de marchands qui mentent, saluent et accrochent des pratiques.

Je compte en outre cinq ou six débutants ou débutantes qui se demandent tout bas si leurs cheveux sont bien lissés et si leur salut a été correct. Ils ne disent rien; avec eux la conversation est bientôt finie. Si le salon est grave, il y a en outre une dizaine de figurants, suppléants de la Faculté et de l'École de droit, jeunes magistrats bien cravatés, maîtres des requêtes osseux, chefs de division mûrs, qui, de loin en loin, viennent rendre des devoirs. Ceux-ci gardent un silence circonspect ou modeste, restent debout en statues, se chauffent à la cheminée, étudient un portrait ou une corniche, manient une brochure; quelques-uns feuillettent l'album de photographies et jouent avec leur lorgnon; tous ont l'air morne. On aperçoit en outre contre les tentures une demi-douzaine de tonnes bureaucratiques ou commerciales femelles, cerclées de satin ou de moire, çà et là quelque hibou plumé, une carcasse pointue encadrée de fleurs; ce sont des dépôts et des débris. La maîtresse de la maison les a placées et leur a dit un mot, mais je ne suis pas maîtresse de la maison; tant mieux pour moi et tans pis pour elle.

Toutes ces défalcations faites, il reste trois ou quatre personnes qui causent pour causer, qui ont du plaisir à suivre les idées, qui se livrent à la discussion et à l'invention, imprudemment et librement. Elles sont perdues dans la foule, ce sont des coquelicots dans un blé. Autour d'elles, c'est un commerce de vanités et d'intérêts ; partout des jouissances de cuistre et d'actrice. Les détours d'esprit et de style employés pour parler et faire parler de soi font mal au cœur. Mon voisin de table mange son poisson, mais il n'en sent pas le goût ; il combine intérieurement la phrase qui, lancée dans les interstices de la conversation, ramènera l'attention sur son tableau ou son livre.

Ma statistique prouve-t-elle que la conversation du monde est ennuyeuse? Point du tout.

La politesse, même mensongère, est charmante; là-dessus Philinte a cent mille fois raison et Alceste n'est qu'un sot. Partout ailleurs nous vivons dans l'état de guerre : rivalités de profession, concurrences d'ambition, discordes de famille, antipathies de caractère. Heureusement nous sommes convenus que, de sept heures du soir à minuit, les hommes ayant au cou une corde blanche, et les femmes n'ayant rien du tout sur leurs épaules, il y aurait trève, bien mieux, que chacun serait empressé, souriant, inépuisable en démonstrations de respect, d'estime, d'admiration, de sympathie envers les autres, le tout aussi finement et aussi gaiement que possible. C'est une comédie, soit; mais cinq ou six fois par soirée on a une minute d'illusion : trouvez mieux si vous pouvez. Comme le

bonheur et la beauté n'existent pas, on a inventé les arts qui en fournissent l'image. Comme la bonté et l'abnégation n'existent pas, on a inventé le monde qui en donne l'apparence. Essayez de vous en passer, faites un tour aux États-Unis, regardez un yankee qui mange à table d'hôte son chapeau sur sa tête, et vous dit dogmatiquement en vous soufflant au nez la fumée de son cigare : « Un misérable vieux monde, votre Europe! Un ramas de laquais et de pourris! Mais la libre Amérique balayera toute cette vermine! » — Ma parole d'honneur, j'aime mieux un Chinois, mon ami le mandarin Tchang-li à Shangaï, qui me salue cérémonieusement jusqu'à terre, et, le vendredi, m'offre un dîner maigre en disant : « Nous suivrons aujourd'hui les ordonnances de votre excellente religion qui est si supérieure à la mienne. »

En outre, quand on a des yeux, on peut observer. Les traits de vanité ou d'hypocrisie deviennent des traits de caractère, et les paroles qui vous impatientaient quand vous les preniez comme des idées vous intéressent quand vous les considérez comme des symptômes. Tel grotesque ou balourd se trouve être une pièce rare et un spécimen curieux. A un certain âge, quand le cœur s'est dépris de beaucoup d'objets, et que l'esprit est plus attentif au fond qu'à la forme, la botanique morale et sociale est le premier des divertissements. On se soucie médiocrement d'entendre bien parler sur les choses, on veut soi-même toucher les choses; on prend moins de plaisir à la littérature qu'à la vie; on préfère une scène de mœurs à la pein-

ture d'une scène de mœurs. A présent j'aime autant une conversation en chemin de fer avec un bourgeois, un étudiant, un officier, qu'un roman même bon ou une soirée passée au théâtre. L'an dernier, aux environs de Fontainebleau, je me suis trouvé dans la forêt une après-midi, par un temps de pluie, et j'ai causé trois heures avec un garde-chasse qui se chauffait au pied d'un hêtre, son petit garçon assis entre ses jambes. La fumée montait toute bleue dans l'air grisâtre, et on n'entendait que le grésillement des gouttes de pluie sur les feuilles. Cet homme était content de son état, et voulait y faire entrer son garçon quand il serait d'âge. On leur donne une maisonnette, un jardin; ils peuvent tuer du lapin à leur usage, même en échanger chez le boucher contre une livre de vraie viande : ils ont tant par écureuil, fouine ou renard; en tout à peu près quinze cents francs par an. Le métier est sain, honoré; la chasse fait toujours plaisir; les petites filles vont ramasser des sacs de faînes, etc. J'écoutais tout cela, je regardais le petit bonhomme sauvage et dispos comme un poulain, et il me semblait lire un roman intime.

Enfin, de loin en loin, parmi la foule des êtres rétrécis ou étroits, on rencontre une créature sentante; ou du moins sur une attitude, sur un son de voix, surtout dans les figures très-jeunes, on se plaît à imaginer ce que les poètes appellent une âme, j'entends un être neuf et passionné, ayant sa façon propre et personnelle de sentir, s'y fiant, n'empruntant point, n'imitant point, enfermant en soi une grande vie solitaire

et multiple, difficile ou presque impossible à appareiller, sinon par un afflux soudain et extraordinaire de l'illusion et de l'enthousiasme, contenu et frémissant, à longue portée de regard, capable d'embrasser d'un coup d'œil une suite de situations et leurs conséquences. Quelquefois, sur la forme du visage et la profondeur des yeux, on croit entrevoir cette richesse et cette délicatesse de nature parmi les femmes ; là-dessus un gourmet n'insiste pas ; il va se mettre dans un coin et suit son rêve. Les hommes supérieurs donnent parfois une sensation pareille, mais il faut les rencontrer un jour de verve, ou avoir rompu la glace des convenances. Cela m'est arrivé quelquefois, surtout à Paris, qui est une sorte d'exposition permanente ouverte à toute l'Europe. Le dernier que j'aie vu de cette espèce, c'est Eugène Delacroix. Personne n'a eu un sentiment plus intense et plus juste de la nature visible ; il me disait en me montrant une Résurrection de Rubens, copiée de sa main : « Voyez « ce mort, gras, blafard, flasque, la mâchoire tom- « bante comme à l'amphithéâtre ; c'est un mort, et « un mort lymphatique ; il n'y a que Rubens qui « sache à fond les tempéraments. Vous avez vu à « Munich son tableau de damnés, de géants, de dé- « mons qui ont des têtes de lions et de buffles, et « ne sont pas des lions et des buffles. Lui seul a su « les dégradations bestiales, les origines animales de « l'homme. Un des bourreaux de son crucifiement « d'Anvers est un gorille chauve. Voilà notre affaire, « montrer la vérité absolue et intime de chaque chose.

« Au sortir du collége, j'ai regardé les sciences, j'aspi-
« rais à tout, j'ai fait des herbiers, j'ai suivi des cours
« de langues orientales, mais j'aime mieux l'art; l'art
« est plus complet. Le savant sait que dans cinquante
« ans on ira plus loin que lui. Il est dans l'antichambre de la nature ; quelquefois la porte s'entre-bâille,
« il voit une magnifique échappée, mais on referme
« la porte en lui disant : Assez pour vous, le reste est
« pour les autres. »

Moi-même, en regardant son génie si mal servi par sa main, je le comparais tout bas aux grands faiseurs de corps du XVIe siècle. Il est de la même famille, mais son malheur l'a fait naître dans un mauvais milieu, comme un mammouth demi-gelé, ankilosé par l'arrivée de la période glaciaire.

Deux ou trois conversations comme celle-ci, vivifiées par le geste et l'éclair des yeux, paient bien des bâillements intérieurs, bien des corvées de salon, et bien des saluts de commande.

CHAPITRE XXII

LA SOCIÉTÉ

Lorsque je passais la saison à Londres, il m'arrivait souvent, à une heure du matin, de prendre un cab. Le cocher est derrière, invisible, et les grandes jambes du cheval vous emmènent violemment, d'une course mécanique et rigide, sans qu'on sache où ni comment. L'homme avait ordre de ne point arrêter, de ne point parler; ordinairement je revenais par London-Bridge et le Strand. Probablement aucun spectacle au monde n'est si grandiose et si horrible.

La vie s'est éteinte; il reste un cimetière démesuré. Çà et là, dans une encoignure, un policeman se tient roide et muet comme un gardien des morts; de loin en loin, une misérable femme errante, quelques spectres en vieil habit noir, glissent vaguement dans l'ombre. Une lune sépulcrale luit toute troublée au-dessus de l'air chargé d'émanations humaines. Ce n'est pas le sommeil d'une cité méridionale voluptueuse-

Digitized by Google

ment reposée entre les bras de la pacifique nature : c'est l'odeur de la créature affaissée après l'angoisse et la fièvre, c'est la veillée malsaine prolongée aux flambeaux à côté de la pesante mort. Incessamment, éternellement, les rues monotones allongent leurs files de maisons monumentales; rues après rues, encore d'autres, et toujours d'autres; puis des squares, des places, des croissants, tous inconnus, tous silencieux sous la clarté blafarde, avec leurs péristyles, leurs pilastres, leurs frontons, leurs trottoirs, et le déroulement ou l'enchevêtrement de leurs formes inattendues. Il semble que l'abîme humain aille s'élargissant à mesure qu'on s'y enfonce. Et tout cela est vide. Jamais, à le voir plein et bruyant, on n'avait senti son immensité. En traversant les ponts colossaux, l'horreur redouble : le fleuve luisant et visqueux clapote indistinctement dans la brume, soulevant sur son dos fétide les amas de navires, qui se collent en froissant l'eau. Les jets de gaz tremblotent sur les remous, et leurs reflets, comme des colonnes torses qui s'écroulent, vont se perdant dans l'infini. A droite, à gauche, en haut, en bas, on devine, sous ce catafalque d'obscurité et de lumière, une gigantesque file bossuée d'entrepôts et de fabriques noircies. Tant de pierres et de briques, tant de bâtisses et d'inventions, un tel amoncellement de calculs et de labeurs heurtés les uns contre les autres, infatigablement exhaussés et surexhaussés, sans que jamais trêve ou détente puisse adoucir ou suspendre l'acharnement de leur conflit! Demain les tanières, par centaines de milliers, vont lâcher leurs four-

milières, et le combat va recommencer plus âpre, pour s'exaspérer encore le jour d'après. Mais la plus noire pensée, c'est que ce combat va se livrer corps à corps, selon des routines fixes, sur un terrain mesuré, divisé et clos, chaque homme dans son compartiment, plié d'avance par le poids de la tradition et de l'apprentissage, aussi mécanique et aussi artificiel que sa monstrueuse prison de briques. Il y a trop d'hommes aujourd'hui dans le monde, trop de compression et trop d'efforts.

La même sensation me revient parfois la nuit à Paris, quoique moindre. Tel est l'aspect de ce monde moderne. Par l'étonnant agrandissement de l'édifice humain, les clôtures ont occupé les terrains jadis libres. Par l'étonnante multiplication des concurrents, la foule a comblé l'enceinte : l'individu fléchit sous le poids de la masse, et se trouve claquemuré dans un ordre établi. Autrefois, il n'y a pas bien longtemps encore, un homme de bonne volonté faisait aisément sa trouée et choisissait sa voie. Les rangs étaient lâches, et il y avait place hors des rangs. Mon père, en 1800, avec un bagage mathématique ordinaire, s'est trouvé un ingénieur renommé, et il eût fait une grande fortune s'il n'eût mieux aimé se promener et danser. Trente ans plus tard, les places étaient prises; et il a fallu m'en aller en Amérique. Aujourd'hui, si mon neveu, M. Anatole Durand ou du Rand, ne m'avait pas derrière lui, il resterait toute sa vie surnuméraire. Le monde ressemble maintenant à cette cohue qui s'entasse sur la place de la Concorde le jour

des feux d'artifice. Un homme y est perdu et accablé ; sa force est trop petite. Ses coups de coude, ses adresses ne lui servent de rien pour avancer ; il faut qu'il suive la file pas à pas, en mouton, sous l'œil du sergent de ville. Cette prodigieuse multitude mouvante l'entraîne dans ses ondoiements ou l'enchaîne de son inertie. D'un côté, elle le règlemente ; de l'autre, elle l'étouffe. Après s'être débattu, il se résigne ; désormais, il subit sa vie et ne la fait plus.

I

Ils ne se volent plus sur les grands chemins à coups d'épée. Ils ont trouvé que ce moyen de décider qui aurait l'argent et les bonnes choses, était trop simple ; en échange ils ont adopté les procédés suivants :

Premier moyen, qui est légal : *le concours*. — Mon ami Édouard S..., homme éminent, mais de médiocre fortune, a un fils laborieux et d'esprit ordinaire ; ce fils, après dix ans d'études, bachelier ès-lettres et ès-sciences, se présente aux examens du surnumérariat dans le ministère des finances ; deux cent quatorze candidats sont inscrits ; il y a treize places. Les treize heureux toucheront chaque année, pendant deux ans, une gratification de cent cinquante francs, moyennant quoi ils seront tenus de faire des copies huit heures par jour ; au bout de deux ans, s'ils sont sages, ils atteindront à ce comble de gloire de mettre sur leur carte le titre d'employé, et dans leur poche

cent francs par mois. — J'ai retrouvé cette année un vieux camarade, le docteur N..., ancien interne, lauréat, auteur de plusieurs manuels, agrégé, chirurgien des hôpitaux, etc. Ce pauvre homme concourt depuis trente ans pour une chaire de la Faculté. Depuis dix ans, comme il est méthodique, il a tenu registre de ses visites auprès des juges et de leurs aboutissants; il en a fait trois mille sept cent vingt-cinq. En outre, depuis son internat, il compose, apprend, récite et repasse une quantité de petits cahiers munis de notes, tirets, accolades et signes mnémotechniques; comme l'épreuve consiste en une leçon faite après quelques heures de préparation, en argumentations faites à brûle-pourpoint, etc., il faut avoir toujours en tête la plus grande masse de faits et de formules possible sur chaque petit district du domaine immense qu'embrassent les sciences médicales et naturelles. A cause de cela, les candidats découpent la matière d'avance en compartiments, la serrent de petits résumés compactes et s'en bourrent; cela fait comme un amas de pierres indigestes qu'ils entassent dans leur intelligence, et qui les inquiète en les alourdissant, parce qu'en vertu de son poids il tend sans cesse à s'échapper par tous les trous de la mémoire. A ce métier, mon ami a gagné tous les grades; maintenant il aspire au dernier, et l'obtiendra, si l'apoplexie ne le jette pas sur le carreau, comme un cheval de meule qu'il est. — Je passe cinquante autres traits pareils. Le concours fonctionne à l'entrée de toutes les carrières, dans l'armée, dans la marine, dans l'enseignement, dans les

eaux-et-forêts, dans le professorat, dans les ministères, dans les divers services de l'industrie privée ou politique; c'est un tourniquet non pas double, mais triple, quadruple, ou même indéfiniment répété et continu, continu par les classements, par les notes et le tableau d'avancement dans toutes les grandes écoles du gouvernement, dans toute l'administration, dans toute l'armée encore. Comptez qu'à chaque issue on en rencontre un spécial : un officier en trouve un pour être major ou entrer dans l'intendance; un artiste, pour entrer et rester à l'École des beaux-arts, pour aller à Rome, pour entrer à l'Exposition, pour y être médaillé une première fois, une seconde, une troisième, pour avoir la croix. Voici enfin que, par les autres expositions, le concours pénètre jusque dans les professions indépendantes. M. le marquis de... veut être primé pour ses vaches : la duchesse, sa cousine, obtient une mention honorable pour un lot de dindons. Tel est le moule à présent; la vie humaine y entre tout entière, comme un paquet de coton écru, qui, jeté dans la mécanique à l'entrée d'une grande manufacture, devient régulièrement, infailliblement, de peigne en rouleau et de dévidoir en broche, tour à tour fil, tissu, étoffe, serviette et mouchoir de poche, prêt à essuyer les meubles ou le nez du premier venu. Même les évolutions du tourne-broche sont prévues : un officier sait, à deux ou trois chances près, s'il sera colonel ou général à cinquante ans. — Non pas que je blâme le procédé lui-même; il en faut un, et celui-ci vaut les autres; en toute asso-

ciation, il s'agit de trier, dans la masse, les possesseurs des gros lots, et, selon les pays, les moyens de triage sont différents. Mais selon qu'ils sont divers, ils développent une aptitude diverse. A Lilliput, où, pour monter haut, il fallait danser sur la corde, c'était sans doute la grosseur des mollets. En Chine, où il faut exceller dans les vers latins, c'est la pédanterie classique. En France, c'est l'affaissement cérébral et le flux de langue. Voyez le travail machinal et monstrueux des candidats qui aspirent aux grandes écoles, puis, au sortir de ces mêmes écoles, la fatigue profonde, l'allanguissement, la flânerie au café ou à domicile, l'inertie bureaucratique ou provinciale. Comparez l'élève de l'École polytechnique, cloué quatorze heures par jour devant des formules, et l'ingénieur qui va bâiller, sa femme au bras, pour voir si ses cailloux sont bien cassés. Avec cet encombrement des carrières et cette règlementation des étapes, nous parvenons d'abord à essouffler nos chevaux de course, ensuite à les changer en bidets de fiacre. Entre ici, mon ami, si tu es patient et que tu veuilles traîner un fiacre; cherche ailleurs si tu es nerveux et si tu veux garder tes élans de course.

II

Reste le second moyen de parvenir, celui-ci extralégal; *la réclame* ou l'art d'attirer l'attention sur soi. Rien de plus difficile. Sous Louis XV, Ginguené, je

crois, devint célèbre avec une pièce de vers, la *Confession de Zulmé.* Il n'y avait qu'une centaine de salons ; aujourd'hui il y en a trois mille. On ne s'adresse plus à une petite élite, mais à tout un peuple. Comment faire pour que cent mille personnes retiennent mon nom? D'autant plus que leur mémoire est déjà surchargée; il y a trop de noms qui prétendent à leur attention; chaque été trois ou quatre mille peintres à l'Exposition; pendant six mois des centaines de musiciens qui bourdonnent le soir comme des insectes à la lumière des lustres; tous les jours, au bas de vingt revues et de cinquante journaux, une population d'écrivains; tous travaillant à coups répétés d'articles, de concerts et de tableaux à s'approprier un coin dans cette mémoire pleine; elle déborde; au bout d'un temps rien n'y entre plus. Avocat, médecin, architecte, négociant, tant que vous vous teniez, comme les gens d'autrefois, dans votre cercle natal, vous pouviez suffire; bien ou mal, on vous évaluait; bonne ou mauvaise, dans le monde ou l'opinion, vous aviez votre place. A Paris vous n'en avez point, on ne vous connaît pas : vous êtes comme à l'hôtel garni le numéro tant, c'est-à-dire un paletot et un chapeau qui sortent le matin et rentrent le soir. De ces chapeaux et paletots, il y en a vingt mille. Quelle marque ou cocarde trouver pour se faire reconnaître? quelle couleur assez voyante, quel signe assez singulier vous distinguera entre les vingt mille signes et les vingt mille couleurs? Il faut *tirer l'œil;* hors de là, point de salut. Vous vous appelez Floridor Barbencroche ou Euphémius

Quatresous, un pareil nom ne s'oublie guère : si vous étiez nègre ou seulement mulâtre, je vous féliciterais tout à fait : voyez les succès récents du docteur *noir*. Publiez un mémoire sur la maladie des vins de Bordeaux, fondez un banquet œnophile, prononcez un discours au dessert, imprimez-le aux frais de la société, joignez-y une dissertation sur l'hygiène des enfants avec des mots bien sentis à l'adresse des mères, envoyez le tout, sous couvert, à chaque membre marié de la société. Ceci est l'A, B, C du métier et de chaque métier. Il n'y a qu'à regarder et peser non-seulement la quatrième page, mais encore tout éloge ou critique d'un journal ou d'une revue, pour voir les mille et cent mille mains de nageurs engloutis par l'indifférence publique, qui se battent, qui s'accrochent à la plus petite occasion de notoriété, pour arriver à l'air et respirer au jour. — Ce n'est pas vanité, c'est besoin; aujourd'hui la publicité aussi bien que le temps est de l'argent. Je suppose qu'à l'ordinaire vous vendiez un tableau quinze cents francs; ayez trois pages bien signées dans trois journaux notables, joignez-y quelque petite manœuvre à l'hôtel des ventes, vous vendrez le tableau suivant, tout pareil, quatre mille francs. Un objet commercial quelconque, toiture en zinc ou clysopompe, cheminée, fumivore ou râtelier en hippopotame, gagne tant d'acheteurs par tant de lignes d'annonce; la proportion est connue. Forcément, fatalement, telle denrée, tel remède, qu'on rencontre tous les jours, partout, en grosses lettres, en petites lettres, sur les murs, dans

les gazettes, dans les chemins de fer, aux cafés, chez soi, chez les autres, imprime son nom dans la mémoire. On n'a pas voulu le lire et on l'a lu ; on a évité de le retenir et on le sait par cœur ; on s'en est moqué tout haut, ce qui a accru sa publicité. Que le besoin de la chose en question survienne : on n'a pas de conseil sous la main, on n'a pas d'autre nom en tête, on est pressé, on se dit par lassitude que, puisque celui-là est public, il en vaut un autre ; on va à l'adresse connue, on avale et on recommence. L'an dernier, j'ai trouvé en province des gens qui traitaient leurs enfants par la médecine Leroy, comme en 1820 ; les noms s'encroûtent dans la mémoire humaine ; il est aussi difficile d'en sortir que d'y entrer.

A ce sujet j'espère que mon expérience pourra être utile à mes contemporains. Quel que soit le talent des grandes maisons de vente qui jouent de la trompette tous les jours dans la quatrième page des journaux, j'ose croire que la pratique américaine leur fournira des enseignements, et, quoiqu'il en coûte à ma modestie, je vais exposer les procédés d'annonce par lesquels la Société d'exploitation des huiles et du porc salé de Frédéric-Thomas Graindorge and Co (New-York, Broad-Street, 121, et Cincinnati, National-Square, 397) a conquis la clientèle de l'univers civilisé. J'avais donné un intérêt dans mes affaires au célèbre Barnum, qui entreprit l'opération et la conduisit avec sa richesse d'imagination ordinaire. Je ne parle pas des procédés usités, l'achat de deux pages par semaine dans les grandes gazettes, la publication de dessins dans les

petits journaux, la distribution d'imprimés aux coins des rues, les médailles d'exposition, les hommes-affiches, etc. La première idée de Barnum fut un coup de maître. Il était l'impresario de Jenny Lind, et fit composer une chanson humoristique sur l'huile, le porc salé et l'Amérique, que le chanteur comique ne manquait jamais de dire à la fin du concert : c'était la petite pièce après la grande, et l'on juge du plaisir des assistants excédés de musique sublime, qui s'intéressaient à la divine cantatrice juste autant qu'à un rhinocéros. Or, il était marqué sur le programme que cette bouffonnerie nationale avait été composée et chantée pour la première fois dans les ateliers de Frédéric-Thomas Graindorge and C°. — Par des encouragements convenables, nous fîmes composer plusieurs farces, et même deux drames, où cette chanson avait sa place : l'un d'eux tint le théâtre un mois. — M. Barnum exigea de plus que le photographe attitré de Jenny Lind enveloppât dans la chanson tous les portraits de l'héroïne, et fit un traité avec la principale entreprise d'orgues de Barbarie de New-York, pour que chaque orgue exécutât la chanson au moins deux fois par jour. — En même temps, plusieurs revues et journaux durent s'occuper de la chanson au point de vue esthétique, démontrer qu'elle était un produit du sol national, la comparer à ce titre aux chansons de Burns et de Béranger, rechercher, en considérant les pièces de théâtre qui lui avaient servi de cadre, si elle n'indiquait pas la naissance d'une littérature nouvelle, franchement industrielle, par laquelle l'Amérique allait

s'élever au-dessus de toutes les nations. Cependant un de ces restaurants, où l'on avale debout des sandwichs et des grogs, s'ouvrait tout flambant neuf avec ce titre : « Porc salé national varié et confortable de Frédéric-Thomas Graindorge and C°. » Vers la même époque, je lus avec surprise, dans tous les journaux, divers accidents épouvantables arrivés dans mes puits d'huile; plusieurs traits de courage héroïque de Frédéric-Thomas Graindorge, qui avait sauvé cinquante ouvriers que la flamme allait atteindre; d'autres traits de génie et de perspicacité du même Frédéric-Thomas Graindorge, qui songeait à acheter toutes les mines d'huile pour couvrir de ses produits le marché européen. Six mois plus tard, M. Barnum découvrit parmi les balayeuses de ma fabrique une vieille négresse idiote qui aimait le wiski, mais qui se trouva être la nourrice de Washington; il la montra dans tous les États-Unis, en indiquant sa provenance, et démontra par un grand nombre d'attestations médicales que l'usage journalier du porc avait pu seul, parmi des occupations si pénibles, la conduire à un âge si avancé. Enfin (je ne cite plus qu'une des inventions de notre cher Barnum entre vingt autres) on vit paraître, l'année d'après, un abécédaire comique (funny), à un penny la pièce, dans lequel les grosses lettres, peintes en couleurs voyantes, étaient figurées par des porcs debout, couchés, vivants, dépecés, groupés, dans les positions les plus grotesques, avec des vers naïfs ou risibles en guise d'épigraphes. Ces animaux ayant beaucoup de physionomie, le dessinateur avait

su tirer de leurs oreilles, de leur queue en tire-bouchon, de leur museau, des effets admirables; des allusions politiques perçaient à travers les épigraphes et piquaient l'attention des hommes faits. Je n'ai pas besoin de dire que le nom de Frédéric-Thomas Graindorge se trouvait sur la couverture, dans les entrefilets, dans les encadrements, dans les blancs, avec des vues de la fabrique, du paysage, des ouvriers, des outils, etc. On vendit deux cent mille exemplaires de l'ouvrage en cinq ans, et, comme ces sortes de livres se transmettent d'enfant en enfant, il est possible que, dans un demi-siècle, beaucoup de petits Américains apprennent encore à lire l'alphabet du Porc de M. Graindorge. — M. Barnum, remarquant que les belles reliures antiques sont en peau de truie, songeait à traiter avec un grand éditeur religieux de New-York pour relier ainsi une énorme quantité de Bibles qui auraient porté le nom de Frédéric-Thomas Graindorge, au bas, en lettres repoussées; mais je le détournai de cette idée, parce que je ne voulais à aucun prix me brouiller avec les *saints*.

Au reste, il faut dans ces sortes d'opérations un Barnum, un acolyte qui fasse la grosse voix : il est trop désagréable de crier soi-même. D'ailleurs, en France, parmi des gens fins, surtout dans les professions libérales, le pouf est plus rebutant que de l'autre côté de l'eau. Je l'ai fait là-bas, je ne le ferais pas ici; il ne m'a dégoûté qu'à demi pour le porc salé et l'huile, j'en aurais la nausée s'il fallait l'employer pour vendre un tableau ou acquérir des malades. Et

pourtant ici il faut l'employer. Quinze cents médecins à Paris ne gagnent pas douze cents francs par an, et sont tenus tous les jours à l'habit noir et à la cravate blanche. Deux mille peintres peignent des paravents, des enseignes, des tableaux à cinq francs pour l'exportation, des fonds de photographe, et aspirent à une copie du Louvre. Les deux moyens de parvenir, le concours et la réclame, aboutissent à des effets du même genre. Ils surmènent, étriquent, surexcitent et gâtent l'homme. Le concours fait des éreintés et des bêtes de somme, la réclame fait des charlatans et des intrigants. Si j'avais un jeune homme de médiocre fortune à élever et à conduire, je voudrais le soustraire à l'un et à l'autre. Je lui ferais apprendre non les langues mortes, les lettres, les sciences pures qui mettent une disproportion si dure entre nos désirs et nos ressources et qui font ressembler les six premières années de notre jeunesse à une chute du sixième étage, le long des escaliers, sur le nez et sur le dos ; mais la gymnastique, la boxe, la savate, la canne, la natation, le maniement du fusil et du revolver, deux ou trois langues vivantes de façon à les parler et à les écrire, la géographie détaillée et raisonnée, les principaux traits de la statistique industrielle et commerciale. S'il était laborieux, probe et brave, il ferait comme vingt jeunes gens de Rotterdam, de Hambourg, de Glasgow, de Genève, que j'ai connus et que j'aurais dû imiter : il reviendrait au bout de dix ans, avec une fortune honnête, pour épouser une petite amie d'enfance ; il aurait vu le monde, jeté son trop-plein dans la fatigue

corporelle, assaini son âme. Il n'aurait pas le spleen comme moi et ne serait pas un gamin usé, un viveur empâté comme mon neveu, M. Anatole Durand, qui est bon à mettre dans un étalage de coiffeur ou dans un habit noir de marié résigné et bête.

CHAPITRE XXIII

UNE SEMAINE

Lorsque vers trente-cinq ou quarante ans, après dix ans de stérilité, une femme dans la classe moyenne ou supérieure a un enfant, pariez pour quelque récente tragédie d'alcôve. Parfois l'adultère est intervenu ; plus souvent le mari a voulu l'empêcher ; quelquefois il a fallu se pourvoir contre la folie qui était voisine. A travers la surface unie de la vie bourgeoise, le drame intérieur a crevé comme un abcès.

La folie n'est pas un empire distinct et séparé ; notre vie ordinaire y confine, et nous y entrons tous par quelque portion de nous-même. Il ne s'agit pas de la fuir, mais seulement de n'y tomber qu'à demi.

Aucune créature humaine n'est comprise par aucune créature humaine. Tout au plus par habitude, patience, intérêt, amitié, elles s'acceptent ou se tolèrent.

Donner à une femme du raisonnement, des idées, de l'esprit, c'est mettre un couteau dans la main d'un enfant.

L'enfant est pour la mère un homme indéfini, maniable, sur qui l'imagination travaille sans limites, bref *une réduction de l'idéal.* C'est pourquoi, aux yeux de la mère, le mari tombe au second rôle, devient un fournisseur de l'enfant, un premier domestique.

L'autorité s'est renversée dans le mariage. Les caractères s'étant adoucis, l'homme n'est plus assez ferme pour supporter le chagrin de la femme ; il cède par pitié. Le travail s'étant accru, l'homme est trop las pour résister à la volonté obsédante de la femme : il cède par fatigue.

Digitized by Google

Des complaisances et des prévenances, la gaieté obligée du savoir-vivre, et la politesse continue du monde; point d'effusion, peu d'abandon, une demi-réserve ; beaucoup d'égards et un assez grand nombre de services mutuels, mais au fond une indépendance entière; voilà le mariage au XVIIIe siècle ; figurez-vous deux partners à une table de whist; ils sont associés, s'aident l'un l'autre, sont aimables l'un avec l'autre, rien de plus. A mon sens, c'est là le vrai mariage français ; plus lâche ou plus étroit, il répugne au caractère de la race. Mais alors, comme au XVIIIe siècle, chacun doit avoir son appartement, ses domestiques, bref cent mille livres de rentes.

Autant de pudeurs que de races; pour l'Anglaise, c'est un devoir; pour la Française, c'est une bienséance. Écoutez les demi-mots des femmes honnêtes ; elles ne disent rien et insinuent tout : pourquoi madame B... a trop peu d'enfants, pourquoi madame A... en a trop. Une belle-mère, trop souvent grand'mère, donne des avertissements à son gendre. Une femme du monde se renseigne sur les talents des lorettes, Mon jeune ami Maurice S..., pour hâter ses succès, faisait toujours entendre qu'il avait de l'empire sur lui-même. Ici la décence est un peignoir de mousseline, coquet, brodé, complet ; mais le vent passe ou quelqu'un passe. On l'entr'ouvre, on le laisse s'entr'ouvrir, ou il s'entr'ouvre.

Digitized by Google

Autant d'amours que de races. Un grand long Allemand, savant, vertueux, flegmatique, disait un jour : « Les âmes sont des sœurs tombées du ciel qui tout d'un coup se reconnaissent et courent l'une à l'autre. » Un petit Français sec, sanguin, spirituel, agile, lui répondait : « Vous avez raison, on trouve toujours chaussure à son pied. »

Autant d'imaginations que de races ; voyez la définition de l'homme heureux dans les proverbes :

Le Français dit : « Il est né coiffé. » — La frisure, l'élégance, le monde, et les agréments du monde.

L'Anglais dit : « Il est né avec une cuiller d'argent dans sa bouche. » — Positiviste et vorace, la mangeaille, la bonne digestion, le confortable, l'apparence respectable et les écus.

L'Allemand dit : « Il est né dans une peau de bonheur. » — Vague, sentimental et terre à terre dans la vulgarité et la cuisine ; le marchand de saucisses idéaliste.

La lorette proprement dite, la petite femme élégante des Bouffes, est rare à Berlin. Quelques coups de canif dans les mariages, et un assez grand nombre de grisettes ; rien d'autre. Encore la grisette doit rester ouvrière ; une femme ou une fille qui loue un

logement est obligée de prouver qu'elle a un métier ou une fortune. Un jeune homme qui veut avoir chez lui sa maîtresse doit l'inscrire comme sa servante.

A Vienne, quantité de petits employés à peine payés. Il y en a cinquante au quatrième étage, chez le prince Esterhazy, occupés aux écritures pour l'administration de ses terres; leurs filles veulent avoir un chapeau, aller danser, voir les lanternes roses, écouter la musique dans les *jardins de plaisir*. Tolérance, bonhomie, belle humeur, sensualité doucement tendre et un peu sentimentale. On parle à une vieille, et le lendemain on voit entrer dans sa chambre une petite bourgeoise, l'air modeste, un livre d'heures à la main; si vous la gardez un mois, elle vous aime.

Très-peu de lorettes en Angleterre; cependant l'espèce prend racine. Londres se francise; mais ce n'est qu'imperceptiblement. Sauf l'horrible étalage de Haymarket le soir, et deux ou trois scandales luxueux et audacieux à Hyde-Park, le monde interlope manque. Quelques jeunes gens ont une liaison dans un quartier écarté; si vous devenez leur ami, après beaucoup de temps et d'hésitation, ils vous disent un soir :

« Venez voir my little girl, elle est tout à fait une lady. » Vous trouvez une jeune femme décente, fille de fermier ou gouvernante, qui vous accueille avec sérieux, vous fait les honneurs du thé et rougirait d'un mot équivoque.

En Italie, en Espagne, les mœurs de la décadence

ont subsisté. Le vetturino d'un jeune architecte lui disait au débarqué, avec un sourire significatif : « Vous êtes jeune, je sais une bonne famille bien honnête, venez avec moi. » Il trouve le père, la mère, un ou deux enfants, une jeune fille à table. Il salue, on le salue ; la jeune fille passe avec lui dans la chambre voisine, et le père se rasseoit gravement. C'est pour amasser une dot ou aider le ménage.

En somme, la lorette est une espèce française qui ne fleurit grandement et ne se propage abondamment qu'à Paris. Nous cuisinons l'amour comme le reste ; voilà pourquoi les étrangers riches viennent si volontiers dépenser leur argent ici. Plusieurs de ces filles deviennent riches, se marient en province, font figure, rendent le pain bénit. Sans doute on en rencontre balayeuses dans les rues ou sujets sur les tables de dissection. Mais la plupart se rattrapent à quelque métier douteux : marchandes de gants, maîtresse d'hôtel, dames de comptoir, ouvreuses. En Angleterre, une femme tombée est semblable à la boue des rues, on marche dessus, puis on la balaye ; ici elle se redresse, se dégage, s'accroche, s'installe et parfois grimpe.

Deux signes du temps, le mépris des femmes et le goût du bric-à-brac.

Dans un salon, après dîner, on plante là les femmes, et on va fumer. — Deux jeunes gens dans un compar-

timent de chemin de fer, allument leur cigare pour empêcher les femmes d'entrer et de les déranger. — On ne dit plus une dame, mais une femme. — On ne dit plus une passion, mais une toquade. — Un jeune homme qui fait une sottise, accepte trois ou quatre collaborateurs; cela allége la dépense. Ce qu'il demande à sa maîtresse, c'est le bavardage écervelé, le rire bruyant, les plaisanteries crues, les mots de poissarde. Elle-même tombe au-dessous de son métier, devient grossière, paie les garçons d'hôtel pour lui amener des chalands, ne fait plus de différence entre un vieillard et un adolescent, donne le lampiste du théâtre pour rival au plus élégant jeune homme, aime les bons dîners, et se fait des rentes. L'amour prend le ton effronté, positif, l'allure violente et froide, la saveur épicée et crue que lui donnerait un caporal réengagé, décidé à manger tout d'un coup toute sa paie, ou un négociant en cuirs de Rio-Janeiro arrivant la sacoche pleine, affriandé par les récits des voyageurs de commerce.

Faïences, émaux, estampes, peintures, statuettes, chinoiseries, armes, on collectionne tout; ce n'est plus une manie de vieillard; des jeunes gens, des femmes s'y livrent. Si je vois un goût surnager, c'est pour les formes tortillées, les élégances et les polissonneries du dernier siècle. Plus de goût personnel; nous prenons ceux de nos grands-pères; plus d'inventions personnelles, nous ramassons celles de nos grands-pères. Ce n'est plus même un goût, mais une façon de se distinguer, un moyen de tuer le temps et l'argent, un be-

soin de remplir ses casiers, de boucher un trou dans sa série.

La femme et l'œuvre d'art sont des créatures parentes; même chute à propos de l'une et à propos de l'autre; même impuissance pour adorer et pour produire. Plus de rêves auxquels l'illusion ou l'imagination puisse donner un corps. Ce qu'on souhaite, c'est la possession et l'étalage.

Un homme de quarante ans disait : « J'ai réduit l'amour à une fonction, et cette fonction à un minimum. » Un jeune homme de vingt-cinq ans reprenait : « Au lieu de minimum, mettez maximum, voilà mon affaire. » Un homme de trente-cinq ans a conclu : « Maximum ou minimum, il reste une pierre sur le cœur, et l'on étouffe. »

De vingt à trente ans, l'homme, avec beaucoup de peine, étrangle son idéal; puis il vit ou croit vivre tranquille; mais c'est la tranquillité d'une fille-mère qui a assassiné son premier enfant.

Pour avoir une idée de l'homme et de la vie, il faut être allé soi-même jusqu'au bord du suicide, ou jusqu'au seuil de la folie, au moins une fois.

Je suis trop vieux, et tout est fini pour moi, il ne me reste plus qu'à regarder, et à cinquante-cinq ans c'est une occupation convenable. D'ailleurs, j'ai vécu hors du monde, en excentrique; et, après tout, en dehors de mon intérêt positif et de mon plaisir sensible, il y a encore deux ou trois choses que j'aime. Mais Anatole Durand, mon neveu, qu'est-ce qu'il aime? Un bon dîner, une place commode, son loisir, et son cigare. Et mademoiselle Trois-Étoiles, à laquelle on songe pour lui, qu'est-ce qu'elle aime?

Joli ménage et joli monde; en 1880 on verra.

La musique est maintenant pour les femmes ce que les mathématiques, le latin, etc., sont pour les hommes, un domaine à part et indéfini. Il faut la savoir pour les comprendre. Beaucoup la poussent à fond, du côté dramatique ou du côté mécanique. Débouché d'actrice. Chaque soir il lui faut sa ration de sensations intenses et d'applaudissements bruyants.

Quand on a passé un an loin du monde, en tête-à-tête avec une science, l'astronomie ou la botanique, on se trouve gêné pour parler dans un salon. On est comme un danseur qui, ayant discontinué ses battements quotidiens, fait des entrechats gauches. En effet, la vie mondaine est une entorse donnée à toute vérité. Je mens, quand je m'informe avec intérêt de votre santé ou de vos affaires. Vous mentez, quand vous me faites entendre que vous avez du plaisir à me visiter ou à me voir. Je plie et je déforme les choses, si je veux que mon récit soit piquant ou décent. J'enjolive, ou j'atténue, ou j'exagère mon opinion pour la rendre tolérable. J'emploie les grands adjectifs pour décrire votre talent, et les petits pour désigner le mien. J'insinue ou j'appesantis, je charge ou je diminue, je gauchis ou je fausse. La vérité ne peut sortir de mes mains que comme une femme de sa toilette, peinte, fardée, rembourrée, rétrécie d'un côté, élargie d'un autre. Au bout d'un temps, je ne m'aperçois plus de mes mensonges, ni vous des vôtres, et si nous devinons l'un l'autre notre pensée intime, c'est à travers et en dépit des phrases dont nous l'attifons.

On mène maintenant les jeunes filles toutes jeunes dans le monde.

On les élève dans le monde et pour le monde, dans les arts et pour les arts, en telle façon que le mensonge leur devienne une habitude et l'excitation un besoin.

Et cependant quiconque a vécu ou pensé sait que la capacité de s'astreindre au travail ennuyeux et journalier, la véracité envers soi-même et autrui, sont seules capables de rendre une créature humaine honorable à ses propres yeux et tolérable dans la vie commune.

Le père est debout contre un chambranle de porte, et attend en sentinelle; la fille danse, reçoit des compliments, étale sa jupe. — Le père griffonne dans son cabinet et court en fiacre à ses affaires; la fille se fait coiffer, joue du piano, sert d'ornement à la maison. — Le mari s'use à travailler, la femme s'ennuie de ne rien faire. — Le mari veut dormir, la femme veut sortir.

Voici un cas circonstancié, et de plus, terne, ordinaire; c'est d'après ces spécimens qu'il faut juger.

Mon neveu, Anatole Durand, a pour camarade Henri S..., et je l'encourage dans cette liaison; il n'a pas trop d'amis intelligents. Celui-ci est un homme jeune encore, professeur dans une grande école, un peu artiste, et qui a bien pris la vie, laborieux, gai, marié depuis un an; j'ai vu sa femme. Il était fort épris, le jour du contrat; sa verve, son entrain, sa joie visible remuaient mes vieilles fibres.

Il a été heureux pendant les premiers mois, par l'attrait de la *nouveauté*, n'ayant jamais connu que les grisettes ou les lorettes, et vivant chez lui avec de vieux parents engourdis. Sa jeune femme de vingt ans l'a ravi : si gracieuse, si vive, si neuve, et plus jeune que lui de douze ans, c'était tout un monde à découvrir.

A présent elle l'amuse encore quelquefois par ses naïvetés. « C'est un oiseau qui chante, m'a-t-il dit; « vous savez, on aime un oiseau, un enfant qui joue; « par exemple le matin elle m'annonce qu'elle va « mettre sa robe bleue, ou commander une tarte. »

Mais, dans ces enfances, il y a bien des inconvénients; elle l'empêche de travailler, l'interrompt, ne comprend pas qu'il faut du recueillement, du silence pour inventer ou rédiger. Il n'a plus que deux heures à lui, de cinq heures du matin à sept heures, pendant qu'elle dort.

Elle est un peu bornée comme toutes les jeunes filles, et un peu volontaire comme toutes les jeunes femmes; elle va à ses plaisirs, n'imagine pas qu'il y ait des affaires plus sérieuses, visite ses bonnes amies, traîne son mari avec elle; jusqu'ici il a subi cette contrainte par convenance : « Mais, s'il fallait continuer, j'aimerais mieux me noyer ou m'engager pour le Mexique. » Quand elle était jeune fille, la vie se réduisait pour elle à ceci : voir ses amies, faire des visites à cinq ou six personnages graves, se bien tenir dans un salon, jouer du piano, etc. Elle continue cette vie, et trouverait étrange d'en changer.

Il ne la connaissait pas et n'avait pu la connaitre. « Quand je faisais la cour à ma femme, c'était chaque « fois une inspection ; cousins, cousines, oncles, tantes « me faisaient passer un examen ; rien que de la céré- « monie, pas d'entretiens intimes. Pour nos projets « d'avenir, aucun moyen d'en causer. Il faut être ga- « lant, je devais suivre les goûts de ma future ; aussi « notre mobilier est manqué. »

Le vide se fait, à présent la conversation meurt entre eux. Elle attend la visite d'une amie afin de savoir si elle mettra un point vert dans la tapisserie au lieu d'un point jaune. Là-dessus il profite de la diversion, tire son chapeau et s'esquive. Impossible de l'intéresser à ses préoccupations, à ses idées, aux difficultés qu'il doit surmonter et qui sont trop spéciales. Parfois il les abaisse jusqu'à sa portée ; mais elles n'ont point de prise sur elle ; son intelligence et son éducation ne leur offrent pas d'attache ; elle en écoute le récit comme un morceau de conversation, et on n'y pense plus.

Ils sont en désaccord sur le fond des choses, sur la religion, sur le monde. Il disait tout haut, un peu imprudemment, que beaucoup de prêtres se font prêtres pour éviter d'être soldats, qu'avant cinquante ans une femme n'a que des idées apprises, etc. Elle le contredit ; nulle déférence ou soumission, même dans les choses d'esprit. Il essaie de l'instruire, et trouve un terrain résistant, qui est durci parce qu'il est inculte. En effet, on l'a tenue sans idées ni lectures solides, comme toutes les jeunes filles, avec de petits manuels

de faits secs comme des cailloux, et le catéchisme de persévérance comme enduit et vernis. Toute la grosse assise intellectuelle de la France, toute la couche nationale au-dessus de laquelle poussent les spécialités et les supériorités parisiennes, est la même qu'au moyen âge. Les petits livres dévots du libraire Mame font l'éducation des Français.

Les deux vies sont restées divergentes et il le sent. Elles resteront toujours ainsi et il le sent encore. Il ne l'initiera pas, il n'en fera pas le second de sa vie et s'y résigne. Les soirées lui semblent déjà bien longues et bien vides. Comment faire pour amuser une femme et l'occuper toujours? Elle se met au piano et joue; passablement ou médiocrement, c'est tout un. Un chardonneret en cage; on ne peut pas toujours lui dire de chanter, et comment lui mettre un seau à la patte?

Il aperçoit heureusement en elle une aptitude qui se développe, le talent du ménage. Elle n'avait jamais su ce qu'était un louis; elle l'apprend et entre dans l'économie. Nul autre débouché; celui-là est le seul proportionné à son éducation et à son intelligence. L'aurait-on cru, en voyant cette figure si jolie, si expressive, avec une pointe de mutinerie et de grâce originale? De cette façon, du moins, elle sera utile et se sentira utile.

C'est un bon ménage, et ils sont tous deux de cette bourgeoisie moyenne où les bons ménages sont plus nombreux qu'ailleurs.

Dans les ménages bourgeois, la tracasserie; chez les gens du monde, l'adultère. Dans les ménages bourgeois qui sont du monde, l'un ou l'autre et parfois l'un et l'autre.

Comme mère ou enfant, comme statue sur un socle ou dessus de fauteuil dans un salon, la femme est l'idéal; comme épouse ou maîtresse, elle est souvent l'alliée, souvent l'adversaire, quelquefois l'ennemie.

Proverbe de paysans : un père peut nourrir douze enfants, et douze enfants ne peuvent pas nourrir un père.

L'enfant mène la femme, qui mène l'homme, qui mène les affaires.

Mon point de vue est faux, les choses vont plus doucement; il y a dans la machine un tampon qui diminue la rudesse des chocs.

Ce tampon est la gaieté, l'insouciance, l'habitude de sortir de soi par l'entrain de la conversation, par le désir de garder les apparences. L'âme du Français est

élastique; il ne reste pas longuement courbé sous les idées douloureuses. Il n'aiguise pas ses pensées blessantes en se les commentant tout bas. Il s'habille, va voir des amis, cause du tiers et du quart, éprouve le besoin de parler vivement et finement, de donner un tour piquant ou amusant à sa propre histoire. Il s'égaie en s'écoutant. Ses chagrins transformés par la parole deviennent un objet d'art; il les arrange et désormais les voit à distance. Le voilà redressé, ranimé, relancé par sa propre action. Lord B... venait se loger chaque année deux mois rue de Rivoli. Il disait que le seul spectacle de nos gestes et de nos physionomies lui faisait voir la vie en rose.

Il faut sortir de soi, et les issues varient avec les caractères. Le Français a la conversation, l'Allemand la musique, l'Anglais les affaires.

Ce qu'on appelle philosophie sert à quelques tempéraments; pour la plupart, autant vaudrait manger de la panade. N... nous disait : « Un jour, j'étais triste, je me suis plaqué sur la cervelle une demi-douzaine de bouquins graves. Au bout d'une semaine, j'étais plus triste; je suis revenu à mon ordinaire : un grand bifteck le matin, un temps de galop l'après-midi et une maîtresse le soir. »

Avoir un *alibi*. Les gens de nos climats ont le travail, la littérature et le monde; ajoutez, dans les basses classes, l'eau-de-vie, qui est la littérature du peuple. En Orient, c'est l'opium et le rêve.

L'homme le plus heureux que j'aie connu est certainement un brahmane de Calcutta. Tête longue,

étroite aux tempes, et le crâne d'une hauteur énorme; des membres maigres, un teint de statue d'argile cuite au soleil; toute la substance semblait s'être retirée dans la cervelle, et le reste du corps sommeillait, réduit à une vie latente comme celle des animaux hibernants. Ses besoins étaient presque nuls, il n'avait pas même celui des parfums. Cinq ou six onces de riz par jour, de l'eau, un toit avec quelques vêtements de cotonnade blanche; deux serviteurs. Ni plaisirs, ni curiosités, ni vices. Il passait le jour, silencieux, assis sur ses jambes croisées, au seuil de sa porte. Dans ce masque immobile, les yeux seuls vivaient, fixes comme des flammes. Comme plusieurs pundits contemporains, il avait dépouillé la plupart de ses superstitions et l'avouait. Pendant dix ans, les savants anglais l'avaient consulté pour leurs éditions sanscrites; il avait compris les idées et les philosophies de l'Europe. Seulement, un docteur, croyant l'avoir converti, voulut un jour lui faire goûter du bouillon; il s'évanouit d'horreur, puis s'enfuit et ne reparut plus dans le monde des indianistes. Depuis, les nerfs s'étaient remis. A titre de Français demi-Allemand, j'obtins de lui faire visite, et pendant plusieurs semaines je pus voir son étrange sourire. Il approuvait nos sciences; mais, au fond, nos recherches et nos voyages lui semblaient des agitations d'insectes, des empilements et des grattages de pauvres fourmis réduites, faute d'ailes, à tracasser misérablement avec leurs pattes, incapables de monter dans l'air pour contempler l'espace. Il fermait les yeux et voyait distinctement le sanglier

Vichnou enlevant par mégarde la terre au bout d'une de ses défenses, l'énorme Gange laiteux, fils nocturne d'un dieu qui croyait étreindre une déesse, les figures flottantes et colossales des dieux innombrables, et les millions de mondes qui sortent comme une vapeur de l'Être immobile pour y retomber.

— Je suppose qu'il a fini par l'idiotisme ou l'apoplexie : en Europe nous avons la science. C'est aussi un suicide lent et intelligent.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

UN TÊTE-A-TÊTE

Au Jardin des Plantes, les servantes, les soldats, les petits rentiers de la rue Copeau s'attroupent d'ordinaire devant une grande cage où sont les singes. Ces animaux sont devenus méchants, et qui pis est, malades; la vie contrainte et contre nature a délabré leur poil; on voit çà et là, sous la pelure grise ou jaune, percer des plaques de chair rougeâtre. C'est un piteux spectacle que celui de leurs museaux grimaçants et aigres; ils s'agitent en gestes discordants, criaillent et jurent, se houspillent pour une pomme ou pour un biscuit, grimpent aux poteaux et polissonnent à la face de l'assistance. Par ses rires et ses excitations, le public les a dépravés; ils le payent en lui salissant les yeux par l'étalage effronté de leurs difformités et de leurs vices. Ce sont ses farceurs préférés, ils chatouillent en lui la fibre malsaine; c'est pourquoi ils attrapent leur pitance.

Digitized by Google

Telle est l'impression que laissent en moi les petits théâtres. Les acteurs sont des singes affinés et gâtés, et la cage peinte où tous les soirs ils se griment et se démènent est pire à la santé corporelle ou morale que la rotonde grillée où gambadent leurs confrères du Muséum. Comme leurs confrères, ils sont dépenaillés de corps et d'âme. Comme leurs confrères, ils amusent le public de leurs misères physiques, l'un de son nez, l'autre de son air ahuri, l'autre de sa voix éraillée, l'autre de sa graisse débordante. Comme leurs confrères, ils remuent les parties basses de la luxure et de la méchanceté humaines. Comme leurs confrères, ils s'élèvent jusqu'à une sorte de talent animal, composé d'imitation et d'indécence, parodie crue et saugrenue, dans laquelle le spectateur ne vaut pas mieux que le bouffon. Une de ces actrices, hier, finissait chaque couplet grivois par un éclat de gosier et un déhanchement de poissarde; au troisième couplet, elle s'est arrêtée, n'en pouvant plus; et, avec le débris de sa voix, elle a demandé excuse. Je m'en suis allé, je voulais me nettoyer l'âme; j'ai fait une lieue à pied, dans l'air frais, sous la lune, jusqu'au bout de la rue de l'Ouest, et je suis monté chez mon ami Wilhelm Kittel, un vrai musicien, qui vit seul.

Nous étions ensemble, il y a trente ans, à l'université d'Iéna, et bien des fois nous avons philosophé l'un contre l'autre ou l'un avec l'autre, dans ces petits jardins des faubourgs où l'on boit de la bière sous des treillages de houblons semés de roses. Depuis, nos chemins ont divergé; j'ai gagné une fortune en Amé-

rique; il a vécu de leçons à Berlin, puis à Paris; à la fin, un oncle, mort à propos, a eu l'esprit de lui laisser mille écus de rente; maintenant il se trouve riche. Mais, pauvre ou riche, il n'a jamais songé à l'argent. Si ces mille écus lui ont fait plaisir, c'est qu'il n'était plus obligé de perdre en leçons trois ou quatre heures par jour pour payer son dîner, ses paletots et son terme. Il n'a pas songé davantage à la gloire : son caractère était concentré et son tempérament timide; l'intrigue de Paris lui a fait peur. Il a préféré ne pas *étaler;* il est resté chez lui, lisant les partitions, allant étudier les oratorios aux bibliothèques. Il a même fini par ne plus venir aux concerts ni aux théâtres; une exécution de parade, des gargouillements de chanteuse, la niaiserie des applaudissements lui dérangeaient ses rêves; il prétend qu'on n'entend bien un opéra qu'au piano. Cinq ou six compositeurs célèbres le connaissent, et de temps en temps montent ses quatre étages; les connaisseurs, Reber et Gounod, le respectent et sont contents quand il dit : c'est bien. Comme il est raide et fig[illegible], on ne lui en demande pas davantage. D'ailleurs il a la fierté froide des flegmatiques; jamais il n'a accepté un dîner en ville; c'est une règle qu'il s'est faite, on le sait, et on n'insiste plus; plusieurs fois il a répondu qu'il n'acceptait pas, ne pouvant rendre, et qu'en tout cas il ne payait pas en sonates. Selon lui, la musique est une conversation intime; on ne s'épanche pas pour une tasse de thé ou pour une poularde, et surtout on ne fait pas ses confidences à des inconnus. Je vais chez lui à pied comme

lui chez moi; chez moi et chez lui nous dînons avec un plat et une bouteille; une plus grande chère alourdit la tête, et, de cette façon, l'égalité est complète; même je me sens l'obligé, il apporte à la conversation plus que moi. Je suis presque son dernier camarade; la mort, le mariage, l'éloignement, la diversité d'humeur, ont fait le vide autour de nous, et quand nous sommes ensemble, nous revoyons dans un lointain charmant, dans une vague vapeur dorée, notre premier éveil d'esprit sous Beethoven, Schelling et Goëthe.

— « Frédéric, me dit-il en me voyant entrer, voilà « ton fauteuil, allume ton cigare; j'avais envie de « t'avoir là, pour rejouer nos vieilles sonates; c'est toi « qui surveilleras la bouilloire. » Je lui donnai une poignée de main et il se mit au piano.

Comme on est bien dans cette vieille chambre! Elle est à moi aussi bien qu'à lui, et j'y suis mieux que dans la mienne. La poussière même m'en fait plaisir. Le tapis râpé, les fauteuils sur lesquels on s'est tant assis, la bibliothèque pleine de livres qui ont été vraiment lus, tous ces honnêtes meubles mettent l'esprit à l'aise. On n'a pas besoin de les admirer, ils ne sont pas là pour représenter; ils ne vous parlent point de vanité comme les étagères et les brimborions d'une femme à la mode; leurs couleurs passées n'attirent point l'œil; ils s'effacent et servent en bons domes-

tiques. Je suis dans le grand fauteuil vert à dossier et à rebords, et je n'ai pas besoin d'applaudir, de chercher un compliment neuf ; je puis me laisser aller, ouvrir la porte à l'être intime, délicat, que chacun cache en soi-même, permettre qu'il s'échappe et s'envole sans crainte d'être rabattu et froissé par terre. La bouilloire chante ; les pieds sur les chenets, on regarde les petites flammes orangées ou bleues qui lèchent l'écorce fendillée des bûches. Le brouhaha des idées parisiennes s'efface et on voit s'élever en soi, comme autant de nuées matinales, les légères apparitions du rêve.

« Wilhelm, il faut me jouer maintenant la sonate « en *sol mineur,* tu sais, l'œuvre 90. »

La musique a cela d'exquis qu'elle n'éveille pas en nous des *formes*, tel paysage, telle physionomie d'homme, tel événement ou situation distincte, mais les *états* de l'âme, telle nuance d'allégresse ou de mélancolie, tel degré de tension ou d'abandon, la plus riche plénitude de sérénité ou une mortelle défaillance de tristesse. Toute la population ordinaire d'idées a été balayée, il ne reste que le fonds humain, la puissance infinie de jouir et de souffrir, les soulèvements et les apaisements de la créature nerveuse et sentante, les variations et les harmonies innombrables de son agitation et de son calme. C'est comme si l'on ôtait d'un pays les habitants et qu'on effaçât les démarcations, les cultures ; il resterait le sol, sa structure, avec les creux, les hauteurs, le bruissement du vent

et des fleuves, et l'éternelle poésie changeante du jour et de l'ombre.

« Wilhelm, je n'étais pas encore à l'unisson, j'ai dis-
« serté tout bas, je t'en prie, recommence, surtout le
« second morceau, en majeur. »

Il reprit ce second morceau qui est si mélodieux et si tendre. Un chant de notes cristallines serpente au-dessus des accords, disparaît, revient, et développe ses enroulements onduleux comme un ruisseau dans une prairie. Quelquefois on dirait des soupirs de flûte; souvent c'est la suavité profonde d'une voix de femme aimante et triste. Parfois ces douceurs s'arrêtent; l'âme impétueuse reparaît et s'élance en cascades de notes précipitées, en fins caprices délicats, en brusques sonneries d'accords bizarres : puis tout retombe; un essaim de petites voix agiles montent, descendent et se poursuivent comme un frémissement, une agitation, une charmante folie d'eaux mumurantes, pour ramener l'air dans son premier canal : la mélodie reprend alors son cours mesuré et son flot clair coule une dernière fois plus sinueux, plus ample que jamais dans un cortége de sonorités argentines.

« Toujours du Beethoven, Wilhelm; mais longue-
« ment cette fois, et tout ce qui te viendra. »

Il joua plus d'une heure, mais certainement je ne regardais pas la pendule. Ce jour-là il était *roused* (le mot français manque), et je l'étais autant que lui. Il joua d'abord deux ou trois sonates complètes, puis des morceaux de symphonie, des fragments de sonates pour piano et violon, un air de *Fidelio*, d'autres mor-

ceaux encore dont je n'ai point reconnu le nom. Avec quelques accords et quelques silences, il les rejoignait comme un homme qui, ayant ouvert son poète favori, lit tantôt au milieu, tantôt à la fin du volume, choisissant une strophe, puis une autre, selon l'émotion du moment. J'écoutais, immobile, les yeux fixés sur l'âtre, et je suivais, comme sur une physionomie vivante, les mouvements de cette grande âme éteinte; elle n'est éteinte que pour elle-même; pour nous elle subsiste, et nous l'avons tout entière dans cette pile de papier noirci. Comme à son endroit la renommée publique est injuste! On le reconnaît comme souverain dans le gigantesque et le douloureux; on borne là son royaume; on ne lui accorde pour domaine qu'une lande déserte, battue d'ouragans, désolée et grandiose, pareille à celle où vit Dante. Il la possède, cette solitude, et nul autre musicien que lui n'y entre; mais il habite encore ailleurs. Ce qu'il y a de plus riche et de plus magnifiquement épanoui dans la campagne regorgeante, ce qu'il y a de plus suave et de plus souriant dans les vallées ombreuses et fleuries, ce qu'il y a de plus frais et de plus virginal dans la timidité de la première aube, lui appartient comme le reste. Seulement, il n'y porte point une âme tranquille; la joie l'ébranle tout entier comme la douleur; ses sensations délicieuses sont trop fortes; il n'est point heureux, il est ravi; il ressemble à un homme qui, après une nuit d'angoisses, haletant, endolori, appréhendant une journée pire, aperçoit tout d'un coup un paysage reposé et matinal; ses mains tremblent, un profond

soupir de délivrance sort de sa poitrine; toutes ses puissances courbées et opprimées se redressent, et l'essor de sa félicité est aussi indomptable que les soubresauts de son désespoir. Dans chaque plaisir, il y a pour lui un élancement; son bonheur est poignant, il n'est pas doux. Ses *allegro* bondissent comme des poulains en liberté, foulant et froissant la belle prairie où ils s'emportent. Plus véhéments encore, plus effrénés, ses *presto* ont des folies, de brusques arrêts frémissants, des galopades désordonnées qui martellent le clavier de leurs fougues retentissantes. Parfois, au milieu de son allégresse insensée, le sérieux et le tragique font invasion, et sans changer d'allure, avec la même fureur, son esprit fonce en avant comme pour un combat, toujours enivré par l'impétuosité de sa vitesse, mais avec de si étranges sauts et une fantaisie si multiple, que le spectateur s'arrête presque épouvanté par la séve de cette vie sauvage, par la fécondité vertigineuse de ses redressements, de ses saccades, par la fougue des déploiements inattendus, rompus, redoublés au-delà de toute imagination et de toute attente, qui l'expriment sans pouvoir jamais l'épuiser.

Il vint s'asseoir près de moi et me dit : « Tu connais sa vie?

— Pas trop bien, seulement ce que les feuilletons en disent.

— Voici sa biographie par Schindler, un brave

homme qui a passé avec lui les dernières années. Lis-la pendant que je fais le thé. »

Je me mis à feuilleter le pauvre volume allemand, relié en basane blanche, où le fidèle compagnon du maître, un vrai *famulus* allemand, une sorte de Wagner, disciple d'un autre Faust, a consigné tous les détails qu'on lui avait racontés ou qu'il avait vus. Ces détails si positifs ne me paraissaient plus vulgaires. L'âme que je venais de voir ennoblissait tous les dehors. Je revoyais l'homme dans sa vieille houppelande, sous son chapeau bossué, avec ses grosses épaules, sa barbe inculte, sa grande chevelure hérissée, marchant pieds nus dans la rosée du matin, écrivant *Fidelio* et *le Christ aux Oliviers* sur une souche d'où sortaient deux troncs de chêne, allant droit devant lui sans voir les obstacles ou sentir la mauvaise saison, revenant le soir dans une chambre en désordre, les livres et la musique gisant pêle-mêle à terre, les bouteilles vides, les restes du déjeûner et les épreuves d'imprimerie en un tas dans un coin, la messe en *ré* servant d'enveloppe dans la cuisine; sombre d'ordinaire, hypocondriaque, et tout d'un coup traversé par des accès de gaieté étrange, parcourant le clavier avec une grimace formidable; silencieux, concentré, écoutant les opéras avec l'immobilité d'une pagode; en tout disproportionné et incapable de s'accommoder à la vie. Mais je sentais aussi que ces bizarreries avaient pour unique source une surabondance de générosité et de grandeur. Ses lettres d'amour, parmi des phrases du temps, ont des mots sublimes : « Mon immortelle bien-aimée! »

Il a vécu dans le monde idéal qu'ont décrit Pétrarque et Dante, et sa passion n'a rien ôté à son austérité. Ne pouvant se marier, il est demeuré chaste, et il a aimé aussi purement qu'il a écrit. Il avait horreur des discours licencieux, et blâmait le *Don Juan* de Mozart, non-seulement parce qu'il y retrouvait la forme italienne, mais encore « parce que l'art saint ne doit pas se prostituer jusqu'à servir de paillon à une si scandaleuse histoire. » Il a porté la même hauteur d'âme dans les autres grands intérêts de la vie, toujours fier devant les princes, attendant qu'ils l'eussent salué les premiers, gardant le même ton devant les plus grands, traitant de trahison et de mensonge les politesses et les complaisances du monde, et, comme un Rousseau ou un Platon, poursuivant de ses espérances l'établissement d'une république qui ferait de tous les hommes des citoyens et des héros. Au plus profond de son cœur vivait comme dans un sanctuaire un instinct plus sublime encore, celui du divin. A ses yeux, les divers arts et langages des hommes ne l'exprimaient pas; seule, la musique par son essence intime y correspondait, et sur l'une comme sur l'autre, il refusait de répondre. A ce moment, je lus cette inscription qu'il avait copiée sur une statue d'Isis : « Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, et tout ce qui sera. Nul homme mortel n'a levé mon voile. » La vieille sagesse des Pharaons a seule trouvé une parole aussi auguste que sa pensée.

Je posai le livre, Wilhelm le reprit et chercha une page : « Lis encore ceci, me dit-il, il faut que tu aies

« de lui une idée complète. » C'était son testament ; en voici la première page :

« O vous, hommes qui me regardez comme hai-
« neux, intraitable ou misanthrope, comme vous me
« faites tort! Vous ne savez pas la cause secrète de ce
« qui paraît tel. Mon cœur et mon humeur étaient dès
« mon enfance tournés vers le sentiment tendre de la
« bienveillance : accomplir par moi-même de grandes
« choses, voilà à quoi j'étais toujours enclin. Mais
« pensez seulement que depuis six ans je suis atteint
« d'un mal incurable, que des médecins ignorants
« l'ont empiré, que d'année en année, déçu dans l'es-
« pérance de le voir s'alléger, je suis enfin forcé de le
« considérer comme devant durer toujours... Né avec
« un tempérament actif et ardent, passionné même
« pour les diversions de la société, j'ai été contraint de
« m'en retirer jeune encore et de mener une vie soli-
« taire... Il m'était impossible de dire aux hommes :
« Parlez plus haut, criez, car je suis sourd. Ah! com-
« ment m'aurait-il été possible de confesser la faiblesse
« d'un sens qui devait être aussi parfait en moi que
« dans les autres, que j'avais possédé autrefois dans la
« plus grande perfection, avec une perfection que peu
« d'hommes de ma profession ont maintenant ou ont
« jamais eue! Oh! cela je ne le peux pas! Presque
« toujours seul, excepté quand l'extrême nécessité
« m'y contraint, j'ose à peine m'introduire dans une
« compagnie. Je dois vivre comme un exilé ; si je
« m'approche d'une compagnie, c'est avec une sueur
« d'angoisse, je crains de courir le danger qu'on ne

« s'aperçoive de mon état. Mais quelle humiliation,
« quand quelqu'un entend une flûte dans le lointain
« et que je n'entends rien, quand quelqu'un entend
« les pâtres chanter et que je n'entends rien ? De
« tels événements m'ont conduit presque au déses-
« poir ; il s'en est peu fallu que je ne misse fin à ma
« vie. L'art seul, l'art m'a retenu. Ah ! il me sem-
« blait impossible d'abandonner le monde avant d'a-
« voir produit au jour tout ce que j'avais mission
« d'accomplir ! »

« A présent, me dit Wilhelm, écoute. » Et il commença le dernier morceau de la dernière sonate.

C'est une phrase d'une ligne, lente et d'une tristesse infinie, qui vient et revient incessamment comme un unique et long sanglot. Au-dessous d'elle, des sons étouffés se traînent; chaque accent se prolonge sous ceux qui suivent, et meurt sourdement, pareil à un cri qui s'achève par un soupir; en sorte que chaque nouvel élancement de souffrance a pour cortége les anciennes plaintes et que sous la lamentation suprême on démêle toujours l'écho affaibli des premières douleurs. Il n'y a rien d'âpre dans cette plainte; aucune indignation, aucune révolte. Le cœur qui la fait ne dit pas qu'il est malheureux, mais que le bonheur est impossible; et dans cette résignation il trouve le calme. Comme un malheureux brisé par une grande chute et qui, gisant dans le désert, voit les pierreries étincelantes du ciel incruster le dôme de sa dernière nuit, il se déprend de lui-même, il s'oublie, il ne songe plus à réparer l'irréparable; la divine sérénité des

choses verse en lui une douceur secrète, et ses bras, qui ne peuvent plus soulever son corps meurtri, s'ouvrent encore et se tendent vers la beauté ineffable qui luit à travers ce mystique univers. Insensiblement, les larmes de la souffrance tarissent pour laisser couler celles de l'extase, ou plutôt les deux se confondent dans une angoisse mêlée de délices. Parfois le désespoir éclate, mais la poésie aussitôt surabonde, et les modulations les plus désolées s'exhalent enveloppées dans une magnificence si extraordinaire d'accords, que le sublime surnage et couvre tout de sa poignante harmonie. A la fin, après un grand tumulte et un grand combat, c'est le sublime seul qui subsiste; la plainte transformée devient un hymne qui roule et résonne, emporté dans un concert de notes triomphantes. Autour du chant, en haut, en bas, en multitudes pressées, entrelacées, déployées, ruisselle un chœur d'acclamations qui va croissant, qui s'enfle, qui double incessamment son élan et son allégresse. Le clavier n'y suffit plus, il n'y a point de voix qui ne prenne sa part dans cette fête, les plus graves avec leurs tonnerres, les plus hautes avec leurs gazouillements, toutes ensemble assemblées en une seule voix une et multiple comme cette rose rayonnante que vit Dante, et dont chaque âme bienheureuse était une feuille. Un chant de vingt notes a fourni à des émotions si contraires, telle, dans une cathédrale gothique, l'ogive écrasée de la crypte se courbe en arceaux sous la clarté funéraire des lampes, parmi des murs suintants, dans la lugubre obscurité qui enveloppe la tombe d'un mort; puis dans l'église

supérieure, dégagée tout d'un coup du poids de la matière, se redresse, monte jusqu'au ciel en colonnettes, festonne les vitraux de ses dentelures, épanouit ses trèfles dans les rosaces illuminées, et fait du temple un tabernacle.

Puissances invincibles du désir et du rêve! on a beau les refouler, elles ne tarissent pas. Trente ans d'affaires, de chiffres et d'expérience se sont entassés sur la source; on la croit étouffée, et tout d'un coup, au contact d'une grande âme, elle jaillit aussi vive qu'au premier jour ; la digue a crevé, et les matériaux pesants, tenaces, par lesquels on a bouché l'issue, emportés par l'irruption, ne font qu'accroître la force du courant. Par une singulière rencontre, je revoyais en ce moment les paysages de l'Inde, seuls dignes par leur violence et leurs contrastes de fournir les images à une telle musique. Au moment de la mousson, les nuages accumulés forment une muraille de suie monstrueuse, qui envahit tout le ciel et toute la mer; sur cette masse charbonneuse, les mouettes courent par milliers, et la formidable noirceur, tachée par les ailes blanches, avance vers la terre, engloutissant l'espace et noyant les caps sous sa vapeur. Les navires alors prennent la mer. Par un dernier beau jour je vis de loin les Maldives, douze mille petites îles de corail dans une mer de diamant; presque toutes sont désertes; l'eau dort dans leurs criques, ou met une

frange d'argent sur leurs récifs. Le soleil y jette à poignée ses flèches de feu; aux tournants des canaux, des ruissellements d'or fondu jaillissent des vagues obliques. La grande nappe sillonnée de remous semble un métal qui sort de la forge, tout damasquiné d'arabesques; des millions d'éclairs pétillent sur son dos comme sur les incrustations d'une cuirasse; on dirait le trésor d'un rajah, armes et joyaux, poignards à manches de nacre, vêtements couturés de saphirs, aigrettes d'émeraude sur les casques, ceintures de turquoises, soies d'azur tendre pailletées d'or et constellées de perles. Ce ciel lui-même avec sa blancheur ardente, à quoi le comparer? Quand une belle jeune femme florissante de santé et frémissante de plaisir, toute parée pour son mariage, a mis son peigne d'or dans ses cheveux, ses colliers de perles à son cou, ses pendeloques de rubis à ses oreilles, quand tous les joyaux de son écrin éclairent de leurs flammes le rose vivant de sa chair, souvent elle attache sur son front un voile blanc qui flotte; mais son visage le remplit de lumière, et la gaze dont elle semble se cacher lui fait une gloire qui l'illumine. Telle cette mer sous son ciel, dans sa prodigalité de clarté ruisselante, après le contraste des nuées livides, délicieuse et sublime comme l'hymne divin du grand homme après la longue nuit de son désespoir. Elle aussi, elle trouble trop, elle est trop belle, elle éveille trop par sympathie ce qu'il éveille en nous lui-même. Devant lui comme devant elle, on cesse d'entendre ou de voir une chose isolée, un être borné, un fragment de la vie; c'est le

cœur universel des vivants qu'on sent se réjouir ou se plaindre, c'est la grande âme dont nous sommes les pensées, c'est la nature entière incessamment blessée par les nécessités qui la mutilent ou qui l'écrasent, mais palpitante au sein de ses funérailles, et parmi les myriades de morts qui la jonchent, redressant toujours vers le ciel ses mains chargées de générations nouvelles, avec le cri sourd, inexprimable, toujours étouffé, toujours renaissant du désir inassouvi.

Je regardais Wilhelm, nous étions à peu près dans le même état, et nous nous sommes avancés l'un vers l'autre. Dieu me pardonne, nous avons manqué de mettre l'une contre l'autre nos vieilles figures; mais nous avons deviné notre idée, moi dans ses yeux, lui dans les miens, et nous avons souri; c'est bien assez de se donner la main, à notre âge. Là-dessus je m'en suis allé sans rien dire. Il me semble que ce soir-là nous avons fait le thé, mais que nous ne l'avons pas pris.

CHAPITRE XXV

M. GRAINDORGE

A monsieur Marcelin, directeur de *la Vie Parisienne.*

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse que les lettres, le porc salé et les huiles viennent de faire dans la personne de M. Frédéric-Thomas Graindorge, docteur en philosophie de l'Université d'Iéna, principal associé de la maison Graindorge and C°, de New-York et de Cincinnati, décédé des suites d'une maladie de foie, en son domicile, rue des Champs-Élysées, 14, le 15 juillet 1865, en la cinquante-cinquième année de son âge.

Ancien professeur de rhétorique, secrétaire intime et pédicure de M. Graindorge, je suis plus à même que personne de vous donner tous les détails nécessaires sur la vie, les habitudes et le caractère de mon

généreux et infortuné patron. Vos lecteurs, qui connaissent ses idées, seront bien aises de connaître sa personne, et, puisque vous me proposez de rétribuer cette lettre, je suis heureux d'accomplir un devoir qui, sans nuire à mes intérêts légitimes, me permet d'épancher les plus doux sentiments de mon cœur.

Il y a douze ans, quand M. Graindorge me prit à son service, j'avais l'honneur d'appartenir à l'Université de France, et depuis longtemps je portais avec un zèle exemplaire la robe et la toque que j'avais été appelé à remplir. Vers cette époque, parut une circulaire des recteurs qui obligeait tous les professeurs à se couper la barbe; je tenais à la mienne, qui était noire et fort belle, ayant remarqué la gravité qu'elle donnait à mes paroles et l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit des jeunes gens. Fort de ma conscience, et invoquant le principe d'autorité, je réclamai auprès de mes supérieurs, qui prirent ma lettre pour une raillerie, et me mirent en disponibilité, à la fleur de l'âge et du talent. J'arrivai à Paris, qui est le refuge de tous les gens d'esprit maltraités par la fortune; mais, après divers essais inutiles, je fus réduit à faire des copies pour diverses personnes, entre autres pour M. Graindorge. Un jour que je lui portais mes écritures, il se plaignit d'un ognon rebelle situé sur le côté droit de son orteil gauche. Comme j'avais toujours eu la passion des sciences naturelles, je m'étais attaché à cette branche de la physiologie qui traite des excroissances du corps humain, la seule qui, protégée par son utilité pratique et par ses théories restreintes, puisse être cultivée en

province sans attirer sur ses adeptes les censures ecclésiastiques et le dangereux renom d'esprit fort. J'offris mes services à M. Graindorge; il me fit l'honneur de se déchausser à l'instant devant moi. Au bout de trois minutes, l'ognon était extirpé, et M. Graindorge jouissait d'un soulagement inexprimable. Dès ce moment, je fus attaché à sa personne. Je faisais ses courses non commerciales, je rangeais ses livres, j'apprêtais ses habits le soir, et chaque matin je visitais ses ongles. C'est ainsi, Monsieur, que, pendant douze ans, j'ai pu étudier à fond l'homme remarquable que nous pleurons tous aujourd'hui.

Afin de procéder par ordre et d'observer la règle des transitions, à laquelle M. Graindorge manquait trop souvent, je remarquerai d'abord qu'il portait des bottes trop étroites. M. Graindorge, quoique ayant passé l'âge de la coquetterie, conservait des prétentions et s'habillait avec un soin peut-être excessif. Loin de moi l'idée de blâmer mon illustre et malheureux ami; mais la sincérité dont je fais profession me force à dire qu'il employait une heure le matin et une heure le soir à se peigner, se brosser, se parfumer, se frotter d'une infinité de pâtes. N'êtes-vous pas d'avis, Monsieur, que cette recherche extrême est peu digne d'un homme, et que, pour réussir dans le monde, nous devons compter uniquement sur notre mérite et notre esprit? Je puis vous assurer que, pour moi, je n'emploie pas d'autres ressources, et que, Dieu merci, celles que j'ai de ce côté me suffisent. M. Graindorge, au contraire, tenait infiniment aux dehors, et ne trouvait

jamais ses habits assez bien faits, ni sa chaussure assez fine. Il redressait sa grande taille mince, posait son lorgnon d'or sur son nez busqué comme un bec d'aigle, et je voyais bien le soir, quand je lui tendais son habit, qu'il se regardait avec assez de plaisir dans la glace. Il ne m'a jamais donné qu'un coup de pied, et ce fut un jour où, préoccupé d'idées littéraires, je versai sur ses mains, au lieu d'un flacon d'eau de Cologne, une petite bouteille d'encre. J'allai tomber sur le divan, car il avait le jarret vigoureux; mais, en manière d'excuse, il me tendit un billet de cinq cents francs, et j'avoue que cette réparation m'a suggéré plusieurs fois l'idée de renouveler ma méprise. Néanmoins je me suis contenté depuis du sourire grave avec lequel je proteste ordinairement contre les faiblesses humaines, et chaque soir j'ai goûté le plaisir silencieux de me sentir supérieur, au moins par le mépris des vanités mondaines, à l'homme dont le hasard et la destinée injuste m'avaient fait le subordonné.

M. Graindorge, après s'être levé et m'avoir imposé pour ses pieds et sa toilette des services peut-être exagérés, passait ordinairement la matinée à lire. J'approuve cette occupation : elle ennoblit l'âme, et M. Graindorge avait grand besoin de s'y livrer pour effacer les traces fâcheuses qu'une vie grossièrement commerciale avait laissées dans son esprit. Mais il avait beau faire : le souvenir du porc salé et de l'huile revenait trop souvent dans ses discours et dans ses écrits ; moi-même, au commencement de cette lettre, je n'ai pu m'empêcher de faire allusion à ce travers par

une ironie aussi mesurée qu'innocente. Le fait est qu'il manquait de goût, et on s'en apercevait à ses lectures : nos classiques le touchaient peu; en revanche, c'étaient de pesants livres allemands, d'interminables revues anglaises, qui, le plus souvent, se trouvaient entre ses mains. Un jour, je me hasardai à lui en faire l'observation; il me répondit d'un ton sec que j'eusse à brosser son pantalon. Les plus sages conseils n'avaient point de prise sur cette âme inculte; je souris encore, et je mesurai, à part moi, la distance infranchissable qui sépare toujours un homme d'éducation et un homme d'argent.

A onze heures, M. Graindorge déjeûnait ordinairement d'un poulet ou d'un perdreau froid et d'une bouteille de vin de Bordeaux. Je me tenais à côté de lui pour le servir et j'avais pour moi ce qui restait dans la bouteille. Pendant les sept premières années, il en laissa toujours la moitié; peu à peu il vint à en boire les trois quarts, avec un accroissement de gourmandise et un égoïsme naïf qui finirent par me blesser. Même il avait la dureté de louer son bordeaux en ma présence, et de dire, sans aucun égard, que ce vin était excellent pour l'estomac. De quel droit usurpait-il ainsi ma demi-bouteille? Qui l'autorisait à rester dix minutes de plus à table, allongeant mon service, retardant mon dîner, faisant souffrir mon estomac, et recevant de mes propres mains, oui, de mes propres mains, Monsieur, deux verres de vin de supplément qui légitimement et depuis sept ans, étaient à moi? Il paraît que lorsque j'étais plongé dans ces pensées,

mes yeux prenaient une expression particulière. Une fois, M. Graindorge me dit : « Célestin (c'est mon nom, Monsieur; un nom honorablement porté par mon père et, j'ose dire, aussi par moi-même), mon pauvre Célestin, qu'est-ce qui vous tracasse? » Je retombai à l'instant dans mon sourire discret, et je m'excusai sur des préoccupations littéraires. « Ah! ah! dit M. Graindorge, c'est la muse qui fait des siennes. Cela est très-mauvais pour la digestion, Célestin...; allez me chercher le rhum de la Jamaïque. » Et il m'en versa un grand petit verre. Je bus à sa santé avec un salut respectueux. Mais voyez le guignon : lui-même, par occasion, acheva le vin de Bordeaux, mon vin de Bordeaux, le seul qui soit sous clef, le seul qui convienne à mes nerfs! En de pareilles occasions, un homme a besoin d'un grand empire sur lui-même; les anciens philosophes nous disent que la vraie marque de la noblesse d'âme est le courage par lequel on supporte silencieusement l'injustice, et je me flatte d'avoir été leur digne élève en ce moment-là.

Vers une heure, M. Graindorge allait au cercle, et de là, je ne sais où. Je n'ai pas voulu voir où; un homme comme moi est tenu de se respecter lui-même, et quand ses patrons se permettent des amusements que la décence réprouve, il doit passer, les yeux fermés, comme devant une galerie de sculptures ou comme devant ces nudités que les coiffeurs ont l'impudence d'étaler derrière leurs vitres. Si j'avais voulu causer avec le cocher ou le valet de pied, j'aurais pu savoir bien des choses : ces deux subalternes ont maintes fois

fait effort pour arriver jusqu'à ma familiarité : mais je les éconduisais poliment, en homme qui sait garder sa place. Il ne tenait pourtant qu'à moi d'être au courant de toutes les nouvelles ; je les entendais faire leurs commentaires à l'office, ou sur le siége lorsque M. Graindorge, m'ayant emmené avec lui, me laissait dans sa voiture. Le croiriez-vous, monsieur? M. Graindorge, qui ne rougissait pas de laisser savoir ses fredaines à son neveu, n'avait pas même l'excuse d'une passion ; il songeait seulement à occuper deux heures ; c'est à cela qu'il dépensait par an vingt mille francs et davantage. Mademoiselle Concepcion Nunez, la dernière favorite, était une simple danseuse de cette troupe espagnole qui dernièrement vint à Paris étaler ses pirouettes extravagantes. M. Graindorge avait fait abattre pour elle les cloisons intérieures de trois pièces ; cela faisait un vaste salon, où, trois ou quatre fois par semaine, couché sur un divan, une pipe turque à la bouche, il passait l'après-midi à regarder les ébats de cette sauteuse. L'appartement était rempli de fleurs, et les persiennes fermées ne laissaient entrer qu'un demi-jour. Les musiciens se trouvaient dans une autre pièce, et dans les intervalles de la danse, ils jouaient des airs lents, très-doux, et très-tristes. M. Graindorge regardait en silence ou fermait les yeux, et quand un air lui plaisait, il poussait un bouton qui, dans l'autre pièce, faisait signe de recommencer. Ce qu'il aimait le plus, c'étaient, à ce que m'ont dit les musiciens, des airs de Chopin, tous mélancoliques et lugubres à donner la fièvre, et surtout une marche funèbre qui sem-

ble le gémissement d'un poitrinaire prêt à se coucher dans son cercueil. Je me sauvais au bas de l'escalier dès les premières mesures. Mais M. Graindorge semblait prendre un singulier plaisir au contraste de la musique et de la danse; car j'ai oublié de vous dire que Concepcion, avec ses cheveux noirs entrelacés d'œillets rouges, avec ses yeux noirs luisants comme des flammes, avec la pourpre intense qui, au bout d'un instant, venait colorer ses joues, semblait une fleur vivante, mais d'une vie plus éclatante et plus forte que tout ce que nous pouvons rencontrer sous notre soleil. Quand elle tourbillonnait dans sa jupe rose pailletée d'or, ou quand, un instant après, immobile, se retenant, elle frissonnait de tout son buste et de toutes ses épaules, la flamme lui sortait par les yeux comme d'un brasier inextinguible, et moi, homme affermi contre les folies du jeune âge, je quittais le trou de la serrure et j'allais me distraire à l'office, où elle faisait toujours garder pour moi une bouteille de ce célèbre vin de Bordeaux, si salutaire à mon estomac. Pour M. Graindorge, il demeurait aussi immobile qu'un de ses barils de pétrole (excusez cette comparaison triviale, mais frappante); seulement, dans sa voiture, il avait parfois les larmes aux yeux. Jamais il n'applaudissait ni ne parlait; en s'en allant, il baisait la main de Concepcion avec un sérieux tout particulier. C'est peut-être pour cela qu'elle l'avait pris en amitié; elle se sentait vraiment admirée, et avait pris en haine ces Parisiens qui ne comprennent pas la danse. Mais moi aussi je la comprenais, la

danse ! Et la preuve, c'est que je ne pouvais pas rester au trou de la serrure ! C'est que j'étais obligé de boire une bouteille de Bordeaux pour me raffermir la tête ! C'est que je devenais furieux quand, à onze heures du soir, M. Graindorge me disait de faire atteler ! Pourquoi était-il sur le divan, quand je restais à la porte ? Pourquoi était-ce lui qui fournissait les bouteilles, et pourquoi était-ce moi qui étais réduit à les boire ? Il n'était pas plus jeune que moi, il n'avait pas des façons plus aimables ; quant au fond de l'esprit et au mérite solide, ce n'est pas la peine de faire la comparaison. J'avais vécu avec les bons auteurs, lui avec le porc salé et d'huile : de là tous ses priviléges. Étrange ironie des conventions sociales ! Moins on mérite, plus on a.

Il ne me reste plus, monsieur, qu'à noter quelques particularités de la personne et des goûts de M. Graindorge. Son obstination à porter des bottes étroites lui avait fait venir deux cors au pied gauche et trois au pied droit. A force de temps et de soins, par un usage quotidien des lotions tièdes et de la lime, j'étais parvenu à le délivrer de cette incommodité ; tous les pas agréables qu'il a faits pendant les trois dernières années de sa vie, c'est à moi qu'il les doit ; et s'il avait eu le cœur vraiment reconnaissant, il n'aurait jamais posé un pied devant l'autre sans songer à mes services. Mais quand son esprit n'était pas distrait par les frivolités, il était rempli par l'égoïsme. Je n'en veux d'autres preuves que les notes sur Paris que vous lui avez fait l'honneur d'imprimer. Non-seulement je les

écrivais sous sa dictée ou je recopiais ses griffonnages, mais encore c'est moi qui corrigeais les épreuves, rectifiais la ponctuation et les accents, redressais les phrases boiteuses, et parfois répandais sur le style inculte et américain de M. Graindorge le lustre auquel ses essais demi-barbares doivent votre indulgente approbation. Je puis dire que pendant trois ans j'ai été non-seulement son secrétaire, mais encore son collaborateur, et ma discrétion a égalé mon zèle. Quel gré M. Graindorge m'a-t-il su? où a-t-il cité mon nom? Y a-t-il une seule phrase dans laquelle il fasse allusion à mes services? Dans ses vingt-quatre lettres, il parle de tout, de son neveu, de ses amis, de son père, de lui-même, de ses goûts, de ses voyages, de son intérieur; et de moi, pas un mot. Est-ce envie? A-t-il voulu m'étouffer? Croyait-il qu'il m'empêcherait d'arriver jusqu'au public? A-t-il craint qu'on ne m'attribuât son œuvre? Grâce au ciel, je suis au-dessus des petitesses qu'on rencontre dans le peuple des auteurs; je ne souhaite pas le bien d'autrui, je suis assez riche du mien; si j'ai une part dans l'œuvre de M. Graindorge, je l'abandonne. Loin de moi la pensée d'imiter l'indélicatesse de son procédé : que M. Graindorge garde pour lui ses phrases incorrectes, ses tournures vulgaires, son style haché et bizarre; je me ferais tort de les revendiquer, et vous avez pu apercevoir aujourd'hui, monsieur, que sa plume a changé de main.

Son testament a été ouvert la semaine dernière, et l'on a trouvé qu'il divisait sa fortune en trois parts. Il lègue dès à présent à son neveu, M. Anatole Durand,

vingt mille livres de rente et, en outre, vingt autres mille livres de rente à prendre le lendemain du jour où M. Anatole Durand contractera mariage. J'approuve cette dernière disposition, il est bon de contenir la jeunesse; mais quarante mille livres de rente sont beaucoup pour un seul ménage, et vingt mille livres de rente sont beaucoup trop pour un jeune homme seul. Quel besoin M. Graindorge avait-il de laisser une fortune si grosse entre les mains d'un élégant vulgaire dont il raillait les prétentions et blâmait les dépenses? Et n'avait-il pas auprès de lui des caractères éprouvés qui méritaient mieux sa reconnaissance et pouvaient faire plus d'honneur à son argent? — M. Graindorge fonde, en outre, sept pensions annuelles de trois mille francs, payables au titulaire pendant quinze ans, pour être distribuées à des jeunes gens de dix-huit à vingt-trois ans dépourvus de toute fortune, ayant fait preuve de mérite et donnant des espérances notables dans les sciences, les lettres, les arts, le droit et la médecine, au choix et à la désignation de commissions nommées par l'Académie de médecine, la Faculté de droit, et les cinq Académies. Sans doute, on ne peut méconnaître dans ce legs une pensée raisonnable, si c'est une pensée raisonnable que d'ôter à la jeunesse l'aiguillon de la nécessité et la gloire de l'effort. Pour moi, j'ai toujours jugé que le bien-être est fait pour l'âge mûr, non pour l'adolescence, et que la libéralité des particuliers comme celle du public s'emploie mieux à récompenser les services passés que les services futurs. — Enfin M. Graindorge, oubliant

toute pudeur, laisse six mille livres de rente à Mlle Concepcion Nunez; diverses sommes de vingt à cinquante mille francs à des amis aisés qui n'en ont pas besoin; six cents francs de rente à ses trois domestiques, qui ont tous les trois de bons bras et sont encore en âge de servir, et à moi, le croiriez-vous, monsieur? une simple rente de dix-huit cents francs, outre un capital de deux mille francs pour me mettre dans mes meubles, et tout ce qui se trouvera dans sa garde-robe de cravates blanches et d'habits noirs! Dix-huit cents francs de rente, cent cinquante francs par mois, cinq francs par jour, voilà la récompense de douze ans de services! C'est pour une si mesquine libéralité que, pendant cent quarante-quatre mois, je me suis levé avant lui, couché après lui, brossant ses habits, apprêtant son linge, soignant ses pieds, écrivant ses manuscrits, et ne buvant plus, depuis cinq ans, qu'un quart de sa bouteille! Pouvait-il croire qu'avec un capital de deux mille francs, je retrouverais un appartement comme le nôtre, des meubles comme ceux auxquels j'étais habitué, un bureau d'ébène incrusté de cuivre comme celui sur lequel j'ai tant écrit, des fauteuils, des tapis, des glaces, un confortable et une élégance qui, par sa faute, me sont indispensables, et dont la privation quotidienne me fera désormais maudire le jour où je l'ai connu? Combien me dureront ses habits noirs et ses cravates blanches? Sera-t-il là dans trois ans pour les renouveler quand la provision en sera usée? Il savait pourtant que j'aime le linge blanc et que je ne puis me passer d'une tenue décente. Mais les sentiments

fins et nobles n'étaient point à son usage, et il avait rapporté d'Amérique moins de délicatesse que d'écus.

Nous avons conduit samedi dernier notre malheureux ami au cimetière, et j'ai prononcé sur sa tombe un discours souvent interrompu par les marques d'approbation de l'assistance; deux ou trois amis du défunt ont daigné m'en faire compliment. Pour moi, monsieur, qui suis au-dessus de la vanité littéraire, je ne songeais qu'à remplir un devoir auguste, et si aujourd'hui cédant à vos instances, j'ai rendu le dernier hommage à l'homme éminent que nous pleurons, c'est avec la persuasion que vos lecteurs, en parcourant ce récit sincère, y reconnaîtront les sentiments d'un cœur aussi fidèle à l'amitié qu'à la vérité. Si pourtant il me restait un souhait à former, ce serait de trouver, grâce à la publicité de votre excellent recueil, une place semblable à celle que je viens de perdre, persuadé comme je le suis que mon nouveau patron, appréciant à leur taux mes qualités morales autant que mes capacités littéraires, me rendrait les avantages que j'avais chez M. Graindorge, en y ajoutant les compensations que je n'ai point toujours trouvées dans mon premier poste et les égards qui me sont dus.

FIN DES NOTES

inv. 5481365

TABLE DES MATIÈRES

Préface..... v
I Premières notes..... 1
II M. Graindorge au lecteur..... 12
III Un Salon..... 23
IV Les Bals publics..... 35
V Conseils à mon neveu Anatole Durand sur la façon dont il doit se conduire dans le monde. 47
VI La Parisienne..... 58
VII-VIII Les Jeunes Filles..... 70
IX-X Les Jeunes Gens..... 96
XI A l'Ambassade..... 124
XII Le Monde..... 140
XIII Aux Italiens..... 151
XIV Proposition nouvelle et conforme aux tendances de la civilisation moderne, ayant pour but d'assurer le bonheur des ménages et de régulariser une institution de premier ordre abandonnée jusqu'ici à l'arbitraire et au hasard..... 162
XV Un Dîner..... 174
XVI Un Mariage..... 187
XVII La Jeune Première..... 198
XVIII Le Jeune Premier..... 216
XIX Les Artistes..... 233
XX La Morale..... 254
XXI La Conversation..... 270
XXII La Société..... 285
XXIII Une Semaine..... 300
XXIV Un Tête-à-Tête..... 318
XXV M. Graindorge..... 334

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.

Digitized by Google

NOTES

SUR

L'ANGLETERRE

Digitized by Google

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Histoire de la littérature anglaise. 5 vol. in-18 jésus. 2e édit. . . . . 17 fr. 50

Les philosophes classiques du XIXe siècle en France. 1 vol. in-18 jésus. 3e édition. . . . . 3 fr. 50

Essai sur Tite Live. 1 vol. in-18 jésus. 2e édition . . 3 fr. 50

Voyage aux Pyrénées. 1 vol. in-18 jésus. 5e édition . 3 fr. 50

La Fontaine et ses fables. 1 vol. in-18 jésus. 5e édit. 3 fr. 50

Essais de critique et d'histoire. 1 vol. in-18 jésus. 2e édit. . . . . 3 fr. 50

Nouveaux Essais de critique et d'histoire. 1 volume in-18 jésus. 2e édit. . . . . 3 fr. 50

Notes sur Paris, par Fréd. Th. Graindorge. 1 vol. in-18. 5e édition. . . . . 3 fr. 50

Voyage en Italie. 2 vol. in-8° . . . . . 12 fr. »

De l'intelligence. 2 vol. in-8°. 2e édition. . . . . 15 fr. »

Du suffrage universel et de la manière de voter. In-18. 2e édition. . . . . 50 cent.

A LA LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE

Le positivisme anglais. Étude sur Stuart Mill. 1 vol . 2 fr. 50

L'idéalisme anglais. Étude sur Carlyle. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

Philosophie de l'art. 1 vol.. . . . . 2 fr. 50

Philosophie de l'art en Italie. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

Philosophie de l'art dans les Pays-Bas. 1 vol . . . . 2 fr. 50

De l'idéal dans l'art. 1 vol.. . . . . 2 fr. 50

Philosophie de l'art en Grèce. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Google

NOTES

SUR

L'ANGLETERRE

PAR

H. TAINE

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie.

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1872

Droits de propriété et de traduction réservés

Digitized by Google

~~Gen A06. 6682~~
B. 29. 3. 255/2

Digitized by Google

DEDICATED

TO

Mr Al. BEZANSON

BY HIS GRATEFUL PUPIL AND FRIEND

H. TAINE.

Digitized by Google

Google

PRÉFACE

Les Anglais ont une habitude très-bonne, celle de voyager en pays étranger, et, au retour, d'écrire leurs remarques; les divers témoignages ainsi recueillis se complètent, se contrôlent et se corrigent l'un par l'autre. Je pense qu'en cela nous ferions bien d'imiter nos voisins, et, pour ma part, je l'essaye. Que chacun dise ce qu'il a vu, et seulement ce qu'il a vu; les observations, pourvu qu'elles soient personnelles et faites de bonne foi, sont toujours utiles. Ajoutez qu'elles sont faciles : il suffit, chaque soir, d'écrire le récit de sa journée; cette petite besogne est à la portée du premier venu; le seul point nécessaire est de la faire avec attention et sans prévention. J'avais l'attention; j'ai tâché de ne point avoir la prévention, et j'ose affirmer que j'ai écrit sans aucune envie de plaire ou de déplaire aux Français ni aux Anglais.

Les notes, d'après lesquelles ce livre a été rédigé ont été prises en 1861 et en 1862. Les traits permanents m'avaient surtout frappé ; c'est pourquoi j'espère qu'aujourd'hui encore le portrait est fidèle ; du moins, il m'a semblé tel après un troisième voyage en 1871. Le changement qui s'est fait et qui va continuer n'est que la suite du changement qui s'opérait déjà. Depuis cinquante ans la constitution, les idées, les mœurs deviennent tous les jours moins féodales et plus libérales ; même, depuis dix ans, le mouvement s'accélère ; de bons juges trouvent qu'aujourd'hui il est trop prompt, et qu'il court risque de devenir précipité. Là-dessus, un étranger n'ose avoir d'avis, il ne peut que former des vœux ; c'est aux hommes expérimentés qui conduisent la machine d'en serrer ou relâcher les freins, juste au moment et au degré utile. Un Français rapportera toujours d'Angleterre cette persuasion profitable, que la politique n'est pas une théorie de cabinet applicable à l'instant, tout entière et tout d'une pièce, mais une affaire de tact où l'on ne doit procéder que par atermoiements, transactions et compromis.

Novembre 1871.

CHAPITRE PREMIER

LES DEHORS

Juin 1862, en mer.

Il est onze heures ; Boulogne recule et s'amoindrit à l'horizon. Les navires du port, les mâtures grêles se sont d'abord fondus dans la vaste obscurité ; à présent, les feux diminuent, et bientôt ne sont plus au bas du ciel qu'un amas d'étoiles blêmes.

C'est une sensation étrange et profonde ; la mer se tait, et sur elle plane la brume immobile. Tout a disparu ; seul à l'horizon un phare tournant pose de temps en temps son reflet sur un flot qui passe. Il semble qu'on entre dans le royaume du silence et du vide, dans le monde incolore et informe des choses qui ne sont pas. L'ombre est partout, énorme et vague. Le navire s'y enfonce et s'y perd. Tout à l'heure on devinait encore, bien loin, du côté de la poupe, un rebord incertain, la terre lointaine ; maintenant, autour du bateau, il n'y

a plus qu'une noirceur mouvante. Ainsi englouti, il avance pourtant, d'un instinct sûr, et fait sa trouée dans l'invisible. Comme un laborieux insecte, il remue infatigablement ses grandes pattes d'acier et soulève autour de sa carène des vagues phosphorescentes. Elles luisent avec des reflets changeants d'opale et de nacre. On suit leur longue ondulation qui va s'enflant, s'abaissant et développe sa clarté molle. Des diamants irisés, des perles bondissantes tournoient dans ses creux, et sa frange d'écume fait une bordure d'argent mat, un cadre ouvragé, tortueux, ondoyant au miroir nocturne.

Dans la Tamise.

Le soleil est levé depuis une demi-heure, mais on ne le voit pas ; il n'y a qu'une faible éclaircie à l'est ; tout le reste est couvert de nuages.

A l'orient, c'est la mer à perte de vue, qui raye de sa barre nette l'horizon clair et calme. A droite et à gauche du bateau, une mince bande lointaine sort de l'eau : c'est la terre, et dans la brume on commence à distinguer sa dentelure verdâtre.

On avance ; mais, dans cet énorme estuaire, la terre si plate, si petite, ne semble qu'une traînée de boue ; l'humidité noie les couleurs ; tous les tons sont détrempés, éteints ; vous diriez d'une aquarelle pâle sur laquelle un enfant, avec le doigt, aurait promené des gouttes d'eau.

Vers la droite, la côte se rapproche ; voici déjà le

vrai paysage anglais que j'ai vu de Newhaven à Londres, l'an dernier : des collines d'un vert terne, coupées de haies, parsemées d'arbres isolés ; un pâturage entre des clôtures, puis un autre, puis encore un autre, et des bestiaux seuls, parqués à demeure : une Belgique moins plate et moins unie que l'autre, éclatante au soleil, mais bien triste et bien sombre quand le ciel est pluvieux, et ce ciel l'est si souvent !

Le fleuve est énorme, mais sali, assombri de teintes blafardes et fausses. Refoulé par la marée montante, il oscille entre des berges de boue que tour à tour il couvre et quitte ; sous la vapeur charbonneuse, ses petits flots hérissés ont un aspect lugubre ; il roule ainsi livide et fangeux, mais utile ; c'est un travailleur et un portefaix unique en son genre. Déjà, sur son dos, les navires commencent à défiler par bandes, la plupart chargés, grands, petits, de toute forme et de toute taille, et les matelots qui grimpent dans les cordages semblent des araignées actives.

Conversation avec un Anglais de la classe moyenne, fils d'un négociant, je suppose; il ne sait ni le français, ni l'allemand, ni l'italien ; ce n'est pas tout à fait un gentleman. Vingt-cinq ans, figure moqueuse, décidée, incisive ; il vient de faire pour son plaisir et pour son instruction un voyage qui a duré douze mois, et revient de l'Inde et de l'Australie. En tout quarante mille

milles. « Pour connaître les peuples, dit-il, il faut les voir. »

Il est de Liverpool. Là, moyennant trois ou quatre cents livres sterling, un ménage qui n'a pas de voiture peut vivre confortablement. Il faut se marier, cela est dans la nature ; il espère bien l'être avant deux ou trois ans. Mieux vaut rester garçon, si on ne rencontre pas la personne avec qui on souhaite passer toute sa vie. « Mais on la rencontre toujours ; il s'agit seulement de ne pas la manquer. » Il a rencontré plusieurs fois, étant tout jeune homme, mais il n'avait pas assez de fortune ; à présent qu'il est « indépendant, » il va chercher. Une dot n'est pas nécessaire. Il est naturel et même agréable de se donner la charge d'une femme pauvre et d'une famille. « Si votre femme est bonne et vous aime, elle vaut bien cela. »

Il est clair pour moi que voilà le bonheur pour eux : le *home* à six heures du soir, avec une femme avenante, fidèle, du thé, quatre ou cinq enfants sur les genoux, et des domestiques respectueux. Dans le bateau, il y a une famille de quatre enfants, dont l'aîné a quatre ans et demi, et la mère vingt-trois ou vingt-quatre ans. Aux bains de mer, sur la plage, j'ai vu souvent des couvées entières, le père de famille en tête ; il n'est pas rare de rencontrer des enfants qui s'échelonnent, depuis le baby à la mamelle jusqu'à la fille de dix-huit ans. Les parents ne s'en trouvent ni surchargés ni embarrassés. Selon mon Anglais, ils ne doivent aux enfants que l'éducation ; les filles se marient sans dot, les garçons se tirent d'affaire comme ils peuvent. Je connais un *solliciter* qui gagne beaucoup d'argent et dépense tout, sauf trois ou quatre cents livres sterling par an, qu'il place

en assurances sur la tête de ses enfants. A chaque nouvel enfant, nouvelle assurance pour un capital de deux mille livres, payables à l'enfant à la mort du père. De cette façon, l'enfant est pourvu, et d'ailleurs le commerce, l'industrie lui fournissent quantité de débouchés qui manquent au jeune Français.

De tous les pays qu'a vus mon Anglais, l'Angleterre est « le plus moral. » Encore à son avis, le mal de la nation est « le manque de moralité. » Par suite, il juge la France à l'anglaise. « Les femmes y sont mal élevées, ne lisent pas la Bible, aiment trop le bal, ne s'occupent que de chiffons. Les hommes vont au café et ont des maîtresses ; de là tant de mauvais ménages. Cela tient non à la race, mais à l'éducation. Des Françaises élevées sérieusement à l'anglaise, en Angleterre, font ici de très-bonnes femmes.

« — Tout est-il bon dans votre pays ?

« — Non, le vice national, terrible, est l'ivrognerie. Tel homme qui gagne vingt shillings par semaine en boit dix. Ajoutez à cela l'imprévoyance, les chômages et la misère.

« — Mais en cas de détresse, vous avez les maisons de pauvres, les workhouses ?

« — Ils n'y vont pas, ils aiment mieux jeûner, mourir de faim.

« — Pourquoi ?

« — Pour trois raisons. Parce qu'ils veulent boire à leur aise. Parce qu'ils détestent d'être enfermés. Parce qu'il y a des formalités : on doit prouver qu'on est de la paroisse ; mais la plupart ne savent où ils sont nés, ou trouvent trop difficile de se procurer les papiers. »

Très-causeur et pas du tout gourmé. Deux autres

Anglais à qui je parle dans le bateau sont de même, j'ai toujours trouvé cette disposition chez les Anglais; probablement si on leur a fait la réputation contraire, c'est qu'en pays étranger, lorsqu'ils sont obligés de parler une autre langue, ils se taisent par timidité, et s'observent pour ne pas donner prise. Parlez-leur anglais mal, avec un mauvais accent, ils ne sont plus inquiets, ils se sentent supérieurs. Si, poliment, doucement, vous leur faites une question, ou que vous leur demandiez un petit service, ils sont complaisants et même empressés. Je l'ai éprouvé vingt fois, l'an dernier, à Londres et partout.

Autres figures dans le bateau.—Deux jeunes couples qui restent sur le pont, enveloppés de couvertures, sous des parapluies; — une longue averse est venue; ils sont restés; à la fin, ils étaient mouillés comme des canards; c'est pour que le mari et la femme ne soient pas séparés dans les appartements du bas.—Autre jeune femme que le mal de mer rend très-malade; son mari, qui a l'air d'être un commis marchand, la prend dans ses bras, la soutient, essaye de lui faire la lecture, la soigne avec une liberté et une expansion de tendresse infinies. — Deux jeunes filles de quinze à seize ans, qui parlent fort bien et sans accent l'allemand et le français; grands yeux mobiles, grandes dents blanches; elles bavardent et rient avec un parfait abandon, avec une admirable pétulance de gaieté animale; pas la moindre nuance de coquetterie; rien de nos petites gentillesses apprises et voulues; elles ne pensent pas à la galerie. — Dame de quarante ans en lunettes à côté de son mari; robe fripée, reste d'ornements féminins, dents extraordinaires en manière de défenses; très-sérieuse et du plus haut

comique ; une Française, même mûre, n'oublie jamais de s'arranger, de disposer sa robe.— Patience et flegme d'un grand Anglais sec, qui n'a pas bougé du canapé, s'est promené une seule fois, n'a parlé à personne, s'est suffi à lui-même. Par contraste, trois Français, qui questionnaient à tort et à travers, affirmaient au hasard, s'impatientaient, gesticulaient, et faisaient des calembourgs par à peu près, m'ont paru des gamins gentils.

Peu à peu les nuages ont disparu et le ciel rayonne. A droite et à gauche passent de petites maisons de campagne, jolies, propres et fraîchement peintes. On voit à l'horizon monter des gazons verts, et çà et là de grands arbres bien posés, bien groupés. Gravesend sur la gauche entasse ses maisons brunes autour d'un clocher bleuâtre. Les navires, les magasins se multiplient; on sent l'approche de la grande ville. Les petits ponts d'embarquement s'avancent à cinquante pas dans la rivière par-dessus la bourbe luisante que le reflux laisse à sec. A chaque quart d'heure, l'empreinte et la présence de l'homme, la puissance par laquelle il a transformé la nature deviennent plus visibles : docks, entrepôts, bassins de construction et de calfatage, chantiers, maisons d'habitation, matériaux préparés, marchandises accumulées; on voit sur la droite la carcasse en fer d'une église qu'on ajuste ici pour la bâtir dans l'Inde.—L'étonnement finit par se changer en ac-

cablement. A partir de Greenwich, le fleuve n'est plus qu'une rue large d'un mille et davantage, où montent et descendent les navires entre deux files de bâtisses, interminables files d'un rouge sombre, en briques et en tuiles, bordées de grands pieux fichés dans la vase pour amarrer les navires, qui viennent là se vider et s'emplir. Toujours de nouveaux magasins pour le cuivre, la pierre, la houille, les agrès, et le reste ; toujours des ballots qu'on empile, des sacs qu'on hisse, des tonneaux qu'on fait rouler, des grues qui grincent, des cabestans qui crient. La mer arrive à Londres par le fleuve; c'est un port en pleine terre; New-York, Melbourne, Canton, Calcutta abordent ici du premier coup. — Mais ce qui porte l'impression au comble, ce sont les canaux par lesquels les docks débouchent dans la grande eau ; ils font des rues posées en travers, et ce sont des rues de navires; on les aperçoit tout d'un coup en enfilades qui ne finissent pas ; de Greenwich, où je suis monté l'an dernier, l'horizon est cerné de mâts et de câbles. Les gréements innombrables, indistincts, étendent en cercle une toile d'araignée au bord du ciel. — C'est là certainement un des grands spectacles de notre planète ; pour voir un pareil entassement de constructions, d'hommes, de vaisseaux et d'affaires, il faudrait aller en Chine.

Cependant, sur le fleuve, à l'occident, s'élève une forêt inextricable de vergues, de mâts, de cordages : ce sont les navires qui arrivent, partent ou stationnent, d'abord par paquets, puis en longues files, puis en un amas continu, accrochés, mêlés contre les cheminées des maisons et les poulies des magasins, avec tout l'attirail du labeur incessant, régulier, gigantesque. Une

fumée brumeuse, pénétrée de lumière, les enveloppe ; le soleil y tamise sa pluie d'or, et l'eau saumâtre, demi-jaune, demi-verdâtre, demi-violacée, balance dans ses ondulations des reflets éclatants et étranges. On dirait l'air lourd et charbonneux d'une grande serre. Rien ici n'est naturel ; tout est transformé, violenté, depuis le sol et l'homme, jusqu'à la lumière et l'air. Mais l'énormité de l'entassement et de la création humaine empêche de songer à cette déformation et à cet artifice ; à défaut de la beauté noble et saine, il reste la vie fourmillante et grandiose ; le miroitement des flots brunis, l'éparpillement de la lumière emprisonnée dans la vapeur, les douces teintes blanchâtres ou rosées qui viennent se poser sur tous ces colosses, répandent une sorte de grâce sur la ville monstrueuse ; cela fait comme un sourire sur la face d'un cyclope hérissé et noirci.

Premières semaines.

Un dimanche à Londres par la pluie : boutiques fermées, rues presque vides ; c'est l'aspect d'un cimetière immense et décent. Les rares passants, sous leur parapluie, dans le désert des squares et des rues, ont l'air d'ombres inquiètes qui reviennent ; cela est horrible.

Je n'avais pas l'idée d'un pareil spectacle, et l'on dit qu'il est fréquent à Londres. Petite pluie fine, serrée, impitoyable ; à la voir, il n'y a pas de raison pour

qu'elle ne dure jusqu'à la fin des siècles ; les pieds clapotent, il y a de l'eau partout, de l'eau sale, imprégnée d'une odeur de suie. Une brume jaunâtre, épaisse, emplit l'air, rampe jusqu'à terre ; à trente pas, une maison, un bateau à vapeur semblent des taches sur du papier brouillard[1]. Dans le Strand surtout, et dans le reste de la Cité, après une heure de marche, on a le spleen, on conçoit le suicide. Les hautes façades alignées sont en briques sombres ; le brouillard et la suie y ont incrusté leurs suintements. Monotonie et silence ; mais les adresses en cuivre et en marbre, parlent, indiquent le maître absent, comme dans une grande manufacture de noir animal fermée pour cause de décès.

Quelque chose d'affreux, c'est, dans le Strand, l'é-

[1] Aucune parole ne peut décrire le brouillard en hiver. Il y a des jours où, tenant un homme par la main, on ne distingue pas sa figure. Là-dessus, voyez cette peinture du plus grand peintre anglais contemporain :

« It was a foggy day in London, and the fog was heavy and dark. Animate London with smarting eyes and irritated lungs, was blinking, wheezing and choking; inanimate London was a sooty spectre, divided on purpose between being visible and invisible, and so being wholly neither. Gaslights flared in the shops with a haggard and unblest air, as knowing themselves to be night-creatures that had no business abroad under the sun; while the sun itself, when it was for a few moments dimly indicated through circling eddies of fog, showed as if it had gone out and were collapsing flat and cold. Even in the surrounding country it was a foggy day, but there the fog was grey, whereas in London it was, at about the boundary line, dark yellow and, a little within it, brown, and then browner, until at the heart of the city — which they call Saint Mary Axe — it was rusty-black. From any point of the high ridge of land northward, it might have been discerned that the loftiest buildings made an occasional struggle to get their heads above the foggy sea, and especially that the great dome of Saint Paul's seemed to die hard; but this was not perceivable in the streets at their feet, where the whole metropolis was a heap of vapour charged with muffled sound of wheels, and enfolding a gigantic catarrh. »

Dickens, *Our mutual friend*, III, ch. 1, p. 1.

norme palais qu'on nomme Somerset-House. Massive et pesante architecture dont tous les creux sont passés à l'encre, portiques barbouillés de suie, simulacre de fontaine sans eau dans un trou au milieu d'une cour vide, flaques d'eau sur les dalles, longues rangées de fenêtres closes : que peuvent-ils faire dans ces catacombes ? Jusque dans les parcs, il semble que le brouillard livide et charbonneux ait sali la verdure. Mais ce qui afflige le plus les yeux, ce sont les colonnades, péristyles, ornements grecs, moulures et guirlandes des maisons, toutes lessivées à la suie ; pauvre architecture antique, que vient-elle faire en pareil climat? Sur les façades du Bristish Museum, les cannelures des colonnes sont encrassées, comme si on y avait fait couler une boue gluante ; Saint-Paul, une sorte de Panthéon, a deux étages de colonnes, celles du bas, toutes noires, celles du haut, récemment raclées, encore blanches, d'un blanc blessant, où déjà la fumée charbonneuse a plaqué sa lèpre.

Ces taches sont lugubres, c'est la pourriture de la pierre. Et ces statues déshabillées en souvenir de la Grèce ! ce Wellington en héros combattant, nu sous les arbres ruisselants du parc ! ce hideux Nelson planté sur sa colonne, avec un cordage en forme de queue, comme un rat empalé au bout d'une perche ! — Toute forme, toute idée classique est ici un contre-sens. Un pareil marécage est un lieu d'exil pour les arts antiques. Quand les Romains y ont débarqué, ils ont dû se croire dans l'enfer d'Homère, dans la contrée des Cimmériens. L'énorme espace qui, dans le midi, s'étend entre la terre et le ciel, manque aux yeux qui le cherchent; plus d'air, rien que du brouillard coulant; dans cette fumée bla-

farde, les objets ne sont plus que des fantômes effacés; la nature a l'air d'un mauvais dessin au fusain, sur laquelle quelqu'un aurait frotté sa manche. — Je viens de passer une demi-heure sur Waterloo-bridge; Parliament House émoussé, indistinct, ne semble dans le lointain qu'un pauvre amas d'échafaudages; rien de perceptible, et surtout rien de vivant, sauf les petits bateaux à vapeur qui courent sur le fleuve, noirs insectes fumeux, infatigables; à voir leurs passagers qui embarquent et débarquent, un Grec eût pensé au Styx. Il aurait trouvé que vivre ici, ce n'est pas vivre; en effet, on vit ici autrement que chez lui; l'idéal a changé avec le climat. L'âme se retire du dehors, rentre en elle-même, s'y fait un monde. Il faut avoir ici un *home* soigné, bien rangé, des clubs, des associations, beaucoup d'affaires, quantité de préoccupations religieuses et morales; surtout, il faut ne pas s'abandonner aux impressions extérieures, fermer la porte aux suggestions tristes de la nature hostile, combler le grand vide où se logerait la mélancolie et l'ennui. Pendant la semaine, on a le travail, le travail assidu, acharné, par lequel on se défend et on pourvoit contre l'inclémence des choses. — Mais que faire le jour du repos? Le cabaret ou l'église, l'ivresse ou le sermon, l'étourdissement ou la réflexion; pas d'autre emploi pour un dimanche comme celui-ci; de cette façon, soit en pensant, soit en s'abrutissant, on s'abstrait, on oublie. Je vois quantité de portes entre-bâillées dans les celliers à spiritueux; des figures mornes, éteintes ou sauvages, en sortent ou y entrent. Allons aux églises.

J'en visite quatre, et j'entends deux sermons, le premier dans une église dissidente du Strand. Vaisseau nu,

froid, point d'ornements, sauf deux figures allégoriques au fond; de grands bancs de bois, où l'on est enfermé jusqu'au cou. Ce n'est pas le peuple qui les remplit, mais une bourgeoisie décente, très-proprement habillée, à physionomie sérieuse et sensée. Ils viennent s'approvisionner de conseils moraux, rafraîchir leurs principes. Le prédicateur a choisi ce texte : « Un seul esprit, une seule âme! » et là-dessus il conseille à l'auditeur d'être ferme dans ses principes, mais conciliant avec les hommes. Bon sermon, un peu commun, mais solide; à lire les essais si nombreux de la littérature anglaise, et encore aujourd'hui « les petites morales » du *Saturday Review*, on voit que le lieu commun ne les ennuie pas. Apparemment ils jugent que la morale n'est pas un objet de curiosité, mais d'usage; c'est un outil d'emploi quotidien, auquel tous les dimanches il faut donner le fil.

Livres étalés sur le rebord des bancs : ce sont les psaumes et le *Common Prayer Book*, le livre de messe de l'Angleterre. Beaucoup de souffle et un certain grandiose hébraïque dans le goût de Milton; pas de tendresses, d'épanchements comme dans *l'Imitation;* pas de fleurs de rhétorique ni de douceurs sentimentales comme dans nos petits livres dévots, mais un ton imposant, passionné, parfois lyrique : la liturgie a été rédigée au temps de la Renaissance et en garde l'accent. Chose remarquable, ici la date et l'origine de chaque morceau sont indiquées en note; celui-ci est du sixième siècle; cette prière est tirée des apocryphes, mais on l'a conservée à cause de son élévation. Par ces remarques, le fidèle est instruit, renseigné sur la critique et sur l'histoire; voyez les sermons de Tillotson et de Barrow au

temps de Bossuet, avec textes grecs et discussions du sens grammatical. Avec le temps, ceci doit conduire à l'exégèse allemande.

A Westminster-Abbey, superbe nef, admirable architecture gothique, c'est la seule qui convienne au climat : il faut ce fouillis de formes, ces nervures élancées et sinueuses, cette profusion de sculptures délicates, pour remplir l'air obscur et peupler le vague des intérieurs sombres. — J'y errais, regardant les monuments funéraires, quantité de sculptures gracieuses du dix-huitième siècle, d'autres froides et pédantes du nôtre, lorsque tout d'un coup des chants s'élèvent, non pas la psalmodie monotone de nos vêpres, le plain-chant rude et monacal, les versets et répons qui semblent des voix de religieuses malades, mais de beaux chants en parties, des récitatifs graves et nobles, des rondeurs mélodieuses, des tours et une harmonie qui sentent la meilleure époque. Puis, après une lecture sur Sisara, l'orgue et les chanteurs, voix d'enfants et voix de basses, reprennent un motet plein et riche. Toute cette musique est digne d'accompagner les psaumes et les prières que je viens de lire tout à l'heure. Ainsi compris, le culte est l'opéra des âmes élevées, sérieuses et croyantes. Rien de plus important ; il faut que, chez un peuple, l'église et l'office soit de niveau avec les sentiments, non pas seulement de la foule et des ignorants, mais de l'élite.

Visite à deux autres églises dans l'après-midi. Ici encore les chants sont beaux, et c'est une bourgeoisie aisée qui remplit l'édifice. Les grands bancs fermés, toutes les galeries sont pleines de personnes bien habillées ; autant d'hommes que de femmes, et beaucoup

sont des gentlemen ; ce n'est pas notre public de femmes, de vieux cacochymes, de servantes, de gens du peuple. Des trois ministres que j'ai vus, l'un digne, poli, qui m'a parlé, a l'air demi-professeur et demi-magistrat. Un autre ressemble à un notaire de Paris, mûr et soigné, qui prend la voix douce et l'air sentimental pour faire signer un contrat de mariage. J'en ai vu d'autres l'an dernier, à Londres et à la campagne. Avec leur petit rabat, leur demi-robe, le ton dont ils parlent en chaire, on dirait des juges ou des présidents. Par leur éducation, leur mariage, leurs mœurs, leur office, ce sont des laïques un peu plus graves que les autres ; même costume hors du temple, sauf l'éternelle cravate blanche ; la différence morale n'est pas beaucoup plus grande que la différence physique. — Ceci est essentiel ; mettre de plain-pied, ou tout au plus à un degré de distance, le prêtre et le laïque, voilà l'œuvre principale de la Réforme.

En rentrant à mon hôtel, je lis dans le *Friday's Gazette* la proclamation suivante : « Nous, Victoria, reine ; considérant très-sérieusement et très-religieusement que c'est notre devoir indispensable de nous appliquer avant toutes choses à maintenir et à augmenter le service et l'honneur du Dieu tout-puissant, comme aussi à décourager et à supprimer tout vice, pratique profane, débauche et immoralité... nous interdisons et nous défendons par ces présentes à tous nos fidèles sujets, de quelque condition et qualité qu'ils puissent être, de jouer le jour du Seigneur aux dés, aux cartes, ou à tout autre jeu quelconque, dans les habitations publiques ou privées, ou ailleurs, quelque part que ce soit, et, par ces présentes, nous les requérons, et nous leur

commandons, à tous et à chacun d'entre eux, d'assister avec décence et révérence au culte de Dieu, chaque jour du Seigneur. »

Ordre aux magistrats « de prendre des soins efficaces pour empêcher les personnes tenant des tavernes ou toute autre maison publique de vendre du vin, de la bière, ou toute autre liqueur, comme aussi de recevoir ou de consentir à garder dans leur maisons des hôtes pendant la durée du service divin, le jour du Seigneur. »

Cet ordre n'est pas exactement observé ; la porte des tavernes se ferme pendant l'office, mais on peut l'ouvrir, et on y boit dans l'arrière-boutique. — En tout cas, voilà un reste de l'ancien puritanisme, tout à fait choquant en France. Défendre aux gens de boire et de s'amuser le dimanche? Mais à un ouvrier, à un paysan français, le dimanche ne semble fait que pour cela. Stendhal disait qu'ici, en Ecosse, dans les pays vraiment bibliques, la religion gâte un jour sur sept et détruit un septième du bonheur possible. Il juge l'Anglais, l'homme du Nord, d'après le patron de l'homme du Sud que le vin égaye et n'abrutit pas, qui peut sans inconvénient s'abandonner à son instinct, chez qui la joie est poétique. Ici le tempérament est autre, plus violent et plus militant; le plaisir est chose brutale et bestiale ; j'en citerais vingt exemples. « Quand un Français est ivre, me disait un Anglais, il bavarde ; quand c'est un Allemand, il dort; quand c'est un Anglais, il se bat. »

Autres traces de sévérité puritaine, entre autres, les recommandations dans les escaliers qui descendent à la Tamise et dans les Rambuteaux; on vous avertit d'être

décent. — A la gare du chemin de fer, il y a de grosses bibles enchaînées pour que le voyageur puisse lire en attendant. — Un long gaillard jaune et osseux me donne à Hyde-Park deux pages imprimées sur le serpent d'airain de Moïse, avec applications à la vie présente. « Vous aussi, ô lecteur, vous avez été mordu par les serpents de feu. Pour vous guérir, levez les yeux vers celui qui a été élevé en signe de salut. » — D'autres indices montrent un pays d'aristocratie. A la porte de Saint-James-Park est affiché l'arrêté suivant : « Les gardiens du parc ont pour instructions d'interdire l'entrée des jardins à tous les mendiants, à toute personne très-déguenillée, ou dont les habits sont très-sales, ou qui ne sont point décentes d'extérieur ou de tenue. » — A chaque pas, on se sent plus éloigné de la France.

Trois millions deux cent cinquante mille habitants ; cela fait douze villes comme Marseille, dix villes comme Lyon, deux villes comme Paris en un tas ; mais des mots sur le papier ne peuvent remplacer la sensation des yeux. Il faut prendre un cab plusieurs jours de suite, et pousser en avant, au sud, au nord, à l'est, au couchant, pendant toute une matinée, jusqu'aux confins vagues où les maisons s'éclaircissent et laissent commencer la campagne.

Énorme, énorme, c'est le mot qui revient toujours. Et, de plus, riche et soigné ; par conséquent, ils doi-

vent nous trouver négligés et pauvres. Paris est médiocre à côté de ces squares, de ces *crescents*, de ces cercles et de ces files de maisons monumentales en pierres massives, à portiques, à façades sculptées, de ces rues si larges; il y en a cinquante aussi vastes que celles de la Paix; certainement Napoléon III n'a démoli et rebâti Paris que parce qu'il a vécu à Londres. Dans le Strand, dans Piccadilly, dans Regent-street, aux environs du pont de Londres, en vingt endroits roule une foule, un bruissement, un encombrement que notre boulevard le plus affairé et le plus fourmillant n'atteint pas. Tout est ici sur un plus grand module; les clubs sont des palais, les hôtels sont des monuments; la rivière est un bras de mer; les cabs vont deux fois plus vite; les mariniers et les conducteurs d'omnibus avalent toute une phrase en un mot; on économise les paroles et les gestes, on tire tout le parti possible de l'action et du temps; l'homme produit et dépense deux fois autant que chez nous.

Du pont de Londres jusqu'à Hamptoncourt, il y a huit milles, presque trois lieues de bâtisses. Après les rues et les quartiers construits d'un jet, d'un bloc, par massifs, comme une ruche sur un modèle, viennent d'innombrables maisons de plaisance, cottages entourés de verdure et d'arbres, dans tous les styles, gothique, grec, byzantin, italien du moyen âge ou de la renaissance, avec tous les mélanges et toutes les nuances de style, ordinairement par files ou paquets de cinq, dix, vingt semblables, et visiblement de la main du même entrepreneur, comme autant d'exemplaires du même vase ou du même bronze. Ils manient les maisons comme nous manions les articles-Paris. Quelle multitude de vies ai-

sées, confortables et riches! On devine des gains multipliés, une bourgeoisie opulente, dépensière, tout autre que la nôtre, si gênée, si resserrée. Les plus modestes, en briques brunes, sont jolies à force de propreté; on y voit des carreaux luisants comme des glaces, presque toujours un parterre vert et fleuri, sur la façade un lierre, un chèvrefeuille, une glycine. — Tout le pourtour de Hyde-Park est couvert de maisons semblables, mais plus belles, et qui, au milieu de Londres, gardent un air de campagne. Chacune est à part, dans son carré de gazon et d'arbustes; deux étages d'une correction et d'une tenue parfaite; un portique, une sonnette pour les fournisseurs, une sonnette pour les visiteurs, un sous-sol pour la cuisine et les domestiques, avec un escalier de service; très-peu de moulures et d'ornements; pas de persiennes extérieures; de grandes fenêtres claires qui laissent bien entrer le jour: des fleurs sur les rebords et au péristyle; des écuries dans un renfoncement distinct, pour que l'odeur et la vue soient écartées; tout le dehors enduit d'un stuc blanc, luisant, vernissé; pas une tache de boue ni de poussière; les arbres, les gazons, les fleurs, les domestiques sont soignés comme pour une exposition de produits modèles. — Comme on comprend l'habitant d'après sa coquille! C'est d'abord le Germain qui aime la nature et qui a besoin d'un semblant de campagne; c'est ensuite l'Anglais, qui veut être seul chez lui, dans son escalier comme dans sa chambre, à qui la promiscuité de nos grandes cages parisiennes serait insupportable, et qui, même à Londres, arrange sa maison en petit château indépendant et fermé. Simple d'ailleurs et sans besoin d'étalage extérieur; par contre, exigeant en matière de tenue

et de confortable, et séparant sa vie de celle de ses inférieurs. — Quantité étonnante de maisons pareilles dans le West-End. — Environ six mille francs de loyer, de cinq à sept domestiques ; le maître dépense de trente à soixante mille francs par an. Il y a dix de ces fortunes et de ces vies en Angleterre contre une en France.

Même impression quand on visite les parcs; le goût, les dimensions sont tout autres que chez nous. Saint-James Park est une vraie campagne, et une campagne anglaise : vieux arbres énormes, prairies véritables, large étang peuplé de canards et d'oiseaux nageurs ; des vaches, des moutons parqués broutent l'herbe toujours fraîche. Il y a des moutons jusque dans l'étroite bordure verte qui encadre Westminster Abbey ; ces gens aiment de cœur la campagne. Il n'y a qu'à lire leur littérature, de Chaucer à Shakespeare, de Thompson à Wordsworth et Shelley, pour en avoir la preuve. Quel contraste avec les Tuileries, les Champs-Élysées, le Luxembourg! En général, le jardin français, celui de Louis XIV, est un salon ou une galerie en plein air pour se promener et causer en compagnie ; dans le jardin anglais, tel qu'ils l'ont inventé et propagé, on est mieux seul ; les yeux et l'âme font la conversation avec les choses naturelles. Nous avons construit un parc sur ce modèle au bois de Boulogne, mais nous avons fait la faute d'y composer un groupe de rochers et de cascades ;

l'artifice paraît tout de suite et choque : des yeux anglais l'auraient senti.

A Regent's-Park : celui-ci est plus grand que le Jardin des Plantes et le Luxembourg mis ensemble ; j'ai souvent remarqué que notre vie leur semble claquemurée, étriquée ; ils on tplus que nous besoin d'air, d'espace ; des Anglais que j'ai connus à Paris laissaient en tout temps leur fenêtre ouverte pendant toute la nuit; de là leur besoin de mouvement, leurs courses à cheval et à pied dans la campagne. Stendhal disait justement qu'une jeune fille anglaise fait plus de chemin à pied en une semaine, qu'une jeune Romaine en un an ; il faut à l'homme du Nord, au tempérament athlétique, la respiration libre et l'exercice. — Ce parc est dans un quartier retiré ; on n'y entend plus le roulement des voitures, on y oublie Londres ; c'est une solitude. Le soleil luisait, mais l'air était toujours chargé de nuages moites, arrosoirs ambulants qui, tous les quarts d'heure, se fondaient en pluie. Les grandes prairies mouillées avaient une douceur charmante, et les verdures s'égouttaient avec un petit bruit monotone sur l'eau dormante des étangs. Je suis entré dans une serre ; orchidées splendides, les unes avec le velouté opulent de l'iris, d'autres couleur de chair, de ce ton inexprimable, délicieux, fondu, tout pénétré de lumière, dont palpite une chair vivante, un sein de femme; la main a peur et envie de s'y poser ; tout à côté des palmiers dressent leur fût dans une atmosphère tiède. — Chose singulière pour nous, il n'y a point de gardiens ; entre qui veut, et nul dégât ; je comprends qu'ils se moquent de nos établissements et fêtes publiques avec leur accompagnement de municipaux. De même aux gares

de leurs chemins de fer, chacun est libre, stationne sur le bord de la voie, vient prendre ses amis à la porte du wagon ; ils sont étonnés et choqués de nous voir encagés dans nos salles d'attente, parqués, menés comme des moutons, et toujours sous l'œil ou la main d'un employé.

Retour à pied jusqu'à Piccadilly ; de nouveau voici le *London weather*, la petite pluie continue, la boue noire qui fond. F...., qui vient de passer ici l'hiver, dit qu'il y a peu de neige, pas plus qu'au centre de la France, mais en revanche, un brouillard éternel, de la pluie presque tous les jours, et pour les piétons le plus exécrable barbotage. Comme documents, voyez la chaussure et les pieds des dames ; bottines qui sont des bottes, forts pieds d'échassiers et démarche assortie. — Ma question revient toujours : Que font-ils aux heures vides, entre autres le dimanche? Le club et souvent le porto.—F..., au sien, avait un voisin qui, dans la chambre de lecture, buvait un grand verre de vin, s'endormait, buvait un autre coup une demi-heure après, se rendormait, et ainsi de suite, toujours sans mot dire. Un autre, immensément riche, grand négociant, et qui a seize jardiniers à sa campagne, passe la journée à ses affaires, rentre le soir, parle à peine, vit en automate parmi ses enfants; sa fille, pour se distraire, voyage toute l'année avec une gouvernante ; dans la vie de famille, il ne fournit que l'argent ; c'est là un trait fréquent du caractère anglais ; peu expansifs et peu aimables.

De Regent's-Park à Piccadilly, aspect funèbre des larges et interminables rues ; la chaussée est un macadam noir ; les files de bâtisses, toujours semblables,

sont en briques noircies, où les vitres luisent avec des reflets noirs ; chaque maison est séparée de la rue par sa grille et son fossé. Presque pas de boutiques, pas une qui soit jolie, point de vitrines ni d'estampes; cela serait trop triste pour nous ; rien qui occupe ou amuse les yeux ; impossible de flâner ; il faut travailler chez soi, ou prendre son parapluie pour aller à son bureau, à son comité.

Hyde-Park est le plus vaste de tous, avec une petite rivière, de grandes pelouses, des bestiaux, des ombrages, comme un parc champêtre transporté tout d'un coup au centre d'une capitale. —Vers deux heures, la grande allée est un manége : il y a dix fois plus d'hommes à cheval et vingt fois plus d'amazones qu'au bois de Boulogne dans les grands jours ; de toutes petites filles, des garçons de huit ans sont à côté de leur père, sur leur poney ; j'ai vu trotter des matrones larges et dignes.— C'est là un de leurs luxes; joignez-y les domestiques ; par exemple, dans une famille de trois personnes à qui je viens de faire visite, il y a sept domestiques et trois chevaux. La mère et la fille viennent tous les jours galoper au parc ; souvent même elles font leurs visites à cheval ; elles économisent sur d'autres points, sur le théâtre, par exemple, où elles vont très-rarement et toujours dans des loges données. — Ce grand mouvement paraît indispensable à la santé ; les jeunes filles, les dames viennent ici, même par la pluie. Trois chevaux et une voiture coûtent à peu près deux cents livres sterling par an. A voir cette foule de gens à cheval, on conclut comme d'après les maisons et les domestiques; la classe riche est bien plus nombreuse en Angleterre qu'en France. — Autre in-

dice, la dépense en linge, habits, gants, toilettes toujours fraîches. Le climat salit beaucoup, il faut renouveler souvent. Dans chaque journal, je trouve des adresses de marchands qui viennent chez vous vous acheter vos habits un peu passés; c'est une obligation pour un gentleman que la tenue irréprochable; son habit, une fois passé, va à un homme de la classe inférieure, finit en loques sur un dos de pauvre, et marque ainsi le rang social de son propriétaire. — Nulle part la distance des conditions n'est écrite aussi visiblement dans les dehors des hommes. Imaginez l'habit de soirée d'un élégant ou le chapeau rose à fleurs d'une lady; vous retrouverez l'un sur un misérable hébété, accroupi dans un des escaliers de la Tamise, l'autre à Shadwell, sur la tête d'une vieille qui trie les ordures.

De cinq à sept heures, revue des toilettes. La beauté et la parure abondent; mais le goût manque. Les couleurs sont outrageusement crues, et les formes disgracieuses : crinolines trop bouffantes et mal bouffantes, en cônes géométriques ou bosselés, volants verts, dorures, robes à ramages, profusion de gazes flottantes, paquets de cheveux tombants ou frisés; sur cet étalage, de tout petits chapeaux historiés et imperceptibles. Le chapeau est trop paré, les cheveux trop lustrés collent durement sur les tempes, le mantelet ou la casaque déborde sans forme jusque sur les hanches, la jupe bouffe monstrueusement, et tout l'échafaudage mal attaché, mal agencé, bariolé, ouvragé, crie et jure de toutes ses couleurs voyantes et surchargées. — Au soleil surtout, avant-hier, à Hampton-Court, parmi des femmes de *shopkeepers*, le ridicule était énorme; il y avait quantité de robes violettes, d'un violet farouche,

cerclées à la taille par une ceinture d'or, et qui auraient fait crier un peintre. — Je disais à une dame : « La toilette est plus *showy* (éclatante) chez vous qu'en France. — Mais c'est de Paris que viennent nos robes ! » — Je me suis bien gardé de répondre : « C'est vous qui les choisissez [1]. »

Sauf dans la très-haute classe, elles se fagotent à plaisir. On devine des corps sains, bien bâtis, parfois beaux, mais il faut les deviner. La physionomie est souvent pure, mais aussi souvent monotone. Beaucoup sont de simples *babies*, poupées de cires neuve, avec des yeux de verre, et qui semblent parfaitement vides de toute idée. D'autres figures ont rougi et tournent au bifteck cru ; il y a un fond de bêtise ou de brutalité dans ces chairs inertes, trop blanches ou trop rouges. Quelques-unes vont à l'extrême de la laideur et du grotesque, pattes de héron, cous de cigogne, et toujours la grande devanture de dents blanches, la mâchoire saillante du carnivore. — En revanche, d'autres vont à l'extrême de la beauté. On voit là des figures d'anges ; les yeux de pervenche pâle sont doucement profonds, le teint est celui d'une fleur ou d'un enfant, le sourire est divin. Ces jours-ci, vers dix heures du matin, près de *Hyde-Park-corner*, je suis resté planté sur mes jambes, immobile d'admiration, devant deux jeunes filles : seize ans et dix-huit ans, en toilette bruissante de tulle blanc et dans un nuage de mousseline, grandes, sveltes, agiles, la taille aussi parfaite que le visage,

[1] « Je ne sais qui comparait une Anglaise à un champ clos, où des couleurs ennemies se rencontrent et se livrent bataille. »

(*Souvenirs*, par le comte Joseph d'Estourmel, p. 52.)

d'une fraîcheur incomparable, pareilles à ces fleurs étonnantes qu'on voit dans les expositions choisies, une blancheur de lis ou d'orchis ; par dessus tout cela, une gaieté, une innocence, une surabondance de séve intacte et d'expansion naïve, des rires et une démarche d'oiseau ; la terre ne les portait pas.—Quantités d'amazones sont charmantes ; si simples et si sérieuses, pas un grain de coquetterie ; elles viennent ici, non pour être regardées, mais pour prendre l'air ; le geste est franc, sans prétention ; la poignée de main toute loyale, presque virile ; aucune fanfreluche dans la toilette ; la petite veste noire, serrée à la taille, montre la bonne pousse, la structure saine ; à mon sens, le premier devoir d'une jeune fille est de se bien porter. Elles manient leur cheval avec une aisance et une sûreté complète. Parfois, le père ou le frère s'arrête, cause d'affaires ou de politique avec un ami ; elles écoutent, et s'habituent ainsi aux idées graves. — Ces pères et ces frères eux-mêmes font plaisir à voir : figures expressives, décidées, qui portent ou ont porté le poids de la vie, moins usées que chez nous, moins promptes aux sourires et au manége de la politesse, mais plus rassises, plus arrêtées, et qui laissent souvent dans le spectateur une vague impression de respect, tout au moins d'estime, et parfois de confiance. Peut-être est-ce parce que je suis informé de leur condition ; il me semble pourtant que l'on ne peut guère se méprendre : nobles, députés, propriétaires, leurs façons et leur physionomie montrent des hommes habitués à l'autorité et qui ont agi.

Beaucoup de visites et quelques promenades. Ce qui me plaît le mieux, ce sont les arbres. Tous les jours en sortant de l'Athenæum, je vais m'assoir une heure dans Saint-James-Park. Le lac miroite doucement sous la brume qui l'enveloppe, pendant que les feuillages obscurs se penchent sur les eaux tranquilles. Les arbres arrondis, les grands dômes verts font une sorte d'architecture, bien plus délicate que l'autre. L'œil se repose sur ces formes effacées, sur ces tons affaiblis. Ce sont là des beautés, mais tendres et touchantes, celles des pays brumeux, de la Hollande. — Hier, à huit heures du soir, de Suspension-bridge, quoique le temps fût beau, toutes les choses semblaient vaporeuses ; les dernières clartés se perdaient dans une fumée blanchâtre ; à droite, un reste de rougeur ; sur la Tamise et dans le reste du ciel une teinte d'ardoise pâle. Il y a de ces tons dans les paysages de Rembrandt, dans les crépuscules de van der Neer. La lumière noyée, l'air peuplé de vapeurs, les changements insensibles et continus de la vaste exhalaison qui amollit, bleuit, émousse les contours, tout cela laisse l'impression d'une grande vie, vague, diffuse, mélancolique, celle de la contrée humide.

Je l'ai encore mieux sentie à Richmond. De la terrasse, on voit plusieurs lieues de pays, la Tamise qui n'est pas plus grosse que la Seine, et tournoie dans des prairies, entre des bouquets de grands arbres. Tout est vert, d'un vert doux, presque éteint par la distance. On sent la fraîcheur et la paix de la végétation infinie ; le ciel grisâtre lui fait un dôme mat et bas ; à l'horizon, par assises flottantes, sont des brouillards blanchâtres, çà et là une nue noircissante, ou la tache violacée

d'une averse. De tous les fonds monte une brume lente; on la suit comme une mousseline qui traîne entre les interstices des arbres, et, par degrés, la gaze flottante de la terre vient rejoindre le voile uniforme du ciel. — Quel silence dans le parc! Des troupeaux de daims paissent dans la fougère humide; les biches viennent contre les barrières regarder le passant, et ne s'effrayent pas. Se peut-il une campagne mieux disposée pour détendre les nerfs de l'homme qui lutte et travaille? Les chênes, les tilleuls, les marronniers épanouis, énormes, sont de nobles créatures qui semblent parler à voix basse, avec majesté et sécurité; à leurs pieds le gazon dru et haut, l'herbe où la pluie a laissé ses larmes, sourit avec une grâce tendre et triste. De l'air, du ciel et des choses se dégage une sorte de quiétude affectueuse; la nature fait accueil à l'âme lassée, endolorie par l'effort. Comme on sent que leur paysage leur convient et pourquoi ils l'aiment!—Sans doute, leur climat est meilleur pour les arbres, et, en outre, ils n'ont point eu d'invasions, de révolution populaire, pour les mutiler ou les abattre. Mais le goût national a contribué à les préserver; lord . . . . . est *ranger* de ce parc, il y a une maison par droit d'office. Voilà un vieux souvenir des usages féodaux; les choses antiques ont été plus respectées, mieux conservées qu'en France, et parmi elles il faut compter les arbres.

Ceux de Windsor et de Hampton-Court sont aussi beaux. De Kew-Gardens à Hampton-Court se développe une allée de gigantesques marronniers dont les grappes roses et blanches semblent des girandoles. Les feuillages sont si touffus qu'il y fait frais en plein soleil. Sur le velours des gazons constellés de fleurs et bordés de

glycines, bombent des massifs de rhododendrons, hauts comme deux hommes, tout chargés de fleurs roses où les abeilles bourdonnent. Il y en a tant, elles sont si magnifiques, d'un tissu si frêle et d'un ton si fin, elles s'entassent avec une telle prodigalité en un seul bouquet tout imprégné de lumière, qu'on demeure ébloui ; cela est délicieux, enivrant, presque au delà de la nature. Un peu plus loin, dans une serre énorme, des palmiers grands comme des chênes étendent leurs végétations étranges, et des bananiers ouvrent des feuilles qui couvriraient un enfant de douze ans. Voilà un de leurs talents ; ils entendent admirablement l'architecture des arbres, des gazons et des fleurs ; je n'ai pas vu un palais même classique, un cottage même pauvre, où elle ne fût comprise. Parfois l'impression est trop vive ; au soleil, elle est excessive ; l'incomparable verdure prend alors des tons si riches et si intenses qu'on ne saurait les transporter sur la toile ; ils choqueraient, ils seraient trop crus. C'est avec l'âme qu'il faut les sentir, non avec les yeux ; ils sont une fête et comme une explosion de joie. Pour les préparer et les entretenir, pour gonfler et épanouir les tissus, il a fallu l'humidité surabondante, la caresse et la protection de la vapeur molle ; sous un ciel plus ardent, de telles fleurs se seraient durcies et séchées. Elles ne sont point habituées au plein soleil ; c'est pour cela qu'aujourd'hui, sous sa flambée, elles éclatent. Leur teint est celui d'une belle lady ; elles aussi, elles sont des patriciennes développées, préservées, embellies par tous les raffinements de l'art et du luxe. J'ai eu la même impression dans une matinée d'apparat, devant un escalier rempli de bas en haut de jeunes dames rieuses

en robes bouffantes et traînantes de tulle ou de soie, la tête chargée de diamants, les épaules nues ; il y avait là comme ici une sensation unique, celle de la splendeur et du lustre portés au comble, toutes les fleurs de la civilisation et de la nature en un seul bouquet et en un seul parfum.

Hampton-Court est un grand jardin à la française, arrangé au temps de Guillaume III; alors notre style régnait en Europe. Mais le goût anglais s'y retrouve ; on a peuplé les plates-bandes de rosiers qui montent serrés le long d'espaliers minces et font des colonnes de fleurs. Des canards, des cygnes nagent dans toutes les pièces d'eau ; des nénuphars y ouvrent leurs étoiles satinées. Les vieux arbres sont étançonnés avec des tiges de fer ; quand ils meurent, pour ne pas les perdre tout entiers, on fait, avec le reste de leurs troncs, des sortes de grandes urnes. Visiblement on les respecte et on les aime. Point de grillages ; je vois des pensions de petites filles qui se promènent et jouent sur les gazons ; mais elles ne cueillent pas une fleur ; il suffit pour garantir le jardin de l'inscription suivante : « On espère que le public s'abstiendra de détruire ce qui est cultivé pour l'agrément public. » J'ai vu des gens du peuple par familles faisant des petits dîners sur les pelouses de Hyde Park ; ils n'arrachaient ni ne gâtaient rien.—Cela est parfait ; le but dans toute société est que chacun soit toujours son propre constable, et finisse par n'en avoir d'autre que celui-là.

Mes amis anglais confirment ce que je devinais du grand nombre et de la grandeur des fortunes. « Allez à cab en Sydenham ; vous longerez pendant cinq milles des maisons qui indiquent une dépense de quinze cents livres sterling par an, et au-dessus. » — D'après les relevés officiels, en 1841, sur 16 millions d'habitants, il y avait un million de domestiques[1]. — Les salaires des professions libérales sont bien plus hauts que sur le continent. Je connais à Leipzig un musicien du premier talent ; on lui paye sa leçon un thaler au Conservatoire de Leipzig, deux thalers en ville, une guinée à Londres. La visite d'un médecin qui n'est pas célèbre coûte à Paris cinq francs ou dix francs, ici une guinée. Chez nous, un professeur au Collége de France a 7,500 francs, à la Sorbonne 12,000 francs, à l'Ecole de médecine 10,000 francs. A Oxford, un professseur, un head-master a le plus souvent de mille à trois mille livres sterling. Tennyson, qui écrit peu, gagne, dit-on, 125 mille francs par an. Le principal du collége d'Eton a 152,000 francs de traitement ; celui d'Harrow 157,000 fr., celui de Rugby 74,000 fr., beaucoup de professeurs dans ces établissements ont de 30 à 40,000 fr. ; l'un d'eux, à Harrow, 63,000. L'évêque de Londres, 250,000 ; l'archevêque d'York 375,000 francs. La feuille d'impression se paye 200 francs à la *Revue des Deux Mondes*, 500 dans les trimestriels anglais ; il y a tel article que le *Times* a payé 2,500 francs. Thackeray, le romancier,

[1] En 1841, dans l'Angleterre et le pays de Galles, 16,097,786 habitants ; 999,048 domestiques (233,000 hommes et 766,000 femmes). — (D'après Porter, *Progress of the nation.*)

En 1861, 137,447 domestiques mâles, et 1,071,201 domestiques femmes, total 1,208,648 domestiques. — (D'après le recensement de 1861, *British Almanach and Companion*, 1864.)

a gagné 4,000 fr. en vingt-quatre heures, au moyen de deux *lectures*, l'une à Brighton, l'autre à Londres ; présentement, dans le Magazine auquel il donne ses romans, il reçoit 2,000 livres sterling par an, et en outre dix livres sterling par page; ce Magazine a 100,000 abonnés ; lui-même estime ses gains annuels à 120,000 fr. par an. Bien entendu, je laisse de côté les fortunes énormes des grands industriels, celles des nobles, les profits ou revenus de 200,000 livres sterling par an ; leur dépense est proportionnée. Un jeune ingénieur, fils cadet, et qui a besoin de faire fortune, me disait un jour : « Avec huit mille livres sterling par an, on n'est pas riche (*wealthy*) en Angleterre, on n'est que très-confortable. » Un autre, qui passe l'été à la campagne, ajoute : « Voyez les intérieurs de nos fermiers ; leurs filles apprennent le français, le piano, s'attifent magnifiquement. » — Beaucoup gagner et beaucoup commsommer, telle est la règle; l'Anglais ne met pas de côté, ne songe pas à l'avenir ; tout au plus il s'assure ; c'est l'inverse du Français, qui est frugal, économe (*abstemious*).

D'où vient tout cet argent, et comment se distribue-t-il? Je tâcherai d'avoir des statistiques ; en attendant, regardons l'un des grands réservoirs d'où l'or coule sur toutes les conditions et sur tout le pays, les docks de Londres.

Le tunnel d'abord : on descend cent marches; d'en bas le trou paraît haut comme notre Panthéon ; cinq cents pas de long; l'œuvre est prodigieuse, mais, jusqu'ici, c'est une folie inutile. Petites boutiques dans l'intérieur, où l'on vend des jouets d'enfants et où on entend une pauvre et grêle musique ; le gaz jette une lueur vacil-

lante, et les murs suintent; cela est énorme et lugubre comme l'intestin d'une Babel. — Je trouve toujours que Londres ressemble à l'ancienne Rome, comme Paris à l'ancienne Athènes.— Cette Rome moderne, de quel poids elle doit, comme l'autre, peser sur la classe laborieuse? Car toute bâtisse monstrueuse, Babylone, l'Égypte, la Rome des empereurs, indique une accumulation d'efforts, un excès de fatigue. Je n'ai jamais vu de grande ville, capitale ou manufacturière, sans songer aux nations qui ont disparu autour de la Méditerranée, sous la pression de la machine romaine. A la vérité, aujourd'hui, il n'y a plus d'esclaves devant la loi; mais, de fait et par la contrainte de sa condition, l'homme est souvent un esclave.

Ces docks sont prodigieux, accablants ; il y en a six, dont chacun est un grand port et contient un peuple de vaisseaux à trois mâts. Toujours des navires, et navires sur navires, alignés, montrant leur tête et leur poitrine évasée, comme de beaux poissons, sous leur cuirasse de cuivre. L'un d'eux vient d'Australie, et jauge 2,500 tonneaux; d'autres en ont 3,000 et davantage; il y en a de toutes les parties du monde; c'est ici le rendez-vous du globe. La plupart sont magnifiques. A voir de près la carène, ce sont des léviathans, et ils sont sveltes, élégants comme des cygnes. Un négociant qui surveille ici des arrivages d'épiceries de Java et des transbordements de glaces de Norwége me dit qu'il entre ici environ quarante mille navires par an, et qu'en moyenne, il y en a de cinq ou six mille à la fois dans les docks et sur le fleuve.

Quartier des vins : il y a trente mille tonneaux de Porto dans les celliers; une grue les décharge, ils ont

l'air de se mouvoir eux-mêmes; arrivés sur un petit traîneau à roues, ils glissent sur une pente, jusqu'à leur place, presque sans efforts. Les machines jouent si bien qu'elles semblent des auxiliaires vivants, esclaves volontaires. Voici un pont qui pèse cent tonnes et qu'un seul homme meut au moyen d'un cric. — Quartier des épiceries. — Quartier des peaux et des cuirs. — Quartier des suifs. — Les celliers et les magasins sont colossaux; sous leur courbe égale à celle d'un grand pont, on voit s'enfoncer l'ombre peuplée et profonde; Rembrandt eût trouvé des tableaux tout faits dans les lointains mystérieux, dans les noirceurs vacillantes de ces soupiraux comblés, de ces réceptacles infinis où s'agite une fourmilière d'hommes. Ils roulent les futailles sans confusion, avec calme. On entend des voix de commis qui appellent les numéros. Au milieu du cellier, un *foreman* assis à une petite table inscrit ou regarde. Les maîtres, graves, en chapeau noir, se promènent et surveillent sans mot dire. Cependant alentour les cabestans crient, et les matelots dans des barques grattent ou raclent leur navire. Ainsi occupés, avec leur habit de travail, leur air sérieux, leurs figures flegmatiques ou fatiguées, ils font plaisir à voir; c'est qu'on les sent dans leur monde; chaque être vivant, animal ou homme, est beau dans son milieu.

Je fumais assis sur un ballot, quand un homme qui passait m'a dit sans s'arrêter : « Cinq shillings d'amende! — C'est donc défendu? — Oui. » Rien de plus. Il n'y a rien de meilleur pour agir ou faire agir que l'économie des gestes et des paroles. — A Hyde-Park-corner sont des policemen que j'ai regardés plusieurs fois et longtemps; ils ne parlent jamais; s'il y a

quelque embarras de voitures, ils lèvent le bras pour arrêter le cocher, et l'abaissent pour lui dire d'aller : obéissance immédiate et muette du cocher. Notre steward du bateau à vapeur, beaucoup d'employés, de négociants que j'ai vus, font de même. Quand, dans le commandement et l'obéissance, on supprime ainsi le bavardage, les exclamations, les impatiences, les tâtonnements et le tumulte, l'ordre et l'exécution s'engrènent l'un dans l'autre aussi vite et aussi sûrement que deux rouages.

Au bout d'une heure, l'esprit se sent encombré ; il faut laisser les images se tasser, s'ordonner. J'étais au coin de Shadwell-Basin, et je regardais devant moi le grand fleuve ardoisé, luisant, d'où transpirait la brume. La berge du nord tourne et borde l'horizon de sa frange noirâtre bariolée de rouge ; quelques bateaux descendent avec le mouvement souple et lent d'un oiseau de mer ; leurs coques sombres et leurs voiles rousses se balancent sur l'eau qui miroite. Au nord et au sud, un amas de navires dresse ses mâts serrés. Le silence est presque parfait : on n'entend que des coups de marteau lointains, le vague bourdonnement d'une cloche et des piottements d'oiseaux dans les arbres. Un peintre hollandais, van der Heyden, Backhuysen, aurait plaisir à voir cette plaine d'eau, les tons lointains de la brique et du goudron, cet horizon indéterminé où s'allongent des nues dormantes. Je n'ai rien vu de plus pittoresque à Londres. Le reste est trop lessivé et trop verni, ou trop affairé et trop sale.

Tout près de là est Shadwell, un des quartiers pauvres ; par la grandeur de ses misères et par son étendue, il est proportionné à l'énormité et à la richesse

de Londres. J'ai vu les mauvais endroits de Marseille, d'Anvers, de Paris, ils n'en approchent pas. Des maisons basses, de pauvres rues de briques sous leurs toits rouges se croisent en tous sens, et descendent d'un air morne vers la rivière. Mendiants, voleurs et filles, celles-ci surtout remplissent Shadwell-street. On entend une musique grinçante dans les celliers à spiritueux ; parfois c'est un nègre qui tient le violon ; par les fenêtres ouvertes on aperçoit des lits défaits, des femmes qui dansent. Trois fois en dix minutes, j'ai vu des foules assemblées aux portes ; il y avait des rixes, surtout des rixes de femmes; l'une d'elles, la figure ensanglantée, les larmes aux yeux, ivre, criait d'une voix aigre et rauque, et voulait se jeter sur un homme. Les assistants riaient ; au bruit, les *lanes* voisines dégorgeaient leur population, enfants déguenillés, pauvres, filles publiques, comme un égout humain qui se vide tout d'un coup.

Quelques-unes ont un reste de propreté, un chiffon neuf; mais la plupart sont en haillons salis et disparates. Figurez-vous ce que peut devenir un chapeau de dame, après avoir roulé trois ou quatre ans de tête en tête, avoir été bossué aux murs, avoir reçu des coups de poing ; car elles en reçoivent. J'ai remarqué des yeux pochés, des nez bandés, des pommettes saignantes. Elles gesticulent avec une véhémence extraordinaire; mais le trait le plus horrible est leur voix grêle, aiguë, fêlée, comme celle d'une chouette malade.

Déjà, à partir du tunnel, les *street-boys* pullulent, pieds nus, crasseux, et faisant la roue pour avoir l'aumône. Dans les escaliers de la Tamise, ils grouillent, plus rabougris, plus blêmes, plus déformés, plus re-

poussants que les voyous de Paris ; sans doute, le climat est pire et le gin plus meurtrier. Près d'eux, accôtés aux murs gluants, ou inertes sur les marches, sont des hommes en loques étonnantes ; on n'imagine pas, avant de les avoir vus, ce qu'un paletot, un pantalon, peut porter de couches de saleté. Ils rêvassent ou sommeillent, la bouche ouverte, le visage terreux, blafard, et parfois marbré de filets rouges. C'est dans ces quartiers qu'on a trouvé des familles sans autre lit qu'un tas de suie ; elles y dormaient depuis plusieurs mois. Pour la créature ainsi usée, surmenée, il n'y a qu'un refuge : l'ivresse. « Ne pas boire ! disait un désespéré, dans une enquête ; alors mieux vaudrait tout de suite mourir[1]. »

Un marchand me dit : « Attention à vos poches, monsieur ! » et le policeman m'engage à ne pas entrer dans certaines allées (*lanes*).

Je parcours quelques-unes des plus larges ; toutes les maisons, sauf une ou deux, sont visiblement habitées par des filles. D'autres petites rues, des cours poudreuses, infectées par une odeur de chiffons pourris, sont pavoisées de haillons et de linge qui sèche. Les enfants fourmillent. En un instant, dans une cour étroite, j'en ai vu quatorze ou quinze autour de moi, sales, les pieds nus, la petite sœur portant dans ses bras l'enfant à la mamelle, le nourrisson d'un an dont la tête blanchâtre n'a pas de cheveux. Rien de plus lugubre que ces corps blancs, ces cheveux de filasse

[1] M. de Talleyrand disait dans une conversation (1834) : « La canaille anglaise est très-lâche ; victorieuse, elle serait cruelle ; mais trente constables, armés de baguettes blanches, suffisent pour la faire reculer. Chez nous, elle est brave et sait se faire tuer. »

(*Mémoires du vicomte de la Rochefoucauld*, t. IV, 261.)

pâle, ces joues de chair mollasse empâtées de crasse ancienne. Ils accourent, ils se montrent le gentleman avec des gestes curieux et avides. Les mères immobiles, d'un air éteint, regardent par la porte. On aperçoit l'étroit logis, parfois la pièce unique où tout cela s'entasse dans le mauvais air. Les maisons sont le plus souvent d'un étage, basses, étriquées, un taudis pour dormir et mourir. Quel séjour en hiver quand, dans les semaines de pluie et de brouillard continus, la fenêtre reste close! Et pour que cette couvée ne meure pas de faim, il faut que le père ne boive pas, ne chôme jamais, et ne soit jamais malade[1]!

Çà et là un dépôt d'ordures. Des femmes y travaillent pour faire le détri. L'une, vieille et fanée, avait un brûle-gueule à la bouche; elles se sont redressées du milieu de leur fumier pour me regarder : figures abruties, inquiétantes de yayous femelles; peut-être cette pipe et un verre de gin est la dernière idée qui surnage dans leur cervelle idiote. Y trouverait-on autre chose que les instincts et les appétits d'un sauvage et d'une bête de somme? Un misérable chat noir, efflanqué, boiteux, ahuri, les épiait du coin de l'œil avec crainte, et quêtait furtivement dans un tas de débris; il avait peut-être raison d'être inquiet; la vieille l'a suivi d'un regard aussi fauve que le sien, en rognonnant; elle avait l'air de penser qu'il y avait là deux livres de viande.

Je me souviens des ruelles qui débouchent dans Oxfort-street, de leurs *lanes* étouffantes, encroûtées de

[1] En hiver, 150,000 mendiants (*paupers*) à Londres, vivent entièrement de l'assistance publique. Mes amis estiment le nombre des *raffs* (gens sans aveu, populace dangereuse) à 180,000 dans Londres.

vapeur humaine, de leurs troupeaux d'enfants pâles accroupis dans les escaliers boueux, des bancs de London-bridge où des familles grelottent la nuit serrées et la tête basse, surtout de Haymarket et du Strand le soir. Sur cent pas, on heurte vingt filles; quelques-unes vous demandent un verre de gin; d'autres disent : « Monsieur, c'est pour payer mon terme. » Ce n'est pas la débauche qui s'étale, mais la misère, et quelle misère ! La déplorable procession dans l'ombre des rues monumentales fait mal au cœur; il me semblait voir un défilé de mortes. Voilà une plaie, la vraie plaie de la société anglaise[1].

Courses à Epsom : c'est aujourd'hui le derby, jour de liesse; le parlement fait relâche; depuis trois jours, on ne parle que de chevaux et de leurs éleveurs.

Nous partons pour Waterloo-station. Le ciel est sans nuages, sans brouillard; mes voisins anglais disent

[1] (*Statistical Abstract*, 1871.)
Nombre des pauvres assistés dans l'Angleterre et le pays de Galles.

1861.	890,423
1862.	946,166
1863.	1,142.624
1868.	1,034,823
1870.	1,079,591
1871.	1,081,926

Le compte est établi le 1er janvier de chaque année, d'après le nombre des indigents inscrits aux bureaux de bienfaisance de chaque union et paroisse.

qu'ils n'ont jamais vu une telle journée à Londres. Partout des cultures vertes, des prairies entourées de haies. et souvent la haie est parsemée d'arbres. La splendeur de ce vert, l'entassement et la séve des fleurs lustrées, dorées, regorgeantes sont extraordinaires. Les velours constellés de diamants, les soies moirées, les plus magnifiques broderies n'égalent pas cette teinte profonde. La couleur est excessive, au delà des moyens de la peinture; mais jamais la floraison et l'épanouissement des plantes, le luxe et la joie de la terre parée, ne m'ont ébloui d'un si vif éclat.

Le derby est une grande plaine verte, un peu onduleuse; sur un flanc montent trois échafauds publics et plusieurs autres plus petits. En face, des tentes, des centaines de boutiques, des écuries improvisées sous la toile, et un pêle-mêle incroyable de voitures, de chevaux, de cavaliers, d'omnibus particuliers; il y a peut-être ici deux cent mille têtes humaines.—Rien de beau ni même d'élégant; les voitures sont des véhicules, et les toilettes sont rares; on ne vient pas ici pour se montrer, mais pour regarder; le spectacle n'est intéressant que par sa masse. Du haut du *Stand*, l'énorme fourmilière grouille, et sa rumeur monte. Mais au delà, sur la droite, une ligne de grands arbres, derrière eux les ondulations bleuâtres, indistinctes de la campagne verdoyante font un cadre magnifique au tableau médiocre. Quelques nuages blancs comme des cygnes voguent dans le ciel, et on voit leur ombre courir sur l'herbe; une brume légère, pleine de soleil, plane dans les lointains, et l'air illuminé enveloppe comme une gloire la plaine, les collines, l'immense espace et toute l'agitation de la kermesse humaine.

C'est une kermesse, en effet ; ils sont venus pour s'amuser avec fracas. Partout des bohémiennes, des chanteurs et danseurs grotesques déguisés en nègres, des tirs à l'arc et à la carabine, des charlatans qui à coups d'éloquence débitent leurs chaînes de montre, des jeux de quilles et de bâton, des musiciens de toute espèce, et la plus étonnante file de cabs, calèches, droskis, four-in-hands, avec pâtés, viandes froides, melons, fruits, vins, surtout du champagne. On déballe ; on va boire et manger, cela refait l'animal et l'exalte ; la grosse joie et le franc rire sont l'effet de l'estomac rempli. — Devant cette ripaille toute prête, l'aspect des pauvres est pénible à voir; ils tâchent de vous vendre des poupées d'un sou, des mémoriaux du derby, de vous faire jouer au jeu du bâton (*aunt Sally*), d'obtenir le cirage de vos bottes. Presque tous ressemblent à de misérables chiens affamés, battus, lépreux, qui attendent un os sans l'espérer beaucoup. Ils sont venus à pied pendant la nuit et comptent pour dîner sur les miettes de la grande ripaille. Beaucoup sont couchés par terre entre les pieds des promeneurs et dorment béants, la face en l'air. Les figures ont une expression d'hébêtement ou d'âpreté douloureuse. La plupart sont pieds nus, tous horriblement sales, et de plus ridicules ; la cause en est qu'ils ont de vieux habits de gentlemen, d'anciennes robes élégantes, de petits chapeaux jadis portés par de jeunes filles. Cette défroque, qui a passé sur trois ou quatre corps, en se délabrant au passage, me fait toujours mal à voir. Elle avilit ; par elle, l'être qui s'en affuble se déclare ou s'avoue le rebut de la société. Un paysan, un ouvrier, un manœuvre est, chez nous, un homme différent, non pas un homme inférieur ; sa blouse est à lui

comme à moi mon habit; elle n'a servi qu'à lui. Cét usage des haillons est plus qu'une singularité : il dénote un manque de fierté; les pauvres ici se résignent à être le marche-pied d'autrui.

Une de ces femmes, avec un vieux châle qui semblait avoir traîné dans le ruisseau, avec un ci-devant chapeau bossué, lessivé par la pluie, avec un pauvre bébé sale et blafard dans les bras, vient rôder autour de notre omnibus, ramasse une bouteille jetée et boit la dernière goutte. Sa seconde petite fille qui marche, ramasse aussi et grignote une croûte de melon. On leur donne un shilling, des gâteaux. Impossible de décrire leur sourire humble de reconnaissance. Elles ont l'air de dire, comme le pauvre âne de Sterne : « Ne me battez pas, je vous supplie ; cependant vous pouvez me battre si vous voulez. » Figures brûlées, tannées par le soleil; la mère a une cicatrice à la joue droite, comme d'un coup de botte; toutes deux, l'enfant surtout, sont des créatures ensauvagées et rabougries. Le grand moulin social écrase et broie ici la dernière couche humaine sous son engrenage d'acier.

Cependant une cloche sonne, et la course se prépare. Les trois ou quatre cents policemen font vider la piste; les échafauds sont comblés, et en face d'eux la prairie n'est plus qu'une grosse tache noire. Nous montons à nos places; rien de grandiose. A cette distance, les foules sont des fourmilières; les cavaliers et les voitures qui avancent et se croisent ressemblent à des scarabées, à des hannetons, à de gros bourdons sombres éparpillés sur un tapis vert. Les jockeys en rouge, en bleu, en jaune, en couleur mauve, font un petit tas à part, comme un vol de papillons posés. Probablement je

Digitized by Google

manque d'enthousiasme, mais il me semble assister à un jeu d'insectes. — Trente-quatre coureurs ; après trois faux départs, ils partent ; quinze ou vingt font masse, les autres sont par petits paquets, et on les voit avancer le long de la piste. Pour l'œil, la vitesse n'est pas très-grande ; c'est celle d'un chemin de fer vu à une demi-lieue ; en ce cas, les wagons ont l'air de petits chariots d'enfant qu'un enfant traîne au bout d'un fil ; certainement, ici l'impression physique n'est pas plus forte, et il ne faut pas parler ni d'ouragan, ni de tourbillon. — Pendant plusieurs minutes, la tache brune, semée de points rouges et clairs, chemine régulièrement sur le vert lointain. Elle tourne, on sent venir le premier groupe. « Chapeaux bas ! » et toutes les têtes se découvrent, et tout le monde se lève ; un hourrah étranglé court sur les échafauds. Les figures froides ont pris feu ; des gestes courts, saccadés remuent subitement les corps flegmatiques ; en bas, dans l'enceinte des paris, la secousse est extraordinaire, comme d'une danse de Saint-Guy universelle ; imaginez un tas d'automates qui reçoivent une décharge électrique et gesticulent de toutes leurs pièces comme des télégraphes fous. — Mais le spectacle le plus curieux est celui de la marée humaine qui, tout de suite et tout d'un coup, s'épand et roule sur la piste derrière les coureurs, pareille à un flot d'encre ; la masse noire immobile a fondu subitement et coule ; en un instant, elle s'étend énorme, à perte de vue, et la voici devant les échafauds. Sur deux ou trois rangs, les policemen font digue, et boxent au besoin pour protéger le carré où ils reçoivent chevaux et jockeys. On v. peser et vérifier.

Il y a un moment grandiose, celui où les chevaux ne

sont plus qu'à deux cents pas; en un instant la vitesse devient tout d'un coup visible, et le peloton de cavaliers et de chevaux fond en avant, cette fois, comme une tempête.

Un cheval peu connu, Caractacus, a gagné, et de très-peu; on ne pariait pour lui que 1 contre 40; au contraire, on pariait 1 contre 3, ou 2 contre 9 pour deux autres très-renommés; partant mécomptes et débâcle. Le prix avec les accessoires est de 6,775 liv. st.; avec les paris, le propriétaire gagnera près de un million de francs. On nous parle de pertes énormes, 20,000 livres, 50,000 livres sterling; l'an dernier, un colonel s'est tué après la grande course, parce qu'il se voyait insolvable; s'il eût attendu l'issue des suivantes, il gagnait assez pour s'acquitter. Le propriétaire d'un des échafauds particuliers a crié au moment du départ: « Tout ce que je viens de faire d'argent pour Buckstone! » — Plusieurs cabs ont perdu leurs chevaux et leurs voitures, qu'ils avaient pariés.

A mon sens, ces paris sont pour l'esprit ce que l'eau-de-vie est pour le palais, un excitant nécessaire à des machines lourdes et rudes; il leur faut des impressions violentes, la sensation d'un risque énorme; ajoutez-y l'instinct militant et hasardeux; tout pari est un duel, et tout gros pari est un danger. — Quant aux raisons qui rendent si universelle et si nationale la passion des chevaux et des courses, il me semble qu'il faut les chercher dans la vie gymnastique et rustique: les gens aisés ou riches vivent une grande partie de l'année à la campagne; dans un pays boueux, on ne se promène bien qu'à cheval; leur tempérament a besoin du grand mouvement physique; toutes ces mœurs aboutissent au derby, qui est leur fête spéciale.

Nous descendons ; on s'encombre et on s'étouffe dans les escaliers, dans les buffets; mais la plupart des voitures ont apporté leurs provisions, et les gens festinent en plein air, par petits groupes. Bonne humeur et joie expansive: les classes se mêlent; un des nôtres, P..., a rencontré son cocher ordinaire attablé avec un gentleman, deux dames et un enfant. Le gentleman avait employé, puis invité son cocher; le cocher présente P..., qu'on oblige amicalement à boire du porto, du sherry, du stout et de l'ale.— Bref, aujourd'hui, on est tout à tous; mais ce n'est qu'un jour, à la façon des saturnales antiques. Demain, les distinctions du rang seront aussi fortes que jamais, et le cocher sera respectueux, *distant*, comme d'habitude. — Un autre de nos amis aperçoit un gentleman qu'il connaît et qui est venu avec un omnibus, amenant ses filles et ses voisines, en tout huit dames; arrêtés au passage, nous sommes tous obligés de boire et de manger ; l'accueil est franc, jovial et cordial ; ce gentlemen qui ne m'a jamais vu, m'invite à venir chez lui à la campagne. —Cependant, sur toute la plaine, les mâchoires travaillent, les bouteilles se vident, et vers le soir, la kermesse est dans sa fleur. Vingt-quatre gentlemen rangent triomphalement sur leur omnibus soixante-quinze bouteilles, qu'ils ont bues. Les groupes se bombardent avec des os de poulet, des pelures de homard, des mottes de gazon. Deux compagnies de gentlemen sont descendus de leur omnibus et se boxent dix contre dix ; l'un a deux dents cassées. Il y a des incidents grotesques; trois hommes et une dame sont debout sur leur voiture ; les chevaux font un mouvement, tout le monde tombe, la dame les jambes en l'air ; éclats de rire. — Peu à peu les fumées du vin montent dans

les têtes ; eux si corrects, si délicats, ils se permettent des actions étranges ; des gentlemen viennent à une voiture où sont des dames, des jeunes filles, et là, debout contre la roue, ils sont sans vergogne ; la mère essaye de les repousser avec son parapluie. Un des nôtres, qui est resté jusqu'à minuit, a vu plusieurs énormités que je ne puis écrire ; l'animal est lâché ; il n'y a rien d'exagéré dans la kermesse de Rubens au Louvre : ce sont les mêmes instincts, débridés de même. Seulement, au lieu de chairs amples, débordantes, rougeaudes, imaginez des figures qui restent graves et des habits modernes bien coupés. Le contraste est grotesque entre l'homme artificiel et l'homme naturel, entre le gentleman qui, par habitude et mécaniquement, reste digne, et la bête qui fait éruption.

Au retour, la route disparaît sous la poussière ; des morceaux de champ ont été rongés par les pieds ; chacun revient horriblement sale et blanc de poudre. Il y a des ivrognes sur tout le chemin ; encore à huit heures du soir, à Hyde-Park-Corner, on en voyait qui trébuchaient et qui étaient malades ; leurs camarades les soutenaient en riant, et les figures des spectateurs n'exprimaient pas le dégoût. Aujourd'hui, tout est permis : c'est un débouché pour une année de contrainte.

Vers onze heures du soir, nous allons à Cremorn-Gardens, qui est une sorte de bal Mabille, et où continue pendant la nuit la folie du jour. Foule et bousculades à l'entrée, une bande d'Anglais perce en criant : « Place aux ambassadeurs japonais ! » A l'intérieur, surtout aux tournants, la presse est horrible, mais on peut trouver de l'air dans des coins sombres. Tous les hommes sont bien ou proprement vêtus ; les femmes sont des lorettes,

mais d'un rang plus haut que celles du Strand : châles clairs, étoffes blanches de gaze ou de tulle, mantelets rouges, chapeaux frais ; il y a telle robe de douze livres sterling ; mais le visage est un peu fané, et parfois, dans la presse, elles poussent d'horribles cris, des cris de chouette. — Ce qui est plus comique et qui montre le degré d'excitation, c'est l'idée qu'elles ont de pincer les gens, surtout les étrangers. Un des nôtres, qui a quarante ans, pincé ferme, et encore plus scandalisé, quitte la place. Une autre femme arrive à grands coups de poing dans le dos d'un gentleman qui lui a marché sur le pied ; il rit, et toute la galerie est en joie.—Décidément, ils sont bons enfants ; je n'ai vu personne se fâcher dans cette bagarre ; et ils étaient provoqués ; un de nos amis français raillait tout haut, avec imprudence. Il faut voir cela pour comprendre les joyeuses fêtes rustiques du seizième siècle, la *Merry England* de Shakespeare, la pleine séve primitive de l'arbre que le puritanisme est venu tondre, élaguer et rendre rigide autant que droit.

Nous nous asseyons près de trois jeunes femmes à une table écartée, et nous leur offrons du sherry et de la bière ; elles ne boivent pas trop. Notre anglais des livres et leur parole accentuée se heurtent en un charivari grotesque. L'une d'elles est la plus gaie et la plus folle des créatures ; je n'ai jamais vu la verve animale couler à si pleins bords. Une autre, modeste, assez jolie, un peu triste, est modiste (*milliner*), vit de son travail ; elle a un ami qui vient passer le dimanche avec elle. Je l'ai bien regardée, il y avait en elle de quoi faire une aimable et honnête femme tout comme une autre. A quoi tient la chance ?—Impossible de dire leur nombre à Londres ; on parle de 50,000. Certaines maisons en

sont pleines du haut en bas. Nous les reconduisons jusqu'à la porte et nous payons leurs voitures. La nôtre revient par des rues, des croissants, des squares que je ne reconnais pas. Une lueur sépulcrale luit sur la Babel vide, et pose des blancheurs de suaire sur les architectures colossales. L'air épais, malsain, semble encore imprégné des exhalaisons humaines; de loin en loin, sous la lueur mourante d'un bec de gaz, on aperçoit une femme attardée qui a faim, un pauvre en haillons, les pieds enveloppés dans un linge.—Je pensais tout en cheminant au défilé de Haymarket le soir, à Argyle-Rooms, sorte de casino galant que j'avais visité la veille. Le spectacle de la débauche ne laisse ici dans l'âme qu'une impression de malheur et de dégradation. Rien de brillant, de hardi, de déluré comme en France; quand un gentleman veut danser, un huissier à plaque, en cravate blanche, va lui chercher une femme ; souvent tous les deux dansent sans se dire un mot. Ces pauvres filles sont souvent belles, plusieurs ont un air doux et honnête ; toutes dansent très-convenablement, sourient un peu et ne gesticulent pas; elles sont décolletées, mais, pour danser, elles gardent leur mantelet.— Quant aux hommes, leur extérieur indique de gros commerçants, des propriétaires de magasins sur la Tamise, des industriels de la classe moyenne, ou leurs fils, leurs contremaîtres, qui viennent se délasser des chiffres, du commerce et du charbon. Il leur faut un éclat grossier, une illumination en verres de couleurs, des femmes en grande toilette, des robes voyantes et panachées, des châles blancs brodés de fleurs rouges et d'oiseaux exotiques. Ils ont de l'argent ; une bouteille de champagne coûte douze shellings; c'est une soirée de six livres.

Chose tragique, l'homme et la femme boivent, et commencent par l'ivresse : c'est la brutalité et la misère qui se rencontrent en traversant d'abord la déraison, l'imbécillité, la stupeur. — On s'en revient navré, avec un sentiment amer et profond de la grossièreté et de l'impuissance humaines; une société est un bel édifice, mais au dernier étage, quel cloaque! La civilisation polit l'homme; mais comme l'instinct bestial est tenace! — Je n'ose pas encore porter un jugement; mais pourtant il me semble que le mal et le bien sont ici plus grands qu'en France.

Google

CHAPITRE II

LES TYPES

Au fond, l'essentiel dans un pays, c'est l'homme ; depuis mon arrivée, je fais collection de types, et je les joins à ceux que j'ai déjà recueillis l'an dernier. — Expérience faite, la meilleure méthode à mes yeux est toujours celle des artistes et des naturalistes : noter chaque figure ou expression très-saillante, la suivre dans ses nuances, ses dégradations et ses mélanges ; vérifier qu'elle se rencontre dans beaucoup d'individus ; dégager ainsi les principaux traits caractéristiques, les comparer, les interpréter et les classer. Ainsi font par instinct les peintres et les romanciers, quand, au moyen de quelques personnages, ils nous donnent le résumé de leur temps et de leur milieu. Ainsi font par système les botanistes et les zoologues lorsque, choisissant quelques plantes ou quelques animaux dont les caractères sont bien tranchés, ils nous montrent dans cinq ou six représentants toutes les espèces d'une classe.

On va s'asseoir sur un banc dans une promenade publique, et l'on se plante le matin au débarcadère d'un chemin de fer. Très-promptement, des yeux français habitués à des physionomies françaises, saisissent des différences; la mémoire les garde présentes, sans que l'intelligence puisse encore les comprendre nettement. On continue tous les jours, à table, dans un wagon, en omnibus, en soirée, en visite, à la ville, à la campagne. Au bout de quelques jours, certains types nouveaux, rares en France, fréquents ici, surgissent et se détachent; de semaine en semaine, ils s'éclaircissent, se complètent, provoquent des questions et des réponses, se relient entre eux, et finissent par faire un ensemble. — Maintenant, considérez que, pour les décrire, il faut le plus souvent les montrer dans leurs saillies, c'est-à-dire dans leurs excès, et que jamais l'excès n'est ordinaire. Le type pur, tel que la plume ou le crayon peut le rendre, est une exception; presque toujours dans la nature il est plus ou moins altéré. Mais autour de lui dans la nature se rangent ses degrés et ses variétés, et d'après lui, en défalquant ce qu'il faut, le lecteur et le spectateur peuvent se les représenter sans trop d'inexactitude. —Voici, par groupes, ceux qui m'ont le plus frappé :

I. L'homme robuste, grandement et solidement bâti, le beau colosse, parfois haut de six pieds, et large à proportion. Très-fréquent chez les soldats, notamment dans les *life-guards*, troupe d'élite. Visage frais, florissant, charnure magnifique; on les dirait triés pour une exposition des produits humains, comme des betteraves ou des choux-fleurs d'apparat et de montre. Fonds de

bonne humeur, parfois de bonhomie, ordinairement de gaucherie. Leur fatuité est d'espèce particulière. En veste rouge collante, une petite canne à la main, ils se prélassent, étalant leur torse et la chute de leurs reins ; sous la galette qui les coiffe, on voit leur raie claire entre leurs cheveux pommadés. Un d'eux, arrêté au coin d'une rue, bien cambré, les épaules effacées, posait avec majesté devant des gamins. En fait de masse, ce sont des monuments ; mais trop est trop, et le mouvement est si essentiel à la matière !

Autres monuments un peu moins hauts, mais encore plus frais et mieux vernis, les domestiques de grande maison. Cravates blanches à large nœud irréprochable, culottes écarlates ou jaune serin, taille et ampleur magnifiques ; les mollets surtout sont énormes. — Dans les quartiers élégants, sous le vestibule, vers cinq heures du soir, le *butler* assis, son journal à la main, déguste un verre de *porto;* autour de lui, des huissiers à chaîne, des laquais galonnés, des valets de pied munis de leur longue canne, regardent d'un air indolent et seigneurial les bourgeois qui passent. — Carrures et culasses prodigieuses des cochers ; que d'aunes de drap il faut pour contenir un pareil torse ! — Ce sont les favoris de la création, les mieux nourris, les plus reposés, tous choisis et triés pour être les représentants de la nation au physique. Dans les grandes maisons, on les appareille ; les deux laquais doivent être de la même taille, comme les deux chevaux. Dans les annonces des journaux, chacun d'eux indique sa taille : 5 pieds 9 pouces 1/2, 5 pieds 11 pouces. Tant pour la plénitude des mollets, tant pour la belle attache des pieds, tant pour la prestance noble ; l'air décoratif leur vaut jusqu'à vingt

livres par an de surplus. On les soigne et ils se soignent en conséquence. Table servie presque aussi bien que celles des maîtres; plusieurs sortes de vins et de bière, et des loisirs ! — Leur extérieur doit annoncer la richesse et la tenue de la maison ; ils le savent et ils en sont fiers. Partant leur bêtise majestueuse est passée en proverbe. Thackeray en a tiré plusieurs figures de ses romans, et un de ses romans tout entier. Caricatures du *Punch* sur le même sujet : un valet donne congé à mylord parce qu'il a vu mylord sur l'impériale d'un omnibus; un autre, parce que le ton de sa livrée cadre mal avec son teint. Le laquais derrière la voiture est si beau, qu'il a l'air d'une grande poupée; les *street-boys* lui piquent les mollets pour savoir s'il est vivant ou empaillé.

Même type athlétique et charnu chez des gentlemen; j'en ai quatre ou cinq parmi les personnes de ma connaissance[1]. — Parfois l'excès de nourriture ajoute une nuance; tel un gentleman dans mon wagon le jour du derby : large face rougeaude à joues molles et retombantes, grands favoris roux, yeux bleus inexpressifs, tronc énorme dans une courte jaquette claire, souffle bruyant; le sang teintait en rose les mains, le col, les tempes et jusqu'au-dessous des cheveux ; quand les sourcils se fronçaient, c'était la physionomie inquiétante et trouble qu'on voit aux portraits de Henri VIII; au repos, devant cet amas de chairs, on a l'idée d'une

[1] *Matrimonial News*, n° 1927 :

« Un gentilhomme campagnard de première classe, cultivant sa terre patrimoniale d'une valeur de 25,000 livres sterling. Blond ardent. Taille : 6 pieds 2 pouces. Poids : 16 stones (102 kilogr.), remarquablement bien proportionné, d'une vigoureuse santé. »

bête de boucherie, on suppute tout bas les cent vingt kilos de viande. — Vers cinquante ans, par l'effet du même régime assaisonné de porto, la taille et le visage se déforment, les dents font saillie, la physionomie se grime et tourne à la caricature horrible et tragique ; par exemple, le jour de la revue des volontaires, près de Hyde-Park, un gros général en rouge avec un air de bouledogue et une figure rouge brique marquetée d'excroissances violettes. — Dernière nuance, chez des gens du peuple, quand la mauvaise eau-de-vie remplace le porto, entre autres, dans les rues basses qui bordent la Tamise, plusieurs figures apoplectiques et gonflées, dont le ton écarlate pousse presque au noir, des yeux éteints, injectés, de homard cru ; la brute abrutie.

Diminuez la quantité de sang et de graisse, en gardant la même ossature, et en accroissant l'air campagnard : barbe et moustaches énormes et sauvages, chevelure embrouillée, yeux roulants, mufle truculent, larges mains noueuses : c'est le Germain primitif qui sort de ses forêts ; après l'animal de parade (*portly*), après l'animal à l'engrais (*overfed*), l'animal de combat (*fierce*), le taureau anglais.

Tout cela est assez rare ; ce sont les extrémités du type. Bien plus fréquent est l'animal de labeur, le grand corps osseux, plein de saillies et de ressauts, pas très-bien agencé, *ungainly*, maladroit, un peu automatique, mais de forte structure, et aussi capable de résistance que d'effort. Il n'est pas moins fréquent chez les gentlemen, les clergymen, dans les professions libérales que dans le peuple. J'en ai trois exemplaires sous les yeux :

Un long clergyman, roide, gelé, et qui ne dégèlera jamais; gestes de télégraphe, opinions étroites et absolues, mais charitable et qui prouve son dévouement. Il a fallu cette dure charpente pour résister trente ans à ce métier apostolique : prédications incessantes, visites dans les *lanes* infectes, veilles, grandes courses à pied dans la boue des faubourgs.

Un membre du parlement, épaules, pieds et mains de charretier, grandes dents blanches trop serrées, forte mâchoire qui s'entre-bâille à peine pour parler, traits irréguliers et très-marqués, toute la personne grandement et rudement taillée comme à coups de serpe, et insuffisamment dégrossie. L'habit moderne, les gants, la cravate bleue, le linge éclatant de blancheur, sont étranges sur les muscles qui pourraient traîner un camion et soutenir un assaut de boxe. L'œil est terne ; peu de gestes, peu de paroles, point d'esprit, ni, ce semble, d'idées. Ce n'est pas un *leader*, il n'est que membre dans un parti, il vote et travaille. Mais pour les longues séances de nuit, pour le dépouillement des paperasses et la vérification des comptes, dour les meetings, les comités, les clubs, pour le travail ennuyeux et indéfini, il est bien bâti et excellent.

Le troisième est un Anglais de la classe moyenne que j'ai rencontré hier avec son ménage en omnibus. Trente-deux ans, vêtu de neuf (douze ou quinze mille francs par an, je suppose), air de solidité et de résolution, bonne machine bien assise, bien construite, bien tenue, infatigable et régulière, le vrai *pater familias* qui commence; visage froid, correct, immobile, un peu lourd et terne. A côté, la jeune femme en velours noir, chapeau et fanfreluches trop voyantes, naïve et

gracieuse, toujours occupée de son bébé ; celui-ci très-blanc, regorgeant de chair, de santé, d'embonpoint, de jupes bouffantes et brodées qui font paquet et étalage. En face, la bonne de trente-cinq ans, qui essaye de complaire et de sourire avec respect.—Voilà un bon spécimen du ménage anglais : le mari traîne énergiquement, consciencieusement et sans bâiller sa charrette conjugale. Son bonheur doit être de prendre du thé le soir, chez lui, en pantoufles ; il aura beaucoup d'enfants, qui, ne sachant comment vivre, émigreront, et auront besoin, contre les *hardships*, d'une constitution pareille à la sienne.

Sur cette vigoureuse charpente d'os et de muscles, mettez l'intelligence lucide, calme, active, développée par l'éducation spéciale ou par l'éducation complète ; vous aurez la belle nuance du même type, l'homme sérieux, capable, digne de commander, en qui, en cas urgent, on pourrait et on devrait avoir confiance, qui viendrait à bout de choses difficiles. En habits neufs et trop soignés, en costume trop clair, la disparate du contenant et du contenu n'est pas loin d'être grotesque. Mais supposons-le sur le pont d'un navire, dans une bataille, ou simplement dans un bureau à la tête de vingt commis, dans un tribunal pour porter arrêt sur les fortunes et sur les vies, il sera beau, d'une beauté morale. Ce corps peut porter l'âme sans défaillir

Même force de pousse et de structure chez beaucoup de femmes, et bien plus souvent qu'en France : sur dix jeunes filles, il y en a une admirable, et cinq ou six qu'un peintre naturaliste aurait du plaisir à regarder. A cheval surtout et en plein galop, ce sont des amazones non-seulement pour l'adresse et la ferme assiette, mais

pour la taille et la santé ; devant elles, on pense à la vie naturelle, grecque et gymnastique. Telle hier, dans un salon, grande, bien développée de buste et d'épaules, les joues en fleur, active et sans trop d'expression, me semblait faite pour vivre sous les allées d'un parc ou dans les grandes *halls* d'un château, comme sa sœur, la statue antique, dans l'air libre des montagnes ou sous le portique d'un temple au bord de la mer ; ni l'une ni l'autre ne pourraient respirer dans nos petits appartements de Paris. La soie mauve de la robe suit la forme depuis le col jusqu'aux hanches, descend et s'étale comme une vague lustrée ; pour la peindre en déesse, il faudrait la palette de Rubens, ses rougeurs de roses répandues sur un ton de lait, ses grandes coulées de chair versées d'un seul jet ; seulement ici le contour est plus sobre et la tête est noble. — Lady Mary Wortley Montaigu, qui venait de voir la cour du régent en France, raillait durement nos beautés minces, fardées, maniérées, et leur opposait avec orgueil « les vives couleurs et la fraîcheur parfaite » des carnations anglaises. En revanche, on peut quelquefois se rappeler ce portrait moqueur d'Hamilton : « Madame Wetenhall était proprement ce qu'on appelle une beauté toute anglaise : pétrie de lis et de roses, de neige et de lait quant aux couleurs ; faite de cire à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds ; mais tout cela sans âme et sans air. Son visage était des plus mignons, mais c'était toujours le même visage ; on eût dit qu'elle le tirait le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous ? la nature en avait fait une poupée dès son enfance et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. »

Cependant, même quand la physionomie et la forme sont vulgaires, l'ensemble laisse l'esprit content ; une solide ossature et par-dessus une chair saine, voilà l'essentiel pour la créature vivante. L'impression est la même que devant une maison en bonnes pierres de taille, dont les plâtres et les vernis sont neufs. On n'exige pas qu'elle soit d'une architecture parfaite, ni même élégante. Elle résistera au mauvais temps, elle est confortable, agréable à son hôte ; cela suffit.

Deux causes probables, l'une qui est la nature spéciale, la conformation héréditaire de la race ; l'autre qui est l'habitude de la vie en plein air et de l'exercice corporel. Une Revue parlait dernièrement de cette *rude unfeeling health*, qui effarouche un peu les étrangères délicates, et l'attribuait à l'usage du cheval, aux longues promenades à pied que les Anglaises font à la campagne. — A ces avantages sont joints plusieurs inconvénients : le teint clair s'altère aisément et vite ; chez beaucoup de jeunes femmes, le nez rougit de bonne heure ; elles ont trop d'enfants, ce qui les déforme. Vous épousez un ange blond, svelte et candide ; dix ans après, vous aurez peut-être à côté de vous pour la vie une ménagère, une nourrice, une couveuse. J'ai dans l'esprit deux ou trois de ces matrones, larges, roides, et sans idées ; figure rouge, yeux d'un bleu faïence, énormes dents blanches, c'est le drapeau tricolore.

D'autres fois, le type s'exagère ; on voit des asperges extraordinaires, des poteaux plantés dans des robes bouffantes. De plus, deux fois sur trois, les pieds chaussés de *boots* solides sont tout virils, et quant aux dents longues, plantées en avant, on ne peut s'y habituer ; est-ce là une cause ou un effet du régime carnivore ? — Le

costume trop orné et mal agencé achève ces disparates. Ce sont des soies violettes ou ponceau, des robes vert-pré et à fleurs, des écharpes d'azur, des orfévreries, le tout pour enharnacher tantôt des haridelles gigantesques qui font penser à des chevaux réformés de grosse cavalerie, tantôt des tonnes massives bien sanglées qui débordent malgré leur sangle. De ce genre, ces jours-ci, à Hyde-Park, était une dame à cheval suivie de son groom : cinquante-cinq ans, plusieurs mentons, le reste à l'avenant, mine impérieuse et hautaine; le tout ballottait au moindre trot, et il était difficile de ne pas rire.

Autre spécimen, les enfants. J'ai vu Eton, Harrow-on-the-Hill. Pour les tout petits, dans les *nurseries*, ce sont des fleurs vivantes, des roses épanouies; à la campagne surtout, les grosses joues de chérubin, la fermeté et l'ampleur des chairs annoncent la séve opulente qui fera plus tard un gaillard solide.— Vers sept ans et au delà, ce n'est pas l'intelligence qui domine, mais l'énergie physique et morale. Souvent l'air est boudeur, très-peu aimable; on pense à de jeunes dogues. Par exemple, les petits H et M., fils de grandes familles, semblent et sont de simples rustres rétifs à la culture, bons pour la chasse et les coups de poing de leurs écoles.

« Un petit Anglais, me dit un observateur, est féroce, indomptable; il y a dans ses veines du sang de *rover* scandinave; de là l'emploi des verges; dans nos écoles on ne saurait s'en passer. » — Peu de précocité et de vivacité, mais beaucoup d'initiative et de ténacité. Eliot en a donné un très-bon spécimen dans le caractère de Tom, le frère de son héroïne[1].—Très fréquemment il est

[1] Voir le roman intitulé : *The Mill on the Floss.*

butor; les caricatures ont saisi ce trait. « Charlotte, dit un petit bonhomme de huit ans à sa sœur qui en a dix-huit, prêtez-moi votre boîte de peinture. — Non, monsieur, vous savez comme vous y avez tout abîmé la dernière fois. — Très-bien; alors je vais mettre mon cochon d'Inde sur votre cou. » — Et il lève le cochon d'Inde pour exécuter sa menace. — Les instincts animaux sont trop forts en lui, il a trop de santé, les livres lui répugnent, il ne veut ni ne peut apprendre. Il aime mieux manger, boxer, jouer au cricket, aller à cheval.

Par un autre effet des mêmes instincts, il est brave, endurant, hardi, aguerri aux coups et aux risques de toute sorte. « C'est une chose étrange, dit l'auteur de *Tom Brown's School-Days*, que de voir combien presque tous les petits garçons anglais sont amoureux du danger. Vous en trouverez dix pour s'adjoindre à une chasse, grimper à un arbre, traverser à la nage un courant, s'il y a chance de se casser un membre ou de se noyer; et vous n'en trouverez qu'un pour jouer aux boules, rester tranquille sur le sol uni, ou se baigner où il a pied. » Le petit Tom allant à l'école passe une nuit très-froide sur l'impériale de la diligence, et tout gelé qu'il est, il persiste parce qu'il a le « plaisir silencieux, si cher à tout Anglais, d'endurer, de résister, de lutter contre quelque chose et de ne pas céder. » — J'ai dans la mémoire cinquante petits faits semblables. Au total, il est certain pour moi que l'animal physique, l'homme primitif, tel que la nature le livre à la civilisation, est ici d'espèce plus forte et plus rude.

Voici quelques-uns de ces petits faits. Ces jours-ci, aux brasseries et dans deux fermes, j'ai vu des chevaux de labour et de trait : ils ressemblent à des éléphants;

un des fermiers en a douze qui coûtent de cinquante à soixante livres. Ce sont des athlètes de l'espèce : poil luisant, reins musclés, croupes colossales. L'un d'eux, plus petit, est Français, et le fermier le dit plus faible, moins capable de résister aux intempéries. Or, partout j'ai trouvé cette sorte de parenté entre le cheval et l'homme. Par exemple, suivez-la tour à tour dans le Var, à Orléans, en Normandie et en Angleterre.

D'autre part, un médecin habile qui traite ici un Français ne lui donne que demi-dose ; la dose anglaise serait trop forte pour lui et lui ferait mal. Si vous demandez un purgatif au pharmacien, c'est du calomel qu'il vous apporte ; un Anglais en a très-souvent chez lui, et en avale une pilule quand il se sent la tête un peu lourde ; les médecines ici seraient faites pour des chevaux français. — Pareillement leurs vins ordinaires, porto, sherry, très-chauds, très-liquoreux, sont en outre coupés d'eau-de-vie ; ce mélange leur ôte leur finesse. Mais s'ils étaient purs, les Anglais les trouveraient fades ; nos vins de Bordeaux et même de Bourgogne sont trop légers pour eux. Dans la classe moyenne, on préfère l'ale, le stout, le porter, surtout le *brandy and water*, sorte de grog où l'eau-de-vie entre pour moitié. Pour leur plaire, il faut que la boisson soit âpre ou brûlante ; le palais doit être gratté ou raclé.

Même impression si on goûte leur cuisine ; sauf dans les très-beaux clubs et chez les Anglais *continentaux*, qui ont un cuisinier français ou italien, elle n'a pas de saveur. J'ai dîné exprès dans vingt tavernes, depuis les plus basses jusqu'aux plus hautes, à Londres et ailleurs. De grosses portions de viande graisseuse et des légumes

sans sauce : on est amplement et sainement nourri, mais on n'a pas de plaisir à manger. Le meilleur restaurant de Liverpool ne sait pas accommoder un poulet. Si votre palais veut avoir une jouissance, voici un plateau de piments, des poivres, des condiments, des vinaigres indiens; une fois, par mégarde, j'en mis deux gouttes dans ma bouche ; autant avaler un charbon ardent. A Greenwich, ayant déjà mangé du *white bait* ordinaire, j'en prends dans une seconde assiette; c'était un plat au curris, excellent pour peler la langue. Enfin, sur les diligences et sur le pont des bateaux à vapeur, beaucoup de gentlemen et même des dames restent par préférence au vent et à la pluie, sauf à être ébouriffés et mouillés; les intempéries leur plaisent. — A mon avis, tous ces traits indiquent des sens moins fins et un tempérament plus robuste.

Ce corps si robuste a de grands besoins. — Ils nous trouvent sobres ; partant, nous devons les trouver voraces. Les économistes disent qu'en moyenne un Français mange un mouton et demi par an, et un Anglais, quatre. Aux tables des restaurants, on vous sert un petit pain pour un très-copieux morceau de viande. — Caricatures dans le *Punch* sur les petits garçons gourmands : « Quelle terrible existence! dit une jeune fille en voyant deux énormes porcs à l'engrais. Ne rien faire que manger et dormir ! » — Son frère, de dix ans, répond : « C'est justement de toutes les choses au monde celle que j'aimerais le mieux. » Exagération visible, mais qui indique un trait de mœurs. Van Brugh, dans son *Voyage à Londres*, a déjà peint le portrait du petit squire glouton, inconnu en France. — De tout temps, ils se sont glorifiés d'être carnivores et amplement

nourris; c'était, à leurs yeux, un privilége de leur race, et un aliment de leur courage. « Race vigoureuse et vaillante, dit un de leurs récents historiens[1], saine de corps, fière et hautaine de cœur, amplement fournie de muscles qui, nourris par les grandes pièces de bœuf, étaient la merveille de leur siècle... Ils devaient en partie cette grande force physique à l'abondance prodigue où ils vivaient... Ennemis et amis, tous les décrivent comme la plus belliqueuse et la plus redoutable race de l'Europe... Cellini les appelle les bêtes sauvages anglaises... Quatre cents aventuriers, apprentis vagabonds de Londres, et qui formaient un corps de volontaires dans la garnison de Calais, furent, pendant des années, la terreur de la Normandie. Quand ils périrent à la fin, ils tombèrent entourés par une troupe six fois plus nombreuse et ils se firent tailler en pièces, en désespérés qui ne regardent plus à rien. »

Un Anglais, avec qui je causais au derby, partait du même principe pour ne pas approuver tout à fait les sociétés de tempérance. Selon lui, la race a besoin d'excitants ; même dans l'Inde, où il a vécu cinq ans, les Anglais auraient tort de renoncer entièrement aux spiritueux. « Nos matelots ne vivraient pas sans leur verre d'eau-de-vie. Nous sommes un peuple éminemment énergique; il nous faut une nourriture et une boisson forte pour remonter notre machine; sans cela point d'*animal spirits*. C'est à cause de ce régime que nos marins sont si endurants et si braves. Quand ils vont à l'abordage, et qu'ils ont tiré leurs pistolets, ils les jettent sur le pont ennemi au hasard, disant qu'ils sont sûrs de les retrouver après la victoire. »

[1] Froude, *History of England*, tom. I, ch. XIX.

Il est possible qu'il ait raison ; certaines organisations sont dépensières; il y a des cheminées qui tirent mal, si l'on n'y fait pas beaucoup de feu. D'ailleurs, le climat, le brouillard, la grandeur du travail physique et mental poussent à la consommation ; tel ouvrier anglais, qui fait à lui seul l'ouvrage d'un Français et demi et vit dans le *Fog* de Manchester, est une locomotive dont la chaudière ne bout qu'à force de spiritueux et de viande. Pitt n'avait pas trop de deux bouteilles de Porto à son dîner. — Mais je reviens à mes types.

II. Le flegmatique : les impressions se font en lui sans provoquer l'expression, à plus forte raison, l'ébranlement, le trouble, l'explosion. C'est le contraire absolu de la pétulance et de la passion méridionales. Air froid, figé, gestes d'automate, physionomie immobile, peu ou point de paroles.

B...., adressé à une famille, fait visite ; il est en train de causer avec la maîtresse de la maison ; arrive le mari, qui le voit dès la porte, traverse le salon en silence et les yeux tournés ailleurs, s'assoit, et, au bout d'une minute, lui dit sans remuer un muscle du visage ; « Content de vous voir, monsieur. » Rien de plus : après cinq autres minutes, il prend un journal et lit. Ce n'est pas mécontentement : il est hospitalier et bienveillant.

Récit d'un officier : Un amiral anglais, après un long combat, force le vaisseau ennemi à se rendre, et reçoit sur sa dunette le capitaine prisonnier avec ce seul mot : « Fortune of war. » (Ce sont les chances de la guerre.) — Politesse, mais abréviative, à la laconienne.

Voici un fragment de lettre d'un de mes amis, après

quelques semaines de séjour : « Vous dirai-je ce qui m'a le plus frappé dans ce pays-ci? C'est l'assoupissement du système nerveux. Je regardais jouer au cricket l'autre jour, dans le *green* de Kew ; il y avait là sept ou huit jeunes Anglais qui se renvoyaient les balles. Certainement, ils ont dû faire des fautes, être maladroits plusieurs fois. Eh bien, pendant plus d'une heure et demie, il n'y a pas eu un cri, pas une seule observation faite à haute voix et d'un ton de reproche. Ils se renvoyaient les balles, changeaient de camp, tout cela avec le plus grand calme et le plus souvent en silence. — Vous avez dû remarquer que les Anglais parlent extrêmement bas. Une société italienne, dans laquelle je me suis fourvoyé par hasard, m'a positivement assourdi ; je m'étais habitué à ce ton modéré des voix anglaises.

« Mon cocher, l'autre jour, s'avise de se lancer à toute bride dans un *mews* (écurie) ; il fait peur à deux chevaux de maître qu'on était en train d'atteler. Le groom accourt, prend ses chevaux par le mors, les calme. Pas un seul mot vif échangé entre ces deux hommes. Figurez-vous la même scène en France, les injures du laquais fier de son maître, les grossièretés du plébéien jaloux, etc.

« Voilà, mon cher ami, ce que j'ai vu de plus significatif en Angleterre, et ce par quoi je m'explique la liberté anglaise. Ces gens-là ont de l'eau dans le sang, tout comme leur bétail dont la viande manque de suc : comparez les gigots de Saint-Léonard à ceux de Londres. Voilà pourquoi on peut leur permettre de se réunir, de brailler, d'imprimer ce qu'ils veulent. Ce sont des primates à sang froid et à circulation lente. »

Parmi les personnes que j'ai fréquentées, il y a deux

ou trois hommes très-instruits, tres-considérés, qui pensent, qui ont écrit et qui parlent bien. Mais parler leur est désagréable. Ils font les honneurs de leur maison, et assistent aux conversations les plus intéressantes presque sans mot dire : non pas qu'ils soient inattentifs, ennuyés, distraits ; ils écoutent, cela leur suffit. Si on les interroge directement, ils résument leur expérience en une phrase ; cette dette payée, ils redeviennent muets et cela n'étonne point ; on dit seulement pour expliquer leurs façons : « C'est un homme de peu de paroles. » (*Few words.*)

A présent, joignez à cette disposition le tempérament robuste et un peu grossier qu'on a décrit tout à l'heure vous aurez une nuance particulière, le *sluggish*, lent, lourd, terne, matériel, impropre à toute culture fine, content de son occupation machinale, le vrai *boor* flamand de van Ostade. Voici une biographie qui montre ce caractère joint à l'aptitude pratique et à un talent spécial.

John S... est fils d'un ouvrier aux environs de Bristol ; il a travaillé dès l'enfance à la petite forge de son père. Ayant des dispositions pour la mécanique, il inventa une espèce de boulon pour attacher les rails à leurs solives ; là-dessus un gentleman riche, bien élevé et qui le connaissait, lui offrit de l'argent afin de monter une usine. John consulte son père qui est demeuré simple ouvrier, d'esprit étroit, et qui refuse l'association. John persévère, étudie beaucoup, apprend ce dont il a besoin en mécanique, s'exerce longtemps, reçoit les fonds et monte l'usine ; l'an dernier elle a rapporté aux associés vingt mille livres sterling de bénéfices nets. Maintenant il a vingt-huit ans, il est déjà riche, et passe

sa journée de la façon suivante. Le matin, il va à son usine, inspecte, surveille, prend la lime, enseigne le tour de main à un ouvrier maladroit, rentre horriblement sale, se lave et déjeune. De même l'après-midi. Il dîne. Le soir, il s'assied dans un petit café voisin, boit pour six pence de bière, fume sa pipe, et rentre pour se coucher à dix heures. Depuis trois ou quatre ans, il a une fiancée et ne l'épouse pas ; pourtant, elle a vingt-quatre ans, il l'aime, il a l'intention de l'épouser, il l'épousera ; mais il est *sluggish*, se trouve bien comme il est ; c'est inertie, inertie morale. Pour elle, elle l'attend patiemment, elle est douce, soumise. Il va la voir le samedi soir, fait de petits voyages avec elle, visite des amis ; tous deux découchent, et reviennent ensemble le lundi. Tout cela très-honnêtement ; les mœurs tolèrent ces libertés, et personne n'en cause. Au reste, pas une idée, pas une curiosité ; à peine s'il sait l'orthographe ; il ne lit pas, il ne s'intéresse qu'à son état : une jaquette usée pour le travail, et une jaquette propre pour le dimanche ; rien au delà ; son cercle est tracé, il y reste comme un escargot dans sa coquille. Pourtant, sur le conseil du gentleman, son associé, il vient de se faire bâtir une belle maison ; mais il n'y est pas à l'aise. — Eliot, dans ses romans, a peint admirablement ces naturels pesants, bornés, si fréquents en Angleterre, qui demeurent fixés et comme à l'attache dans la vie animale, ou manuelle, ou locale, gardent la tradition, et n'en sortent que de loin en loin, par exception, et sur un point.—Voyez aussi l'hôtelier John Willet dans *Barnaby Rudge*, de Dickens, caricature excellente. Le personnage est moitié bœuf et moitié taureau ; dans cette masse épaisse de chair, les idées rares et courtes sont

comme figées, et aucune idée nouvelle ne pénètre.

Au contraire, quand l'homme est un gentleman intelligent et cultivé, le tempérament flegmatique lui donne l'air parfaitement noble. J'en ai plusieurs dans la mémoire, au teint pâle, aux yeux d'un bleu pâle, aux traits réguliers, qui font un des plus beaux types de l'espèce humaine. Rien de trop chevaleresque, de brillant et galant, à la façon du gentilhomme français ; on sent un esprit absolument maître de soi, et que le vertige ne peut atteindre. — Ils érigent en vertu cette qualité de leur tempérament ; selon eux, le principal mérite d'un homme est de garder toujours sa tête froide et lucide (*clear and cool head*). Ils ont raison ; rien de plus utile dans le malheur et dans le danger, et c'est bien là un de leurs traits nationaux, le don par lequel ils réussissent. Un officier français qui a fait la guerre de Crimée me conte comment à Inkermann un bataillon anglais de chasseurs détruisit deux régiments russes. Les Russes tiraient toujours et ne reculaient pas d'une semelle ; mais ils étaient troublés et visaient mal ; au contraire, les chasseurs anglais évitaient de se presser, ajustaient, et ne perdaient presque aucun de leurs coups. L'homme est dix fois plus fort quand son pouls reste calme et que son jugement demeure libre.

Les conséquences et les nuances d'un type sont innombrables. Si l'on part de ce principe que chez le flegmatique, les gestes, le mouvement et l'expression sont nuls, rares ou difficiles, on s'explique les figures suivantes ; je copie des croquis pris sur place :

Le *swell*, ou dandy de second ordre. Absolument une gravure de modes ; tout ce qu'il y a de plus neuf et de plus correct en linge et en habits ; les favoris, la mous-

tache et les cheveux sortent des mains du coiffeur, et il a l'air lui-même d'une poupée de coiffeur; son teint clair et ses yeux de verre conviendraient à une figure de cire ; attitude immobile, gestes compassés, il ne dérangera pas un pli de sa cravate ; ses habits sont sur lui comme pour la montre. Le mouvement diversifié, imprévu, et la physionomie gracieuse, gaie, amusante, qui peuvent seuls faire tolérer cette espèce, manquent tout à fait, et il ne reste qu'un sot empaillé.

Le personnage roide, qui marche comme s'il avait un pieu dans le corps.—Très-fréquent chez les clergymen.

La grande machine mal agencée dont les rouages sont rouillés. Voyez beaucoup de grands jeunes gens et aussi des hommes de cinquante ans qui ont travaillé : toutes les pièces qui les composent grincent d'être ensemble. Les gestes et la physionomie n'ayant pas l'agilité nécessaire partent maladroitement, hors de propos et avec une explosion discordante. Cela est surtout visible dans le mouvement convulsif de la bouche.

Le timide. L'expression lui étant difficile, il s'en exagère la difficulté. S'il a peu d'esprit, son silence habituel l'enfonce toujours plus avant dans sa niaiserie native ; s'il en a beaucoup, il se concentre, il vit solitaire dans un monde de sentiments intimes dont il n'a ouvert l'accès à personne, et, à mesure qu'il se sent plus étranger, il se renferme davantage. — Ces deux sortes de caractères sont si nombreux ici qu'on ne saurait le dire. Non-seulement des jeunes filles, mais des femmes de quarante ans s'effarouchent d'une figure nouvelle ; on me cite une lady du premier rang ayant l'habitude des grandes cérémonies et qui devient muette, rouge, quand un étranger lui est présenté. Des hommes,

extrêmement instruits, savants même, ayant voyagé, sachant plusieurs langues, sont embarrassés en compagnie; on vivrait six mois avec eux sans s'apercevoir de leur mérite ; ils n'ont ni l'art ni le désir de se produire; pour ouvrir la bouche, il faut une grande secousse, un intérêt urgent. J'en sais un qui bégayait dans un salon, et qui les jours suivants, dans huit meetings, a parlé avec une très-grande éloquence.— Cette sorte de maladresse et de honte, toute physique, est propre aux nations germaniques. Au contraire, l'Italien, le Français parlent naturellement, avec aisance et confiance; le Français encore plus que l'Italien, parce qu'il se fait tout de suite le camarade de son interlocuteur. Un vieil historien a noté ce trait que le Français est celui de tous qui parle avec le moins de trouble aux rois et aux princes.

Par un autre effet de ce tempérament, maintes fois la créature humaine se trouve attardée, peu précoce; elle n'ose pas se développer, elle demeure plus longtemps dans la vie animale ou enfantine ; elle est souvent naïve, innocente, primitive. La physionomie reste jeune ici bien plus tard que chez nous, surtout qu'à Paris, où elle se flétrit si vite. Parfois elle reste candide jusque dans la vieillesse; je me rappelle en ce moment deux dames âgées en cheveux blancs dont les joues étaient unies et doucement rosées; après une heure de conversation, on découvrait en elles des fraîcheurs d'âmes égales à celles de leur teint.— Comme tout trait un peu général celui-ci produit des grotesques et des chefs-d'œuvre.

— Le piquet solennel (*dignified*) ; corps et esprit ankylosés ; beaucoup de principes.

— L'effarée, qui ouvre la bouche niaisement et a l'air de ne pas comprendre.

— La grande génisse grasse, lymphatique, aux cils blancs.

— L'oie femelle : grands yeux niais à fleur de tête, longue taille mal emmanchée au-dessus des bouffissures de la crinoline.

— La jeune fille enfant, rose, folâtre, aux cheveux épars sur le col, véritable oiseau, qui rit et gazouille incessamment, et sans plus d'idées qu'un oiseau. Dickens a peint ce type dans Dora, la *child-wife* de David Copperfield.

— La vierge blonde, aux yeux baissés, rougissante, plus pure qu'une madone de Raphael, sorte d'Ève, incapable de chute, dont la voix est une musique, adorable de candeur, de douceur, de bonté, et devant laquelle on est tenté de baisser les yeux par respect. Depuis Virginia, Imogène et les autres femmes de Shakspeare ou de ses grands contemporains, jusqu'aux Esther et aux Agnès de Dickens, la littérature anglaise les a mises au premier plan ; elles sont la plus parfaite fleur du pays.

— La parfaite honnête femme, calme, sérieuse, de qui la tentation n'a jamais approché, et dont la vie est arrangée de façon à écarter toute curiosité, toute mauvaise pensée, toute chance de faillir. — Dans ce genre, beaucoup de jeunes quakeresses sont frappantes: chapeau court auvergnat, ou doublé d'un voile blanchâtre, teint

reposé d'une religieuse. L'expression est celle d'une personne qui a vécu dans un enclos moral sans avoir jamais l'idée d'en sortir.

Comme la toilette est une sorte d'expression, un dehors superposé aux autres dehors, elle dénote ce que manifestaient déjà la physionomie et les gestes, à savoir: la maladresse, le manque d'habileté, de souplesse, de tact. Règle générale, le costume doit traduire la personne, et ici presque toujours il la traduit mal. — Deux exceptions : l'habit de cheval, l'amazone noire qui prend la taille, qui est simple, sans ornements, et montre la hardiesse, l'agilité, la force, la santé physiques ; l'habit de voyage, le petit chapeau de paille avec un seul ruban, la robe unie, les bottines de cuir solide, tout ce qui indique la bonne marcheuse, dépourvue de coquetterie, capable de monter avec son mari sur une impériale de diligence, d'être la vraie compagne de l'homme, et non une poupée délicate, embarrassante. — Hors de ces deux costumes, leur toilette emphatique et surchargée est d'une lorette ou d'une parvenue; on est tout surpris de voir cet attirail sur une figure de jeune femme honnête. A Hyde-Park, le dimanche, sur des dames ou des jeunes filles de la bourgeoisie riche, l'exagération du costume est choquante : chapeau semblable à des touffes empilées de rhododendrons, ou d'une blancheur de neige, d'une petitesse extraordinaire, avec des paquets de fleurs rouges et d'énormes rubans ; robes de soie violette et lustrée à reflets éblouissants, ou de tulle roide sur une envergure de jupons hérissés de broderie : immenses châles de dentelle noire qui descendent jusqu'aux talons ; gants immaculés blanc

ou d'un violet vif; chaînes d'or, ceintures d'or avec des agrafes d'or ; cheveux tombants sur la nuque en masse luisante. L'éclat est brutal; elles semblent sortir d'une armoire et défiler pour le compte d'un magasin de nouveautés. Non pas même cela, car elles ne savent pas porter leurs toilettes. Elles ont la tête roide sur le cou, comme un suisse à la procession; leurs cheveux sont plaqués ou trop tombants ; leurs habits sont posés sur elles comme sur un portemanteau de bois. La crinoline fait cuve en bas, les mantelets se relèvent par derrière en bouffissures maladroites et prétentieuses ; il n'y a pas trois jolies tailles. La blanche rangée de dents est une tache crue sur le rouge des lèvres; les pattes noires fortement chaussées se montrent sous les jupons ballonnants. Ainsi boursouflées, elles marchent en bruissant; leur robe les suit et les précède, avec le va-et-vient d'une cloche. Comparé à l'ondulation souple, aisée, muette, serpentine d'une robe et d'une d'une démarche espagnole, le mouvement ici est énergique, discordant, saccadé comme d'une mécanique.

III. Dernier type, la créature active, énergique, capable d'entreprise, d'efforts, d'*endurance*, de persévérance, et qui aime l'effort pour l'effort. Les éléments d'un pareil caractère sont nombreux, et je ne les débrouille pas bien encore. Voyons des cas particuliers, des exemples.

Un jour, comme je revenais d'une visite à la campagne, deux jeunes gens font demander si je veux les prendre dans mon *fly* pour les conduire à la station, et offrent de payer la moitié du *fly*. Naturellement, j'accepte le commencement de la proposition et je refuse

la fin. Nous causons. Ce sont deux frères, dix-neuf ans, dix-sept ans ; ils ont dix frères et sœurs, et partent pour la Nouvelle-Zélande ; ils comptent rester douze ans et revenir avec une fortune ; ils seront *sheep-farmers*, éleveurs de moutons. Impossible de rendre l'élan, l'ardeur, la décision de leurs gestes et de leur accent ; on sent la surabondance d'énergie et d'activité, la *plenty of animal spirits*, qui déborde. Ils ont l'air de lévriers bien découplés, humant l'air, en pleine chasse. Selon l'aîné, il y a déjà en Nouvelle-Zélande des villes de dix mille âmes. Avec mille ou deux mille livres sterling de capital, on peut, au bout de douze ans, en rapporter vingt mille. — « Vous aurez une trentaine d'années ; vous reviendrez juste à temps pour vous marier. — Yes, sir. » — Ce mot a été dit avec le plus vif éclat, avec une admirable explosion juvénile. — La première année il apprendra son métier ; puis il se lancera, il nagera de lui-même. Là-bas, on est son propre manœuvre. « Bâtir, fendre le bois, labourer, moissonner, paître les bestiaux, tondre les moutons, tout avec ces mains-là ! » Et de rire avec le plus âpre et le plus joyeux entrain. — Il a quelque préparation : il a vécu dans une ferme, il sait un peu de mathématiques appliquées, l'allemand, pas le français, et il a voyagé en France, en Allemagne, en Suisse ; ses phrases sont hachées, vibrantes et comme dardées ; « Obligé d'aller aux colonies ; familles nombreuses, vous savez ; obligé de s'aider soi-même. » — Ces deux jeunes gens gais, hardis, entreprenants, m'ont fait plaisir ; voilà une belle manière d'entrer dans la vie ; on ose beaucoup ici ; le monde est ouvert et on l'écrème. L'Angleterre reste le but du retour, le trésor où tout afflue et reflue. Une fois la fortune faite, l'élan

continue; les enfants d'un père riche sont tenus de travailler à cause de leur nombre, et parce que la loi de succession donne la plus grosse part à l'aîné. En outre, riches ou enrichis, ils ont tous pour emploi la politique, les associations, la vie publique, locale ou générale. Toujours le travail qui apparaît comme but ou terme du travail. Chez nous, on fait fortune pour se retirer, se reposer, être oisif, et procurer à ses enfants le moyen de l'être.

Otez la jeunesse : avec des dehors plus calmes, le même besoin d'agir et de faire subsiste dans l'âge adulte. A ce sujet, voici l'historique d'une vie que j'ai connue. M. W... est fils d'un petit commerçant (*shopkeeper*) qui avait six enfants. Ce père lui fit donner une éducation d'ingénieur praticien, et, sitôt que le jeune homme eut dix-huit ans, lui ordonna, non par dureté, mais par principe, de se suffire à lui-même. Beaucoup de parents ici croient qu'ils ne doivent à leurs enfants que l'éducation. — W... s'en alla en Ecosse, trouva une place de trente à quarante livres par an. Quelques années après, il est envoyé dans l'Inde pour poser un phare : trois cents livres par an. Le phare est bien installé, il repart et en pose un second : quatre cents livres par an et cent livres de gratification. — De retour, il travaille à la construction d'un pont tubulaire, en dirige les comptes rendus, devient secrétaire d'une compagnie à Londres : cent cinquante livres de fixe ; il se marie avec une jeune fille qui est *governess* et n'a pas le sou. — Présentement le voici secrétaire d'un grand établissement à six cents livres par an. Il y va tous les jours, y travaille dans son bureau pendant neuf ou dix heures à toute vapeur (*full steam*). De

trente à soixante-dix lettres à écrire, environ vingt-cinq visites à recevoir, et l'inspection d'une infinité d'objets et de personnes. — Rentré chez lui, il collabore à un Dictionnaire des antiquités grecques; pour cela il a d'abord lu les anciens dans les traductions, puis, aidé et conseillé par ses amis savants, les entrepreneurs du Dictionnaire, il est arrivé à les lire couramment dans le texte. Il passe à cela une partie des nuits; notez qu'il a choisi les articles petits, ennuyeux, parce que personne ne les aurait pris, et qu'il fallait quelqu'un pour les faire. Le but commandait en souverain; il a fourni un homme de bonne volonté, lui-même.— Outre cela, il a trouvé le temps d'apprendre et de savoir bien l'allemand, le français, la musique, de se cultiver en toute façon, d'être au courant de tout. Il avoue qu'il a besoin d'agir, qu'une fois, ayant passé deux jours tout à fait oisif, il mourait d'ennui; qu'il aime à voyager, parce que tous les jours on se bourre de faits, d'idées neuves; il prétend que ce besoin de travail est le fonds anglais; la machine se broie elle-même, si elle tourne à vide. — La jeune femme gracieuse, bien élevée et instruite, avait pour grand-père le menuisier d'un collége. Son père, le fils du menuisier, entré par faveur au collége, fit de très-belles études, eut les honneurs, sortit *tutor;* ayant pris des noblemen en pension chez lui, il obtint par leur crédit une cure qui valait par an cinq cents livres; de plus il était très-bon prédicateur: ses sermons se vendaient beaucoup. Aidé par sa réputation, il vint à Londres, fonda une chapelle avec le secours de quelques personnes riches, et finit par gagner environ douze cents livres par an. Marié deux fois, la première avec une femme qui n'avait rien, la seconde avec une

personne aisée, il a eu quatorze enfants du premier lit, six du second ; les fils sont professeurs, hommes de loi, clergymen, presque tous fort à l'aise; parmi les filles, plusieurs sont restées au logis, d'autres se sont faites gouvernantes, entre autres madame W... *to be independant.* — Ce dernier mot est tout à fait caractéristique, et selon moi, admirable. — W..., sa femme et leurs trois enfants vivent confortablement; ils louent pour deux cents livres par an un cottage aux environs de Londres ; tous les ans ils font un voyage en famille. — Il est clair pour moi qu'ils dépensent tout; s'ils pourvoient à l'avenir, c'est tout au plus par quelque assurance. — Très-bon spécimen de la vie anglaise : être confié de bonne heure à soi-même, épouser une femme sans fortune, avoir beaucoup d'enfants, dépenser tout son revenu, ne point économiser, travailler énormément, mettre ses enfants dans la nécessité de travailler de même, s'approvisionner incessamment de faits et de connaissances positives, se distraire d'une besogne par une autre besogne, se reposer par des voyages, toujours produire et toujours acquérir; ils ne souhaitent rien de mieux, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs enfants.

Une pareille disposition de cœur et d'esprit s'explique par beaucoup de causes concourantes ; voici celles que j'entrevois :

Le droit d'aînesse, et le grand nombre des enfants ; par suite chacun est tenu de s'aider lui-même et acquiert, tout petit, l'idée qu'il doit être l'artisan de sa fortune. Mais pour expliquer ce grand nombre d'enfants, il faut, entre autres causes, admettre chez les parents plus de courage et surtout plus d'insensibilité que chez nous :

plus de courage, car ils craignent moins les embarras d'une nombreuse famille, et l'obligation de travailler dans leur vieillesse; plus d'insensibilité, car ils acceptent d'avance cette idée que leurs enfants devront lutter, peiner, que leurs filles les quitteront pour toujours, iront s'établir dans l'Inde, en Australie. Au contraire, le premier désir d'un père français est d'éviter à son fils les misères qu'il a subies lui-même; il se prive pour doter ses filles, et ne supporte pas la pensée d'en avoir une demi-douzaine qui seront gouvernantes, ou dont il se défera par l'exportation.

Deuxième cause, le climat; j'y reviens toujours, car il n'y a pas de plus grande puissance. Songez que cette humidité et ce brouillard existaient, et pires encore, sous les rois saxons, et que cette race y a vécu, aussi loin qu'on peut la suivre, jusque dans sa première patrie, sur les côtes de l'Elbe et du Jutland. — A Manchester, l'hiver dernier, un de mes amis me conte que dans le principal hôtel de la ville, il a fallu tenir le gaz allumé cinq jours durant : à midi, on ne voyait pas assez clair pour écrire ; le sixième jour, le brouillard durait encore, mais la provision de gaz était épuisée. Pendant six mois, et pendant beaucoup de jours des autres mois, ce pays-ci semble fait pour des canards sauvages.—Après avoir vu Londres, les maisons de campagne, tout le luxe et tout le confortable, je disais à un Anglais : « Le salon et la salle à manger sont parfaits, il me reste à voir la cuisine, les industries, Manchester, Birmingham et Liverpool; comment vivent là-bas vos ouvriers? — Ils travaillent ; que peut-on faire d'autre dans ces rues et dans ce *fog?* » — La tristesse et la sévérité de la nature coupent net et par la racine toute conception volup-

tueuse de la vie. L'idéal, sous ce ciel, c'est un logis sec, propre, bien clos, bien chauffé, le tête-à-tête avec une femme fidèle, bonne ménagère, habillée avec soin, les joues roses d'enfants bien lavés et en linge frais, l'aspect d'un feu riant, l'abondance des meubles, ustensiles, brimborions utiles ou agréables, bien rangés et bien vernis, dont la présence rappelle à l'homme qu'il est défendu contre les intempéries et l'ennui, approvisionné pour tous les besoins possibles de son corps et de son esprit. Au contraire, en Provence, en Italie, dans les contrées méridionales, l'idéal est la flânerie à l'ombre, sur une terrasse, en plein air, avec une maîtresse, devant un noble paysage parmi des senteurs de roses, des statues et des sons d'instruments. Pour savourer délicatement la beauté de la lumière, l'air tiède, les fruits délicieux et l'architecture des paysages, les sens n'ont qu'à s'ouvrir ; ici le climat les ferme, et, à force de les boucher, les rend obtus. — Prenez un exemple réduit: Un pauvre, à Marseille ou à Milan, achète pour un sou une livre de raisins dignes d'être servis à la table des dieux, et il acquiert ainsi l'*idée de la sensation exquise ;* comment voulez-vous qu'une pareille idée puisse naître dans un cerveau dont le palais ne connaît rien au delà d'un morceau de viande et d'un verre de *gin* ou d'ale? Exclu de cette voie, l'homme ne songe pas à la jouissance fine et sensuelle; il ne saurait plus l'éprouver, il s'est endurci, roidi, accommodé aux exigences et à l'inclémence de son milieu. Partant, sa pensée se tourne ailleurs, et il le faut bien, car il n'aurait pas le temps de paresser, de goûter et de jouir, s'il en avait l'envie. Le froid, la pluie, la boue, le mauvais temps, le sol ingrat, sont des ennemis qu'il est tenu de combattre incessam-

ment. En outre, sa machine consomme davantage et a besoin de réparations plus fortes ; elle ne subsisterait pas sans spiritueux et grosses viandes.— Un pauvre n'est pas malheureux dans le Midi, il a gratis les plus belles et les meilleures choses, presque pour rien les choses nécessaires, et il y a tant de choses qui sont nécessaires dans le Nord, et dont il n'a pas besoin : la nourriture abondante, la lumière artificielle, le feu, l'habitation bien close, les habits chauds, le linge souvent renouvelé, et le reste ! Ici il fait peine à voir. Rien de plus horrible qu'un habit, un logis, une chemise, une figure de mendiant anglais ; à Hyde-Park, le dimanche, quand une famille d'indigents s'assoit sur l'herbe, elle fait tache. Ayez vingt mille livres de rente ici, ou coupez-vous le cou : voilà une idée qui me suit sans cesse, et les affiches des omnibus me la suggèrent encore davantage en m'apprenant que « les célèbres rasoirs de Mappin ne coûtent qu'un shilling. » — Ils sont de cet avis, et disent, pour s'excuser, que très-ordinairement, chez eux, la misère dégrade. C'est en partie pour éviter cette chute que l'Anglais recherche si âprement la richesse. Il la prise parce que, à ses yeux, elle est l'accompagnement, l'aliment, la condition de la moralité, de l'instruction, de toutes les qualités qui font le gentleman. Sous ce coup de fouet perpétuel, chacun avance tirant sa charrette ; or l'habitude se tourne en besoin ; même arrivé au but, il tire encore, et, à défaut de sienne, il s'attelle à la voisine, celle de sa commune, de son association, ou de l'État.

Autre mobile : il a besoin d'exercice rude, il a les instincts militants, par suite le désir de vaincre et de se rendre l'orgueilleux témoignage qu'il accomplit une

tâche difficile. De cela, il y a mille indices. — J'ai déjà noté les besoins de mouvement physique, les grandes marches des jeunes filles, l'habitude universelle du cheval ; le climat humide et froid réclame le jeu des muscles ; ajoutez les innombrables yachts de plaisance, les périlleuses courses au clocher, la chasse. Un ambassadeur qu'on me nomme passait, quand il était jeune, tout l'été en Ecosse ; pendant six jours de la semaine, il chassait avec un camarade dans les highlands, couchait en plein air, rentrait le samedi soir, repartait le lundi à quatre heures du matin. Nombre de jeunes gens et d'hommes faits vont tous les ans pêcher le saumon en Norwége, tirer le daim au Canada ou l'éléphant au Cap ; quant aux voyages pleins de dangers et de *hardships*, les femmes mêmes les affrontent et seules ; là-dessus, j'ai cinquante exemples pour un, et d'ailleurs leur réputation est faite. — Appliquons ce besoin d'action et de lutte aux métiers et aux professions ; il produira l'énergie nécessaire pour en supporter la fatigue et l'assujettissement, surtout si l'on tient compte de deux circonstances qui allégent beaucoup le principal poids du travail moderne, je veux dire l'ennui. L'une est le tempérament flegmatique qui supprime les sursauts d'idées, l'improvisation, les petites émotions intervenantes, et permet à l'homme de fonctionner avec la régularité d'une machine. L'autre est le manque de délicatesse nerveuse, l'insensibilité acquise, l'habitude des sensations ternes, qui supprime en l'homme le besoin du plaisir vif et varié, et l'empêche de se révolter contre la monotonie de son ouvrage. J'ai vu nettement cela en France en suivant, dans une manufacture d'impression sur étoffes, le travail de deux ouvriers anglais parmi

trente Français: longues figures froides, silencieuses, sans expression, sans distraction, sans hâte, qui se donnaient juste le degré de mouvement nécessaire, ne s'animaient et ne se détendaient jamais, et travaillaient aussi bien à la dixième heure qu'à la première. — En résumé, nulle autre issue aux facultés que l'action utile; tyrannie de besoins nombreux auxquels le travail seul peut donner pâture; goût naturel pour l'effort physique et la lutte morale; nulle aversion pour la monotonie du labeur insipide: il y a là de quoi faire, en toute carrière manuelle ou libérale, de puissants et patients ouvriers.

Par une conséquence très-naturelle, ce caractère est devenu ici le modèle idéal; car tout peuple consacre et dresse sur un piédestal le type qui manifeste le mieux ses facultés et sert le mieux ses besoins. C'est pourquoi l'opinion et la morale disent à l'Anglais : « Travaille et concours à quelque œuvre utile; sinon tu n'es pas un homme, et tu n'as pas le droit de t'estimer. » — Voilà une nouvelle impulsion qui est un contre-coup des précédentes, mais qui n'en est pas moins distincte, et qui est ici d'importance capitale. Car elle est une idée, une conviction de l'esprit; or, dans les hommes de ce pays, les pures idées, les convictions, les opinions réfléchies de la cervelle raisonnante sont beaucoup plus dominatrices et efficaces qu'ailleurs. — Rien de plus rare que cet empire dans les races vives et méridionales. A mon sens, un Français raisonne pour raisonner; il lui est agréable de nouer des idées les unes au bout des autres; si la conclusion est neuve et de grande portée, son plaisir est extrême : mais il s'en tient là; il s'est donné à lui-même un beau spectacle d'espèce très-relevée; cela

lui suffit. — Au contraire, pour une tête germanique, surtout pour une tête anglaise, la conclusion lentement élaborée n'est qu'un point de départ; elle devient un principe, *un ressort d'action*, une des puissances, souvent la plus grande des puissance qui gouvernent sa conduite. Il n'agit pas, comme l'autre, par impulsion, sous la secousse du moment, par l'effet de passions vives que la réflexion a laissées intactes, et qui débordent d'elles-mêmes en chaudes volontés. Ces impulsions reculent chez lui à l'arrière-plan; c'est son idée qui prend la première place et le détermine. Ayant admis qu'un homme doit faire effort et se rendre utile, il n'a pas besoin d'un autre motif pour faire effort et se rendre utile. — Je citais tout à l'heure ce mot de M. W... à propos des petits articles ennuyeux qu'il s'était réservés dans le Dictionnaire : « Il fallait bien qu'ils se fissent. » De même, Arthur Young qui, pendant deux ans, à cheval, visitait une à une toutes les provinces de France dans l'intérêt de l'agriculture; les Français, auxquels il disait cela, avaient peine à le comprendre. A leurs yeux, la chose était jolie en paroles; mais quitter sa famille et ses affaires, faire une corvée si longue, d'échéance si lointaine, de succès si douteux, tout seul, sans mission, par choix personnel, sans autre motif déterminant qu'une froide idée tout abstraite, cela leur paraissait étrange. — Mêmes causes que ci-dessus pour expliquer cette puissance d'une idée, surtout d'une idée morale. D'abord, dans le naturel flegmatique et endurci, les puissances rivales sont moindres; il y a moins de vivacités, d'entraînements, d'impétuosités qui se jettent en travers et rompent la ligne de conduite uniforme. En outre, l'attrait du bonheur sensible est moindre, moins pénétrant

et moins séduisant. Enfin, quand volontairement on s'est donné une consigne, quand par la réflexion on l'a jugée noble, quand à l'épreuve on la trouve pénible, l'orgueil et l'esprit militant s'y obstinent jusqu'au bout. — Voilà le sentiment du devoir; les Anglais disent qu'à tous les étages il est un des traits essentiels de leur caractère national.

Cela posé, revoyons les types. — Lorsqu'à huit heures du matin, au débarcadère d'un chemin de fer, on voit les gens arriver de la campagne pour leurs occupations de la journée, ou lorsqu'on se promène dans une rue affairée, on est frappé du nombre des figures qui manifestent ce type de volonté froide et opiniâtre. Ils marchent droit, d'un mouvement géométrique, sans regarder à côté d'eux, sans distractions, tout entiers à leur affaire, comme des automates poussés chacun par son ressort. La grande figure osseuse, le teint pâle, souvent jauni ou plombé, le regard rigide, tout, jusqu'au long chapeau noir perpendiculaire, jusqu'aux fortes et larges chaussures, jusqu'au parapluie serré dans son étui et porté d'une certaine façon, indiquent l'homme insensible aux idées d'agrément et d'élégance, uniquement préoccupé d'expédier vite et bien beaucoup de besogne.— Parfois, on retrouve la physionomie de Pitt, la mince figure impassible et impérieuse, les yeux pâles et ardents, le regard qui luit comme l'éclair fixe d'une épée ; l'homme alors est d'une trempe plus fine ; mais sa volonté n'en est que plus incisive et plus âpre; c'est le fer qui s'est fait acier. — L'effet est au comble quand cette expression se rencontre sur un visage de jeune fille ; je l'y ai vue plusieurs fois, et l'accent, la parole, la pensée étaient à l'unisson ; au bout de deux

minutes, on sentait le tranchant du couteau. Probablement ce sont de pareilles femmes qui, en manière de promenade, vont seules d'Alexandrie à Khartoum, ou par philanthropie, conduisent de Londres en Australie des convois de femmes.

Je copie une note écrite à la fin d'un précédent voyage et qui est confirmée pour moi par celui-ci : « Si on excepte les beaux et les belles des promenades, quatre fois sur cinq le type anglais est le suivant : pour les femmes la capacité de supporter beaucoup, et fréquemment la physionomie d'une personne qui a supporté beaucoup, partant l'air résigné, ou éteint, ou entêté, qui fait dire : *She has made up her mind* ; pour les hommes la capacité d'agir beaucoup, de faire effort longtemps, l'empreinte de l'attention prolongée, les traits tirés, point amollis ni rêveurs, la mâchoire contractée, la face impassible, *steadfastness.* »

L'excès de cette faculté et de ce genre de vie se montre de toutes parts, et notamment dans la classe pauvre. Nombre de figures parmi les ouvriers et les *day labourers* de la campagne, sont creusées, blémies, exténuées par la fatigue, et font penser aux rosses de fiacre qui stationnent patientes et inertes, les quatre jambes écartées, pendant que la pluie ruisselle sur leurs vieux flancs maigris. Cheveux grisâtres et pendants, en mèches rares ; la bouche reste à demi ouverte, comme par un relâchement involontaire des muscles ; l'œil n'a plus de regard. L'homme va encore, mais il semble que ce soit par l'effet d'un mouvement acquis : il est devenu machine. Quand un peu d'expression lui revient, il semble sortir d'un mauvais rêve.— L'usure, le *wear and tear of life*, l'épuisement de la créature attelée à un fardeau

trop lourd, surmenée, ahurie, est encore plus visible chez les femmes. Parfois, pendant une visite qu'on leur fait, sur une question qu'on leur adresse, leurs lèvres essayent de retrouver un sourire. Mais on détourne les yeux et on a le cœur gros, quand on a vu cette tentative de sourire.

IV. Le fort, le flegmatique, le travailleur ; autour de ces trois types se groupent bien des variétés, selon les différences de classe, d'éducation, de métier, de sexe et d'âge, elles-mêmes compliquées par les divers degrés de pureté et d'intensité que peut présenter chaque type. Mais tout ceci n'est qu'une esquisse; il faut maintenant la vérifier, la rectifier, l'approfondir, toujours au contact des choses vivantes.

Digitized by Google

CHAPITRE III

MŒURS ET INTÉRIEURS

Quantité de dîners ou déjeuners en ville, de promenades à la campagne, avec des personnes de la haute bourgeoisie et quelques-unes de la noblesse.

Les salons et les dîners sont comme partout; il y a un certain niveau de luxe et d'élégance où se rencontrent toutes les classes riches de l'Europe. La seule chose très-frappante à table ou en soirée, c'est l'extrême fraîcheur des femmes et aussi leur toilette; le ton de la peau est éblouissant. Hier, j'étais placé à côté d'une jeune dame dont le cou et les épaules semblaient de la neige, ou plutôt de la nacre; ce blanc extraordinaire est si fort que, pour mes yeux, il n'est pas vivant. Robe rose, couronne de fleurs rouges, fanfreluches vertes et un collier d'or au cou, comme une reine sauvage : elles ont rarement le sentiment des couleurs.

Grande soirée chez un ministre; l'escalier est monu-

Digitized by Google

mental et les salons sont hauts, princiers. Mais cela est rare; d'ordinaire, la maison n'est pas bien arrangée pour recevoir. Quand on a beaucoup de monde, les deux salons du premier ne suffisent pas : des gens fort riches et qui sont tenus de représenter donnent leur soirée aux deux étages; les dames, faute de place et pour avoir de l'air, s'assoient sur les marches des escaliers. — Aujourd'hui, on me montre nombre de personnages marquants, mais je n'ai pas le droit de les décrire. Quelques jeunes femmes et jeunes filles sont fort belles, et tout ce monde est fort paré; plusieurs ladies ont les cheveux pleins de diamants, et leurs épaules, très-découvertes, ont la blancheur incomparable dont je parlais tout à l'heure; les pétales d'un lis, les luisants du satin n'en approchent pas. Mais il y a beaucoup de cigognes en gaze et en tulle, beaucoup de haridelles efflanquées, des nez proéminents, des mâchoires de macaques; la laideur est ici plus laide que chez nous. —Pour les hommes, leur type physique et leur expression s'accommodent mal à ce milieu; ils sont souvent trop grands, trop forts, trop automates, avec des yeux inertes ou sauvages, avec des traits anguleux et bosselés. Je retrouve là deux Français de l'ambassade; comme leurs figures intelligentes et vivement gaies sont agréables par contraste !

Il suffit d'être présenté pour être accueilli avec une politesse parfaite. Les Français croient à tort qu'ils en ont le privilége; à cet égard, en Europe, tous les gens bien élevés se ressemblent.

Autre soirée chez lady S... Une de ses filles chante au piano une chanson norwégienne, et la chante bien, avec entrain et expression, ce qui n'est pas commun. De

l'avis de mes amis musiciens, les Anglais sont encore plus mal doués que nous pour la musique. Partant, à ce sujet, toutes les illusions leur sont possibles; miss B..., ayant écorché impitoyablement une sonate, s'arrête au milieu du recueillement général; sa mère me dit : *She has quite a genius for it.* — Deux autres jeunes filles sont belles et gracieuses; cependant elles ont trop de rose, et sur ce rose trop d'agrèments d'un vert criard qui désole les yeux.

Mais en revanche, comme elles sont simples et affables ! Deux fois sur trois, quand on cause ici avec une femme, on se sent reposé, touché, presque heureux; leur accueil est bienveillant, amical; et quel sourire de bonté douce et calme ! Aucune arrière-pensée; l'intention, l'expression, tout est ouvert, naturel, cordial. On est à l'aise bien plus qu'auprès d'une Française; on n'a pas la crainte vague d'être jugé, raillé; on ne se sent pas en présence d'un esprit affilé, perçant, tranchant, qui d'un trait va vous couper en quatre, ni d'une imagination vive, exigeante, ennuyée, qui réclame des anecdoctes, du piquant, du brillant, de l'amusement, de la flatterie, toutes sortes de friandises et vous plante là si n'avez pas de bonbons à lui offrir. La conversation n'est ni un duel, ni un concours; on peut présenter sa pensée telle qu'elle est sans l'enjoliver; on a le droit d'être ce qu'on est, ordinaire. On peut même, sans l'ennuyer ni avoir l'air pédant, lui parler de choses graves, obtenir d'elle des renseignements positifs, raisonner avec elle comme avec un homme. Je transcris quelques conversations notées sur place.

Dîner chez mistress T....; ses deux nièces sont à table. Petites robes bien simples de pensionnaires.

L'aînée ne lève pas les yeux de tout le repas, ou coule timidement son regard. Ce n'est pas niaiserie : après le dîner, j'ai causé très-aisément une heure avec elles. Leur silence n'est que timidité, pudeur enfantine, sauvagerie naïve de biche effarouchée. Quand on leur adresse la parole, leur sang leur monte aux joues. Pour moi, j'aime cette jeunesse d'âme ; il ne faut pas qu'une jeune fille ait trop tôt l'assurance et les façons du monde; la Française est une fleur trop vite ouverte.

Elles passent l'hiver et l'été à la campagne, à vingt milles de la ville. Deux heures au moins de promenade par jour ; puis on travaille en famille ou on écoute une lecture faite à haute voix. Dessin, musique, visites aux pauvres, lectures (elles sont abonnées à une *circulating library*). Elles lisent des romans, des voyages, de l'histoire et quelques sermons. Le dimanche, l'office à l'église et la classe aux enfants pauvres du village. Elles ne s'ennuient pas, elles ne désirent pas voir le monde. — Cet hiver, elles sont venues en France, et trouvent les Françaises *very agreeable*, aimables, engageantes et gaies. Mais elles sont surprises et blessées de la surveillance continuelle qu'on exerce chez nous sur les filles. En Angleterre, elles sont bien plus indépendantes. A Londres, même, chacune peut sortir seule, ou du moins avec sa sœur. Cependant, il y a de l'excès; elles blâment les *fast girls* qui suivent la chasse, traitent les hommes en camarades, et parfois fument.

Tout est ordinaire dans ces deux jeunes filles, l'éducation, l'esprit, le caractère, la figure ; elles sont bien portantes, elles ont de la fraîcheur, rien de plus; ce sont des *average girls*. Mais cette modestie, cette simplicité, cette santé, ce bon sens suffisent pour faire une

bonne femme, qui se contentera de son ménage, aura des enfants sans être malade, sera fidèle à son mari, et ne le ruinera pas en toilettes.

Le point capital est le manque de coquetterie ; je cite tout de suite les petits exemples excessifs, défavorables. Cet hiver, dans un salon de Paris où j'étais, entre un gros homme rougeaud, empâté, chauve, parent d'un assez grand personnage anglais, amenant sa fille de seize ans; jolie figure douce, mais quelle ignorance de la toilette! Elle a des gants bruns solides, des cheveux liés en boucles, non lustrés, une sorte de casaque blanche mal ajustée, et sa taille ressemble à une buche dans un sac de toile. Toute la soirée, elle demeure muette comme une Cendrillon, parmi les splendeurs et les élégances suprêmes des robes et des beautés qui l'entourent. — Ici, à Saint-James-Park, à l'Exposition, dans les galeries de peintures, plusieurs jeunes femmes, jolies, bien habillées, portent des lunettes. — Je laisse de côté plusieurs autres traits; mais il est clair pour moi qu'elles ont à un bien moindre degré que les Françaises ce sentiment qui fait qu'à toute minute et devant toute personne, une femme se tient au port d'armes et se sent à la parade.

Partant, le naturel est moins contraint et fait plus franchement éruption. Ces jours-ci, à trente milles de Londres, nous avons fait une longue promenade avec les filles de la maison, et nous avons grimpé une colline assez escarpée. Celles-ci, très-jeunes encore, sont de vraies chèvres, toujours bondissantes, même en montant, sur les pentes roides et parmi les pierres. Exubérance et liberté de la séve et de la force animales ; rien de féminin ; en voiture, avant d'arriver, leur babillage

bruyant, emporté, leurs yeux brillants, surtout l'énergie, l'intensité de leur prononciation donnait l'idée de joyeux *boys* anglais en vacances. La plus jeune a des joues splendides d'incarnat, comme une pomme d'api ; chez toutes les deux, fortes mâchoires et grands pieds. Miss Charlotte (quinze ans) me disait qu'elle ferait bien vingt milles à pied.—Elles ont appris d'abord l'allemand avec une *nurse*; mais elles ne savent pas encore le français. « Pourtant, vous avez une gouvernante française ?—Oui, mais quand on est stupide ! »—Et de rire, avec un éclat ! — Certainement l'amour-propre ne les gêne pas; elles ne songent point à jouer un rôle ; grandes et développées comme les voilà, filles d'un nobleman qui est riche, ce sont encore des enfants; pas une de leurs idées, pas un de leurs gestes ne trahit la femme.—Ni précoces, ni mondaines; ces deux traits se tiennent et en entraînent une multitude d'autres.

Je puis constater par mes yeux cette grande liberté dont elles jouissent; j'en vois beaucoup le matin à Hyde-Park qui viennent faire un tour à cheval, sans autre compagnie qu'un domestique.—A la campagne, arrivé depuis deux jours, on me prie d'offrir le bras à une jeune fille de la maison, pour la conduire à un mille de là. — S..., qui a passé un an ici, trouve charmant ce commerce loyal et libre. « Venez chez moi, lui dit un gentleman à qui il est présenté, je vous ferai connaître mes filles. » — Ce sont des camarades plus aimables et plus honnêtes. On monte à cheval avec elles, on les accompagne aux *archery meetings*, on leur cause familièrement de tout ou de presque tout; on rit avec elles sans arrière-pensée; impossible même à un fat de les traiter autrement que si elles étaient ses sœurs. — Deux

Français de mes amis, à Manchester, viennent dîner dans une maison; à onze heures du soir, on les prie de ramener chez elles deux jeunes filles qui sont là. Tous les quatre montent en fiacre et roulent pendant une demi-heure; elles causent gaiement, et sans aucun trouble ni embarras des deux côtés.

Grâce à ces mœurs, l'homme le plus habitué aux duretés et aux vilenies de la vie doit garder dans son âme un coin pour la poésie, pour les sentiments délicats. — Cela nous manque; un Anglais qui a voyagé chez nous est étonné et scandalisé de voir les hommes à Paris regarder les femmes sous le nez, ne pas leur céder le trottoir. Il faut avoir vécu à l'étranger pour savoir combien nos façons, nos discours à cet endroit sont déplaisants et même blessants; ils nous trouvent commis-voyageurs, fats et polissons. La vérité est que nous éprouvons difficilement le sentiment du respect; les sexes, les conditions, les éducations, ne créent pas des différences aussi grandes chez nous que chez les autres peuples. D'ailleurs, outre que chez nous les individus sont plus égaux, ils ont à un plus haut degré le besoin de sentir cette égalité.

Dîner chez F... Les dames me content l'éducation des jeunes filles.

Dans les familles aisées ou riches, elles apprennent toutes le français, l'allemand, l'italien, en général dès l'enfance, par des bonnes et des gouvernantes étrangères.

Ordinairement on commence par le français; presque toutes le parlent couramment, et plusieurs sans aucun accent; j'ai cité la seule exception que j'aie rencontrée. Elles lisent Dante, Manzoni, Schiller et Gœthe, nos classiques, Chateaubriand et quelques modernes. Plusieurs apprennent un peu de latin; cela leur servira pour l'éducation de leurs enfants ou de leurs jeunes frères.— Beaucoup d'histoire naturelle, botanique, minéralogie, géologie; elles ont du goût pour toutes les choses naturelles; et à la campagne, au bord de la mer, dans leurs voyages si fréquents, elles peuvent voir des minéraux, des herbes, des coquillages, faire des collections. D'ailleurs, cela rentre dans une habitude anglaise qui consiste à s'approvisionner de faits; aussi sont-elles plus instruites, et plus solidement que chez nous. Un autre motif, c'est que beaucoup de jeunes filles ne se marient pas, et qu'il faut leur préparer d'avance une occupation. Lady M... cite une famille de son voisinage, où il y a cinq filles non mariées, toutes belles; les aînées ont trente-cinq et trente-six ans; c'est qu'elles ont été élevées avec luxe et n'ont presque pas de dot. — Souvent le père ne donne à sa fille qu'une somme équivalente au revenu futur du fils aîné son héritier; et, de plus, il oblige le gentleman qui se présente à constituer un *settlement* à sa fille, deux cents, trois cents, quatre cents livres sterling par an, dont elle aura la disposition complète étant mariée, et qui seront son argent de poche (*pin-money*). Cette exigence écarte beaucoup de partis; d'ailleurs, il est admis qu'on doit se marier par amour, inclination décidée; or il arrive souvent qu'on n'éprouve pas cette inclination, ou qu'on ne l'inspire pas. — Partant beaucoup de filles manquent

le coche et deviennent des *spinsters*. Il y en a presque dans chaque famille; l'état de tante est très-bien accepté. Elles aident à élever les enfants, gouvernent un département de la maison, le fruitier ou la lingerie, font des herbiers, peignent à l'aquarelle, lisent, écrivent, deviennent savantes. Plusieurs composent des romans moraux et parfois des romans très-bons; miss Yonge, miss Kavanagh, miss Brontë, l'auteur de *John Halifax*, miss Thackeray, d'autres encore sont connues. Le talent est fréquent parmi les authoresses; il y en a de premier ordre, mistress Gaskell, G. Eliot, Elisabeth Browning; ces deux dernières ont du génie. — Comptez encore les traductions; quantité d'ouvrages allemands et français ont été traduits et bien traduits par des femmes. D'autres écrivent dans les magazines, font de petits traités populaires, entrent dans une association, tiennent des classes pour les enfants pauvres. — Il s'agit toujours de trouver un emploi aux facultés, ou d'acquérir un talent qui serve de remède à l'ennui. Le plus haut rang n'en dispense pas. Voyez les occupations de la famille royale: la reine et ses filles donnent aux ventes de charité des aquarelles, des eaux-fortes, des dessins exécutés par elles-mêmes; le prince Albert était un des hommes les plus instruits, les plus actifs du royaume; chacun se donne ainsi une ou plusieurs spécialités, travaille à quelque amélioration de l'agriculture, d'une science, d'une œuvre ou fondation quelconque.

Aussi, la vie est sérieuse, et tous, même les jeunes filles, savent qu'ils doivent se préparer et se pourvoir. N., qui vient tous les ans en Angleterre, fait visite à un de ses vieux amis, riche et père de famille; celui-ci lui dit: « Je suis contrarié; ma fille Jane a vingt-quatre

tout la correspondance de la directrice et des abonnés à la dernière page, chef-d'œuvre de grotesque et de fadeur. Il est honteux qu'une intelligence humaine puisse digérer une telle pâture. — Mieux vaut avoir une robe mal faite qu'une tête vide.

Je copie quelques titres d'articles, tous écrits par des femmes dans les *Transactions of the national Association for the promotion of social sciences:* Louisa Twining, sur *l'Éducation par les workhouses ;* — Barbara Collett, sur *les Écoles de district pour les pauvres en Angleterre;* — Mary Carpenter, *Application des principes de l'éducation aux écoles des classes inférieures ;* — Florence Hill, *État actuel de la colonie de Mettray;* — Florence Nightingale, *Statistique des hôpitaux ;* — Bessie Parkes, *la Condition des femmes ouvrières en Angleterre et en France;* — Sarah Remond, *l'Esclavage en Amérique et son influence sur la Grande-Bretagne ;* — Mistress Wiggins, *Amélioration des nurses dans les districts agricoles ;* — Jane Crowe, *Rapport de la Société fondée pour fournir du travail aux femmes*, etc. — La plupart de ces authoresses ne sont pas mariées ; plusieurs sont secrétaires d'associations actives dont la Revue que je viens de citer est l'organe central ; une de ces associations fournit du travail aux femmes, une autre visite les workhouses, une autre les malades. — Tous ces articles sont instructifs et utiles ; l'habitude de faire des classes, de visiter les pauvres, de converser avec les hommes, la discussion, l'étude, la vue personnelle des faits ont porté leurs fruits ; elles savent observer et raisonner ; elles vont au fond des choses, et elles comprennent le vrai principe de toute amélioration. « Il faut avant tout et comme premier but, dit Mary

Carpenter, développer et diriger la volonté de l'enfant, l'enrôler comme le principal soldat, comme le plus efficace de tous les coopérateurs, dans l'éducation qu'on lui donne. » On ne peut être corrigé, perfectionné que par soi-même; l'initiative, l'effort personnel, le *self-government*, sont indispensables; la règle morale ne doit pas être appliquée du dehors, mais surgir du dedans. — Quiconque a lu des romans anglais sait avec quelle précision et quelle justesse ces authoresses décrivent les caractères; souvent une personne qui a vécu à la campagne, dans un petit cercle, occupée de soins domestiques, se trouve obligée d'écrire une nouvelle pour gagner son pain, et l'on découvre qu'elle connaît le cœur humain mieux qu'un psychologue de profession. Être instruite, savante, utile, acquérir des convictions, les communiquer à autrui, employer ses forces et les bien employer, cela est quelque chose. On pourra rire, si l'on veut, dire que ces mœurs font des institutrices, des pédantes, des bas bleus, et non des femmes. Comme il vous plaira; mais mettez en regard notre oisiveté vide de la province, l'ennui de nos dames, la vie d'une vieille demoiselle qui élève des serins, colporte des commérages, fait du crochet et suit tous les offices.

D'autant plus que là-bas toutes ne sont pas des pédantes. Je connais quatre ou cinq dames ou jeunes filles qui écrivent; elles n'en restent pas moins gracieuses et naturelles. La plupart des authoressses que j'ai citées sont, au rapport de mes amis, des femmes d'intérieur qui ont des façons très-simples. J'en ai nommé deux qui ont du génie; un grand artiste français, dont je pourrais dire le nom, et qui a passé plusieurs jours avec chacune d'elles, ne savait pas qu'elles eussent du talent; pas

une seule fois le bout d'oreille de l'auteur, le besoin de parler de soi et de ses livres n'avait percé en vingt heures de conversation. — M..., invité à la campagne, découvre que la maîtresse de la maison sait beaucoup plus de grec que lui, s'excuse et renonce ; alors, par plaisanterie elle lui écrit sa phrase anglaise en grec. Notez que cette helléniste est femme du monde et même élégante : de plus, elle a neuf filles, deux nurses, deux gouvernantes, des domestiques à proportion, une grande maison montée, des hôtes fréquents et nombreux : dans tout cela, ordre parfait ; jamais de bruit ni d'embarras; la machine a l'air de rouler toute seule. — Voilà des assemblages de facultés et de contrastes qui peuvent nous donner à réfléchir. On croit trop volontiers en France que, si une femme cesse d'être une poupée, elle cesse d'être une femme.

Conversation avec plusieurs Anglais sur le mariage ; ils ont vécu à l'étranger, et je les crois impartiaux ; d'ailleurs, leurs renseignements concordent :

Une jeune fille anglaise ne veut se marier que par inclination ; elle se forge un roman, et ce rêve fait partie de sa fierté, de sa chasteté. Aussi plusieurs, et d'un caractère élevé, croiraient déchoir, si elles se mariaient sans éprouver l'enthousiasme que comporte une préférence absolue. Se marier, c'est se donner tout à fait et pour toujours ; voyez sur ce sentiment profond les ro-

mans féminins, surtout *John Halifax, gentleman*, et autres de la même authoresse. Ce sont les théories d'une âme pure, exclusive, et qui semble avoir traversé le monde sans en recevoir, je ne dirai pas la souillure, mais l'atteinte.

Dans ce roman de cœur, la jeune fille reste Anglaise, c'est-à-dire positive et pratique. Elle ne rêve pas des effusions, des promenades sentimentales, la main dans la main et au clair de la lune, mais sa part dans un travail. Elle veut être l'auxiliaire, l'associé utile de son mari dans les longs voyages, dans les entreprises pénibles, dans tous les travaux même ennuyeux ou dangereux. Telles, par exemple, mistress Livingstone et lady Samuel Baker : l'une a traversé l'Afrique de part en part ; l'autre est allée aux sources du Nil, et a manqué en mourir.— J'ai vu l'évêque anglais d'une grande île de la Sonde, pays de brutes et d'anthropophages ; sa pauvre femme porte sur son visage les traces de ce terrible climat. — Une jeune fille du voisinage, riche et de bonne famille, fait en ce moment ses apprêts, emballe un piano, etc. ; l'homme qu'elle épouse l'emmène en Australie ; elle reviendra une seule fois, dans cinq ou six ans, pour embrasser ses vieux parents. — Autre jeune dame de vingt-quatre ans, très-frêle et délicate ; son mari est au Pendjab (six mille livres sterling de traitement, douze cents livres de frais de représentation) ; elle est en Europe depuis deux ans avec une laryngite qui reviendra sitôt qu'elle sera de retour dans l'Inde ; quatre petits enfants ; avant deux ans, on les envoie en Europe ; là-bas le climat les tue ; il y a ici des pensions entières, recrutées par ces petits Anglais de l'Inde. — Très-souvent une lady, fille de marquis ou

baronnet, avec soixante-quinze ou quatre-vingt mille francs de dot, épouse un simple *mister* (roturier) et tombe de son plein gré dans une fortune, un confort, une représentation, une condition moindre ou de beaucoup inférieure. Elle s'en accommode.

Le revers de la médaille, c'est la pêche aux maris. Les caractères mondains et vulgaires ne s'en font pas faute; certaines jeunes filles usent et abusent de leur liberté pour bien s'établir. Un jeune homme riche et noble est fort poursuivi. Trop bien accueilli, flatté, tenté, provoqué, il devient défiant et se tient sur ses gardes. Il n'en est pas ainsi en France; les jeunes filles sont trop maintenues pour y prendre l'initiative; jamais le gibier n'y devient le chasseur.

Ordinairement, les dots sont très-minces. On me cite plusieurs familles où le fils aîné a cent ou deux cent mille livres sterling; les filles reçoivent de trois à cinq mille livres. Partant, pour se marier, il faut qu'elles fassent une passion. — Beaucoup ne se marient pas, par suite d'inclination contrariée, et continuent à vivre chez le frère aîné.

Tout Anglais a dans le cœur un coin de roman à l'endroit du mariage; il imagine un *home* avec la femme qu'il aura choisie, un tête-à-tête, des enfants; c'est là son petit univers, fermé, à lui seul; tant qu'il ne l'a pas, il est mal à l'aise, à l'inverse du Français pour qui ordinairement le mariage est une fin, un pis-aller. —Souvent il est obligé d'attendre, surtout s'il est cadet, parce qu'il gagne encore trop peu pour suffire aux frais d'un ménage (*to maintain his wife*). Il va dans l'Inde, en Australie, travaille de toute sa force, revient et se marie; ici les passions sont tenaces et profondes. Quand

le contraire des mœurs françaises, où l'homme se croirait indélicat s'il disait un seul mot net ou vague à la jeune fille avant d'avoir parlé aux parents. Sur ce point, les Anglais nous blâment, raillent nos mariages brusqués par-devant notaire. — Pourtant C..., qui est Anglais et connaît bien la France, reconnaît que leurs mariages d'inclination finissent plus d'une fois par la discorde, et nos mariages de convenance par le bon accord.

Presque toujours la dot de la femme est déposée entre les mains de fidéicommissaires (*trustees*) qui la gèrent sous leur responsabilité, et n'en remettent au ménage que le revenu; en général, ce revenu est l'argent de poche de la femme; là-dessus, elle doit s'habiller et habiller les enfants. La fortune devient ainsi une sorte de bien dotal ou paraphernal, soustrait à tous les accidents qui peuvent arriver au mari. — On prend cette précaution parce que la loi engloutit tous les biens de la femme dans ceux du mari; sans cette clause, elle entrerait dépouillée en ménage, elle ne peut rien posséder de son chef; elle est un simple enfant devant lui. Voilà une des raisons qui ont poussé M. Stuart Mill à réclamer si vigoureusement contre la sujétion des femmes. En effet, elles sont sujettes ici, de par la loi, la religion, les mœurs, et bien plus étroitement que chez nous. Le mari est leur seigneur (lord), et très-fréquemment il prend ce titre au sérieux; comme la femme n'apporte guère d'argent dans le ménage, et que son petit pécule reste à part, il se croit autorisé à ne lui rien dire de ses affaires. Parfois, elle ignore ce qu'il fait, comment il gagne l'argent qu'il rapporte; il donne tant par mois pour les dépenses de la maison, et ne rend point compte du reste. Qu'il

spécule, bâtisse, vende, achète, cela ne la regarde pas; souvent la ruine survient sans qu'elle ait pu rien en pressentir. Elle n'est qu'une intendante, elle ne doit s'occuper que de son ménage et de ses enfants. Le plus souvent elle se résigne à ce rôle; par conscience et par éducation, elle est douce et soumise. — Néanmoins, de l'aveu de mes amis, cette inégalité a des inconvénients graves; souvent le mari est un despote, et, s'il meurt, la femme, tenue toute la vie dans l'ignorance et la dépendance, n'est pas capable, comme chez nous, de débrouiller les affaires, de gouverner les enfants, de remplacer le chef de famille.

Le mariage est entouré d'un respect profond, et, à cet égard, l'opinion est intraitable; il n'y a qu'à lire là-dessus les livres, les gazettes, surtout les écrits où chez nous les écrivains prennent le plus de licence, par exemple, les romans, les journaux amusants; l'adultère n'est jamais excusé; même dans la liberté des entretiens intimes, d'homme à homme, il est toujours présenté comme un crime. — Il y a des accrocs dont je parlerai plus tard dans la classe des *tradesmen* (négociants), et dans une certaine noblesse du second ordre, fashionable, qui voyage et suit les mœurs du continent. —Mais, dans la masse de la nation, chez les gens bien élevés, dans le grand monde, les femmes sont presque toutes fidèles. C... me dit que je resterais ici dix-huit mois et que j'irais dans tous les salons sans rencontrer une exception; on n'en cite qu'une dans la très-haute classe. On en aurait trouvé davantage il y a cinquante ans, au temps de lord Byron et d'Alfieri. Depuis, l'opinion est devenue sévère, et la reine a travaillé en ce sens de toute sa force, par son exemple d'abord, ensuite par son in-

fluence; elle excluait de sa cour les dames de réputation douteuse; il a fallu toute l'urgence et la pression des affaires pendant la guerre de Crimée pour qu'elle tolérât sous le même toit qu'elle, à Windsor, un homme d'État connu comme *profligate*. — Une autre garantie est la crainte de la publicité et des journaux.

Sur cet article, nos façons lestes ou débraillées les choquent extrêmement. — C... me raconte que, dans un cercle à Paris, il a entendu un homme du monde dire à un autre : « Eh bien, mon cher, ta femme a donc un amant? » Ce propos lui semble monstrueux, et il a raison. — Un livre comme celui de Balzac, la *Physiologie du mariage*, ferait un scandale énorme; peut-être il serait poursuivi par la *Société pour la répression du vice*, et probablement il n'aurait pas trouvé d'éditeur. — Quant à nos romans ordinaires, une revue libérale, la *National review*, n'a pas d'expression assez forte pour les qualifier : « Ignominie sans nom, morale de boursicotiers et de lorettes. » Ils oublient trois points. D'abord ces désordres ne sont habituels chez nous que dans la classe des parvenus élégants; ils atteignent très-rarement la bourgeoisie riche ou aisée qui a des traditions de famille. En outre, en province, la vie est à jour, et le commérage très-redouté fait l'office de gendarme. Enfin, le Français étale ce que l'étranger cache; il a horreur de l'hypocrisie, et il aime mieux être un fanfaron de vice.

Selon mes amis, la bonne conduite des dames anglaises s'explique par les causes suivantes :

1° Elles sont plus habituées à se conduire, ayant été libres dès leur enfance.

2° Elles sont moins accessibles à l'illusion, au rêve

enthousiaste, parce qu'elles ont fréquenté les jeunes gens et pratiqué un peu le monde.

3° Elles ont des habitudes de réflexion et un fond de bon sens, parce qu'elles ont reçu une éducation plus sérieuse, ayant appris plusieurs langues, feuilleté quelques sciences, voyagé presque toujours en Angleterre et souvent à l'étranger, entendu leur père causer de politique et d'affaires graves avec ses amis. D'ailleurs, le protestantisme développe les habitudes de réflexion et de raisonnement. Enfin les romans sont tous moraux, et, au contact des pauvres, dans les sociétés de bienfaisance, au voisinage des discussions municipales, elles ont pris quelque connaissance de la vie réelle.

4° Elles vivent huit ou neuf mois de l'année à la campagne, et y sont plus abritées contre la tentation.

5° Elles ont beaucoup d'enfants qui les occupent; une *nursery* pleine, avec son cortége de bonnes et de gouvernantes, exige une surveillance continue.

6° Elles se donnent toutes sortes d'occupations de surcroît, classes du dimanche, ouvroirs à la campagne, visite aux pauvres, botanique, minéralogie, collections d'herbes et de papillons, lectures. Toute famille aisée à la campagne reçoit, outre le *Times*, outre divers autres journaux et revues très-substantielles, des livres nombreux que lui envoie la *circulating library* (cabinet de lecture). Celle de Mudie, la principale, achète cent cinquante mille volumes par an ; elle a pris trois mille exemplaires du *Voyage de Livingstone en Afrique*, deux mille quatre cents de l'*Histoire d'Angleterre*, de Macaulay. Quantité de livres sérieux arrivent ainsi et se renouvellent de mois en mois sur la table de la bibliothèque dans les *country-seats*. Parmi ces livres, les

plus fréquents sont des ouvrages d'économie politique, d'histoire naturelle, d'histoire, et surtout des voyages. Chaque année, il s'en publie par vingtaines; après le plaisir de voyager, le plus grand plaisir pour un Anglais est de lire un voyage; de cette façon il augmente sa provision de faits. Même goût chez les dames; toutes celles que je connais sont allées en France, en Italie, en Allemagne; une jeune femme, avec qui je dînais hier, passera l'hiver à Rome, le printemps à Jérusalem; celles qui sont délicates de la poitrine vont au Caire aussi facilement que nous allons à Nice. Pendant leur voyage, elles prennent des notes, écrivent leur journal; au retour, quelques-unes l'impriment; d'autres le communiquent en manuscrit à leurs amies.—Elles tiennent ainsi perpétuellement le globe au bout de leurs doigts, et je les vois qui s'intéressent en connaissance de cause aux *settlements* de Melbourne, aux mines d'huile en Pensylvanie, à la révolte des taïpings en Chine, aux massacres annuels du Dahomey.— Ajoutez enfin le grand mouvement physique et les talents qu'on cultive; il y a toujours une ou deux aquarellistes par famille, et toutes font chaque jour une promenade à cheval. — Par ces occupations, l'esprit est employé, et le temps est rempli, ce qui ferme l'entrée aux idées malsaines.

Ce sont là des auxiliaires du principe moral; mais il faut aussi tenir compte du principe lui-même. — En France, il est fondé sur le sentiment de l'honneur; en Angleterre, sur l'idée du devoir. — Or, le premier est un peu arbitraire; sa portée est différente selon les personnes. Tel se pique d'être rigide sur un point, et se croit libre sur le reste; dans le cercle des actions mauvaises, il découpe une part qu'il s'interdit; mais cette part varie se-

lon ses préférences; par exemple, il sera véridique en parlant, mais non en écrivant, ou le contraire. Mon honneur est ce en quoi je mets ma gloire, et je puis la mettre en ceci aussi bien qu'en cela. — Au contraire, l'idée du devoir est stricte et ne souffre guère de compromis. L'Anglaise sait qu'en se mariant elle a promis fidélité, et ce souvenir demeure ancré dans sa conscience. Selon mes amis, cet ancrage est si fort que, souvent après une faute, la femme rompt net; tout son passé reflue sur elle comme une inondation, jusqu'à l'étouffer de honte et de douleur. D'ailleurs, elle n'a pas la flexibilité d'esprit, la dextérité de main nécessaires pour accorder une intrigue et un ménage; l'ambigu répugne à son caractère tranché; le partage la révolte, l'obligation d'un mensonge incessant lui est insupportable. Elle exige l'enlèvement pour arriver au divorce.

Je continue à rapporter des entretiens; rien de plus agréable pour moi qu'une soirée passée de la sorte, avec un ou deux interlocuteurs sincères, bienveillants, sans préjugés, qui ont vécu et voyagé. L'amour-propre national n'intervient pas; on cause pour s'instruire, non pour contester, ou briller. On ose donner le petit fait caractéristique, le détail précis et probant; chacun fournit, le plus brièvement qu'il peut, le meilleur de son expérience, ses provisions amassées depuis longtemps, ses plats choisis. Voici ceux de mes amis : mon

esprit ne s'est jamais tant ni si bien nourri ; je restais à les questionner et à les écouter jusqu'à une heure du matin.

Ordinairement, une Anglaise est plus franchement belle et saine qu'une Française. La cause principale en est l'hygiène ; les enfants montent à cheval, vont beaucoup au grand air, ne dînent pas avec les parents, ne mangent pas de sucreries. En outre, les nerfs sont moins excités et le tempérament est plus calme, plus endurant, moins exigeant ; ce qui aujourd'hui use le plus, ce sont les désirs incessants et contrariés. Par exemple, en Crimée, les blessés français survivaient moins souvent que les anglais parce qu'ils se résignaient moins vite. La chose est encore plus vraie dans la classe cultivée, notamment chez les femmes ; chez elles, la cervelle inquiète ou ardente trouble et tarit les sources de la vie ; de nos jours, une femme doit accepter sa condition, si elle veut se bien porter. — Par contre, l'Anglaise est moins agréable ; elle ne s'habille pas pour son mari ; elle ne sait pas se faire jolie femme, elle n'a pas le talent d'être dans son intérieur coquette et piquante ; elle ignore une quantité de grâces fines et délicates ; elle juge indignes d'elle les petits moyens de réveiller l'amour ou la tendresse ; plus souvent encore elle n'a pas l'esprit de les inventer. Elle met de belles robes neuves, soigne beaucoup sa propreté, rien de plus ; elle n'est pas attrayante ; on s'ennuie promptement auprès d'elle. — Imaginez une très-belle pêche rosée, médiocrement savoureuse, et à côté une fraise parfumée et pleine de goût. — Il en est de même des autres affections ; B... dit qu'elles ont plus de charme en France lorsqu'elles sont sincères et fortes. En toutes choses il y

a le tour, la façon, la nuance ; dans les sentiments, ce sont les prévenances, les attentions, certains mots, le ton dont on les prononce, des égards, des ménagements qui renouvellent et diversifient incessamment l'émotion douce.

Selon C..., une Anglaise est incapable de tenir un salon aussi habilement qu'une Française ; j'entends un salon comme ceux de Paris où l'on s'amuse ; il connaît à peine deux ou trois femmes de son pays qui le pourraient. L'Anglaise n'a pas assez de tact, de promptitude, de souplesse pour s'accommoder aux gens et aux choses, pour varier son accueil, comprendre à demi-mot, glisser une louange, faire croire à chaque invité qu'elle tient beaucoup à sa présence. Elle n'est qu'affable, elle n'a que de la bienveillance et de la sérénité. Pour moi, je ne demande rien de plus, et je n'imagine rien de mieux. Mais il est clair qu'une femme du monde, c'est-à-dire une personne qui veut faire de sa maison un rendez-vous fréquenté et désiré par des gens distingués de toute espèce, a besoin d'un talent plus multiple et plus délicat. — C... admire beaucoup la facilité avec laquelle une jeune femme, chez nous, apprend le monde; un mois après son mariage, elle sait faire à tous les honneurs de chez elle ; pareillement une petite bourgeoise s'assied au comptoir le lendemain de sa noce, entend le manége de la vente, parle, sourit, retient les chalands. — J'ai vu ce contraste à Dieppe dans un restaurant. Le mari, Français, toujours empressé et souriant, courait avec toutes sortes de politesse autour des tables, et semblait servir les gens par plaisir ; la femme, Anglaise, roide et sérieuse, disait d'un ton glacé aux gens qui se levaient de table : « Havé-vo payé, mosieur? » Elle ne soupçon-

nait pas que cette question ainsi faite pouvait choquer.

En revanche, mes amis disent que la politesse française n'est qu'un dehors et un décor; beaucoup d'étrangers s'y méprennent. Vous les avez bien reçus, ils vous croient leur ami, et sont fort étonnés d'être oubliés par vous trois jours après. Nos démonstrations obligeantes ne sont point l'effet d'une sympathie vraie, d'une bonté naturelle; nous les faisons par éducation, par habitude, par point d'honneur, et même un peu par égoïsme. Elles sont une preuve de notre savoir-vivre; nous sentons vaguement qu'on nous les rendra; nous entrons pour un quart d'heure dans une atmosphère agréable de déférences et de gracieusetés mutuelles; nous saisissons ce joli moment, et nous nous y livrons, sans qu'à nos yeux il tire à conséquence. Une politesse se paye par une politesse, comme une anecdote par une anecdote; j'ai payé; l'échange fait, nous sommes quittes; je m'en vais de mon côté et vous du vôtre; aucun de nous n'a plus rien à réclamer de l'autre, sauf à la prochaine rencontre un sourire et un coup de chapeau. — L'Anglais est plus franchement cordial et serviable. Il se dérange pour un étranger qui lui est présenté, il fait des courses, il prend de la peine. Autant que j'en puis juger par ma propre expérience, ce jugement est vrai. D'abord, je n'ai jamais trouvé les Anglais égoïstes et mal complaisants, comme on nous les représente. A Londres et à la campagne, j'ai demandé cent fois mon chemin; tout le monde me l'a indiqué et plusieurs se sont dérangés, m'ont accompagné assez loin pour me mettre dans la bonne voie. En omnibus ou en chemin de fer, quand je prie mon voisin de m'avertir, il le fait toujours de bonne grâce; quand j'essaye de causer,

il ne sourit pas de mes fautes de langage, et m'entretient d'un air bienveillant. — Un de ces derniers soirs, comme j'étais à pied, assez loin de mon hôtel, un gentleman que j'accoste veut me reconduire, me parle avec éloge de la France, me demande ce que je pense de Londres, et me serre la main en me quittant. — Un autre, en une occasion semblable, me fait monter dans sa voiture et me conduit à une station de cabs. — Les journaux annoncent l'arrivée de trois mille orphéonistes français, et disent qu'il faut les accueillir le mieux possible, pour qu'ils s'en retournent avec une bonne opinion de l'Angleterre. — En aucune occasion, un policeman, un employé, un cocher ou conducteur, n'a été rogue ou grossier avec moi. — Mais ce qui est tout à fait admirable, et peut-être unique en Europe, c'est leur façon d'entendre l'hospitalité; je ne puis penser sans un mouvement de gratitude à celle que j'ai reçue. La personne à qui on porte une lettre de recommandation ne se croit pas acquittée par une invitation à dîner; elle vous renseigne, vous pilote, vous fait votre itinéraire, se charge de vous occuper et de vous distraire; elle vous mène à son club, vous présente à ses amis, vous conduit chez ses parents, vous introduit dans son monde, vous invite chez elle à demeure à la campagne, et vous donne d'autre lettres de recommandation quand vous partez; on finit par lui dire. « C'est trop, jamais je ne pourrai vous rendre à Paris ce que vous faites ici pour moi.» — Même accueil chez des amis auxquels vous êtes présenté de seconde main, et ainsi de suite; parfois, après une heure de conversation, le gentleman que vous voyez pour la première fois vous engage à venir passer une semaine dans son *country seat*. Si vous y

allez, vous êtes traité comme un membre de la famille. — Ce qui est encore plus frappant, c'est l'ouverture de cœur; souvent au bout d'un ou deux jours, un homme ne fait pas difficulté pour vous dire des choses intimes. Je demandais des renseignements sur les intérieurs; parfois mon hôte, pour préciser, me disait le chiffre de son revenu, de sa dépense, le prix de son loyer, l'histoire de sa fortune, de sa famille, de son mariage, quantités de petits faits domestiques ou personnels. Les gens du monde sont plus boutonnés en France.

Nous cherchons les causes de cette différence, en voici le résumé. L'Anglais est hospitalier : — 1° Par ennui : la plupart des gens du monde vivent huit mois de l'année à la campagne, parfois loin de toute ville, très-solitaires; ils ont besoin de conversation, d'idées nouvelles. — 2° Par un effet des habitudes sociales : on se parle à peine à Londres; on y vit en courant, on y reste trop peu de temps, parfois moins de trois mois, il y a trop de monde et d'affaires; la maison de campagne est le véritable salon, le lieu des entretiens.—3° Par un effet des habitudes domestiques : beaucoup d'enfants, beaucoup de serviteurs; dans une grosse maison bien disciplinée il faut de la tenue, une certaine réserve; le stoïcisme habituel des caractères et des mœurs pousse aussi dans le même sens. Partant, la présence d'un étranger ne vient pas, comme chez nous, troubler une intimité, arrêter l'élan, la gaieté, le bavardage, forcer les gens à s'observer, à restreindre leur familiarité et leur laisser-aller. Il y a de plus un fauteuil rempli à table, au salon; rien davantage; le ton n'a pas changé. — 4° Par entente du confort et du service : l'organisation est parfaite et la machine montée; les domestiques

sont exacts, les chambres prêtes, les heures marquées; il n'y aura rien à défaire ou refaire, ni surtout rien à improviser pour un étranger. — 5° Par bonté, humanité et même par conscience; c'est un devoir d'être utile, et un étranger est tellement perdu, si mal à l'aise dans le pays nouveau où il débarque! On doit l'aider.

Ceci conduit à regarder les intérieurs. La règle et la discipline s'y font sentir plus fortement que chez nous. Dans ce département comme dans les autres, les mailles du réseau social sont lâches en France et tendues en Angleterre.

J'ai trois ménages devant les yeux; dans l'un, sept domestiques, cuisinière et fille de cuisine, deux *house maids*, femme de chambre, cocher, valet de chambre; dans le second, quinze; dans le troisième, dix-huit.—Un domestique mâle a de quarante à cinquante livres sterling de gages; et, s'il n'est pas nourri, ce qui est assez fréquent à Londres, on ajoute douze shillings par semaine pour sa nourriture. — Chacun a son office rigoureusement défini. L'ouvrage est divisé, aucun n'empiète ou ne se repose sur l'autre. Par exemple, dans la dernière des maisons que je citais tout à l'heure, il y a un homme spécial pour balayer, monter le charbon, allumer et entretenir les feux. — Deux sortes de domestiques, les inférieurs et les supérieurs, ceux-ci respon-

sables et qui transmettent les ordres des maîtres; en tête est le *butler* pour les hommes, et la première femme de chambre pour les femmes; si un groom se présente avec un habit taché, le maître ne lui dit rien, mais réprimande le *butler*. Ces domestiques supérieurs sont des sortes de sergents qui ont la conscience et l'autorité de leur rôle : délimitation des emplois, hiérarchie des pouvoirs, voilà les premiers traits d'une organisation efficace. — Et les derniers traits achèvent les premiers. Ces serviteurs tiennent à leur dignité; ils ne veulent entrer que dans une maison respectable. S..., ayant besoin d'ajouter à son personnel une *house maid*, pense à une fille du pays qui, sans être mariée, avait un enfant; mais avant de la prendre chez lui, il met la chose en délibération parmi ses domestiques. Ceux-ci se consultent, et, sur les bons renseignements qui leur sont donnés, admettent parmi eux la pauvre fille. — Ordinairement, leurs mœurs sont correctes, quoique plusieurs soient jeunes, non mariés, et sous le même toit; en toute sa vie, S... n'a eu chez lui qu'un accident. — D'autre part, ils font leur office en conscience, avec une exactitude et une régularité parfaites, à l'heure dite, sans écart; ils ont une consigne qu'ils suivent à la lettre. Partant, il semble que la machine fonctionne toute seule; les maîtres n'ont presque pas besoin d'intervenir; là-dessus, S... prétend encore que le fonds de l'Anglais, c'est le *sense of duty*, que ce sentiment règne dans la cuisine et l'antichambre, aussi bien que dans le navire ou l'atelier, qu'il n'y en a pas d'autre pour réconcilier le subordonné avec la subordination. — Deux circonstances achèvent de l'alléger. Les domestiques gardent leur part d'indépendance et ils y tien-

nent. Plusieurs d'entre eux, à Londres, ont un club, une association, dont les membres s'entendent pour ne pas rester plus de deux ans de suite dans la même maison; c'est pour laisser moins de prise aux maîtres. Du reste, comme leurs heures sont réglées, ils s'appartiennent dans tous les intervalles de leur service. Ils ont leur *hall*, une grande salle où ils mangent et se tiennent. Dans la maison dont je parlais, leur dîner et leur déjeuner sont servis une demi-heure avant ceux des maîtres. Ils ont une petite bibliothèque à leur usage, des jeux de dames, d'échecs; après le dîner, ils peuvent partir; on n'en garde qu'un pour venir au coup de sonnette. Pour beaucoup avoir, il ne faut pas trop demander; celui qui commande doit pourvoir au bien-être physique et moral de ses subordonnés. S'il veut être obéi de cœur, qu'il soit pour eux un *leader*, un véritable chef, un entrepreneur responsable et général, le régent accepté et autorisé de leur conduite. — A cet effet, le dimanche soir, il est leur guide spirituel, leur chapelain; on les voit tous arriver en file, les femmes en tête, les hommes par derrière, avec sérieux, gravité, et prendre place dans le salon. La famille et les hôtes sont rassemblés. Le maître lit tout haut un petit sermon, puis une prière; alors, tout le monde s'agenouille ou s'incline, la face tournée vers le mur; enfin il dit le *Pater*, et, verset par verset, l'assistance répond. Cela ait, les domestiques défilent et s'en retournent dans le même ordre, avec silence et recueillement; je les ai plusieurs fois regardés : pas un trait de leur visage ne remue. — Par cette communauté et cette direction du sentiment moral, le maître achève d'occuper sa vraie place. En France, il est bien loin d'avoir dans sa mai-

son, auprès de ses gens et même auprès de ses enfants, son rôle légitime et tout son rôle.

Je marque tout de suite l'inconvénient, la contre-partie. Dans le commerce habituel de la vie, les Anglais ne sont pas coulants ; les conditions chez eux sont séparées par une barrière, et, au lieu d'y pratiquer des passages, ils y mettent des épines.— Par exemple, M. N..., Anglais établi en France, choisit pour ses enfants un précepteur français. Au bout d'un mois, mistress N... cesse de le trouver à son goût, ne lui parle plus, ne communique avec lui que par lettres. Un soir, au salon, M. N... s'endort, et mistress N... se met à lire. Le jeune homme n'osant prendre un livre et ne pouvant parler à personne finit, après bien des efforts, par s'endormir aussi. Le lendemain, elle lui dit d'un ton sec et absolu : « Monsieur, la conduite que vous avez tenue hier soir est très-inconvenante, j'espère qu'elle ne se renouvellera plus. » Quelques jours après, une jeune dame qu'il connaît est invitée, il va s'asseoir près d'elle à table. « Monsieur, lui dit tout haut mistress N..., votre place n'est pas là ; venez vous asseoir auprès de votre élève. » Il refuse, sort de table, quitte la maison, et réclame, selon son traité, une année de traitement. On refuse. Procès. M. N... est condamné. — Ceci rappelle une anecdote du siècle dernier. Lord ... ayant engagé un précepteur français, lui recommande de ne parler à ses enfants que français. « Je suis charmé, milord, que vous fassiez tant de cas de cette langue. — Monsieur, nous la méprisons, mais nous voulons qu'en France nos enfants sachent la parler aussi bien que les indigènes. » On voit d'ici l'air souriant, empressé du Français qui quête un compliment, et la figure immo-

bile, le ton rogue de l'Anglais qui lui envoie une bourrade.

Ce n'est pas un rôle agréable que celui des gouvernantes en Angleterre; voyez là-dessus les romans de Charlotte Brontë. La plupart de celles que j'ai vues s'étaient fait un visage de bois; rien de plus étonnant quand ce visage est jeune. Le ton, la démarche, tout est artificiel et de commande, composé et maintenu de façon à ne jamais donner prise; même après plusieurs jours de familiarité et hors de la maison où elles enseignent, elles restent sur la défensive ; l'habitude de s'observer et de se contenir est trop forte ; on dirait des soldats à la parade. — Quant aux domestiques, leur expression de respect humble et soumis dépasse de beaucoup celles que nous pouvons connaître; il est même désagréable de voir cette attitude dans un homme vis-à-vis d'un homme.

Même fonds de roideur dans les relations des proches. Un jeune homme dit familièrement en parlant de son père : *My governor*. En effet, de par la loi et les mœurs, il est le gouverneur de sa maison, qui est son château (*castle*) et de la garnison qu'il y loge. Sauf le cas d'une substitution, il peut déshériter ses enfants, et on a vu que sa femme est sa sujette.— M. W..., riche propriétaire et homme de l'ancienne roche, a, entre autres enfants, un fils malade de la poitrine. Le pauvre jeune homme, qui revient de Nice et se sent mourir, s'est arrêté à Boulogne ; il voudrait finir dans la maison où il est né, chez son père ; mais il n'ose y aller sans être invité, ni même demander permission. Sa mère, qui est malade et veut l'embrasser encore une fois, n'ose prendre sur elle de le rejoindre. Enfin, ces jours-ci, il a reçu une lettre de son père, et il s'est mis en

route. — L'inégalité des situations est une autre cause de refroidissement. Entre l'aîné qui sera un nobleman avec deux cent mille francs de rente, et le cadet qui aura cinq mille francs par an, qui vit dans deux chambres garnies, et passe la journée dans un atelier de machines pour devenir *engineer*, la distance est trop grande; la vraie familiarité, l'abandon est impossible. Même à éducation égale, ils sentent leur séparation. Deux frères que l'on me cite sont tous les deux à l'Université d'Oxford ; mais l'aîné a cent livres sterling par an de plus que le cadet. — Dernière cause d'écartement, l'indépendance des enfants : un fils, une fille peut se marier sans l'autorisation de ses parents, et assez souvent use de ce droit; de là des brouilles qui durent toute la vie. En attendant, le père sait que son enfant peut lui échapper, heurter de front sa volonté par l'endroit le plus sensible. Souvent il se dit : « Puisqu'il a ce droit, qu'il en porte les charges. » D'après ce raisonnement, plusieurs, surtout ceux qui ont une légion d'enfants, ne s'occupent point de marier leurs filles ; à elles de trouver; c'est leur affaire, comme c'est l'affaire des garçons de gagner leur vie.—Cela diffère bien de nos intérieurs, où les parents se donnent tout entiers et sans réserve à leurs enfants, où les aînés, les cadets, les frères et les sœurs sont tellement égaux entre eux et presque sur un pied d'égalité avec leurs parents, où la familiarité et l'intimité sont si complètes, où chacun trouve naturel d'entrer tous les jours et à toute heure par ses questions et ses conseils dans les pensées, les sentiments, les actions de ses proches, où rien n'est clos ni réservé, où toute âme est à jour, ouverte par cent mille percées à la curiosité et à la sympathie des siens.

Les Anglais s'en étonnent ; S..., à ce propos, admire beaucoup notre sociabilité, notre bon caractère ; il a vu souvent en France deux et trois ménages ensemble sous le même toit et à la même table, pendant six mois à la campagne, parfois toute l'année à la campagne et à la ville, tantôt deux frères mariés, tantôt les parents avec leur gendre et leur fille, ou avec leur fils et leur bru ; rien de plus rare en Angleterre. Les caractères se heurteraient ; chaque ménage a besoin d'avoir son indépendance comme son logis. Nous nous fondons, nous mettons tout en commun ; pour eux, même quand ils vivent ensemble, ils se distinguent, ils se cantonnent. Le moi (*self*) est plus fort ; chacun d'eux garde une portion de soi-même, un coin propre et personnel, une sorte d'enclos interdit, fermé, respecté par tous, même par le frère et le père, même par la sœur, même par la mère ; y entrer serait une intrusion ; nul n'y pénètre, sauf peut-être la personne aimée d'amour, le mari, la femme, à qui on engage toute sa vie.—Ce cercle réservé est plus ou moins grand selon les personnes. Il comprend tantôt les affaires, les questions d'argent et d'ambition, tantôt certains sentiments profonds, une espérance, un chagrin d'amour, un deuil ancien et prolongé, tantôt des idées intimes et de haute portée, par exemple des croyances religieuses ; parfois enfin il embrasse tout ; alors le personnage est muet et n'aime pas qu'on lui parle. Mais, dans tous les cas, la ligne qu'il a tracée autour de lui demeure intacte ; il n'en sort point par des expansions. Si on la dépasse, c'est par une indiscrétion qui le blesse au vif ; ses proches s'en abstiennent comme d'une violation de domicile. Partant, un père, une mère est bien moins que chez nous au courant des sen-

timents de sa fille, des affaires ou des plaisirs de son fils.

Pour rendre cela sensible, il faudrait un trop long détail; je ne citerai qu'un trait. En France, un fils dit tout à sa mère, même ses maîtresses; l'usage est ancien. Madame de Sévigné recevait de son fils des confidences qu'elle contait à sa fille, confidences bien scabreuses, bien précises, et qu'elle ne sauvait que par sa verve, sa gaieté, sa merveilleuse légèreté de main. Encore aujourd'hui, sans remonter si loin, bien des jeunes gens font à leurs mères des aveux semblables, ou du moins leur indiquent, leur laissent soupçonner une bonne fortune. Elles ne s'en scandalisent point, elles sont trop heureuses d'être confidentes, presque camarades. Elles grondent un peu, sourient à demi, et, levant le doigt, renvoient le mauvais sujet en lui disant de prendre garde. — B... juge que cela est impossible en Angleterre; le fils n'oserait, la mère serait choquée ou révoltée. De même pour le reste; ils ignorent ces conversations infinies, ces épanchements complets, où la différence d'âge compense la différence de sexe, où le fils qui entre dans le monde trouve dans sa mère qui se détache du monde son guide le plus fin et son plus parfait ami.

Ces habitudes de réserve conduisent à une sorte de stoïcisme. Même avec les siens, on ne s'abandonne pas, on se contient. Dans une famille qui a perdu un parent très-proche, un père, un fils, jamais de cris ni d'explosion. Dès le lendemain, tout le monde descend, se met à table, à l'heure et avec les façons ordinaires; seulement on cause un peu moins que de coutume; on a beau avoir du chagrin, on est tenu de remplir son emploi,

quel qu'il soit, aussi bien et aussi consciencieusement que la veille. Quand la reine, après la mort du prince Albert, se confina dans la solitude et parut renoncer aux réceptions et autres occupations de sa place, les journaux, ayant laissé écouler plusieurs mois, commencèrent à la blâmer, et lui déclarèrent qu'un deuil privé ne dispense personne de ses obligations publiques. Un écrivain de la *National Review* loue Eugénie de Guérin, si pure et si triste; mais, selon lui, elle a tort de laisser voir sa tristesse, et même d'être triste. « Une Anglaise, d'esprit droit et sain, jugerait que la gaieté (*cheerfulness*) est par elle-même un devoir, et s'abstiendrait d'exprimer du dégoût pour la vie. » — J'ai mal traduit ce mot *cheerfulness*, faute de pouvoir le traduire ; il désigne le contraire de l'abattement, une sorte de sérénité souriante. — Nulle part ce sentiment n'est plus noble, plus touchant à voir que sur le visage des dames âgées. Une d'elles, au lit depuis dix ans, était encore bienveillante et tranquille ; on lui apportait les enfants le soir et le matin, elle connaissait et guidait le détail de toute leur journée, se faisait rendre compte de tout le ménage, travaillait à de petits ouvrages, lisait, priait, n'était jamais oisive un instant ; l'ennui n'avait pas mis un pli à son front. — Une autre, de soixante-quinze ans, bisaïeule, avait le sourire paisible et le teint uni d'une religieuse. — Deux d'entre elles sont restées dans mon souvenir comme un beau tableau hollandais. C'était à la campagne, dans un haut salon tendu de blanc et de gris perle; la teinte claire était adoucie par les ombres du soir. La large fenêtre centrale bombait au-dessus d'un parterre, et, à travers son vitrage de carreaux luisants, on voyait des verdures. Sur une chaise, auprès du jour,

une jeune fille belle, intelligente et froide, lisait gravement un petit traité religieux. Au milieu, deux vieilles dames, devant une table à thé, entretenaient leur hôte. Figures à grands traits, sereines, décidées, même commandantes ; en ce point seul, elles différaient des portraits flamands. Pour costume, des robes de soie noire à larges plis, des dentelles au col et au poignets, de riches bonnets de gaze pendante, des broderies blanches au corsage, comme dans les figures de Mierevelt ; la nuance de roideur et d'opulence qui déplaît dans l'ajustement des femmes jeunes allait bien à leur âge et à leur sérieux. Partout les signes d'une ample aisance, d'une position incontestée, d'un esprit équilibré, d'une âme saine, d'une vie digne. — L'une qui a soixante-dix ans, et paraît en avoir cinquante, ne s'est point mariée ; par ses relations de famille, elle a fréquenté les esprits les plus distingués de France et d'Angleterre ; pendant la saison, elle est en visite chez des amis ; au logis elle lit. Dickens et les modernes lui paraissent bas et agités ; elle goûte davantage les écrivains qui ont de l'élévation et de la tenue, M. Guizot, M. Mignet, Hallam, Macaulay, celui-ci un peu moins que les précédents, Arnold, M. Stanley, d'autres encore qui écrivent sur la morale et la religion en libéraux respectueux ; de même en France, dans la haute bourgeoisie, au dix-septième siècle, les femmes lisaient Du Guet et Nicole. — La seconde a quatre fils établis à l'étranger, la plupart consuls ou chargés d'affaires, l'un en Afrique, l'autre en Turquie, l'autre en Suède ; de deux ans en deux ans, chacun d'eux vient passer quinze jours avec elle. Elle ne s'attriste pas d'être seule et si loin d'eux ; elle est contente, comme une mère romaine, de les savoir tous

« dans une position si honorable et si utile à leur pays. »

Dans tout ceci, je crois, deux choses sont visibles : l'une est l'énergie native et acquise, la force de caractère par laquelle l'homme se maîtrise, se tient toujours en bride, se suffit, se hasarde et résiste au malheur, au chagrin, au découragement ; l'autre est l'institution d'une hiérarchie qui, même dans la vie privée, met l'inégalité, la subordination, l'autorité et l'ordre. — Mais toute médaille a son revers. Autant que j'en puis juger, ce caractère et ce régime produisent beaucoup de tyrans, de butors, de muets, d'opprimés et d'excentriques. Un certain nombre d'intérieurs ressemblent à celui de la famille Harlowe, dans Richardson ; mais là-dessus la bouche d'un observateur est close. Je renvoie le lecteur aux peintures d'Eliot, de Dickens et de Thackeray ; voyez notamment dans Thackeray les portraits de lord Steyne, de Barnes Newcome, de lady Kew, du vieil Osborne et de la belle-mère de Clive Newcome.

Il n'est pas facile de faire causer un Anglais sur les amours irrégulières ; pour beaucoup d'entre eux, c'est un livre scellé dont la seule mention est choquante, et chez eux, l'écriture est encore plus discrète que la parole. On sait combien leurs romans sont réservés ; il n'y en a pas qui ne puissent être lus par les jeunes filles. S'ils amènent sur la scène une femme qui se conduit mal, c'est pour l'en retirer vite, avec un geste de

mépris ou de dégoût ; il semble alors qu'ils marchent sur des charbons ardents ; ils esquivent le détail scabreux ou le rejettent dans l'ombre, à distance. Chez eux, une coquine n'est jamais attrayante, et toujours elle est repoussante. Thackeray, dans *Vanity Fair*, a osé mettre une intrigante au premier rang ; comparez sa désagréable Rebecca Sharp à madame Marneffe de Balzac. Dans *Pendennis*, il esquisse une séduction de grisette ; mais la séduction n'aboutit pas, et l'histoire de la petite Fanny semble écrite par un clergyman. A cet égard, ils sont tous un peu clergymen et prudes.—Si on portait la question au tribunal d'un naturaliste, il dirait sans doute que les races diffèrent du tout au tout, l'une ayant la pudeur du chien, l'autre celle de l'éléphant, et la seconde cachant tout ce que la première affiche. Par suite, notre étalage exagère et leur réserve atténue ; il faut défalquer de ce que nous disons et ajouter à ce qu'ils disent.

Néanmoins, après divers entretiens et beaucoup d'observations, je leur crois plus de retenue qu'à nous. On en donne les raisons suivantes :

L'éveil des sens est tardif ; Tacite l'avait déjà remarqué[1]. A cet égard, et d'une façon générale, l'homme du Nord est moins précoce que celui du Midi ; ceci est un trait de la race, un des caractères originels qui opposent le Germain au Latin. De nos jours encore, à Iéna, à Leipzig, à Halle, à Bonn, beaucoup d'étudiants aux universités s'associent pour faire vœu de continence.

Les timides sont très-nombreux, et sur cet article presque tous sont timides.

[1] *Sera juvenum Venus.*

Ils travaillent beaucoup et la concurrence les aiguillonne ; il s'agit de s'ouvrir une carrière ; comme le confortable est très-coûteux et qu'il faut gagner beaucoup d'argent, l'esprit est tout tendu ; l'imagination n'a pas de loisir.

Les exercices physiques sont un dérivatif; pour se reposer du travail, ils rament, patinent, jouent au cricket, montent à cheval, voyagent, vont chasser dans les Highlands ou à l'étranger, faire des ascensions et des excursions ; un jeune homme, riche et oisif, ne passe guère que trois mois à Londres, et les tentations de Londres sont bien moins séduisantes que celles de Paris.

L'opinion est moins tolérante que chez nous, et on la craint fort.

La plupart gardent tard ou jusqu'au bout leurs croyances religieuses, ce qui est un frein faible, mais pourtant un frein.

De bonne heure l'Anglais songe au mariage, bâtit en imagination son petit roman de cœur et de félicité domestique. Toute la littérature contemporaine, prose et vers, l'entretient dans cette idée, qui, ayant pris racine, exclut l'idée contraire. Car si le rêve pur et charmant ne supprime pas la brutalité, il découronne la galanterie. Celle-ci retombe tout de suite au niveau des amusements ordinaires, assez bas ; on se dit : « Il y a mieux, » et désormais elle perd son plus vif attrait, la chance d'être confondue avec le bonheur suprême.

La grisette, la lorette, la petite femme amusante et sémillante est une espèce rare. Il ne reste guère que la fille des rues, qui sent le gin, rebute ou fait pitié.

D'autre part, comme on l'a vu, les femmes mariées

sont presque toutes fidèles. B... prétend qu'il y a des exceptions dans la très-haute classe, des aventures comme celles de lady Adelina dans le *Don Juan* de lord Byron, à la campagne, avec un secret et des précautions infinies. — Mais c'est chez les *shopkeepers* aisés (boutiquiers), que les accidents sont le plus fréquents, parce que la femme est oisive. N'ayant pas, comme en France, la ressource du théâtre et des visites, ni, comme les femmes de gentlemen, celle du patronage et des leçons aux pauvres, placées au-dessus du besoin, ne mettant jamais la main à la cuisine et à la couture, elles sèchent sur pied; par ce grand vide de l'ennui la porte est ouverte aux séductions. L'amant est le plus souvent un homme du monde, un gentleman riche qui achète chez elles. — Au reste, sauf pour quelques *profligates*, la situation est déplaisante. Un Anglais à l'état d'adultère est malheureux; sa conscience le tourmente au plus beau moment.

Quant aux maîtresses libres (*kept women*), on les cache. A cet égard, la réserve est extrême, obligatoire. Un jeune homme qu'on me cite était en barque sur la Tamise avec sa maîtresse et la menait dîner. Passe un bateau à vapeur, où il aperçoit le fiancé de sa sœur; de honte et d'émotion, il refuse de continuer la partie et rame à terre; cependant il n'avait pas été vu. — W... a beaucoup voyagé; je cause familièrement avec lui depuis quinze jours; il a vingt-huit ans, et je suis sûr qu'il est sincère; pourtant, quand j'ai voulu le faire parler sur le monde excentrique, il a paru embarrassé, mal à l'aise. Il déclare qu'il ne sait rien de ce monde ni des jeunes gens irréguliers, qu'il n'a pas de commerce avec eux, qu'on est très-tenu à Londres par les devoirs de pro-

fession, de famille, par les exercices physiques, le cricket, l'équitation, le métier de volontaire. Un Français de son âge et qui, comme lui, aurait vu les deux mondes, serait dénoué jusqu'à en être désossé. — B... rencontre aux eaux un clergyman avec une jeune femme, jolie et décente, se lie avec eux, et veut les présenter à sa femme. Le clergyman esquive l'offre pendant quelques jours, puis à la fin lui demande une conversation particulière, lui avoue que cette jeune femme est une *governess*, sa maîtresse ; cet aveu fait, il se retire ; jusque dans sa faute, il gardait son respect pour le mariage. — Ceux des jeunes riches qui ont une maîtresse la mettent dans une maison hors de Londres ; ils y vont le dimanche pour revenir le lundi. Même dans ses irrégularités, l'Anglais aime le foyer, le *home :* il veut une femme qui soit à lui, à lui seul, et pas publiquement ; sa « petite maison » est une sorte de ménage. Le plus souvent sa maîtresse est une fille de fermier[1], une gouvernante ; celles-ci, nées de pasteurs pauvres, souvent bien élevées et jolies, solitaires dans un intérieur étranger, où elles sont demi-domestiques et demi-convives, sont exposées à d'étranges tentations. — Beaucoup de ces unions durent longtemps, et quelques-unes toute leur vie. — Parfois, après une longue connaissance, l'amant vous invite à dîner : « Venez chez *my little girl*, elle est tout à fait une *lady*. » Vous trouvez une personne occupée de son intérieur, décente, de bonne tenue ; vous devez parler comme si vous étiez chez une vraie dame ; un mot leste la choquerait ; elle ne se fait pas gamin, garçon, camarade comme à Paris. — S...,

[1] Voy. l'exemple d'une séduction de ce genre dans *Adam Bede*, par Eliot.

qui a vécu chez nous, prétend que, pour un de ces ménages irréguliers en Angleterre, il y en a trois en France.

Très peu de lorettes ; cette espèce qui, dans les derniers temps, a pullulé et s'est si fort étalée à Paris, n'est qu'une mince colonie à Londres ; je parle de celles qui ont un salon, une voiture, qu'on voit au bois, dont les petits journaux rapportent les faits et gestes, et qu'on peut comparer aux hétaïres d'Athènes, aux *cortigiane* du seizième siècle. Il y en a cependant, c'est une importation continentale. A Hyde-Park, j'en ai vu trois ou quatre très-affichées, que l'on montrait au doigt, et que l'insolence grossière de leur toilette désignait assez. — Un de mes amis est allé chez l'une de celles qui tiennent le haut du pavé. Elle reçoit des lords et les fait jouer aux cartes. Ceux-ci fument chez elle, et croisent leurs jambes, ce qu'ils font assez gauchement. L'entrain, la malice, la gaieté pétillante et mousseuse seraient des ingrédients nécessaires pour assaisonner une pareille soirée ; mais ici ils manquent. — B... ajoute en riant : « Ma première visite m'a coûté une guinée en billets de concerts ; j'ai trouvé cette manière de m'instruire trop coûteuse pour un simple esquire, et j'ai envoyé ma carte à la dame avec un sonnet et P. P. C. au bas. » — Quelques-unes sont d'admirables écuyères.—Mais toutes ensemble ne suffisent pas à faire un demi-monde rival de l'autre ; le fossé qui sépare la vertu de la débauche est ici profond et abrupt ; il n'a pas d'escalier comme en France. De même dans leur religion : d'un côté le paradis, de l'autre l'enfer ; point de station moyenne, de purgatoire.

Il ne reste donc qu'une issue au tempérament, la plus simple et la plus grossière. Brillat-Savarin disait : « L'animal se repaît, l'homme mange, le gourmet seul

sait manger. » Très-certainement en ceci comme dans leur cuisine, ils ignorent les préceptes de Brillat-Savarin. Le jour, dans Strand et dans Haymarket, quantité de boutiques et de maisons à peu près convenables présentent cet écriteau : *Beds to let*. Le soir, aux mêmes endroits et ailleurs, quantité de figures qui entrent et sortent ont le type, la tournure et la gravité anglaises. Homme mûr ou jeune homme de condition respectable, ce soir-là le promeneur est censé en voyage ou au club. Il ne s'affiche pas, il n'offre pas son bras ; son expédition est secrète et anonyme ; elle n'est qu'un débordement de la brute que chacun de nous porte en soi. — Deux gros négociants qu'on me cite viennent dernièrement dans une grande ville, débarquent en un certain endroit chacun avec quarante livres sterling, s'y enferment, n'en sortent ni jour ni nuit, et s'occupent à boire dans les intervalles ; c'est ce que les matelots arrivant au port appellent tirer une bordée. Dans leurs familles, on les croyait à la campagne. Au bout de huit jours, on les avertit que leurs quatre-vingts livres sont mangées, et ils repartent. — Dans cette race, les appétits sont violents et redoutables ; voyez au siècle dernier leur libre peinture dans les romans de Fielding et de Smollett, et au dix-septième siècle leur scandaleuse éruption dans le carnaval de la Restauration. L'opinion, la religion, la conscience ne sont pas de trop pour les brider. Contre ce Caliban ils ont besoin de toutes leurs forces ; car il est bien plus sauvage et laid que le satyre jovial et gai de France ou d'Italie. Ils ont donc raison de pousser la sévérité jusqu'à la pruderie ; plus l'inondation est malfaisante, plus il faut surveiller et fortifier les digues.—Celles qu'elle entraîne roulent dans

la boue jusqu'en des bas-fonds dont nous n'avons pas l'idée ; on en trouvera des exemples dans la *Miss Williams*, de Smollett, dans *l'Homme de sentiment*, de Mackensie, dans les Mémoires d'Alfieri. Aujourd'hui, un romancier n'oserait toucher, même du bout des doigts, des vérités si crues. J'en ai su quelques-unes, mais il vaut mieux ne pas les écrire. On aurait beau altérer les circonstances, on court toujours le risque d'atteindre une famille. Parfois un cocher, un laquais, comme dans le cas d'Alfieri, joue le premier rôle. En ce cas, on expédie les gens en Australie, et la famille va se cacher à Londres ou à l'étranger. — Songez que les jeunes filles sont libres, et tenues de se garder elles mêmes, que souvent elles sont sans dot, et obligées de se marier elles-mêmes. Que d'occasions de glisser, et que le frein intérieur ou extérieur a besoin d'être fort pour les retenir ! — Telle, fille d'un clergyman, monte à cheval tous les jours avec le jeune squire du pays, se promène à pied avec lui, et commence à faire parler d'elle ; le *flirtation*, l'art de pêcher au mari n'est pas rare ; Thackeray l'a décrit dans *Vanity Fair*. A ce jeu, on donne bien des prises sur soi, et il faut avoir beaucoup de sang-froid pour ne pas les donner toutes. — Dans la *middle class*, intermédiaire entre les gentlemen et les gens occupés de travaux manuels, mainte jeune fille s'accorde des libertés singulières ; par exemple, elle va trouver chez lui le jeune homme qu'elle préfère. Sur ce point, j'ai su d'original, des détails scabreux, et qui n'ont point leur contre-partie en France. Sans doute, chez nous, les jeunes filles de la petite bourgeoisie sont plus surveillées, mais aussi elles sont plus intactes.—On fait tant de choses pour trouver un mari ! Souvent dans les journaux il y a des annonces à

cet effet ; si le lecteur veut se porter comme prétendant, il demande au préalable une photographie en toilette de soirée (*full dress*) ; celle-ci est déposée au bureau de l'éditeur. Deux jeunes gens de nos amis, à Manchester, firent insérer une note de ce genre ; ils déclaraient leurs dispositions matrimoniales, et priaient les dames de passer à telle heure devant un certain café. Ils eurent soin de se mettre dans un autre café en face, et, à l'heure dite, trois personnes assez jolies, décentes, passèrent, repassèrent et vinrent enfin s'arrêter d'une façon significative devant la porte indiquée. — En ce pays et dans cette classe, une femme, pour subsister, a besoin d'un homme ; son travail personnel ne lui suffit pas ; mettez ensemble cette misère de la femme et la brutalité de l'homme ; vous comprendrez le lamentable défilé de Haymarket. — Mes amis anglais avouent qu'à Londres, le nombre de ces pauvres filles est énorme. Elles s'abandonnent elles-mêmes, et ne font plus d'efforts pour remonter ; elles n'ont pas le ressort de caractère et d'esprit, les inventions, les expédients d'une Française. Elles ne savent pas épargner, acheter ou se faire donner un petit établissement, devenir lingères, modistes, marchandes à la toilette, comme à Paris. Elles ont conscience de leur dégradation, elles se considèrent comme perdues, mangent au jour le jour ce qu'elles gagnent, finissent par boire, et meurent à l'hôpital. — Je ne sais pourquoi, mais, en considérant cette belle société, toujours, par delà la tête humaine et le buste florissant, j'arrive à toucher la croupe bestiale et fangeuse.

CHAPITRE IV

L'ÉDUCATION

Voyage à Harrow-on-the-Hill ; j'ai vu aussi Eton. Harrow, Eton, Rugby sont les principaux établissements d'instruction secondaire et correspondent à peu près à nos grands lycées ; environ 800 élèves à Eton, et 500 dans chacun des autres, de treize à dix-huit ans. Mais, entre ces deux écoles et nos lycées, la différence est énorme, et nulle comparaison ne fait mieux ressortir le contraste des deux peuples[1]. On me dit que je puis prendre Harrow comme spécimen.

C'est un établissement libre, privé, non subventionné par l'État, fondé jadis par un legs, et, par conséquent, pourvu d'un domaine et d'un revenu héréditaires. Parfois, le revenu de ce domaine est très-grand ; à Harrow

[1] Lire sur cette question l'admirable rapport de MM. Demogeot et Montucci, intitulé : *de l'Enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse*, in-4°, 1868.

il est petit (1,100 livres sterling). Grand ou petit, il est administré par un conseil de fidéicommissaires qui se recrutent par élection. Ici ils sont six, grands seigneurs et propriétaires du voisinage, qui ont autorité pour les changements considérables et pour le choix du *head master*. Mais la principale pièce de la machine est la société des professeurs maîtres de pension ; chacun d'eux fait un cours (grec, latin, français, mathématiques, etc.), et, en outre, loge et nourrit chez soi de dix à trente pensionnaires. — Quand il n'en a qu'une dizaine, il les fait manger à sa table, avec sa famille ; parfois, s'ils sont plus nombreux, ils mangent à deux tables présidées par des dames de la maison. — Ordinairement, ils sont deux dans une chambre ; les plus grands ont une chambre entière. — Ainsi, l'enfant transplanté dans l'école y retrouve une image de la maison paternelle, d'autant plus qu'en Angleterre les familles sont nombreuses. Il a son logis, il dîne à trois pas d'une dame, il est une personne parmi des personnes ; il vit dans un milieu naturel et complet, et n'est pas, comme chez nous, soumis à un communisme de caserne.

Autre différence : chez nous, un lycée est une grande boîte de pierres où l'on entre par un seul trou muni d'une grille et d'un portier ; à l'intérieur sont quelques cours semblables à des préaux, parfois une pauvre rangée d'arbres, en revanche beaucoup de murs. Comme la boîte est toujours dans une grande ville, le jeune homme qui dépasse la grille ne trouve, au delà comme en deçà, que du plâtre et des moellons. — Ici, l'école est dans une petite ville, avec cent issues libres sur la campagne. A Eton, autour de la vieille cour centrale, je voyais les roses, les lierres, les chèvrefeuilles monter

partout le long des bâtiments; au delà, sont de riches prairies où des ormes monstrueux étendent leurs branches séculaires; près d'eux, une rivière verte et luisante; sur les eaux, des cygnes; dans les îles, des bœufs qui ruminent; le courant tourne et s'enfonce à l'horizon dans les feuillages. — A Harrow, le paysage est moins gracieux; mais la verdure et le grand air ne manquent pas; une prairie de cinq ou six hectares appartient à l'école, et fournit un emplacement au jeu de cricket. Je rencontre les petits en veste noire, les grands en habit noir, tous coiffés du petit chapeau de paille, non-seulement dans la ville, mais hors de la ville, le long des haies, au bord de l'étang; on voit à leurs brodequins boueux qu'ils sont toujours sur les routes et dans les prés humides.—Ainsi, l'adolescence se passe chez nous sous une cloche artificielle, à travers laquelle suinte l'atmosphère morale et physique d'une capitale; chez eux, à l'air libre, sans séquestre d'aucune sorte, dans la fréquentation constante des champs, des eaux et des bois. Or c'est un grand point pour le corps, l'imagination, l'esprit et le caractère que de se développer dans un milieu sain, calme et conforme aux sourdes exigences de leurs instincts.

Au total, la nature humaine est ici plus respectée et plus intacte. Sous cette éducation, les enfants ressemblent aux arbres d'un jardin anglais; sous la nôtre, aux charmilles tondues et alignées de Versailles.—Par exemple, ici, les enfants sont presque aussi libres que des étudiants; ils sont tenus d'assister aux classes, aux répétitions, au dîner, et de rentrer le soir à une heure fixée, rien de plus; le reste de la journée leur appartient; à eux de l'employer à leur guise. La seule charge

qui pèse sur ces heures libres est l'obligation de faire le devoir prescrit; mais ils peuvent le faire où ils veulent et quand ils veulent ; ils travaillent chez eux ou ailleurs. J'en vois qui étudient chez le libraire, d'autres lisent assis sur une balustrade. Ils suivent leur goût, errent où il leur plaît. On les voit dans les rues, chez le pâtissier, chez le marchand de saucisses; ils vont courir dans la campagne, pêcher, patiner, se baigner, dénicher des nids. Ils sont maîtres de leur temps et aussi de leur argent, se donnent des goûters, achètent pour orner leur chambre. Il paraît que s'ils font des dettes, on vend aux enchères leur petit mobilier privé[1]. — Initiative et responsabilité; il est curieux de voir des bambins de douze ans élevés jusqu'à la dignité d'hommes.

Huit heures de travail par jour, au maximum ; le plus souvent, six ou sept ; chez nous onze, ce qui est déraisonnable. L'adolescent a besoin de mouvement physique ; il est contre nature de l'obliger à être un pur cerveau, un cul-de-jatte sédentaire. Ici les jeux athlétiques, la paume, le ballon, la course, le canotage, et surtout le cricket, occupent tous les jours une partie de la journée; en outre, deux ou trois fois par semaine, les classes cessent à midi pour leur faire place. L'amour-propre s'en mêle ; chaque école veut l'emporter sur ses rivales et envoie au concours des rameurs et des joueurs soigneusement exercés et choisis. Harrow a battu Eton l'an dernier et espère vaincre encore cette année. Aujourd'hui, onze des plus grands et des plus adroits soutiennent l'honneur de l'école contre onze joueurs venus de Londres; deux porte-drapeaux, l'étendard à la main,

Voy. sur tous les détails de leur vie, *Tom Brown's School-Days*.

marquent les limites ; des centaines de jeunes gens sont sur les flancs, à distance, et applaudissent aux coups heureux. L'affaire est sérieuse : les adversaires appartiennent à un club célèbre de *cricketers*, tous d'une adresse, d'une force et d'un sang-froid admirables ; les jeunes gens ont le droit de se passionner pour un exercice que des hommes faits prennent pour principal objet de leur vie.— Effectivement, il y a dans ce pays des gentlemen dont l'ambition et le régime sont ceux d'un athlète grec ; ils s'imposent une nourriture particulière, ils s'abstiennent de tout excès de table et de boisson ; ils se font des muscles et se soumettent à un savant système d'entraînement. Une fois préparés, ils vont disputer le prix du canotage ou du cricket dans tous les grands jeux de l'Angleterre, même au delà, en Amérique. On me cite une bande de onze cricketers qui, à cet effet, sont allés en Australie, comme autrefois les athlètes du Pont ou de Marseille allaient à Olympie. — Rien d'étonnant si les adolescents se prennent d'enthousiasme pour des jeux si autorisés ; le chef des onze au cricket, le capitaine des huit rameurs est dans l'école un personnage plus important que le premier *scholar* (humaniste) de la classe.

Voilà déjà des germes d'association, un apprentissage du commandement et de l'obéissance, puisque chaque bande qui joue au cricket accepte une discipline et se donne un chef.— Mais le principe s'applique bien plus largement encore ; enfants et jeunes gens forment ensemble un corps organisé, une sorte de petit État distinct qui a ses chefs et ses lois. Ces chefs sont les élèves de la plus haute classe (*sixth form*), plus spécialement les quinze premiers élèves de l'école (*monitors*), et,

dans chaque pension, le premier élève. Ils maintiennent l'ordre, font exécuter le règlement, et, en général, tiennent la place de nos maîtres d'études. Ils empêchent les forts de brutaliser les faibles, sont arbitres des disputes, interviennent lorsqu'un enfant s'est fait quelque mauvaise affaire avec un villageois ou un boutiquier, punissent les délinquants. Bref, ici, les élèves sont gouvernés par les élèves, et chacun, après avoir subi l'autorité, l'exerce à son tour. Pendant la dernière année, il est enrôlé du côté de la règle, il la fait prévaloir, il en sent l'utilité, il l'adopte de cœur au lieu de regimber contre elle, ce que ne manque pas de faire un écolier français. — Partant, quand il sort de l'école et qu'il entre dans la vie, il est moins disposé à trouver la règle absurde et l'autorité ridicule; il conçoit la liberté et la subordination; il est plus près de comprendre les conditions d'une société, les droits et les devoirs d'un citoyen. — Outre cette préparation générale, il en a une particulière. Les grands forment entre eux des *debating societies*, où ils discutent des questions de morale et de politique; le principal de l'école n'en est que le président honoraire. Après que les jeunes orateurs ont parlé, les assistants votent; un procès-verbal résume les arguments et le débat; c'est un parlement en miniature. — En outre, trois des plus âgés publient une revue, *le Triumvirat*. Leur but « est d'éveiller dans leurs camarades des idées un peu plus larges de patriotisme, et de les intéresser aux affaires du pays. » Ils sont de l'opposition conservatrice, raisonnent sur l'alliance française, sur les élections, sur le droit électoral. Quelques lieux communs et un peu d'enflure; mais le bon sens ne manque point; par exemple, à propos du droit de suf-

frage qu'ils veulent élargir, mais seulement jusqu'à un certain point, ils font appel à l'expérience de leur jeune lecteur; celui-ci en vacances, à la campagne, a pu voir que les villageois, les boutiquiers de la classe proposée sont assez intelligents et instruits pour bien voter; ainsi l'argument est pratique, tiré des faits, et non d'une théorie pompeuse. — Je viens de lire un numéro de cette revue; certainement nos élèves de rhétorique n'ont pas à beaucoup près ce degré de culture et d'information politiques. — Ajoutons encore un trait; tous, ou presque tous, sont religieux; ils seraient choqués d'une parole irrévérencieuse; ils chantent sérieusement à la chapelle. Depuis Arnold, le but de l'éducation est de faire d'eux des *gentlemen chrétiens;* la plupart pratiquent, reçoivent la communion, et d'eux-mêmes font leur prière le soir. Ainsi, quand ils entrent dans le monde, ils sont les défenseurs et non les adversaires du grand établissement ecclésiastique, de la religion nationale.

De tous côtés j'arrive à la même conclusion : il n'y a pas en Angleterre de séparation profonde entre la vie de l'enfant et celle de l'homme fait; l'école et la société sont de plain-pied, sans mur ou fossé intermédiaire; l'une conduit et prépare à l'autre. L'adolescent ne sort pas comme chez nous d'une serre à compartiments, d'un régime exceptionnel, d'une atmosphère spéciale. Il n'est pas troublé, désorienté par le changement d'air. Non-seulement il a cultivé son esprit, mais encore il a fait l'apprentissage de la vie. Non-seulement il a des idées, mais encore ses idées sont appropriées au monde qui le reçoit. En politique, en religion, il trouve à vingt ans des cadres tout prêts, auxquels ses goûts et

ses facultés se sont d'avance adaptés. De cette façon, il échappe plus aisément au scepticisme ; il est plus vite rangé ; il tâtonne moins pour trouver l'emploi de ses forces. — Tous ceux que je vois en classe, dans les champs et dans les rues, ont l'air *healthy and active*, décidés, énergiques. Évidemment, à mes yeux du moins, ils sont plus enfants et plus hommes : plus enfants, c'est-à-dire plus amateurs du jeu et moins disposés à dépasser les limites de leur âge ; plus hommes, c'est-à-dire plus libres, plus capables de se gouverner et d'agir. — Au contraire, l'écolier français, surtout l'interne de nos colléges, est ennuyé, aigri, affiné, précoce, et trop précoce ; il est en cage, et son imagination fermente. — A tous ces égards, et pour ce qui regarde la formation du caractère, l'éducation anglaise est meilleure; elle prépare mieux au monde et fait les âmes plus saines.

« Quand je formai le projet d'écrire mon livre, dit l'auteur de *Tom Brown*, j'essayai de me représenter le type le plus fréquent d'un petit garçon anglais de la classe moyenne supérieure, tel que mon expérience me l'avait montré ; et je maintins fidèlement ce type d'un bout à l'autre de mon histoire, en tâchant seulement de donner un bon spécimen du genre. » Le livre ainsi conçu eut un succès énorme. Jeunes gens et hommes faits, tous se reconnaissaient dans la peinture, et nous pouvons nous en servir en admettant avec l'auteur que le portrait fut, sinon flatté, du moins bienveillant. — Ni Tom ni son père ne se soucient beaucoup de l'instruction proprement dite. « Quel avis final vais-je lui donner, se demande le père? Lui conseillerai-je de bien s'appliquer, et lui dirai-je qu'on l'envoie à l'école pour

qu'il apprenne bien le latin et le grec? Non, on ne l'envoie pas à l'école pour cela ; du moins ce n'est pas principalement pour cela. Je ne donnerais pas un fêtu pour les particules grecques ou pour le digamma, sa mère non plus. Pourquoi donc est-ce qu'on l'envoie à l'école? Ma foi, c'est en partie parce qu'il a envie d'y aller. Qu'il devienne un brave Anglais, utile, serviable, véridique, un gentleman, un chrétien, c'est tout ce que je désire.» — Et quand Tom, après quelques années, se demande ce qu'il est venu faire à l'école, il se répond à lui-même, après réflexion : « J'ai envie d'être le numéro 1 au cricket et au ballon, et à tous les autres jeux, et de savoir me servir de mes poings assez bien pour garantir ma tête contre les poings de tout autre homme, gentleman ou rustre. J'ai envie d'emporter d'ici assez de latin et de grec pour me soutenir à l'université convenablement. J'ai envie de laisser ici derrière moi la réputation d'un garçon qui n'a jamais brutalisé un petit ni tourné les talons devant un grand. » —Paroles remarquables et qui résument bien les sentiments ordinaires d'un père et d'un enfant anglais ; la science et la culture d'esprit sont en dernière ligne : le caractère, le cœur, le courage, la force et l'adresse du corps sont au premier rang. Une telle éducation fait des lutteurs au moral et au physique, avec tous les avantages, mais aussi avec tous les inconvénients attachés à cette direction de l'âme et du corps.

Entre autres effets fâcheux, les instincts rudes se développent. « Les jeux viennent en premier rang, disait un maître d'Éton, les livres en second[1]. » L'enfant met

[1] Demogeot et Montucci, p. 22, ouvrage cité.

sa gloire, comme Tom Brown, à être bon athlète; il passe trois, quatre, cinq heures par jour en exercices bruyants et violents. A la course (*Hares-and-Hounds*), on patauge pendant des heures dans des champs labourés et dans des prés fangeux, on tombe dans la boue, on perd ses souliers, on se ramasse comme on peut. Au ballon (*Foot ball*), les groupes se précipitent les uns sur les autres; l'enfant qui se trouve dessous porte le poids de toute la masse; il y a des bras et des jambes luxés, des clavicules cassées. Au cricket, la grosse balle pesante est lancée avec tant de force que le joueur maladroit est renversé, s'il s'en laisse atteindre. Presque tous les jeux comportent habituellement des meurtrissures; on se fait gloire d'y être insensible, et, par une conséquence naturelle, on n'hésite pas plus à les infliger qu'à les subir. L'enfant devient combattant, boxeur : « Combattre avec ses poings, dit l'auteur de *Tom Brown*, est le procédé naturel et anglais des enfants anglais pour régler leurs querelles. » — Tous les hommes que j'ai rencontrés l'avaient employé à l'école, et il y est encore fréquent. — Cette sorte de duel a ses règles, son emplacement, son public, ses témoins. Chaque combattant a deux assistants qui lui épongent la figure et avancent le genou pour lui fournir un siége entre deux assauts; ces assauts se répètent et se prolongent parfois pendant une demi-heure. Le principe est qu'il faut continuer tant qu'on peut voir clair et se tenir sur ses jambes; à la fin de la bataille il y a des yeux pochés, des joues enflées et bleues, quelquefois un pouce démis, ou une lèvre fendue.

Par malheur les institutions de l'école poussent dans le même sens; outre les pensums, les retenues et la

prison, on emploie les verges ; dans certaines écoles, il suffit que le nom de l'élève soit inscrit trois fois sur le registre des punitions, pour qu'on lui fasse mettre bas son pantalon. Ce matin, à Harrow, on en avait fouetté quatre (quatorze coups, pas jusqu'au sang). — C'est le principal à qui, dans tous les colléges, revient cet office aimable; il n'y a guère de proviseurs en France qui voulussent accepter à ce prix cent ou cent-cinquante mille francs de traitement. — En principe, le fouet est pour tous, même pour les plus grands; mais il n'y a guère que les petits et les moyens qui le reçoivent. — Chose étrange, il n'est pas impopulaire; il y a cinquante ans, à Charterhouse, les élèves, apprenant qu'on voulait le remplacer par une amende, se révoltèrent aux cris de : « A bas l'amende, vive le fouet! » et le lendemain refirent connaissance avec leurs verges bien-aimées. Des professeurs avec qui j'ai causé trouvent que ce châtiment n'est pas humiliant, et qu'il développe dans l'enfant le courage stoïque ; selon eux, les coups sont la répression naturelle ; il suffit que l'opinion n'y attache pas de honte, et que le patient ne se sente pas insulté. Au-dessous du *head-master*, les grands préposés à la discipline ont droit d'employer le même châtiment; à cet effet, dans certaines écoles, ils portent une canne et en usent.

Ici il faut parler d'une institution choquante, le *fagging*, ou obligation pour les petits d'être les domestiques des grands. Elle s'est modifiée, adoucie à Harrow, à Rugby et dans quelques autres établissements; mais, en soi, elle demeure toujours mauvaise; car elle est une école de brutalité et pousse l'enfant anglais du côté où il penche, vers tous les excès que comporte le tempé-

rament énergique, violent, tyrannique et dur. Une dame que nous connaissons et qui, à la vérité, est d'origine étrangère, n'a pu se résoudre à soumettre son fils au *fagging*, et l'a mis dans un lycée de Paris. — D'après des enquêtes officielles[1], les petits sont des valets et des esclaves. Chaque grand en a plusieurs qui sont tenus de faire ses commissions, de balayer sa chambre, de nettoyer ses chandeliers, de faire rôtir son pain et son fromage, de l'éveiller à l'heure dite, d'assister à ses jeux, souvent pendant deux ou trois heures par jour, de courir après ses balles et de les lui rendre, d'être à ses ordres pendant tout le temps qu'il travaille, de subir ses caprices. « Au collége de Westminster, la vie d'un boursier de première année est une servitude si continue, qu'il lui est impossible de trouver le temps nécessaire pour les études. Je mets en fait, dit l'un des témoins, que du 1er janvier au 31 décembre, le jeune boursier n'a pas à lui un seul moment qui soit à l'abri d'une interruption. A trois heures et demie du matin, deux des plus jeunes, désignés à tour de rôle, se lèvent pour allumer le feu, faire chauffer l'eau, réveiller ceux des grands qui leur en ont donné l'ordre. Souvent l'ancien, réveillé à quatre heures, ne se lève qu'à sept heures et demi ; il faut alors l'avertir de demi-heure en demi-heure... Cette corvée revient pour chaque enfant deux ou trois fois par semaine. » — Ajoutez toutes celles de la journée, toutes celles du soir. « Les anciens aiment beaucoup le thé, il leur en faut trois fois par soirée, sans préjudice du café... Toutes les deux minutes,

[1] Demogeot et Montucci, p. 49, ouvrage cité; et *Tom Brown's School-Days*, 123, 124, 149, 167, 168.

il lui faut remplir les bouilloires... » Un des témoins raconte que le samedi soir, jour de sortie à Westminster, quand son fils arrivait du collége, l'enfant était tellement accablé par la privation du sommeil, qu'il n'avait rien de plus pressé que d'aller dormir. — Pour maintenir une obéissance si ponctuelle et si minutieuse, les grands emploient la terreur. « Les soufflets, les coups de pied ne sont pour eux qu'une gentillesse ordinaire, cela ne compte pas au nombre des punitions... Au premier degré des vraies punitions sont les soufflets systématiques; le patient doit laisser pendre ses bras le long de son corps et présenter sa tête à une douzaine de soufflets appliqués à droite et à gauche. » D'autres fois, il pose la paume de la main sur une table; avec le tranchant d'un couteau de bois, on frappe sur le dos de cette main, parfois jusqu'à y faire une entaille. » Vient ensuite la bastonnade, puis les deux espèces de « tannage. » L'enfant est frappé sur le gras de la jambe avec une raquette de paume, qui l'écorche et fait couler son sang. Il pose le pied sur un évier haut comme une table; l'exécuteur prend son élan à trois ou quatre pas en arrière et vient frapper à coups de pied sur la partie ainsi découverte. « J'ai entendu parler, dit le rapporteur, de deux ou trois cas où les enfants ont été si cruellement meurtris, qu'ils sont restés longtemps sans prendre part aux jeux et aux autres exercices. » — Tom Brown est berné dans une couverture, et on le lance si fort, qu'il va choquer le plafond. — Un jour, ayant refusé de vendre à des grands son billet de loterie, il est saisi, couché le long du foyer allumé, et rôti (à la lettre), tellement, qu'il est prêt de s'évanouir. La chose a eu lieu, le roman n'a fait que copier un fait authentique.

D'ailleurs, dans les vies de Cowper, de lord Byron, de sir Robert Peel, on en trouve d'aussi révoltantes. — Sans doute, les traits qu'on vient de citer sont les plus sombres, et, comme les Anglais sont persévérants en matière de réforme, le tableau tend à s'éclaircir. Mais, même en supposant la réforme achevée, l'impression reste fâcheuse; car, en somme, l'école ainsi conduite est une sorte de société primitive où la force règne presque sans contrôle, d'autant plus que, par point d'honneur, les opprimés ne veulent jamais dénoncer les oppresseurs. Le maître intervient aussi peu que possible; il n'est pas, comme chez nous, le représentant perpétuel de l'humanité et de la justice; très-rarement et dans très-peu d'écoles, on en appelle à lui ou au conseil des grands. Les faibles sont livrés à eux-mêmes, ils n'ont qu'à pâtir et à patienter. Or quelle tentation pour un jeune homme vigoureux que la possession du pouvoir et le droit de frapper! Il n'est pas bon de donner carrière aux instincts de domination et de brutalité. Toujours l'usage conduit à l'abus; on s'excite aux exigences par les exigences qu'on pratique, aux coups par les coups qu'on porte; il ne faut jamais donner à l'homme l'occasion de devenir despote et bourreau. — Au total, l'éducation ainsi comprise n'est pas sans ressemblance avec celle des Lacédémoniens; elle endurcit le corps et trempe le caractère; mais, autant que je puis le conjecturer, elle aboutit souvent à faire des sportmen et des butors.

Naturellement la culture de l'esprit doit souffrir d'un pareil régime. « En voyant[1] les jeunes gens prêts à

[1] Article du *Musæum*, 1867, par M. Farrar, professeur à Harrow, cité par Demogeot et Montucci.

tout sacrifier pour le cricket, en les voyant y consacrer un nombre d'heures et un enthousiasme hors de toute proportion avec ce qu'ils donnent à leur travail, en voyant que leur esprit en est si complétement envahi qu'ils ne parlent, ne pensent et ne rêvent que cricket, il n'est pas étonnant de trouver beaucoup de gens qui attribuent à cette manie de *muscularité* la misérable pauvreté des résultats intellectuels que nous obtenons. » — Un vice inconnu chez nous, et qui tient à cette prédominance du physique sur le moral, c'est la gloutonnerie et surtout le goût du vin ; aussi l'une des fautes qui entraînent le fouet est l'ivresse ; plusieurs se bourrent de mangeaille, et on trouve parmi eux des ivrognes précoces.

L'enseignement n'est pas tel qu'il faudrait pour contre-balancer ces goûts grossiers. Il n'a rien d'attrayant ; il ne peut guère être considéré par les jeunes gens que comme une corvée ; il est très-peu littéraire et presque tout à fait technique. Il s'agit surtout de bien savoir le grec et le latin, de pouvoir écrire correctement en vers et en prose dans les deux langues ; de fait, à force de mémoire et d'exercice, les plus forts y arrivent. — Sur un point, la connaissance et le maniement du grec, ils sont de beaucoup supérieurs aux élèves de nos lycées ; j'ai entre les mains un cahier de devoirs couronnés où des scènes de Shakspeare sont très-bien traduites en ïambiques grecs dans le style de Sophocle. — Mais sur les autres points, je les crois plus faibles. Leur latin, prose et vers, est moins élégant et moins pur que celui de nos bonnes compositions de rhétorique. Ils n'ont pas l'air de savoir véritablement l'histoire, ils racontent les légendes de Curtius et de Régulus comme des faits

authentiques. Ils dissertent sur la chevalerie et le moyen âge en généralités vagues, comme on le faisait dans notre vieille Université. Ils ne paraissent pas sentir les différences de mœurs, de sentiments, d'idées, de caractères qu'amène le cours des siècles. Ils ne semblent pas avoir lu, comme nos bons écoliers, les ouvrages d'un véritable historien, d'un Thierry, d'un Michelet, d'un Guizot. En général, ils ont peu d'idées; si on excepte les questions présentes et pratiques de politique comtemporaine, un élève de rhétorique dans un lycée de Paris en a davantage. Ils ont lu beaucoup de textes classiques; mais l'explication qu'on leur en donne est toute grammaticale et positive. On ne fait pas ressortir la beauté du morceau, les délicatesses du style, le pathétique de la situation; on n'indique pas les procédés de l'écrivain, les caractères de son talent, la tournure de son esprit; tout cela semblerait vague. Le maître ne parle pas aux élèves comme un critique à des gens de goût; il n'essaye pas d'affiner leur tact littéraire; il ne leur commente pas les grands écrivains de leur pays. — De même en mathématiques[1]; il en enseigne plutôt les formules que l'esprit; le manuel de géométrie est toujours le texte d'Euclide appris par cœur et récité de même; la raison et le raisonnement n'ont qu'une place secondaire. «Trop souvent cet enseignement ne tend qu'à former des hellénistes et des calculateurs.» — Au contraire, le jeune Français qui a dix-neuf ans, possède, s'il est intelligent et s'il s'est appliqué, une instruction générale, quantité d'idées ébauchées, quelques demi-idées personnelles, une préférence décidée

[1] Demogeot et Montucci. — *Ibid.*, 119-121.

pour tels auteurs et tel genre de style, des commencements de théories, des vues vagues sur le beau, sur l'histoire, sur la philosophie, tout au moins le sentiment qu'il y a là de vastes questions d'importance capitale et sur lesquelles il a besoin de se faire un avis, besoin d'autant plus vif qu'autour de lui le scepticisme est dans l'air, que, le plus souvent, il a perdu ses croyances religieuses, que nulle doctrine universellement imposée ou acceptée n'est là pour arrêter son esprit flottant, et que, s'il veut s'ancrer dans un port, il est obligé de chercher le port et de fabriquer l'ancre. Ici, plusieurs Anglais distingués que j'ai connus considéraient leur éducation du collége et même de l'université comme une simple préparation, une gymnastique, un *training* de l'attention et de la mémoire, rien de plus. « Sortis de là, me disaient-ils, nous avons été obligé de refaire ou plutôt de faire notre éducation, d'acquérir par des lectures personnelles tout ce que nous pouvons savoir de philosophie, d'histoire, d'économie politique, de sciences naturelles, d'art, de littérature. » — On commence à remédier à ce défaut, à élargir aujourd'hui ce cercle; mais il est encore étroit, il a toujours pour centre Euclide et le vers saphique. Par suite, l'esprit, moins vite adulte, arrive plus tard aux vues d'ensemble.

Dernier détail et qui achève de marquer la différence des deux pays : en moyenne, la dépense d'un écolier à Harrow est de deux cents livres sterling par an. Combien de pères chez nous pourraient mettre cinq mille francs par an, à l'éducation de leur fils? — En France, un fonctionnaire, un homme attaché à l'une des professions dites libérales gagne le plus souvent trois mille francs à

Me voici à Oxford, avec un *fellow* (agrégé) qui répond à toutes mes questions avec une extrême complaisance. Nous sommes dans un jardin plein de fleurs ; à côté, séparé par une muraille, est un beau potager; l'un et l'autre sont les dépendances de la maison d'un professeur ; on n'imagine pas une plus heureuse et plus poétique demeure pour un homme d'étude. Mais je reviendrai sur cela : je transcris tout de suite notre conversation.

Oxford est un assemblage de vingt-quatre colléges (1 ou fondations distinctes, indépendantes, ayant chacune en moyenne quinze mille livres sterling de rente; Magdalen-College en a quarante mille et au delà. En outre, la ville contient une université de professeurs, qui sert de centre aux colléges.

Un collége se compose : 1° du directeur (*head*), 1000 à 3000 livres sterling par an; 2° de *fellows* (agrégés), 200 à 300 livres; 3° de *tutors*, sorte de répétiteurs-surveillants, payés en partie sur les revenus du collége, en partie par les élèves, 400 à 500 livres; 4° de *scholars*, étudiants qui, par leur mérite, ont gagné des bourses, 20 à 120 livres; 5° d'étudiants proprement dits, payants, au nombre de quarante à quatre-vingts. — Le reste des revenus de l'établissement paye les domestiques, les cuisiniers, le portier, etc., et en outre les intendants administrateurs des biens (2).

L'Université est un corps de professeurs analogue à notre Collége de France; un étudiant n'est pas obligé de suivre leurs cours. La plupart des professeurs ont de

(1) Voir les notes à la fin du volume.

5 à 600 livres de traitement; deux ou trois chaires rapportent moins de 200 livres; en revanche, une autre est de 1000 livres, et certains professeurs de théologie en ont jusqu'à 1700; l'un d'eux, le *regius*, a 2300 livres sterl.; quelquefois un canonicat, un doyennat de cathédrale est attaché à la chaire, et rapporte de 1000 à 3000 livres, outre la jouissance d'une grande maison et d'un jardin. — Mais ils sont obligés de vivre honorablement, d'exercer l'hospitalité, de contribuer dans toutes sortes de souscriptions, etc., en sorte que, comme les évêques et la plupart des hauts fonctionnaires publics, souvent ils dépensent tout leur traitement.

Environ 1300 étudiants à Oxford (1), 1200 à Cambridge; il y en a aussi à Londres. Mais, en règle générale, ce haut complément d'études est, pour l'aristocratie, pour les riches, pour le petit nombre, d'abord parce qu'il coûte cher (200 à 300 livres par an, et la tentation de dépenser davantage est très-grande), ensuite parce qu'il est un luxe de l'intelligence (mathématiques pures, grec, latin) et retarde l'entrée des carrières fructueuses.

Les étudiants ont chacun deux ou trois chambres dans un collége, et forment ainsi des ruches. Ils sont obligés d'être à huit heures à la chapelle, à cinq heures au dîner dans la *hall*, d'être rentrés à neuf heures, et en général d'assister le matin à la conférence d'un *tutor*, et l'après-midi à un cours. Les infractions sont notées et punies, surtout si elles se répètent. Rentrer après neuf heures constitue une faute; après minuit une faute grave; découcher, une faute très-grave. Les punitions sont, dans certains colléges, une amende de cinq shillings à une livre; dans d'autres, un pensum plus ou moins

long, plus souvent des réprimandes du directeur, des privations de sortie le soir, l'expulsion temporaire, et enfin l'expulsion définitive. — Ce détail est important; car on voit qu'ici l'écolier est plus libre et l'étudiant moins libre que chez nous. L'adolescent, en devenant jeune homme, ne passe pas d'une discipline claustrale à une indépendance complète; le passage est ménagé. A l'école, il a déjà été pour beaucoup d'actions livré à lui-même; à l'Université, il n'est pas tout à fait livré à lui-même. Une telle précaution est excellente; contre les abus de la liberté, l'habitude de la liberté est une garantie morale et la surveillance une garantie physique. — Autre frein : Oxford et Cambridge sont de petites villes. Le jeune homme n'est pas, comme chez nous, jeté parmi les tentations d'une capitale, réduit à la vie sédentaire et cérébrale, sans le contrepoids nécessaire des exercices corporels, conduit à chercher les distractions au théâtre, au café, sur les boulevards, dans les excitations du monde, de la conversation et du plaisir. Point de débauche à Oxford; les officiers de l'Université parcourent les rues après neuf heures, et peuvent entrer dans toute taverne ou maison publique. Les libertins vont à Londres ou dans les villages voisins; mon ami estime qu'une moitié des étudiants sont purs. Leur principal défaut est le goût du vin; il y a cinquante ans, l'ivrognerie était régnante, ici comme dans toute la haute classe; maintenant, ici, comme dans toute la haute classe, elle est devenue rare. — Dernière circonstance favorable : l'étudiant, comme l'écolier, demeure bon protestant; il a de la religion ou du moins du respect pour la religion. Sur cent jeunes gens qu'un de mes amis a eu l'occasion de consulter, deux seule-

ment se sont déclarés libres penseurs ; soixante-dix appartenaient au protestantisme libéral (*Broad church*), les autres aux deux nuances appelées *High church* et *Low church*, l'une qui aime les belles cérémonies, le rituel pompeux et qui approche du puséysme, l'autre qui est tout à fait calviniste et un peu iconoclaste.

Les études durent environ trois ans ; pendant la première année, on ne fait guère que reprendre et repasser les matières apprises à l'école. — Les deux premiers examens sont surtout grammaticaux et linguistiques; ils comprennent deux ou trois auteurs grecs et latins, des compositions grecques et latines en prose et en vers, quelques questions sur l'Évangile et la Bible. —Le troisième comprend les mêmes sujets, mais plus étudiés, considérés à un point de vue nouveau, au point de vue critique, historique et philosophique. — Ensuite l'étudiant a le choix entre quatre examens terminaux, l'un sur les mathématiques, l'autre sur les sciences physiques et naturelles, l'autre sur les lettres et les langues anciennes, l'autre sur l'histoire moderne, la législation et l'économie politique. — Un étudiant refusé passe dans un autre collége et recommence ; au second refus, il quitte ordinairement l'Université. —Deux sortes d'étudiants. Les uns, *class-men*, aspirent aux honneurs qui sont fort utiles, et conduisent à de grandes places dans l'Université, dans l'Église et ailleurs. Les autres, *pass-men*, qui, comme en France, sont la majorité, n'ont d'autre ambition que d'obtenir leur *degré* (diplôme ; ils ne suivent guère que les conférences du *tutor*, point du tout les cours des professeurs, et se bornent à un minimum d'études (1). — Les hommes distingués que produit cette éducation sont surtout des

mathématiciens (notamment à Cambridge) ou des humanistes (*scholars*). Mais depuis dix ans la routine fléchit; les sciences contemporaines et les idées modernes s'infiltrent, se font une place. De nouvelles chaires ont été fondées, d'autres chaires ont élargi leur enseignement. Voyez les écrits de Stanley, de Jowett, le célèbre livre intitulé *Essays and Reviews;* Max Müller, l'indianiste, professe ici l'histoire et la philosophie du langage.

Tout cela n'est que l'écorce; la chose qu'il importe de connaître est toujours le moral, le tour d'esprit, l'inclination dominante de l'homme. Comment vivent ces jeunes gens, et qu'est-ce qu'ils aiment? — Pour répondre, il faudrait faire ici un séjour de six mois; à défaut d'expérience personnelle, voici trois ou quatre peintures de mœurs que mes amis me disent exactes: *Pendennis*, de Thackeray; *Tom Brown at Oxford*, et un petit roman assez gai, illustré par l'auteur, *Adventures of M. Verdant Green.* — Le premier point est qu'Oxford et Cambridge étant le rendez-vous des fils de famille, le ton de l'endroit s'est approprié au caractère et à la position des habitants; une université anglaise est à beaucoup d'égards un club de jeunes gens nobles ou du moins riches. Beaucoup d'enrichis y envoient leurs fils, uniquement afin de leur donner l'occasion d'y faire de belles connaissances; certains étudiants pauvres ou roturiers se font les complaisants de leurs camarades nobles, qui plus tard pourront leur donner un bénéfice (*living*). Il n'y a pas jusqu'aux usages de l'Université qui ne favorisent cette distinction des rangs. Dans certains colléges, les étudiants nobles ont une table à part, un habit particulier, divers petits

priviléges. Imaginez, si vous pouvez, un régime pareil offert à une grande école française!

A Saint-Ambroise, l'auteur de *Tom Brown* cite un groupe d'étudiants pauvres, sortes de demi-boursiers, nommés *servitors* (1), que leurs camarades riches ou nobles regardent de très-haut. Chez nous, à l'Ecole polytechnique, les élèves ignorent les noms des boursiers; ces noms ne sont connus que par un comité engagé d'honneur au silence; ce sont là des délicatesses de l'esprit égalitaire. Ici, au contraire, le rang et la fortune sont très-comptés. « L'esprit valet et l'adoration de l'argent, dit l'auteur de *Tom Brown*, voilà nos vices les plus répandus et les plus honteux, » à Oxford, aussi bien que dans le reste de l'Angleterre. — Ailleurs, parlant de son héros, il ajoute : « Son instinct, chose triste à dire, lui enseignait déjà que la pauvreté est une honte pour un Anglais, et qu'à moins de connaître un homme à fond, vous devez toujours avoir l'air de prendre pour accordé qu'il est propriétaire d'une somme illimitée d'argent disponible. » « Si le Prince Noir était ici, dit un des personnages, il changerait sa devise : *Ich dien* (Je sers), en celle-ci : Je paye. » — Beaucoup de ces jeunes gens ont par an 500 livres sterling et au delà, qu'ils considèrent comme argent de poche; de plus, les fournisseurs leur font crédit. Ils tiennent à honneur de dépenser, de faire figure; ils ont des chevaux, des chiens, un bateau; ils meublent leurs chambres avec élégance et richesse. « Les marchands de vins de Londres leur fournissent des liqueurs à une guinée la bouteille, et du vin à deux guinées la douzaine de bouteilles. Leurs cigares coûtent deux guinées la livre; les ananas, les fruits de serre, les conserves les plus rares

figurent à leurs soupers. » Ils se donnent des dîners de gourmets; ils vont en équipage semer l'argent dans toutes les tavernes d'Oxford et des routes voisines. « Le jour ils chassent, courent des steeple-chases, jouent au billard jusqu'à l'heure où l'on ferme les portes, et se trouvent alors tout préparés pour un vingt-et-un, une bouillote indéfinie et à domicile dans leurs chambres, avec accompagnement de punch et autres boissons chaudes, tant qu'il en reste un capable de se tenir assis et de jouer. »

La besogne imposée ne les gêne guère; pendant la première année surtout, elle est plus que mince. « Douze conférences de deux heures chacune par semaine, le Nouveau Testament, le premier livre d'Hérodote, le second de l'*Enéide*, le premier d'Euclide; en outre deux heures de travail par jour; tout finit à midi, au plus tard à une heure; aucun travail supplémentaire sous forme de thèmes, vers ou autres exercices. Un écolier passable n'a besoin de rien préparer; il a déjà étudié tout cela; d'avance il sait par cœur la matière de la conférence. » Ainsi les heures vides sont encore plus nombreuses que chez nous pendant la première des années de droit. En de pareilles conditions il faut, pour étudier, être naturellement très-studieux ou très-ambitieux, ce qui n'est donné qu'au très-petit nombre. Les autres suivent leur instinct, et c'est ici que la différence des tempéraments anglais et français se montre dans tout son jour.

En France, le tempérament est précoce; chez le collégien, enfermé et assis, pendant les longues heures d'ennui, l'imagination s'est échauffée; l'air dangereux d'une grande ville s'est insinué jusqu'à lui; les conver-

sations des grands, la littérature trop libre ont fait le reste; souvent il a la sottise de croire qu'il est honorable d'être homme avant l'âge. Délivré tout d'un coup, et lâché sans contrôle dans une capitale, il y trouve la contagion de l'exemple, les commodités de l'incognito, et, dans tous les endroits publics, des tentations qui s'étalent. D'ailleurs, à cet égard, l'opinion est plus qu'indulgente; elle ne lui parle qu'au nom de la prudence et du bon goût; elle ne réprouve nettement que l'ivrognerie, la grosse débauche, les basses liaisons durables qui peuvent dégénérer en mariages; elle tolère les escapades. Une mère me disait : « Quand mes fils vont à Asnières, je le sais, mais j'ai l'air de ne pas le savoir. » Ayez du tact, de la mesure, de la prévoyance; en cela, comme en toute chose, la morale du monde ne prescrit rien de plus. Le jeune homme ignore qu'il n'y a pas de pire déperdition de forces, que de tels commerces abaissent le cœur, qu'après dix ans d'une vie pareille il aura perdu la moitié de sa volonté, que ses pensées auront un arrière-goût habituel d'amertume et de tristesse, que son ressort intérieur sera amolli ou faussé. Il s'excuse à ses propres yeux, en se disant qu'un homme doit tout toucher pour tout connaître. De fait, il apprend la vie, mais bien souvent aussi il perd l'énergie, la chaleur d'âme, la capacité d'agir, et, à trente ans, il n'est plus bon qu'à faire un employé, un provincial, un dilettante ou un rentier. — Ici, autant que j'en puis juger, l'homme reste plus intact, d'abord parce qu'il est soumis à une discipline (1), plus surveillé et moins tenté, ensuite, parce que l'opinion écrite ou parlée est plus sévère. Elle souffrirait l'ivrognerie, elle ne souffre pas le libertinage. Un livre comme la *Vie de*

Bohème, d'Henry Murger, serait mis à côté des vieux romans picaresques, et considéré comme la peinture de drôles, parfaits polissons et demi-escrocs. Dans les trois romans que j'ai cités, la décence est extrême. Un mot, dans *Tom Brown*, indique un groupe de viveurs riches qui ont chacun une maîtresse à l'écart, dans un village; mais ils sont blâmés, même par beaucoup de leurs camarades. Chez les trois héros, on voit un mouvement de cœur, une passion naissante (*calf-love*) pour une grisette; mais ils s'arrêtent ou sont arrêtés à temps; et les viveurs eux-mêmes admettent en principe que la séduction d'une fille innocente est une action de coquin.

Deux dérivatifs sont les auxiliaires de ces maximes. Le premier est la précocité de l'amour et du mariage: ils s'éprennent jeunes, parfois dès vingt ans, et souvent se marient quelques années après. Le second est le goût vif, populaire, presque universel pour les exercices du corps. A cet égard, l'université continue l'école. — Jouer au cricket, ramer, conduire des bateaux à voiles, avoir des chiens, les lancer contre un troupeau de rats, pêcher, chasser, monter à cheval, conduire des attelages à grandes guides, nager, boxer avec des gants (*sparring*), faire des armes, et, depuis quelque temps, s'exercer comme volontaire, voilà pour eux les occupations les plus intéressantes. — Elles ne s'accommodent pas trop bien avec les études; Platon, il y a déjà longtemps, dans ses Dialogues, opposait comme incompatibles la vie de l'athlète et celle du penseur. Selon un savant étranger qui a beaucoup pratiqué Oxford, si la délicate philologie et les hautes spéculations philosophiques s'acclimatent difficilement ici, c'est que les étu-

diants mangent trop et font trop usage de leurs muscles (1).

Mais le sport est un débouché excellent pour la séve forte et surabondante de la jeunesse, et cette fois encore, comme à l'école, la rivalité sert d'aiguillon. Chaque collége a son bateau, ses huit rameurs et son pilote, tous choisis un à un et exercés de longue main. Cinq ou six semaines avant les courses, l'entraînement commence. Parcourir de douze à vingt milles chaque jour sur la rivière, dîner de bonne heure avec du pain rassis, beaucoup de viande et très-peu de vin ; le tabac rationné ; deux pintes de bière en tout par jour ; point de pâtisseries, de glaces ; ne point souper tard, se coucher de bonne heure : tel est le régime imposé à Tom Brown. Pendant les premiers jours, on est disloqué ; pendant les derniers, on meurt de soif ; pendant la course, l'effort est si énorme qu'on court risque de se rompre un vaisseau, et qu'arrivés, plusieurs ont le vertige et ne peuvent parler. Tout Oxford est là, l'Université et les bourgeois ; quand les bateaux s'élancent, une foule passionnée les suit en courant et en criant, hors d'haleine, sautant les fossés, les pieds dans l'eau, clapotant, tombant le long de la berge. — Il faut lire la description pour concevoir le sérieux et l'enthousiasme des équipages. La dernière minute, celle qui précède le coup de canon du départ, est solennelle. « Une courte minute? En vérité, vous ne parleriez pas ainsi, si vous étiez dans le bateau, sentant votre cœur remonter dans votre bouche, et tout votre corps trembler comme dans l'épilepsie. Ces soixante secondes, si c'est la première fois que vous ramez dans une régate — sur ma foi, elles sont presque une vie... Pendant les dix premiers coups de

rame, Tom avait trop peur de faire une faute pour sentir, entendre ou voir. Toute son âme était collée au dos de l'homme devant lui, sa seule pensée était d'aller en mesure et de mettre toute sa force dans son coup de rame... N'est-il pas magnifique à voir, le premier rameur, se courbant comme un éclair, coup sur coup, sur sa rame, son dos aplati, ses dents serrées, tout son corps, depuis les hanches, travaillant avec la régularité d'une machine ? » Les fanfares sonnent, les acclamations vont s'enflant comme un tonnerre, les mouchoirs brodés voltigent. Le soir, les vainqueurs festinent dans la grande salle du collége; il y a des discours, des applaudissements, des toasts, des refrains chantés en chœur, un joyeux et glorieux tumulte ; il est clair qu'un tel triomphe doit être presque aussi désiré que la palme des anciens jeux Olympiques. — L'intérêt est bien plus grand encore, lorsque, au mois de mars, le concours a lieu sur la Tamise, entre les équipages des deux universités; on ne parle plus d'autre chose à Londres pendant deux jours.

Sans doute la culture musculaire ainsi entendue comporte certaines rudesses de mœurs. Étudiants et bourgeois (*town and gown*) se boxent à l'occasion dans les rues. — Mais en revanche, la vie gymnastique et athlétique a ce double avantage qu'elle engourdit les sens et pacifie l'imagination. De plus, quand ensuite la vie morale et mentale se développe, l'âme trouve pour la porter un corps plus sain et plus solide. Les jeunes gens qui se promènent ici sous le singulier costume traditionnel (une robe noire courte et une sorte de shako plat) sont pleins de séve et de force, d'une belle et franche prestance, bien musclés et découplés, et, à mon sens, d'une phy-

sionomie moins inquiète, moins fatiguée que celles de nos étudiants...

.... Depuis vingt ans, une réforme graduelle s'opère et plusieurs traits s'atténuent dans ce tableau. Maintenant, dans la plupart des colléges à Cambridge, les *fellows* peuvent se marier; on admet aux cours des dissidents et des catholiques. La passion du canotage est un peu moindre; les étudiants de classes différentes sont moins inégaux; dans certains colléges, leurs dépenses de table sont surveillées et restreintes. Oxford cesse peu à peu d'être un club aristocratique, un gymnase athlétique, un conservatoire ecclésiastique et anglican; il est en train de devenir une école moderne, une académie laïque et libérale... (1).

A deux heures, cérémonie dans la grande salle de l'Université. Les costumes sont grotesques, comme ceux de nos distributions des prix au grand concours; discours latin qui rappelle les vieilleries de la Sorbonne; pièce de vers anglais, composée et lue par l'étudiant lauréat; il s'agit de sir John Franklin ; ce sont des vers de rhétorique. Cinq ou six étrangers de distinction reçoivent le titre honorifique de docteur en droit, *in jure civili;* on prononce « *in ioure çaïvaïlaï.* » Un Anglais citant le mot de César : *Veni, vidi, vici*, et le prononçant, de cette même façon : *Vénaï, vaïdaï, vaïçaï*, mon voisin lui répond : « Jamais César n'a pu prononcer une pareille phrase. »

Le soir, il y a séance, avec expériences et lectures sur les sciences physiques et naturelles, dans un musæum, vaste bâtiment à peu près gothique, élevé par souscriptions, et encore inachevé. Les dames s'y promènent par troupeaux, en toilettes crues, éclatantes ; plusieurs,

jeunes et décolletées, ont des lunettes. — Mais il n'y a de désagréable que certains détails ; tout l'ensemble, ville, bâtiments, paysage, est admirable. J'ai déjà parcouru la ville ; j'y erre encore aujourd'hui tout seul à la chute du jour. Tant de colléges, chacun avec sa chapelle et ses grands murs d'enceinte à créneaux, ces architectures diverses et multipliées de tout âge, en style gothique, en style Tudor, en style du dix-septième siècle, ces larges cours avec leurs statues et un jet central d'eau jaillissante, ces balustres qui découpent l'azur tendre du ciel au sommet des édifices, ces fenêtres treillissées de fines nervures, ou découpées en croix sculptées à la façon de la Renaissance, ces chaires en pierre ouvragée, à chaque détour de rue quelque haut clocher conique, tant de nobles formes en un petit espace ! Il y a là un musée naturel, où se sont accumulés les travaux et les inventions de six siècles. La pierre, usée, exfoliée, n'en est que plus vénérable. On est si bien parmi les vieilles choses ! D'autant plus qu'ici elles ne sont que vieilles, point négligées ou demi ruinées, comme en Italie, mais pieusement conservées, restaurées, et, depuis leur fondation, toujours aux mains de gardiens riches, respectueux, intelligents. Des lierres posent sur les murailles leur ample draperie ; des chèvrefeuilles s'enroulent autour des piliers ; des fleurs sauvages empanachent les crêtes de tous les murs ; de riches gazons, soigneusement entretenus, étendent leurs tapis jusque sous les arcades des galeries ; derrière un chevet de chapelle, on aperçoit un jardin fleuri, des milliers de roses épanouies. — On avance. Au bout de la ville, des arbres séculaires font promenoir ; sous leurs branches, deux rivières vives coulent à pleins bords ; au delà, les yeux

se reposent délicieusement sur des prairies qui regorgent d'herbes en graine et en fleur. On n'imagine pas une végétation plus magnifique, une verdure plus opulente et pourtant mieux tempérée par les tons fondus que des boutons d'or, des pâquerettes, des oseilles sauvages, des graminées grisâtres éparpillent sur sa teinte éclatante. La campagne est dans tout le luxe de sa fraîcheur. Pour peu que le soleil se dégage, elle sourit avec une joie charmante ; on dirait une belle vierge timide, heureuse sous son voile qui vient de s'entr'ouvrir. Cependant le jour tombe, et des blancheurs vagues s'élèvent au-dessus des prairies ; sous leur gaze molle, la rivière luit avec des reflets noirs ; le silence se fait ; sauf les cloches qui tintent mélodieusement dans le clocher de Christ-Church, on ne se croirait jamais à cent pas d'une ville. Comme l'étude est ici recueillie et poétique !...

Promenade dans Magdalen-College ; je ne me lasse pas d'admirer ces vieux édifices festonnés de lierre et noircis par le temps, ces clochers crénelés, ces fenêtres à meneaux, surtout ces larges cours carrées dont les arcades font un promenoir semblable à celui des couvents italiens. L'après-midi, sauf un ou deux étudiants qui passent, elles sont solitaires ; rien de plus doux que cette solitude architecturale, poétique, intacte, où n'apparaît jamais l'idée de l'abandon, des ruines et de la mort. Des troupeaux de daims paissent tranquillement sous les ormes gigantesques ; une longue chaussée, bordée des plus beaux arbres, tourne entre deux rivières. Oxford est dans un ancien bas-fond ; de là cette mollesse, cette fraîcheur, cette incomparable opulence de la verdure. A Worcester-College, une ample nappe d'eau où nagent des cygnes vient mouiller de ses ondu-

lations lentes des pelouses constellées de fleurs. — Partout des cèdres, des ifs monstrueux, des chênes, des peupliers dressent leurs troncs et étendent leurs feuillages; de branche en branche les chevrefeuilles, les glycines se suspendent et s'élancent; les grands jardins de Saint-John, le petit jardin de Wadham sont des chefs-d'œuvre d'espèce unique, au-dessus de l'art lui-même. Car c'est la nature et le temps qui en sont les ouvriers; l'art humain peut-il produire une chose aussi belle qu'un groupe d'arbres parfaits de trois cents ans?

On revient, et l'on se déjuge en regardant de nouveau les architectures; elles aussi, elles ont trois cents ans, et semblent enracinées au sol du même droit que les arbres; le ton de leur pierre s'est accommodé au climat; l'âge leur a communiqué quelque chose de la majesté des choses naturelles. On n'y sent point la régularité mécanique, l'empreinte officielle; chaque collége s'est développé pour lui-même, chaque âge a bâti à sa façon : ici le grandiose quadrangle de Christ-Church avec ses gazons, ses jets d'eau et ses escaliers; là-bas, près de la bibliothèque Bodléienne, un amas d'édifices, portails sculptés, hautes tours à clochetons toutes fleuries et brodées, coupoles cerclées de colonnettes. Parfois la chapelle est une petite cathédrale. En plusieurs colléges, la salle à manger, haute de soixante pieds, cintrée d'arceaux, semble une nef d'église. La Hall du conseil, toute lambrissée de vieux bois, est digne de nos vieilles salles capitulaires. Imaginez la vie d'un *master*, d'un *fellow* dans un de ces monuments, sous des boiseries gothiques, devant des fenêtres de la Renaissance ou du moyen âge, au milieu d'un luxe sévère et du plus grand goût, es-

tampes, eaux-fortes, livres admirables. Le soir, en descendant l'escalier, quand la lumière vacille sur les grandes formes noires, on croit marcher dans un décor vrai...

Rien ne manque ici, ni les beautés de l'art, ni les fraîcheurs de la nature, ni les graves et grandioses impressions de l'histoire. Tout à l'heure, en me promenant dans les colléges, on me citait les noms d'anciens hôtes, étudiants à jamais célèbres, Wycleff, le prince Noir, sir Walter Raleigh, Pym, Hampden, l'archevêque Laud, Ireton, Addison. A chaque bâtiment, le *Guide* indique les dates et les auteurs de la fondation, des embellissements, des restaurations. Tous ces vieux hommes semblent encore vivants ; car leur œuvre leur a survécu et dure. La sagesse des anciens temps subsiste écrite en sentences latines sur les murailles ; sur une horloge, au-dessus des heures, on lit ce mot solennel : *Pereunt et imputantur*. — Et ce n'est point une ville morte, ni endormie ; l'œuvre moderne achève et agrandit l'œuvre antique ; les contemporains, comme autrefois, contribuent de leurs bâtisses et de leurs dons. Quand, à la bibliothèque Bodléienne, on a vu les manuscrits, les livres précieux, des portraits par van Dyk, Lely et Kneller, on trouve plus loin une galerie récente d'esquisses et dessins originaux par Raphaël et Michel-Ange, où la vitalité, le sentiment du nu, le superbe paganisme de la Renaissance éclatent avec une franchise incomparable; la collection a coûté sept mille livres sterling, lord Eldon, à lui seul, en a donné quatre mille. — Je visite deux ou trois maisons de professeurs, les unes semblables à d'anciens hôtels français, les autres modernes et charmantes, toutes avec des jardins,

des fleurs, des perspectives nobles ou riantes. Les plus vieilles, sous les portraits des prédécesseurs, rassemblent tout le confortable moderne. Je les compare à celles de nos savants, sorte de cages, au troisième étage d'une grande ville, aux tristes logis de la Sorbonne, et je pense à l'aspect si terne et si étriqué de notre Collége de France. — Pauvres Français si pauvres, et qui vivent campés ! Nous sommes d'hier et ruinés de père en fils par Louis XIV, par Louis XV, par la Révolution, par l'Empire. Nous avions démoli, il a fallu tout refaire à nouveau. Ici, la génération suivante ne rompt pas avec la précédente : les réformes se superposent aux institutions, et le présent, appuyé sur le passé, le continue.

Digitized by Google

CHAPITRE V

LA SOCIÉTÉ ET LE GOUVERNEMENT

Petits voyages et séjours à trente et quarante milles de Londres. Il faut tâcher de voir le district, la commune; on ne comprend bien le réseau social qu'après en avoir étudié en détail trois ou quatre mailles. — Du reste, cette fois encore, la complaisance et l'hospitalité des gens sont parfaites.

Toujours le même paysage : des prairies séparées par des haies, où çà et là se dressent de grands arbres. La campagne n'est que verdure; les yeux en sont rassasiés, assouvis; c'est la plus forte impression sensible que j'aie rapportée d'Angleterre. — Du haut d'une grande colline que nous traversons, on voit, dit-on, quarante milles en tous sens; rien que du vert, pas de forêts, quelques bouquets d'arbres épars, des betteraves, de la luzerne, du houblon, des champs de pois, des parcs touffus, des creux où les ruisseaux jaunâtres traînent à pleins bords, des prés humides où broutent et ruminent

les vaches alourdies. L'herbe fraîche, incessamment renaissante, pullule et surabonde ; de là cette quantité de viande et de laitage ; comparez-le au pain, au vin, aux légumes qui font la principale nourriture de nos paysans ; par ce trait et par beaucoup d'autres, l'Anglais est bien plus semblable au Hollandais qu'au Français. Un Paul Potter, un Ruysdael trouverait ici des sujets de tableaux. La beauté ne manque pas à ce ciel couvert, plein de nuages grisâtres ou presque noirs, qui rampent sur un fond de vapeur immobile. De loin en loin à l'horizon, la vue est brouillée par une averse et toutes ces teintes sont douces, fondues délicatement mélancoliques.

Nous longeons des *commons* abandonnés, sauvages, où, de loin en loin, un cheval paît dans la solitude. C'était là le sol primitif, plein d'ajoncs et de bruyères ; de génération en génération, il s'est réduit ; la civilisation, comme une marée qui monte, l'a rongé et n'en a laissé que des lambeaux. Que de travail il a fallu pour en faire un herbage et un potager ! que de patience et d'efforts pour l'approprier à l'homme ! Ils y sont parvenus, et, à chaque siècle de l'histoire, par milliers d'arpents, on voit le pâturage vague se changer en prairie close. — Il était plus beau dans son premier état ; ses herbes épineuses ou rudes, ses teintes ternes ou noirâtres, le ton de ses fleurs s'accommodaient mieux à l'aspect du ciel. A présent, cette nature civilisée porte trop visiblement l'empreinte de l'industrie ; elle a trop d'alignements ; ses couleurs sont fausses ou disparates ; les feuilles des turneps sont d'un vert violacé ou dur ; les plantes légères luisent au soleil d'un éclat trop éblouissant et trop fragile ; on sent que leur présence

est voulue et que leur vie est artificielle. La campagne semble une grande manufacture de fourrage, le vestibule d'une laiterie ou d'une boucherie; des idées pittoresques, on tombe aux idées utilitaires. — Il faut pourtant se dire que les secondes valent les premières; après tout l'homme vit de côtelettes, et c'est encore un beau spectacle que celui d'une terre avare transformée en bonne nourrice.

Promenade dans la campagne et dans deux villages; il y a une ondée toutes les deux heures. Cela rappelle le dicton anglais : « Quand il ne pleut pas, prenez votre parapluie; quand il pleut, faites comme il vous plaira. » — Mais, au soleil, l'effet de cette humidité est charmant : l'herbe est d'une fraîcheur et d'une nouveauté délicieuses. Les gouttes d'eau roulantes y luisent comme des perles; sous un coup de soleil, tout d'un coup une prairie éclate, et ses traînées de fleurs jaunes et blanches semblent pénétrées de lumière. — Cependant le ciel reste taché de vapeurs; çà et là des nuages noircissent, deviennent violets, fondent à un quart de lieue; l'échange est perpétuel entre le ciel moite et la terre moite, et le contraste est étrange entre la splendide couleur du sol et les tons brouillés de l'air. Les yeux suivent les teintes changeantes et les mouvements vagues de l'exhalaison universelle qui traîne et se déchire le long des haies comme une mousseline. Un vent faible incline et balance les feuillages des grands arbres et l'on écoute le petit bruit des gouttes qui descendent sur leur pyramide.

Plusieurs cottages sont bien pauvres, en pisé, revêtus de lattes, avec un toit de chaume, les pièces trop basses et trop étroites, les fenêtres trop petites, les cloisons trop minces. Pensez à une grosse famille entassée l'hiver dans deux de ces chambres, avec les vêtements qui sèchent, les langes des enfants et la cheminée qui ronfle ; pendant les longs jours de pluie et de neige, ils doivent vivre dans un air malsain, dans leur propre vapeur. Beaucoup de mères ont le visage amaigri, marqueté de rougeurs, l'air épuisé, étique ; elles ont trop d'enfants et trop de fatigue. — Le locataire d'une de ces chaumières est un journalier, marié, père de six enfants, qui gagne douze shillings par semaine, ordinairement employé à l'année ou à la demi-année; un cottage comme le sien coûte de trois ou quatre livres sterling par an ; il a les traits tendus, tirés, la physionomie triste et humble. — On me présente à tous ces gens avec égards et courtoisie ; on leur demande excuse et la permission d'entrer pour un gentleman français. Ils consentent tout de suite avec complaisance et un bon sourire. Je dis que j'ai vu en France beaucoup de chaumières moins bien garnies ; sur quoi mon compagnon remarque que c'est là une consolation. Le pauvre journalier n'a pas l'air d'être de cet avis.

Cependant sa maisonnette est propre ; les assiettes à dessins bleuâtres sont rangées en bon ordre au-dessus d'un buffet ; la cheminée en fer est bien organisée. J'avais déjà vu ailleurs d'autres cottages de ce degré ; presque toujours, au moins dans une pièce, un vieux tapis couvre le sol ; il y a souvent un papier de tenture, des chaises en bois luisant, de petites estampes encadrées, toujours une Bible, parfois quelques autres vo-

lumes, livres de piété, romans nouveaux, art d'élever les lapins, etc. ; bref, plus d'objets utiles que dans nos très-pauvres chaumières. — En outre, le soin est plus grand; pas de portes disjointes, de volets dépendus, de vitres cassées, de mares stagnantes, de fumiers épars; le carrelage du sol est bien balayé, rien ne traîne à l'aventure. — Probablement, le désordre et la saleté sont plus malsains dans ce climat que dans le nôtre, et l'homme est tenu d'être rangé, précautionné, régulier, comme en Hollande.

Le village n'a que quatre cents âmes; pourtant la petite auberge est décente, reluisante de propreté; on y coucherait volontiers, et on y serait bien. — Nous entrons chez le charpentier, puis chez un charretier; ils sont assis à table en famille et prennent le thé avec du beurre. Leurs maisons sont en briques et couvertes de tuiles rouges; l'une d'elles est flanquée d'un assez grand jardin plein de légumes, bien cultivé, garni de belles fraises, avec quelques ruches dans un coin ; toutes les deux ont un petit jardin à fleurs, des roses, un lierre, quelques plantes grimpantes et d'agrément. Les pièces sont un peu basses, mais ne manquent pas d'air ; les petites vitres reliées par de minces triangles de plomb laissent entrer beaucoup de jour; on suit un passage de briques soigneusement lavées pour aller dans un appentis; le cabinet d'aisance, entr'ouvert, est aussi bien tenu que dans une maison bourgeoise; au premier étage, deux chambres à lits. Quelques livres, le *Devoir complet de l'homme*, un *Guide de Murray*, la Bible de famille, cinq ou six volumes d'histoire. Pas un grain de poussière aux fenêtres, pas une tache de boue aux carreaux, pas un trou aux vêtements. — Beau-

coup d'autres gens de la même condition passent dans la rue, et leurs habits sont semblables; il est vrai que c'est aujourd'hui dimanche. Mais en somme, mon impression est qu'ils sont mieux fournis et plus soigneux que des paysans de France. La gloire, la gloriole et la supériorité des nôtres est dans la possession de la terre; ils aiment mieux s'abstenir, se priver et avoir leur arpent au soleil; pour l'acquérir, ils épargnent sur leur bien-être. Mais cette acquisition est un fonds; en cas de maladie ou de disette, ils ont sous la main une ressource sûre. Au contraire, ici tout le monde me dit qu'un campagnard est aussi dépensier qu'un ouvrier, aussi imprévoyant, aussi exigeant en fait de confortable. Vienne un accident, il tombe tout de suite à la charge de la paroisse[1].

Visite chez un fermier qui cultive cent acres. Ici la propreté est tout à fait hollandaise; je n'ai rien vu de mieux aux environs d'Utrecht et d'Amsterdam. La fermière dit que tous les ans les murs intérieurs sont blanchis à la chaux, que toutes les semaines les carreaux du sol sont lavés à l'éponge; on a honte d'y marcher et de les salir. — Autre fermier qui exploite aussi cent acres; il paye cent livres au propriétaire et en outre les dîmes et taxes; même propreté et même tenue. — Un troisième a trois cents acres et paye aussi une livre par acre; mais c'est que sa terre est mauvaise; son voisin

[1] « Après mûre réflexion, je préfère la condition des journaliers ruraux de France, d'Espagne et d'Allemagne qui, à force de sobriété et d'épargne, s'assurent, avant toute autre satisfaction, la propriété d'un lambeau de terre et d'une humble cabane... J'ai toujours remarqué que le besoin préalable de confort ferme à l'ouvrier anglais et à ses descendants le chemin qui conduit à la propriété et à l'indépendance. » (Le Play, *la Réforme sociale*, II, 35.)

de l'autre côté de la colline paye huit cents livres pour quatre cents acres. L'intérieur est aussi confortable et agréable que celui des plus grosses et des plus belles fermes de la Beauce et des environs de Paris. La maison est ancienne, précédée par un haut porche qui fait vestibule ; çà et là, dans la cour, sont de beaux pins, des arbres d'ornement ; un joli jardin vert borde une des ailes ; la grande salle a de vieux meubles. L'escalier de bois massif et un buffet datent du seizième siècle. Cheminée immense, capable de faire flamber un tronc entier, une vraie bûche de Noël, avec un double paravent en bois qui, en été, ferme l'ouverture, et, en hiver, protége contre les vents coulis. Quelques estampes assez bonnes, et un assez grand nombre de livres, outre la grande Bible de famille. Le fermier a douze chevaux énormes et superbes, et une machine à vapeur pour battre le grain ; entre autres profits, il vend par an quatre-vingts porcs gras. Figure décidée, intelligente, sérieuse et calme ; il n'est ni maussade ni bavard ; sa femme semble une ménagère ordonnée et entendue. Il faudrait être du pays et passer ici un an pour savoir ce qu'il y a dans une de ces têtes; Eliot, dans *Adam Bade*, a peint un fermier et une fermière qui sont des types en haut relief et d'un détail minutieux; mes amis me disent qu'ils sont excellents de tous points et d'une vérité frappante.

Nous allons voir une dernière ferme : six cents acres, environ six cents livres de fermage ; je reste stupéfait. On nous introduit dans un grand salon frais et simple ; grands rideaux soutenus par des supports dorés, deux glaces élégantes et bien encadrées, des fauteuils de bon goût ; au centre une table chargée de jolis volumes ; bref, le salon de campagne d'un Parisien qui a vingt-

cinq mille livres de rente. Tout à côté est une espèce de serre, un parloir vitré garni de fleurs, qui donne sur le plus gracieux paysage, sur des prairies en pente et des bois lointains. — La fermière entre : c'est une femme de trente ans, qui paraît en avoir vingt-six, en robe de soie grise à petites raies, avec une ou deux bagues aux doigts, les mains parfaitement blanches, les ongles roses et soignés, la taille admirable, grande et svelte comme une Diane, extrêmement belle, pleine de gaieté et d'entrain, sans aucun embarras, et qui tient très-bien la conversation. J'apprends plus tard qu'elle monte à cheval, joue du piano, et n'en est pas moins bonne ménagère ; elle va chaque matin à la cuisine, commande, surveille, et parfois fait un peu de pâtisserie ; une fois, ayant des hôtes et la cuisinière étant absente, c'est elle qui de ses mains a fait le dîner. Sauf quelques nuances dans les manières et le langage, c'est une lady ; de cœur, elle l'est tout à fait. — Mon conducteur la loue beaucoup, mais il ajoute qu'en d'autres cas qui sont nombreux, cette éducation, ces goûts mettent la personne en désaccord avec sa condition, qu'aujourd'hui il y a bien des filles de fermier élégantes, dépensières, oisives, partant déclassées et malheureuses.

« Puisque vous avez commencé, me dit B..., allez jusqu'au bout. »

Et, à douze milles de là, nous voilà dans une ferme-modèle. Point de grande cour centrale ; la ferme est un amas de quinze ou vingt bâtiments bas, en briques, construits économiquement ; comme il s'agissait de faire un modèle, on ne pouvait offrir en exemple un édifice coûteux. — Bœufs, porcs, moutons, chacun dans sa stalle bien aérée et bien nettoyée ; on nous fait voir un

système d'étables, dont le plancher est à claire-voie; les bêtes à l'engrais y restent six semaines sans bouger. — Races choisies et de grand prix; un taureau et sa famille sont indiens et rappellent les sculptures bouddhiques. — Machines à vapeur pour chaque opération du travail agricole, petit chemin de fer pour rouler aux animaux leur nourriture; ils mangent des turneps hachés, des fèves concassées, des *oil cakes;* la culture ainsi entendue est une industrie compliquée, fondée sur la théorie et l'expérience, incessamment perfectionnée, et d'un outillage savant. — Mais je ne suis pas compétent, et je m'amusais à observer la figure du fermier, ses cheveux roux, son teint clair marbré d'écarlate comme une feuille de vigne grillée par le soleil d'automne, sa physionomie froide et réfléchie; en chapeau noir et en redingote noire, debout, dans une cour, il commandait d'un ton terne, en paroles rares, sans faire un geste, et sans que son visage prît un pli. — Chose admirable, l'établissement *gagne de l'argent*, et le grand seigneur qui l'a fondé dans l'intérêt public y trouve son profit personnel. Il me semblait voir, dans l'attitude du fermier, dans son esprit visiblement positif, attentif, appliqué, bien équilibré, l'explication du miracle.

Nous rentrons au logis, et tout autour de nous dans la campagne, la nuit tombe. Les arbres indistincts s'effacent dans une fumée grisâtre; d'étranges tons jaunâtres se répandent sur les prairies; l'air trouble va s'épaississant; il enveloppe jusqu'aux haies du chemin et noie tout sous sa couche mollasse. Dans ce crépuscule, qui semble une peinture de Rembrandt, je repasse les choses qui m'ont le plus frappé; au premier plan surnagent les figures des enfants, si frais, si bien portants,

si vigoureux, si charnus, même dans les plus pauvres chaumières. — L'un, dans son berceau, dormait, étendant un bras; le petit nez retroussé était presque transparent sous la lumière; la bouche semblait une cerise, et les joues deux grosses roses; cette chair potelée va s'enfoncer sous le doigt si on la touche; les pétales d'une fleur trempée de rosée n'ont pas plus de mollesse et d'éclat. A mon gré, cela laisse bien loin les types du Midi où l'homme, presque dès l'enfance, se trouve fait, fini, stable, arrêté dans un dessin ferme et dans une forme définitive; ici on sent, comme chez Rubens, la continuelle poussée de la vie, sa fragilité, sa délicatesse et, en même temps, sa séve, le renouvellement inépuisable et spontané de la substance humaine. Un petit garçon de quatre ans, appuyé contre la muraille, étonné, muet, baissait ses grands yeux honteux, un doigt dans sa bouche, et se laissait caresser sans rien dire; un instant après, il a osé relever les paupières et nous a regardés comme des bêtes curieuses, puis, tout de suite, s'est rencogné couvrant sa face de chérubin avec ses deux bras. On voit les émotions passer sur ces teints-là, comme on voit les couleurs changer sur leurs prairies.

Mes amis me disent que ce village est un bon spécimen, que l'intérieur de ces fermiers et paysans me renseigne assez exactement sur le confortable moyen de la classe, que pourtant, en plusieurs districts, par exemple du côté de Norfolk et de Lincoln, je trouverais des fermes plus belles. — Depuis et d'après des documents officiels[1], j'ai vu que ce jugement n'était pas exact; le

[1] First and second Reports of the commission on the employment of children and women in agriculture, 1868-1869.

mal est plus grand, et les pauvres deviennent de plus en plus pauvres. La grande propriété s'étend, et la petite disparaît. — A la fin du siècle dernier, Arthur Young écrivait : « Je ne connais pas un seul cottage auquel ne soit attachée une parcelle de terre. » — De plus, le pauvre villageois avait quelques volailles, un porc sur le communal. — Mais par les *enclosure-acts*, le communal s'est réduit incessamment[1] ; ainsi le paysan n'a plus la ressource de ces petites viandes ; ayant vendu son lopin de terre, il ne peut plus compter que sur ses bras, et il les loue. — Dans les districts purement agricoles, il paraît que le salaire est de sept à huit shillings par semaine, et non de douze comme je l'ai vu ici. Pour y ajouter, le villageois loue les bras de sa femme et de ses enfants ; on les voit par bandes sarcler les plantes-racines dont la culture s'étend sans cesse. L'agriculture, étant exercée en grand et devenant une industrie savante, introduit par contre-coup dans les campagnes le régime, la monotonie, les misères des manufactures. Les enfants s'étiolent, restent ignorants, deviennent vicieux ; dans un district de Lincolnshire, sur quatre cents cottages, deux cents n'ont qu'une chambre où toute la famille couche pêle-mêle.

Je voyais ces jours-ci deux dessins du *Punch* à ce sujet. Un propriétaire conduit M. Punch dans ses écuries, qui sont admirables. « Oui, monsieur Punch, lui dit-il, de jolies stalles propres, aérées, beaucoup de jour, drainage, ventilation parfaite, la meilleure eau et la meilleure nourriture possibles, de bons traitements, voilà

[1] Selon Fawcett, *Manual of political Economy*, depuis 1710, les *enclosure-acts* ont enlevé environ huit millions d'acres aux communaux pour les donner aux grands propriétaires du voisinage.

mon plan. » On passe au cottage. Une chambre unique et presque nue; trois assiettes ébréchées sur une planche; une mauvaise bouilloire, deux linges qui sèchent : la détresse et la puanteur sont horribles. Un misérable homme en guenilles, avec un chapeau bossué, se chauffe d'un air morne devant un petit feu de broussailles; la femme, aux yeux caves, gît avec deux enfants sur un grabat; dans un autre grabat, on voit une jeune fille et un petit garçon; sur une paillasse dans un coin est un jeune homme; ils sont tous haves, effarés, et M. Punch dit au propriétaire : « L'arrangement de vos écuries est excellent. Si vous essayiez quelque chose de semblable ici? qu'en pensez-vous? » — Ici la plaie et le remède sont présentés à la fois. — Au contraire, je crois pouvoir dire que chez nos quatre millions de paysans propriétaires, l'aisance, surtout depuis vingt années, va croissant; le vice de notre organisation éclate par d'autres maux, du côté de la politique, par l'instabilité du gouvernement et par le manque de libertés durables.—Mais chaque État a ses scrofules héréditaires; on ne peut que constater la plaie, montrer qu'elle tient à l'organisation, appliquer par places un palliatif temporaire; les grandes opérations chirurgicales, que plusieurs personnes recommandent, n'aboutissent guère qu'à mettre le malade plus bas.

Après m'être enquis de nouveau, il me semble certain que, dans ce pays, la classe des cultivateurs non fermiers est la plus malheureuse et la plus abrutie [1].

[1] (*British Almanach and Companion*, 1864. Résumé du recensement de 1861 sur les divers états et professions.) Sur vingt millions d'habitants en Angleterre et dans le pays de Galles, on compte : 1° *Land proprietors*, 15,131 *males* et 15,635 *females*, total 30.766. 2° *Farmers, graziers* (fermiers, éleveurs), 226,957 *males* et 22,778 *females*, total

Un savant me disait : « Pour l'intelligence et les idées, la distance est aussi grande entre eux et les ouvriers (*mechaniks*) qu'entre les ouvriers et les hommes comme moi. » — Deux personnes qui ont vécu en France ajoutent que le paysan français est beaucoup supérieur ; ils louent surtout sa frugalité, l'habitude qu'il a de se suffire à lui-même, son ardeur au travail, sa passion pour la terre. Selon elles, le paysan anglais est tout autre, imprévoyant, dépensier, toujours à la charge de la paroisse ou des riches charitables. Quand même il aurait, comme le nôtre, un petit champ, il ne saurait pas en tirer de quoi vivre, d'abord faute d'économie, parce qu'il est lourd, incapable de s'ingénier, ensuite parce que la terre anglaise, étant de très-médiocre qualité, exige beaucoup d'amendements, de capitaux, et ne se prête qu'à la grande culture, au pâturage, à l'élève des bestiaux. Selon un clergyman, qui a vécu dans le Devonshire et dans d'autres comtés, les gages d'un villageois sont de huit à neuf shillings par semaine ; parfois il gagne dix shillings ; mais il faut qu'il soit très-robuste et très-habile pour en gagner douze. Or il a le plus souvent six enfants ; impossible à huit personnes, et même à cinq ou six personnes de vivre sur cette somme ; il ne peut donc se passer de l'assistance publique ou privée. — D'ailleurs, une paysanne, et en général toute femme de la classe inférieure en Angleterre, manque d'adresse ; elle n'a pas, comme une Française, le talent

249,735. 3° *Agricultural labourers out door* (ouvriers agriculteurs travaillant chez autrui), *males* 914,301 ; en outre, *Shepherds out door* (bergers), 25,559 et *Agricultural labourers out door females*, 43,964, total 983,824. — Le total de toutes les personnes, employées à divers titres dans l'agriculture et travaillant effectivement des bras ou de l'esprit, est de 2,010,454, dont 1,631,652 *males* et 378,802 *females*.

du ménage, l'esprit d'ordre, l'habitude de marchander, l'art de faire beaucoup avec peu de chose, et quelque chose avec rien ; elle ne sait pas raccommoder, retourner un habit, tirer parti d'un plat ; bien souvent elle n'est pas capable de faire la cuisine. Un de nos amis, membre du bureau de bienfaisance dans son village, fit allouer quinze shillings par semaine à un ménage qui avait quatorze enfants ; ni la femme, ni la fille aînée, âgée de quinze ans, ne savaient faire la soupe, un rôti, un plat quelconque ; elles allaient chez les marchands acheter du pain frais, du beurre, du thé, du jambon, et toujours au plus cher ; tout le monde dans la famille pouvait sarcler un champ, personne ne savait faire cuire une côtelette. — Ajoutez que, depuis la transformation de l'agriculture, les habitudes de l'estomac ont changé. Il y a cinquante ans, la viande était un luxe parmi les paysans, ils n'en mangeaient qu'une fois par semaine ; en hiver, ils ne connaissaient que de la viande salée. Maintenant, il leur faut de la viande fraîche tous les jours, et l'Angleterre, qui en produit tant, est obligé, en outre, d'en faire venir de l'étranger, du Danemark et de la Hollande ; en 1861, chaque semaine, il entrait ainsi, par la Tamise seulement, trois mille têtes de bétail vivant [1]. — Somme toute, les journaliers, dans la campagne, vivent en partie d'aumônes, et les *poor-rates* si lourdes, la charité privée si libérale, suffisent à peine pour les soutenir [2].

---

[1] *Collected papers*, by Mrs. Grote, p. 73.

[2] *Fortnightly Review*, 1er janvier 1871. « Dans la plus grande partie de l'Angleterre, les gages du travailleur agricole varient entre 10 et 12 shil-

Maintenant voyons le bien qui est la contre-partie de ce mal. J'ai déjà fait deux courses comme celle-ci à quarante ou cinquante milles de Londres, et, là-bas comme ici, le nombre des parcs est étonnant. On ne cesse pas d'en voir sur la route; en certains endroits, ils font une ligne continue jusqu'à Londres. En effet, non-seulement les anciens domaines se maintiennent en vertu de la loi qui attribue les immeubles à l'aîné, mais encore presque tous les hommes qui par leur talent ou leur industrie sont devenus opulents ont pour ambition d'acquérir une terre, d'y asseoir leur famille, et d'entrer dans l'aristocratie locale. C'est de ce côté surtout que refluent les deux milliards et demi d'épargne annuelle qui s'accumulent en Angleterre; ils servent moins à soulager les pauvres qu'à enrichir les riches.— Par compensation, ces riches sont des chefs naturels, bienfaisants et reconnus. Dans le cercle de B..., on compte une quarantaine de familles qui forment la société et mènent le district, un marquis dont le parc est de sept cents acres, quatre baronnets, un lord et plusieurs membres de la Chambre des communes. Le clergyman avec qui je me promène me dit qu'ils sont « presque les pères du peuple. » — B... lui-même est le proche parent, l'héritier d'un grand seigneur dont il administre les terres; il aura un jour quarante mille livres sterling de rente; en attendant, et pour le compte de son parent, il surveille, dirige, bâtit aux ouvriers des cottages sains, souscrit aux fondations d'utilité publique,

lings par semaine. Son loyer lui coûte 1 shilling par semaine. Impossible de vivre là-dessus avec une femme et seulement deux enfants. » « Pas un journalier de campagne ne vit ou ne soutient sa famille avec ses gages seulement; il subsiste en partie sur ses gains et en partie sur l'aumône. » (*Collected papers*, by Mrs. Grote, p. 76.)

et, tout en améliorant le domaine, rend service au pays.

On trouverait à peine un de ces propriétaires qui ne donne gratuitement une portion de son argent et de son temps pour le bien commun. Ils sont magistrats municipaux, *overseers*, *justices of the peace*, présidents de comités et d'associations utiles.—L'un d'eux, riche de trente millions de francs, et dont le frère est aussi riche, possède une action d'un million dans une entreprise qui a pour but d'amener l'eau potable à Londres; il y a quarante actions chacune d'un million. Pour se délasser du parlement et des affaires, il a bâti une église que nous visitons, très-jolie, d'un gothique fort soigné, avec des vitraux peints, des boiseries, une chaire sculptée, bref un petit bijou, encadrée dans des lauriers toujours verts; il l'a dotée et fait une rente au chapelain[1]. Tout à côté, il vient d'établir nne école gratuite; entre autres choses on y enseigne le chant, il y a mis un piano, on y donne de petits concerts; il s'amuse lui-même à faire chanter les enfants. Comme il croit à la bonne influence de la musique, il envoie souvent le maître à droite et à gauche dans le district pour propager l'institution.— Dans un autre village que j'ai parcouru, les gentlemen ont loué un cottage de deux chambres pour offrir aux villageois une sorte de club le

[1] M. Cobden s'étant ruiné, ses amis ouvrirent une souscription publique qui lui rapporta 70,000 livr. st. S'étant ruiné une seconde fois, il reçut d'une seconde souscription 40,000 livr. st. Miss Burdelt Couts donna un jour à l'évêque de Londres un chèque en blanc pour bâtir une église; l'église a coûté 40,000 livr. st.; une autre fois, elle a fondé et doté un évêché en Chine. On me cite un duc qui envoya 40,000 livr. st. à la caisse de son parti pour les dépenses électorales. Un autre lord, qui a 60,000 à 80,000 livr. st. de rente disait à un de nos amis, qu'il en dépense 20,000 en pensions, dons, souscriptions et entretien de bâtiments publics ou privés.

soir ; avec les fonds souscrits, on paye le loyer, les livres, les journaux, le feu, la lumière, et une femme pour tenir la maison. Mais on s'arrange pour que ce club puisse et doive à la fin s'entretenir lui-même, par les contributions des gens qui le fréquentent. L'homme est ainsi fait, qu'il n'apprécie point un pur cadeau ; il faut qu'il porte une fraction de la dépense et coopère volontairement à son propre bien. Dans la première pièce sont des livres et des journaux ; dans la seconde on joue aux dames et aux échecs, on cause et on fume. — Le but des fondateurs est de faire concurrence à la taverne. Ils connaissent la nature humaine, ils savent qu'il faut offrir un débouché à l'instinct, une pâture aux besoins. L'instinct et les besoins se satisfont toujours ; tâchons que leur satisfaction soit innocente, et s'il se peut, bienfaisante. Par exemple, les villageois ne travaillent pas le dimanche ; quand il fait froid, sale et noir, ils vont naturellement à l'endroit où ils trouvent du feu, de la lumière, de l'amusement, et cet endroit, douze mois par an, est la taverne. Donnons-leur une taverne, moins chère, où, au lieu de gin, ils boivent du thé ; ils occuperont ainsi leurs heures vides, et ne rentreront pas ivres au logis. — Pour la même raison, un de mes amis de Londres est membre d'une Société qui veut séculariser le dimanche ; elle demande que ce jour-là les musées soient ouverts, qu'on autorise les concerts, les *lectures* publiques ; c'est ainsi qu'on combat l'ivrognerie, et plus efficacement que par des sermons.

A cette bienfaisance intelligente joignez quantité d'égards et d'attentions. — Un lord a prêté son parc pour le dernier *archery meeting*, et présidé la fête ; sa petite harangue, grave et railleuse, sa galanterie respec-

tueuse, étaient excellentes pour flatter et égayer les dames. — Nous entrons dans le parc de sir John..... ; il est traversé d'une route publique ouverte aux piétons ; on peut le visiter sans permission. — J'ai vu celui de lord Marlborough à Blenheim ; sur la porte d'entrée est l'inscription suivante : « Le duc de Marlborough prie les personnes qui traverseront le parc de prendre la route frayée et de ne pas passer sur les gazons. » La porte de ce parc est ouverte ; le premier venu, un villageois du village peut y aller prendre l'air avec sa femme. — Sir W. B... entretient la meute du district, et nombre de petits gentlemen et fermiers suivent sa chasse. — La maîtresse de la maison où je suis, connaît toutes les bonnes femmes de l'endroit ; elle les salue gracieusement, et leur donne la main quand elle entre avec moi dans leurs cottages ; celles-ci répondent d'un air cordial et même affectueux ; on voit aisément qu'il n'y a pas de défiance ou d'hostilité entre les deux classes. L'inférieur n'est pas envieux ; il ne lui vient pas à l'idée de souhaiter la place du gentleman riche ; il est plutôt disposé à le considérer comme son protecteur, à se faire honneur de lui, surtout si la famille est ancienne et, depuis plusieurs générations, établie dans l'endroit ; en ce cas, elle compte, comme les beaux arbres, parmi les ornements et les gloires du pays. — Dernièrement, en chemin de fer, je causais avec des *life guards*, vrais colosses et bonnes gens ; ils disaient avec orgueil : « Tous nos officiers sont des noblemen. » Après quelques questions sur leur solde, qui est de deux shillings par jour, ils disent qu'il y a parmi eux environ un tiers d'hommes mariés. « Les veuves ont-elles droit à des pensions? — Non, mais les contributions privées leur en don-

nent. » — Tout cela est un reste du bon esprit féodal. Le suzerain pourvoyait aux besoins de son vassal, et le vassal était fier de son suzerain.

Cet esprit est d'autant plus puissant que la population, en Angleterre, est encore aujourd'hui distribuée à la façon féodale. Partout, au milieu des cottages, il y a un ou plusieurs *country seats*, maisons de campagne modernes qui remplacent les anciens châteaux, et dont le maître joue, sous des formes nouvelles, le rôle de baron antique. Dans toute paroisse, même la plus reculée, on trouve deux, trois, cinq, six familles qui ont là leur domaine héréditaire, leur séjour de prédilection, et dont le patronage est accepté, efficace ; c'est l'antique patronage du suzerain cuirassé, mais transporté du physique dans le moral, appliqué aux choses de la paix, et non plus à celles de la guerre, exercé par l'intelligence et non plus par l'épée, autorisé par la supériorité d'éducation et non plus par la supériorité d'armure. En effet, il ne s'agit plus de ranger les hommes en bataille contre l'ennemi, mais de diminuer l'ignorance, la misère et le vice ; pour cet objet comme pour l'autre, il faut des chefs locaux, éprouvés, adoptés, capables, et ces chefs sont les gentlemen propriétaires de la paroisse et du district. Poggio, dans ses voyages, écrivait déjà, il y a trois siècles, cette phrase si grosse de vérités et de conséquences : « Chez les Anglais, les nobles tiennent à honte de demeurer dans les villes ; ils habitent des campagnes retirées parmi des bois et des pâturages ; ils estiment que celui qui a le plus de revenu est le plus noble ; ils s'adonnent aux choses des champs, vendent leur laine et leur bétail, et ne jugent point honteux les profits rustiques. »

Le contraste était grand pour Poggio entre cette vie rurale de la noblesse anglaise et la vie urbaine de la noblesse italienne. Il n'est pas moindre pour un Français, et, quoique chez nous la révolution ait renvoyé beaucoup de nobles dans leurs terres, il subsiste encore. La ville n'est pas en Angleterre, comme chez nous, le séjour préféré. Sauf les grandes cités manufacturières, les villes de province, York par exemple, ne sont guère habitées que par des boutiquiers ; l'élite et la tête de la nation sont ailleurs, dans les campagnes. Londres, elle-même, n'est plus qu'un grand rendez-vous d'affaires ; les gens y viennent pendant trois ou quatre mois, en été, pour causer, se distraire, revoir leurs amis, pourvoir à leurs intérêts, passer en revue leurs connaissances. — Mais ils ont leur racine dans leur *country seat ;* là est la vraie patrie, le petit cercle aimé, le centre de la famille, l'endroit où l'on chasse, où l'on accueille longuement ses hôtes, où l'on agit efficacement, où l'on trouve à chaque pas le mémorial de ses bienfaits et des bienfaits de ses ancêtres, où les figures familières au coin d'une rue, les contours accoutumés d'une colline au bout d'une route, laissent dans l'esprit l'impression amicale d'un *home* et d'un chez soi. Là on s'intéresse aux affaires de la paroisse, on en souhaite les petites charges. Quand on les obtient, on les remplit avec zèle, avec conscience et avec plaisir ; pendant la saison, le train du samedi soir emporte de Londres quantité de propriétaires qui vont à quarante, à quatre-vingts, à cent milles, préparer un comité, faire une *lecture*, tenir un meeting, remplir leur office gratuit de magistrat ou de surveillant à la commune ou à l'église. — De plus, ils sont tenus d'ouvrir les premiers leurs bourses, comme le baron féodal était tenu

d'aller le premier aux coups. B... dit qu'il donne en souscriptions le dixième de son revenu, et que ses voisins font de même. Comptez encore la taxe des pauvres, qui est ici de 3 shillings par livre de revenu territorial présumé, et qui, en certains districts, est de 7 shillings. Volontairement ou de par la loi, les *property classes* prêtent l'épaule avec un vrai courage pour porter le lourd fardeau de la misère publique[1].

Naturellement, un pareil cercle est fermé et maintient strictement ses limites ; l'institution aristocratique a ses inconvénients comme les autres. Thackeray, dans tous ses écrits, a décrit et raillé amèrement ce système

[1] « Depuis vingt ans, les classes moyennes et supérieures ont payé 124 millions sterling sous forme de taxes sur la propriété et le revenu, sans compter les taxes sur les successions, sur les maisons habitées dont le loyer est de 20 livres et au-dessus, sur le timbre, etc., charges nouvelles qui pèsent presque exclusivement sur la classe des propriétaires, des négociants et des hommes adonnés aux professions libérales... D'autre part, pendant la même période, elle a réduit les taxes sur le sucre, le cacao, la mélasse, le café, le raisin sec, le beurre, le fromage, les œufs, le savon, le cuir; supprimé les taxes sur le verre, le bois de charpente, les briques et autres matériaux de bâtisse; admis librement et sans droits les céréales, le bétail, les provisions étrangères de tous les pays du globe. » (Article du *Quarterly Review*.) — *Statistical abstract from* 1856 *to* 1870 : pour l'Angleterre et le pays de Galles, la taxe des pauvres a rendu en chiffres ronds :

1860,	8,033,000	liv. st.	dont	5,454,000	employés	en secours directs.
1861,	8,252,000	»	»	5,778,000	»	»
1867,	10,692,000	»	»	6,959,000	»	»
1870,	12,044,000	»	»	7,644,000	»	»

« Mettant de côté les énormes revenus permanents qui proviennent de fondations et qui sont employés au profit des malades et des invalides, on doit remarquer qu'un Anglais riche a presque toujours la bourse à la main. D'abord, il paye toutes sortes de contributions légales pour soutenir les pauvres; ensuite, il souscrit pour diverses charités publiques, pour des concours agricoles, etc. Il assiste de pauvres serviteurs et subordonnés, des parents hors d'état de gagner leur vie. Il fait l'aumône dans la rue et sur les routes; il met de l'argent dans l'assiette qu'on porte à la ronde aux dîners et après le sermon. Il met sous enveloppe des bank-

de clôtures sociales, l'effort des inférieurs pour s'introduire et des supérieurs pour se barricader.—Par exemple, une personne comme l'élégante et intelligente fermière dont je parlais tout à l'heure n'est pas de la société; on ne l'invite pas aux *archery meetings*; plusieurs ladies, que B... me nomme, et que sur ce point il désapprouve, évitent de la saluer, afin de boucher par avance tout accès aux familiarités possibles. — Sans doute, les Anglais qui ont vécu à l'étranger, et dont l'esprit est ouvert, se mettent au-dessus de cet orgueil misérable; ils en reconnaissent franchement la sottise et l'excès. Mais

notes de 5 livr. st. à l'adresse des magistrats de la police, comme envoyés par A. X. Il distribue de la houille, des habits et de la viande à Pâques. Il donne le terrain pour l'emplacement d'une école. Il paye les médecins des pauvres. Il prête à ses inférieurs de l'argent qu'ils ne lui rendent jamais; à la fin, il meurt et fait des legs à une demi-douzaine d'établissements de charité et à d'humbles serviteurs. Assez souvent, il laisse des fonds pour un don annuel (à sa paroisse). — Les femmes de la *gentry* sont, pendant tout ce temps, occupées à des œuvres de bienfaisance, sous forme domestique; surveiller des écoles, coudre des robes d'enfant, des chemises de nuit, des objets pour les ventes de charité; enseigner aux filles l'art de tresser la paille, ou à faire de la dentelle; faire répéter le catéchisme les dimanches; tourmenter leurs connaissances pour leur faire acheter les produits inutiles de mains surabondantes; distribuer des bons de soupe, enfin, collaborer de tous leurs efforts affectueux et doux pour adoucir les maux de la pauvreté dans les basses classes de la société. Allez n'importe où vous voudrez dans le voisinage; le trait permanent de chaque *country seat*, ce sont les occupations de charité. Quelle est la résidence rurale où un hôte est à l'abri de l'assiette passée à la ronde ou du livre de souscriptions? Y a-t-il un dîner en province où la loi des pauvres, le comité des administrateurs et autres sujets semblables ne prennent dans la conversation la première place? Il n'est que tout juste prudent d'accompagner votre hôte à l'office de l'après-midi à sa paroisse; car, il y a dix à parier contre un, que vous serez pris par une collecte à la porte de l'église, après le sermon. Tout cela, outre une taxe des pauvres qui monte à quelque chose comme sept millions sterling par an. »

(*Collected papers*, by Mrs. Grote, p. 53.)

L'auteur, comme beaucoup d'autres, conclut à ce que les pauvres aient moins d'enfants.

à travers beaucoup de réticences, il est visible dans les autres. Au fond du cœur, et peut-être sans se l'avouer, ceux-ci croient ou sont tentés de croire qu'un industriel, un commerçant, un homme d'argent, obligé de penser tout le jour au gain et aux détails du gain, n'est pas un gentleman et ne peut pas être du monde. Il n'en a pas l'éducation, les idées, le langage. « De quoi parlerait un marchand, un fermier, sinon des objets de son métier? L'esprit devient grossier dans les occupations et habitudes grossières. » — Selon eux, les sentiments y perdent aussi; l'homme d'argent et de métier est enclin à l'égoïsme ; il n'a pas le désintéressement, les vues grandes et généreuses qui conviennent à un chef du pays; il ne sait pas se détacher de soi, songer au public. A ce titre seul, on a le droit de commander ; partant, et jusqu'à preuve du contraire, il est tenu à l'écart, et sa famille ne peut être reçue parmi les familles régnantes. — Celles-ci sont chez elles, et ce sont elles qui font les premiers pas pour adopter un nouveau venu. Quand un homme riche achète une terre, il ne faut pas qu'il se mette en frais ni prévienne personne ; si, d'esprit, de caractère et de façons, il est un gentleman, au bout de quinze jours on le saura, et les familles voisines viendront d'elles-mêmes lui rendre visite. — Mais, même adopté, il n'aura pas encore tous les priviléges des autres ; il ne pourra pas être envoyé de là au parlement ; s'il se présente, le public dira : « Il est trop nouveau, il n'est pas encore du pays. » Il y est implanté, mais il n'y a pas pris racine. Son fils peut-être, son petit-fils sera nommé, mais non pas lui. Pour représenter un district, il faut y tenir par tous ses intérêts, par toutes ses habitudes, y plonger depuis plusieurs générations et

profondément par toutes ses fibres. La première condition du commandement autorisé est la résidence ancienne, et toute aristocratie forte est locale.—De même, en France, si, pendant la Révolution, la Vendée seule a suivi ses gentilshommes, c'est que, seuls en France, les gentilshommes de la Vendée, provinciaux et chasseurs, vivaient à demeure et en commerce intime avec leurs paysans.

Je cherche à bien comprendre ce mot si essentiel, *a gentleman ;* il revient sans cesse, et renferme une foule d'idées, tout anglaises. La question vitale à propos d'un homme se pose toujours ainsi : « Est-il un gentleman ? » Pareillement à propos d'une femme : « Est-elle une lady ? » — Dans ces deux cas, on veut dire que la personne en question est de la classe supérieure ; cette classe est reconnue en fait ; un ouvrier, un paysan, un boutiquier n'essaye pas de franchir la ligne de démarcation. Mais à quoi reconnaît-on qu'une personne est de la classe supérieure?— En France, nous n'avons pas le mot parce que nous n'avons pas la chose, et ces trois syllabes, dans leur sens d'outre-Manche, résument l'histoire de la société anglaise. Les gentilshommes, les squires, les barons, les chefs féodaux ne sont pas devenus, comme sous Louis XV, de simples privilégiés, des parasites d'ornement, à la fin nuisibles, impopulaires, odieux, proscrits, puis, mal restaurés, d'esprit suranné, désormais sans influence, et maintenus dans l'Etat plutôt comme un mémorial toléré, que comme un ressort efficace. Ils sont restés en communication avec le peuple, ils ont ouvert leurs rangs aux talents, ils se sont adjoints comme recrue l'élite de la roture ; ils sont restés les personnages commandants, ou dirigeants, ou du

moins influents de la commune et de l'État. Pour cela, ils se sont accommodés à leur siècle et à leur rôle ; ils ont été administrateurs, patrons, promoteurs de réformes, bons gérants de la chose publique, hommes appliqués, instruits, capables, les citoyens les plus éclairés, les plus indépendants, les plus utiles de la nation. —Sur ce patron s'est formée l'idée de gentleman, toute différente de celle de gentilhomme. *Gentilhomme* éveille des idées d'élégance, de finesse, de tact, de politesse exquise, de point d'honneur délicat, de tournure cavalière, de libéralité prodigue, de valeur brillante; c'étaient les traits saillants de la classe supérieure en France. De même *gentleman* rassemble les traits distinctifs de la classe supérieure en Angleterre, d'abord les plus visibles, ceux qui frappent les yeux grossiers, par exemple une fortune indépendante, un train de maison, une certaine tenue extérieure, des habitudes de luxe et d'aisance ; bien souvent, aux yeux des gens du peuple, surtout aux yeux des valets, ces dehors suffisent. — Joignez-y, pour des esprits plus cultivés, une éducation libérale, des voyages, de l'instruction, de bonnes façons, l'usage du monde.—Mais, pour les vrais juges, l'essentiel du personnage est le cœur. En me parlant d'un grand seigneur diplomate, B... me disait : « Ce n'est pas un gentleman. » Thomas Arnold, voyageant en France, écrivait à ses amis : « Ce qui me frappe ici, c'est le manque total de gentlemen, et de toutes personnes ayant l'éducation et les sentiments d'un vrai gentleman... il y a ici bien peu de personnes qui en aient l'apparence et les manières... Un véritable gentleman anglais, chrétien, de cœur viril, d'esprit éclairé, c'est plus, je crois, que Guizot ou Sismondi ne pourraient comprendre ; au-

cun autre pays ne pourrait, je pense, fournir un si beau spécimen de la nature humaine. » Défalquez ces exagérations de l'amour-propre national, il restera un document instructif. Pour eux, un vrai gentleman est un vrai noble, un homme *digne de commander*, intègre, désintéressé, capable de s'exposer et même de se sacrifier pour ceux qu'il guide, non-seulement homme d'honneur, mais homme de conscience, en qui les instincts généreux ont été confirmés par la réflexion droite, et qui, agissant bien par nature, agit encore mieux par principe. — Dans ce portrait idéal, vous reconnaissez le chef accompli ; ajoutez-y les nuances anglaises, l'empire de soi, le sang-froid continu, la persévérance dans l'adversité, le sérieux naturel, la dignité des manières, la fuite de toute affectation ou jactance ; vous aurez le modèle supérieur qui, copié à peu près ou vaguement entrevu, rallie ici les aspirations ou les obéissances. Un romancier l'a mis en scène sous le nom de *John Halifax gentleman;* il s'agit d'un pauvre enfant abandonné qui finit par devenir le *leader* respecté de son district. — Un seul mot pour donner le ton du livre : quand, après de grandes traverses, John arrive à l'aisance, achète une maison et prend une voiture, son fils s'écrie : « Enfin, nous voilà des gentlemen ! — Nous l'avons toujours été, mon enfant. »

Voyons pourtant les dehors ; ils sont des indices. — B..., mon hôte, qui s'est marié depuis un an, a voulu

avoir son cottage à lui. Ce cottage est charmant, élégant même, muni de tous les raffinements de la propreté, du bien-être et du luxe, en briques brunes, à plusieurs pignons, à toits aigus, presque tout enveloppé de lierre. Alentour est un petit parc avec des gazons de velours que tous les jours on passe au rouleau, deux ou trois superbes massifs de rhododendrons fleuris, hauts de dix pieds, longs et larges de trente ; sur les gazons des guirlandes de fleurs exotiques aux couleurs vives, des groupes d'arbres bien disposés, une charmille couverte pour la promenade intime de deux jeunes époux ; puis, au delà des haies, un horizon de grands arbres et des échappées de vues sur la verdure éternelle. — Un vrai nid de mariés : au dedans des tentures roses et blanches, des peintures claires, lilas, ou d'un jaune doux ; un carrelage fin et beaucoup de fenêtres à petits vitraux qui rappellent le moyen âge Dans le salon, un bon piano, et plusieurs beaux livres qui sont des cadeaux de mariage, Tennyson, un livre de prières, d'autres encore reliés en velours bleu, en bois gothique sculpté, en maroquin doré, illustrés avec ce soin, avec cette propreté de crayon qui est particulière aux artistes anglais, quelques-uns ornementés à chaque page de peintures et d'arabesques coloriées. Pas un objet qui ne porte la marque de la recherche exquise et même méticuleuse. Partout des jardinières remplies de fleurs rares ; au-dedans, au dehors, les fleurs foisonnent ; c'est le plus joli détail du luxe, et ils l'entendent en vrais gourmets.

Cette entente et ce soin s'appliquent à tout ; il n'y a pas un objet qui ne dénote la prévoyance et le calcul du confortable. Tapis et longues toiles cirées du haut en bas de la maison ; le tapis sert à tenir chaud, l'*oil-*

cloth sur lequel on marche peut être lavé et maintient la propreté des tapis. Dans ma chambre à coucher, table en bois rare; sur cette table, un carré de marbre, sur ce marbre, un rond de jonc, le tout pour porter une carafe ornementée et coiffée de son verre. On ne pose pas simplement son livre sur une table : sur la table est un petit casier disposé pour le recevoir. On n'a pas un simple bougeoir qu'on souffle lorsqu'on veut dormir : la bougie est dans une large chemise de verre, laquelle est munie d'un éteignoir automatique. — D'autres détails sont encore plus frappants; il faut réfléchir un instant pour en comprendre l'usage.—Parfois tout cet appareil gêne; c'est trop d'embarras pour être bien. De même, en voyage, j'ai vu des Anglais munis de tant de lorgnons, lorgnettes et longues-vues, de tant de parapluies, cannes et bâtons ferrés, de tant de paletots, tricots, waterproofs et surtouts, de tant de nécessaires, ustensiles, livres et journaux, qu'à leur place je serais resté chez moi. — D'Angleterre en France et de France en Italie, les besoins et les préparatifs vont s'amoindrissant. La vie est plus simple, et, si j'ose ainsi parler, plus nue, plus livrée à l'impromptu, moins encombrée de commodités incommodes.

Quinze cents livres sterling de rente, trois à quatre chevaux, deux voitures, six domestiques, un jardinier; le même train exigerait à peu près la même dépense en France.

Nous avons visité sept ou huit parcs, grands ou moyens, presque tous beaux, et deux ou trois admirables. Les prairies intactes et soignées étincellent au soleil et regorgent de marguerites et de boutons d'or. Les chênes sont antiques, souvent énormes. Dans le

fond des vallées, les ruisseaux aménagés forment de petits lacs où nagent des canards exotiques; çà et là, dans une ceinture d'eaux luisantes, un îlot couvert de rhododendrons bombe sa touffe rose. Le long des futaies, les lapins partent sous nos pieds, et, à chaque détour du chemin, la plaine onduleuse, semée de bouquets d'arbres, développe ses verdures nuancées, attendries, jusqu'en des lointains bleuâtres.—Quelle fraîcheur et quel silence! On se sent reposé; cette nature vous accueille avec une caresse suave, discrète, intime; elle est quelqu'un, elle a son accent, l'accent affectueux du bonheur domestique, comme une belle épouse qui s'est ornée pour son mari et vient au-devant de lui avec un doux sourire. Toute œuvre originale, un jardin, comme un livre ou un édifice, est une confidence qui dévoile des sentiments profonds. A mon gré, celle-ci, mieux que toute autre, montre le rêve poétique d'une âme anglaise. — Il n'en est pas de même de leurs habitations, grosses machines, un peu italiennes ou un peu gothiques, sans caractère net; on voit qu'elles sont spacieuses, confortables, bien tenues; rien de plus. Ce sont des maisons de riches qui entendent leurs aises, et qui, parfois, assez malencontreusement, ont eu des velléités architecturales; beaucoup de cottages élégants, coiffés et encombrés de pignons, semblent des jouets en carton vernissé. Toute leur imagination, toute leur invention nationale et propre s'est dépensée dans leurs parcs.

Celui de sept cents acres a des arbres que deux et même trois hommes n'embrasseraient pas de leurs bras étendus, chênes, tilleuls, platanes, cyprès, hêtres, qui ont développé librement l'ampleur et la plénitude de leurs formes. Isolés ou par groupes sur la molle et

milieu des sapins sauvages, on rencontre un rhododendron rose et souriant, comme une Angélique de l'Arioste au milieu de la forêt des Ardennes. — Tous ces lointains sont suaves; le sol monte et descend sous un épais vêtement de bruyères; çà et là la fougère, de son vert vif et charmant, relève leur teinte uniforme; en plusieurs endroits, elle foisonne, et on la voit serpenter, s'enrouler, dessiner des rosaces sur le grand tapis roussâtre. — Tout au bout, la ligne des pins ferme l'horizon, et les ondulations du terrain se développent par étages insensibles, dans une brume pâle, tiède transpercée de lumière.

La maison est un gros hôtel, assez médiocre, d'apparence massive, arrangée à la moderne; le mobilier du rez-de-chaussée et du premier étage, renouvelé récemment, a coûté quatre mille livres. Trois salles ou salons, longs de soixante pieds, hauts de vingt, sont garnis de grandes glaces, de bons tableaux, d'excellentes gravures, de bibliothèques. Sur le devant est une serre vitrée, où l'on passe l'après-midi quand le temps est mauvais, et où, même en hiver, on peut se croire au printemps. — Chambres pour les jeunes filles qui viendront en visite : fraîches, claires, virginales, tendues de bleu et de blanc, avec un assortiment de jolis objets féminins et de fines gravures, elles conviennent bien à leurs aimables hôtes. — Au reste, le sentiment pittoresque de la décoration et de l'ensemble est moins vif que chez nous; par exemple, les objets et les tons sont plutôt juxtaposés qu'accordés. Mais il y a du grandiose et de la simplicité; nul goût pour l'entassement et le bric-à-brac. Ils acceptent volontiers les grands plans nus, les espaces vides : l'œil est à l'aise, l'on respire

bien, on peut se promener, on n'a pas crainte de se heurter contre les meubles. — L'attention s'est reportée sur le confortable, notamment en ce qui concerne tous les détails du coucher et de la toilette. Dans ma chambre, grand tapis général, toile cirée devant la table à laver, nattes le long des murs. Deux tables de toilette, chacune à deux tiroirs, la première pourvue d'une glace mobile, la seconde munie d'une grande cruche, d'une petite, d'une moyenne pour l'eau chaude, de deux cuvettes en porcelaine, d'un porte-brosse, de deux porte-savons, d'une carafe avec son verre, d'un bol avec son verre. Au-dessous, une troisième table de toilette fort basse, un seau, une autre cuvette, une grande cuve plate en zinc pour les ablutions du matin. Dans un cabinet, un porte-serviettes avec quatre serviettes d'espèce différente, l'une épaisse et pelucheuse. — Autre cabinet indispensable dans la chambre, et qui est une merveille. — Serviettes sous tous les vases et ustensiles ; pour défrayer un tel service dans une maison habitée, il faut une blanchisserie en permanence. — Trois paires de bougies, l'une fichée dans une petite table portative. Allumettes de cire, allumettes de papier dans de jolis petits tonneaux, pelotes d'épingles, éteignoirs de porcelaine, éteignoirs de métal. Blancheur, perfection, tissus moelleux de toutes les parties du lit. — Le domestique vient quatre fois par jour dans la chambre : le matin pour tirer les stores et les rideaux, ouvrir les persiennes intérieures, emporter les chaussures et habits, apporter un grand broc d'eau chaude avec une serviette laineuse sur laquelle poseront les pieds ; à midi et à sept heures du soir, pour apporter l'eau et le reste, afin que l'hôte puisse se laver avant le déjeuner et le

dîner ; à la nuit, pour fermer les fenêtres, arranger le lit, préparer la cuve, renouveler le linge, le tout avec gravité, silence et respect. — Pardon de ces détails si minces ; mais il faut les toucher du doigt pour se figurer les besoins de l'Anglais d'après la direction de son luxe ; ce qu'il dépense en service et en confortable est énorme, et on a pu dire en riant qu'il passe un cinquième de sa vie dans sa cuvette.

Plusieurs de ces châteaux sont historiques ; il faut les voir pour comprendre ce que l'hérédité dans une grande famille peut entasser de trésors. — On m'en cite où, par une clause de l'institution, le possesseur est tenu d'acheter chaque année pour plusieurs mille livres sterling d'argenterie ; après avoir encombré les buffets, on a fini par faire une rampe d'escalier en argent massif. — Nous avons pu contempler à l'Exposition rétrospective tout un musée de curiosités précieuses et d'objets d'art, envoyé par lord Hertford. En 1848, il disait à un Français de ses amis, fort inquiété et un peu inquiet : « J'ai un château dans le pays de Galles, je ne l'ai jamais vu, mais on le dit très-beau. Tous les jours on y sert un dîner de douze couverts, et la voiture est attelée devant la porte, au cas où j'arriverais. C'est le butler qui mange le dîner ; allez-y, installez-vous, vous voyez que cela ne me coûtera pas un centime. » — Naturellement, les belles choses s'accumulent dans ces mains opulentes. Miss Coots, lord Ellesmere, le marquis de Westminster ont des galeries de tableaux qui feraient honneur à un petit État. Chez lord Ellesmere, dans trois salles aussi hautes que la galerie du Louvre, quantité de Poussin, les meilleurs Flamands, surtout trois Titien de grandeur moyenne, *Diane et Actéon*, *Diane et Calypso*,

Vénus sortant des eaux, d'une chaude couleur ambrée, de la beauté la plus opulente et la plus vivace. Chez le marquis de Westminster, deux galeries et quatre salons énormes, cent quatre-vingt-trois tableaux, avec un cortége de bustes, statues, bronzes, émaux, vases en malachite, six grands Rubens, trois Titien, un Raphaël, deux Rembrandt, quantité de Claude Lorrain choisis entre les plus beaux. Ces palais ne sont que des spécimens, il faudrait trop citer.—Dans une autre tournée, j'ai vu, près de Woodstock, Blenheim-castle, au duc de Marlborough. C'est une sorte de Louvre, donné jadis par la nation au grand capitaine, bâti au style du temps, très-ornementé. Plusieurs salles sont hautes comme des nefs d'église; la bibliothèque a cent mètres de long; une chapelle intérieure renferme le monument du fondateur; une galerie expose les portraits de famille; une autre contient les porcelaines, plusieurs autres les tableaux. — Le parc a deux milles de tour : arbres magnifiques, large cours d'eau traversé par un pont monumental, colonne qui porte la statue du premier duc, cabinet particulier contenant, sous le nom de Titien, douze copies, les Amours des Dieux, voluptueuses figures de grandeur naturelle offertes par les princes d'Italie au vainqueur de Louis XIV; dans les appartements, des Reynolds, cinq ou six grands portraits de van Dyk, une Madone de Raphaël, dix Rubens, où la sensualité, la fougue, l'audace, le génie débordent comme un fleuve en splendeurs et en énormités. Deux sont des bacchanales; une colossale faunesse s'est abattue à terre, vautrée sur ses seins tombants, et ses deux petits, renversés sur le dos, collés sur les pis, sucent âprement dans un fouillis de chairs pantelantes; au-dessus, un torse de Silène noirâ-

tre fait repoussoir à l'éblouissante blancheur d'une nymphe gaillarde et tordue ; près de là, un autre silène cuivré, énorme, danse de tout son cœur avec un rire d'ivrogne qui fait ballotter sa panse, pendant qu'une belle jeune femme, ployée sur la hanche, laisse onduler la courbe molle de son flanc et de sa gorge. Je n'oserais décrire le troisième tableau, le plus poignant de tous, d'une crudité sublime, toute la séve et toute la fleur du tempérament indomptable, toute la poésie de l'ivresse lâchée et de l'assouvissement bestial, *Loth et ses deux filles*. — Mais je me suis oublié, les souvenirs m'ont remonté comme une bouffée chaude. Tout ce que je veux conclure, c'est que ces grandes fortunes héréditaires sont des conservatoires préparés pour toutes les belles choses. Au bout de quelques générations, un château, un parc devient un écrin.

De là plusieurs conséquences, les unes mauvaises et qui atteignent l'individu, les autres bonnes et qui concernent l'État.

Selon S..., qui est cosmopolite et bien apparenté ici, le droit d'aînesse, surtout chez les noblemen, a plusieurs suites fâcheuses. Très-souvent, le fils aîné, infatué dès le collége par les complaisances et les flatteries, est un sot dépensier ou maniaque ; il voyage sans rien apprendre, rapporte les pires habitudes du continent, fait courir ou s'ennuie. Si l'aristocratie ne se renouvelait

point par les roturiers de talent, ses membres deviendraient vite inutiles, bornés et même nuisibles comme souvent il arrive ailleurs.—De plus, l'inégalité des enfants entraîne des contrastes amers. Ici, je parle moins des noblemen qui peuvent pousser leurs cadets dans l'armée, l'Église ou l'administration, que des simples riches; dans ces familles, le fils cadet sent durement la contrainte qui le jette dépouillé ou muni d'une mince légitime à travers les hasards et la bataille de la vie, qui l'exile à l'étranger, recule son mariage, le condamne pendant dix et vingt années à la subordination, à l'effort, aux privations, pendant que son frère, indépendant et opulent de naissance, n'a qu'à s'installer dans un parc et un château tout prêts. — Pourtant, cette idée le blesse moins que nous ne l'imaginons ; il y est habitué dès l'enfance; comme l'usage est antique, légal et national, il le subit et même il l'accepte au même titre qu'une nécessité de nature. D'ailleurs, par tempérament, il ne craint point la peine, et son orgueil lui dit tout bas qu'il est plus beau de se suffire par son travail.

Cela admis, suivez les avantages. Presque toujours, l'Anglais a beaucoup d'enfants, le riche aussi bien que le pauvre. La reine en a neuf et donne l'exemple. Nous passons en revue des familles que nous connaissons : Lord ... a six enfants, le marquis de ... douze, sir W... neuf, M. S..., juge, vingt-quatre dont vingt-deux vivants, plusieurs clergymen cinq, six, et jusqu'à dix et douze; tel dignitaire ecclésiastique n'a que quatre fils, mais il dépense en représentation et en charités ses cinquante mille francs d'appointements. Les évêques, beaucoup de grands fonctionnaires ou propriétaires agissent de même.

— En général, on fait ici peu d'économies ; un médecin, un homme de loi, un *landlord* a trop de charges publiques ou privées, impôts, souscriptions, éducation et voyages des enfants, hospitalité, chevaux, domestiques, confortable. On ne sait pas se restreindre, on veut avoir toutes ses aises, faire figure ; on aime mieux ajouter à sa tâche que diminuer son train ; au lieu de se retrancher, on s'excède ; à la fin de l'année, c'est tout au plus si on joint ensemble les deux bouts. Trop de travail, et trop de dépense, mes amis anglais reconnaissent que tel est le défaut anglais. — Maintenant, considérez tous ces cadets bien élevés, bien préparés, bien munis par l'éducation générale et par l'éducation spéciale, avertis dès leurs premières années qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes ; accoutumés au bien-être, poursuivis par le souvenir du *country-seat* paternel, se peut-il un plus fort aiguillon? Ils ont l'épée dans les reins pour travailler. C'est tomber que de ne pas remonter jusqu'à la position de leur père ; ils sont tenus d'atteindre à la fortune du frère aîné. De cette façon, le droit d'aînesse, combiné avec l'habitude du confortable, est un *système d'entraînement ;* ils courent aux Indes, en Chine, en Australie, écrèment le monde, et reviennent fonder une famille. A Londres, il y a un quartier qu'on nomme l'Australien, peuplé de gens qui ont fait fortune à Victoria, à Melbourne. Les faibles périssent à ce régime ; mais l'esprit d'entreprise, l'initiative, l'énergie, toutes les forces de la nature humaine ont tout leur jeu. L'homme se fortifie par la lutte, l'élite de la nation se renouvelle, et l'or coule à flots sur le pays.

Autre avantage, mais qui n'est tel qu'aux yeux d'un philosophe et d'un artiste ; cependant c'est un avantage.

Sans aristocratie, une civilisation n'est pas complète; il lui manque les grandes vies indépendantes, largement développées, affranchies de tout souci mesquin, capables de beautés comme une œuvre d'art. Quelqu'un a dit : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières! » Je crois qu'il vaudrait mieux dire : « Paix aux chaumières et aux châteaux! » Proudhon souhaitait voir la France couverte de petites maisons propres, dans chaque maison une famille demi-villageoise et demi-bourgeoise, alentour un petit champ et un jardin, tout le sol ainsi réparti; partout du travail, de l'égalité, de l'aisance et des potagers. Au point de vue de l'historien, c'est le vœu d'un maraîcher; s'il n'y avait plus que des légumes, la campagne serait bien laide. Je n'ai pas de parc, et pourtant mes yeux sont contents d'en voir un; seulement il faut qu'il soit accessible et bien gouverné. Il en est de même des grandes vies; elles font parmi les petites l'office des parcs parmi les jardinets et les cultures. L'un fournit les arbres séculaires, les pelouses de velours, la délicieuse féerie des fleurs accumulées et des poétiques avenues. L'autre entretient certaines élégances de mœurs et certaines nuances de sentiments, permet la grande éducation cosmopolite, nourrit une pépinière d'hommes d'État.—Un des premiers industriels de l'Angleterre, radical et partisan de M. Bright, me disait, à propos de réforme électorale : « Nous ne voulons pas renverser l'aristocratie; nous consentons à ce qu'elle garde le gouvernement et les hautes places. Nous croyons, nous autres bourgeois, qu'il faut pour conduire les affaires des hommes spéciaux, élevés de père en fils dans ce but, ayant une situation indépendante et commandante. D'ailleurs, leur titre et leur généalogie

sont un panache doré, et une troupe se laisse mieux conduire quand son officier porte panache. Mais nous voulons absolument qu'ils réservent toutes les places aux gens capables. Rien aux médiocrités, pas de népotisme. Qu'ils gouvernent, mais qu'ils aient du talent. » Ils ont profité de leur récente expérience. Ils savent que, pendant la guerre de Crimée, le flot de la colère publique a failli les emporter; ils ont senti qu'ils devaient sortir de l'incurie et du désordre; ils cèdent à l'opinion, ils finissent par diriger les réformes. On peut affirmer que depuis trente ans, ils gouvernent, non dans l'intérêt de leur classe, mais dans l'intérêt de la nation. Depuis 1822, ils ont cessé de manger le gâteau public; ce sont les gens riches ou aisés qui payent la plus grosse part des impôts; les principales transformations du budget ont eu pour effet de soulager le peuple. — En somme, l'Angleterre devient une république pour laquelle l'institution aristocratique fabrique le contingent requis de ministres, députés, généraux et diplomates, comme une école polytechnique fournit la recrue indispensable d'ingénieurs. Beaucoup sont des incapables; qu'on les laisse hors du service et qu'ils s'occupent à manger leurs rentes. Mais, sur le nombre, on peut dégager l'état-major nécessaire, et rien de plus précieux qu'un bon état-major.

A côté de celui-ci qui mène les affaires, il en est un autre qui dirige les consciences, institué d'après les

s'accommoder à ses saccades; car elle peut exprimer les émotions concentrées et puissantes, la vénération passionnée et profonde. — Par exemple, le mot : « Mon Dieu ! » est effacé en français et presque sans accent; le même mot anglais : *My God !* est un cri ou un soupir intense d'aspiration et d'angoisse solennelle. — Plus je lis le *Common Prayer Book*, plus je le trouve beau et approprié à son emploi. Quelle que soit la religion d'un pays, l'église est le lieu où les hommes, après les six jours de travail mécanique, viennent pour rafraîchir en eux le sentiment de l'idéal. Tel était le temple grec sous Cimon; telle était la cathédrale gothique au temps de saint Louis. Suivant les différences du sentiment, la cérémonie et l'édifice diffèrent; mais le point important est que le sentiment soit ranimé et fortifié.— Or, à mon sens, celui-ci l'est; un journalier, un maçon, une ravaudeuse qui sortent de cet office emportent plusieurs impressions nobles et accommodées aux instincts de leur race, l'idée vague d'un je ne sais quoi auguste, d'un ordre supérieur, d'une justice invisible. En outre, un homme cultivé peut s'asseoir à côté d'eux, il n'est pas rebuté par des superstitions trop basses. Point de petits décors, de poupées peintes, de parade mignarde, de postures, défilés et cérémonies machinales, surannées, dont les assistants ont oublié le sens. Les murs sont presque nus, les chants et les paroles sont en langue vulgaire, l'officiant ne fait point de génuflexions, sa tenue est d'un magistrat : sauf le surplis, il en a le costume, et, selon le mot de Joseph de Maistre, on peut le définir un monsieur chargé de vous tenir des discours honnêtes. La cérémonie est un meeting moral où le président parle dans une chaire au lieu de parler sur

une estrade. — D'ailleurs, dans ses discours comme dans le culte, le dogme recule toujours à l'arrière-plan ; avant tout il s'agit de l'art et de la volonté de bien vivre. La religion elle-même, avec ses émotions et ses grandes perspectives, n'est guère que la poésie et l'au delà de la morale, le prolongement dans l'infini d'une lumineuse et sublime idée, celle de la justice. Un esprit qui a réfléchi peut accepter le tout, au moins à titre de symbole. De cette façon, et sans renoncer à son interprétation personnelle, il reste en communication et en communion avec les simples qui sont auprès de lui. Sur le point fondamental, qui est l'émotion morale, tous s'accordent, et, par suite, tous se réunissent pour entourer de leur respect assidu, visible, unanime, l'église et le pasteur.

Il a donc de l'autorité. — Notez, de plus, qu'il est un gentleman, souvent par sa naissance et sa fortune, presque toujours par son éducation. L'évêque de Londres a 10,000 liv. sterl. par an ; un des deux archevêques, 15,000 ; tel dignitaire de Cambridge, 7,000 ; le doyen de Saint-Paul à Londres, 2,000 ; celui de Westminster, 3,000. La littérature et la science sont des titres pour ces hautes charges ; on arrive aux évêchés par le grec ; ç'a été le cas du docteur Thirlwall, auteur d'une très-bonne Histoire de la Grèce. La moyenne de tous les traitements réunis et divisés par le nombre des titulaires est de 140 livres ; ordinairement une cure ou bénéfice (*living*) rapporte 2 ou 300 livres par an ; les plus petits sont de 80 ; on en cite un de 10,000. Le chancelier lord Campbell en distribue 700 ; les autres sont à la nomination de particuliers, héritiers des fondateurs. En outre, et assez souvent, le titulaire a par

lui-même de la fortune. Beaucoup de bonnes familles ont un fils dans les ordres; il y apporte sa légitime, quelquefois de grands revenus, ou une dot, celle de sa femme; nombre de jeunes filles pieuses et bien nées souhaitent épouser un ministre. — Bref, l'état ecclésiastique est une carrière, à peu près comme la magistrature chez nous, comportant le mariage, la vie grave, les préoccupations morales, l'éducation choisie, les sentiments élevés, mais non le régime ascétique, le foyer solitaire et l'obéissance passive.

La plupart d'entre eux sortent des universités d'Oxford ou de Cambridge; ceux que j'ai connus lisaient tous le français, et avaient un fond solide d'études préalables, grec, latin, mathématiques, instruction générale. Ils ont lu Shakspeare et Tennyson; ils n'ignorent pas les divers points de vue de l'interprétation, l'histoire de leur Église. L'un d'eux me donne des détails sur les rédactions successives du Prayer-Book, et dit qu'on aurait mieux fait de garder la première. Un autre est tolérant à l'endroit des dissidents et blâme seulement l'inclination orgueilleuse qui porte chacun à se faire une doctrine particulière. A ce sujet, voyez le ton de leurs revues orthodoxes; il est ferme, mais non violent. — Toute une fraction de leur Église a des opinions larges (*Broad-church*). Des libéraux, comme M. Milman, des chercheurs indépendants, des exégètes hardis, comme M. Stanley, ont pu être nommés aux plus grandes places, celles de doyens dans la capitale. Tout cela indique une moyenne d'éducation et d'esprit assez élevée, fort élevée, si on la compare à celle de la classe correspondante en France.—Pour les mœurs et les dehors, ce sont ceux d'un gentleman, d'un gentleman aisé, si le *living*

est suffisant, ou si le titulaire a de la fortune; d'ailleurs, une femme met toujours du confortable et de l'agrément dans la maison qu'elle conduit. Plusieurs d'entre eux ont des chevaux, une voiture, plusieurs domestiques. Chez l'un, le cottage, le petit parc, la tenue de la maison sont aussi soignés que chez M. B..., mon hôte. Chez un second, à six milles d'ici, le train n'est qu'un peu moindre. Je ne sais, si c'est par hasard, mais il ne m'a jamais semblé que leur ton et leurs façons fussent prudes. Dernièrement, à Venise, je dînais à table d'hôte avec un gentleman, ses quatre filles et sa femme; il n'était que sérieux, comme la plupart des Anglais; le troisième jour, il me dit qu'il est un clergyman, et nous allons ensemble voir *Marie Stuart* au théâtre.—Ainsi par leurs idées, leurs mœurs, leur éducation, leurs manières, parfois aussi par leur fortune et leur naissance, ils peuvent frayer avec l'aristocratie locale. Ce ne sont pas des paysans mal décrassés par le séminaire, nourris de théologie surannée, écartés du monde par leur rôle, leur célibat, leur manque d'usage, mais des parents, des égaux, des hommes du même cercle. Le clergyman, à table à côté du landlord, est le directeur de la morale, à côté du directeur de la politique, tous deux alliés, visiblement supérieurs à ceux qu'ils conduisent, acceptés par eux et, en général, dignes de l'être.— Quand je sors dans le village avec le ministre, il entre dans les maisons, tape doucement sur la tête des petits enfants, s'informe de leurs progrès, admoneste les mauvais sujets, parle contre l'ivrognerie, cause avec les gens de leurs affaires ; il est leur conseiller naturel. Sa femme fait la classe aux enfants pauvres; les indigents viennent au presbytère chercher des secours, une bouteille de bon

vin, quelques douceurs pour un malade.—Un autre clergyman, que j'ai connu à Londres, conduisait ces jours-ci à la campagne les enfants des *ragged-schools* (écoles pour les enfants déguenillés). Il y en avait deux mille; c'était à la fois une fête et une procession de fin d'année, avec drapeaux, musique, etc. On est resté dehors depuis sept heures du matin jusqu'au soir; on a bu et mangé; le tout a coûté environ cent livres sterling fournies par des souscriptions volontaires. Le but est de donner un jour de gaieté et de grand air à ces pauvres petits qui vivent dans des taudis ou sur le trottoir. — Guides spirituels et guides temporels : des deux côtés, la classe supérieure fait son office, et, dans la vie locale comme dans la vie générale, son ascendant est mérité et incontesté.

Retour à Londres; j'ai tâché vainement d'avoir des renseignements précis, quelques chiffres sur les fortunes et le nombre des personnes qui composent cette aristocratie disséminée et locale. En 1841, selon Porter, dans le pays de Galles et l'Angleterre, il y avait 123,000 mâles et 322,000 personnes du sexe féminin, jouissant d'une fortune indépendante; la population était de 16 millions : aujourd'hui, en 1861, elle est de 20 millions, et la richesse s'est beaucoup accrue[1]. —

[1] D'après un rapport officiel, en 1866, pour les gains provenant du commerce, des professions et de l'industrie, 133 personnes déclaraient

En 1849, le nombre des personnes ayant des chevaux de luxe et de plaisir était de 140,000 dont la moitié avaient deux chevaux ou davantage. En 1841, le nombre des personnes ayant des domestiques mâles était de 112,000 dont la moitié avaient deux domestiques mâles ou davantage. Or mes amis me disent qu'un cheval ou un domestique mâle indique une dépense de vingt à vingt-cinq mille francs par an. Je suppose, d'après ces chiffres, qu'on peut évaluer environ à cent vingt mille le nombre des familles riches ou aisées du pays.

Remarquez les assises d'une pareille constitution : elle est fondée sur le nombre, la répartition, la fortune, l'ancienneté, la capacité, la résidence, la probité, l'utilité, l'autorité de toute la classe supérieure, cent vingt mille familles. Tout le reste est secondaire. — Depuis quatre-vingts ans, nos publicistes raisonnent à perte de vue sur les constitutions; j'en sais, et des plus éminents, qui veulent transporter chez nous celle de l'Angleterre ou des États-Unis, et ne demandent que deux ans pour

devant l'*income tax* que leur revenu était de 50,000 livr. st. ou au delai 959 personnes que leur revenu était de 10,000 à 50,000 livr. st.; 14,623 personnes que leur revenu était de 1,000 livr. st. ou au delà. Pour les rentes provenant de la propriété foncière, 101 personnes estimaient leur revenu à 4,000 livres ou au delà; 1,943 personnes à 1,000 livres et au delà. — On pense aujourd'hui que le sol de l'Angleterre est possédé par 30,000 personnes, et qu'il y en a la moitié aux mains de 150 propriétaires. Là est l'excès et le vice du système. — M. Dudley Baxter (*On national income*) estime que le total des revenus et salaires reçus par les habitants du Royaume-Uni est de 814 millions de livres sterling par an, que 235,600 personnes reçoivent au delà de 300 livr. st., 1,262,000 au delà de 100 livr. st.; que le total des salaires des personnes employées à des travaux manuels est de 324,645,000 livr. st., dont 53 millions dans l'agriculture, 155 millions dans les manufactures et les mines, 62 millions dans les industries qui concernent les bâtisses, les transports et la nourriture, et 54 millions dans le service public et domestique.

y accoutumer la nation. Un d'eux me disait : « C'est la locomotive; il suffit de lui faire passer l'eau, et tout de suite elle remplacera la diligence. » De fait, presque toute l'Europe a essayé ou adopté le système anglais, monarchie plus ou moins tempérée, Chambre basse et Chambre haute, élections, etc. Considérez-en l'effet grotesque en Grèce, lamentable en Espagne, fragile en France, incertain en Autriche et en Italie, insuffisant en Prusse et en Allemagne, heureux en Hollande, en Belgique et dans les Etats scandinaves. Ce n'est pas tout d'importer la locomotive : pour rouler il lui faut une route. —Ou plutôt, on doit laisser là toutes les comparaisons tirées des choses mécaniques; la constitution d'un État est chose organique comme celle d'un corps vivant; elle n'appartient qu'à lui; un autre ne peut se l'assimiler, on n'en copie que les dehors. Au-dessous des institutions, des chartes, des droits écrits, de l'almanach officiel, il y a les idées, les habitudes, le caractère, la condition des classes, leur position respective, leurs sentiments réciproques, bref un écheveau ramifié de profondes racines invisibles sous le tronc et le feuillage visibles. Ce sont elles qui nourrissent et soutiennent l'arbre. Plantez l'arbre sans les racines, il languira, et tombera sous la première bourrasque. Nous admirons la stabilité du gouvernement anglais, c'est qu'il est l'extrémité et l'épanouissement naturel d'une infinité de fibres vivantes accrochées au sol sur toute la surface du pays. — Supposez une émeute comme celle de lord Gordon, mais mieux conduite et fortifiée par des proclamations socialistes; ajoutez-y, par impossible, une conspiration des poudres, la totale et soudaine destruction des deux Chambres et de la famille royale. Il

n'y a que la cime du gouvernement qui soit emportée, le reste demeure intact. Dans chaque commune, dans chaque comté, il y a des familles autour desquelles les autres viennent se grouper, des hommes importants, gentlemen et noblemen, qui prennent la direction et l'initiative, en qui l'on a confiance, que l'on suit, désignés d'avance par leur rang, leur fortune, leurs services, leur éducation et leur influence, capitaines et généraux nés qui rallient les soldats épars et, tout de suite, refont l'armée, à l'inverse de la France, où le bourgeois et l'ouvrier, le noble et le paysan sont en défiance et en désaccord, où la blouse et l'habit se coudoient avec rancune et crainte, où les seuls chefs sont des fonctionnaires étrangers, amovibles, provisoires, auxquels on accorde l'obéissance extérieure, mais non la déférence intime, et qu'on subit sans les adopter.

Ainsi, leur gouvernement est stable parce qu'ils ont des représentants naturels. Il faut réfléchir pour sentir tout le poids de ce dernier mot si simple. Qu'est-ce qu'un représentant? — Représenter une personne ou une société, grande ou petite, n'importe de quel genre, c'est la *rendre présente* là où elle n'est pas, décider, commander, faire à sa place et pour elle ce que, par absence, ignorance, insuffisance, ou tout autre empêchement, elle ne peut faire qu'en substituant à sa volonté incapable la volonté capable de son représentant. Tel un gérant, un mandataire, tel un capitaine chargé de conduire un navire, ou un ingénieur chargé de construire un pont. Ainsi, dans les affaires publiques comme dans les affaires privées, mon véritable représentant est celui dont les décisions s'appuient sur mon adhésion ferme. — Que cette

adhésion se manifeste ou non par un vote, peu importe; les votes, les suffrages comptés sont de simples signes. L'essentiel est que l'adhésion soit et subsiste, écrite ou non, bruyante ou muette. Elle est un état constant de l'être intime, une disposition énergique et persistante de l'esprit et du cœur; ici, comme dans toutes les sciences morales, c'est le *dedans* qu'il faut voir. Or notez que les indices légaux par lesquels on croit le constater ne sont pas infaillibles; le suffrage universel ou toute autre combinaison électorale a beau réunir sur une liste ou un nom la majorité de ses bulletins, cette majorité ne prouve pas l'adhésion ferme. — Obligé d'opter entre deux listes ou deux noms sur lesquels il n'a point d'opinion nette et personnelle, l'ignorant n'a pas véritablement opté, et presque toute la nation se compose d'ignorants. Les vingt mille paysans, ouvriers, petits bourgeois qu'on mène à chaque urne y vont comme un troupeau; ils ne connaissent les candidats que par ouïdire, à peine de vue. Nous en savons qui votent au hasard et disent : « Autant l'un que l'autre. » En tout cas, leur préférence est molle, partant faible et vacillante. Ils pourront lâcher, laisser tomber ce préféré qu'ils préfèrent de si peu; partant, leur gouvernement, quel qu'il soit, manque de racines. Un courant d'opinion, une émeute de rue peut le mettre à bas, en dresser un autre à la place. La chose faite, beaucoup diront encore une fois : « Autant l'un que l'autre. » Leur affection languissante n'est le plus souvent qu'une tolérance banale, et ne se roidit jamais en un choix arrêté. — Ainsi tous nos établissements, république, empire, monarchie, sont provisoires, pareils à de grands décors qui tour à tour occupent une scène vide pour disparaître ou reparaître

à l'occasion. Nous les voyons descendre, remonter avec une sorte d'indifférence. Nous sommes incommodés par le bruit, par la poussière et par la désagréable physionomie des claqueurs ; mais nous nous résignons; car que pourrions-nous y faire ? Quels que soient nos représentants officiels, de quelque façon que le hasard ou l'élection nous les donne, la volonté publique ne se soude pas d'une manière fixe à leur volonté. Ils ne sont pas nos représentants effectifs et véritables, et notre société n'en comporte pas de meilleurs; gardons ceux-là pour n'en pas rencontrer de pires. La classe supérieure n'en fournira pas, puisque chez nous l'envie égalitaire n'accepte qu'en rechignant les riches et les nobles. — Quant à l'imitation de l'Amérique, à l'installation d'une démocratie intelligente où un maçon, un paysan ait le degré d'instruction et les vues politiques que possède aujourd'hui un percepteur ou un notaire de campagne, il faut, pour y arriver, un siècle et davantage. En attendant, et comme préparation, on pourrait essayer du vote à deux degrés, le premier à la commune, le second au chef-lieu d'arrondissement; mais ce ne sont là que des espérances lointaines et que des expédients douteux.

Au contraire, dans un pays comme celui-ci, les représentants, étant naturels, sont effectifs; l'adhésion qui les soutient n'est pas glissante, mais ferme. Ce sont bien ceux-là que le public veut à la tête des affaires, et non d'autres; et il les veut sans hésitation, décidément, par une résolution à demeure. Chaque paroisse ou district connaît les siens; un journalier les distingue aussi aisément que ferait un homme cultivé. Ils sont comme les cinq ou six plus grands arbres de l'endroit,

reconnaissables au port et à la taille ; tout le monde, jusqu'aux enfants, s'est reposé sous leur ombre et profite de leur présence. A défaut de lumières et de discernement fin, l'intérêt, l'habitude, la déférence, et parfois la gratitude, suffiraient pour rallier sur eux les suffrages ; car ce sont des prises tenaces que celles de la tradition, du sentiment et de l'instinct ; l'attachement est la plus forte attache.—Ils sont donc désignés pour le gouvernement, et, à cet égard, le vote écrit ou la main levée ne font que confirmer un assentiment tacite. Même au temps des bourgs pourris, le parlement représentait déjà la volonté publiqne. Il la représente aujourd'hui, quoique le nombre des votants soit médiocre. Il la représentera encore dans dix ans[1], si le bill électoral vient étendre le droit de suffrage. A mon sens, ces changements de la législation ne font que perfectionner le détail sans toucher le fond des choses. Le point important est toujours l'assentiment du public. Or, votants ou non votants, le journalier et le *shopkeeper* veulent pour conducteur un homme de la classe supérieure. Qu'ils aient ou qu'ils n'aient pas le moyen légal d'exprimer cette adhésion et de la diriger sur tel ou tel individu, elle est acquise à la classe. Une fois le conducteur nommé, soit par eux, soit par d'autres, ils le suivent fidèlement, et, par cette adhésion muette, il se trouve leur délégué à titre plus solide que chez nous où l'on a compté leurs voix.

A titre plus solide et aussi à titre meilleur. Car il ne suffit pas d'être nommé conducteur pour savoir conduire ; l'élection qui confère le pouvoir ne confère point

[1] Ceci était écrit avant la dernière loi électorale.

la capacité. Il faut une longue préparation, une éducation et des études spéciales pour être un homme de loi ou un ingénieur, à plus forte raison pour être un homme d'État, pour voter avec discernement sur les grands intérêts publics, pour démêler l'opportun et le possible, pour voir à distance l'ensemble, pour avoir une opinion motivée et valable sur le degré d'extension qu'il convient d'accorder en tel moment au droit de suffrage, sur la transformation que comporte le métayage et la propriété en Irlande, sur l'Inde, sur les États-Unis, sur les diverses puissances de l'Europe, sur les chances et l'avenir du commerce, de l'industrie, des finances, des alliances et du reste. — On n'y réussit pas avec des principes abstraits, avec des phrases de journal, avec les vagues notions qu'on rapporte du collége ou de l'École de droit et qui chez nous composent le bagage ordinaire d'un homme politique. De pareils instruments d'optique sont d'effet nul ou trompeur. L'éducation de l'avocat, la routine du chef de bureau, la pratique bornée, locale et technique n'ajoutent guère à leur portée. Ce n'est point ainsi que se fabriquent les longues vues. On ne se les procure qu'avec beaucoup de frais. On est tenu, pour les avoir, de voyager, de savoir des langues, de rencontrer à l'étranger des savants et des politiques de sa connaissance, de prendre chez les autres peuples des termes de comparaison, d'y observer sur place les mœurs, les institutions, le gouvernement, la vie publique et la vie privée. — Beaucoup de membres du parlement ne profitent de leurs vacances que pour aller sur le continent faire une enquête de quinze jours ou de six semaines. Ils viennent en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, afin de rafraîchir, rec-

tifier, approfondir leurs impressions antérieures, non pas une fois, mais cinq, six et dix fois. Ils veulent se tenir au courant, suivre les ondulations de l'opinion publique. De cette façon, leur jugement n'est jamais arriéré, et multiplie ses chances d'exactitude. Qu'un point noir se forme en Danemark, en Pologne, à Rome, aux États-Unis; presque aussitôt ils y sont et rapportent le renseignement précis. — A l'étranger, ils se font présenter aux hommes éminents ou spéciaux, les invitent chez eux, les feuillettent et les dépouillent comme des volumes, notant souvent tout le détail de la conversation, et au retour communiquant le manuscrit aux gens de leur monde; j'ai lu de ces manuscrits, rien de plus instructif. — A ces informations ils ajoutent la vue des choses. L'un d'eux va dans nos fermes, examine les engrais, les machines, les bestiaux, fait provision de chiffres, et, au retour, imprime ou prononce une série de conférences sur l'état de l'agriculture en France. Celui-ci parcourt les manufactures de Paris, pendant que sa femme visites les écoles professionnelles.—Au-dessous des hommes d'État, presque tous les gens riches ou simplement aisés font de même. J'en sais qui, ayant plusieurs enfants et gagnant une douzaine de mille francs chaque année, prélèvent annuellement sur ce médiocre revenu un millier de francs pour une excursion. Pas un jeune homme de bonne famille qui ne fasse le tour du continent; toute éducation complète comporte des voyages et un séjour plus ou moins long à l'étranger. En vacances, les avocats, les gens de loi, les professeurs s'abattent par centaines sur l'Allemagne. Beaucoup ne voient que les dehors des choses; un vase ne peut recevoir au delà de sa capacité; mais tous rapportent quel-

ques idées ou tout au moins des notions moins fausses et des préjugés moins grossiers.—Toutes ces informations réunies forment une opinion publique plus éclairée sur les grands sujets, moins incompétente en matière politique, plus sensée, plus voisine du vrai, plus accessible au bon conseil. Par suite, l'homme d'État dont la clairvoyance a démêlé la bonne voie, est appuyé, encouragé. L'équipage acclame le capitaine; souvent même l'opinion va le chercher et le conduire au gouvernail.

Chose plus essentielle encore, une telle éducation est le plus sûr moyen de le former. Répandue sur toute la classe supérieure, elle tombe forcément sur les grands esprits comme sur les petits esprits de la classe. Si l'un d'eux est bien doué, il n'avorte pas, faute de la culture suffisante et appropriée; il reçoit celle qui le développe, et son talent ou son génie atteint toute sa taille. Comme d'ailleurs sa situation, sa fortune et ses alliances l'exemptent du trop long apprentissage et des petits tracas d'argent, il peut de bonne heure donner ses fruits. Tels le second Pitt, Canning, sir Robert Peel, lord Palmerston, aujourd'hui M. Gladstone et le jeune lord Stanley. Sans doute il est fâcheux que la richesse héréditaire et l'importance précoce aillent couronner injustement une classe entière, et, par suite, quelques coquins, plusieurs brutes, et quantité de gens médiocres. Mais c'est à ce prix qu'on forme une élite. L'institution ressemble à un haras; sur cent sujets, vous avez six bons coureurs; sur mille, un coureur de premier ordre. Songez que, sans chefs capables, un État ne peut prospérer, et qu'il y a telle occurrence où, faute d'un grand homme, un État croule. Pouvez-vous payer trop cher

une recrue certaine de chefs capables, et la chance fréquente d'un grand homme d'État?

Voyons la machine à l'œuvre : « C'est un trait distinctif de ce pays, dit l'*Edinburg Review*[1], et un trait dont nous sommes fiers, que nous conduisons nos affaires nous-mêmes et sans l'intervention de l'État. » Par exemple, en vingt et un ans, sur treize millions deux cent mille livres sterling dépensés pour l'instruction publique, l'État n'en a donné que quatre millions deux cent mille livres ; le reste a été fourni par des souscriptions. — Les sociétés particulières fourmillent : sociétés pour le sauvetage des noyés, pour la conversion des juifs, pour la propagation de la Bible, pour l'avancement de la science, pour la protection des animaux, pour la répression du vice, pour l'abolition des dîmes ecclésiastiques, pour rendre les ouvriers propriétaires, pour leur bâtir de bonnes maisons, pour faire un fonds à leurs caisses d'épargne, pour l'émigration, pour la propagation des connaissances économiques et sociales, pour le bon emploi du dimanche, contre l'ivrognerie, pour fonder une école d'institutrices, etc. Il suffit de se promener dans les rues et de feuilleter les journaux ou les revues pour deviner la multitude et l'importance de ces institutions. — Mes amis me disent qu'elles sont

[1] Juillet 1861.

presque toutes conduites avec sérieux et conscience. L'Anglais ne se détache pas des affaires publiques : ce sont ses affaires; il veut prendre part à leur gestion. Il ne vit pas à l'écart, il se croit tenu de contribuer d'une façon ou d'une autre au bien commun. De même, chez nous, un honnête homme ordinaire se croit tenu d'aller régulièrement à son bureau ou à son comptoir, d'y bien faire son inspection ou son travail : il perdrait sa propre estime, il se regarderait comme un drôle, et, qui pis est, comme un sot, s'il s'en remettait à autrui, s'il se laissait engager dans de mauvais pas, duper, voler par un mandataire.

C... me conduit à un meeting pour l'éducation et la réforme des jeunes vagabonds. L'association entretient environ cent jeunes gens de treize à vingt ans, les uns ayant subi des condamnations, les autres présentés par des parents très-pauvre qui les font admettre pour les soustraire à la fréquentation des coquins et pour les empêcher de devenir voleurs. On les loge, on les habille, on les nourrit, on leur enseigne un métier (cordonnier, imprimeur, fabricant de jouets, de petits meubles, etc.). Ceux de la seconde catégorie ont le privilége de former un orchestre d'instruments de cuivre, qui jouent dans la cour en attendant la cérémonie. — Figures ternes et peu agréables; costume particulier, gris et bleu; un pénitencier, même privé, même bien tenu, n'est jamais un lieu de plaisance. —L'établissement a été fondé par M. Bowyer, sorte de saint Vincent de Paul laïque; il porte ce titre : *Preventive and reformatory Institution.* On quête auprès des personnes qui entrent, et on leur distribue une brochure fort instructive. J'y lis que, « les frais d'entretien pour chaque jeune homme de l'éta-

blissement sont en moyenne et environ de 17 livres st. par an, tandis que pour l'entretien de chaque criminel à la prison d'Halloway, ils égalent le traitement d'un vicaire (75 livres), et que les vols d'un filou de Londres ne sont guère évalués à moins de 300 livres st. par an. » — Conclusion : il est plus économique de payer ici pour le jeune vagabond que de le laisser croître dehors. — La charité anglaise s'autorise par des chiffres.

Quinze d'entre eux partent aujourd'hui pour l'Australie, de leur propre choix ; on paye leur voyage ; le meeting d'aujourd'hui a pour occasion ce départ.

Ils sont au milieu de l'assistance, sur trois bancs, et ils écoutent. Le comte de ***, membre de la Chambre haute et très-riche propriétaire, est président et ouvre la séance : air timide, petite voix aigre, grand col aigu, qui sort d'un habit mal fait ; il a plutôt la mine d'un boutiquier retiré que d'un grand seigneur. Après quelques phrases embarrassées, il lit plusieurs lettres fort convenables de jeunes gens sortis de l'institution. L'un d'eux, fendeur de bois dans la forêt vierge, croyait d'abord qu'il lui serait impossible de s'accoutumer à la solitude ; maintenant il travaille sans ennui du lever au coucher du soleil. Pourtant il ne peut parler à personne, sauf un quart d'heure à la femme qui vient chaque jour lui apporter ses provisions.

Autre discours, celui d'un évêque orateur et qui en fait de pareils presque tous les jours : « Vous avez été nourris ici à l'abri des tentations, comme des plantes sous cloche (*under the glass*) : c'était pour laisser à vos bons instincts le temps de prendre racine. Maintenant vous allez être transplantés en pleine terre, livrés à vous-même ; il faut que vos racines s'attachent et vi-

vent. Pour cela n'ayez pas confiance en vous, mais en Jésus-Christ, qui est votre seul ami, qui sera votre aide dans la solitude, parmi les tentations. » — Bon débit paternel et grave, sans emphase ni mots d'auteur ; il proportionne son langage aux esprits qui l'écoutent. D'ailleurs, la religion protestante est efficace ici ; la Bible de Robinson est toujours le compagnon du *squatter* seul au milieu des bois déserts.

Troisième discours par M. S..., membre de la Chambre des communes, qui s'adresse surtout à l'assistance. — En vingt-cinq années d'expérience, il a vérifié que la transplantation est très-salutaire, d'abord parce qu'elle soustrait les jeunes gens à la contagion du mauvais exemple, ensuite et surtout parce qu'elle provoque le développement des qualités anglaises, énergie, habitude de compter sur soi, goût pour l'effort, activité, toutes inclinations qui, n'ayant pas de débouchés sur le pavé de Londres, s'emploieraient à domicile contre la société et pour le mal. — Bon raisonnement, bien pertinent, exempt de rhétorique; cela est rare en France. — Il finit en proposant des remercîments à l'évêque, et toute l'assistance, les dames, les jeunes filles elles-mêmes, lèvent la main pour voter les remercîments.

De là nous allons visiter une *ragged school*. C'est un grand bâtiment en briques dont les salles sont bien aérées et bien tenues ; je les compare tout bas aux chambres étroites d'une école correspondante à Paris [1]. Par malheur celles-ci sont vides, les enfants ont congé aujourd'hui, et l'ami qui me guide est obligé de me quitter. « Cela ne fait rien, me dit-il, il y a une

[1] École des frères, près de Notre-Dame, par exemple.

autre *ragged school* près d'ici, dans Brook-street, allez la voir. — Tout seul, sans être présenté? — Parfaitement, et on sera très-poli. — J'y vais, et en effet un gentleman qui allait sortir me fait entrer, me présente au *master*, et me conduit dans tout l'établissement, qui est fort complet, et, outre une école, renferme une crèche, un asile, des ateliers, et, à l'étage supérieur, des dortoirs pour les plus grands. Pendant le jour, les lits sont relevés contre la muraille ; pendant la nuit, au moyen d'un mécanisme trop long à expliquer, ils peuvent être isolés et surveillés exactement.

Dans les ateliers, les jeunes garçons travaillent à des ouvrages de vannerie, à la confection de petits modèles en bois pour les écoles de dessin ; on les fait chanter, emboîter le pas, défiler devant moi. Certainement on a raison de les occuper et de les instruire; car leurs figures sont inquiétantes et semblables à toutes celles des jeunes détenus. — La grande salle des très-jeunes enfants est presque pleine et pourtant n'a pas de mauvaise odeur. Presque tous ont des souliers, et ils ne sont pas trop déguenillés. Plusieurs petites filles tiennent dans leurs bras un bébé à la mamelle. Les plus habiles et les plus dociles de la troupe sont les moniteurs des autres; à ceux-là on donne quelques *pence* par semaine. A tous et à toutes on apprend à lire, à écrire, à compter, à chanter, à faire l'exercice. La maîtresse enseigne aux filles la couture ; c'est une jeune et jolie fille, pleine d'entrain, de bonne humeur, dont la mine joyeuse et les façons cordiales sont excellentes en pareil lieu ; elle gagne douze shillings par semaine, et le *master* vingt-cinq. — A mon sens, un pareil établissement, surtout dans un quartier pauvre, est un appareil de désinfection

morale ; en effet, d'après les documents, à Londres, le nombre des délinquants adolescents, qui était de 10,194 en 1856, est tombé à 7,850 en 1866. — On compte vingt-cinq mille enfants dans les *ragged schools* de Londres, trois cent mille dans celles de toute l'Angleterre. Trois d'entre elles seulement sont aidées par le gouvernement ; toutes les autres sont entièrement défrayées par les particuliers. Ils sentent que l'école, comme la police, et mieux que la police, contribue à la sécurité de la rue.

Conversations le soir sur les diverses sociétés analogues : on m'en cite trop, j'en nomme seulement quelques-unes. — On vient de fonder un établissement, une sorte de club, où les gouvernantes, les dames bien famées, bien vérifiées par de bons certificats, peuvent trouver, quand elles viennent à Londres pour leurs emplettes ou leurs leçons, un dîner, du feu, une bibliothèque, du thé, des personnes de leur connaissance. — Autre établissement privé contenant environ quatre-vingts jeunes femmes pauvres ; c'est pour les soustraire aux tentations ; on leur fournit du travail, et d'ailleurs la vie en commun est moins chère. Les frais pour chacunes d'elles sont d'environ dix livres sterling par an. — Société pour vendre les Bibles ; on les vend au lieu de les donner, parce que, données elles seraient méprisées. Les dames de l'association, étant trop loin du peuple, n'avaient pas de prise sur lui ; elles ont imaginé des intermédiaires, des femmes pauvres, honnêtes, zélées, qui se font leurs commissionnaires, colportent la Bible dans les plus mauvais quartiers, se lient avec les femmes d'ouvriers, les réunissent le soir dans une chambre, leur enseignent la couture, le ménage, etc. En ce moment,

il y a cent de ces *Bible-women* en fonctions ; l'une d'elles, l'an dernier, a vendu 419 Bibles et 501 Nouveaux Testaments. — Associations de tempérance ; il y en a dans toute l'Angleterre. J'ai vu ces jours-ci, dans la rue, des jeunes femmes qui appartenaient à ces sociétés ; il y en avait dix voitures; elles allaient à un meeting. Elles s'engagent à ne jamais goûter de spiritueux ; quelques-unes par scrupule ont refusé de prendre la potion prescrite par le médecin ou même le vin de l'eucharistie. Une affiche porte que la *Total abstinence Association* tiendra son meeting à tel endroit et donne le programme de la fête : plusieurs orchestres, thé à quatre heures, promenade dans le parc, exposition d'une collection de tapis, service divin dans la jolie église, discours des principaux sociétaires, entrée à prix réduit pour les membres de toutes les associations de tempérance. Ce mélange saugrenu de motifs et d'*attractions* disparates est bien anglais. — Beaucoup de ces sociétés correspondent ou même s'associent; par exemple, la plupart des *mechanic's institutes* (écoles industrielles) et des *ragged schools* se rattachent à quelque caisse d'épargne ; c'est pour enseigner l'épargne et ses avantages aux enfants et aux jeunes gens. — Quand une de ces sociétés est considérable, elle a son journal, sa revue ou magazine, ses publications spéciales : telle l'association Wesleyenne, l'union des *Ragged schools*, la société pour la propagation de la science sociale, la grande société qui multiplie et répand les Bibles, etc. — Je ne parle pas des ligues qui ont pour objet quelque réforme légale et qui sont transitoires comme leur objet : la plus célèbre est celle qui se proposait l'abolition du droit d'entrée sur les céréales (*anti-corn-law*) et dont Cobden fut le chef.

On en trouvera le détail dans les œuvres de notre Bastiat : souscriptions énormes, meetings, orateurs ambulants, conférences publiques, petits traités populaires, gros ouvrages savants, propagande universelle et incessante ; la machine est admirable pour soulever et déplacer l'opinion. — Ici, qu'un homme ait une bonne idée ; il la communique à ses amis ; plusieurs de ceux-ci la trouvent bonne. Tous ensemble fournissent de l'argent, la publient, appellent autour d'elle des sympathies et des souscriptions. Les sympathies et les souscriptions arrivent, la publicité augmente. La boule de neige va grossissant, heurte à la porte du parlement, l'entre-bâille et finit par l'ouvrir ou l'enfoncer. Voilà le mécanisme des réformes ; c'est ainsi qu'on fait soi-même ses affaires, et il faut se dire que sur tout le sol de l'Angleterre il y a des pelotes de neige en train de devenir boules. Beaucoup se brisent l'une contre l'autre, ou se fondent en chemin ; mais de leurs débris il s'en forme toujours de nouvelles, et c'est un beau spectacle que celui des fourmilières humaines obstinées à les pousser.

Pour expliquer ce zèle, nous trouvons les raisons suivantes : 1° L'Anglais a besoin d'agir ; quand il a fait ses affaires, il lui reste un surplus d'énergie qui se dépense dans les affaires publiques. D'ailleurs, beaucoup de personnes, étant indépendantes et de loisir, n'ont pas d'autre débouché ; c'est ce même besoin d'action qui produit leurs voyages et quantité d'entreprises pénibles ; par exemple, miss Nightingale n'était point dévote ni mystique à la façon d'une sœur de Charité, quand elle est venue organiser les hôpitaux de Crimée ; pour tout ressort, elle avait l'idée de l'humanité et une âme très-active. 2° L'Anglais est riche, et, en outre, quand il se

prémunit contre l'avenir, c'est d'une autre façon que le Français, par des dépenses, non par des économies. Par exemple, il aime mieux laisser moins à ses enfants et les mieux élever; il consent à travailler chaque jour une heure de plus pour ne pas se priver d'un voyage. Par le même motif, il peut donner et donne volontiers une portion de son temps et de son argent pour consolider et améliorer la société qui l'abrite et abritera sa prospérité. Un homme qui entend bien ses intérêts entretient les toits de la grande maison publique aussi soigneusement que ceux de sa petite maison privée. 3° Par tradition, antiquité du *self government*, diffusion des connaissances économiques. L'Anglais est habitué à voir de loin dans les matières politiques et sociales; il sait les inconvénients d'un toit non réparé, l'effet des infiltrations, le danger d'une charpente pourrie. Comme il est sensé, réfléchi, docile aux raisonnements raisonnables, il inspecte tous les matins ses chevrons et ses tuiles, et paye sans difficulté le couvreur. 4° Il peut, sans s'ennuyer, faire toutes les choses ennuyeuses, assister à des meetings, examiner des comptes, etc. Il a moins besoin d'amusement que le Français.

Visite à Saint-Bartholemew's Hospital. 40,000 livres sterling de revenu, outre les dons des particuliers. Quantité d'autres hôpitaux portent ce titre : « Entretenu par les souscriptions particulières. » — Le conseil se réunit une fois par semaine; le trésorier, si chargé d'ouvrage, n'est pas payé. Six cents malades; on pourrait en mettre huit cents. L'édifice est très-vaste et renferme une bibliothèque, des collections, un musée anatomique. Le jeune médecin qui me conduit et qui a vécu en France, me dit qu'ici un étudiant peut toute la jour-

née voir les malades, et que chez nous, s'il n'est pas interne ou externe, il ne les visite plus, passé dix heures du matin. — Les lits sont séparés par un intervalle de cinq ou six pas et beaucoup plus espacés qu'en France. — Parfaite propreté; tout me semble très-bien monté et mené ; cuisine énorme, où tout est cuit au gaz ; vaste salle arrangée en garde-manger pour la viande. — Outre les infirmières, il y a des *nurses* qui les surveillent, elles-mêmes anciennes infirmières, toutes en général d'âge mûr et respectables ; elles ne veillent pas. Quinze à vingt shillings par semaine ; non nourries. On se loue d'elles comme de nos sœurs de Charité ; ainsi la conscience laïque peut remplacer la ferveur religieuse.

Beaucoup de fractures et quantité d'appareils très-ingénieux pour maintenir le membre, pour le soutenir aéré, lui permettre certains mouvements sans nuire à la formation du cal. Mais surtout, quantité de coxalgies, névroses, scrofules attribués à des vices du sang, à la mauvaise nourriture, à l'appauvrissement de la substance humaine. Les figures blêmes, délabrées, usées, sont lamentables.—Mon jeune médecin admet que l'excès du travail et du gin en Angleterre multiplie énormément les imbéciles et les fous. Les malades ne songent pas ici à se racheter de la dissection, ce qui est leur grande préoccupation chez nous ; on leur cache l'usage qu'on fait des corps ; d'ailleurs ils sont hébétés, éteints. De même, les filles de la rue ; l'âme d'un Français est plus élastique et garde plus longtemps son ressort.

Mon médecin me remet aux mains d'un clergyman de ses amis, philanthrope et homme instruit, qui me conduit au workhouse de Saint-Luke. Tout le monde sait qu'un workhouse est un asile qui tient un peu de

la prison : joint à la taxe des pauvres, il forme l'un des traits distinctifs de la constitution anglaise. C'est un principe anglais que les indigents, en aliénant leur liberté, ont droit à la nourriture. La société les défraye, mais les enferme et les emploie. Comme cette condition leur répugne, ils n'entrent que le moins possible.

Celui-ci contient en ce moment cinq à six cents vieillards, enfants abandonnés ou sans ressources, hommes et femmes sans ouvrage. Cette dernière classe est la moins nombreuse, trente ou quarante femmes et une douzaine d'hommes; en hiver, elle le sera bien davantage. En outre, l'établissement donne des secours au dehors et à domicile; cette semaine, il a secouru aussi 1,011 personnes. Au dedans, la dépense par tête est de trois ou quatre shillings par semaine.

Nous parcourons soixante à quatre-vingts salles, chambres et compartiments : buanderie, brasserie, boulangerie; ateliers de menuiserie, de chaussures, d'effilage du chanvre, crèches pour les tout petits enfants, écoles pour les filles, salles des vieillards, salles de vieilles, salles des femmes malades, salles des accouchées, salles des hommes malades, des enfants malades, des aliénés; dortoirs, réfectoires, parloirs, promenoirs, etc. Tout cela est suffisamment propre et sain ; mais il paraît que d'autres workhouses seraient des spécimens beaucoup plus beaux. — Les enfants chantent faux, mais semblent bien portants. Quant aux fous, aux malades, aux vieillards, je les trouve, comme toujours, plus usés qu'en Italie ou en France ; la guenille humaine est plus lamentable en Hollande, en Allemagne, en Angleterre que dans les pays latins. Pourtant je les crois assez bien soignés : trois repas par jour ;

viande trois fois par semaine, et tous les jours aux malades ; pain excellent ; la cuisine et les provisions ont un apparence confortable. On change les draps tous les quinze jours. Les salles sont aérées, et il y a du feu dans chacune d'elles. Les vieillards ont du thé, du sucre, quelques journaux. Çà et là on voit un livre d'histoire naturelle, de piété ou de morale, le Magazine de Chambers, une Bible, et, sur les murs, des sentences de l'Écriture. Détail touchant, sur la table est un pot de fleurs nouvelles. — Mais il faudrait ici un homme spécial qui ait le temps de s'arrêter, et je ne suis qu'un curieux qui passe. J'en vois pourtant assez pour sentir combien cette société s'occupe de ses pauvres. A propos des *Workhouses* et des institutions utiles, l'esprit public est toujours en éveil, par les associations collatérales, par les journaux et les revues, et même par les romans, qui deviennent alors des résumés d'enquêtes et des moyens de vulgarisation. J'en ai lu sur les prisons et la vie des détenus ; tout cela sert. Par exemple, la semaine dernière, on m'a montré Pentonville, prison d'épreuve (*probation*), où les condamnés restent neuf mois avant d'être déportés, et, selon leur conduite plus ou moins bonne, obtiennent une réduction de peine plus ou moins forte. C'est une admirable ruche en fer, si ingénieusement construite et distribuée, qu'on pourrait la présenter dans une exposition parmi les machines modèles.

Cette après-midi, j'ai des billets pour la revue des volontaires, autre institution spontanée, libre, et fondée sur l'amour et l'intelligence du bien public — « En cas d'invasion, l'Angleterre n'aurait pas assez de soldats. Fournissons-lui des soldats, à savoir nous-mêmes, et

des soldats équipés, enrégimentés, exercés. »—Sur ce raisonnement, ils se sont enrôlés, habillés, armés à leurs propres frais, sans intervention, ni aide du pouvoir central : en six mois cent trente mille, et ils comptent qu'ils seront deux cent mille. Un peintre et un avocat de mes amis sont, l'un soldat, l'autre capitaine ; en moyenne, ils font l'exercice une heure et demie chaque jour. Depuis quelque temps, outre une heure et demie le matin, c'est trois heures dans l'après-midi pour se préparer à la grande revue. Souvent ils sont mouillés, mais ils plaisantent de leurs fatigues. Un officier de Crimée, que je connais, dit qu'ils sont déjà assez instruits pour entrer en campagne. Les souscriptions particulières ont afflué ; les grands aident les petits ; le duc de .... vient d'envoyer à la revue, par train express, 2,000 de ses mineurs. Presque tous les jeunes gens riches ou aisés se sont inscrits ; leur club porte ce titre : *For hearth and home*, et les dames les encouragent.

C'est dans Hyde-Park que le défilé se déroule. Une immense estrade encadre l'enceinte ; alentour, les fenêtres des maisons regorgent de monde ; les toits eux-mêmes sont couverts ; les gamins ont grimpé aux arbres et s'y tiennent par grappes en chantant d'une voix aigre. Les superbes gardes du corps font la haie, et la reine en calèche est saluée de hurrahs formidables. A perte de vue les uniformes rouges se détachent sur la verdure, et voici enfin la longue ligne grisâtre de la nouvelle milice. Autant que j'en puis juger, ils manœuvrent bien ; à tout le moins, ils sont équipés d'une façon pratique, sans luxe ou pompons, non pour paraître, mais pour agir. — Ce que cette institution a provoqué de réunions, de raisonnements,

d'enquêtes, de lettres publiques dans les journaux, on ne saurait le dire ; il est clair pour moi que le *self-government*, entre autres avantages, a le privilége de mettre en jeu à chaque instant toutes les facultés pensantes de la nation.

Plus je m'informe et plus je réfléchis, plus il me semble que ce gouvernement a pour ressorts, non telles ou telles institutions, mais certains *sentiments* très-énergiques et très-répandus. S'il est solide et se soutient, c'est que le respect est universel et profond pour plusieurs choses. S'il est actif et avance, c'est que, ces choses exceptées, tout le reste est livré à la discussion, au contrôle, à l'initiative des individus.

Un de mes amis a connu Vincent, ouvrier imprimeur, que les *Trades-Unions* envoyaient aux élections pour haranguer le peuple. Vincent résumait ainsi ses expéditions oratoires. « Je puis dire tout ce qui me passe par la tête, attaquer n'importe qui et n'importe quoi, sauf la reine et le christianisme ; si je parlais contre eux, mon public me jetterait des pierres. » — Outre ces deux sanctuaires inviolables, le respect public couvre, quoique à un degré moindre, les deux grands édifices dont ils sont le centre. On respecte le christianisme, et aussi l'Église, le clergé, le pasteur. On respecte la reine, et aussi la constitution, la hiérarchie, le nobleman, le gentleman. — Sans doute, beaucoup d'ouvriers sont *sécularis-*

tes, imbus de doctrines analogues à celles de M. Comte, aigris par l'inégalité monstrueuse des profits et des fortunes. Mais, en somme, la nation est conservatrice, et se prête aux réformes sans se livrer aux révolutions.

Les classes ne sont pas divisées entre elles comme en France ; nul coup de main n'est à craindre, ni par en haut du côté du trône, ni par en bas du côté de la rue ; il n'y a pas de systèmes disponibles et de rechange qu'on songe à mettre à la place du système existant. Sur l'ensemble on est d'accord, et devant la loi chacun s'incline. — Entre cent exemples à l'appui, j'en citerai deux aux deux bouts de l'échelle. La reine et le prince Albert s'enferment dans leur rôle de monarques constitutionnels, et ne songent jamais à le dépasser ; ils consentent à n'être que de simples modérateurs, à suivre la direction du parlement et de l'opinion. Ils n'ont pas de parti au parlement ; ils n'intriguent jamais contre un ministre, même contre celui dont la personne ou les idées leur sont désagréables, ils l'acceptent loyalement et jusqu'au bout. — D'autre part, voici une scène de rue que me conte un de mes amis venu de Manchester. Une fille en colère avait jeté une pierre dans un carreau ; un policeman arrive, la prend tout doucement par le bras, et l'engage à le suivre au poste : « Allons, venez, ne faites pas de résistance, vous n'aurez qu'une nuit de prison. » Elle refuse, s'assoit sur le pavé, puis se couche en disant : « Traînez-moi, si vous voulez. » Attroupement; toutes ses camarades arrivent et l'exhortent : « Allons, Mary, ma fille, ne fais pas la mauvaise tête ; vas avec lui, tu as eu tort. » Le policeman appelle ses compagnons ; on emmène Mary ; point de tumulte ni de

cris, personne ne résiste ; on sent qu'il est raisonnable d'obéir à la loi. — Mon ami ajoute qu'ici, lorsqu'un homme arrêté se débat, les assistants s'informent, et que, s'ils trouvent le policemen dans son droit, ils lui prêtent main-forte. — De même, en cas de troubles, toutes les classes fournissent des constables volontaires. — En somme, ils appuient leur gouvernement, et nous subissons le nôtre.

Un établissement si bien assis peut supporter les attaques ; des discours, des meetings, des ligues ne le renverseront pas. Par suite, la critique a droit d'être incessante, énergique et même violente. La solidité de la constitution autorise la pleine liberté du contrôle. En effet, ce contrôle est exercé sans interruption et sans ménagement ; pas une question intérieure ou extérieure qui ne soit traitée à fond dans cinquante articles, maniée et retournée en tous les sens, avec une force de raisonnement et une abondance de documents qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Pour en juger, il faudrait lire pendant quelques mois les principaux journaux, le *Times*, le *Saturday Review*, le *Daily News*, le *Standard*, et la portion politique ou économique des grands trimestriels. Très-souvent ils atteignent à la haute éloquence : bon sens et raison virile, renseignements complets, vérifiés et puisés aux meilleures sources, franchise entière poussée jusqu'à la rudesse, ton hautain et dur de la conviction militante, ironie froide et prolongée, véhémence de la passion concentrée et réfléchie ; l'indignation et le mépris coulent de source et à pleins bords ; une pareille polémique chez nous aboutirait infailliblement à des duels et à des émeutes. — Ici, la froideur du tempérament émousse

l'impression trop vive. Il est admis que l'invective, même personnelle, n'atteint point un homme politique, et qu'on ne se bat pas pour une feuille de papier noirci. Il est reconnu que la clameur et le tocsin de la presse n'aboutissent jamais à une prise d'armes, mais seulement à des meetings, à des protestations, à des pétitions. Le jour de mon arrivée à Londres, je voyais dans les rues des hommes-affiches qui portaient écrits par devant et par derrière les mots suivants : « Énorme usurpation des droits du peuple ! Les lords inscrivent au budget quatre cent cinquante mille livres sterling d'impôt sans le consentement de la nation ! (Ils venaient de faire cette addition en rectifiant le budget voté par les Communes.) Compatriotes, une pétition ! » —Quelques jours après, étant dans un quartier éloigné, à Clerkenwell, je lis dans le journal de l'endroit l'annonce d'un meeting à ce sujet. — Rien de plus ; mais ce franc parler et ces perpétuelles réunions publiques suffisent. On peut dire que, par les journaux et par les meetings, un grand parlement universel et beaucoup de petits parlements disséminés sur tout le pays, préparent, contrôlent et achèvent la besogne des deux Chambres.

Nous allons à Parliament-House ; quoique l'architecture répète incessamment un motif assez pauvre et ne témoigne pas d'une grande invention, elle a ce mérite de n'être pas grecque et du Midi ; elle est gothique, accommodée au climat, aux besoins de l'œil. Le palais se réfléchit magnifiquement dans la rivière luisante ; de loin, son campanile, la légion de ses aiguilles et de ses dentelures se profilent vaguement dans la brume. Les lignes élancées et tordues, les nervures compliquées, les trèfles et les rosaces diversifient l'énorme masse qui couvre quatre

acres, et laissent approcher de l'esprit l'idée d'une forêt enchevêtrée. A défaut de génie, les architectes ont eu du bon sens : ils se sont souvenus des hôtels de ville flamands, des hautes salles capitulaires, seules capables, par la variété, par l'élégance, par l'audace, par la délicatesse et la multiplicité de leurs formes, de contenter des âmes du Nord et des âmes modernes. — Une des salles, Westminster-hall, qui sert aux grands procès politiques, est immense et de la première beauté : 110 pieds de haut, 290 de long, 68 de large ; la charpente ouvragée qui surplombe et porte la voûte date, dit-on, du onzième siècle. — Dans toutes les autres pièces, des boiseries sculptées hautes de huit pieds posent sur les murs leur revêtement fauve : au-dessus sont des cuirs dorés, des tentures rouges et brunes, des vitraux de couleur ; du plafond descendent les lampes suspendues à leurs chaînes luisantes... L'effet d'ensemble est riche et grave ; faute de soleil et de lumière, ils ont, comme Rembrandt, recours à la couleur, au contraste des saillies éclairées et des enfoncements sombres, à la force des tons rouges et noirs, aux luisants des cuirs et des boiseries, aux vitraux qui violentent et diversifient le jour.

Belle salle de séance pour les lords, confortable et bien appropriée à son objet. Fauteuils en cuir rouge, boiseries foncées et fouillées, dorures gothiques en or fauve ; il en reste une impression d'opulence sérieuse. Les membres assistants ne sont pas nombreux ; on me dit que parfois ils sont cinq ou six ; sauf les grandes occasions politiques, ils s'absentent ; d'ailleurs, la discussion est le plus souvent inutile, chaque vote étant connu d'avance. — On me nomme les principaux, et j'entends citer

des fortunes énormes ; les plus grosses sont de 300,000 livres st. par an. Le duc de Bedford a 220,000 livres st. de revenu en terres ; le duc de Richmond 300,000 acres d'un seul tenant ; le marquis de Westminster, propriétaire d'un quartier de Londres, aura un million sterling de revenu à la fin de ses baux à long terme. Le marquis de Bredalbane peut faire, dit-on, trente-trois lieues à cheval en ligne droite sans sortir de ses terres ; le duc de Sutherland possède tout le comté de ce nom au nord de l'Écosse. Trois évêques en surplis blanc siégent à leurs places. Mais les dehors de l'assemblée ne sont guère imposants. Un lord a la figure d'une vieille machine diplomatique, un autre, celle d'un bibliothécaire aimable et usé; le ministre qui se lève semble un avoué intelligent. Quelques jeunes pairs sont des élégants et portent une raie au milieu de la tête ; d'autres, immensément barbus, font penser à des commis voyageurs. Seul lord C... a la physionomie fatiguée, pénétrante et fine d'un artiste. Leurs façons sont très-simples ; on dirait des bourgeois à leur club ; ils gardent sur la tête leurs longs chapeaux en tuyau de poêle, parlent de leur place, sans fracas, d'un ton de conversation.—Ce manque d'apprêt est excellent : un uniforme brodé comme celui de nos sénateurs ou de nos pairs est une pompe et une surcharge qui du dehors pèsent sur le dedans et rendent la pensée officielle comme l'apparence. Ceux-ci font des affaires et non des phrases.

A la Chambre des communes, de dix heures à minuit. Le sans-gêne est encore plus grand ; salle comble, et tous ont le chapeau sur la tête ; quelques-uns le portent très en arrière et enfoncé. Plusieurs sont en chapeau gris, pantalon et jaquette de fantaisie, renversés, demi-

couchés sur leur banc, l'un d'eux tout à fait vautré sur le sien, et deux ou trois assez débraillés. Ils entrent, sortent, causent d'un air ennuyé et sans façons; certainement un club où l'on se tiendrait ainsi serait médiocrement respectable.

On me montre les ministres, lord Palmerston, M. Milner Gibson, lord John Russell, M. Wood secrétaire de la guerre, M. Gladstone. A côté de nous, dans la galerie, viennent s'asseoir plusieurs lords de la Chambre haute, un jeune duc immensément riche, tous mal cravatés, et lui en paletot râpé. Le silence se fait au-dessous de nous. Les députés, serrés sur des banquettes, n'ont pas même de table pour écrire. Ils prennent des notes sur leurs genoux, boivent un verre d'eau qu'ils déposent ensuite à la place où ils étaient assis. Chacun parle debout à sa place, d'un ton naturel et avec peu de gestes. — Certainement une salle ainsi disposée et tellement étroite est incommode et même malsaine, trop chaude en été et pour des séances de nuit; un homme doit s'y user vite. Mais cette simplicité indique des gens d'affaires qui suppriment le cérémonial pour expédier la besogne. Au contraire, une tribune exhaussée, isolée comme celle de notre Corps législatif, pousse à l'éloquence théâtrale.

Il s'agit aujourd'hui de l'empiétement des lords qui ont voté un bill de finances sans l'assentiment des Communes; la séance est, dit-on, une des plus importantes de l'année; la Chambre est au complet et attentive. Après M. Seymour, M. Horsman se lève. Prononciation très-distincte, ton parfaitement juste et convaincu, énergie sans emphase. Sa thèse est que les lords ne sont pas un corps de simples privilégiés; quoique non élus, ils

représentent le peuple. Ce sont des country-gentlemen, comme les autres, ayant des terres et des valeurs industrielles comme les autres, les mêmes intérêts, la même éducation, les mêmes idées, partant aussi bien placés qu'eux pour décider des intérêts communs. L'élection n'est qu'un des moyens de désigner les représentants de la nation; il y en a d'autres, par exemple la possession de telle dignité, ce qui est le cas des évêques, l'hérédité, ce qui est le cas de la reine et des lords laïques. D'ailleurs, depuis 1832, les Communes ont une prépondérance marquée; il faut un second corps qui les contrôle, sans quoi on tombe dans la démocratie pure, etc. — Un peu long, il se répète; pourtant il fait impression; on crie : « Écoutez! écoutez! » presque à chaque phrase. — Après lui, et dans le sens inverse, parle M. Bright, orateur accompli. — Mais j'ai vu trop de choses tous ces jours-ci; mes nerfs ne sont pas aussi résistants que ceux d'un député, et je quitte la Chambre.

Comment y entrent-ils? B..., qui a une place considérable dans le gouvernement, avoue néanmoins que la mécanique des élections est grossière, souvent sale. Le candidat loue un hôtel ou une auberge, y tient table ouverte, le pavoise, paye à boire, fait amener les électeurs en voiture, soudoie des musiciens, des braillards, des entrepreneurs d'élections, des orateurs qui vont parler pour lui dans les tavernes, parfois des gens qui font le coup de poing et jettent des pommes à l'adversaire. La scène est tapageuse, souvent brutale; le taureau populaire se sent à demi lâché. — Il est admis qu'une élection est coûteuse; le parlement tolère certaines dépenses, et ne juge pas qu'il y ait corruption lorsqu'elles restent en deçà d'un certain chiffre, quatre ou cinq

cents livres. A cet effet, un parti peut réunir des fonds; on me cite le duc de Buccleugh, qui, une fois, envoya pour les dépenses électorales de son parti quarante mille livres sterling. Mais, par delà les dépenses autorisées, il y en a de bien plus grandes. On estime qu'une élection coûte souvent quatre, cinq, six mille livres sterling, et davantage. Pour que l'électeur se dérange et vienne voter, il faut lui donner quelque chose de positif, une place, une promesse de place, plusieurs bons dîners, de l'ale et du vin à profusion, parfois de l'argent comptant.—Enquête faite, on a trouvé que M. Leathan, à Wackefield, avait payé un vote trente livres, et un autre vote, quarante livres; un troisième électeur, voulant déguiser son marché, lui avait vendu quarante livres une brosse à cheveux valant trois shillings. Les dépenses officielles de cette élection étaient de 461 livres, et les secrètes de 3,700.

Dans une autre élection, l'agent électoral, assis dans une première chambre, recevait les électeurs, convenait du prix, et les faisait passer dans une autre pièce où un second agent leur comptait la somme dite; la convention et le payement étant ainsi séparés, chaque agent pouvait déclarer qu'il n'avait point fait l'opération bilatérale appelée marché. — Mais les peintres seuls savent donner le détail vivant; à ce sujet, lisez l'histoire de deux élections, l'une chez Thackeray dans les *Newcomes*, l'autre chez Eliot dans *Felix Holt the Radical*. — Au total, l'influence locale est le grand ressort, et se fonde principalement sur la possession du sol et sur la richesse, sur l'ancienneté de la résidence et de la famille, sur l'étendue du patronage exercé, sur la notoriété et la position sociale du candidat. D'après tout ce

que j'ai vu de la classe supérieure, il me semble qu'ici ces racines sont bonnes, saines, vivaces, en dépit de la boue et des vers parmi lesquels elles plongent comme toute plante humaine, et quoiqu'il faille encore beaucoup de drainages pour épurer la boue, beaucoup de surveillance pour détruire les vers.

« *It works well :* La machine fonctionne bien. Elle ne craque pas, elle ne menace pas de craquer. Elle agit, et, en outre, elle s'accommode au temps, elle réforme ses rouages. Bien plus, à la façon dont elle agit, on la sent capable de renouvellements profonds. Elle pourra plus tard peut-être comporter l'extension indéfinie du droit de suffrage, la diminution de la prérogative des lords, la suppression du monopole de l'Église, tout cela sans explosion ni dislocation, par une adaptation graduelle et ménagée des anciennes pièces aux nouveaux usages. Les classes gouvernantes s'informent, elles se tiennent au courant, elles jettent à chaque instant leur sonde pour mesurer la force et démêler la direction des eaux populaires, elles ont le sentiment exact du nécessaire et du possible. — J'assistais dernièrement à une séance d'un comité de la Chambre ; il s'agissait de savoir si le British Museum, qui est à la fois une bibliothèque, un musée et un cabinet d'histoire naturelle, resterait tel qu'il est, ou si on transporterait une partie de ses collections dans un autre local. Sept ou huit députés sont devant une table dans une haute salle où le public peut entrer. Ils interrogent des hommes spéciaux, d'abord un secrétaire naturaliste, puis l'architecte de la couronne, puis le directeur de Kensington Museum, d'autres encore ; cependant ils prennent des notes. Ton uni, modéré, parfois sourires ; on dirait d'une

conversation instructive ; en effet, ce n'est pas autre chose. Les questions sont infiniment minutieuses et précises, sur la façon de disposer les collections d'animaux, sur le nombre des spécimens possédés, sur l'avantage de montrer ensemble le mâle, la femelle et les petits, sur le chiffre des visiteurs, sur leur âge et leur condition, sur les jours de leur plus grande affluence, sur le nombre de pieds carrés contenus dans l'édifice, sur sa distribution intérieure, etc. Voilà comme on s'instruit, par enquête et contre-enquête, avec chiffres, détails, certitude, acquisition de documents positifs et applicables. — Ces jours-ci, lord Stanley a fait un discours sur l'Inde, conçu dans le même esprit, tout fondé sur les renseignements et jugements des généraux et administrateurs du pays, cités textuellement, en sorte que ce discours résumait l'expérience de trente ou quarante vies éminentes et compétentes. — Quel guide et quel correctif que l'expérience ! que de bon sens il faut pour ne se fier qu'à elle ! que d'art et de soin pour la faire, la répéter, la préciser, la rectifier, l'appliquer juste ? Et que nous sommes loin de la bonne éducation politique !

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÈME

PROMENADES DANS LONDRES

On m'a fait membre de l'Athenæum-Club pour un mois. C'est un grand rendez-vous fort choisi, bien situé, où l'on peut dîner et lire, presque un palais, entouré de palais semblables, et qui rappelle ceux de notre place Louis XV. Péristyle, vue sur un parc, très-hautes salles, domestiques en culotte courte, nombreux, empressés, silencieux, toutes les recherches du luxe bien entendu et moderne. Bibliothèque de quarante mille volumes, superbe salle de lecture : toutes les revues en toutes les langues, toutes les brochures nouvelles, fauteuils roulants, exquis pour l'hiver et l'été; le soir, des étoiles lumineuses très-douces s'allument au plafond et jettent une vague clarté sur les boiseries sombres. Tous les besoins sont prévenus, tous les sens sont caressés par les mille petites attentions d'une prévoyance ingénieuse, universelle et exacte. — En face est un autre rendez-vous tout pareil, le *Traveller's-Club*. Comme ils savent organiser le bien-être! — Je lisais

Digitized by Google

hier soir, à l'*Athenæum* un Essai de Macaulay, qui nomme Galilée, Locke et Bentham comme les trois auteurs des plus grandes idées modernes; au lieu de grandes, mettez fructueuses, et le paradoxe devient une vérité manifeste. C'est par le recours à l'expérience, c'est par le goût du fait et de l'observation minutieuse, c'est par l'avénement et le règne de l'induction que l'homme a pu maîtriser la nature, réformer la société, améliorer sa condition, ajuster les choses à ses besoins, édifier une société, des institutions, des chefs-d'œuvre de bel arrangement et de savant confortable comme celui dont je jouis en ce moment.

Lettres d'introduction et cartes d'entrée au British Musæum. — Je ne parlerai pas des marbres grecs, des desseins originaux italiens, non plus que de la National Gallery, de la galerie d'Hamptoncourt, des tableaux de Buckingham-Palace, de Windsor, des collections privées. Pourtant, que de merveilles et quels documents d'histoire, cinq ou six civilisations supérieures résumées chacune par un art complet, toutes si différentes de de celle que j'examine aujourd'hui, si propres à en faire saillir le bien et le mal ! Mais il faudrait pour cela un livre à part. — 600,000 volumes, salle de lecture immense, circulaire, à coupole, si bien que personne n'est loin du bureau central et n'a le jour dans les yeux. — Tout le pourtour est garni de livres de *référence*, dictionnaires, collections de biographies, classiques en tout genre, que l'on peut consulter sur place, et très-bien rangés. D'ailleurs, à chaque table, un petit plan indique d'avance leur ordre et leur position. — Chaque place est isolée ; on n'a devant soi que le bois de son bureau, en sorte qu'on n'est pas gêné

par les regards du voisin. Siéges de cuir et tables recouvertes de cuir, très-propres ; deux plumes à chaque place, l'une d'oie, l'autre de fer ; petit pupitre où l'on peut mettre un second livre à portée, ou le volume qu'on copie. — Pour demander un livre, on en écrit le titre sur un billet qu'on remet au bureau central ; l'employé vient lui-même vous apporter le livre, et très-vite : j'en ai fait l'expérience même sur des ouvrages rares. On répond de l'ouvrage tant qu'on n'a pas retiré le billet. Banc spécial pour les dames, ce qui est une attention délicate. — Quel contraste si on considère notre grande Bibliothèque du Louvre, sa salle si longue, sa lumière dans les yeux de la moitié de ses lecteurs, ces lecteurs serrés à une table commune, les noms des livres criés tout haut, les stations d'une heure au bureau du centre ! On vient de la réformer sur le patron de celle-ci, mais sans la rendre aussi commode.

Mais la nôtre est plus libérale, ouverte de droit au premier venu. Ici, il faut être une personne « respectable ; » on n'est reçu que sur le témoignage de deux répondants. Au reste, on dit que cela suffit, qu'il vient ici des gens plus que râpés, en habits d'ouvriers, et même sans souliers ; des clergymen les ont présentés. — La subvention pour l'achat de nouveaux livres est sept ou huit fois plus grande que chez nous. Quand est-ce que nous saurons employer notre argent aux bonnes dépenses ?

Sur d'autres points, ils réussissent moins complétement, par exemple à Sydenham-Palace, qui a contenu l'avant-dernière Exposition et qui est maintenant une sorte de musée-muséum. Il est énorme, ainsi que Londres et tant de choses à Londres ; mais comment expri-

mer l'énorme? Toutes les sensations ordinaires de grandeur montent ici de plusieurs degrés. L'édifice a deux milles de tour, trois étages d'une hauteur prodigieuse. Cinq ou six bâtisses comme notre palais de l'Industrie y tiendraient à l'aise, et il est en verre : d'abord un immense rectangle qui, au centre, se relève en bosse comme une serre, et que flanquent deux hautes tours chinoises; puis, des deux côtés, de longs bâtiments qui descendent à angle droit, enserrant le parc, ses jets d'eau, ses statues, ses kiosques, ses pelouses, ses groupes de grands arbres, ses arbres exotiques, ses collections de fleurs. Le vitrage universel scintille au soleil; à l'horizon ondule une ligne de collines vertes, noyées dans cette vapeur lumineuse qui fond les teintes et répand sur tout le paysage une expression de bonheur tendre.— Toujours la même façon de comprendre le décor : d'un côté le parc et l'architecture végétale, qui est bien entendue, appropriée au climat et belle; de l'autre l'édifice, qui est un entassement monstrueux, sans style, et témoigne non de leur goût, mais de leur puissance.

A l'intérieur, musée antique contenant les *fac simile* en plâtre de toutes les statues grecques et romaines répandues dans l'Europe; — musée du moyen âge; — musée de la Renaissance; — musée égyptien; — musée ninivite; — musée indien; — copie d'une maison de Pompéi; — copie de l'Alhambra. Les ornements de l'Alhambra ont été moulés, et dans une salle voisine les moulages sont conservés comme pièces à l'appui. — Pour ne rien omettre, on a copié les plus célèbres tableaux italiens en mauvaises pochades dignes d'une foire. — Serre tropicale gigantesque, avec pièces d'eau, jets

d'eau, tortues nageantes, grandes plantes aquatiques en fleur, sphinx et statues égyptiennes hautes de soixante pieds, spécimens d'arbres colossaux ou bizarres, entre autres l'écorce d'un sequoia californien, haut de quatre cent cinquante pieds et mesurant cent seize pieds de tour. L'écorce est ajustée et dressée sur une armature intérieure, de façon à donner une idée de l'arbre, — Salle de concert à gradins, circulaire et qui a l'air d'un Colisée. — Dernièrement, dans les parterres, on voyait les imitations en grandeur naturelle des monstres antédiluviens, mégathériums, dinothériums et les autres. — Blondin y fait ses exercices à cent pieds en l'air. — J'en passe la moitié; mais est-ce que cet amoncellement de curiosités disparates ne reporte pas la pensée vers la Rome des Césars et des Antonins? Alors aussi on construisait des palais de plaisance pour le peuple-roi, des cirques, des théâtres, des thermes où l'on rassemblait les statues, les peintures, les animaux, les musiciens, les acrobates, tous les trésors et toutes les singularités de l'univers; panthéons de la richesse et de la curiosité, véritables bazars où le goût du nouveau, du divers, du démesuré remplaçait le sentiment de la beauté simple. A la vérité, Rome s'approvisionnait par la conquête, et l'Angleterre se pourvoit par l'industrie. C'est pourquoi là-bas les tableaux, les statues étaient des originaux volés, et les monstres, rhinocéros ou lions bien vivants, déchiraient les hommes, tandis qu'ici les statues sont en plâtre, et les monstres en carton. Le spectacle est de seconde qualité, mais de la même espèce. Un Grec s'y fût trouvé mal à l'aise et l'eût jugé bon pour des barbares puissants qui essayent de s'affiner et n'y réussissent guère.

Même impression à la grande Exposition de cette année, qui, comme la précédente, est une invention anglaise, un produit de l'esprit industriel et mercantile, transporté depuis sur le continent. Le bâtiment est énorme, et ce qu'il y a dedans est énorme : voilà ce qu'on en peut dire de mieux. — A l'entrée, une fontaine monumentale, qui jette de l'eau parfumée, ressemble à ces édifices de pâtissier, brodés d'angélique, qu'on sert dans les noces de bas étage. Les bijoux, les porcelaines, les objets d'art sont laids, trop brillants, d'un ton cru, sans finesse. On y voit en argent de petits matelots, lanciers, écossais, soldats de toutes armes qui sont de vrais jouets d'enfants ; quel est l'homme d'esprit qui voudrait mettre cela sur sa cheminée ? Des lustres lourds, d'une ornementation compliquée et exagérée, blessent l'œil. Avec des massifs de matières précieuses, or, vermeil, diamant, avec des broches de dix mille livres sterling, ils croient atteindre au style riche, et n'arrivent qu'à l'étalage grossier et gros. Voyez encore parmi leurs ornements d'escalier une négresse sculptée sous ce nom : une fille d'Ève. L'intention est psychologique, peut-être morale ; cette figure peut parler aux abolitionnistes ou à leurs adversaires, mais non à d'autres. — A côté, en manière de contraste, sont des glaces de Saint-Gobain, l'Assomption du Titien copiée par les Gobelins, le service de table de la ville de Paris par Christofle, une Égyptienne en bronze habillée de jaspe par Lerolle. — Cela ranime, égaye ; il semble qu'après le rosbif pur on retrouve la cuisine délicate. — Au fond, l'impression que laissent ces jubilés modernes est assez triste, et le régime industriel, qui devient celui de tous nos États civilisés, y laisse voir

tous ses défauts. Vingt pianos et orgues jouent à la fois, et chacun un air différent. Un de ces pianos imite l'orgue, le triangle, la flûte, le tambour, tout un orchestre; les exécutants sont des prestidigitateurs payés qui se font valoir. Qu'aurait dit un Athénien, un contemporain de Vinci, une madame de Sévigné, de cette cacophonie? — Le charivari des formes et des couleurs n'est pas moins étourdissant; et l'effet est pareil à celui des quatre immenses pages où s'étouffent les annonces du *Times*. Là, comme ici, la concurrence s'étale. Chacun fait la réclame à son produit ou à sa drogue. Chacun tâche d'inventer quelque raffinement qui flatte une envie, un caprice, une manie. Chacun est devenu spécial et s'enfonce plus avant dans sa spécialité étroite. On dépense du génie à fabriquer et à vendre tel système de brosses à cheveux. Des populations d'ouvriers en acier chôment et jeûnent si la mode des crinolines faiblit. L'esprit se rétrécit, l'homme s'échauffe au gain, travaille trop, contracte trop de besoins. Le goût baisse et s'émousse. Tout devient peuple, peuple ouvrier, boutiquier, âpre et dur, inquiet et triste. Faire de l'argent, tel est aujourd'hui l'aiguillon journalier, l'idée absorbante, et dans ce pays encore plus que dans les autres. Ils ont bien raison de garder leur haute classe, avec sa fortune indépendante, ses loisirs occupés, sa culture supérieure, ses vues d'ensemble. Même en politique, un contre-poids est utile, et encore, malgré ce contre-poids, la politique de l'Angleterre devient celle d'un marchand qui se tient au fond de son comptoir, ferme ses volets et dit qu'il n'a rien à voir aux rixes de la rue.

Digitized by Google

Dimanche dernier et le dimanche précédent, il y avait à Hyde-Park des prédicateurs en plein air, avec leur Bible et leur parapluie ; c'étaient des particuliers qui éprouvaient le besoin de communiquer au public leurs idées religieuses. — Un autre dimanche, à quarante milles de Londres, j'ai vu, sur la place du village, deux hommes en redingote et chapeau noir qui chantaient des psaumes ; on me dit que cela n'est pas rare, surtout lorsque le sermon de l'après-midi est bon ; ils en rapportent un surplus de ferveur qui cherche à s'épancher. Longues figures maigres, voix nasillardes, yeux levés au ciel ; vingt personnes sont alentour et s'édifient avec eux. — Le zèle est très-vif, surtout chez les *dissenters ;* leurs jeunes gens sont enrégimentés : l'un se tient le dimanche à un certain carrefour pour distribuer de petits traités pieux ; un autre rassemble le jeudi une dizaine de bateliers et leur fait une conférence sur la Bible. Encore aujourd'hui, on peut entendre des femmes prédicateurs de la secte méthodiste[1] ; une des authoresses les plus distinguées de notre temps a, dit-on, commencé ainsi. — Nous-mêmes à Paris, nous recevons parfois le contre-coup de cette piété excentrique. Par exemple, le révérend Reginald y affichait ses sermons avec cette devise en grosses lettres : « Come to Jesus now : *Venez à Jésus en ce moment même.* » En effet, la thèse de la secte est qu'en un instant, par un coup de la grâce, le pécheur le plus obstiné peut être converti. Le révérend Reginald montait en chaire, énonçait la thèse et présentait une de ses ouailles, gros jeune homme bien portant, comme exemple et preuve visible à l'appui.

[1] Rôle de Dinah dans *Adam Bede.*

Alors celui-ci prenait la parole et disait : « Oui, mes frères, j'ai été un pécheur public, mais la grâce du Seigneur m'a touché, etc. » — Voilà bien une idée anglaise : fournir le document, la pièce de conviction, le spécimen vivant, à la façon d'un zoologiste, pour soutenir une doctrine mystique.

Un autre dimanche, à huit heures du soir, dans une ville d'université, je trouve sur une place publique deux gentlemen et un homme de la classe moyenne qui prêchent ; ils font ainsi tous les dimanches. Le premier, qui est un jeune homme de vingt ans, est visiblement ému ; il tâche de vaincre sa timidité, il emploie beaucoup de gestes. « — Jésus-Christ est venu pour nous, pécheurs ; pensons à nous, misérables pécheurs, etc. » — Après ce début, le second ouvre sa Bible et lit un passage sur les habitants de Jérusalem, assiégés et affamés par le roi d'Assyrie ; celui-ci, effrayé par l'ange du Seigneur, décampe précipitamment ; deux lépreux, qui osent les premiers se hasarder hors des murs, trouvent les tentes pleines de provisions, mangent et boivent avec délices. C'est un type du chrétien, qui n'a qu'à sortir du péché pour trouver auprès du Seigneur tout ce dont il a besoin. Le Christ est notre réconfort, notre asile, notre sécurité. Là-dessus petite histoire d'un marin qui se mettait en mer et répondait à un gentleman inquiet de son danger : « Oui, mon père est mort noyé, et aussi mon frère, et aussi mon grand-père. — Alors pourquoi allez-vous en mer? — Monsieur, où est mort votre père? — Dans son lit. — Et votre grand-père? — Dans son lit. — Et vos autres parents? — Dans leur lit. — Pourtant vous n'avez pas peur de vous coucher dans votre lit et vous avez raison. C'est qu'il

n'y a qu'une assurance pour le chrétien, en mer ou dans son lit, à savoir le Christ. » — Le dernier, homme maigre, aux joues creuses, à la voix rauque et violente, semblait agité par l'esprit. Mais comme son thème était pareil, je suis parti au bout d'un quart d'heure. Il y avait là une cinquantaine d'assistants, hommes et femmes, la plupart bien vêtus ; quelques-uns murmuraient parfois et souriaient ironiquement, mais la plupart des hommes, toutes les femmes écoutaient gravement et semblaient édifiés. — J'approuve beaucoup ces sortes de scènes : 1° elles sont un débouché (*they give vent*) pour une forte passion, pour une conviction intense, qui, faute d'issue, se tournerait peut-être en folie, en mélancolie, en sédition ; 2° elles sont morales, et peuvent faire un bon effet sur quelques consciences ; 3° elles rafraîchissent dans le public ordinaire cette persuasion qu'il y a des idées augustes, des croyances sérieuses, des âmes sincèrement zélées ; l'homme n'est que trop enclin à penser que l'indifférence et l'amusement sont le but de la vie.

Ce sont là les restes du vieil esprit puritain, les survivants rabougris d'une grande faune aujourd'hui fossile. Mais le fonds est toujours religieux. Selon G..., qui a fini ses études ici, la plupart des jeunes gens, même ceux dont l'esprit est éveilllé, n'ont pas eu un seul doute sur la foi ; ce qui chez nous est la règle est l'exception chez eux ; ils chantent sérieusement et de tout leur cœur à la chapelle. — Les trois quarts des journaux et des livres blâment avec un air de conviction « le scepticisme français et l'infidélité allemande, » c'est-à-dire l'hérésie qui nie et l'hérésie qui affirme. Quant aux hommes faits, ils croient en Dieu, à la Trinité, à l'en-

fer, quoique sans ferveur. Le dogme protestant s'accommode très-bien aux instincts sérieux, poétiques, moraux de la race; ils n'ont pas besoin d'effort pour le garder, ils auraient besoin d'effort pour le rejeter. Un Anglais serait très-fâché de ne pas croire à l'autre vie; elle est à ses yeux le complément naturel de celle-ci; dans toutes les grandes crises, sa pensée devient solennelle et le porte vers les perspectives de *l'au delà*. — Pour se figurer la contrée mystérieuse que devinent les aspirations de son âme, il a une sorte de carte très-ancienne qui est le christianisme, commentée par un corps de géographes fort respecté, qui est son clergé. La carte souffre plusieurs interprétations, et les géographes en titre laissent une certaine latitude aux vues personnelles. N'étant point gêné, il n'est pas mécontent, et ne songe point à se défier de ses géographes, ni de sa carte. — Au contraire, il saurait mauvais gré aux importuns qui voudraient troubler (*unsetle*) les opinions qu'il s'est faites à ce sujet. Elles sont faites, fixes, enracinées; elles sont une partie de son éducation, de ses traditions, du grand établissement public où il est compris. Il accepte le protestantisme et l'Église en bloc, avec la constitution anglaise. Il voit dans le protestantisme une règle de conduite, une exhortation à la justice, un appel au *self government* intérieur. Il voit dans l'Église un auxiliaire de l'État, un établissement d'hygiène morale, une bonne régie des âmes. — Par toutes ces causes, le respect du christianisme s'impose à l'opinion comme un devoir, et même comme une bienséance. On admet difficilement qu'un incrédule soit bon Anglais et honnête homme. On blâme celui qui, ayant eu le malheur de perdre la foi, essaye d'ébranler la foi des autres. « La

poltronnerie intellectuelle, disait l'*Edinburgh Review*[1], est la seule espèce de lâcheté qui soit commune dans ce pays, mais elle y domine à un degré lamentable. La plupart des écrivains ont des scrupules et des alarmes à propos des tendances de leurs livres. Les pénalités sociales qui sont attachées aux opinions non orthodoxes sont si sévères et si impitoyablement exercées, que chez nous la critique philosophique et la science elle-même balbutient trop souvent en chuchotements ambigus ce qui devrait être proclamé sur les toits. »

Non-seulement le haut vol de l'intelligence est entravé, mais un rigorisme méticuleux gêne, en beaucoup de cas, la parole et même l'action. — M. Guizot conte dans ses Mémoires qu'ayant dit dans une compagnie : « *Hell is paved with good intentions :* L'enfer est pavé de bonnes intentions, » il fut repris par une dame ; le mot *enfer* est trop grave pour entrer dans la conversation ordinaire. — Certains jurons, par exemple : « *Goddem !* Dieu me damne ! » sont monstrueux, et nul entraînement ne les excuse. Un jeune Français que j'ai connu ici conduisait quelques personnes dans un bateau ; il fait un faux mouvement, l'aviron saute, il tombe à la renverse en lâchant le malencontreux juron. Les trois dames baissent les yeux comme stupéfaites et regardent l'eau attentivement ; un des Anglais rit franchement, mais les deux autres deviennent rouges comme des jeunes filles. — Cette pruderie religieuse conduit souvent à l'hypocrisie. Je sais un gros négociant de Londres, qui vient deux fois par an à Paris pour ses affaires; il y est fort gai et s'amuse le dimanche

[1] Avril 1848.

aussi librement qu'un autre. Son hôte de Paris vient chez lui à Londres, est fort bien reçu, et, le dimanche, descendu au salon, pousse une bille sur un petit billard de dames. Voilà le négociant fort alarmé qui arrête le jeu tout de suite : « Quel scandale! si les voisins entendaient! » — Au voyage suivant, il amène à Paris sa femme et ses filles ; plus de gaieté, ni d'expansion; plus d'amusements le dimanche; il est roide, boutonné, exemplaire. Sa religion est un costume officiel. — Voilà le *cant* qui indignait si fort lord Byron. Depuis vingt ans, il est en baisse; la philosophie de M. Comte, l'exégèse allemande, les conclusions de la géologie et des sciences naturelles s'insinuent par un progrès lent, mais incessant. Le libre examen reprend ses droits et ouvre les portes sans casser les vitres.

A mesure que les observations se multiplient, elles convergent; il n'y a pas de plus grand plaisir en voyage que de voir de petits faits nouveaux s'insérer dans les précédents, s'ajouter comme autant de traits ou de tons à la peinture commencée. Voici ceux de la semaine à propos du régime aristocratique et des sentiments qu'il inspire.

Une dame de la bourgeoisie, mais de bonnes façons et d'extérieur distingué, entre à Brighton dans une boutique de fromages. Le marchand lui dit de sa douce voix obséquieuse : « Quelle espèce de fromage patronnez-vous (*patronize*), madame? » — C'est qu'il est ho-

norable pour une denrée d'obtenir la sanction aristocratique. A cet effet, on voit sur des boîtes de gâteaux, sur des pots de pommade : « Adoptés par la nobility et la gentry. »

B... est venu en France pendant l'Exposition, et a été tout étonné des familiarités que les soldats français prennent avec leurs officiers. Un capitaine des guides regardait je ne sais quel imprimé sur une vitrine; deux soldats derrière lui se penchent pour lire par-dessus son épaule. « Chez nous, me dit B..., cela serait impossible : il y a des rangs. » — Dans ses notes de voyage, en 1839, à Calais, le docteur Arnold fait une remarque semblable : « Je vois ici une fusion des rangs qui peut être bonne, mais j'ignore si elle l'est. Des hommes bien habillés parlent familièrement à des personnes qui appartiennent décidément à la basse classe. » — Pour moi qui suis Français, je ne puis m'empêcher d'être un peu choqué quand j'entends, comme hier, un homme de quarante ans, distingué, considéré, dire milord, monseigneur, à un petit garçon de dix ans, butor et borné, mais fils d'un marquis.

A Cambridge, Trinity-College, S... a dîné dernièrement dans la grande salle. Trois cents personnes à table, toute la vaisselle est d'argent. Petite table à part pour les étudiants qui sont des noblemen, et ils ont un costume distinctif. — Dans ces universités, et même dans les écoles, les jeunes nobles ont des flatteurs qu'on nomme *tuft hunters*, étudiants roturiers qui tâchent, par leurs services et leurs bassesses, de préparer leur fortune. Un nobleman a toujours quelque cure, quelque place à sa disposition, et plus tard il en fera l'aumône à son ancien complaisant.

Il est d'usage de faire baronnets les trois ou quatre médecins les plus distingués du pays. Sous le dernier règne, il y en avait un singulièrement illustre; on voulut lui donner le titre de lord et le mettre à la chambre des pairs; il refusa. — « Il eut raison, dit l'Anglais qui me conte cette anecdote : l'homme qui avait tendu la main pour recevoir la guinée, ne pouvait être pair du royaume. » — A titre de Français, je pense tout le contraire; mais le fait et le commentaire n'en sont pas moins caractéristiques.

« En Angleterre, dit un romancier bon observateur que je viens de lire, les gens ne sont que trop disposés à adopter les opinions de leurs supérieurs en rang et à se laisser conduire par eux. » — C'est tout l'opposé en France.

Conversation avec Thackeray; je cite son nom parce qu'il est mort, et que les idées de sa conversation se retrouvent dans ses livres. — Il me confirme en paroles tout ce qu'il a écrit sur l'esprit *valet*. Je lui conte un petit fait dont j'ai été témoin. Dans un meeting de bienfaisance, l'orateur montrait à ses auditeurs l'importance de l'œuvre en leur faisant remarquer que le marquis de ... « *a person in such a situation*, » avait bien voulu présider la séance. Thackeray dit que ces sortes de platitudes sont fréquentes, admire beaucoup notre égalité, dit que les grands sont tellement habitués à voir les gens à genoux, qu'ils sont choqués lorsqu'ils rencontrent un caractère indépendant. « Je passe maintenant, me dit-il, pour un caractère dangereux. »

« L'esprit et le talent, disait Stendhal, perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en arrivant en Angleterre. » En effet, la place est prise par l'aristocratie de naissance

ou de fortune; les artistes, les écrivains restent au second rang, sauf cinq ou six tout à fait éminents; on les reçoit dans les salons, mais à titre de *lions*, de curiosités. Quelques-uns, à cause du caractère moral ou politique de leurs ouvrages, sont plus considérés, plus écoutés; tels Stuart Mill, Macaulay, Carlyle, Dickens, Thackeray, Tennyson, parce qu'ils contribuent de loin à l'œuvre importante entre toutes, à la direction des affaires ou des sentiments. Mais, selon mes amis, le rôle et la considération des autres sont bien moindres que chez nous. Les excellents journalistes qui trois ou quatre fois par mois écrivent un chef-d'œuvre dans un grand journal, ne signent pas et sont inconnus au public. A proprement parler, ce sont des chevaux de fiacre littéraires (*literary hacks*). On lit leur article à déjeuner comme on avale la tartine beurrée qui accompagne le thé. On ne demande pas qui a fait l'article ni qui a fait le beurre. Si, le mois suivant, l'article et le beurre sont moins bons, on change de journal et de fournisseur. M. X..., célèbre correspondant du *Times* pendant la guerre de Crimée et la révolte de l'Inde, n'est rien ici et meurt de faim en ce moment, à la tête d'un petit journal[1]. On n'a pas vu un seul journaliste devenir député, ministre, comme en France après 1830. — Cependant, en ceci comme dans la religion, un changement insensible s'opère, et la première place finira par appartenir à l'intelligence.

---

[1] Le *Times* lui fait une pension de 300 livres sterling.

Feuilleté un gros recueil d'albums et de numéros du *Punch;* c'est le meilleur journal satirique de l'Angleterre. Comparé aux journaux français du même genre, il est très-instructif.

Pas un seul dessin sur les lorettes, et chez nous ils sont innombrables; c'est un de nos torts; il vaut mieux ne pas étaler sa vermine. Gavarni disait : « Je hais la fille parce que j'aime la femme, » et à cent reprises il raille les coquines. Mais ses coquines sont bien jolies; sa raillerie n'éveille qu'un sourire fin, et quand, pendant plusieurs années, on a vu des scènes pareilles aux vitrines, on en garde, sans s'en douter, l'impression malsaine. — Je prie le lecteur d'excuser cette phrase morale; mon excuse, c'est qu'elle est vraie. — Tout spectacle, toute émotion laisse en nous sa trace à demeure, et ces petites traces multipliées composent, à notre insu, la grande empreinte que nous appelons notre caractère. Au bout de dix, vingt, trente années, il nous reste, à l'endroit de la galanterie, un fond de faiblesse, de curiosité, ou tout au moins de tolérance, et cette croyance vague que l'irrégularité doit avoir sa place au soleil tout comme la règle.

Pas un seul dessin sur l'infidélité du mari ou de la femme, et chacun de nous sait combien en France ces dessins étaient nombreux, surtout il y à quinze ans; ils le sont moins aujourd'hui, mais on en trouve encore. Au contraire, ici le mariage est honoré, on en représente les douceurs, les affections, la poésie intime. Par exemple, « *samedi soir, arrivée du steamer des maris.* » La jetée est couverte de femmes, la plupart jeunes, et dont le visage rayonne de joie; les enfants dansent de plaisir; quel accueil! Voyez, par contraste, le même

sujet entre les mains d'un dessinateur français, le train des maris au Tréport ou à Trouville; on les représente comme des fournisseurs grotesques, grognons et trompés. — Même sentiment dans les scènes conjugales. — Auguste, pendant le premier mois de son mariage, entreprend de faire le thé. C'est au bord de la mer, dans un joli cottage; lui et sa jeune femme, demi-enlacés, approchent de la fenêtre pour contempler le calme du grand ciel et la beauté du soir. Cependant, la théière éclate, le chien hurle et le domestique effaré arrive au bruit. Raillerie douce; l'artiste envie les distractions du couple heureux qu'il met en scène.

A la place de l'amour illégitime, il reste l'amour permis. De là toute une série de sujets que nos dessinateurs n'abordent guère. Quantité de dessins représentent le petit manége du jeune homme et de la jeune fille qui s'entendent tout à fait ou à demi, en vue du mariage. En France, nous n'avons pas ces dessins, parce que nous n'avons pas le sujet. — Au bord de la mer, Théodore et Émily, abrités derrière la grue du port, se croient invisibles, et Théodore, à genoux, aplatit son nez tendre et sentimental contre une main blanche qu'on lui abandonne. Ils ont oublié le miroir tournant d'une chambre optique qui s'est fixé sur eux depuis dix minutes, et les donne en spectacle aux assistants. — Edwin et Angelina se sont donné rendez-vous au bout de la jetée; mais l'un a pris la branche droite, et l'autre la gauche. Arrivés au bout, ils s'aperçoivent à cent mètres de distance; il faut qu'ils fassent trois milles pour se rejoindre. — Une jeune dame, bonne écuyère, a sauté haies et broussailles, et laisse sa rivale empêtrée par derrière : « — Me voilà, j'espère, débarrassée de miss Geor-

gina, et dans la même prairie qu'Auguste. » En effet, un cavalier se montre à distance. — Deux amoureux à cheval se promènent sur la plage de Brighton; l'air y est bien meilleur pour la santé que les brouillards de Londres. « Du moins, tel est leur avis. » L'ironie est bienveillante; évidemment l'artiste se dit : « Que ne suis-je à leur place! » — Aussi les fait-il élégants du mieux qu'il peut, bien habillés, bien élevés ; les jeunes filles surtout sont charmantes; Punch se représente comme amoureux, en extase devant leurs blonds cheveux dénoués ; son cœur bat : c'en est trop, ne soyez pas si jolies. — En voici toute une volée, dix-huit dans une crique au bord de la mer, dans toutes les attitudes, penchées sur leur dessin, brodant, ramassant des échantillons de minéraux, rieuses ; c'est « la Grotte des sirènes. » — Notez qu'elles sont honnêtes, et que le dessin l'est autant qu'elles ; dans les cavalcades, dans les coups de vent sur la jetée, il ne dévoile rien ; s'il touche à leurs jupes, c'est pour les rabattre. Par la même raison, la galanterie est respectueuse; l'attentif tient l'écheveau, mouche le petit frère ; il n'est pas conquérant, mais plutôt soumis ; elles le grondent et le mènent. —Parfois, ce sont elles qui font le premier pas; là-dessus, les *Fast Girls* fournissent à la satire; l'une à l'écart laisse le jeu de croquet pour causer avec qui de droit ; l'autre, au moyen d'une partie d'échecs, se ménage un tête-à-tête. Au besoin, la maman entame l'affaire ; telle matrone, fort digne, entourée de ses trois filles, jette sa ligne dans les eaux ecclésiastiques, vers un jeune clergyman, riche et bien apparenté, qui est chez elle en visite : « Je suis bien heureuse, dit-elle, cher monsieur Cecil Newton, de vous trouver orthodoxe; je n'ai pas besoin d'exprimer

l'espérance que vous ne donnez pas dans cette triste hérésie qui prescrit le célibat du clergé ! » Pour lui, sa mine empêtrée, sa grimace édifiante et sentimentale, son regard glissé en coulisse sur les trois jolies amorces, sont bien comiques. — En tout cas, dans les dessins comme dans les romans, on voit toujours le mariage à l'horizon, au bout du chemin; on ne soupçonne pas qu'il y ait des stations intermédiaires; or, selon le mot de Shakspeare, « tout est bien qui finit bien. »

Voilà nos gens mariés; regardons les scènes d'intérieur. Elles ne sont point déplaisantes, amèrement satiriques; point de bourgeois grimés, de vilains enfants grognons et tyrans, comme ceux que Daumier dessine si largement et avec une haine si manifeste. Presque toujours ici l'artiste juge que l'enfance est gracieuse et belle. — Il y a du tapage dans la *nursery;* ce sont deux attelages de petits garçons et de petites filles, quatre par quatre, qui cavalcadent au son d'une trompette; mais leurs joues sont si roses, et tout ce petit monde est si joyeux ! — Deux fillettes dans un jardin viennent avec beaucoup de sérieux proposer à grand'maman de sauter à la corde. — Une autre a trouvé des ciseaux et travaille gravement à couper les cheveux du petit frère; c'est qu'il a voulu être chauve comme grand-papa. — Le soir de Noël, dans le large salon paré de houx et illuminé, on danse, et le grand-père souriant fait vis-à-vis à sa plus petite fille, une bambine de six ans qui relève sa robe et fait la révérence d'un air gai et mutin. — Ce sont les incidents, parfois les accidents, mais toujours la douceur intime et persistante de la vie domestique.

Il est vrai que le père a bien des embarras : six, huit, dix enfants, et qui souvent s'échelonnent d'année en

année ; il a cinquante ans, le chef dégarni, le ventre proéminent, et le petit dernier sort de nourrice. On les voit qui fourmillent. Encore un, et qui ne sera peut-être pas le dernier ; cependant l'escouade des tantes et grand'mères se répand dans la maison encombrée. Le « *paterfamilias*, » relégué dans l'escalier, avale son dîner sur les marches. Un Français en aurait la sueur au front ; un bonheur si ample finit par devenir un malheur ; quel tracas qu'une pareille couvée ! Il faut la conduire aux bains de mer, l'installer, pourvoir à tout, aux repas, aux habits, à l'éducation, à la santé, aux plaisirs, et, avant tout, maintenir la subordination et la concorde. Véritablement, une telle famille, accrue des serviteurs et des servantes, forme un petit gouvernement, et le père est tenu d'être chef, magistrat, arbitre souverain. — J'ai vu de ces familles qui, vivant à la campagne, à six lieues de tout bourg, renfermaient une trentaine de membres, domestiques et maîtres ; joignez-y quinze ou vingt maisons de tenanciers à portée du château, douze chevaux dans les écuries, une ferme attenante ; la viande de boucherie était fournie par les bêtes tuées sur le domaine ; dans ces conditions, le gentleman moderne ne diffère pas beaucoup de son ancêtre, l'ancien baron féodal. — A la vérité, ce cas est assez rare ; mais dans le bourgeois, dans le père de famille de Londres, on retrouve les traces de la même autorité. Il n'est pas faible ni relégué au second rang, comme dans nos albums français. Il se sent responsable, il dirige, il administre. — Par exemple, il a résolu d'introduire chez lui l'hydrothérapie ; un par un, on voit les pauvres bambins en longue chemise, coiffés de toile cirée, tout grelottants et désolés, approcher de la

douche froide, pendant qu'il brandit la rude brosse à frictions. — L'hiver est venu, il faut à toute la maison de fortes chaussures économiques; le cordonnier est là, et, sous l'œil paternel, toutes les fillettes désespérées laissent enfouir leurs petits pieds dans d'énormes bottines à clous. — Le père veut passer une semaine au bord de la mer; comme la sujétion de l'hôtel lui pèse, la caricature le montre s'installant sur la plage; deux cabines ou voitures de bains serviront pour le coucher; on cuira le dîner en plein air; tantes, enfants, maman, tout le monde y travaille; le grand fils de vingt ans, le cigare aux lèvres, épluche les légumes. Le père, cependant debout, d'un air sarcastique et satisfait, inspecte et gouverne; à le voir, il est clair que sa volonté n'aura pas de contradicteurs; sa carrure, son regard, ses mains croisées derrière son dos ou enfoncées dans ses poches, sa gravité, son flegme, la rareté de ses gestes et de ses paroles, tout annonce en lui le sentiment de l'autorité incontestée et légitime. — Exagération, fantaisie, caricature, je vous l'accorde; mais le document n'en est pas moins instructif; il ouvre une percée sur la vie d'une famille anglaise; on devine pourquoi ils ont et comment ils gouvernent une demi-douzaine ou une douzaine d'enfants.

Portraits de domestiques; comme la classe est très-nombreuse et que dans chaque famille aisée ils sont nombreux, l'artiste les met souvent en scène. D'une part, il peint leurs misères; dans une société aristocratique, leur rang est fort bas, et on les rabaisse à d'étranges emplois. — Une vieille lady solennelle et commandante se promène au parc accompagnée de son tchien et suivie de son grand domestique : « John Tho-

mas? — Milady? — Portez Beauty; pauvre chérie, elle commence à être lasse. » — Même scène entre une fillette de seize ans et sa femme de chambre ou gouvernante; celle-ci porte déjà deux chiens, un sous chaque bras, et la petite patricienne s'écrie : « O Parker, vous auriez dû porter Puppet aussi! Il va avoir les pieds mouillés! » — Pluie battante; un lord économe, bien abrité dans sa voiture, dit à ses gens qui ruissellent sur le siége : « Bonté céleste! avez-vous des parapluies, là dehors? — Non, milord. — Alors donnez-moi vos chapeaux neufs, ici dedans. » — D'après beaucoup de petits faits, je crois qu'en France ils ont moins de confortable, mais qu'ils sont traités avec plus d'égards. A tout le moins, on ne les tient pas à une aussi grande distance; la créature humaine se maintient plus intacte et disparaît moins sous la livrée. Toujours revient la différence foncière, celle qui sépare le pays de la hiérarchie et le pays de l'égalité. — D'autre part, l'artiste montre leurs ridicules. Par un effet de l'institution aristocratique, chaque classe de la société voit sous elle une classe inférieure, s'en distingue avec obstination et ne souffre pas qu'on l'y assimile. Thackeray a peint vivement ce travers; c'était celui de la cour de France sous Louis XIV. Ici il est aussi vivace chez le laquais que chez le gentleman; or rien de plus grotesque que l'orgueil d'un valet. — Un domestique de milord annonce à milord qu'il le quitte, parce qu'il a vu milord sur l'impériale d'un omnibus. — Un laquais consent à porter du charbon de terre dans la nursery. « Si madame me le demande comme une faveur, je ne ferai pas beaucoup d'objections; mais j'espère que madame ne me prend pas pour une fille de service. » — Ils se croien

des gentlemen parce qu'ils sont beaux, bien habillés, bien nourris, et qu'ils prennent leurs aises. Ils sont délicats, ils se soignent, ils veulent avoir de belles façons. L'un, dans la calèche, consulte son livre de paris. Un autre, qu'on appelle pour monter derrière la voiture, s'étend languissamment et refuse : « Si madame trouve qu'il ne fait pas trop chaud pour elle, je trouve qu'il fait trop chaud pour moi. » — « Jane, dit une jeune mariée à sa femme de chambre, j'ai vu avec surprise que personne d'entre vous ne s'est levé quand je suis allée à la cuisine tout à l'heure. » — L'autre, redressant la tête, lui répond d'un air rogue : « Vraiment, madame ! Eh bien, c'est nous que nous avons été surpris de ce que vous soyez venue dans la cuisine ousce que c'était l'heure que nous étions à déjeuner. » — Mais il faudrait voir les figures, les gestes ; quand je cherche des mots pour les traduire, je n'en trouve point, sinon en anglais. La langue du pays rend seule les choses du pays, par exemple le museau acariâtre de la domestique qui, faute de beauté, est restée fille, le contentement, le sérieux, la majesté et la servilité du valet de pied qui se sait bel homme.

Amusements : presque tous sont athlétiques. Il suffirait de feuilleter ces albums pour voir combien le goût des chevaux et de la chasse dangereuse est national. Sur trois numéros, il y en a un qui représente les mésaventures et les incidents de l'équitation. Incessamment on raille les cavaliers timides et maladroits; on se moque des étrangers de distinction qui hésitent devant un obstacle et ne trouvent point de plaisir à se casser le cou. — Grandes chasses au renard l'hiver par le froid, à travers les broussailles nues ; les petits garçons et les

petites filles les suivent sur leurs poneys. — Les jeunes filles sautent les haies, les fossés, les barrières à cinq traverses, piquent droit à travers les taillis, descendent au galop les fondrières ; grandes, sveltes, sûres de leur assiette, elles arrivent à fond de train, enlèvent leur cheval par-dessus les clôtures, et font honte aux cavaliers novices. — De grosses mamans, au large dos, trottent avec les autres, sous la conduite du maître d'équitation ; des familles entières, depuis le grand-père de soixante-dix ans jusqu'à la fillette de six ans, chevauchent au bord de la mer comme un clan de centaures. Miss Alice, qui a huit ans, monte le grand cheval de son père et offre son poney à maman qui est un peu nerveuse. — Il est visible qu'elles ont besoin de grand air et de mouvement. Dans une course en pays de montagnes, vieilles et jeunes, enveloppées de waterproofs et de tartans, sont perchées sur l'impériale avec les hommes ; l'intérieur de la voiture n'est bon que pour les chiens qui s'y prélassent. Au bord de la mer, par une bourrasque, elles arpentent la jetée ; le vent qui souffle dans leurs cheveux, les averses qui les mouillent, ne font que les mettre en joie ; il y a là un instinct primitif, celui du lévrier et du cheval de course ; il leur faut l'effort musculaire et les intempéries du ciel libre pour fouetter leur sang. J'ai vu de jeunes Anglais, à Paris, en hiver, laisser toutes les nuits et toute la nuit leurs fenêtres ouvertes. — Cela fait comprendre leur passion pour tous les exercices en plein vent, pour le cricket, pour la pêche et la chasse. — Le ciel descend en eau, toute la campagne semble une mare ; le vieux gentleman sous son waterproof manœuvre opiniâtrément sa ligne. — La rivière est gelée ; avec une pioche, un paysan lui perce la glace, et

il jette son hameçon dans le trou pour avoir un brochet. — Aucun embarras, ni dépense, ni danger ne les arrête; ils s'en vont à deux cents lieues dans le High-lands pour pêcher le saumon, tirer le daim ou la *grouse;* les amateurs partent de Londres avec leurs chevaux en wagon pour un rendez-vous de chasse. B... me dit qu'un faisan bien gardé, nourri pendant l'hiver, etc., coûte tué quarante à cinquante francs à son propriétaire. Sur trois sportmen, il y en a au moins un qui, à la fin de sa vie, s'est rompu un membre. Là-dessus, les plaisanteries ne tarissent pas. — Un gentleman à cheval s'informe à son voisin de sa bête, qu'il trouve un peu rétive: « Oh! elle est bien connue, elle a cassé plus de clavicules que pas une autre en Angleterre. » Un petit monsieur musqué part pour la chasse au cerf, et, arrivé au bureau du chemin de fer, dit à son compagnon, grand gaillard solide : « Prenez-vous l'aller simple ou l'aller et retour? — Moi, je prends l'aller et retour, parce que je connais le cheval que je vais monter; mais vous, vous feriez mieux de prendre l'aller simple avec un billet d'assurance[1]. » La perspective est désagréable. — Non pas toujours. Pour certains tempéraments, la difficulté, la peine, le péril sont des excitants. Quantité d'Anglais trouvent du plaisir à s'éprouver, à s'endurcir, à s'entraîner pour surmonter quelque obstacle; de là, l'*Alpine Club* et autres sociétés semblables. Les qualités de l'athlète et du cavalier font, à leurs yeux, une portion du caractère viril (*manliness*). Ainsi l'opinion vient fortifier l'instinct, et l'affectation s'ajoute à la nature. Jacquemont, dans l'Inde, les voyait s'emplir de viandes et de

[1] Au bureau des chemins de fer anglais, on peut acheter, moyennant un supplément, un billet d'assurance sur la vie.

spiritueux, puis galoper deux heures sous le soleil terrible, tout cela par mode, bravade ou routine, pour ne pas se croire efféminés ni timides, sauf à se crever, ce qu'ils font.

Mêmes caractères chez la plupart des petits garçons. Le dessinateur les montre précoces d'une autre façon que les nôtres, non par la malice, l'esprit, la précocité des sens, mais par l'audace et la vigueur. Ses voyous de la rue (*street boys*) si maigres et si petits ne sont pas des Gavroches ; ils ont les poings plus exercés que la langue ; un bon mot leur plaît moins qu'un tour de force. Deux de ces pygmées en hiver veulent pousser une boule de neige haute deux fois comme eux pour bloquer une porte, et, à demi gelés, se trouvent heureux et à leur aise. — Quant aux riches, ils ne sont pas moins aventureux et résistants que les pauvres. — Deux bambins décrochent un bateau pour aller seuls en mer. — Leurs plaisirs sont rudes et bruyants ; ils pataugent jambes nues dans les criques, ils pêchent des pieuvres qu'ils rapportent embrochées dans le salon. Tout petits, ils apprennent à boxer, et ils boxent avec des gants devant leur maman. Le père, qui vient les voir à l'école, s'enquiert de leurs progrès : « Oh ! cela va assez bien ; il y a déjà trois camarades que je puis rosser, et Fred ici peut en rosser six, moi compris. » Un autre, sur son poney gros comme un terre-neuve, prend son élan pour sauter une petite rivière, et répond au domestique qui lui fait des objections : « Mon cheval et moi, nous savons nager. » — B... me disait que dès l'enfance on leur répète : « Vous devez être un homme » (*a man*). Ils sont élevés dans cette idée qu'ils ne doivent pas pleurer, ne jamais donner un signe de faiblesse, qu'ils sont tenus

d'être hardis, entreprenants, protecteurs du sexe faible. Un tout petit dit à une grosse dame effrayée par un troupeau de bœufs : « N'ayez pas peur et mettez-vous derrière moi. » Un autre de six ans, sur son poney chevelu du Shetland, crie à ses grandes sœurs qui sont au balcon : « Holà ! hé ! jeunes filles, si vous avez l'idée de faire un tour à cheval sur les sables, je suis votre homme. » — Par contre, ce que l'artiste raille le plus volontiers en lui, c'est la gloutonnerie. Emily lui a tout offert pour l'amuser, sa boîte à peinture, son piano, ses livres, et il grogne : « Hi ! hi ! je n'appelle pas cela de l'amusement! Ce qu'il me faut, ce sont des figues, ou du pain d'épices, ou un grand morceau de tofé ! Voilà ce que j'appelle de l'amusement ! » Naturellement le dessinateur conforme le type physique au type moral. Il ne les fait pas fins, mais robustes et rudes. De plus, il exagère à plaisir leur bravoure naturelle. Deux bambins sur un âne veulent franchir un fossé devant lequel un monsieur à cheval hésite. Un gamin de cinq ans, les mains dans les poches, dit à son oncle, grand gaillard bien emmitouflé qui va sortir et songe aux rôdeurs nocturnes : « Dites donc, oncle Charles, si vous ne vous sentez pas à votre aise pour vous en retourner seul, eh bien, je vous ferai la conduite jusque chez vous. » — Défalquez de la caricature la saillie voulue et trop forte, il reste la chose elle-même, du moins la chose telle que les Anglais la voient ou veulent la voir. Sur cette donnée, avec les rectifications et les confirmations convenables, on peut voir la chose telle qu'elle est.

Parmi les documents à l'appui qui peignent le tempérament, la race et la nature, il y en a de tout proches. Les gens du peuple, surtout les paysans, les matelots,

les fermiers et aussi les squires rustiques, sont ici des gaillards ou des patauds énormes ; tous leurs dehors annoncent la solidité brutale. On voit qu'ils mettent leur orgueil à se bien nourrir. — Un vieux monsieur de la campagne a l'air d'un porc engraissé, qui se souvient du sanglier son grand-père. — Près de là est le portrait du juré anglais : il part pour la séance bouffi, empiffré, ayant mangé comme un ogre, et, par surcroît, sa femme lui remplit ses poches. C'est que les jurés sont retenus jusqu'à ce qu'ils soient d'accord ; la diète finit par les rendre unanimes ; rien de plus horrible que le vide pour un tel estomac. — Fête dans les districts houillers ; les horions en sont le plus bel ornement : la fille revient avec son père qui a le bras cassé et dit à son galant, rustaud massif, d'aller taper à son tour. — Deux matelots à Balaclava, grosses et grandes bêtes de combat, bien carrées du tronc et bien repues, s'approchent de leur officier et lui disent humblement : « Faites excuses, Votre Honneur, mais est-ce que John Grampus et moi, nous ne pourrions pas avoir un jour de congé à terre pour aller aux tranchées tirer avec les soldats? » — Mais le personnage le plus significatif de tous est le type idéal de l'Anglais, John Bull, tel qu'on le voit dans les caricatures politiques ; voilà leur représentant choisi par eux-mêmes. Dans ce portrait, qui pour eux est un résumé, ils montrent l'essence et le fond du caractère national. Enfant, c'est un gros gaillard de Rubens ou plutôt de Jordaens, qui, par surcroît, a l'air renfrogné d'un dogue. Adulte, il ressemble à un marchand de bœufs ; cinquante ans, la carrure épaisse, le ventre proéminent sous un grand gilet étalé, des fortes bottes à revers, un chapeau bas, un gour-

din à la main. Mais l'âge ne lui a rien ôté de sa force ; corps à corps ou à coups de poing, il est capable d'accepter le plus rude adversaire. Imaginez-vous un type de distinction, puis le contraire parfait ; c'est cette dernière impression qu'il laisse : très-peu de cou, large menton, solide mâchoire, tout l'appareil masticateur est développé; le col roide remonte à mi-joue au-dessous du menton rasé, et les favoris des deux côtés font des côtelettes; ainsi le bas du visage est celui de M. Prudhomme. Mais les yeux joyeux ou sauvages, les sourcils redoutables, toute l'expression de la physionomie indiquent la forte séve animale et le tempérament colérique. Peu de front, point d'esprit, idées courtes et rares; celles qu'il a sont d'un marchand ou d'un fermier. En revanche, on démêle en lui le bon sens et l'énergie, un fond de bonne humeur, de loyauté, d'application, de ténacité, bref, cette consistance de caractère par laquelle l'homme prospère dans la vie, et se rend, sinon aimable, du moins utile. — Il y a mieux que cela en Angleterre ; mais on ne se trompe pas trop, si l'on prend ce type et ses analogues pour peindre les aptitudes et les inclinations les plus fréquentes dans la moyenne de la nation.

A l'extrémité opposée, se trouve le type de l'artiste. On sait combien les dessins français le mettent au-dessus du bourgeois; ici, par une rencontre notable, c'est l'inverse. — Les musiciens sont des singes payés qui viennent faire leur bruit dans un salon. — Les peintres sont des artisans barbus, mal payés, mal habillés, mal élevés, prétentieux, à peine supérieurs d'un degré aux photographes. — Ceux-ci sont des ouvriers qui ne savent pas leur langue et ne sont bons que pour prêter

à rire. — Thackeray a combattu maintes fois ce défaut de l'opinion ; un de ses personnages, peintre et fils d'un colonel, Clive Newcome, remarque avec étonnement qu'à Paris les artistes vont de pair avec les gens du monde, et que Delaroche, Horace Vernet dînent chez le roi. Jamais un moraliste français n'aurait eu besoin de prouver que l'art du peintre est une occupation aussi libérale que la profession de médecin ou d'avocat.— Probablement aux yeux du gros John Bull que je viens de décrire, un peintre n'est pas un gentleman, car il se sert de ses mains pour peindre. Il n'est pas « respectable, » car il n'a pas de ressources régulières, et on dit qu'il y a du désordre dans son atelier. C'est donc un manœuvre qui manque de tenue ; il est au rang de son voisin, l'ouvrier en chambre, un pilier de cabaret.

Les caricatures politiques ont l'air d'avoir été dessinées par John Bull lui-même : dessin dur, exact, sans souplesse ni finesse, plaisanterie âpre, rude : c'est la gaieté d'un dogue. De plus, tout est subordonné à l'effet pratique ; il s'agit de ramener une affaire d'Etat, une guerre, un changement de ministère, une situation politique à quelque scène bien familière de la vie courante, en sorte que tout cerveau, même le plus obtus, puisse la comprendre. — Dans les dessins de mœurs, les types sont très-bien saisis, vivement accusés, et expriment énergiquement le moral par le physique. — En tout ceci ils sont les successeurs d'Hogarth.—Au contraire, dans les frontispices et les bordures de chaque almanach, la fantaisie, la verve burlesque, l'imagination excentrique et intarissable, les mascarades folles, les processions drôlatiques, les figures gracieuses ou monstrueuses, l'invention originale, sentimentale et co-

mique débordent jusqu'à faire souvenir de Dickens et même parfois de Shakespeare.

Pour achever de dépouiller ce recueil, notons deux caricatures tragiques : il s'agit du paupérisme ; on l'aperçoit partout en Angleterre, du moins par des échappées.

Le cultivateur primé. Le pauvre misérable en guenilles, mains jointes, maigre, l'air humble, s'agenouille, couronné de roses. Derrière lui, sa femme et ses six enfants, en longue ligne, ont l'air aussi faméliques que lui. Le président du comité, gras et bien vêtu, lui remet solennellement sa récompense : un marteau et une pierre. Qu'il la casse et la distribue à ses enfants à jeun. L'assemblée sourit ; gentlemen et belles dames contemplent avec une curiosité froide, comme un animal d'espèce inférieure et inconnue, la lamentable brute qui produit le pain.

Les vêtements à bon marché. Vingt squelettes cousent sur un établi ; le propriétaire, bourgeois ventru, à l'œil dur, aux bajoues stupides, surveille leur tâche en fumant son cigare.

Ces deux gravures, au milieu des autres, font le même effet que la vue d'une *lane* hideuse comme on en trouve près d'Oxford-street, après une longue promenade parmi les palais, les hôtels et les confortables maisons bourgeoises du West-End et de la Cité.

Présenté à John H..., jeune *barrister* (avocat) fort complaisant. Il loge au Temple, sorte de ruche

d'hommes de loi et d'apprentis hommes de loi, où quantité de petits appartements garnis donnent l'idée d'un quartier latin et d'une basoche. Quatre corporations associées (*ins of court*) composent l'institution; chacune a sa salle où elle dîne, et la principale obligation de l'étudiant est d'y dîner six fois par trimestre[1] pendant trois ans. Un an de stage chez un *lawyer* lui donne le droit de plaider sans avoir suivi les cours. — En tout, six professeurs, et les examens de sortie sont facultatifs. — Ce n'est point là une grande école de droit semblable à la nôtre, instituée pour enseigner d'abord la théorie. Pareillement, il n'y a point d'École polytechnique; celui qui veut devenir ingénieur entre chez un ingénieur (*engineer*), et s'instruit en faisant, comme un rapin chez un peintre. Ce manque d'enseignement supérieur et organisé, cette omission des grands cours théoriques et préalables, ce recours principal à l'expérience est un trait notable et tout anglais. — Au reste, un cours de droit systématique serait fort difficile à faire. Il n'y a pas ici de code rédigé, comme chez nous, d'après des principes philosophiques sous-entendus, mais un amas de statuts et de précédents, plus ou moins disparates, parfois contradictoires, que le futur légiste est tenu de s'assimiler par une longue trituration toute personnelle. D'autre part, il n'y a point ici d'école historique, munie, comme en Allemagne, d'un tact délicat et de grandes vues d'ensemble pour expliquer l'appropriation graduelle de la loi aux mœurs, et, par suite, sa génération, sa portée, ses limites. Ce qui

[1] S'il est membre d'une université, il lui suffit d'y dîner trois fois par trimestre.

supplée aux théories philosophiques et historiques absentes, c'est l'usage et bien souvent la routine.

Quelques-uns de ces hommes de loi, *barristers*, *sollicitors*, *attorneys*, gagnent vingt mille livres sterling par an ; l'un d'eux qu'on me cite, de trente à trente-cinq mille.

Nous allons voir des procès à Westminster. Jury en matière civile comme en matière criminelle et toujours sur la question de fait, qu'on distingue de la question de droit. Mais en matière civile, le jury n'intervient que sur la demande des parties, lesquelles alors payent une certaine somme. — Nous assistons à trois procès. Dans l'un, il s'agit du divorce qu'une femme réclame contre son mari; la chose a cessé d'être un privilége aristocratique et n'exige plus de frais exorbitants; ils sont maintenant de vingt-cinq ou trente livres, à la portée des bourses médiocres. Du reste, les comptes rendus de ces procès conjugaux, très-fréquents dans les gazettes, méritent d'être lus, parce qu'ils ouvrent une percée sur un vice du ménage anglais, à savoir, sur la tyrannie et la brutalité du mari. — Rôle très-remarquable des avocats, et fort différent de celui qu'ils remplissent en France. Non-seulement ils plaident, mais ils font l'office de juges d'instruction ; car, à l'audience, le plaignant, le défendant et chaque témoin, sont soumis par eux à un interrogatoire et à un contre-interrogatoire. Tour à tour les deux défenseurs tournent et retournent leur homme, tâchent de l'embarrasser, de le troubler, de le jeter dans quelque contradiction. Certes, il est désagréable d'être témoin en Angleterre, et le quart d'heure qu'on passe sur la sellette est des plus vilains. — Par suite, tout le faix du procès retombe sur les avocats; le juge n'est là que pour exercer un contrôle,

interdire certaines questions, être le modérateur des champions à l'audience, comme la reine est le modérateur des partis au parlement.

Un rôle si actif et si divers doit beaucoup augmenter l'importance et aiguiser l'intelligence des avocats. Chez nous, ils sont trop souvent des enfileurs de phrases qui tombent dans la rhétorique et que le président fait taire; ici, ils sont tenus, comme nos juges d'instruction, de deviner et manier le caractère humain. Trois ou quatre, à l'œil perçant, à la prononciation nette et vibrante, au geste décidé et subit, me semblent d'admirables renards; je ne voudrais pas tomber entre leurs pattes. — La femme interrogée est à part, dans une petite loge grillée, bien en vue; mon guide me dit que sa condition est basse, son accent vulgaire, sa toilette louée. Mais elle a dans ses réponses cet air d'attention et d'énergie persévérantes que j'ai vu si souvent en ce pays. A chaque instant, elle a envie de pleurer et renfonce ses larmes. On lui demande si elle n'a pas frappé son mari avec les pincettes, si elle a quelquefois commencé les disputes. Elle ne répond point *non* à la volée, comme une méridionale; elle baisse la tête, réfléchit une demi-minute, puis, sûre de sa mémoire, après vérification et avec certitude, elle répond : « Non, jamais. » L'accent est très-convaincu, très-beau sur le mot *jamais*.

Il faut lire les comptes rendus des procès criminels, pour comprendre à quel point ici le rôle du juge est élevé et dignement rempli. On ne voit jamais poindre en lui l'esprit de persécution, les sentiments de l'homme de police, le désir de venger la société, l'instinct du chasseur qui se pique au jeu et veut saisir son gibier. « Le principe de la loi anglaise, dit un article

que je traduis, est qu'un homme doit être tenu pour innocent tant qu'il n'est pas prouvé qu'il soit coupable. Le faix de la preuve est tout entier à la charge de ceux qui le poursuivent. A l'inverse du prévenu de France, il peut clore ses lèvres ; il n'est pas obligé de s'accuser lui-même ; sous aucun prétexte, quel qu'il soit, il n'est permis aux officiers de justice, hauts ou bas, d'extraire de lui son secret. »

Conformément à cet esprit de la loi, lorsque le juge prononce, c'est avec l'autorité et l'impartialité d'une conscience absolument convaincue. Il ne déclame ni n'invective. Il ne dissimule pas les points faibles de la preuve ; il n'exagère pas sa certitude. Il mesure son expression, il traduit avec scrupule, en paroles précises, son opinion bien mûrie, et quand enfin à la sentence légale il ajoute le blâme moral, la gravité et la noblesse de son accent deviennent admirables. Maintes fois, il m'a semblé que la justice elle-même, si elle avait une voix, parlerait ainsi. L'homme s'est effacé, pour être le simple organe de la vérité et du droit. Sous un tel ascendant, le condamné doit s'humilier, souscrire lui-même à sa sentence. Je ne connais pas de spectacle qui puisse imprimer aussi solennellement dans le cœur des hommes la vénération de la loi. — Mais il y a toujours un mal à côté d'un bien. On me dit que, par cette législation, l'individu est plus protégé que la société, que la preuve légale est trop difficile à fournir, et que beaucoup de coupables échappent.

La bonne compagnie ne fréquente pas les théâtres, sauf les deux opéras qui sont des fleurs exotiques de luxe et de serre, où le prix des places est énorme et où l'on n'entre qu'en costume de soirée. — Quant aux autres, leur public n'est guère recruté que par le peuple et la demi-bourgeoisie. Il n'y a plus de comédie nationale en Angleterre ; les auteurs traduisent ou arrangent des pièces françaises. — Cela est bien étrange ; car ils ont des mœurs originales qu'on pourrait mettre en scène. En outre, on voit par leurs romans qu'ils savent pénétrer et représenter les caractères. La verve satirique ne leur a jamais manqué ; ils ont eu au siècle dernier de très-bons auteurs comiques et des acteurs admirables. D'où vient qu'il n'y a pas de comédie à Londres et qu'il y en a une à Paris ? — Est-ce parce qu'on ne trouve pas de caractéres comiques en Angleterre ? Il me semble qu'il y en a plus qu'ailleurs, justement parce que les types y sont tranchés, poussés intrépidement jusqu'à l'extrême. — Est-ce parce que la pruderie des mœurs interdit le rire ? Elle n'interdit que le rire indécent, et laisse toute place au rire honnête. — Est-ce parce que la réserve anglaise a supprimé le geste multiple, l'expression abandonnée et vive ? Mais c'est la situation qui produit l'intérêt, et des figures graves peuvent être engagées dans l'action la plus piquante. — Ceci est une énigme, surtout pour le lecteur qui vient de feuilleter un roman de Dickens ou un album de John Leech.

Ce soir, nous allons à l'Olympic, petit théâtre assez analogue à notre Palais-Royal. La première pièce est une parodie du *Marchand de Venise*, pleine de calembours et de coqs-à-l'âne ; mais il faut être d'un pays pour en goûter les turlupinades. — L'autre pièce, *Dearest Mamma*, est

imitée de *la Belle-Mère et le Gendre*. Un des acteurs, Addison, joue le rôle du vieil oncle avec une verve et une vérité étonnantes. Figurez-vous un gros, chauve et joyeux bonhomme, bien rond, bien roulé dans sa longue redingote, bien commode à vivre, bien heureux d'être veuf et libre, d'une belle humeur systématique, tout occupé de ne pas troubler « son équilibre, » qui fait chaque jour ses cinq repas et ses trois promenades hygiéniques, qui chante de petits airs à tout propos, qui, à la fin de ses phrases, lâche une sorte de sifflement comme un vieux merle, qui dort dans tous les fauteuils, et qui, endurci par les intempéries du mariage, dodeline de la tête et finit par ronfler confortablement sous les mercuriales qu'on lui fait. Physique et moral, le type est complet, sympathique et original, très-bouffon et très-naturel, et l'imitation en est parfaite.

On joue encore quelquefois Shakspeare : j'ai vu Macready dans *Macbeth*, il y était puissant et dramatique, surtout dans la scène de folie, quand, devant le spectre de Banquo, haletant d'horreur, avec un cri rauque, il s'abattait à terre comme un taureau fou. Le public rit encore quand Hamlet, au cimetière, dit que la pourriture du grand Alexandre sert aujourd'hui à boucher un trou de mur. — Mais les habitudes des yeux ont trop changé ; nous n'avons plus la naïveté du seizième siècle ; l'illusion est dérangée par les changements de scène si fréquents ; nous ne pouvons croire à ces armées représentées par six figurants, à ces batailles sur la scène. Même en Angleterre, les gens bien élevés doivent être révoltés lorsqu'ils voient Cornwall, sur le théâtre, arracher tour à tour les deux yeux de Glocester. — A mon

sens, Shakespeare lu fait maintenant plus d'effet que Shakespeare représenté ; du moins, je vois moins bien ses personnages quand ils me sont montrés par l'intermédiaire d'un acteur.

La vie n'est pas trop chère à Londres, quand on se contente de l'essentiel. Un jeune *engineer* de mes amis dépense en tout dix francs par jour ; son dîner, bière, rosbif, pommes de terre, asperges, pâté, fromage, lui coûte deux shillings, et son logement fort propre comprend une chambre et un salon. — B..., qui est venu ici lire des manuscrits arabes, a, près du Bristish Musæum, une belle chambre, le service et le déjeuner pour une guinée par semaine. Tous les deux payaient davantage à Paris. — On peut louer aux environs de Regent's-Park une maison entière pour cent livres par an. — En revanche, dès qu'on entre dans la vie luxueuse, les prix deviennent énormes. Quatre Français, en trois jours, ont dépensé dix-huit cents francs dans un hôtel élégant. Dans un autre hôtel du quartier à la mode, un salon, une chambre à coucher, un *dressing-room*, le service et les bougies coûtent dix-huit guinées par semaine. — Lord S... souriait avec incrédulité en écoutant un Français, mon ami Louis T... qui, l'an dernier, a tué trente-six chevreuils dans une chasse louée deux mille francs. — Tous les plaisirs de luxe, l'opéra, la chasse, la représentation élégante sont réservés aux

grandes fortunes, ce qui est un nouveau trait de séparation entre les pauvres et les riches.

Notre linge n'est pas rentré au jour dit, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni le jour d'après ; enfin on nous le rapporte non lavé ; c'est qu'il y a eu cette semaine deux fêtes consécutives, et le blanchisseur nous dit que depuis huit jours les ouvrières se soûlent.

J'ai vu, depuis mon arrivée, trois femmes ivres en plein jour. Deux, près de Hyde-Park, dans la plus belle rue, étaient visiblement des femmes de mauvaise vie, avec des restes de châles et des bottines éculées, le sourire hébété, les pieds chancelants et la langue lâchée. La troisième, bien mise et âgée d'environ cinquante ans, trébuchait au milieu d'un rassemblement, s'avouait ivre avec un sourire étrange, et disait que c'était pour avoir bu à l'Exposition. Je crois le vice fort rare chez les femmes bien élevées ; cependant l'extrême ennui, le chagrin peuvent y conduire ; Eliot l'a mis en scène dans sa nouvelle intitulée *Janet's Repentance*[1].

[1] *Times*, 23 novembre 1870 : « A lady in the vicinity of London, who takes great interest in the *recovery of ladies from habits of intemperance*, continues to receive into her family one lady from *the higher classes*, requiring help in this respect. A vacancy now occurs. Address Hon. secr. of the Ladies' Total abstinence Association, n° 33, Baker-street. »

Cette annonceouvre d'étranges perspectives

En revanche, il est terrible dans le peuple. J'ai fait ces jours-ci deux visites à Chelsea et j'ai rencontré chaque fois des hommes ivres-morts en travers du trottoir. L'ami qui habite ce quartier y trouve assez souvent des ouvrières dans cet état et cette attitude. Un clergyman philanthrope me dit que, sur dix ouvriers, huit sont ivrognes. A Londres, ils gagnent beaucoup, de une à deux livres sterling par semaine ; une fois qu'ils ont payé leur pain, ils vont boire, trois ou quatre jours de suite, du gin, du brandy-and-water et autres liqueurs fortes. L'ivresse produite par ces spiritueux hébète l'homme, le rend triste et souvent fou. De là, quantités de *delirium tremens* et autres maladies alcooliques. — D'après un article du *Ragged schools' Magazine*, il y avait à Londres, en 1848, onze mille débitants de spiritueux, et seulement quatre mille bouchers et boulangers. Trente mille personnes par an sont arrêtées à Londres parce qu'elles sont en état d'ivresse. De compte fait, deux cent soixante-dix mille individus entrent chaque semaine dans les quatorze principales maisons de gin. A Glascow, sur dix maisons, il y a un débit de gin[1]. — Les statistiques estiment qu'à Manchester les ouvriers dépensent chaque année en boissons environ un million sterling ; à Glascow à peu près autant ; à Newcastle, quatre cent

[1] Le *Times*, dans un de ses derniers articles, signalait le Lancashire comme une des contrées où l'éducation était le plus négligée et s'autorisait de ce que la plupart des actes de mariage portaient une croix au lieu de signature. — M. Wilson, curé de Liverpool, a répondu au journal anglais qu'il ne fallait pas conclure du fait cité que toutes les personnes qui faisaient une croix ne savaient pas écrire, « attendu que, dans un cas sur cinq, l'un des époux était sous l'influence des alcooliques au moment où il signait l'acte de mariage, et qu'il traçait une croix, parce que son état nerveux l'empêchait d'écrire son nom. »

(*Débats*, 22 septembre 1871.)

mille livres sterling; à Dundee, deux cent cinquante mille. 141 ouvriers ayant été observés à Preston, on trouva qu'en moyenne ils dépensaient en spiritueux 22 pour 100 de leur gain, un peu plus de onze livres et demie par an; 41 dépensaient de 25 à 75 pour 100 de leur gain; 12 étaient de la Société de tempérance, et s'abstenaient de toute liqueur forte. — Tel est en effet, le remède, et l'on comprend la ferveur, la propagande et l'utilité de ces associations. Dans beaucoup de rues, je vois des images qu'elles publient; on y représente l'ivrogne abruti, inerte, entouré de petits démons qui lui enlèvent par pelletées le cœur et la cervelle, pendant qu'au-dessous le diable principal montre un bouteille de gin, avec ce jeu de mots : *My best spirit.*

CHAPITRE VII

MANUFACTURES ET OUVRIERS

Départ pour Manchester. Je lis en route divers journaux et revues, entre autres trois ou quatre articles sur la France, contre son gouvernement, qui est despotique et ne laisse aucune portion des affaires publiques aux mains de l'individu. — L'auteur raisonne comme si les Français étaient des Anglais ; involontairement il se suppose transporté en France ; il imagine combien il y serait mal à l'aise, combien ses habitudes seraient choquées, combien notre régime administratif lui imposerait de gênes. — Mais ces gênes, si grandes pour lui, sont petites pour nous ; la majorité des citoyens sentirait bien davantage celles du régime contraire. Prendre part aux affaires publiques, c'est s'imposer un surcroît de travail, être de cinq ou six comités, faire ou écouter des rapports, subir en quinze jours douze discours sur le même sujet, digérer des statistiques et des enquêtes, toutes occupations ennuyeuses. Nous les remettons au

gouvernement; s'il est un despote, il est aussi un intendant. Il nous impose beaucoup d'entraves, mais il nous dispense de beaucoup de tracas. Nous le laissons trancher, rogner, comme un intendant muni d'un blanc seing, en le critiquant tout haut, en nous disant tout bas que, s'il devient insupportable, nous avons toujours la ressource de le mettre à la porte. — A la vérité, le calcul est mauvais; après des années de tranquillité et d'insouciance, on se trouve ruiné, engagé dans de mauvaises affaires. D'ailleurs, une expulsion entraîne toujours des scènes violentes. Enfin, comme la maison ne peut se passer d'un intendant, on est obligé, après chaque bagarre, de prendre le premier venu, ce qui est fâcheux, car il est souvent pire que l'autre.

Paysage plat et terne pendant les cent premiers milles; au delà les collines commencent, et la campagne prend une expression. Ces hautes collines onduleuses nagent dans la brume; parfois, quand le soleil affleure, une clarté faible vient, comme un sourire, se poser sur leur vert pâle; ce sourire fugitif, dans le deuil universel des champs mouillés, est si touchant et si triste!

Nous entrons dans le pays du fer et de la houille; partout les traces de la vie industrielle; les débris de minerai font des montagnes; le sol est disloqué par les excavations; les hauts fourneaux flamboient. Nous approchons de Manchester. Dans le ciel cuivré du couchant, un nuage de forme étrange pèse sur la plaine; sous ce couvercle immobile, des cheminées hautes comme des obélisques se hérissent par centaines; on distingue un amas énorme et noirâtre, des files indéfinies de bâtisses, et l'on entre dans la Babel de briques.

Promenade dans la ville ; vue de près, elle est plus lugubre encore. L'air et le sol semblent imprégnés de brouillard et de suie. Les manufactures alignent l'une après l'autre leurs briques salies, leurs façades nues, leurs fenêtres sans volets, comme des prisons économiques et colossales. Une grande caserne à bon marché, un *work-house* pour quatre cent mille personnes, un pénitencier de travail forcé, voilà les idées qui viennent à l'esprit. Une de ces bâtisses est un rectangle à six étages, chacun de quarante fenêtres ; c'est là que sous la lumière du gaz, au roulement assourdissant des métiers, des milliers d'ouvriers, parqués, enrégimentés, immobiles, tous les jours, tout le jour, poussent machinalement leur machine ; se peut-il une vie plus violentée, plus contraire aux instincts naturels de l'homme? — Vers six heures, les ateliers dégorgent dans les rues une foule agitée et bruyante ; hommes, femmes, enfants, on les voit grouiller dans l'air trouble. Leurs vêtements sont salis ; beaucoup d'enfants vont nu-pieds ; les figures sont tirées et mornes ; plusieurs s'arrêtent aux boutiques de gin ; les autres s'éparpillent et regagnent leurs tanières. — Nous les suivons ; quelles tristes rues! Par la fenêtre entr'ouverte, on voit la pauvre chambre, au niveau du sol, souvent plus basse que le sol humide ; des tas d'enfants blancs, charnus, malpropres sont sur le seuil et respirent le mauvais air de la rue, moins mauvais que celui de la chambre. On aperçoit un reste de tapis, un linge suspendu qui sèche. — Nous poussons plus loin, du côté du faubourg ; là, dans un espace plus libre, des files de petites maisons économiques ont été bâties par entreprise. La rue noire est pavée de scories ferrugineuses ; les toits bas allon-

gent leurs files rouges sur le gris universel du ciel ; mais chaque famille est chez elle, et le brouillard qu'elle respire n'est pas trop impur. Voilà les favorisés, les heureux. Et nous sommes en été, aux plus beaux jours de l'année! Là-dessus, on se demande quelle peut être leur vie en hiver, lorsque le brouillard noie, étouffe, engloutit toute la nature visible, et l'on sent de quel poids ce climat inhumain, ce régime industriel pèsent sur l'homme.

Courses et visites dans le quartier riche. Ici et à Liverpool, comme à Londres, le caractère anglais se marque dans les constructions. Le citadin fait tout ce qu'il peut pour cesser d'être citadin ; il tâche d'avoir dans un coin de la ville son château et sa campagne ; il a besoin d'être chez lui, de se sentir seul, roi de sa famille et de ses domestiques, d'avoir à lui et autour de lui un coin de parc ou de jardin qui le délasse de la vie artificielle et des affaires. De là d'immenses rues sans boutiques, silencieuses, où chaque maison, entourée d'un carré vert, est isolée et ne contient qu'une famille. En outre, au delà de Manchester, s'étend Bowdon, sorte de villa générale, avec un superbe parc à lord Stamford, qui en donne la jouissance au public : magnifiques arbres, riches gazons, troupeaux de daims familiers, couchés dans les fougères. Au sortir de l'atelier ou du bureau, comme on doit sentir la douceur et le calme de ces beautés naturelles ! — Car ici il n'y en a point d'autres ; même dans le quartier riche, la promenade attriste. Dix, quinze, vingt maisons de suite ont été bâties sur le même patron, et se suivent comme des dames sur un damier, avec une régularité mécanique. Les gazons corrects, les petites grilles, les façades vernissées, les

compartiments exacts font penser à des ménageries peintes, à des jouets bien propres. L'ornement est de mauvais goût, chapiteaux, colonnes grecques, balustres, toits gothiques et autres formes empruntées à des siècles ou à des lieux lointains, le tout frais et disparate, luxe équivoque et de pacotille, comme celui d'un enrichi qui s'attife en croyant se parer. — Il est bien de travailler, il est bon d'être riche; mais ce n'est pas assez que de travailler et d'être riche.

Ils sont puissants, voilà la compensation. La vie de ces chefs de maisons industrielles ou commerciales peut être comparée à celle d'un petit prince. Ils ont les capitaux, les grandes visées, la responsabilité, les dangers, l'importance, et, à ce que l'on dit, l'orgueil d'un potentat. Comme lui, ils ont leurs délégués et leurs représentants aux quatre coins du monde; ils sont tenus de connaître au jour le jour l'état et les ressources des pays environnants ou lointains; ils risquent leur acquis en entreprises énormes; ils ont à discipliner et à contenter un peuple d'ouvriers; ils peuvent être des bienfaiteurs pour des milliers d'hommes; ils sont les généraux et les gouverneurs du travail humain. Un quart de million sterling, un demi-million sterling, voilà les mots qu'on entend répéter à propos de leurs entreprises, achats et ventes, valeurs des navires nolisés ou des produits emmagasinés. Ils envoient reconnaître tel ou tel district du globe; ils découvrent des débouchés ou des approvisionnements au Japon, en Chine, en Australie, en Égypte, en Nouvelle-Zélande; ils poussent à l'élevage des moutons, à l'acclimatation du thé, à la culture du coton dans une contrée nouvelle. Dans cette façon d'entendre les affaires, toutes les facultés ont tout leur jeu.

Les magasins de tissus sont des monuments babyloniens ; l'un d'eux a cent deux mètres de façade ; une machine à vapeur monte les ballots. Telle manufacture de coton contient trois cent mille broches. Selon un de mes amis, ingénieur, et d'après les relevés authentiques du coton brut qui entre et du coton manufacturé qui sort, le district de Manchester a gagné pendant deux ans cinq cents millions de francs par mois ; aujourd'hui il en gagne encore deux cent cinquante[1]. — Nous visitons les ateliers de Shaw et de Platt, l'un filateur, l'autre constructeur de machines à filer. Platt fabrique vingt-trois mille broches par semaine ; il en a fabriqué jusqu'à trente-cinq mille ; il a quatre mille huit cents ouvriers ; il fait pour trente millions d'affaires par an, et l'on dit que l'an dernier il a gagné cinq millions. Quand on entre dans ces ateliers on demeure stupéfait ; c'est un pêle-mêle gigantesque et ordonné, un labyrinthe de roues, d'engrenages, de rubans de cuirs roulants, un édifice vivant et agissant, qui, du sol au plafond et d'étage en étage, travaille avec une vitesse vertigineuse, comme un automate infatigable et acharné. Dans un vaste hangar, dix-huit forges flamboient, chacune flanquée de deux petites ; une fourmilière d'ouvriers s'agite dans l'ombre traversée de rougeurs ardentes. — Chez un autre, Sharp, constructeur de locomotives, sept à huit cents ouvriers font cent locomotives par an, chacune de soixante-quinze mille francs. Il faut venir ici

[1] Selon M. Chadwick (*British Almanach and Companion*, 1863), le capital employé en constructions, machines et approvisionnements pour le coton était, en 1859, dans le Lancashire, de 52 millions sterling ; il comprenait 28 millions de broches, et 300,000 métiers. Les gages payés aux 400,000 ouvriers étaient de 205,833 livr. st. par semaine, ou de 10,653,000 livr. st. par an.

pour sentir la puissance de l'eau et du feu; ce ne sont que piliers de fonte semblables à des troncs d'arbres, machines à entailler qui font sauter des copeaux de fer, machines à forer qui, dans des plaques de fer épaisses comme le pouce, percent des trous aussi aisément que dans du beurre; pilons de cinq cents kilos dont le jeu est si précis qu'ils cassent une noisette sans entamer l'amande; cisailles monstrueuses, forges colossales. Huit hommes, rangés en file, poussaient dans une de ces gueules de feu un arbre de fer rougi, gros comme le corps. — Mais l'homme, ici, est un insecte; l'armée des machines prend toute l'attention. A la vue de ces créatures d'acier, de forme bizarre, si laborieuses, si industrieuses, parmi les grincements et le tonnerre de leur hâte furieuse, on pense aux nains et aux géants souterrains de la mythologie scandinave, aux monstres déformés qui, dans les cavernes des montagnes, forgeaient pour les dieux des colliers et des armures. Aujourd'hui, c'est pour l'insecte qu'ils travaillent; il leur commande; et parfois, en voyant la disproportion des serviteurs et du maître, on oublie à quel prix il leur commande.

Si on regarde la carte géologique, on voit autour de Manchester une large plaque teintée de noir: c'est le district houiller. Les villes y poussent comme des champignons gigantesques; il y en a sept ou huit nouvelles

autour de Manchester, de quarante à quatre-vingt mille âmes, par exemple Oldham, que je viens de voir. Mon ami l'ingénieur français me dit que mille kilos de houille coûtent ici de 5 à 8 shillings ; à Paris, 23 francs ; à Roubaix, de 15 à 18 ; dans les Vosges, de 34 à 40. Mêmes teintes noires autour de Birmingham et de Glasgow, et mêmes conséquences. Ajoutez-y la terre argileuse qui fournit la brique, et ici, comme à Londres, un grand estuaire, un débouché, un port naturel, Liverpool, capable de recevoir des flottes entières. Mettez là-dessus un peuple de travailleurs obstinés et prolifiques, et vous comprendrez cette étonnante agglomération de produits, d'hommes et de bâtisses. — Mon ami ajoute deux traits qui, selon lui, expliquent la prospérité des grands établissements. D'une part, les capitaux sont énormes, et, dans la lutte industrielle des nations diverses, la victoire est toujours aux gros bataillons. D'autre part, l'organisation est bonne ; l'ouvrier est appliqué, et suit exactement le modèle donné ; le contre-maître est assidu, et il est toujours en place à l'heure dite ; les machines sont de qualité excellente, et l'on peut évaluer avec sûreté leur rendement. Ouvriers, contre-maîtres, machines, employés, commissionnaires, tout fonctionne avec régularité, indéfiniment, comme un rouage bien vérifié et bien huilé. Le maître vient chaque jour passer quatre heures à sa caisse et aux ateliers pour surveiller l'ensemble ; cela suffit. La discipline et la solidité des subordonnés font le reste.

Nous partons pour Liverpool. Son nom indique un ancien étang, et véritablement la contrée plate, humide, imprégnée par les brouillards de la mer, encombrée d'eaux stagnantes, semble moins faite pour les hommes

que pour les sarcelles. Par instant, le paysage redevient primitif; on aperçoit des landes incultes, des tourbières rousses, une campagne sans enclos, terminée à l'horizon par une ligne indistincte de verdure pâle. Les lourds nuages violacés, l'exhalaison incessante de la mer et du sol occupent et brouillent comme en Hollande l'espace qui s'étend entre le ciel bas et la plaine infinie.

Grand bâtiment grec vers le centre de la ville, sorte de temple à caissons dorés, dont les colonnes imitent le jaspe; c'est une salle de concerts. Un orgue horriblement rude y fait son tapage. De l'autre côté en face, est une bibliothèque qui a coûté 50,000 livres sterling léguées par un particulier. — Mais ce n'est point la beauté ou l'élégance qu'il faut chercher ici. Liverpool est un monstre comme Manchester : comptoirs et magasins monumentaux, immenses rues dont les maisons sont surchargées comme à Londres d'arcades, de colonnes et de pilastres, sans autre effet sur le spectateur qu'une impression d'encombrement et d'accablement. Cinq cent mille habitants, et le port est le plus peuplé après celui de Londres.

A côté des docks, les magasins de coton font une sorte de rempart cyclopéen, indéfini, monotone; c'est le réceptacle de presque tout le coton du monde. — Mais l'aspect des docks eux-mêmes efface tout. La Mersey, large comme un bras de mer, s'enfonce vers l'ouest, amenant, emportant les navires. Sur son flanc, et sur une longueur de six milles, ils entrent dans des canaux, dans des bassins lambrissés de pierre, sortes de rues et de carrés aquatiques multipliés et ramifiés, où ils se réparent et se déchargent. Leurs mâts serrés semblent une forêt d'hiver qui s'allonge à perte de vue et barre

tout l'horizon du Nord. Pourtant ces docks si vastes, si nombreux, ne suffisent pas à leur multitude ; ils s'entassent par files et par tas, à l'entrée des canaux, attendant une place ; on leur bâtit une ligne de nouveaux docks à Birkenhead, en face, sur l'autre rive.

Ce spectacle, je crois, est un des plus grands de l'univers. Certains navires jaugent trois mille cinq cents, quatre mille tonneaux. Un steamer a cent mètres de long. Un navire à l'ancre, le *Great Britain*, va porter douze cents émigrants en Australie. Si dans les docks secs on descend l'escalier pour arriver jusqu'à la quille, on s'aperçoit que la coque du navire a de quarante à cinquante pieds de haut. Les flancs évasés et doublés de cuivre ont la gracieuse courbure d'un oiseau nageur qui va dormir sur la vague.

De Birkenhead, le regard embrasse tout le port, l'énorme nappe de la rivière ; elle luit jaunâtre et un peu houleuse, dans une faible brume. Les bateaux à vapeur montent, descendent, se croisent, d'un mouvement roide et mécanique comme des crabes noirs. Les navires à voiles voguent souples et penchés comme de beaux cygnes. Un vaisseau de guerre à voiles et à vapeur, le *George*, de quatre-vingt-dix canons, arrive en souverain, et toute cette foule s'écarte sur son passage. — De l'autre côté, la ligne sans fin des mâts et des agrès borde le ciel, et la ville colossale s'entasse par derrière.

Nous allons voir quelques ateliers, entre autres ceux de Laird, constructeur de navires en fer. On dit que, depuis trente ans, il en a bâti deux cent cinquante : quinze cents ouvriers, forges et outils monstrueux, chantiers munis de canaux où l'eau arrive. En ce mo-

ment on voit sur le principal chantier la carcasse d'un steamer à aubes, long de trois cent cinquante pieds, qui fera le service entre Londres et l'Irlande à raison de vingt milles par heure. Il coûtera de quatre-vingt à cent mille livres sterling ; la construction durera six mois ; le carré en fer qui contient les huit chaudières est composé de poutres de métal grosses comme le corps d'un homme.

Toujours la même impression, celle de l'énormité. Mais le travail et la puissance suffisent-ils pour rendre l'homme heureux? Après dîner, M. B..., grand négociant, reste à table en tête-à-tête avec ses hôtes ; tous boivent du porto trois heures durant, sans rien se dire. Un autre, dès qu'il peut s'échapper, va se détendre les nerfs à sa campagne ; il est passionné pour l'élevage des porcs. — Quand l'homme n'est pas heureux de sa condition, il cherche un alibi dans le rêve. On me montre une place où quatre ou cinq prédicateurs, la plupart méthodistes, viennent prêcher en plein vent le dimanche, au milieu d'une foule ; l'idée du royaume de Dieu, du Christ affectueux, de l'ami tout-puissant et tendre est un refuge pour les imaginations attristées. — Un autre refuge est l'ivresse. « Ce Liverpool, dit un romancier[1], est une ville terrible pour l'ivrognerie. D'autres villes peuvent être aussi mauvaises; les statistiques le prouvent ; mais je ne connais pas d'endroit où l'ivresse soit si affichée et si impudente, non-seulement dans les rues détournées et dans les cours ignobles où l'on s'attend à la voir, mais partout. Je ne fais jamais un petit voyage en chemin de fer dans l'après-

[1] *A life for a life*, by the author of *John Halifax*, p. 314.

midi sans être exposé à rencontrer au moins un gentleman ivre, ronflant dans son wagon de première classe, ou dans la seconde classe deux ou trois hommes ivres qui chantent, qui jurent, ou qui, stupidement, se laissent conduire par leurs femmes blêmes. Ce qu'il y a de triste, c'est que leurs femmes n'ont pas l'air de s'en affecter, que chacun prend l'affaire comme une chose toute naturelle. Le gentleman, qui a souvent plus de cinquante ans, n'est que « gris, » et il a coutume de l'être tous les soirs de sa vie. L'homme pauvre a bu sa goutte ou ses deux gouttes, ce que font tous ses camarades dès qu'ils en ont l'occasion. Ils ne voient pas de honte en cela ; ils rient un peu de lui, s'accommodent à son humeur, et sont prêts à prendre son parti contre tout survenant qui aurait des objections contre un pareil compagnon de route ; ils n'en ont pas, leurs femmes non plus ; elles sont très-bien habituées à tolérer des amoureux ivrognes, à apaiser, à conduire des maris ivres. »

Il est six heures, et nous revenons par les quartiers pauvres. Quel spectacle ! Aux environs de Leeds-street, il y a quinze ou vingt rues tendues de cordes en travers, où sèchent des haillons et des linges. Sur chaque escalier grouillent des troupeaux d'enfants, échelonnés par cinq ou six sur les marches, l'aîné portant le plus petit ; figures pâles, cheveux blanchâtres ébouriffés, guenilles trouées, ni bas, ni souliers, tous ignoblement salés ; le visage et les membres semblent encroûtés de poussière et de suie. Il y a peut-être deux cents enfants qui se vautrent et se battent ainsi dans une seule rue. — On approche, et l'on voit, dans le demi-jour du couloir, la mère, une grande sœur accroupie, presque en chemise. Quels intérieurs ! On aperçoit un morceau râpé d'*oil cloth*,

partois une coquille marine, une ou deux chinoiseries de plâtre ; la vieille grand'mère idiote est assise dans un coin ; la femme essaye de raccommoder les pauvres hardes, les enfants se bousculent. L'odeur est celle d'un magasin de chiffons pourris. Presque toutes ces maisons ont pour rez-de-chaussée un sous-sol dallé, humide. Se figure-t-on la vie, dans ces caves, en hiver? — Quelques enfants tout petits sont encore frais et roses, mais leurs grands yeux bleus font mal à voir ; ce beau sang va se gâter ; plus âgés, ils s'étiolent : la chair devient flasque et d'une blancheur malsaine ; on voit des visages scrofuleux, de petites plaies recouvertes d'un morceau de papier. — Nous avançons et la foule augmente. De grands garçons, assis ou demi-couchés sur le trottoir, jouent avec des cartes noires. Des vieilles barbues, livides, sortent des boutiques à gin ; leurs jambes flageolent ; leur regard morne et leur sourire hébété sont inexprimables ; ils semblent que les traits aient été lentement corrodés par le vitriol. Les haillons tiennent à peine et montrent par place la chair crasseuse ; ce sont d'anciens habits élégants, des chapeaux de dame. — Détail horrible, ces rues sont régulières et paraissent assez nouvelles ; probablement c'est un quartier réformé, aéré par une administration bienfaisante ; voilà ce qu'on a pu faire de mieux pour les pauvres. La file uniforme des maisons et des trottoirs s'allonge des deux côtés, encadrant de ses lignes mathématiques cet amas fourmillant de laideurs et de misères humaines. L'air est trouble et pesant, le jour blafard et terne ; pas une couleur, pas une forme à laquelle les yeux puissent s'arrêter avec plaisir ; les gueux de Rembrandt étaient plus heureux dans leurs taudis pittores-

ques. Et je n'ai pas vu le quartier des Irlandais ! Ils affluent ici ; on dit qu'il y en a cent mille ; leur quartier est le dernier cercle de l'enfer. — Non pas, pourtant, il y a pis et plus bas, notamment, me dit-on, à Belfast, en Irlande, où le soir, au sortir de la manufacture, les filles, sans bas, souliers ni chemise, en blouse grise de travail, s'attardent sur le trottoir pour ajouter quelques pence au salaire de la journée.

Après avoir bien regardé, il me semble que parmi les ouvriers, les deux types les plus saillants et autour desquels se rangent le plus grand nombre de nuances, sont les suivants :

1° L'athlétique surabondamment nourri. Tronc immobile, carré, culasse énorme ; c'est le *porter*, dit-on, qui développe ainsi les muscles. Ces larges dos, ces poitrines bombées, ces épaules massives, sont superbes à voir. Quelques-uns sont des géants, hauts de six pieds et davantage. On rencontre plus fréquemment ce type dans les fabriques de fer ; il y a là des colosses tranquilles qui poussent et retournent les grosses pièces dans la forge. Mes amis me disent que j'en rencontrerais de plus beaux encore dans le Yorkshire.

2° Le flegmatique ; celui-ci se trouve partout, notamment dans les fabriques de coton, et, à dire vrai, presque toutes les figures rentrent dans ce type. Teint pâle, œil terne, regard froid et fixe, mouvements exacts,

réguliers, ménagés; ils ne dépensent ainsi qu'un minimum d'efforts. C'est pourquoi ils sont des travailleurs excellents; rien de tel qu'une machine, pour conduire des machines.

Des manufacturiers français me disent que chez nous l'ouvrier travaille parfaitement bien pendant la première heure, moins bien la seconde, encore moins bien la troisième, et ainsi de suite en diminuant, en sorte que, pendant la dernière heure, il ne fait plus rien de bon. Sa force musculaire fléchit et surtout son attention se relâche. — Ici, au contraire, l'ouvrier travaille aussi bien pendant la dernière heure que pendant la première. D'ailleurs sa journée n'est que de dix heures et non de douze, comme celle de l'ouvrier français. — Par suite de cette attention plus soutenue, l'Anglais peut mener plus d'ouvrage. Chez Shaw, pour conduire 2,400 broches, il suffit d'un homme et de deux enfants; en France, il faut deux hommes et trois, quatre enfants, quelquefois davantage. En revanche, en certaines qualités, l'ouvrier français est plus adroit; par exemple, dans les Vosges, les tisserands font des étoffes beaucoup plus correctes et jolies. — Toujours la même différence entre les deux races. Le Français goûte et découvre d'instinct l'agrément et l'élégance; il en a besoin. Un quincailler de Paris me disait qu'après le traité de commerce, quantité d'outils anglais, limes, poinçons, rabots, avaient été importés chez nous; bons outils, manches solides, lames excellentes, le tout à bon marché. Cependant, on n'en avait guère vendu; l'ouvrier parisien regardait, touchait, et finissait par dire : « Cela n'a pas d'œil (n'est pas agréable à l'œil); » il n'achetait pas. — Une qualité produit toujours un défaut, et récipro-

quement. Cette finesse des sens et ces exigences de l'imagination empêchent le travailleur d'être *steady*, persévérant, obstiné, quand l'ouvrage est monotone ; il ne sait pas marcher régulièrement en cheval de labour ; il s'arrête, il va plus vite, il s'ennuie, il est tenté d'innover, de céder à la fantaisie.

Comment vivent-ils, et quel est leur budget? Là-dessus, j'ai des livres de statistique récente, entre autres celui de M. Chadwick, mais surtout les renseignements que me donnent mes amis industriels et ingénieurs. Dans les manufactures de fer, les bons ouvriers gagnent de 33 à 36 shillings par semaine; les autres de 15 à 20. Dans les manufactures de coton, un homme gagne de 16 à 28 shillings par semaine; une femme, une jeune fille, un petit garçon, de 7 à 12 shillings ; ainsi, la femme et les enfants ajoutent aux recettes de la famille. On estime que la moyenne des gages dans le Lancashire est de 20 shillings pour un homme fait, qu'il peut vivre avec 10 shillings, que s'il a une femme et quatre enfants, il doit dépenser 30 shillings, qu'en général ses recettes et ses dépenses s'équilibrent tout juste. Il nage à la surface, péniblement; les ouvriers habiles et supérieurs peuvent seuls être au-dessus de leurs affaires. Pour les autres, la misère est extrême, quand survient un accident, une maladie, un chômage. Cinq causes de malheur pèsent sur eux :

1° Comme le climat est très-mauvais, ils sont obligés de dépenser beaucoup en houille, lumière, spiritueux, viande, blanchissage fréquent, habits souvent renouvelés. De plus, l'ouvrier est dépensier et l'ouvrier anglais plus qu'un autre. A Oldham, il fait quatre repas par jour, thé, café, une bouteille et demie d'ale, beurre,

fromage, trois fois de la viande. A Manchester, les ouvriers constructeurs en fer sont renommés pour accaparer les primeurs des légumes.

2° Comme la concurrence est très-âpre, chacun est tenu de travailler jusqu'à l'extrémité de sa force; il faut plus d'efforts ici qu'ailleurs pour se maintenir au niveau et à flot; à la moindre défaillance, on coule bas, et les bas-fonds sont horribles.

3° Ils ont des enfants par troupeaux, quatre, cinq, le plus souvent six, et davantage; un de mes amis connaît des familles où il y en a quinze et dix-huit. Comptez les dépenses de la grossesse, de l'accouchement, de la layette, les maladies des enfants et de la mère; d'ailleurs, jusqu'à dix ans, un enfant dépense et ne gagne pas. S'il en survit quatre, il faut que tous les trente ans l'industrie double, ou que la moitié de la population émigre.

4° Sous le régime industriel, les chômages sont inévitables. Tantôt un débouché sur lequel vous comptiez vous est ravi par l'industrie supérieure d'une nation rivale; tantôt il est fermé par la disette, la guerre ou les changements de la mode. Joignez à cela les grèves, et les ouvriers par centaines de mille se trouvent sur le pavé sans travail ni pain[1].

5° Ils sont enclins à l'ivrognerie, et de tous les fléaux celui-là est le plus terrible. Le climat y pousse, parce ce qu'il faut bien se réchauffer, se ranimer, s'égayer,

[1] Selon M. Chadwick, « en octobre 1862, des 400,000 travailleurs habituellement employés dans le Lancashire, plus de 150,000 étaient sans aucun ouvrage, et plus de 120,000 ne travaillaient qu'une portion du temps, environ trois jours par semaine, » ce qui donne une moyenne de 210,000 personnes sans aucun ouvrage.

oublier pour un moment une vie si triste et si tendue. Je viens de lire les rapports annuels d'un clergyman à une société de bienfaisance; à cet égard ils sont tragiques.

Par l'effet de toutes ces causes réunies, peu d'ouvriers arrivent à l'aisance, deviennent rentiers, petits commerçants. Une personne qui est en contact perpétuel avec eux et qui vit ici depuis vingt-six ans estime à cinq pour cent, un pour vingt, la proportion de ces heureux. La plupart des autres meurent à l'hôpital, au work-house, ou, dans leur vieillesse, sont soutenus par leurs enfants. En général, le régime industriel use une population; par exemple, celle de Manchester est plus rabougrie que celle d'Oldham, ville nouvelle. — Comme la majorité des travailleurs anglais est employée dans l'industrie et qu'une exploitation agricole est conduite ici comme une manufacture, il faut, si l'on veut comparer la moyenne du bonheur en France et la moyenne du bonheur en Angleterre mettre en regard la vie d'un ouvrier anglais et celle d'un paysan français. Celui-ci, frugal, routinier, vit dans un cercle bien étroit; mais presque toujours il a ou il acquiert un morceau de terrain, c'est-à-dire un capital visible, une ressource palpable, qui lui donne la sécurité d'esprit et dont il jouit par l'imagination; d'ailleurs, le régime agricole et la petite culture comportent un genre de vie plus naturel et moins contraint. En revanche, l'ouvrier anglais, surtout celui des villes, a plus d'idées et de notions en tout genre, plus d'intelligence en matière sociale, politique, religieuse, bref un horizon plus large. Il entend parler de grands intérêts, de choses lointaines; il lit des journaux, il a des curio-

sités. — Dernièrement, ici, un biographe ambulant faisait deux lectures sur Macaulay, à un shilling et demi d'entrée, et la salle était pleine d'ouvriers. A Londres, on a été obligé de recommencer une leçon publique et gratuite sur l'utilité de la géologie. — Autre cause de développement. L'ouvrier, compris dans une grande organisation, sent combien il dépend des autres; par suite il s'associe à ses pareils, et sort ainsi de la vie solitaire. A... me conte l'histoire de vingt-cinq ouvriers qui, ayant chacun trente livres sterling d'économies, s'associèrent, il y a quelques années, pour construire des machines. Pendant plusieurs mois, aucune pratique. Ils tinrent conseil, résolurent de persister, et se réduisirent à ne dépenser chacun que trois shillings et demi par semaine, c'est-à-dire à jeûner, eux et leur famille. Un client se présente, s'intéresse à eux, leur achète une machine, invite le public à venir la voir; elle est très-bonne, cela les met en crédit, ils prospèrent, expulsent, après dédommagement, douze d'entre eux qui n'étaient pas assez laborieux ni assez habiles, arrangent leur organisation sur un nouveau plan. A l'origine, chacun d'eux dirigeait à son tour; à présent, ils choisissent un chef perpétuel, le plus capable. Celui-ci distribue chaque année quelques livres de dividende, mais garde presque tous les bénéfices pour améliorer l'affaire. Celle-ci vaut à présent cinq à six mille livres sterling. Les fonctions de chef sont gratuites, tous travaillent de leurs mains ou surveillent dans les ateliers; aucun d'eux n'a songé à se retirer, à devenir bourgeois et oisif[1].

[1] (*British Almanach and Companion*, 1863, p. 30.)
« Dans un rapport, publié récemment par la Société coopérative des Équitables pionniers de Rochdale, je trouve les noms de 150 de ces asso-

Nous allons à Oldham, où les ouvriers célèbrent aujourd'hui une sorte de fête en mémoire de l'association qui les réunit. Ils marchent sous des bannières ; l'une,

ciations, comprenant 48,184 membres possédant ensemble un capital de 333,290 livr. st., et faisant des affaires, en 1861, pour le chiffre étonnant de 1.512,117 livr. st. De ces associations, il y en a 70 situées dans le Lancashire. Le *Coopérateur* d'octobre 1862 contient une liste de 300 sociétés, dont les 9/10 se sont élevées pendant les dix dernières années, et qui comprennent 77,000 membres avec un capital de 349,000 livr. st. » — L'auteur de cet article, M. John Plummer, estime qu'il y a dans le Royaume-Uni 500 sociétés coopératives, comprenant 100,000 membres, et possédant 400,000 livr. st. de capital.

Le spécimen le plus parfait et le plus heureux des associations coopératives est celle des Équitables pionniers de Rochdale. Elle se composa d'abord (1844) de vingt-huit ouvriers qui, ayant économisé penny sur penny, commencèrent avec un capital de 28 livr. st., en s'imposant l'obligation de ne jamais acheter ni vendre à crédit ; à force de bon sens, d'abnégation, de concorde et de travail, ils réussirent. — En 1861, ils étaient 4,000, leur capital montait à 39,335 livr. st., et ils faisaient pour 152,063 livr. st. d'affaires par an. A cette date, ils avaient fondé et entretenaient des magasins, ateliers et boutiques pour tous les objets de première nécessité, épiceries, chaussures, habits, farines, viande, de façon à avoir toutes choses au prix de revient et à supprimer le gain des marchands intermédiaires. Ils possédaient une bibliothèque de 5,000 volumes, abonnée aux plus grands journaux et aux meilleures revues, très-riche en ouvrages de géographie, d'histoire, d'économie politique, de philosophie sociale et morale, munie de deux grands globes, d'un microscope, d'un télescope, etc. Ils avaient formé une société pour le soin des malades et l'enterrement des morts. Ils avaient donné à leur cité une fontaine de marbre, souscrit pour l'asile des sourds-et-muets, pour le dispensaire de Rochdale, pour l'infirmerie de Manchester. — Enhardis par cette prospérité, plusieurs membres de cette association firent une autre société coopérative pour l'achat du bétail et du blé, pour la confection de la farine et de la viande; le chiffre de leurs affaires a été, en 1860, de 133,000 livres et les bénéfices de plus de 10,000 livres. — Une troisième société coopérative bâtit, en 1854, deux manufactures de coton au prix de 70,000 livr. st.; le principal mécanicien est un des directeurs. Enfin, une quatrième société coopérative, au capital de 50,000 livr. st., a pour but de fournir de bons cottages aux ouvriers qui placent dans l'affaire leurs économies

(*British Almanach and Companion*, 1862, article de M. John Plummer, d'après une visite fait à Rochdale.)

celle des briquetiers, porte les portraits des fondateurs; au centre est un œil lumineux entouré de devises signifiant qu'ils demandent la justice et rien que la justice. Grand brouhaha; les femmes avec les enfants suivent sur les côtés et font cortége. Elles ne sont point hâves ni grêles; beaux bras nus bien charnus, larges épaules, poitrine pleine; le tronc est mal équarri, mais la charpente est solide; même chez les maigres, le squelette est vigoureux. Elles restent attroupées à la porte pendant que les maris font leur repas de corps.

Ici, comme dans toutes les autres villes industrielles, l'association a pour but le maintien et l'élévation des salaires. Toutes ces sociétés correspondent et ont à Londres leur bureau central. Quand l'une d'elles se met en grève, ses membres sont soutenus par la caisse locale, et en outre par la caisse centrale, si ses motifs sont jugés valables par le comité choisi. — Pour subvenir à ces dépenses, chaque ouvrier paye un shilling par semaine; de plus, il s'engage à ne pas travailler au-dessous d'un certain salaire. En revanche, en cas de maladie ou de chômage, il reçoit tant par jour sur les fonds communs. Toutes les semaines il y a assemblée; ces assemblées sont secrètes ainsi que les statuts. Les présidents, trésoriers et autres délégués sont élus; leurs fonctions sont gratuites; chaque ouvrier, tour à tour, doit en remplir quelqu'une. — Ainsi constituées, ces sociétés sont très-fortes; leur caisse centrale a plusieurs millions; elles ont pu soutenir des grèves de six mois et même d'un an, parfois avec succès. Tout ouvrier qui se dégage de la ligue, ou refuse de s'y engager, est regardé comme un traître; il est mis en quarantaine, ainsi qu'un pestiféré; on ne lui parle pas, on ne lui répond plus, il

est condamné à la solitude morale. Une enquête ultérieure a montré récemment qu'à ces moyens d'intimidation on ajoutait la violence, quelquefois le pillage, même le meurtre ; un comité secret, une sorte de Sainte-Vehme prononçait et exécutait la sentence. Les associations de ce genre aboutissent naturellement à la dictature. — Chose remarquable, celles-ci ne s'écartent pas de leur objet : elles n'ont pas d'autre visée que l'augmentation des salaires, elles ne songent pas à mettre la main sur le gouvernement, ce qu'elles feraient infailliblement en France. Elles ne sont pas politiques ; elles ne sont pas même sociales ; elles n'ont pas d'utopie, elles ne rêvent pas la reconstitution de la société, la suppression de l'intérêt, l'abolition de l'héritage, l'égalité des salaires, la commandite de l'individu par l'État. — « Rien de tout cela chez nous, me disaient ici des fabricants. Nos ouvriers ne généralisent pas comme les vôtres ; d'ailleurs ils ont des notions d'économie politique; surtout ils ont trop de bon sens pour courir après des chimères. Ce que nous avons à craindre, c'est une grève, ce n'est pas un coup de main socialiste. » — Je viens de lire un très-beau roman d'une personne qui vit ici et qui est à même de bien observer, *North and South*, par mistress Gaskell ; on y voit le caractère d'un ouvrier, l'histoire d'une grève. Si le portrait est fidèle (et je crois qu'il l'est), il y a dans les hommes de cette classe un bien grand fond de raison et de justice. Ils sont en lutte permanente contre les patrons, mais sur un terrain délimité, celui de l'offre et de la demande. Dans ce champ clos, chacun a la même arme, le refus de travail, refus aussi funeste à l'un qu'à l'autre. Chacun persévère dans son refus, chacun selon son courage et sa force,

l'ouvrier jeûnant et le patron se ruinant ; voilà la lutte loyale et légale. En attendant l'issue, respect à la loi, pas de violence ; l'opinion est une puissance neutre que l'ouvrier doit mettre de son parti à force de sagesse et de patience. Tel est le conseil d'Higden en matière de grève. — B... me dit que beaucoup d'ouvriers à lui connus suivent cette ligne de conduite. Ils admettent que la querelle de l'ouvrier et du patron est une affaire privée ; la société peut rester en dehors ; en tout cas, elle a son droit, celui de ne pas être troublée par le conflit, et le patron, comme l'ouvrier, a son droit, celui de débattre son prix, de défendre ses intérêts à sa guise. — B... engage à très-gros gages pour sa manufacture de France un ouvrier habile, mais à condition que son salaire baissera de moitié s'il le laisse connaître à ses nouveaux camarades. « — Je comprends, monsieur, lui dit l'ouvrier, il faut que les patrons aussi fassent leurs affaires. » — Selon B..., un ouvrier français ne saurait pas se dépendre ainsi de lui-même, considérer la chose abstraitement et de sang-froid. — Transporté dans un village perdu, cet ouvrier a très-bien travaillé ; sa vie n'était pas gaie, il ne savait pas un mot de français, et ne pouvait communiquer avec personne. Mais il avait avec lui son petit garçon dont il s'occupait beaucoup. B..., trois fois par semaine, lui envoyait un journal anglais et lui disait quelques mots en inspectant l'usine. Cela lui suffisait ; il a passé ainsi plus d'un an, silencieux et digne.

Néanmoins la situation a son effet, et on ne peut nier que l'ouvrier ne regarde le maître comme son adversaire naturel. Pour diminuer cette hostilité, les patrons font des efforts très-grands et très-louables. Ils fondent ou cautionnent des *saving banks*, des *penny banks* où l'ouvrier peut déposer ses moindres épargnes. Ils lui bâtissent et louent des maisons dont, au bout de quelques années, grâce à un système d'amortissement bien combiné, il peut devenir propriétaire. Ils établissent des *ragged schools*, des *mechanik's institutes*. La reine ayant fait une visite à Manchester, soixante mille enfants des écoles du dimanche s'ordonnèrent en procession devant elle et chantèrent le *God save the queen*.

Les maîtres sont obligés d'envoyer deux heures par jour à l'école tous les enfants de douze à quinze ans qui travaillent dans leurs ateliers. — Le principe à la fois intéressé et philanthropique qui guide toutes ces institutions est le désir de diminuer l'*imprévoyance* : selon eux, elle est le vice capital de l'ouvrier anglais. Ici la brute est trop forte; l'intelligence raisonnable et raisonnante a peine à se dégager. Son étincelle est étouffée sous la fumée trouble et lourde des instincts; elle ne jaillit pas spontanément, vive, aérienne, comme dans les races du Midi. Il faut l'aider, lui présenter les aliments convenables, et faire une flamme assez forte pour vaincre la grosse matière qui l'offusque. Quand elle y parvient, elle est très-puissante; mais nulle part il n'est si urgent, si indispensable de civiliser l'homme.

Nous visitons plusieurs de ces établissements d'instruction et de récréation publiques. D'abord Peel's Park, sorte de grand jardin anglais situé au centre de la ville où les pauvres peuvent s'asseoir parmi les ar-

bres et les fleurs. Il a été fondé par une souscription privée de 35,000 livres sterling, et comprend en outre un musée et une bibliothèque. Dans ce musée, il y a deux galeries de tableaux et de dessins fort bons prêtés pour six mois par les propriétaires, une salle d'histoire naturelle contenant des collections d'oiseaux, de serpents, de papillons, etc., une salle d'étoffes anciennes ou étrangères, une salle de spécimens industriels, coton, chanvre, garance, bref, un ensemble d'objets instructifs pour l'esprit ou agréables à l'œil. — Notre guide, un grand négociant, nous disait : « Tout cela parle aux sens et d'une façon intéressante ; tout cela occupe les ouvriers et leur donne des idées ; il faut bien qu'ils puissent se distraire ; d'ailleurs, chaque heure passée ici est enlevée au cabaret. » — Il nous fait remarquer qu'il n'y a pas de gardiens dans les salles ; elles sont gardées par le bon sens et l'honnêteté publiques, aucun objet n'est volé, détérioré, ni même touché, et il y a 2550 visiteurs par jour en moyenne.

De là nous allons dans une bibliothèque gratuite établie aussi par des souscriptions privées, et qui sert principalement aux ouvriers. 25,000 volumes ; le bibliothécaire dit qu'il y vient 10,000 lecteurs par mois ; on y trouve les journaux. Quiconque est présenté par deux personnes respectables peut emporter des livres ; douze à quatorze cents personnes sont des emprunteurs réguliers. Je vois par les relevés qu'ils lisent surtout les Vies de Nelson et de Wellington, et aussi des ouvrages de théologie. Selon notre guide, plusieurs sont instruits, font des collections ; il nous cite un ouvrier qui sait les noms et les figures de neuf cents espèces de coléoptères. L'histoire naturelle et, en général, les sciences natu-

relles leur plaisent fort; ils ont le goût des faits, de la preuve expérimentale, ce qui les conduit souvent bien loin de la Bible, jusqu'au fond du positivisme; les *sécularistes* trouvent parmi eux beaucoup de recrues. D'autre part, ils lisent des revues d'économie politique, des journaux; or les journaux anglais, même ceux d'une petite ville, sont instructifs, remplis de correspondances, de renseignements circonstanciés et précis.—Il me semble qu'ici un ouvrier, s'il ne boit pas et s'il lit une heure par jour, doit avoir la tête bien meublée et très-saine.

Autre institution, *the mechanic's institute*, également fondée et entretenue par des souscriptions. Six cents élèves, filles et garçons, au-dessus de dix ans. Deux sortes de classes, les unes de français, allemand, dessin, musique, mathématiques, pour les élèves qui payent une petite somme; en général, ce sont enfants de boutiquiers. Les autres classes sont gratuites; on y enseigne la lecture, l'écriture, le dessin linéaire, l'arithmétique; il y vient beaucoup de garçons et de filles en haillons, envoyés par les fabricants.—L'enseignement a surtout pour objet le dessin linéaire et les mathématiques élémentaires; dans la classe supérieure, de treize à seize ans, on leur explique le sixième livre d'Euclide; il faut qu'ils comprennent leurs machines. Ordinairement, le maître prend pour répétiteur un jeune garçon de la classe. — Bibliothèque d'emprunt attenante, avec un millier de volumes; salle de journaux et de revues, où les élèves viennent lire.—Il y a maintenant une ou plusieurs de ces écoles ouvrières et spéciales dans toutes les villes industrielles, et l'on se loue beaucoup de leurs bons effets. —Ils partent de cette maxime qu'il faut instruire le peuple, sinon, il devient ingouvernable. Dans cette œuvre,

la religion les aide ; un protestant a besoin de lire la Bible. Quantité d'écoles sont annexées aux églises, surtout aux églises de *dissenters ;* règle générale, l'église engendre l'école.

J'admire infiniment l'esprit de toutes ces institutions, l'initiative généreuse et sensée des particuliers qui, librement, à leurs frais, améliorent la chose publique, et font les affaires de l'État sans avoir recours à l'État. On donne énormément ici et utilement. Agir par soi-même, de sa bourse et autrement, créer l'impulsion et ne pas l'attendre, cela leur est naturel. Beaucoup d'assujettissements que nous acceptons leur sembleraient insupportables; ils répugnent à tout ce qui sent l'enrégimentation et la caserne. Par exemple, aux chemins de fer, point de gare fermée où l'on parque les voyageurs ; ils attendent le train sur le trottoir au bord des rails. Pas de billet de bagages: chacun met sa malle où il veut, et la retrouve comme il peut. — Hier, l'omnibus s'est dérangé de sa route et a passé par une autre rue pour faire plaisir à deux dames qui avaient demandé permission aux voyageurs. En outre, comme il pleuvait, le conducteur a reçu trois personnes de plus, debout, dans l'intérieur. — Dimanche dernier, sur une place, un pauvre diable convaincu, une sorte de Bunyan à grande barbe, avec un vieux chapeau et une redingote râpée, est monté sur une borne, le Nouveau Testament à la main, et s'est mis à faire une conférence. « Vous voyez que les apôtres n'ont pas osé ensevelir le Seigneur ; c'est un Nicodème, un riche, un gentleman qui l'a fait; il fallait cela pour accomplir la prophétie qui est dans saint Jean. » Là-dessus, il lit la prophétie. « Ainsi, ne vous fiez jamais à la tradition, ne croyez qu'à l'Écri-

ture. » — Il finit par une prière, les yeux au ciel, d'un ton contrit. Environ trente auditeurs; plusieurs gamins lui font des niches, jettent son chapeau à terre; mais cinq ou six figures roides ou usées l'écoutent avec recueillement. Un des assistants me dit qu'on a tort de tracasser cet homme, qu'il n'offense ni n'insulte personne, qu'il a le droit de parler selon sa conscience. Pour moi, ce qui me frappe, c'est son sérieux et son courage; il est indifférent au ridicule; il se met en avant; ayant quelque chose à dire, il le dit et ne s'inquiète pas du reste. — *Self help*, voilà toujours le grand mot, si peu compris en France; de la même source intérieure sortent les associations, les institutions qui pullulent ici, entre autres les institutions municipales; Manchester s'administre elle-même, paye et choisit sa police, se gouverne presque sans intervention du gouvernement. Partant, l'édifice social repose sur des milliers de colonnes indépendantes, et non pas sur une seule, comme le nôtre; des accidents, des chutes subites, comme nos révolutions de 1830, de 1848, de 1852 sont impossibles.

Le négociant, notre ami, nous conduit à un grand workhouse hors de la ville. Il y en a un autre dans la ville, contenant 1,200 personnes invalides; celui-ci peut en renfermer 1,900; en ce moment, il n'y en a que 350. Il a coûté 70,000 livres sterling; les deux ensemble dépensent 55,000 livres par an, fournies par la taxe des pauvres; 200 livres par an à l'intendant (*manager*), 170 au médecin, 20 livres, outre la nourriture, le logement et le blanchissage à chaque surveillant, une livre par semaine au maître cordonnier qui enseigne son état. Les administrateurs font gratuitement leurs fonctions.

L'édifice est vaste, parfaitement propre, bien entretenu ; larges cours, jardins aux alentours, vue sur les champs et sur de grands arbres, chapelle, salles hautes de vingt pieds. Il semble que les fondateurs et administrateurs aient mis leur amour-propre à faire une belle œuvre correcte et utile.

Nulle odeur nulle part ; les lits sont presque blancs, munis de couvertures à dessins ; les plus vieilles femmes et les plus impotentes ont un bonnet blanc et des vêtements neufs. Tout a été prévu, calculé pour entretenir le bon air. Une salle spéciale renferme les fous, une autre les idiotes ; elles travaillent à l'aiguille quelques heures ; pendant la récréation, elles dansent entre elles au son d'un violon. Grimaces étranges ; mais elles semblent toutes bien portantes et n'ont pas l'air triste. — Dans une autre salle, on fait la classe aux enfants : l'un des grands sert de moniteur.

La cuisine est monumentale. Un massif de maçonnerie contient huit ou dix chaudières où cuit du gruau d'avoine (*oat meal*) ; c'est le principal aliment. Chaque personne a par jour deux livres de ce gruau, une livre et demie de pommes de terre, une demi-livre de pain, et, quatre fois par semaine, quatre onces de pâté ou de viande sans os. La boisson est de l'eau, sauf en cas de maladie.

Nous demeurons surpris ; à côté des chenils où vivent les pauvres, ceci est un palais. L'un de nous demande gravement à notre ami de lui réserver ici une place pour ses vieux jours. Songez qu'un manœuvre à Manchester et à Liverpool peut à peine manger de la viande une fois par semaine en travaillant dix heures par jour ! Ici une personne valide travaille à peu près six heures, peut lire les journaux, la Bible, quelques bons

livres et revues ; elle vit en bon air, et voit des arbres. — Et cependant, il n'y a pas en ce moment dans un workhouse une seule personne valide ; il est presque vide, il ne sera rempli que pendant l'hiver. D'ordinaire, quand l'ouvrier sans ouvrage vient demander des secours à la municipalité, on lui répond : « Donnez-nous la preuve que vous voulez travailler, allez au workhouse. » — Neuf sur dix refusent. — D'où vient cette répugnance? Je voyais aujourd'hui, au coin d'une rue, une vieille qui fouillait dans un tas d'ordures, et, de ses mains maigres, ramassait des débris de légumes ; probablement, celle-ci ne veut pas renoncer à sa goutte d'eau-de-vie. — Mais les autres ? On me répond qu'à tout prix ils veulent avoir leur *home* et leur liberté, qu'ils ne peuvent souffrir d'être enfermés, soumis à une discipline. *They prefer to be free and to starve.* — Mais les enfants, tous ces petits au crâne blanc, sous des cheveux de filasse blanchâtre, entassés dans une chambre auprès d'une mère hâve, comment leur père peut-il supporter ce spectacle ? Il le supporte, il ne veut pas être séparé des siens, aliéner son rôle de chef de famille, être parqué à part dans un compartiment ; il lui semble qu'il cesse d'être homme. Le workhouse est considéré comme une prison ; les pauvres mettent leur honneur à n'y point aller. — Peut-être aussi faut-il admettre que l'administration est maladroitement despotique et tracassière ; c'est le défaut de toute administration ; on y traite l'homme comme un rouage ; on le froisse, comme s'il n'était pas sensible ; on le révolte sans s'en douter. Dickens a mis en scène cette horreur de workhouse[1], en prenant parti pour les pauvres.

[1] *Our mutual friend.*

Soirée à Belleview pour voir les amusements populaires. C'est une sorte de casino dansant, entouré d'un jardin, avec spectacles, curiosités, œuvres d'art de pacotille. Sur un échafaudage orné du portrait de Wellington, on représente le siége de Badajoz, parade patriotique qui est accueillie par de grands hurras. Un peu après, feu d'artifice. Dans les parterres, des sociétés d'ouvriers et de petits bourgeois mangent, boivent et jouent à un jeu où l'on s'embrasse. A l'intérieur, dans une énorme salle, les ouvriers dansent, à grandes enjambées, violemment, mais sans indécence ; c'est pour se dégourdir de leur immobilité de la semaine. Beaucoup ont l'air rude et grognon, aucun l'air malin et crâne. Toujours apparaît l'athlète, parent du taureau et du dogue, au lieu du polisson spirituel, parent de l'épagneul et du singe. — L'entrée est d'un shilling ; en oûtre, celle du bal est de six pence. Comme Belleview est assez loin, au bout d'un faubourg, il faut mettre en sus le prix du transport ; en effet, quantité d'omnibus et de cabs sont là à la porte. Comptez encore les rafraîchissements, et notez que la plupart du temps l'ouvrier, amenant son amoureuse (*sweet heart*) ou une fille, doit payer pour deux. Or un ouvrier fileur gagne environ 23 shillings par semaine. Voilà un exemple de dépense anglaise. — B... dit que souvent un ouvrier qui gagne six francs par jour en dépense quatre pour sa boisson et sa nourriture. Dans les fabriques de fer, quelques-uns, entrepreneurs subordonnés, peuvent se faire, dans les bonnes années, jusqu'à cent cinquante, deux cents et même trois cents livres sterling. Ils mangent tout et ne mettent rien à la caisse d'épargne. — B... prétend que, sauf accident, maladie, un ouvrier anglais, laborieux, économe, est sûr

de prospérer ou au moins de vivre. Mais ils ne sont pas économes[1].

De dix heures à minuit, deux policemen qu'un de nos amis nous a fait connaître, nous font voir les mauvais quartiers. Il y a six cents policemen à Manchester, et ils gagnent chacun environ une livre sterling par semaine. Les nôtres sont des *detective* (agents de sûreté, chargés de découvrir les malfaiteurs). L'un d'eux est à Manchester depuis vingt-six ans; l'autre a exercé dans plusieurs grandes villes. Tous deux sont des hommes sérieux, sensés, judicieux; ils ne se posent pas en connaisseurs, ils parlent peu et se contentent de répondre juste. Avec leur figure immobile et leur air réfléchi, ils donnent confiance et ont de la dignité. Ils nous confirment la répugnance des pauvres pour le workhouse; selon eux, l'institution ne vaut rien et ne sert qu'à encourager la paresse. Une famille avec trois enfants peut vivre avec trente shillings par semaine, et elle les gagne. Mais la plupart des hommes se marient jeunes, souvent à dix-huit ans; à trente ans, ils ont six enfants; ils boivent beaucoup, n'économisent guère; la femme devient mauvaise ménagère en devenant bonne

British Almanach and Companion. Résumé du recensement de 1861, sur les métiers, états et professions.) Population de l'Angleterre et du pays de Galles, 20,066,224. La classe des personnes occupées dans l'industrie comprend 4,828,399 individus, dont 3,262,510 mâles et 1,565,889 du sexe féminin. Celle des personnes occupées dans les tissus comprend 2,231,417 individus, dont 890,423 mâles et 1,340,994 du sexe féminin. Celle des personnes employées dans les mines est de 330,446 personnes, dont 94 seulement du sexe féminin. — M. David Chadwick, de Manchester, estimait que « dans le Lancashire, le nombre des personnes directement employées dans l'industrie du coton était, en 1859, de 400,000 individus, » et que le nombre des personnes dont la subsistance dépend de cette industrie est, dans le Lancashire, de 800,000.

ouvrière. D'habitude, quand un ouvrier meurt, il ne laisse pas de quoi payer l'enterrement.

Nous voyons des logements de nuit où, dans une chambre basse, sans air, sont quatre ou cinq lits occupés. Un lit entier coûte cinq pence; la moitié d'un lit, deux pence et demi. Dans un de ces lits est un homme avec sa femme. Maigre et douloureuse figure de l'homme: blêmie, jaunie, creusée comme par une maladie, elle semble un vieux masque de cire.

Dans un casino, cinq cents personnes de pauvre apparence s'entassent sur des bancs graisseux devant une estrade où dansent deux jeunes filles grêles, en gaze rose. Deux pence d'entrée; on boit du gin et on fume; l'air, chargé de vapeurs humaines, est suffocant.

Maisons de filles. Le policeman dit qu'elles se recrutent surtout dans les fabriques. Elles se tiennent dans une salle basse, et ne sont point décolletées. Plusieurs sont maigres, et leur visage ignoble est comme ensauvagé. Près d'une mulâtresse huileuse, une jolie figure de jeune fille, délicate et intelligente, est pensivement assise auprès du foyer ardent. Nous sommes en juillet, et pourtant ce feu, le soir, est nécessaire. — De même dans les cabarets de voleurs; nous entrons dans vingt ou trente de ces tapis francs. Un grand tas de houille ardente brûle pour faire la cuisine et sécher le linge. Les hommes jouent aux dominos en fumant, et, sans rien dire, lèvent sur nous leurs yeux fixes et brillants de bêtes fauves. La lumière crue du gaz est horrible sur tous ces visages.

J'ai vu de pareils quartiers et de pareils taudis à Paris, à Bordeaux et à Marseille, mais nulle part avec une impression aussi forte. C'est celle d'un cauchemar ou

d'un roman d'Edgar Poe. La lumière du gaz ne parvient pas à vaincre les ténèbres de l'air lourd, suffocant, imprégné d'exhalaisons inconnues; rien d'effrayant comme cette noirceur tachée de clartés vacillantes. Les rues symétriques semblent des cadavres de rues mécaniquement alignés et immobiles. Des malheureuses en chapeau fané y traînent çà et là leur friperie et leur sourire; elles passent, et on est tenté de s'écarter comme à l'approche d'un spectre ou d'une âme en peine.

Toutes les dix minutes nous entrons dans quelque nouveau bouge; au sortir de l'obscurité déserte, la salle basse, le poêle rouge, l'éclat violent du gaz, la troupe immonde de maigres figures anxieuses ou dangereuses font penser à quelque soupirail de l'enfer. Certainement l'horrible et l'immonde sont pires ici qu'ailleurs.

CHAPITRE VIII

DE L'ESPRIT ANGLAIS

Il me semble que je commence à concevoir la forme d'un esprit anglais, si différente de celle d'un esprit français. Quand je sens poindre en moi quelque idée de ce genre, je la porte à deux ou trois amis anglais qui ont voyagé, je la soumets à leur jugement, nous en raisonnons ensemble ; elle sort de la discussion rectifiée, ou développée, et le lendemain je l'écris telle quelle.

On peut comparer assez exactement l'intérieur d'une tête anglaise à un Guide de Murray : beaucoup de faits et peu d'idées ; quantité de renseignements utiles et précis, petits résumés statistiques, chiffres nombreux, cartes exactes et détaillées, notices historiques courtes et sèches, conseils moraux et utiles en guise de préface, nulle vue d'ensemble, point d'agrément littéraire ; c'est un simple magasin de bons documents vérifiés, un memento commode pour se tirer tout seul d'affaire en voyage. — Le Français demande à tout écrit et à toute

Digitized by Google

chose la forme agréable ; l'Anglais peut se contenter du fonds utile. Le Français aime les idées en elles-mêmes et pour elles-mêmes ; l'Anglais les prend comme des instruments de mnémotechnie ou de prévision.

Je cite tout de suite deux petits faits qui peuvent servir de spécimens. — On demandait au grand ingénieur Stephenson comment il avait inventé ses machines, et entre autres la locomotive. Il répondit que c'était à force d'imaginer et de concevoir avec une précision extrême les différentes pièces, leurs formes, leurs dimensions, leurs attaches, leurs mouvements possibles, et toute la série de changements que le changement d'une pièce, d'une dimension ou d'une attache devait introduire dans le jeu total. Ainsi son esprit ressemblait à un atelier ; les pièces y étaient numérotées et étiquetées ; il les y prenait tour à tour, les ajustait, les engrenait mentalement, et, à force de tâtonner, rencontrait la combinaison pratique. — Au contraire, Léon Foucault me disait qu'un jour, ayant trouvé une proposition de mécanique spéculative oubliée par Huyghens et Lagrange, il en avait suivi les conséquences, lesquelles l'avaient conduit à l'idée de son régulateur. — En général, le Français comprend au moyen de classifications et par des méthodes déductives, l'Anglais par induction, à force d'attention et de mémoire, grâce à la représentation lucide et persistante d'une quantité de faits individuels, par l'accumulation indéfinie des documents isolés et juxtaposés.

A cet égard, il y a dans la *Vie de Sterling*, par Carlyle, une lettre qui m'a toujours frappé. Sterling est aux Antilles ; un cyclone vient de dévaster l'île, il a failli périr avec sa femme qui est grosse ; il raconte l'événe-

ment à sa mère. Notez que le narrateur est un lettré, un poëte, qui a reçu l'éducation la plus complète, et sait manier sa langue. Mais, en cette circonstance, comme en toute autre, le premier besoin d'un Anglais est de transmettre à autrui une idée exacte, positive, *graphique* (graphic). Sa description est un pur *statement of facts :* — « Ma chère mère... presque tout ce que nous possédons, Suzanne et moi, et jusqu'à la maison où nous vivions, a été détruit soudainement par une visitation de la Providence, bien plus terrible qu'aucune dont j'aie été le témoin... Quand Suzanne sortit de sa chambre, à huit heures, je lui fis remarquer la hauteur et la violence extraordinaire de la houle, et l'aspect singulier des lourds nuages de pluie qui balayaient les vallées devant nous... Peu de temps après qu'on eut fermé les volets des fenêtres, je m'aperçus que ceux de la chambre de Tyrrell, la domestique, du côté du sud, au coin le plus ordinairement abrité de la maison, commençaient à céder ; j'essayai de les attacher, et je trouvai en poussant le volet que le vent résistait plutôt comme aurait fait une pierre ou une masse de fer, que comme un courant d'air. La pluie, sur ma figure et sur mes mains, frappait comme le petit plomb d'un fusil. Il fallut de grands efforts pour fermer les portes de la maison... Vers neuf heures, les vitres furent crevées par la seule force du vent, sans qu'aucun objet solide les eût touchées... Les fenêtres de la façade cédaient tour à tour avec fracas, et le plancher était secoué comme vous avez pu voir un tapis à Londres les jours où il y a des coups de vent. J'allai dans notre chambre à coucher, où je trouvai Suzanne, Tyrrell et une petite fille de couleur de sept ou huit ans, et je leur dis que pro-

bablement dans une demi-heure nous ne serions plus en vie... »

« La maison avait deux toits parallèles ; celui qui était du côté de la mer et abritait l'autre avec nous qui étions dessous, fut emporté, je suppose, vers dix heures. Selon ma vieille habitude, je vais vous donner un plan qui vous fera bien comprendre notre situation. » — Et, en effet, il dessine un plan, ou plutôt deux plans géométriques, avec lettres et indications : — « Dans le plan n° 1, AA sont les fenêtres qui furent détruites les premières. Ensuite, ce fut le tour de BB. Mes livres étaient entre BB et sur le mur qui fait face. Les lignes C et D marquent la direction des deux toits. E est la chambre où nous étions, et le n° 2 est le plan de cette chambre sur une plus grande échelle. Regardez maintenant ce n° 2. A est le lit, CC les deux garde-robes, B le coin où nous étions. J'étais assis sur un fauteuil, tenant ma femme; Tyrrell et la petite négresse étaient tout près de nous. Nous avions perdu toute pensée de survivre, et nous n'attendions que la chute du toit pour périr ensemble. Peu de temps après, le toit partit, mais la plupart de ses matériaux furent emportés plus loin. Un des grands chevrons fut accroché sur la colonne du lit D et maintenu par la pointe de fer, pendant que son extrémité pendait sur nos têtes. Si cette poutre était tombée un pouce de plus à droite ou à gauche, nous ne pouvions manquer d'être écrasés. Les murailles ne furent pas emportées avec le toit, et nous demeurâmes ainsi une demi-heure, tour à tour priant Dieu et épiant les murailles qui pliaient, craquaient et tremblaient sous l'ouragan... Le vieux cuisinier fit cinq tentatives pour arriver jusqu'à nous ; quatre fois le vent le jeta par terre. La

cinquième fois, lui et un nègre atteignirent la maison. L'espace qu'ils avaient à traverser était tout au plus de vingt yards sur terrain plat. » — Même style jusqu'au bout, exact, simple, et, en apparence, froid. C'est le procédé de de Foe et de Swift ; il n'y en a pas de moins littéraire et de plus instructif.

Même impression si on considère tour à tour dans les deux nations les journaux, les revues et les discours. Le correspondant d'un journal anglais est une sorte de photographe qui expédie à sa gazette des épreuves prises sur les lieux ; celle-ci les insère telles quelles. Parfois même il y a divergence entre les raisonnements de la première page et les correspondances de la seconde. En tout cas, celles-ci sont singulièrement longues, détaillées ; un Français voudrait les abréger, les alléger ; elles lui laissent une impression de fatigue ; le tout fait masse et tas ; c'est un bloc mal dégrossi, peu maniable ; son journaliste est tenu de l'aider, de trier pour lui l'essentiel, de dégager dans cet encombrement les trois ou quatre anecdotes instructives, de résumer le tout en une idée nette exprimée par un mot vif. — La différence n'est pas moins visible si l'on met en regard leurs grands trimestriels et nos revues. Dans les nôtres, un article, même de science ou d'économie politique, doit avoir un exorde, une péroraison, une architecture ; il n'y en a guère dans la *Revue des Deux Mondes* qui ne soit précédé par un péristyle d'idées générales. Chez eux, les faits, les chiffres, le détail technique sont prédominants ; sauf entre les mains d'un Macaulay, ces articles nous semblent lourds, ennuyeux ; ce sont d'excellentes carrières pleines de moellons solides, mais non taillés, qui réclament, pour entrer dans la circulation,

un travail supplémentaire. — Pareillement, à la tribune et dans les meetings, l'éloquence anglaise se traîne sous les documents, et l'éloquence française s'évapore en théories.

Toute l'éducation pousse l'Anglais de ce côté. — Dans le premier collége de Londres, B... avait pour ami un jeune homme fort distingué, le second en mathématique, le premier en littérature, qui possédait à fond les auteurs latins, et entre autres Catulle. A ses yeux, Catulle était le plus exquis des poëtes. Il savait par cœur chaque vers, connaissait toutes les interprétations, avait étudié les commentaires et aurait pu presque faire une édition de son auteur. Mais si on lui avait demandé des vues d'ensemble, six pages de résumé sur Catulle, il n'aurait pu les faire, et l'avouait de bonne foi. — A Oxford et à Cambridge, les étudiants studieux lisent tous les auteurs latins, même la basse latinité, Stace, Claudien, Manilius, Macrobe, Aulu-Gelle, connaissent le grec à fond ; dès le collége, ils ont fait des vers grecs. — Mais point d'idées ; ils savent le matériel de l'antiquité, ils n'en sentent point l'esprit, ils ne se représentent pas l'ensemble de sa civilisation, le tour particulier d'une âme méridionale et polythéiste, les sentiments d'un athlète, d'un dialecticien, d'un artiste. Voyez les commentaires étranges de M. Gladstone sur Homère ; M. Grote, dans sa grande *Histoire de la Grèce*, n'a su faire que l'histoire des constitutions et des débats politiques. — Il y a vingt ans, les universités étaient des conservatoires de grec, de latin, de mathématiques, très-fermés, et qui sentaient très-fort le renfermé, très-mal disposés pour épanouir en plein air l'intelligence humaine ; pas de sciences naturelles, pas d'histoire philosophique ; aucune composition anglaise.

Depuis quelque temps les découvertes et les méthodes continentales commencent à y trouver accès; mais, encore aujourd'hui, l'enseignement est plutôt fait pour fortifier l'esprit que pour l'ouvrir; on en sort comme d'une gymnastique; on n'en rapporte pas une conception de l'homme et du monde. — D'ailleurs, il y en a une toute faite, très-acceptable, et que le jeune homme n'a pas de peine à adopter. En France, aucun cadre fixe ne prend sa pensée; la constitution, dix fois changée, n'a pas d'autorité; la religion est du moyen âge; les vieilles formes sont discréditées, les nouvelles ne sont qu'ébauchées. Dès seize ans, le doute le saisit; il flotte; s'il a quelque esprit, son plus impérieux besoin est de se construire un ensemble de convictions, ou tout au moins d'opinions. — En Angleterre, le cadre est tout prêt : la religion est presque raisonnable, et la constitution presque excellente ; l'intelligence qui s'éveille y trouve d'avance les grandes lignes de ses croyances futures. Elle n'éprouve pas le besoin de se bâtir une habitation complète; tout au plus elle conçoit l'élargissement d'une fenêtre gothique, le nettoyage d'une cave, la réparation d'un escalier. Moins ébranlée, moins excitée, elle est moins active, parce qu'elle n'a pas le scepticisme pour aiguillon.

A cette éducation de l'adolescent et du jeune homme joignez celle de l'adulte et de l'homme mûr. — D'abord, toute la littérature écrite ou parlée conspire pour l'approvisionner de faits plutôt que de théories ; on a indiqué tout à l'heure le caractère des journaux, des revues, des discours; c'est aussi celui des livres, non-seulement des ouvrages graves, mais des romans si détaillés, si minutieux, copiés de si près sur le vif, et qui sont en

littérature ce que sont en peinture les tableaux des Hollandais [1]. — Il faut noter encore, et au premier plan, les voyages qui sont un complément d'éducation, un emploi des vacances, une habitude, un plaisir, presque une manie, par suite la lecture si répandue des voyages. M. Murray a acheté celui de Livingstone neuf mille livres sterling ; par le prix, jugez du débit, et, par le débit, jugez de la curiosité publique. — Enfin, il faut compter la pratique des affaires, telle qu'on l'entend ici, les renseignements que chacun puise dans les comptes rendus et les meetings de son association, les chiffres, documents, statistiques et tableaux comparatifs qu'il est tenu d'étudier et de savoir pour agir avec efficacité et succès dans le cercle, grand ou petit, de ses intérêts privés ou publics. — Par tous ces canaux, ouverts depuis l'enfance jusqu'à la fin de la vie, l'information positive afflue dans une tête anglaise comme dans un réservoir. Mais la proximité de toutes ces eaux ne suffit pas encore à expliquer sa plénitude ; il y a une pente qui les attire, un penchant inné à la race, à savoir le goût des faits, l'amour de l'expérience, l'instinct de l'induction, le besoin de certitude. Quiconque a étudié leur littérature et leur philosophie, depuis Shakespeare et Bacon jusqu'aujourd'hui, sait que cette inclination chez eux est héréditaire et qu'elle appartient à la forme même de leur esprit, qu'elle tient à leur façon de comprendre la vérité. Selon eux, l'arbre doit se juger aux

[1] Lire, pour comprendre cet esprit, quelques biographies détaillées et complètes, par exemple.

Shakspeare and his Times, by Nathan Drake; *Chamber's Burn's Edition. Boswell's life of Johnson; Carlyle's Cromwell's speeches and letters; Wesley's life*, by Southey. *Lockart's life of sir W. Scott.*

fruits, et la spéculation à la pratique; une vérité n'a de prix que si elle provoque des applications utiles. Au delà des vérités applicables, il n'y a que des chimères vaines. Telle est la condition de l'homme : un cercle restreint, capable de s'élargir, mais toujours fermé de barrières, dans lequel il faut savoir, non pour savoir, mais pour agir, la science n'étant valable que par le contrôle qui la vérifie et l'usage auquel elle sert.

Cela admis, il me semble qu'on entrevoit l'ameublement ordinaire d'un esprit anglais. Autant que j'en puis juger, l'approvisionnement de faits est trois ou quatre fois plus considérable chez un Anglais bien élevé que chez le Français correspondant, du moins en ce qui concerne les langues, la géographie, les vérités politiques et économiques, et les impressions personnelles reçues à l'étranger au contact des hommes et des choses vivantes. — Par contre, il arrive bien souvent que l'Anglais profite moins de son gros bagage que le Français de son petit sac. La chose est visible dans beaucoup de livres et d'articles de revue; l'écrivain anglais, quoique très-bien informé, a la vue courte. Rien de plus rare chez eux que le libre et grand jeu de l'intelligence qui vole et s'espace. A force d'être prudents, ils se traînent à terre sur la route banale, tirant leur charrette; sauf deux ou trois, il n'y en a guère qui fassent penser leur lecteur. Plus d'une fois, en Angleterre, après avoir pratiqué un homme, j'étais étonné de son instruction aussi variée que solide, et en même temps de son manque d'idées. En ce moment, j'en revois cinq ou six dans ma mémoire, tous si bien pourvus qu'ils auraient pu à bon droit s'élever jusqu'aux vues d'ensemble. Ils restaient à mi-chemin, ils ne concluaient pas. Ils n'éprouvaient

pas même le besoin d'ordonner leurs connaissances en une sorte de système ; ils n'avaient que des idées partielles, isolées ; ils ne se sentaient ni l'envie ni le pouvoir de les relier entre elles, sous quelque conception philosophique. — A cet égard, leur langue est le meilleur témoin ; il est très-difficile d'y traduire les abstractions un peu hautes. Comparée au français et surtout à l'allemand, elle ressemble au latin comparé au grec. Rien de plus naturel chez nous que cette formule : le beau, le bien et le vrai. Si on la rend en anglais littéralement, elle prend un aspect rébarbatif et bizarre [1]. Si on l'exprime par les mots usuels [2], elle n'est plus traduite exactement. Il manque à leur bibliothèque de mots toute une série de cases, celle du haut ; c'est qu'ils n'ont pas d'idées pour la remplir.

De là quelques inconvénients et plusieurs avantages. Les idées générales sont des cadres à compartiments, une fois que l'esprit les a formés, il n'a plus qu'à les appliquer pour embrasser d'un regard l'ensemble et les parties d'un sujet Ses opérations en deviennent beaucoup plus faciles et plus promptes, et si, de la spéculation, il passe à la pratique, il *organise* sans difficulté. Ce mot, qui date de la révolution et de l'empire, résume bien les facultés de l'esprit français, le succès de la raison ordonnatrice et distributive, les effets vastes et heureux de l'art qui consiste à simplifier, à classer, à déduire. Les penseurs de cabinet l'avaient cultivé au dix-huitième siècle ; il fut mis en pratique par leurs successeurs actifs aux assemblées et au conseil d'Etat.

[1] The Beautiful, the True, the Good.
[2] Beauty, Truth, Goodness.

Ses monuments sont le code civil, l'université, l'institution militaire, ecclésiastique, judiciaire, nos grandes administrations, les principales pièces de notre machine sociale. — Chez une nation où il manque, ses œuvres manquent aussi. Au lieu d'un code, elle a un monceau de précédents; au lieu d'une école de droit, une basoche de routine. J'entends des Anglais se plaindre de beaucoup de lacunes semblables. La législation est si ténébreuse, que chez eux, avant d'acheter un domaine, on prend au préalable un ou deux hommes de loi, qui n'ont pas trop d'un mois pour examiner les titres du vendeur et vérifier si l'acquisition ne fournira pas matière à chicanes. — C.., dit que l'état de plusieurs administrations, notamment de l'amirauté, est ridicule : désordre, sinécures, dépenses disproportionnées aux effets, lenteurs et conflits; le mécanisme est incohérent, parce qu'il n'est pas construit d'après un principe. — En toutes choses ils n'avancent et ne corrigent que par tâtonnements; ils n'apprennent les affaires qu'à force d'attention, de travail, de triture technique; ils sont purement empiriques, à la chinoise.

Par contre, lorsque l'acquisition des cadres généraux est aisée et précoce, l'esprit court risque de devenir paresseux; c'est le cas du Français. Souvent, au sortir du collége, presque toujours avant vingt-cinq ans, il possède ces cadres, et, comme ils sont commodes, il les applique à tout sujet; désormais il n'apprend plus, il se croit suffisamment muni. Il se contente de raisonner et fréquemment il raisonne à vide. Il n'est pas au fait, il n'a pas le renseignement spécial et concluant; il ne sent pas qu'il lui manque, il ne va pas le chercher, il répète des idées de vieux journal. Il oublie qu'il faut

toujours se tenir au courant, toujours grossir son bagage, pour n'être pas pris au dépourvu, et parer aux événements. Non-seulement les médiocres esprits sont chez nous entachés de ce défaut, mais les plus belles intelligences n'en sont point exemptes; je n'en connais que deux qui, ayant passé quarante ans, aient continué à s'enquérir et soient parvenues à se renouveler. — Au contraire, selon C..., la culture de l'Anglais est presque indéfinie; même dans l'âge mûr, il voyage, il s'informe, il complète et rectifie ses informations; il tâche, surtout en matière économique et politique, de maintenir son instruction au niveau du changement des choses. Par eux-mêmes, les faits lui plaisent; il est content de les noter et attentif à les retenir. Accumulés de la sorte, ils font un dépôt continu au fond de son esprit, et comme une solide couche de bon sens. Car quoique disjoints et peu apparents, ils sont là, ils ont leur poids efficace, ils pèseront sur les résolutions qu'il faudra prendre. Même borné et sans idées, l'homme s'écartera par une sorte d'instinct des trop grandes imprudences ; il sentira vaguement que l'utile est de tel côté, et non pas de tel autre. Les renseignements épars qu'il aura ramassés sur les Etats-Unis, sur l'Inde, sur la Chine, sur l'effet du suffrage universel ou de la liberté commerciale, l'inclineront d'avance vers le plus sage parti, et la libre discussion publique achèvera de le pousser dans le sens raisonnable. Ainsi disposé, il peut accepter une expédition comme celle d'Abyssinie, mais il n'aurait pas toléré une expédition comme celle du Mexique; il peut souhaiter qu'on élargisse par degrés le droit de suffrage, mais il répugnerait à l'accorder tout d'un coup à tous. De cette façon, il est en garde contre les aventures et

les théories ; sa constitution ne tombe pas aux mains des spéculatifs, ni ses affaires aux mains des casse-cou. — Tels sont les effets du bon sens public, pareils à autant de ruisseaux qui fertilisent les divers champs où ils coulent. On en a vu la source commune ; elle est un bassin profond, obscur, toujours rempli, toujours grossi d'apports nouveaux, je veux dire de faits positifs qui, accumulés, filtrés goutte à goutte, font un réservoir intarissable, et se déversent en cent petits courants salutaires sur tout le domaine de l'action.

Quand on loue chez les Anglais ce goût des faits, il faut noter qu'il s'agit des faits moraux comme des faits physiques ; ils sont observateurs zélés du dedans comme du dehors. — A ce sujet, je viens d'avoir en main deux longues lettres adressées à une amie par deux jeunes femmes mariées depuis un mois. Il est fâcheux que la discrétion empêche de les donner. Elles semblent faites exprès toutes deux pour montrer l'habitude innée et le talent héréditaire de l'observation précise, appliquée dans la première aux choses physiques, dans la seconde aux choses morales. — L'une décrit minutieusement la personne de son mari, sa taille, la couleur de ses cheveux, son teint, le *country seat*, les appartements, leur distribution, le mobilier, le parc, les sorties en voiture, le tout avec statistique de la fortune, des alliances, des voisins qu'on peut voir. — L'autre développe non moins exactement le détail de tous les sentiments qu'elle a traversés, depuis le jour où, pour la première fois, à un *archery-meeting*, elle vit son futur mari. — L'une et l'autre finissent à peu près de même : « Et maintenant, je suis la plus heureuse femme de l'univers. » L'une est vul-

gaire, l'autre est fine; l'une n'a que des yeux, l'autre sait regarder son cœur. Mais dans le délicat examen de conscience, comme dans le lourd catalogue descriptif, la lucidité et l'absence de phrases sont égales. Rien que des faits; nulle réflexion générale; dans le récit psychologique et dans la statistique positive, tout est document. Il est clair pour moi que leur seule envie était de renseigner leur correspondante, l'une sur sa situation sociale, l'autre sur son histoire intime, et que toute addition ou développement leur eût semblé bavardage vide.— A défaut de ces lettres, que le lecteur parcoure les romans anglais contemporains; le même esprit y est visible. Ce sont des paquets serrés de petits faits physiques et moraux, ceux-ci en plus grande abondance, et le plus souvent tout à fait précieux. En aucune littérature, on n'a mieux démêlé et suivi les sentiments, le travail souterrain par lequel se forme un caractère, l'éclosion lente d'une passion, d'un vice ou d'une vertu, la gradation insensible par laquelle, d'année en année, l'âme prend son pli. Eux seuls ont connu l'enfant et la façon dont l'enfant devient homme. Là-dessus, il faut lire les romans d'Eliot. Depuis Locke, la psychologie est indigène en Angleterre; elle y chemine côte à côte avec la statistique et l'économie politique. — Connaissance exacte de tous les dehors qui manifestent l'homme, divination exacte du dedans qui est l'homme, c'est par ces deux moyens qu'on parvient à une prévision à peu près juste et à un maniement à peu près sûr des choses humaines.

Sur ce terreau si riche poussent beaucoup de talents originaux, tous avec un autre aspect que chez nous, ceux-ci avec une pousse plus haute, ceux-là rabougris

et contournés. Parlons d'abord de celui qu'on attribue le plus volontiers aux Français, l'esprit (*wit*).

C'est l'art de dire les choses agréablement ; mes amis anglais trouvent qu'il fait partie du tempérament français. — Sir Henry Bulwer[1] demandait à deux petits villageois français, l'un âgé de sept ans, l'autre de huit, ce qu'ils comptaient faire lorsqu'ils seraient grands. L'un répond : « Je serai le médecin du village. — Oh! reprend l'autre, si mon frère est médecin, je serai curé. Il tuera les gens; je les enterrerai; de cette façon, nous aurons tout le village à nous deux. » — Un jour, à Besançon, j'écoutais deux soldats qui causaient couchés sur un talus ; l'un d'eux se lève en disant : « Allons, il est temps : à l'ouvrage ! — Bah ! dit l'autre, reste donc tranquille ; le sou viendra tout de même ! » — Un général allemand conte dans ses mémoires qu'un jour d'escarmouche on lui amène un hussard français avec une large estafilade sur la figure : « Eh bien, lui dit-il, mon pauvre garçon, vous avez donc reçu un coup de sabre ? — Bah ! c'est que ce matin on m'a rasé de trop près. » — Un écrivain ancien remarquait déjà que les deux qualités les plus recherchées des Gaulois étaient le courage et l'esprit[2], et son mot latin désigne très-exactement l'esprit de conversation, le talent de *faire des mots*, le goût des petites phrases vives, fines, imprévues, ingénieuses, dardées avec gaieté ou malice. — Les étrangers admirent beaucoup ce don ; ils disent qu'il a pour compagnon le goût, que tous deux sont chez nous universels et précoces. — Une petite ouvrière

[1] *France social, litterary, political*, p. 75.

[2] *Duas res industriosissime persequitur gens Gallorum, rem militarem et argute loqui.*

s'habille bien, a de jolies façons, un ramage agréable; un soldat, un ouvrier sont éveillés, avisés, ont bonne tournure, savent plaisanter; c'est l'*ingegno* du Midi, spontané, aisé, brillant. Celui du Nord est bien plus empêtré, tardif; ici l'homme du peuple est un lourdaud, tout au plus un lourdaud sensé, et la petite bourgeoise une caricature qui se charge de choses voyantes; il faut une culture bien plus longue pour les dégrossir. La civilisation ici n'est pas naturelle, mais acquise, et on n'en trouve les élégances et la beauté que dans la haute classe. Chez nous, on en découvre quelque chose dans toutes les classes, et cela répand beaucoup d'agrément et d'ornement sur la vie humaine.

Autant que j'en puis juger, ils ne savent pas s'amuser avec la parole. — Pour un Français, le meilleur moment de la vie, est, je crois, un après-souper, une soirée intime entre hommes bien élevés et intelligents. Il se fait alors chez tous un bouillonnement et un pétillement du sommet de la cervelle. Ils pensent et parlent du même coup, sur les plus hauts sujets, en sautant de l'un à l'autre, par petites phrases vibrantes, et leurs idées générales, vivement lâchées, voltigent comme un essaim. En deux heures, la causerie aventureuse a fait le tour du monde. Chacun a donné un résumé de sa pensée, en mots bouffons ou graves, avec excès, paradoxe et fantaisie, sans prendre ses saillies au pied de la lettre, ni chercher autre chose qu'une fête pour son esprit. Philosophie, science, morale, arts, littérature, tous les trésors de l'intelligence humaine y sont maniés, non en lingots pesants, en gros sacs, mais en jolies monnaies d'or portatives, bien gravées, qui scintillent et tintent avec un gai cliquetis entre des mains légères. — Il semble

qu'en Angleterre ces monnaies sont rares et, en outre, n'ont point cours. On les trouve trop minces, on suspecte leur aloi. On manie plus volontiers le métal brut et massif dont nous parlions tout à l'heure. La conversation est surtout instructive, et encore plus souvent absente. — De là plusieurs inconvénients, et entre autres l'ennui; car l'esprit a besoin de fêtes. En Italie il a l'opéra et l'amour, en Allemagne la philosophie et la musique, en France le feu d'artifice qu'on vient de décrire. Ici, rien au delà du travail consciencieux, de la production utile, du confortable sûr et commode. Ce n'est pas assez pour être heureux d'une bonne voiture, d'une maison bien tenue, d'une occupation régulière, d'un siége au parlement, d'une place très-probable dans le ciel. Parfois, parmi tous ces bonheurs, on bâille, on se sent morose. Alors on boucle sa malle, on monte en paquebot, on va devant soi pour chercher autre chose, quelque distraction, un rayon de soleil.

En revanche, à table, ils font beaucoup mieux que nous les discours suivis (*speeches*). On peut en lire chaque semaine dans les journaux; il s'en débite quantité à chaque dîner politique, géographique, économique, scientifique, aux repas de corporation, à ceux qu'on offre aux personnages éminents, aux hôtes illustres. — Je me rappelle un de ces diners auquel j'ai assisté, quoique indigne, en compagnie d'un de mes amis français, voyageur célèbre. Vers la fin, le président proposa la santé de la reine, puis tour à tour celle d'une quinzaine de personnes présentes. — « J'ai l'honneur de vous proposer la santé de notre éminent convive, un tel. » — Puis quelques phrases d'éloges, le tout correctement débité avec une gravité cordiale, et çà et là une pointe d'*humour*. Pour

moi, je l'admirais beaucoup de si bien dire, mais surtout de ne point paraître ennuyé.—Sur ce mot d'introduction, le convive se levait et prenait la parole. — « Je remercie l'assemblée des gentlemen ici présents et notre honorable président de la distinction si flatteuse, etc. » — Ici quelques développements qui varient selon le voyageur interpellé. L'homme du Nil promet son assistance à la première expédition qui cherchera les sources du fleuve. L'homme du pôle dit que s'il a pu hiverner dans les glaces, c'est grâce au régime rude de l'éducation anglaise et à la pratique du sport. L'homme de l'Australie occidentale remarque qu'il y a là une place pour des colonies anglaises. En outre, chacun sonne sa petite fanfare sur l'énergie de la race saxonne, sur la propagation de la civilisation anglaise, sur l'avenir de l'humanité, sur les progrès de la science. Les assistants applaudissent en frappant sur la table de leurs mains et de leurs couteaux ; on crie : *Hear! hear!* on pousse deux, trois, quatre hurras. Quelques-uns montent sur leur chaise, et saluent l'orateur en élevant leur verre ; la belle humeur devient contagieuse, et le brouhaha est complet. — Sur cet orchestre un peu gros, les discours qui se succèdent font des solos appropriés. Les lieux communs dont ils se composent ne détonnent pas, on n'est pas rebuté de leur vulgarité, ni ennuyé de leur sérieux, ni choqué de leur solennité ; du moins les convives anglais sont montés au diapason. Mon ami le voyageur français n'a pas voulu faire chorus : il a glissé un mot à l'oreille du président pour être dispensé du discours. — « Pourquoi évitez-vous votre tour? » lui ai-je demandé? — « Ce que je dirais serait en dehors de leur goût, ou en dehors du mien. » — Il répugne à la période

soutenue ; il y voit une sorte d'affectation, surtout au dessert ; il aime mieux jeter un mot fin, suivre avec son voisin une conversation moqueuse, indiquer son idée à mi-voix, avec un sourire. Ici, on ne l'indique pas, on l'explique ; on la veut développée, énergique ; on en supporte tout l'accent et tout le poids, même à table.— Je suppose qu'ils ont du plaisir à sentir leurs nerfs secoués et leurs volontés remuées par une émotion collective : un dîner de ce genre est très-voisin d'un meeting, et aboutit plus ou moins expressément à une résolution, à une souscription, à une propagande et à des actes.

Un journal aigre dit qu'on ne peut parler français sans mentir ; la langue exagère : « Mille remercîments! J'en suis enchanté ! Un homme charmant ! » Il oublie que l'auditeur en rabat ce qu'il faut. — A vrai dire, notre conversation et notre style écrit sont remplis d'indications, de sous-entendus et de nuances. Il me semble que la Fontaine, madame de Sévigné, Voltaire, Montesquieu, Courier ne peuvent être bien traduits en anglais. Leur parfum s'évapore, leur grâce se fane, leur vivacité s'alourdit. Dernièrement, une revue grondait contre *la Vie de Jésus*, contre « ces belles phrases ambiguës qui semblent dire une chose délicate et disent deux choses opposées. » Beaucoup d'Anglais ne comprennent rien à ces finesses, et accusent notre littérature de fausseté, parce que leur sens littéraire est obtus. — En revanche, nous pourrions leur répondre qu'ils ne peuvent discuter sans boxer. La polémique est chez eux d'une rudesse extraordinaire ; ainsi conduite, elle aboutirait en France à des duels quotidiens. Heureusement on admet ici que le duel est absurde, et que jamais un article injurieux

n'impose ou ne justifie l'appel à l'épée. Leurs débats ressemblent à leurs assauts de boxe ; les combattants, après s'être tour à tour meurtris et jetés par terre, se donnent la main sans rancune. En quelques mois de lecture, on s'y fait, et l'on finit par trouver que la brutalité du langage est amplement compensée par la franchise de l'accent, par l'énergie de la conviction, par la solidité du raisonnement, par la sincérité de l'indignation, per le souffle viril et continu de l'éloquence.—Ce n'est point à dire qu'ils manquent d'esprit ; ils en ont un à leur usage, à la vérité peu aimable, mais tout à fait original, de saveur puissante, poignante et même un peu amère, comme leurs boissons nationales. Ils l'appellent *humour;* en général, c'est la plaisanterie d'un homme qui, en plaisantant, garde une mine grave. Elle abonde dans les écrits de Swift, de Fielding, de Sterne, de Dickens, de Thackeray, de Sydney Smith ; à cet égard, le *Livre des Snobs* et les *Lettres de Peter Plymley* sont des chefs-d'œuvre. On en trouve aussi beaucoup, de la qualité la plus indigène et la plus âpre, dans Carlyle. Elle aboutit tantôt à la caricature bouffonne, tantôt au sarcasme médité. Elle secoue rudement les nerfs, ou s'enfonce à demeure dans la mémoire. Elle est une œuvre de l'imagination drôlatique ou de l'indignation concentrée. Elle se plaît aux contrastes heurtés, aux travestissements imprévus. Elle habille la folie avec les habits de la raison ou la raison avec les habits de la folie. Henri Heine, Aristophane, Rabelais et parfois Montesquieu sont, hors de l'Angleterre, ceux qui en ont eu la plus large dose. Encore faut-il chez les trois derniers en retirer un élément étranger, la verve française, la joie, la gaieté, sorte de bons vins qu'on ne récolte que

dans les pays du soleil. — A l'état insulaire et pur, elle laisse toujours un arrière-goût de vinaigre. L'homme qui plaisante ainsi est rarement bienveillant et n'est jamais heureux; il sent et accuse fortement les dissonances de la vie. Il ne s'en amuse pas; au fond il en souffre, il s'en irrite. Pour étudier minutieusement des grotesques, pour prolonger froidement une ironie, il faut un sentiment continu de tristesse et de colère. C'est dans les grands écrivains qu'on doit chercher les spécimens parfaits du genre; mais il est tellement indigène qu'on le rencontre tous les jours dans la conversation ordinaire, dans la littérature, dans les débats politiques, et qu'il est la monnaie courante du *Punch*. En voici un exemple pris au hasard dans un numéro que je viens de lire :

Lettre d'un secrétaire de la trésorerie à un membre du parlement.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

« Cher monsieur,

« Lord P... m'a remis la lettre dans laquelle, vous lui faites observer que la session est presque finie, que vous avez prêté à la politique de Sa Seigneurie un concours aussi judicieux que constant et que vos services méritent une récompense sous forme d'une place.

« En réponse à votre lettre, je vous demande la permission de faire observer que votre première proposition est la seule sur laquelle le gouvernement de Sa Majesté ait l'honneur et le plaisir de se trouver d'accord avec

vous, et, personnellement, j'ai l'honneur d'être, cher monsieur,

« Votre très-fidèle et dévoué serviteur. »

Aimez-vous l'*ale?* Buvez-en, votre palais y prendra goût; la boisson est saine et, en somme, fortifiante. De même, la plaisanterie anglaise.

Visite à Kensington Musæum, à la National Gallery, et plus tard à l'Exposition. Toute la peinture anglaise, ancienne et moderne, y a été rassemblée; de plus, j'ai vu à Paris deux expositions des peintres anglais contemporains. Nul document n'est plus abondant, plus instructif, pour montrer les goûts de l'esprit anglais en fait de beauté physique; voici des traits qui sautent aux yeux.

Rareté et faiblesse de la peinture héroïque, des figures nues ou drapées à l'antique ou à l'italienne; quelques tableaux religieux bien artificiels; quelques vastes machines sentimentales et historiques, point solides, *Edith au cou de cygne*, par Hilton, la *Mort du général Wolf*, par West. La grande et noble peinture classique, le sentiment du beau corps compris et aimé à la manière de la Renaissance, le paganisme correct ou savant que David et M. Ingres ont continué en France, n'a jamais pris racine chez eux. Leur école est une branche de l'école flamande, une branche noueuse, rabougrie, qui finit par avorter, mais d'une façon tout à fait originale.

Par Lely et Kneller, ils procèdent de van Dyk. Au dix-huitième siècle, plusieurs d'entre eux, Gainsborough, Reynolds, gardent dans les grands portraits et dans le paysage un vif sentiment de la couleur et de la chair flamandes. Ce sont des hommes du Nord qui, d'après les maîtres d'Anvers, persistent à comprendre l'homme, la nature et la poésie physique de la contrée humide. — De Gainsborough, *Nancy Parsons*, *Lady of Dustanville*, l'*Enfant en bleu;* d'autres portraits encore, *the Watering Place*, *the Market Cart*, des marines : les carnations sont molles et claires, les tons de la soie bleue ou jaune pâle sont doux et fondus, les blancheurs des collerettes froissées s'harmonisent avec ceux du visage, les lointains s'enfoncent dans une vapeur vague, les objets se détachent du fond non par la précision de leurs contours, mais par la gradation de leurs teintes ; ils émergent insensiblement de l'air trouble. Il a toutes les richesses, toutes les mélancolies, toutes les sensualités délicates, toutes les caresses pénétrantes et ménagées de la couleur. — De Reynolds, *Miss Price*, *Lady Elisabeth Forster*, *Miss Boothby*, *Georgina Spenser*, *Duchess of Marlborough*, *Marquess of Hasting*, *Marquess of Rockingham*, *Mistress Stanhope*, *Lord Heathfield*, *the Banished lord*, *la Sainte-Famille*, *les Grâces;* il est de la même école et aussi un peu de celle de Rembrandt, mais plus moderne. — Les excellentes estampes à la manière noire, et dans lesquelles tant de portraits du dix-septième siècle et du dix-huitième ont été reproduits, montrent aussi le sentiment hollandais du clair et de l'obscur raccordés par un estompage de noirceurs vagues. — Il y a quelque chose du coloris flamand dans les tableaux de Hogarth, moins durs et prosaïques que ses gravures, et

on peut en trouver un reste dans Constable, Wilkie, Lawrence et Turner.

Mais, dès l'origine, la séve anglaise a pénétré dans l'écorce flamande, et y témoigne de sa présence par des effets de plus en plus marqués. Le peintre cesse d'être simplement peintre ; l'âme, la pensée, le dedans invisible le préoccupent autant que le corps vivant, et bientôt davantage. Il montre le caractère moral, tantôt la nuance de mélancolie, tantôt la profonde rêverie pensive, tantôt la distinction et la hauteur aristocratique. — Le *Jeune garçon en bleu* de Gainsborough a déjà cette physionomie expressive et toute moderne par laquelle une œuvre pittoresque dépasse les limites de la peinture. Sa Musidora a les pieds si fins et la tête si intelligente qu'elle n'est plus une baigneuse, mais une dame. — De même Reynolds est un descendant de van Dyk, mais lointain, tellement affiné et spiritualisé qu'il semble séparé de son aïeul par tout un monde. Ses *Trois Grâces* n'ont rien de naïf et de primitif ; quelque chose d'âpre et de patricien dans leur attitude et dans leur regard laisse reconnaitre en elles des *ladies;* malgré leur costume de déesses, on sent vaguement qu'elles doivent avoir un carrosse, un intendant et quinze domestiques en culotte jaune. Son *Lord exilé* est une élégie sentimentale dans le goût de Young. Ses grands seigneurs ne sont plus des cavaliers tranquilles, parés, bons pour le coup de pistolet et pour le bal, non pour autre chose; cette simplicité de la pure et vraie peinture ne lui a pas suffi ; il s'est ingénié, il a compris la complexité de l'homme intérieur ; il s'est dit « qu'on ne met jamais dans une tête plus qu'on ne trouve dans la sienne propre, » et, muni de sa réflexion, il a peint des âmes réfléchies. — Par degrés,

le moral va se subordonner au physique ; la peinture deviendra une psychologie ; la sensation des yeux sera traitée en accessoire, et la toile peinte ne sera qu'un premier plan, un rideau, derrière lequel l'intelligence et l'âme apercevront au loin des idées, des intentions, des leçons, des études de caractères et de mœurs.

C'est Hogarth qui le premier proposa et mit en œuvre cette théorie. — Selon lui, pour qu'un type physique soit intéressant, il faut qu'il soit l'expression et la saillie d'un type moral. De fait, il a traité la peinture en romancier moraliste, à la façon de de Foe, de Richardson, et ses tableaux sont des prédications contre le vice. Devant eux, on oublie la peinture, on assiste à une tragédie ou à une comédie intime. La figure, le costume, l'attitude, les accessoires sont des résumés de caractères, des abrégés de biographie. Ils font une série concertée ; ils composent une histoire progressive ; ils sont les illustrations d'un texte sous-entendu ; à travers eux, chapitre à chapitre, on lit ce texte. Voyez dans le *Mariage à la mode* le geste douloureux du vieil intendant qui prévoit la ruine de la maison et s'en va les mains levées au ciel ; la bêtise brutale et sensuelle du galant qui, étalé sur un fauteuil, chante à plein gosier pendant qu'on l'attife. L'esprit suit les précédents, les conséquences, comprend leur nécessité, et conclut comme au sermon. — Moins concluantes, mais aussi littéraires sont les œuvres de Wilkie, *the Village festival*, *the Blind Fiddler*, *the Parish Beadle*, *Blindman's Buff*, *a Wedding* ; c'est un peintre de la vie humble, un Teniers, si vous voulez, mais un Teniers réfléchi, observateur, penseur, en quête de types intéressants et de vérités morales. Ses tableaux fourmillent d'intentions ingénieuses, de satires gaies,

de documents instructifs, comme l'*Antiquaire* de Walter Scott, où l'*Adam Bede* d'Eliot. Il donne à penser et il amuse, mais en dehors de la peinture, et, autour de lui, quantité d'autres sont comme lui des écrivains ou des poëtes dévoyés.

Parmi ces artistes qui se méprennent, l'un des grands et des plus égarés est le paysagiste Turner. Nulle part on ne voit plus clairement l'erreur d'un talent qui, devant parler aux sens, entreprend de parler à l'intelligence et à l'âme. Sa collection emplit trois salles. Il y a de lui des paysages très-beaux, simples et grandioses, où l'on trouve un sentiment profond et, j'ose dire, auguste de la nature vivante, *Knighton's Bank*, *Frosty Morning*, *Bligh Sands*, *Cattle in Water*, *Saint-Mawes Cornwall;* mais ils sont de sa première manière. — Par degrés, la sensation de l'œil, l'effet optique lui ont paru secondaires; les émotions et les rêveries de la cervelle spéculative et raisonnante ont pris l'empire; il a voulu peindre de gigantesques épopées, philosophiques et humanitaires; il s'est cru le premier des hommes, et l'on me dit qu'il est mort fou. En tout cas, sa peinture est devenue folle, à peu près comme la prose et la poésie de Victor Hugo. *Apollon tuant Python*, l'*Armée d'Annibal dans les Alpes*, *Pendant un orage*, le *Déluge*, le *Feu de Sodome*, *la Lumière et la couleur le lendemain du déluge*, *la Pluie*, *la Vapeur et la Vitesse en chemin de fer*, le *Bateau à vapeur par une tourmente de neige*, trente ou quarante autres, rassemblés soigneusement par lui-même et ordonnés d'après ses instructions dans un local distinct, sont un gâchis inextricable, une sorte d'écume fouettée, un fouillis extraordinaire où toutes les formes sont noyées. Mettez un homme dans un brouil-

lard, au milieu d'une tempête, avec le soleil dans les yeux et le vertige dans la tête, et transportez, si vous pouvez, son impression sur la toile ; ce sont les visions troubles, les éblouissements, le délire d'une imagination qui se détraque à force d'efforts.

Aujourd'hui, par l'exagération croissante de la vie cérébrale et mentale, le centre de gravité qui donnait à l'art son assiette s'est tout à fait déplacé. Les peintres anglais se rattachent encore aux maîtres hollandais par quelques affinités extérieures, par la petite dimension de toiles, par le choix des sujets, par le goût du réel, par l'exactitude et la minutie du détail. Mais l'esprit a changé, et leur peinture n'est plus pittoresque. — Comparez, par exemple, aux animaux de Potter ceux de Landseer si soignés, si étudiés, notamment ses cerfs et ses chiens. Le peintre anglais n'aime pas l'animal en lui-même, à titre d'être vivant, ni surtout à titre de forme en relief ou de tache colorée qui s'harmonise avec ses alentours ; il voit au delà, il a médité, il raffine. Il humanise ses bêtes, il a des intentions philosophiques, morales, sentimentales. Il veut suggérer une réflexion, il agit en fabuliste. Sa scène peinte est une sorte d'énigme dont le mot se trouve écrit au bas, par exemple, *la Paix et la Guerre*, *la Dignité et l'Impudence*, *Low life and High life*, *Alexandre et Diogène*, un *Dialogue à Waterloo*, tout cela exprimé par des types et attitudes de chiens. — Même procédé dans ceux qui font des figures. L'essentiel pour eux est l'anecdocte, le petit roman, l'historiette littéraire, la scène de mœurs qu'ils prennent pour sujet. L'agrément, l'harmonie, la beauté des lignes et des tons restent accessoires ; tels Maclise, Leslie, Hunt, et l'un des plus

célèbres, Mulready. J'ai vu vingt tableaux de lui, *Premier amour*, *le Loup et l'Agneau*, *Ouvrez la bouche et fermez les yeux*, le *Combat interrompu*, le *Frère Cadet*, la *Femme du ministre de Wakefield*. On n'est pas plus expressif, on n'a jamais dépensé plus d'efforts pour parler à l'esprit à travers les sens, pour bien illustrer une idée ou une vérité, pour ramasser sur une surface de douze pouces carrés un plus gros tas d'observations psychologiques. Quels critiques patients et pénétrants! quels connaisseurs de l'homme ! que d'habiles combinaisons ! quelle aptitude à traduire le moral par le physique! quelles admirables vignettes ils auraient faites pour une édition de Sterne, de Goldsmith, de Crabbe, de Thackeray, d'Eliot ! Je trouve çà et là des chefs-d'œuvre en ce genre, par exemple de Johnston, *Lord et lady Russel recevant l'eucharistie*. Lord Russel va monter sur l'échafaud ; sa femme le regarde en plein visage pour savoir s'il est réconcilié avec Dieu. Ce regard intense d'épouse et de chrétienne est admirable ; elle est rassurée maintenant, tranquille sur le salut de son mari. Mais quel dommage qu'au lieu d'écrire, ils aient voulu peindre !

Dans cet effort prodigieux de l'attention concentrée tout entière sur le moral de l'homme, leur sensibilité optique s'est émoussée et désaccordée. Je ne crois pas qu'on ait jamais fait des tableaux aussi désagréables à l'œil. On n'imagine pas des effets plus crus, une coloration plus exagérée et plus brutale, des dissonances plus violentes et plus criardes, des mélanges de tons plus faux et plus durs. — De Hunt, les *Deux gentilshommes de Vérone*, avec des arbres bleuis qui tranchent sur le brun des terrains, et des habits écarlates ;

un *Christ la nuit avec une lanterne*, dans une atmosphère jaune verdâtre comme celle qu'on aperçoit dans une eau trouble lorsqu'on remonte après un plongeon. — De Millais, les *Filles de Noé sortant de l'arche;* il faut voir le violet de la robe et la façon dont il est relevé par ses alentours. — De Crow, *Pope présenté à Dryden*, jaquettes bleu clair, habits de velours rouge, haut et âpre relief des accessoires, on dirait d'une gageure. — De Mulready, des *Baigneuses* qui semblent en porcelaine. — De Millais, *Sainte Agnès-Ève*, une dame décolletée en grande toilette, qui, par un effet calculé de crépuscule, est teinte, ainsi que toute la chambre, d'un vert cadavérique. — De toutes parts des paysages où des coquelicots sanglants font des trous dans des gazons vert perroquet, des pommiers en fleurs où le blanc dur des pétales sur la noirceur des branches est une douleur pour l'œil, un cimetière vert-pré en plein soleil, où chaque brin d'herbe accuse son luisant comme ferait une lame de canif, des couchers de soleil qu'on prendrait certainement pour des feux d'artifice. Certainement l'état de leur rétine est particulier. — Pour s'en rendre compte, on cherche des analogies, et on en trouve dans vingt détails de la vie courante, dans les tons rouges, violacés, lie de vin, vert cru dont ils enluminent la couverture et les images de leurs livres d'enfants, dans la toilette voyante et chargée de leurs femmes, dans le spectacle que leurs prairies, leurs fleurs, leur paysage présentent sous une subite flambée de soleil. Peut-être faut-il admettre que dans chaque pays les dehors des choses font l'éducation de l'œil, que ses habitudes forment ses goûts, qu'une affinité secrète arrange les couleurs du décor artificiel d'après les couleurs du spectacle natu-

rel. Ici, en effet, la toilette par son lustre, par sa fraîcheur, par son opulence, par ses disparates, fait penser à l'éclat, à la jeunesse, à la magnificence, aux contrastes de la végétation et de ses aspects. On pourrait découvrir des ressemblances entre leurs soies mauves et violettes et les couleurs changeantes de leurs lointains et de leurs nuages, entre leurs écharpes de gaze, leurs châles de dentelle vaporeuse et les brumes pâles ou splendides de leurs horizons. — Mais quantité d'effets harmonieux dans la nature sont déplaisants dans la peinture; ils ne peuvent pas être transportés sur la toile; du moins ils ne peuvent pas y être transportés tout crus. En cet état, ils font dissonance, faute des alentours avec lesquels ils s'accordaient. Car plusieurs des ressources dont dispose la nature manquent à la peinture, entre autres le plein soleil, la vraie lumière, l'éclat du jour sur l'eau, le scintillement des rayons sur une feuille verte. Ce sont là des valeurs suprêmes qui se subordonnent toutes les autres, et leur ôtent leur accent trop dur; privées de ce tempérament, les autres choquent comme un accord dans lequel on aurait omis la note supérieure. Il faut donc les transposer pour les exprimer; aucun peintre, aucun artiste n'est un pur copiste; il invente même quand il se borne à traduire; car ce que la nature exécute par un système de moyens et de valeurs, il est obligé de le rendre par un autre système de valeurs et de moyens. — Telle est l'erreur des peintres anglais contemporains; ils sont fidèles, mais littéralement. Quand on a vu leur pays, on trouve que la plupart de leurs effets sont vrais. Voilà bien un gazon anglais avivé par la pluie récente. Voilà bien leur ciel blanc du matin, le luisant des sables à la marée basse, le vert aigre ou violacé de vagues

moutonnantes. Voilà bien les bosselures des épis sur la teinte blond pâle des moissons, la pourpre rutilante des bruyères éparses dans un *common* solitaire. A la réflexion, on ne conteste pas l'exactitude ; bien mieux, on se rappelle qu'en présence du paysage réel, on a éprouvé du plaisir, et l'on s'étonne d'éprouver du déplaisir en présence du paysage peint. C'est que la traduction n'a été qu'une transcription. C'est que, pour être fidèles sur un point, ils ont été infidèles dans l'ensemble. Avec une conscience d'ouvriers méticuleux, ils ont reporté une à une sur la toile les sensations brutes de leur œil. Cependant ils rêvaient, ils moralisaient, ils suivaient en poëtes les émotions douces ou mélancoliques que le paysage réel éveillait dans leur âme. Mais, entre l'ouvrier et le poëte, l'artiste a manqué. On loue leur patience, on sent que devant leur original on serait touché ; mais leur copie n'est qu'un *document suggestif*, et on la quitte volontiers parce qu'elle est laide.

Un homme s'est rencontré pour les justifier et pour ériger leur pratique en théorie. John Ruskin, admirateur et ami de Turner, écrivain convaincu, passionné, original, très-compétent, très-studieux, très-populaire et d'un génie tout à fait anglais. Rien de plus précieux que des impressions personnelles, indépendantes, bien coordonnées, lorsqu'elles sont, comme les siennes, bravement exprimées; elles nous font réfléchir sur les nôtres. Il n'est personne à qui les livres de Ruskin, *Modern painters*, *Stones of Venice*, ne donnent à penser. — Son premier principe est qu'il faut aimer avec enthousiasme la vérité vraie et le détail caractéristique : « Chaque classe de terrains, de roches, de nuages, doit être connue par le peintre avec une exactitude de géologue

et de minéralogiste... Quand Salvator met sur son premier plan une chose de laquelle je ne puis dire si elle est du granit, de l'ardoise ou du tuf, je déclare qu'il n'y a là ni union harmonieuse, ni simplicité d'effet, mais seulement monstruosité pure. » Titien avait la fidélité botanique. « Dans son *Bacchus avec Ariane*, le terrain de devant est occupé par l'iris bleu commun, l'aquilegia et la capparis spinosa... Celui de la *Pêche miraculeuse*, par Raphaël, est couvert de cette sorte de chou marin qu'on nomme crambe maritima, »et toutes ces plantes sont peintes avec une vérité scrupuleuse. — Mais, pour produire la beauté, la vérité n'est qu'un moyen : l'art va au delà ; son emploi propre est d'évoquer des émotions supérieures. Il ne lui suffit pas non plus de produire le plaisir sensible. « Ce plaisir peut bien être la base de l'impression, mais il faut de plus qu'il soit accompagné par un mouvement de joie, puis par un sentiment d'amour pour l'objet peint, puis par une perception de la bonté d'une intelligence supérieure, et enfin par un élan de gratitude et de vénération pour cette intelligence... Aucune impression ne peut être à aucun égard considérée comme une impression de beauté, si elle n'est composée de ces émotions ; de même nous ne pouvons pas dire que nous avons l'idée d'une lettre, si nous n'en percevons que le parfum et la belle écriture, sans en comprendre le contenu et l'intention. » — Voilà bien l'esthétique d'un homme du Nord spiritualiste et protestant ; et tous ses jugements y sont conformes. Peu lui importe la peinture pittoresque ; la sensation agréable de l'œil n'a pas d'importance pour lui. « Les anciens peintres de paysage n'ont eu que des qualités mécaniques et techniques, je veux parler de

Claude Lorrain, de Gaspar Poussin, de Salvator Rosa, de Cuyp, de Berghem, Ruysdaël, Hobbéma, Teniers (dans ses paysages), Paul Potter, Canaletto et les divers Van-quelque chose et Back-quelque chose, spécialement ceux qui ont diffamé la mer[1]. La plupart de ces paysagistes de profession, dans l'école hollandaise, n'ont d'autre but que d'étaler leur habileté manuelle. Le meilleur patronage qu'un monarque pourrait exercer sur les arts serait de faire collection de leurs toiles dans une galerie et d'y mettre le feu. » Là-dessus, bien des gens souhaiteront que M. Ruskin, sous aucun prétexte, ne soit nommé roi. — Contre la peinture italienne, contre son esprit, contre son culte du corps athlétique et parfait, il est aussi rude. Selon lui, les mythologies et les nudités qui en font la moitié, n'ont été peintes que pour flatter la sensualité; leur place est à côté des ballets d'opéra. Avant Raphaël, « l'art était employé pour mettre en lumière la religion; avec lui, la religion fut employée pour mettre l'art en lumière... La reine couronnée du Perugin devient une simple mère italienne, la *Vierge à la chaise*. Ce n'était pas là un changement sain. Le mobile de l'artiste n'était plus l'amour de la vérité, mais l'orgueil. Il pensait à la Madone comme à un sujet convenable pour étaler des ombres transparentes, des teintes adroitement choisies, des raccourcis scientifiques, comme à une belle femme qui, si elle était bien peinte, serait une pièce agréable d'ameublement pour le coin d'un boudoir, et qu'on pourrait former en combinant les beautés des plus jolies contadines... Voilà ce que Raphaël pensait de la Madone. » — Un peu plus loin, Rus-

[1] Sans doute l'admirable G. van de Velde et Backhuysen.

kin décrit avec foi et terreur l'apparition de Jésus marchant sur le lac au-devant de Pierre, et il oppose le carton de Raphaël à la scène réelle. « Remarquez les cheveux bien bouclés et les sandales proprement liées de ces hommes qui ont été toute la nuit sur l'eau, dans les brouillards de la mer et sur le pont fangeux. Remarquez leurs habits si incommodes pour la pêche, leurs manteaux qui traînent à un pied derrière eux, leurs belles franges, Pierre surtout qui, enveloppé de plis et de franges, prend son essor pour s'agenouiller et tenir ses clefs avec grâce..., tout le groupe des apôtres, non pas rassemblés autour du Christ comme cela devait être mais éparpillés en une ligne de manière à se faire voir tous... Au delà, un beau paysage italien plein de villas et d'églises...Nous sentons que notre croyance, notre foi en cet événement, s'évanouit tout à fait ; ce n'est plus qu'une légende absurde, un salmigondis usé de franges, de bras musculeux, de têtes frisées de philosophes grecs... Tout ce que les hommes se seraient imaginé à leur propre usage pour se figurer cette histoire vraie, si extraordinaire et étrange, avec sa sévérité infinie, sa tendresse infinie, sa variété infinie, se trouve effacé comme d'un coup d'éponge par les élégances vides de Raphaël. » — Il est aisé de condamner un peintre, même un très-grand peintre, quand on lui impose un but qu'il n'a pas ; Raphaël songeait à faire de beaux hommes graves, bien bâtis, bien posés, bien groupés, bien drapés, et ne songeait pas à autre chose. — M. Ruskin lui reproche d'avoir fait de saint Paul un Hercule méditatif appuyé sur une épée de conquérant, et il ajoute qu'aucun artiste n'a encore peint le vrai saint Paul. Il vaut mieux qu'on ne l'ait pas peint ; « ce laid petit

juif[1] » n'était beau que par l'âme, et son âme est dans ses *Lettres*. Raphaël avait raison ; à l'inverse de la littérature, la peinture, ayant le corps vivant pour objet, ne représente l'âme qu'indirectement et comme accessoire. M. Ruskin demande au second art les effets du premier. « Dans la *Construction de Carthage*, par Turner, le principal objet du premier plan est un groupe d'enfants qui s'amusent à faire voguer de petits bateaux. » Selon lui, voilà une pensée des plus hautes, digne de la poésie épique ; car ce jeu d'enfants montre l'aptitude maritime et la puissance future de Carthage. Au contraire, dit-il, « dans des sujets analogues, Claude introduit ordinairement des gens qui portent des coffres rouges garnis de serrures de fer, et se complaît avec un plaisir enfantin à rendre le lustre du cuir et les ornements du métal. » Mais si le ton rouge et le luisant sont des repoussoirs, des compléments, des valeurs utiles pour arrêter ou retenir ou préparer le regard, et comme une gamme de cor ou de hautbois dans une symphonie? Celui qui supprime la gamme n'a pas d'oreilles ; celui qui supprime le luisant ou le rouge a-t-il des yeux?

Ainsi le fait, la chose réelle, l'objet matériel et physique, étudié pour lui-même, avec sa physionomie propre et son détail le plus complet, transporté intact et scrupuleusement sur la toile, si exactement rendu et encadré qu'un savant spécial, botaniste ou géologue, trouverait dans le tableau un document ; rien pour le décor, pour la volupté des sens, pour les secrètes exigences de l'œil ; au delà, et comme contre-coup et compensation, les impressions de la personne morale, le dialogue silen-

[1] Expression de M. Renan.

cieux de l'âme et de la nature, le retentissement sourd et prolongé d'un *moi* profond plein de cordes vibrantes, d'une grande harpe intime qui répond par des sonorités imprévues à tous les chocs du dehors : voilà l'objet de l'art. Pour eux, ce moi puissant est le principal personnage du monde. Invisible, il se subordonne et se rallie toutes les choses visibles ; leur mérite est d'avoir un sens pour lui, de correspondre à quelque chose en lui, d'ébaucher ou d'achever en lui quelque émotion latente[1]. L'être spirituel est le centre auquel le reste aboutit. — Pour avoir pris une place si dominante, il faut qu'il soit bien fort et bien absorbant. Il l'est en effet, et on s'en aperçoit quand on considère les principaux traits du caractère anglais, le besoin d'indépendance, la capacité d'initiative, la volonté énergique et opiniâtre, la véhémence et l'âpreté des passions concentrées et contenues, les rudes frottements muets des rouages intérieurs, le vaste et tragique spectacle qu'une âme complète se fournit à elle-même, l'habitude de regarder en soi, le sérieux avec lequel ils ont toujours considéré la destinée humaine, leurs préoccupations morales et religieuses, toutes les traces des facultés et des instincts qui se sont manifestés jadis sous la main de Shakspeare et dans le cœur des puritains. A ne prendre que les modernes, on pourrait dire que, dans chaque Anglais, il y a quelque chose de Byron, de Wordsworth et de Car-

An artist....
Who peints a tree, a leaf, a common stone,
With just his hand, and finds it suddenly
A-piece and conterminous to his soul.
Why else do those things move him, leaf, or stone?

(*Aurora Leigh*, 303.)

lyle, trois esprits bien différents et pourtant semblables en un point qui est une force et une faiblesse, et que, faute d'autres termes, je me risque à nommer l'hypertrophie du moi.

Pour une âme ainsi disposée, la véritable expression est la poésie. Autant ils sont médiocres dans les autres arts, autant ils sont grands dans celui-ci. A mon sens, il n'y en a point qui vaille la leur, qui parle si fortement et si nettement à l'âme, qui la remue plus à fond, en qui les mots soient si chargés de sens, qui traduise mieux les secousses et les élans de l'être intérieur, dont la prise soit aussi efficace et aussi poignante, qui saisisse en nous les cordes personnelles et profondes pour en tirer des accords si magnifiques et si pénétrants. — A cet égard, il serait trop long de passer en revue leur littérature : je n'en veux citer qu'un poëme récent, *Aurora Leigh*, par Élisabeth Barrett Browning, œuvre étrange qui est un chef-d'œuvre ; encore n'ai-je pas de place pour dire combien, après vingt lectures, il me paraît beau. — C'est la confession d'une âme généreuse, héroïque, passionnée, en qui le génie surabonde, dont la culture a été complète, philosophe et poëte, qui habite parmi les plus hautes idées et dépasse encore l'élévation de ses idées par la noblesse de ses instincts, toute moderne par son éducation, par sa fierté, par ses audaces, par le frémissement continu de sa sensibilité tendue, montée à un tel ton que le moindre attouchement éveille en elle un orchestre immense et la plus étonnante symphonie d'accords. Rien qu'une âme, et son monologue intime, le chant sublime d'un grand cœur de jeune fille et d'artiste, attiré et heurté par un enthousiasme et un orgueil aussi forts que le sien, le contraste

soutenu de la voix féminine et de la voix mâle qui, à travers les explosions et les variations du même motif, vont s'écartant et s'opposant toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin, rapprochées tout d'un coup, elles s'unissent en un long duo, douloureux, délicieux, d'un accent si exalté et si intense qu'il n'y a rien au delà. — Autrefois, l'épopée roulait sur des fondations et des destructions de cités, sur des combats de dieux ; elle roule ici sur des combats d'idées et de passions, sur des transformations de caractères. Elle a pris pour matière, au lieu du dehors, le dedans ; et, si large que soit le cadre épique, le dedans est assez riche, assez grand pour le remplir. Les agitations d'une âme si pleine et si vivante valent des chocs d'armées. A défaut de légendes et d'apparitions divines, elle a ses divinations de l'infini, ses rêves et ses aspirations qui embrassent le monde, sa conception orageuse ou lumineuse de la beauté et de la vérité, son enfer et son ciel, ses visions éblouissantes, ses perspectives idéales qui s'entr'ouvrent, non point comme celles d'Homère au-dessus d'une tradition, non point comme celles de Dante au-dessus d'un dogme, mais sur les cimes des plus hautes idées modernes, pour se rassembler plus haut encore autour d'un sanctuaire et d'un dieu. Rien d'officiel dans ce dieu ; c'est celui de l'âme, d'une âme fervente et féconde, en qui la poésie devient une piété, qui amplifie hors d'elle ses propres instincts nobles et répand sur la nature infinie son sentiment de la beauté sainte. — Tout cela est exprimé par un style d'espèce unique, qui est bien moins un style qu'une notation, la plus hardie, la plus sincère, la plus fidèle, créée à chaque instant sur place et de toutes pièces, en sorte que jamais on ne songe

aux mots, que directement et comme face à face on voit toujours jaillir la pensée vivante, avec ses palpitations, ses sursauts, ses essors soudainement rabattus, ses coups d'ailes inouïs, depuis le sarcasme et la familiarité jusqu'à l'extase; langage étrange, mais vrai jusque dans ses moindres détails, seul capable de traduire les hauts et les bas de la vie intérieure, l'afflux, les accès et le tumulte de l'inspiration, la brusque concentration des idées engorgées, l'explosion imprévue des images et ces illuminations démesurées qui, comme des aurores boréales, éclatent coup sur coup dans un esprit lyrique : « Va bravement, et que ton franc poëme saisisse de sa lave ardente — la poitrine aux mille veines, les deux seins palpitants du siècle — en sorte que lorsque viendra l'âge suivant, les hommes d'alors — puissent toucher l'empreinte avec une main respectueuse et dire : — Regardez, regardez les mamelles que nous avons tous sucées; cette poitrine semble battre encore; du moins — elle fait battre la nôtre; voilà l'art vivant — l'art qui moule et perpétue la vraie vie. » — Un tel style est le complément naturel d'une telle pensée : « Ne point songer à la forme, se fier à l'esprit, s'y fier comme fait la nature souveraine pour créer la forme, une forme qui ne soit pas une prison, mais un corps; toujours partir du dedans pour aller dehors, dans la vie et dans l'art qui est encore la vie. » La poésie, ainsi entendue, n'a qu'un personnage, l'homme intérieur, et qu'un style, le cri du cœur triomphant ou souffrant.

Plus je considère cette conformation d'esprit, cette habitude du retour en soi-même, cette primauté de l'homme moral, ce besoin de le voir d'abord et ensuite la nature à travers lui, plus j'arrive à concevoir les fortes et innombrables racines du poëme sérieux, qu'on appelle ici la religion. — Pour en comprendre exactement la valeur et l'autorité, il faut y distinguer deux choses, d'un côté la rédaction des éditeurs, de l'autre le sentiment du lecteur.

Cette rédaction varie selon les différentes sectes, quakers, presbytériens, wesleyens, unitairiens, anglicans; mais la dernière est de beaucoup la plus accréditée. En effet, l'Église anglicane a pour elle son antiquité, son alliance avec l'État, ses priviléges, ses dotations, la présence de ses évêques à la Chambre haute, sa domination dans les universités, sa position moyenne entre deux extrêmes, entre le culte, le dogme, l'esprit des puritains et le culte, le dogme, l'esprit des catholiques. D'abord elle est un compromis ancien et légal, ce qui convient à la majorité, laquelle partout aime les transactions, suit volontiers la tradition et se laisse conduire par la loi. De plus, elle est riche, elle est un des pouvoirs publics, elle est apparentée dans l'aristocratie, elle a de belles relations, elle est un des grands organes de la constitution; et, à tous ces titres, elle plaît aux hommes d'État, aux conservateurs, aux gens du monde, à tous ceux qui veulent être *respectables*. Enfin, son Prayer Book est très-beau ; ses cérémonies sont nobles et graves, sa conduite est à demi-tolérante; elle laisse quelque jeu au jugement libre de l'individu. Ainsi accréditée, elle impose ou propose son texte, et l'on peut dire que ce texte est généralement admis. — Trois partis sont

distincts dans cette Église officielle : l'un plus aristocratique, plus autoritaire, plus attaché au cérémonial, celui qu'on appelle *High-church ;* l'autre plus populaire, plus passionné, plus appliqué à opérer les conversions et le renouvellement du cœur, celui qu'on appelle *Low-church*. Tous deux assez étroits et peu flexibles, laissent une place à côté d'eux pour un parti libéral, *Broad-church*, qui comprend les esprits les plus éminents, les plus conciliants, les plus capables d'accorder la science et la foi. Grâce à eux le fossé qui sépare la pensée laïque de la tradition ecclésiastique cesse d'être infranchissable.

Parmi plusieurs traités polémiques et dogmatiques, je viens de lire *Alford's Greek Testament*, un des commentaires les plus autorisés de l'Écriture. Il ne va pas aussi loin que les critiques allemands; son tact historique est gêné par un parti pris d'orthodoxie. Mais ses concessions sont assez larges pour satisfaire le sens commun.—Selon lui, les évangélistes ne s'accordent pas tout à fait; parfois même, et notamment en matière de chronologie, ils se contredisent. « C'est qu'ils n'étaient pas de simples porte-voix, des organes de l'Esprit-Saint, mais seulement de saints hommes inspirés par lui. » Pour écrire, ils avaient un fonds commun, à savoir la tradition et quelques rédactions partielles; mais ce fonds était soumis à toutes les variétés de diction, d'arrangement, d'omission, d'addition que comporte un récit lorsqu'il passe à travers plusieurs esprits individuels et plusieurs lieux différents. » Chaque narrateur, selon l'espèce, les lacunes et le tour de son information, de sa mémoire, de son imagination, de son sentiment y imprimait sa marque. Le tout est vrai, mais en gros.

Or, entre ce noyau divin et ces enveloppes humaines, la limite n'est pas précise; chacun peut retrancher plus ou moins, et, même dans l'Église, quelques-uns retranchent beaucoup. — Selon M. Stanley, être chrétien, ce n'est pas croire à tels événements de la vie de Jésus, à tels dogmes révélés par Jésus, mais à Jésus lui-même, à l'esprit moral et religieux qui inspire les Évangiles. Il explique le don des langues comme M. Renan. Il admet, comme les théologiens allemands, que les Évangiles, tels que nous les possédons, furent composés longtemps après les Épîtres de saint Paul. Il commente ces épîtres en critique moderne, avec le détail, le tact, la libre et pénétrante divination que l'on porterait aujourd'hui dans un commentaire du Dante ou de Pascal. Il décrit Corinthe, sa mer, ses temples, d'après Pausanias, d'après les voyageurs, d'après ses propres voyages. Il montre saint Paul dictant, et près de lui un disciple, Sosthènes, qui écrit, qui l'arrête de temps en temps pour l'avertir d'un oubli. « Nous pouvons imaginer que la lettre à laquelle Paul répondait était déroulée devant lui, en sorte que, d'un coup d'œil, il pût saisir les difficultés proposées, relever tour à tour les objections, quelquefois les citant en propres termes, quelquefois les exposant dans son langage. » Il décrit et explique très-bien le style de saint Paul, style puissant et extraordinaire comme le sentiment dont il est l'œuvre, style saccadé, violenté par le tressaillement intérieur, tout composé d'explosions, où des fragments abrupts de pensée ardente sursautent et se heurtent comme des laves parmi des flammes et des fumées; à quelques égards, il le compare à celui de Thucydide, mieux encore, à celui de Cromwell. Il montre dans l'apôtre le tempérament hébraïque, l'imagina-

tion orientale ; il rappelle à ce propos l'état d'esprit des prophètes et des psalmistes ; il va jusqu'à indiquer certains restes d'une exaltation analogue chez les derviches musulmans. Bref, selon lui, pour comprendre l'âge évangélique, il faut avant tout imaginer des enthousiastes et des scènes d'enthousiasme, comme il y en eut jadis parmi les puritains, ou comme aujourd'hui l'on en trouve dans les *shoutings* d'Amérique.

M. Jowett pousse la critique encore plus loin. Pour lire le Nouveau Testament, il laisse de côté le texte officiel et prend celui de Lachmann. Le premier est au second ce que les Sophocles et les Thucydides de la Renaissance sont à ceux de Dindorf et de Becker ; de même les *Pensées de Pascal*, publiées par Port-Royal, et les mêmes *Pensées*, éditées par M. Feugère. — « La foi des premiers chrétiens ne coïncidait pas exactement avec la nôtre. » Ils croyaient que la fin du monde et le retour du Christ étaient tout proches ; transportés par leur conversion, ils vivaient dans une sorte « d'extase ; » leur foi était « simple et enfantine. » C'était « la croyance d'hommes qui ne voyaient guère avant dans les desseins de la Providence, et qui n'avaient jamais rêvé aux perspectives de l'avenir ; c'était le sentiment d'hommes qui pensaient à la venue du Christ comme nous pensons au retour d'un ami perdu, beaucoup d'eux l'ayant vu sur la terre et ne pouvant croire qu'il leur avait été enlevé pour toujours. » A ne prendre que les dehors et au point de vue du monde, ils laissaient l'impression que ferait aujourd'hui une secte de dissidents, pauvres rêveurs que les gens du monde trouveraient fanatiques, bornés, grotesques et même dangereux. — Leur langage se ressent de leur disposition d'esprit. Les mots justice, foi, charité,

sont bien plus vagues dans saint Paul que chez nous; ils correspondent à un état plus violent, à un jeu d'idées moins précises. Quand il dit que le péché d'Adam nous est imputé, il est soulevé par un mouvement de passion, il écrit en style hébraïque; cela signifie seulement « que nous sommes tous un seul homme par la communauté de notre nature vicieuse; » par cette communauté, et non autrement, nous sommes tous englobés dans le péché d'Adam. L'exaltation et l'imagination de l'apôtre et de l'oriental se sont exprimées par des à-peu-près, et ses images ne sont pas des formules; quand il parle de rachat, de sacrifice expiatoire, il fait allusion à une coutume juive. Entre cet esprit orageux, illuminé, qui sort de la synagogue, parle par exclamations, pense par blocs, et l'intelligence moderne, lucide, exacte, discursive, qui démêle et suit fil à fil un faisceau d'idées précises, la différence est immense; il serait absurde et en outre horrible d'ériger des métaphores locales en doctrines philosophiques.

Le lecteur voit de lui-même la conséquence de pareils principes, à savoir l'avénement de la philologie, de la critique, de la psychologie, le renouvellement de la théologie, la transfiguration du dogme. — Déjà l'effet en est visible. Des hommes distingués, des historiens, des clergymen ont quitté leur place dans l'université ou dans l'Église, parce que leur conscience ne pouvait plus souscrire aux trente-neuf articles. L'évêque Colenso, au Natal, interrogé par ses néophytes sur l'Ancien Testament, et requis de donner sa parole d'honneur que tout cela était vrai, tomba dans une réflexion profonde, étudia la question, lut les exégètes allemands, et finit par publier un livre qui reléguait les histoires bibliques au rang des

mythes. Un de mes amis bien informé estime que, sur vingt-quatre évêques, il y en a quatre qui favorisent les critiques libéraux d'Oxford ; ceux-ci trouvent d'ailleurs un appui dans le grand nombre des laïques influents et considérés qui les approuvent. L'esprit moderne s'infiltre encore par d'autres fissures, par la géologie et l'histoire naturelle, pour lesquelles l'Anglais a beaucoup d'aptitude, par la psychologie expérimentale, qu'il a toujours cultivée. En effet, l'Anglais aime surtout les faits prouvés, internes ou externes, les faits incontestables et présents dont chacun, à chaque instant, peut avoir expérience en soi, ou hors de soi. De cette disposition peuvent naître des théories et même une philosophie, les théories de Lyell, de Huxley, de Darwin, de Tyndall, la philosophie de Herbert Spencer et de Stuart Mill. Un pareil goût, lorsqu'il est prédominant, conduit l'esprit vers quelqu'une des formes du positivisme; et, en effet, sous diverses formes, surtout parmi les savants, le positivisme n'est pas rare ici

Chez les autres peuples contemporains, en France, par exemple, les choses, avec d'autres proportions, sont à peu près semblables. Là aussi on trouve un symbole, un texte accepté par la majorité, des interprétations plus ou moins larges admises par divers groupes restreints, un scepticisme scientifique à l'usage de quelques penseurs libres et de plusieurs savants spéciaux. — En tout ceci les ressemblances sont frappantes, mais elles ne sont qu'extérieures. Il reste à considérer l'émotion intérieure, l'attitude du lecteur en face du symbole accepté ; c'est sur ce point que les deux nations diffèrent du tout au tout. — L'Anglais éprouve naturellement le sentiment de l'*au delà*. Pour lui, au delà

de l'expérience humaine, si indéfiniment prolongée qu'on la suppose, il y a un abîme, un grand je ne sais quoi, ténèbres ou lumières ; là-dessus les sectateurs les plus décidés de la pure expérience sont d'accord avec les croyants. Par delà les choses accessibles, Hubert Spencer pose expressément un quelque chose inaccessible, l'*inconnaissable*, le fonds infini dont nous ne saisissons qu'un fragment et une surface. Si Stuart Mill n'ose affirmer cet infini qui déborde hors de toutes limites, il l'admet au moins comme possible. Une énorme noirceur, vide ou pleine, qui enveloppe le cercle étroit où vacille notre petite lampe, voilà l'impression commune que laisse le spectacle des choses sur les sceptiques aussi bien que sur les fidèles. — Une telle impression met l'esprit dans une attitude sérieuse ; elle ne va pas sans quelque effroi ; l'homme est devant un spectacle disproportionné et accablant ; il est disposé au respect, et même à la vénération[1]. — Comme il est réfléchi, enclin à méditer sur la vie humaine (*to moralize*), il n'a pas de peine à reconnaître l'*au delà* dans le monde moral comme dans le monde physique. Il sent vite que sa puissance est bornée, sa prévoyance courte, ses établissements incertains, qu'il ressemble à une feuille emportée dans un immense et tumultueux courant. Pendant les jours d'angoisse, aux funérailles des proches, dans la maladie ou le danger, quand sa dépendance et son ignorance se présentent en lui en traits vifs et terribles, cette émotion devient poignante. Il reporte ses yeux vers le grand branle universel, vers l'obscur et grandiose gouvernement de l'ensemble. A force

[1] *Wonder, awe.*

d'y penser, il essaye de se le figurer, et, faute d'autre figure, il se le représente comme le gouvernement de *quelqu'un*, comme une direction intelligente et voulue, comme l'œuvre d'une puissance et d'une pensée, en qui rien ne manque de ce qui lui manque à lui-même. — Encore un pas. Si, parmi les imperfections qu'il découvre en lui-même, les plus graves à ses yeux sont ses mauvais penchants ; s'il est surtout préoccupé par l'idée du juste et de l'injuste, si sa conscience est éveillée et active, l'émotion primitive, dirigée, précisée, complétée, aboutit à la conception du Dieu moral : « Commencez par tout voir au point de vue moral, écrivait Thomas Arnold à une personne tourmentée de doutes, et vous finirez par croire en Dieu. » — Sur l'édifice ainsi préparé, au sommet de tous les piliers convergents, cette croyance vient se placer d'elle-même, comme une clef de voûte. L'*au delà* mystérieux, infini, devient une Providence mystérieuse, infinie, et les textes de l'Écriture et de la liturgie ne font que fournir une expression au cri inarticulé du cœur.

Telle est la sourde élaboration, la fermentation intérieure par laquelle se forme et se développe l'idée de Dieu. L'enfant la reçoit du dehors comme une greffe. Mais pour que cette greffe prenne et ne demeure pas dans son âme une pièce morte, il faut que l'âme se l'adapte, se la soude et y fasse pénétrer sa propre séve. Elle n'y parvient que par un long travail secret dont elle n'a pas conscience. Ordinairement, il faut des années pour que la suture se fasse et transforme la bouture étrangère en un organe acquis. — Autant que j'en puis juger, elle se fait dans un esprit anglais naturellement et bien, selon la marche que l'on vient de décrire, par

la conception des puissances infinies qui nous débordent, par la concentration de ces puissances vagues en une personne, par l'installation de cette personne sur le trône du monde moral. — De cette façon, la religion cesse d'être une formule officielle qu'on récite ; elle devient un sentiment vivant qu'on éprouve. Pour s'en convaincre, le lecteur n'a qu'à regarder le détail de la vie courante dans les correspondances, dans les biographies, dans les poëmes, dans les romans, dans tous les documents spontanés qu'on ne peut soupçonner d'hypocrisie. Dernièrement, à propos d'un procès, les journaux publiaient la lettre qu'un pauvre sergent, tué à Petropavlovsk, écrivait à sa femme Alicia, la veille du combat ; rien de plus grand, de plus touchant, de plus profondément senti ; c'était le testament d'une âme. Parmi trois romans pris au hasard, il y en a deux où, dans les grandes crises, on voit intervenir, sinon la prière, du moins l'émotion solennelle de l'homme qui sent au-dessus de sa tête et de toute tête une justice infinie. — Sur la doctrine on peut discuter ; devant le sentiment on ne peut que s'incliner : il est sublime.

CHAPITRE IX

UN TOUR EN ANGLETERRE

De Manchester à Glasgow ; départ à deux heures du matin. Au lever du jour, c'est encore le paysage anglais, une prairie et une haie, sur un terrain, non pas gras et naturellement fertile comme en Flandre, mais travaillé et contraint à produire par l'industrie de l'homme. — Au delà de Carlisle, le sol s'abaisse et se relève en longues et hautes collines qui sont des pâturages ; solitude, ni arbres, ni cultures ; çà et là une maison ; les moutons tachent de leurs points blancs les énormes bosses vertes. Ce vert éternel, toujours humide et toujours pâle, laisse une impression étrange.

Aux approches de Glasgow, cheminées innombrables, hauts fourneaux flamboyants ; j'en compte seize en un tas. Glasgow est, comme Manchester, une ville de fer et de houille. Elle aussi est sur un terrain teinté de noir dans les cartes, et la Clyde lui fait un port pour rejoindre la mer. — On est tenté de voir dans les caractères

physiques du pays la prédiction de son histoire : la terre verte, les troupeaux, le laitage, le climat humide et froid, le sol ingrat produisant l'animal carnivore, énergique, opiniâtre et travailleur ; la houille, le fer, le voisinage de la mer, les fleuves disposés en ports l'invitent à devenir industriel et commerçant. — Trois cent soixante-quinze mille habitants. Mais l'aspect de ces grandes ruches est toujours navrant ; les enfants grouillent pieds nus dans la boue ; des femmes en haillons, en robes déchirées qui laissent voir l'épaule, allaitent assises au coin d'une rue. Le climat est pire qu'à Manchester. Nous sommes aux derniers jours de juillet, et le soleil luit ; pourtant je n'ai pas trop de mon manteau. — Par bonheur, le corps humain s'accommode à ses alentours. De grandes filles couchées sur le gazon de la promenade n'ont ni bas ni souliers ; de petits garçons se baignent dans la rivière. — En outre, certains traits du caractère moral forment une compensation. Je suis tombé dans un hôtel de négociants et commis voyageurs (*commercial gentlemen*), et pendant vingt-quatre heures, à table notamment, je les ai vus par vingtaines. Leur physionomie est un mélange du propriétaire, du professeur et du cordonnier ; celle des nôtres tient du loustic et du militaire. Or, en fait d'affaires et de commerce, le premier caractère réussit beaucoup mieux que le second ; et la différence indiquée ne se rencontre pas seulement entre les commis voyageurs des deux peuples.

Dans la brume lumineuse du matin, au milieu d'une file de mâts et de cordages, le bateau à vapeur descend la Clyde jusqu'à la mer. Nous voguons le long de la côte creuse et dentelée, d'un golfe à l'autre. Ces golfes presque fermés semblent des lacs, et leur large nappe miroite dans un amphithéâtre de collines verdâtres. Toutes les rondeurs et tous les contours de la plage sont semés de villas blanches; l'eau est peuplée de navires; on me montre une hauteur d'où souvent on en peut compter trois cents à la fois; un vaisseau de guerre à trois ponts flotte à distance comme un cygne parmi des mouettes. — Ce grand espace étalé et rempli de vie dilate l'âme; la poitrine s'ouvre amplement, on respire avec joie la brise active et froide. Mais l'effet sur les nerfs et sur le cœur n'est point celui de la Méditerranée; cet air et ce paysage, au lieu de pousser à la volupté, poussent à l'action.

Un petit bateau, tiré par trois chevaux, nous prend et suit Crinan-canal entre deux bordures de gazon. D'un côté sont des rochers vêtus de broussailles, de l'autre, des pentes escarpées, grisâtres ou rousses; voilà enfin de la couleur, du plaisir pour l'œil, des tons bien composés, appareillés ou fondus. Sur la berge et dans les buissons, des roses sauvages, des plantes frêles au panache blanc sourient avec une grâce délicate et charmante.

Au sortir du canal, nous remontons dans le grand vapeur, et la mer se rouvre plus ample que jamais. Le ciel est tout à fait clair et splendide, et sous le soleil, les vagues se tordent frissonnantes avec les reflets de l'étain en fusion. Le navire avance laissant derrière lui une large rue qui bruit et bouillonne; les goëlands rament

à sa suite infatigablement. Des deux côtés, des îles, des roches, des promontoires hardiment coupés, hérissent leur relief sur l'azur pâle; la vue change à chaque quart d'heure. Mais à chaque tournant reparaît la mer infinie qui confond sa ligne presque plate avec la courbe du ciel blanc.

Le soleil tombe, nous longeons Glencoe, et le mont Ben-Nevis apparaît marbré de neige; le golfe se resserre, et la grande eau, enfermée entre des montagnes stériles, prend un aspect tragique. L'homme est mal venu ici; la nature est restée indomptable et sauvage; on se sent sur une planète.

Nous débarquons près de Fort William; un crépuscule mourant, un reste de rougeur vague laisse apercevoir le paysage désolé, les champs de tourbe, les bosselures de la vallée entre deux rangées de montagnes énormes. Un oiseau de proie crie dans le silence. Çà et là nous voyons quelques chaumières misérables; on me dit que celles des hauteurs sont des tanières sans fenêtres, d'où la fumée sort par un trou au milieu du toit. Beaucoup de vieillards sont aveugles. Quelle contrée hostile à l'homme! — Le lendemain, pendant quatre heures, sur le Caledonian-canal, nous longeons encore des solitudes, une file monotone de montagnes sans arbres, d'énormes bosses verdâtres que tachent par places des pierres éboulées. Quelques moutons, d'espèce naine, cherchent sur les versants un peu de bonne herbe; parfois l'hiver est si rude qu'ils meurent; de loin en loin, on voit un bœuf velu, aux yeux sauvages, gros comme un petit âne. Plantes et animaux, tout périt ou se rabougrit. Pour tirer quelque chose d'un tel pays, il faudrait d'abord le reboiser, comme on a fait du Suther-

land; l'arbre refait le sol, puis il abrite la culture, le bétail et l'homme.

Le canal aboutit à une enfilade de lacs. Rien de plus noble que leur aspect, rien de plus touchant. L'eau, brunie par la tourbe, fait une vaste plaine luisante entourée par un cirque de montagnes. A mesure qu'on avance, chaque montagne se développe lentement, s'étale, apparaît avec sa forme et sa physionomie; les dernières, bleuâtres, s'enfoncent l'une derrière l'autre en s'abaissant vers l'horizon, qu'elles ferment. Elles siégent ainsi comme une assemblée de grands êtres tristes, autour de l'eau noire où elles se mirent, et, de temps en temps, au-dessus d'elles et du lac, le soleil affleure à travers un linceul de nuages.

A la fin, la solitude devient moins sévère. Les montagnes se boisent à demi, puis tout à fait; elles s'aplanissent, les vallées élargies se couvrent de récoltes; la verdure fraîche et jeune des plantes fourragères vient parer les creux et les versants. Nous entrons à Inverness, et nous sommes étonnés de trouver, presque à l'extrême nord de l'Écosse, au flanc des Highlands déserts, une jolie ville moderne et vivante. — Elle s'allonge sur les deux bords d'une rivière claire et vive. Quantité de bâtiments sont neufs; on voit une église, un château, un pont de fer; partout on sent la propreté, le soin, l'attention active. Les vitres sont luisantes, les carrelages lavés; les boutons de porte sont en cuivre, il y a des fleurs aux fenêtres; les plus pauvres maisons sont reblanchies à neuf. Des dames bien vêtues, des gentlemen en costume correct passent dans les rues. On a même voulu avoir des œuvres d'art, des colonnes ioniennes, du pur gothique, et autres parures architecturales de

pacotille, mais qui annoncent au moins la recherche du mieux, l'intention de bien faire. Évidemmeut, le pays est mauvais; c'est l'industrie, l'ordre, l'économie, le travail des habitants qui fait tout. Quel contraste avec l'aspect d'une petite ville des côtes de la Méditerranée, si négligée et si sale, où le petit bourgeois vit comme un ver dans une poutre vermoulue!

Je passe huit jours aux environs chez un ami. Presque tous les cottages sont bien tenus ou remis à neuf. De petites fermes, des chaumières de paysans sont encadrées de chèvrefeuilles et ont un jardin plein de roses fleuries.— Sans doute, ces maisons trop basses n'ont souvent qu'un rez-de-chaussée et sont étroites, parce que les matériaux de construction sont chers. Sans doute encore, le lit mal aéré reste à demeure enclos dans une forte alcôve en planches, parce qu'en hiver le froid est trop grand. — Mais ces inconvénients du sol et du climat ont été un aiguillon pour l'homme. Partout, dans les moindres cottages, on trouve des livres, la Bible d'abord, en outre quelques biographies, voyages, conseils d'hygiène, manuels du pêcheur, traités d'agriculture, de huit à trente volumes. Presque tous les paysans écossais savent lire et lisent. Nos hôtes donnent la main à toutes les bonnes femmes, aux jeunes filles, et nous disent de la donner; elles n'ont point l'air embarrassé. Chaque paysan se sent maître chez lui, libre au spirituel et au temporel, chargé de son salut, ce qui lui donne une dignité naturelle. Les riches et les gentlemen ne se cantonnent pas et ne se tiennent pas à l'écart par défiance, répugnance, égoïsme, comme en France; ils font des lectures publiques, ils souscrivent aux fondations. L'un d'eux a bâti une église qu'on me montre; un autre, un pont en

fil de fer; par une inscription, il « prie les passants d'y conduire leur voiture au pas. » Le mur de son parc n'a que deux pieds de haut; chacun peut y entrer; la seule défense est d'y faire du dégât.

Entre Keith et Aberdeen, je rencontre un train à bon marché, dont les wagons sont gorgés de monde. Tous ces gens vont à un meeting religieux; c'est une assemblée d'édification et d'émotion protestantes, un *revival* où parleront plusieurs prédicateurs célèbres. La foule est si nombreuse, qu'on est obligé de mander par dépêche télégraphique des wagons supplémentaires; et pourtant, dans beaucoup de voitures, les jeunes filles sont assises sur les genoux des hommes. Mon voisin dit qu'il y aura vingt mille personnes; quelques-unes viennent de très-loin, de cinquante à soixante milles. Pendant l'arrêt du train, les femmes, avec un air sérieux et convaincu, entonnent un psaume; la musique religieuse est toujours ici grave et douce, et n'a jamais manqué de me faire plaisir. Les wagons sont de troisième classe, et les assistants sont des boutiquiers, des ouvriers, des cultivateurs, tous vêtus comme notre petite bourgeoisie; habits propres, souvent neufs, en drap gris ou brun; physionomies actives et intelligentes : la race est plus dégourdie, plus avisée qu'en Angleterre. Ce sont des gens du peuple, mais visiblement bien plus cultivés que nos villageois.

En arrivant à l'auberge, dans un Temperance hôtel, je trouve sur la table de la maîtresse de la maison, parmi divers romans moraux et livres pieux, un traité apologétique en faveur des *revivals*. On y justifie les exclamations, les évanouissements et autres explosions passionnées. « Dans le monde le plus choisi, une mère, un père, en présence d'un fils qu'ils croyaient perdu,

s'écrient, défaillent de joie, et personne ne blâme leur transport comme inconvenant ; combien plus légitime est celui de l'âme qui tout d'un coup se sent sauvée, rachetée par la grâce ! » Dans le journal, un clergyman réprimande Walter Scott qui, par ses romans, a jeté de la défaveur sur les covenantaires. — A mon sens, le protestantisme presbytérien est le poëme qui convient ici, triste, grandiose, borné, excellent pour reployer l'homme sur lui-même, pour l'attacher au travail et lui faire supporter la vie.

A l'office, le dimanche, ni tableaux, ni statues, ni musique instrumentale. L'église est une simple salle d'assemblée, munie de bancs, pourvue d'une galerie au premier étage, très-convenable pour des conférences publiques; en effet, le service divin n'est guère ici qu'une conférence de morale. Le texte du ministre est « que nous devons opérer nous-mêmes notre salut[1], » ne pas attendre de secours étranger, faire effort, agir par nous-mêmes; Dieu nous aidera, nous donnera sa grâce, non pas à cause de notre effort (elle est gratuite), mais en proportion de notre effort. Sermon bien dit, sobrement, sensément, sans phrases, ni cris. Quoiqu'un peu abstrait, le précepte est pratique et peut éveiller des réflexions, un raisonnement personnel dans quelques têtes, surtout en hiver ou par la pluie. Suivre et poursuivre un tel raisonnement, avec l'aide du texte évangélique ou biblique, est une occupation qui élève l'esprit, et provoque un travail de la conscience. — Outre le sermon, le service comprend une lecture de certains textes tirés de la Bible, notamment de saint

[1] We must work out our salvation.

Paul, des prières en prose récitées tout haut, des psaumes et hymnes chantés par la congrégation. Les prières et les hymnes sont correctement plates et assez modernes ; on n'a vraiment su parler à Dieu que dans le grand siècle littéraire, de Shakespeare à Milton. Mais les psaumes, quoique traduits faiblement, se soutiennent par la force du sentiment et du souffle; encore, aujourd'hui, une âme troublée et qui se sent responsable, peut les comprendre ; ils sont le dialogue du cœur humain et du Juge éternel, seuls à seuls et face à face. Par eux, au milieu de la théologie disputeuse, de la prédication aride et du travail monotone, le sentiment moral s'épanouit en une fleur poétique. Ce n'est pas trop d'en avoir une, une seule, dans une religion dont les usages et les dogmes ressemblent à une haie d'épines. — Figures recueillies des assistants ; on me dit que l'Écosse est encore plus religieuse que l'Angleterre; le presbytérianisme si rigide n'y a pas paru assez rigide. En 1843, plusieurs jugèrent que la nomination du ministre par le patron était contraire à la loi de Dieu ; ainsi se forma l'Église libre entretenue par les dons volontaires des fidèles. En quelques années, elle est devenue l'égale de l'Église établie. Présentement, elle a 330,000 livres sterling de revenu, elle a fondé 700 écoles, elle a un parti dans chaque village. Par le peu d'importance du point débattu, par l'énergie de la séparation effectuée, par la promptitude, la grandeur et les dépenses de l'œuvre, mesurez la susceptibilité théologique et le zèle des contribuables. — Même remarque pour l'observation du dimanche; comparé à celui d'Edimbourg, celui de Londres est agréable.

Le paysage autour de nous est bien fin et bien joli;

le sol semble médiocre, mais les cultures n'ont pas la régularité artificielle de l'Angleterre. La nature plus rude se prête moins à la discipline; elle est accidentée et plairait à un peintre. Les fleurs abondent, délicates, mignonnes, surtout les roses sauvages qui s'épanouissent aux flancs de tous les chemins. De petites rivières claires et murmurantes courent au hasard à travers les prairies. Sur les versants, des bruyères violettes s'étalent comme un tapis de soie sous des pins clair-semés. Plus haut sont de grands pans de forêts toujours vertes, et, sitôt qu'on approche de la montagne, on voit à l'horizon un cercle brun de hauteurs stériles. — Au bout d'une heure, c'est le désert; le climat est hostile à toute vie, même à celle des plantes. Un lac, couleur de topaze brûlée, dort froid et morne entre des versants pierreux où poussent çà et là des touffes de jonc et de bruyères. Une demi-lieue plus haut, un second lac, dans le brouillard qui monte, est encore plus morne. Alentour, des plaques de neige marbrent les cimes et descendent en ruisseaux qui font des fondrières. Les petits chevaux du pays, avec un instinct sûr, gravissent la lande, et nous voici sur une hauteur d'où la vue, aussi loin qu'elle peut porter, n'embrasse qu'un amphithéâtre de sommets désolés et pourtant verdâtres; par la destruction des bois, tout a péri; une nature ruinée est plus lugubre à contempler que toutes les ruines humaines. — Au retour, sur le lac, un joueur de cornemuse sonne de son instrument. Musique étrange et sauvage, dont l'effet s'accorde avec l'aspect des eaux clapotantes, toutes veinées de reflets éclatants ou sombres. Un même petit motif, sorte d'air de danse, grimpe à travers tous les tons, faussement, bizarrement, et revient sans cesse,

mais toujours aigre et âpre ; on dirait d'une orange rabougrie par le froid et devenue amère.

Ce sont là les Highlands. De Brœmar à Perth, pendant de longues lieues, on les traverse encore. Toujours la solitude ; quelquefois cinq ou six vallées de suite sont tout à fait nues, et l'on voyage une heure sans rencontrer un arbre ; puis, pendant une heure encore, c'est à peine si l'on aperçoit de loin un pauvre bouleau tordu, qui meurt ou qui est mort. Au moins, si le roc était nu et montrait la structure minérale dans toute son énergie et sa rudesse ! Mais les montagnes, médiocrement hautes, ne sont que des bosses aux formes mollasses, effondrées en fragments, en cailloux qui ressemblent aux débris d'une carrière. L'hiver, les chutes d'eau déracinent la bruyère et laissent sur les versants une cicatrice lépreuse, blanchâtre, mal roussie par le soleil trop pâle. Les sommets sont tronqués, sans audace. Une misérable verdure fait des traînées sur leurs flancs et marque le suintement des sources ; la bruyère brunâtre couvre le reste. Tout en bas, dans le fond de la vallée, un torrent encombré de pierres se débat dans son goulot ou s'attarde en mares stagnantes. On découvre parfois une chaumière avec une vache rabougrie. Le ciel gris, bas, achève l'impression de monotonie lugubre.

La voiture gravit une dernière montagne. Voici enfin une pente abrupte, un grand mur de roc, mais c'est l'unique. — On redescend, on entre dans la contrée habitable. La culture gagne les fonds, ensuite les versants ; les pentes se reboisent, puis des montagnes entières ; des forêts de pins étendent sur les croupes leur manteau sombre. Les champs d'avoine et d'orge s'élargissent ; on voit de jolis bouquets de bois, des maisons entourées

de jardins et de fleurs, puis, sur les collines amollies, toutes les variétés de la culture ; çà et là un parc, un château moderne. Le soleil se dégage et luit gaiement sans ardeur ; la plaine s'ouvre, fertile, abondante en promesses de commodité et d'agréments, et l'on entre à Perth, en pensant aux descriptions historiques de Walter Scott, au contraste de la montagne et de la plaine, aux injures et aux dédains que se renvoyaient l'homme des hautes terres et l'homme des basses terres. — De Perth à Édimbourg, le paysage reste gracieux et varié. Plus ondulée, plus découpée, plus maigre que l'Angleterre, l'Écosse est plus pittoresque ; la nature, moins uniforme et moins maniable, n'y est pas une simple fabrique de lait et de viande.

De même Édimbourg comparé à Londres. — Au lieu d'une ville régulière, moderne, en plaine, le rendez-vous du négoce, du confortable et du luxe, on trouve une vieille cité pleine de contrastes, épandue sur trois vallées et sur plusieurs hautes collines, où les rues escarpées, les hautes maisons, les empreintes multipliées du passé font partout des perspectives inattendues. Un château féodal se dresse sur un des sommets. De là, en descendant vers Holyrood, sur les flancs de la rue, des ruelles antiques plongent en pente abrupte vers les bas-fonds ; là, sont des allées et des enceintes (*lanes and closes*), véritables taudis du moyen âge, dont les murailles noircies par la pluie et la fumée gardent leur lèpre depuis quatre cents ans. Des tourelles rondes ou carrées s'y accrochent et surplombent. Les étroites fenêtres, baroques, biscornues, sont grillées comme les soupiraux d'une prison. Des escaliers de pierre, bas et suintants, s'enroulent dans l'obscurité intérieure, parmi

des ombres rampantes dont un rayon de lumière fait sentir la profondeur. On voit sur les marches des tas d'enfants pieds-nus, au crâne blanc, des hommes accroupis qui mangent; cela rappelle les formes fantastiques, les demi-ténèbres, les étranges hôtes qui peuplent les celliers de Rembrandt.

Quantité de statues, de monuments gothiques et surtout grecs, deux galeries de tableaux.— Carlton-Hill avec sa colonnade et ses deux ou trois petits temples tâche d'être une acropole, et la cité savante, lettrée, philosophique, se dit l'Athènes du Nord. Mais quelle disparate ici que l'architecture antique! La brume pâle, fouettée par le vent, flotte et s'éparpille de toutes parts. Les profils des édifices sont noyés dans la vapeur ou se détachent faiblement sous un jour malade. Un voile de vapeur traîne sur la pente verte de Carlton-Hill, et s'entortille autour de ses colonnes. Le climat répugne à ces formes du pays sec et chaud, et les besoins, les goûts, les mœurs de l'homme y répugnent encore davantage. — Par exemple, ici, la tentation principale est d'être ivrogne, et les sociétés de tempérance la combattent par un mélange d'idées bibliques et de raisonnements utilitaires. A cet effet, on voit sur des affiches deux figures expressives : l'une représentant « un homme » (*a man*), le travailleur; l'autre, représentant « une chose » (*a thing*), l'ivrogne; au-dessous sont des conseils appropriés. Six pence par jour de bière et de tabac font tant au bout de l'année, et l'on démontre, chiffres en main, qu'avec cette somme on eût pu acheter telles pièces de literie ou d'ameublement, tant de paires de souliers, tant de chemises, outre cela le livre indispensable « une bible de famille. » Ce calcul et cette mention de Bible

sont des traits de caractère. Quand on entre ensuite dans le Musée et qu'on y regarde les trois ou quatre grands van Dyk, un Garofalo, un Véronèse, surtout deux esquisses de femmes par Tintoret, on se sent à l'autre bout du monde.

Au sortir d'Édimbourg, sur la gauche, on voit la mer encadrée de montagnes lointaines ; par degrés elles s'abaissent et font une bordure délicate, ouvragée, autour de la grande eau qui brille. — Berwick passe, gai et pittoresque sous ses toits rouges, avec son port tranquille où dorment quelques navires. Plus loin, c'est Newcastle, dont la houille n'a qu'à descendre dans les navires pour approvisionner les côtes de la mer du Nord ; ville de charbon et d'usines, noire et fumeuse, triste comme une prison. — Sur tout le trajet, la campagne est plate, presque dépourvue d'arbres et de haies ; parfois, cependant, une petite crique boisée abrite un hameau. — Mais d'un bout à l'autre du voyage, la mer est en vue et le train rase la côte, tantôt enfermé dans une rainure de roches, tantôt surplombant. Le cœur se dilate devant cette immense nappe luisante ; la ligne indistincte, régulière, va rejoindre le bas du ciel ; de petits monticules d'écume parsèment son azur de leurs taches blanches. Deux ou trois navires à distance planent comme des oiseaux. Au-dessus, le grand ciel pâle arrondit son arche, et l'on oublie le spectacle agité de la fourmilière humaine en sentant de nouveau le calme, la simplicité, la divine immutabilité des choses...

... York, le matin. Une rivière gracieuse et limpide luit doucement entre des lignes de tours gothiques ; plus loin est un pont, un amas de bateaux noirs ; on traverse l'eau dans un bac ; personne dans les rues ;

l'air arrive aux joues aussi frais que dans la campagne. On longe d'antiques maisons dont chaque étage surplombe l'étage inférieur; on voit des arcatures basses des portes cintrées et bosselées de gros clous. L'herbe pousse entre les pavés ; sur une place, auprès de la cathédrale, des arbres séculaires étendent leurs dômes de feuillage. Tout est vert, propre, paisible, imprégné d'antiquité, comme dans une ville flamande. L'énorme et vénérable cathédrale ajoute encore à la ressemblance. Intact au dehors, le colosse gothique se dresse plus haut et plus large que Notre-Dame, avec une puissance massive, sous les trois tours qui le chargent, Au dedans, les iconoclastes de la Réforme l'ont dépouillé ; il est blanchi à la chaux, nu et triste. De l'ancienne ornementation il ne reste que la clôture du chœur, un labyrinthe de dentelures, de statuettes, de pendentifs, de petites chaires sculptées, qui enchevêtrent leurs formes avec une fantaisie délicate et prodigue. Que ces vieilles villes reposées sont charmantes! — Mais dans la rapidité du voyage, tous ces spectacles passent devant l'esprit comme autant de décors...

... Dernière journée, de York à Londres. Il faut faire son métier jusqu'au bout; je reste en troisième classe, pendant neuf heures, pour bien voir les gens du peuple. Les deux types les plus frappants sont ceux que j'ai déjà rencontrés; l'homme robuste et l'homme déjà fatigué, l'un avec le torse et la carrure d'un athlète, la face rougeaude, les favoris roux, avec des yeux de taureau, un geste rude, une physionomie boudeuse ou menaçante qui pourtant tourne parfois à la bonté, lorsqu'un sourire la traverse ou qu'on lui adresse poliment la parole ; l'autre, aux yeux clignotants, aux traits tirés,

serré jusqu'à étrangler dans sa cravate, à la fois usé et roidi. — Je vois des gens de la campagne; aucun d'eux n'a la tournure et la mine de nos paysans, cet air avisé, défiant, et pourtant ahuri, qui annonce une autre espèce, un descendant des corvéables, un ancien fellah, une race intelligente mais inculte, encore parente de la glèbe, à laquelle elle s'attache de tout cœur et borne toute sa pensée. Les villageois qui montent aux petites stations semblent plutôt des ouvriers ou des demi-bourgeois ; en effet, en Angleterre, une ferme est une usine comme les autres, employant des journaliers et des contre-maîtres. De York à Londres, le paysage confirme cette idée : un carré de verdure dans une haie, puis un autre, et ainsi de suite, toujours par grandes étendues, avec une régularité monotone, sans aucun de ces accidents qui annoncent la petite propriété et la petite culture.

Dans le même wagon que moi est une famille de Newcastle, le mari, la femme et sa mère, petits bourgeois assez bien habillés et de neuf. Ils vont à Venise par plaisir, et pourtant ils ne sont pas riches, puisqu'ils voyagent en troisième classe. Aller si loin, d'une façon si incommode, avec une dépense forcément lourde, cela indique une passion bien vive pour les voyages. Des ménages assez modestes, que je connais, emploient de la même façon tout leur excédant; avec mille ou douze cents francs qui leur restent, ils vont chaque année sur le continent, en Hollande, en Norwége ; ils ne font point d'économies ; chaque année doit pourvoir à ses besoins et suffire à sa peine. — Mes trois voisins se préparent consciencieusement ; ils ont en main un Murray, un Manuel de phrases italiennes, un guide spé-

cial et plein de chiffres pour le trajet des Alpes. La mère, en lunettes, respectable, silencieuse, impassible, se tient droite avec une patience stoïque sur son dur banc de bois. La femme étudie les phrases italiennes et cherche les mots dans un dictionnaire de poche. Son mari est un bon combattant dans la bataille de la vie moderne, actif, énergique, la figure trouée par la petite vérole, les yeux fixes et ardents. — Les singuliers visiteurs pour Venise! Gens sensés, du reste, capables d'apprendre, et qui, s'ils ne goûtent pas la peinture, reviendront pourtant avec toutes sortes de renseignements, de notions utiles. — Depuis Glasgow, j'ai causé avec quantité de voisins de la classe moyenne ou inférieure, un commis voyageur, un peintre en bâtiments, des boutiquiers, des aubergistes. Ils ne bavardent jamais à vide; ils n'ont pas sur l'étranger des idées trop fausses; ils ne décident pas à tort et à travers : ils ne sont point indiscrets ; ils ne sont point fanfarons; je leur ai toujours trouvé un fond d'idées honnêtes et raisonnables...

... Londres, Douvres et le bateau par la pluie. — De Londres à Douvres en première classe, un demi-gentleman propose à ses voisins un jeu de cartes où l'on parie; chaque coup est de cinq livres. Ils refusent d'abord, puis se laissent entraîner, et, naturellement, ils perdent. J'estime qu'en une heure l'homme au jeu de cartes a gagné cent cinquante livres. Ce qui était remarquable, c'était la figure des joueurs ; pas un pli, pas un geste, pas une exclamation ; l'orgueil concentre et réprime t mais on devinait l'attrait, la passion sourde et violente, l'obstination, la volonté de vaincre. L'un d'eux, gros e; grand homme à figure de bœuf immobile, doublait in-

cessamment sa mise, et tirait ses banknotes avec l'air d'un combattant dans un assaut de boxe. Le risque leur plaît et fait sur leur esprit le même effet que l'eau-de-vie sur leur palais.

Un de mes amis revient en même temps que moi, et nous comparons nos résumés. Laquelle des deux civilisations vaut le mieux, celle de l'Angleterre ou celle de la France ? — Cela est trop vague, il faut distinguer et diviser :

Trois choses supérieures en Angleterre :

La constitution politique.—Elle est stable et ne court pas, comme la nôtre, le risque d'être violemment défaite et mal refaite tous les vingt ans. Elle est libérale et invite les particuliers à prendre part comme acteurs et collaborateurs aux affaires publiques et non à les regarder en simples curieux. Elle en donne la direction à la classe supérieure, qui est la plus capable de les bien conduire et qui trouve en elles son emploi naturel, au lieu de s'étioler ou de se gâter faute de débouché comme chez nous. Elle se prête sans secousses à des améliorations continues, et aboutit en fait au bon gouvernement, celui qui respecte le plus l'initiative des individus et met le pouvoir aux mains des plus dignes. Le 3 pour 100 anglais est à 96, les citoyens parlent et s'associent comme il leur plaît, il n'y a pas dans le monde une presse aussi bien informée, ni des assemblées aussi compétentes.

La religion. — Elle subordonne les rites et les dogmes à la morale. Elle prêche le *self-government*, l'autorité de la conscience, la culture de la volonté. Elle laisse une place assez large à l'interprétation et au sentiment personnel. Elle n'est pas décidément hostile à l'esprit des sciences modernes ni aux tendances du monde moderne. Ses prêtres sont mariés; elle fonde des écoles, elle recommande l'action, elle ne conseille pas l'ascétisme. Ainsi rapprochée du laïque, elle a de l'autorité sur lui; le jeune homme en entrant dans la vie, l'homme fait en fournissant sa carrière, se trouve jusqu'à un certain point contenu et guidé par un ensemble de croyances antiques, populaires, fortifiantes, qui lui fournissent une règle de conduite et une idée noble du monde. Chez nous, à vingt ans, obligé de se faire de lui-même et par lui seul cette idée et cette règle, il n'y parvient que tard, parfois incomplétement, ou point du tout.

La grandeur de la richesse acquise, jointe à la faculté plus grande de produire et d'acquérir. — Toute l'œuvre utile exécutée depuis des siècles s'est transmise et accumulée sans perte; l'Angleterre n'a pas subi d'invasion depuis huit cents ans, ni de guerre civile depuis deux cents ans. Son capital aujourd'hui est plusieurs fois plus grand que celui de la France. Les signes de confortable et d'opulence y sont plus nombreux qu'en aucun pays du monde. Voyez dans les statistiques les relevés de son commerce, de son industrie, de son agriculture et de son gain annuel. — Ceci est vrai au moral aussi bien qu'au physique; non-seulement l'Anglais sait mieux que le Français conduire ses affaires publiques et privées, féconder son sol, améliorer son bétail, diriger une ma-

nufacture, défricher, coloniser et exploiter les pays lointains, mais encore il sait mieux se cultiver lui-même. Si l'on ne considère que l'élite, on trouvera, ce semble, en France, des esprits égaux, sauf en ce qui touche la politique, aux plus grands esprits de l'Angleterre, peut-être même quelques esprits supérieurs, de portée plus vaste et plus philosophique, à la fois plus compréhensifs et plus délicats. Mais la majorité des esprits moyens, un gentleman de province, un clergyman ordinaire, possède ici une instruction plus étendue et plus solide. Certainement, sa cervelle est mieux meublée, son mobilier intellectuel est moins suranné et moins incomplet. Surtout, le nombre des hommes suffisamment informés et capables d'avoir un avis en matière politique est plus grand. Comparez notre clergyman, notre gentleman anglais à un bourgeois et à un curé de France, ou bien encore regardez tour à tour le pain quotidien de leurs intelligences, le journal anglais et le journal français, surtout une gazette française de petite ville et une gazette anglaise de petite ville : la distance est excessive. Or ce n'est pas la petite élite, c'est la majorité moyenne qui donne le ton, dicte l'opinion, mène les affaires.

En revanche, trois choses sont meilleures en France :

Le climat. — Ceci est trop évident ; mais, à moins d'expérience personnelle et de réflexion prolongée, on ne peut imaginer combien six ou huit degrés de latitude en moins épargnent de misères au corps et de tristesses à l'âme.

La distribution de la richesse. — Il y a quatre ou cinq millions de propriétaires en France, et les successions se partagent entre les enfants par portions égales.

A prendre les choses en gros, nos institutions, nos instincts, nos habitudes se réunissent pour faire que personne n'ait un trop gros morceau et que tous en aient un petit. Beaucoup vivent mesquinement, mais presque tous peuvent vivre sans trop de peine. Les misérables sont moins misérables. Le travailleur qui n'a que ses bras ne sent pas au-dessous de lui un abîme horrible, un cloaque noir et sans fond où un accident, un chômage, une maladie peut l'engloutir lui et sa famille; ayant moins de besoins et moins d'enfants, il porte un poids moins lourd; d'ailleurs, la misère l'abrutit moins et il est moins ivrogne.

La vie de famille et de société.—Plusieurs circonstances la rendent plus aisée et plus agréable. D'abord le naturel est plus gai, plus communicatif et plus liant. Ensuite l'égalité entière ou presque entière établie par la loi ou par l'usage entre les parents et les enfants, entre l'aîné et le cadet, entre le mari et la femme, entre le noble et le roturier, entre le riche et le pauvre, supprime bien des contraintes, réprime bien des tyrannies, prévient bien des insolences, adoucit bien des frottements. En France, dans le petit cercle domestique, on s'épanche, on se livre tout entier, on s'unit pour passer librement et affectueusement la vie ensemble; dans le grand cercle social, on cause, on se livre à demi, on se rencontre pour passer librement et gaiement une heure ensemble. Moins de gêne à domicile et chez autrui; la bienveillance et la politesse remplacent la subordination avec avantage. A mon sens, chez nous une créature humaine sent moins souvent et moins lourdement sur sa tête la main rude et despotique d'une autre créature humaine.— Dernière cause d'expansion : on peut tout dire

en conversation, aller jusqu'au bout de son récit ou de sa théorie. Le roman, la critique, l'art, la philosophie, la grande curiosité ne subissent pas chez nous les entraves que la religion, la morale et les convenances officielles leur imposent de l'autre côté de la Manche. On pense, à Paris, plus librement, avec un désintéressement plus entier, d'une façon toute abstraite, sans se préoccuper de l'application, sans avoir à craindre les foudres de la réprobation publique.

En somme, ces différences contribuent toutes à rendre l'Anglais plus fort et le Français plus heureux. L'habit du premier est plus solide, celui du second est plus commode. Le premier a raison d'élargir son vêtement qui le gêne aux entournures ; le second ferait bien d'éviter les mouvements brusques qui peuvent faire craquer son étoffe fragile. Mais il me semble que chacun d'eux a le genre d'habit qu'il préfère.

FIN.

Digitized by Google

NOTES

Page 153.

(1) 5 *halls*, 19 colléges anciens et un nouveau, *Kemble-college*, dont on achève la construction.

(2) On estime que le revenu total des colléges et de l'Université d'Oxford est de 500,000 livres sterling; que celui des colléges de Cambridge dépasse 184.000 livres sterling. — Oxford, en 1854, comptait 540 *fellowships*. — Oxford et Cambridge réunis comptent maintenant environ 800 *fellowships* et 900 *scholarships*.— Les unes et les autres sont des primes obtenues au concours par les étudiants les plus appliqués et les plus distingués. (Demogeot et Montucci.)

Page 154.

(1) Aujourd'hui 1800, et à Cambridge 2000. (*De l'Enseignement supérieur en Angleterre et en Écosse*, par MM. Demogeot et Montucci, in-4, 1870.) — Pour l'exposition détaillée et complète de l'instruction supérieure en Angleterre, il faut toujours renvoyer à cet excellent livre.

Page 156.

(1) « Il est bien entendu, dit un maître, que ce grade qu'on leur confère n'implique aucun degré de culture intellectuelle et qu'il a seulement une valeur sociale. C'est une déclaration attestant que le porteur a pu sacrifier, non-seulement l'argent, mais le temps nécessaire pour vivre trois ans parmi des *gentlemen*, sans rien faire, ce qui est le privilége d'un *gentlemen*. Telle est la signification réelle de ces deux lettres : B. A. (*Bachelor of arts*). — A Oxford, on compte 70 *pass-men* contre 30 *class-men*. (Demogeot et Montucci, p. 151 et 175.)

Page 158.

1) Aujourd'hui, les *servitors* à Oxford et les *sizers* à Cambridge ne sont plus assujettis à aucun office domestique.

Digitized by Google

Page 160.

(1) « Je voudrais, disait un maître dans une enquête, que le public comprît clairement ce que signifie le diplôme de bachelier ès arts. Ce grade veut dire, non pas que le porteur a passé d'une manière satisfaisante un certain examen, mais qu'il a été pendant un certain temps soumis à certaines influences sociales, morales et disciplinaires, que je regarde et que le public regarde comme importantes. » (Demogeot et Montucci, p. 63.)

Page 162.

(1) La plupart des étudiants ne travaillent, quand ils travaillent, que de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi ; c'est qu'ils ont la manie athlétique. « Ces exercices, dit M. Mark Pattison, ne sont plus des amusements, ils sont organisés en système d'occupation sérieuse. Aussitôt que commence la belle saison, les collégés sont désorganisés. C'en est fait de l'étude et même de l'apparence de l'étude ; désormais on ne pense qu'au jeu. De neuf à dix heures, on fait un déjeuner chaud, suivi d'un tranquille *far niente;* cela s'appelle l'exercice préparatoire (*training*). A midi, le char-à-bancs qui doit emporter les joueurs au champ du cricket commence sa ronde, et le travail de la journée est fini. J'ai dit que l'année académique, avec le système actuel, est de 168 jours. Elle est plus courte en réalité; il en faut déduire quelques cinq ou six semaines du trimestre d'été qui doivent passer au compte des vacances » (Demogeot et Montucci, *ibid.*, p. 77.)

Page 164.

(1) On admet maintenant à Oxford des externes libres, quoique surveillés; c'est pour ouvrir l'accès des grades aux étudiants laborieux et pauvres. On a calculé que les dépenses indispensables à un externe économe peuvent se réduire à 1200 francs pour les six mois de l'année scolaire. Au contraire, d'après les commissaires de la reine, un père de famille doit s'estimer heureux, si les dépenses de son fils, pensionnaire dans un collége, ne dépassent pas 5000 francs par an. (Demogeot et Montucci, 26, 86, 97.)

5481365

3814110 D

TABLE DES MATIÈRES

Préface VII
Chapitre I. — Les dehors 1
— II. — Les types. 51
— III. — Mœurs et intérieurs 89
— IV. — L'éducation. 135
— V. — La société et le gouvernement. 171
— VI. — Promenades dans Londres. 249
— VII. — Manufactures et ouvriers. 291
— VIII. — De l'esprit anglais. 325
— IX. — Un tour en Angleterre. 373

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

Digitized by Google

Digitized by Google

110

003814110
B.N.C.F.
005481365
B.N.C.F.

Digitized by Google